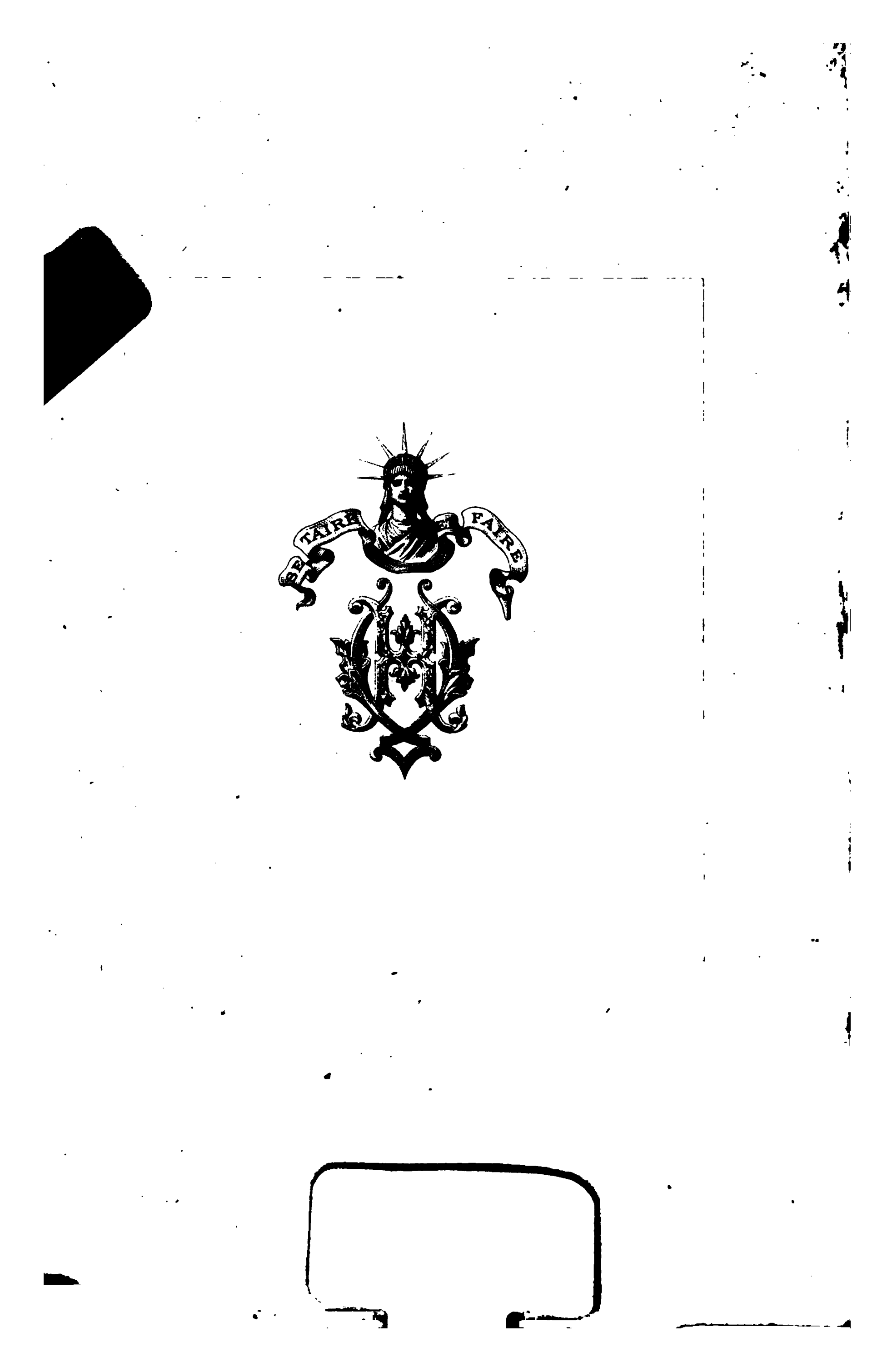

SE TAIRE
FAIRE

DICTIONNAIRE

POUR L'INTELLIGENCE

DES AUTEURS CLASSIQUES,

GRECS ET LATINS,

TANT SACRÉS QUE PROFANES.

TOME VINGT-SEPTIEME.



DICTIONNAIRE

POUR L'INTELLIGENCE

DES AUTEURS CLASSIQUES,

GRECS ET LATINS,

TANT SACRÉS QUE PROFANES,

CONTENANT

LA GÉOGRAPHIE, L'HISTOIRE, LA FABLE, ET LES ANTIQUITÉS.

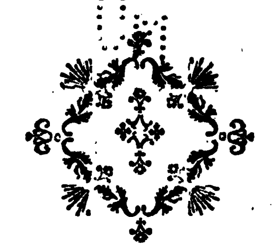
DÉDIÉ

A MONSEIGNEUR

LE DUC DE CHOISEUL,

Par M. SABBATHIER, Professeur Émérite au College de Châlons-sur-Marne, Secrétaire perpétuel de l'Académie de la même Ville, Associé de l'Académie Étrusque de Cortone, de l'Académie Royale de Prusse, &c.

TOME VINGT-SEPTIEME.



A PARIS,

Chez DELALAIN l'Aîné, Libraire, Saint Jacques.

M. DCC. LXXX.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

AUTRES OUVRAGES

DU MÊME AUTEUR,

Qui se trouvent chez le même Libraire.

1.° Essai Historique-Critique sur l'Origine de la Puissance temporelle des Papes; Ouvrage qui a remporté le Prix de l'Académie Royale de Prusse. Nouvelle édition.

2.° Le Manuel des Enfans, ou les Maximes des Vies des Hommes Illustres de Plutarque. 1. *Vol. in*-12.

3.° Recueil de Dissertations sur divers sujets de l'Histoire de France. 1. *Vol. in*-12.

4.° Les Mœurs, Coûtumes & Usages des anciens Peuples. 3. *Vol. in*-12. & 1. *Vol. in*-4.°

5.° Les Exercices du Corps chez les Anciens. 2. *Vol. in*-12. & 2. *Vol. in*-8.°

6.° Recueil de Planches pour l'Intelligence de ce Dictionnaire. 1.e, 2.e, 3.e, 4.e, 5.e, 6.e, 7.e & 8.e Livraison.



DICTIONNAIRE
POUR L'INTELLIGENCE
DES AUTEURS CLASSIQUES,
GRECS ET LATINS,
TANT SACRÉS QUE PROFANES,
CONTENANT
LA GÉOGRAPHIE, L'HISTOIRE, LA FABLE ET LES ANTIQUITÉS.



MANA, *Mana*, (*a*) déesse des Romains. Elle présidoit aux maladies des femmes, & on lui offroit en sacrifice de jeunes chiens qui tettoient, ainsi que nous l'apprenons de Pline. Plutarque demande pourquoi on offroit ces jeunes chiens à cette déesse; mais, Pline semble avoir répondu d'avance à cette question, lorsqu'il dit que la chair de ces tendres animaux étoit réputée si pure, qu'on l'offroit aux dieux en sacrifice, & qu'on servoit de la chair de chien dans les repas préparés pour les Dieux.

Saint Augustin nomme cette déesse Mana, & les plus sçavans Mithologues la confondent avec cette Mania, mere des dieux Lares, à laquelle Macrobe dit qu'on immoloit de jeunes enfans pour la rendre favorable à la famille de ceux qui offroient ce barbare sacrifice.

Que si on demande maintenant pourquoi on joignoit au nom de cette déesse, l'épithete

(*a*) Myth. par M. l'Abb. Ban. T. V. p. 342, 343.

de Génita, c'est qu'elle présidoit aussi à la naissance des enfans, & étoit chez les Romains au nombre des Dieux appelés Génitales, comme Lucine parmi les Grecs. Nous avons dans le premier tome de Tristan, une médaille de l'impératrice Crispine, avec cette légende, *Genitalibus diis*.

MANAHEM, *Manahem*, (a) Μαναὴμ, seizieme roi d'Israël, fils de Gadi, vengea la mort de Zacharie son maître, par celle de Sellum, fils de Jabès, qui avoit usurpé la couronne d'Israël. Manahem, Général de l'armée de Zacharie, étoit à Thersa, lorsqu'il apprit la mort de son maître. Aussi-tôt il marcha contre Sellum, qui s'étoit enfermé dans Samarie; il le tua, & regna en sa place. Delà il retourna à Thersa; mais, cette ville ne l'ayant pas voulu reconnoître, & lui ayant fermé les portes, il en fut si indigné, qu'il déchargea sa colere sur Thapsa, qui étoit dans le voisinage de Thersa, & qui apparemment avoit eu part à sa résolution. Ensuite il prit Thersa même, la ruina, tua toutes les femmes grosses, leur fendit le ventre, & froissa leurs enfans contre terre. Après cela, il regna à Samarie pendant dix ans. Il fit le mal devant le Seigneur, & marcha dans les voies de Jéroboam, fils de Nabath, qui avoit fait pécher Israël.

Phul, roi d'Assyrie, apparemment le pere de Sardanapale, étant venu sur les terres d'Israël, pendant le regne de Manahem, ce Prince fut contraint de lui payer mille talens, afin qu'il le secourût, & qu'il l'affermît sur le trône. Pour lui payer cette somme, Manahem fut obligé de taxer toutes les personnes puissantes du païs à payer cinquante sicles par tête, c'est-à-dire, quatre-vingt-une livres dix deniers par tête. Après cela, Phul s'en retourna dans son païs.

Osée confirme ce que nous venons de dire, lorsqu'il nous apprend qu'Ephraïm, ayant vu sa langueur, est allé vers Assur, & a envoyé vers le Roi vengeur. Mais, l'Ecriture semble insinuer ailleurs, que le Roi d'Assyrie vint dans le païs en qualité d'ennemi. *L'esprit du Seigneur suscita Phul, roi d'Assyrie, pour venir sur les terres d'Israël.* Josephe croit que Phul vint attaquer Manahem, & que ce dernier ne se trouvant pas assez fort pour lui résister, acheta la paix de ce Prince par une sommé de mille talens, qu'il lui donna. On peut concilier tout cela, en disant que Phul vint en effet comme ennemi dans le païs d'Israël, mais que Manahem sçut le gagner, & le mettre dans ses intérêts, par cette grande somme qu'il lui donna. Manahem s'endormit avec ses pe-

(a) Reg. L. IV. c. 15. v. 14. & *seq.* Paral. L. I. c. 5. v. 26. Osée. c. 5. v. 13. Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 320. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. V. pag. 336, 398.

res, & Phaceia son fils regna en sa place.

MANAHEM, *Manahem*, (a) Μαναὴν; Prophete Chrétien, & frere de lait d'Hérode le Tétrarque, se trouvant l'an de Jesus-Christ 44, à Antioche, avec d'autres Prophetes, Simon le Noir, Lucius le Cyrénéen, Barnabé & Saul, le Saint-Esprit leur dit: » Séparez-moi » Saul & Barnabé, pour l'œu» vre à laquelle je les ai appel» lés.» Après qu'ils eurent donc jeûné & prié, ils leur imposerent les mains, & les laisserent aller.

On croit que Manahem étoit du nombre des soixante-dix disciples. Les Auteurs des Martyrologes parmi les Latins, marquent sa fête le 24 de Mai, & disent qu'il mourut à Antioche. On ne sçait rien de particulier sur sa vie.

MANAIM, *Manaïm*. *Voyez* Mahanaïm.

MANASSÉ, *Manasse*, *Manassès*, Μανασσῆ, (b) fils aîné de Joseph & d'Aséneth, fille de Putiphar, vint au monde, l'an 1710 avant Jesus-Christ. Le nom de Manassé signifie *oubli*, parce qu'aussi-tôt qu'il fut né, Joseph dit: *Dieu m'a fait oublier toutes mes peines & la maison de mon pere.*

Lorsque Jacob fut près de mourir, Joseph lui amena ses deux fils, afin que son pere leur donnât sa derniere bénédiction. Jacob les ayant vus, dit à Joseph: » Vos deux fils qui vous » sont nés dans l'Egypte, se» ront à moi, je les adopte, » & je veux qu'ils soient re» gardés comme Ruben & Si» méon. « Alors, il les fit approcher de son lit, il les baisa, & les tenant embrassés, il dit à son fils: » Dieu m'a fait la grace » non-seulement de vous voir, » mais aussi de voir vos enfans.» En même-tems, Joseph éloignant ses deux fils, se prosterna jusqu'en terre devant son pere; & ayant mis Ephraïm à la gauche de Jacob, & Manassé à sa droite, il le pria de les bénir. Mais, Jacob mit sa main droite sur Ephraïm, & sa gauche sur Manassé & commença à les bénir.

Joseph, voyant que Jacob, avoit mis sa main droite sur Ephraïm, & sa gauche sur Manassé, voulut lui faire changer cette disposition, & transporter sa main droite sur Manassé & sa gauche sur Ephraïm; mais, Jacob ne voulut point changer, & lui dit: « Je sçais ce que je » fais, mon fils; l'aîné sera pere » de plusieurs peuples, mais » son cadet sera plus grand que » lui; sa postérité se multipliera » & produira des nations. » Il continua de les bénir, en disant: » Israël sera béni en vous, » & on dira: Que Dieu vous bé» nisse, comme il a béni Ephraïm » & Manassé. »

(a) Actu. Apost. c. 13. v. 1. *& seq.*
(b) Genes. c. 41. v. 50, 51. c. 48. v. 8. *& seq.* Numer. c. 2. v. 20, 21. c. 32. v. 33. *& seq.* Josu. c. 13. v. 9. *& seq.* c. 17. v. 1. *& seq.*

La Tribu de Manassé sortit de l'Egypte au nombre de trente-deux mille deux cens hommes, propres à combattre, & au-dessus de vingt ans, sous la conduite de Gamaliel, fils de Phadassur. Cette tribu fut partagée à l'entrée de la Terre promise. La moitié eut son partage au-delà du Jourdain; & l'autre moitié, en deçà du fleuve. La demi-tribu de Manassé qui demeuroit au-delà du fleuve, possédoit le païs de Basan, depuis le Jabock jusqu'au mont Liban; & la demi-tribu de Manassé en deçà le Jourdain avoit son partage entre la tribu d'Ephraïm au midi, & celle d'Issachar au nord, ayant le Jourdain à l'orient & la Méditerranée au couchant.

Le livre de Josué nous instruit avec quelque détail, du partage de la tribu de Manassé. Machir, fils aîné de Manassé, fut pere de Galaad; celui-ci fut un vaillant homme, & sa postérité eut le païs de Galaad & de Basan. Les autres enfans de Manassé, divisés selon leurs familles, sont les enfans d'Abiézer, les enfans d'Hélec, les enfans d'Esriel, les enfans de Séchem, les enfans d'Hépher, & les enfans de Sémida. Ils étoient tous enfans de Manassé, fils de Joseph, divisés selon leurs familles.

Salphaad, fils unique d'Hépher, fils de Galaad, fils de Machir, fils de Manassé, n'avoit point eu de fils, mais des filles seulement dont voici les noms, Maala, Noa, Hégla, Melcha & Thersa. Ces filles vinrent se présenter devant Éléazar, grand-Prêtre, devant Josué, fils de Nun, & les Princes du peuple, & leur dirent: » Le » Seigneur a ordonné par Moïse » qu'on nous donnât des » terres en partage au milieu » de nos freres. » Josué leur donna donc des terres en partage au milieu des freres de leur pere, selon que le Seigneur l'avoit commandé. Ainsi, la tribu de Manassé eut dix portions, entre le païs de Galaad & de Basan, qui lui fut donné au delà du Jourdain. Car, ces filles de Manassé eurent des terres pour leur héritage, parmi les enfans de Manassé, & le païs de Galaad avoit été donné en partage aux autres enfans de Manassé.

La frontiere de Manassé s'étendoit depuis Aser, vers Machmethath, qui regardoit Sichem, & à main droite jusqu'aux habitans de la fontaine de Taphua; car, le territoire de Taphua, qui étoit aux confins de Manassé, fut donné aux enfans d'Ephraïm.

La frontiere de Manassé descendoit vers le torrent des Roseaux; mais, les villes qui étoient au midi du torrent furent à Ephraïm, quoique situées au milieu des villes de Manassé. La frontiere de Manassé étoit bornée au septentrion par le torrent; d'où elle alloit se terminer à la mer. Ainsi, ce qui étoit du côté du midi, étoit à

Ephraïm, & ce qui étoit du côté du septentrion, étoit à Manassé, & la mer étoit la fin de l'un & de l'autre; en sorte que du côté du septentrion ils s'unissoient à la tribu d'Aser, & du côté du levant à la tribu d'Issachar.

Manassé eut pour héritage dans la tribu d'Issachar & d'Aser, Bethsan avec ses villages, Jéblaam avec ses villages, les habitans de Dor avec leurs bourgs, les habitans d'Endor avec leurs villages, les habitans de Thénac avec leurs villages, les habitans de Mageddo avec leurs villages, & la troisieme partie de la ville de Nopheth. Les enfans de Manassé ne purent détruire les habitans de ces villes, & les Chananéens continuerent à habiter dans ce païs-là.

MANASSÉ, *Manasses*, (a) Μανασσῆς, quinzieme roi de Juda, fils & successeur d'Ézéchias, avoit douze ans lorsqu'il commença à regner, & il en regna cinquante-cinq. Par conséquent il vécut soixante-sept ans. Sa mere s'appelloit Haphsiba. Il fit le mal devant le Seigneur, & adora les idoles des nations que le Seigneur avoit exterminées. Il rebâtit les hauts lieux que son pere Ezéchias avoit détruits. Il dressa des autels à Baal, & fit planter des bois de furaie en l'honneur des faux Dieux, comme avoit fait Achab, roi d'Israël. Il bâtit même des autels profanes dans le temple du Seigneur. Il en érigea à toute l'armée du ciel dans les deux parvis de la maison de Dieu. Il fit passer son fils par le feu, en l'honneur de Moloch. Il aima les divinations, la magie, les augures, & les autres sortes de superstitions & de curiosités magiques. Il plaça dans la maison de Dieu l'idole d'Aséra ou d'Astarté. Enfin, il engagea son peuple dans toutes les abominations des peuples idolâtres & étrangers, il le séduisit de telle sorte, qu'Israël fit encore plus de mal que n'en avoient fait les Chananéens, que le Seigneur avoit exterminés. Manassé ajouta à tous ces crimes celui de la cruauté. Il répandit dans Jérusalem des ruisseaux de sang innocent, & mit ainsi le comble à ses autres iniquités.

Le Seigneur, irrité de tant de crimes, fit parler à Manassé par ses Prophetes, qui s'exprimerent de la sorte: » Je vais faire » fondre sur Jérusalem & sur » Juda de tels maux, que les » oreilles en seront étourdies à » ceux qui en entendront faire » le récit. J'étendrai sur Jéru» salem le cordeau de Samarie » & de la maison d'Achab; je » la traiterai comme j'ai traité » Samarie, & je rejetterai Ma» nassé comme j'ai rejetté » Achab & sa maison; j'efface-

(a) Reg. L. IV. c. 20. v. 21. c. 21. v. 1. & *seq.* Paral. L. II. c. 32. v. 33. c. 33. v. 1. & *seq.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. V. p. 341.

» rai Jérusalem, comme on » efface ce qui est écrit sur des » tablettes ; je passerai & re- » passerai souvent le style par- » dessus, afin qu'il n'en reste » rien. J'abandonnerai les res- » tes de mon héritage ; je li- » vrerai mon peuple entre les » mains de ses ennemis, & » tous ceux qui le haissent, le » pilleront, &c. »

On croit que le prophete Isaïe fut un de ceux qui éleva le plus fortement sa voix contre tant de désordres. Ce Prophete avoit l'honneur d'être beau-pere du Roi ; il avoit eu un très-grand crédit à la Cour, sous le regne d'Ezéchias, pere de Manassé ; il étoit d'une naissance illustre & du sang royal; il se crut plus obligé qu'un autre de retirer Manassé de ses désordres, & de le menacer de la colere de Dieu ; mais, le Roi au lieu d'écouter ses avis & ses remontrances, le fit arrêter & le fit mourir, en le sciant en deux avec une scie de bois.

Les maux dont Dieu avoit menacé ce Prince impie, éclaterent enfin vers la vingt-deuxieme année de son regne. Le roi d'Assyrie envoya contre lui les chefs de son armée, qui, après l'avoir pris, lui mirent les fers aux pieds & aux mains & l'emmenerent à Babylone. On croit que ce fut Sargon, ou Assaraddon roi d'Assyrie, qui envoya Tharthan en Palestine. Ce Général, après avoir pris Azoth, attaqua Manassé, & l'ayant mis dans les fers, le conduisit non à Ninive, mais à Babylone, dont Assaraddon s'étoit rendu maître. Par cette conquête, Assaraddon avoit réuni les deux empires des Assyriens & des Chaldéens.

Manassé, étant dans les liens à Babylone, confessa son péché, & pria le Seigneur; le Seigneur exauça ses larmes & ses gémissemens, & le ramena à Jérusalem. Manassé y reconnut la main puissante du Seigneur. Il répara, autant qu'il put, le mal qu'il avoit fait à Jérusalem & dans Juda. Nous avons une priere, que l'on prétend qu'il fit dans sa prison. Mais, l'église ne la reçoit pas pour canonique ; elle la met au rang des pieces apocryphes. Cependant, elle se lit dans l'Euchologe, ou livre de prieres des Grecs.

Les Rabbins racontent que Manassé fut jetté dans un vase d'airain percé, & exposé à un très grand feu ; que dans cette extrêmité, il eut recours à toutes les fausses divinités auxquelles il avoit autrefois offert de l'encens ; mais que n'en ayant reçu aucun secours, il reconnut bientôt l'inutilité de ses espérances. Alors, il se souvint de ce qu'il avoit oui dire au Roi son pere : *Lorsque vous m'invoquerez dans vos maux, & que vous vous convertirez, je vous exaucerai.* Il se convertit donc au Seigneur, fut délivré aussitôt, & rapporté en un moment dans son royaume, ainsi qu'Habacuc fut dans la suite transporté à Babylone, & rapporté

de Babylone en Judée.

L'auteur de l'ouvrage imparfait sur Saint Matthieu, raconte sa délivrance d'une autre maniere. Il dit que Manassé, étant dans les liens, ne recevoit par jour qu'un peu de pain d'orge, & de l'eau mêlée avec du vinaigre; & cela par mesure, & autant qu'il en falloit pour qu'il ne mourût pas de faim. Au milieu de son affliction, il eut recours au Seigneur; & une flamme miraculeuse l'ayant soudainement enveloppé, fondit ses chaînes, & le remit en liberté.

Manassé fut apparemment délivré de prison par Saosduchin, successeur d'Assaraddon. Étant de retour à Jérusalem, il rétablit le culte du Seigneur dans son temple, abattit les autels des faux Dieux, abolit toutes les traces du culte idolâtre qu'il avoit rendu aux divinités payennes & étrangeres; mais, il ne détruisit pas les hauts-lieux, où le peuple alloit adorer le Seigneur, soit qu'il n'eût pas le pouvoir d'abolir une coutume si ancienne & si invétérée, soit qu'il ait eu la foiblesse de condescendre en cela au désir du peuple. C'est la seule chose que l'Écriture lui reproche depuis son retour de Babylone. Il fit fortifier Jérusalem, & rétablit ses murailles. Il fit même fermer de murs une seconde ville qui se forma de son tems à l'occident de Jérusalem, & qui se trouve appellée la seconde ville depuis son regne. Il établit des officiers d'armée dans toutes les places fortes de Juda, & commanda à tout son peuple de chercher & d'adorer le Seigneur.

Le reste des actions de Manassé, la priere qu'il fit à Dieu, & les remontrances qui lui furent faites de la part du Seigneur par les Prophetes, tout cela étoit raconté plus au long dans les journaux des Rois de Juda. La priere qu'il fit à Dieu dans sa prison, la maniere dont Dieu l'exauça, les crimes qu'il commit, les statues qu'il érigea, & les bois profanes qu'il planta, en un mot, son péché & sa prévarication étoient rapportés plus au long dans le livre du Prophete Hosaï, qui est le même qu'Isaïe, selon quelques-uns. Les Septante le prennent en un sens général, dans les écrits des Voyans. Le Syriaque l'appelle Hanau; & l'Arabe Saphan.

Manassé mourut à Jérusalem, & fut enterré dans le jardin de sa maison, dans le jardin d'Oza. Son fils Amon regna en sa place, l'an du monde 3361, & avant Jesus-Christ 639.

Plusieurs croyent que l'histoire de Judith & d'Holoferne arriva sous le regne de Manassé, & après son retour de Babylone. Ce Prince ne paroît point du tout dans cette histoire; soit que par politique, il ne voulût pas se déclarer dans cette occasion; ou que par un principe de pénitence, il ne se mêlât que peu ou point du tout du gouvernement.

MANASSÉ, *Manasses*, (*a*) Μανασσῆς, époux de Judith, ne vécut que peu de tems avec elle. Il y avoit déjà trois ans qu'il étoit mort, lorsque la guerre d'Holoferne commença. Manassé étoit de la tribu de Siméon, & il mourut pendant la moisson des orges, d'une maladie causée par l'extrême ardeur du soleil, qui lui donna sur la tête. Il laissa tous ses biens à Judith son épouse, & fut enterré à Béthulie sa patrie.

MANASSÉ, *Manasse*, (*b*) Μανασσῆ, fils d'Hasom, fut un de ceux, qui, après le retour de la captivité de Babylone, se séparerent de leurs femmes, qu'ils avoient prises contre la loi.

MANASTABAL, *Manastabal*, (*c*) fils de Masinissa, fut pere de Jugurtha & de Gauda. Après la mort de Masinissa, il fut chargé de rendre la justice au peuple.

MANCEPS VIÆ APPIÆ. *Voyez* Muséus.

MANCHE, *Capulus*. (*d*) Les monumens nous offrent plusieurs Manches, sur-tout de couteaux. D. Bernard de Montfaucon en présente six sur une planche.

MANCHES, *Manicæ*, (*e*) Χειρίδες. Les Romains & les Grecs avoient des Manches à une partie de leurs habits. Il y en avoit principalement à leurs tuniques.

Il faut observer que le mot *Manica* en Latin, & le mot Χειρὶς, en Grec, ne signifient pas seulement une Manche, mais aussi un gand, dont l'usage étoit connu des Anciens.

MANCHUS, *Manchus*, (*f*) Μάγχος, Roi des Arabes, envoya ses troupes au secours de M. Antoine, n'ayant pu y aller en personne.

Ce mot est écrit diversement, *Manchus* & *Malichus*. Hirtius Pansa, dans la guerre d'Alexandrie, appelle ce roi Malchus, *ab rege Nabatæorum Malcho*. Malchus ou Malichus est le nom que les Arabes donnoient à leurs Rois ; car, comme Bochart l'a remarqué, Malich en Arabe signifie Roi.

MANCIA [CURTILIUS], *Curtilius Mancia*, (*g*) servit en qualité de Lieutenant dans l'armée du haut Rhin, sous l'empire de Néron.

MANCINUS [L. HOSTILIUS], *L. Hostilius Mancinus*, (*h*) jeune Officier, qui, l'an de Rome 535, & 217 avant Jesus-Christ, eut ordre du dictateur Q. Fabius Maximus d'examiner les démarches des ennemis, sans se montrer s'il étoit possible, au moins sans

(*a*) Judith. c. 8. v. 2, 3.
(*b*) Esdr. L. I c. 10. v. 33.
(*c*) Sallust. in Jugurth. c. 3, 45. Crév. Hist. Rom. Tom. V. pag. 300, 301.
(*d*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 121.
(*e*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 6.
(*f*) Plut. T. I. p. 944.
(*g*) Tacit. Annal. L. XIII. c. 56.
(*h*) Tit. Liv. L. XXII. c. 15. Roll. Hist. Rom. Tom. III. p. 190.

s'expoſer, & d'en venir rendre compte. Mais, étant du nombre de ceux que les diſcours ſéditieux & emportés de Q. Minucius Rufus avoit ſéduits, il n'eut pas plutôt apperçu quelques cavaliers Numides répandus dans les villages, qu'il courut ſur eux, & en tua même quelques-uns. Il n'en fallut pas davantage pour lui faire oublier ſa commiſſion. Le vif déſir de combattre l'emporta ſur l'obéiſſance qu'il devoit au Dictateur. Les Numides, partagés en pluſieurs pelotons, le vinrent charger les uns après les autres; puis fuyant à deſſein devant lui, ils l'attirerent inſenſiblement juſqu'auprès de leur camp, fort fatigué, auſſi bien que ſes gens & leurs chevaux. Carthalon, qui commandoit toute la cavalerie, en ſortit auſſitôt, & les ayant mis en fuite avant même que de les joindre, il les pourſuivit pendant près de deux lieues ſans leur donner de relâche. L. Hoſtilius Mancinus, voyant qu'il ne pouvoit échapper aux ennemis obſtinés à le ſuivre, exhorta les ſiens à ſe défendre de leur mieux, & retourna contre les Numides, à qui il étoit bien inférieur tant en nombres qu'en forces & en confiance; auſſi fut-il tué lui-même avec les plus braves des ſiens. Les autres ſe ſauverent à toute bride, premierement à Calès, & delà en prenant les ſentiers les plus détournés juſques dans le camp du Dictateur.

MANCINUS [A. HOSTILIUS], *A. Hoſtilius Mancinus*, (*a*) fut créé Préteur l'an de Rome 572, & 180 avant Jeſus-Chriſt, & chargé de rendre la juſtice aux citoyens.

Dix ans après, il fut élevé au Conſulat avec A. Atilius; & la Macédoine lui étant échue, il ſe hâta d'arriver dans la Theſſalie pour prendre le commandement de l'armée; il entra dans l'Épire dont la révolte n'avoit pas encore éclaté, & fut ſur le point de tomber entre les mains de Perſée. Car, deux particuliers, nommés Théodotus & Philoſtratus, perſuadés que le plus grand ſervice qu'ils puſſent rendre à ce Prince, dont ils vouloient gagner les bonnes graces, c'étoit de lui livrer la perſonne du Conſul, ce qui apporteroit un grand préjudice aux affaires des Romains, écrivirent au Roi de ſe rendre dans le païs le plus promptement qu'il lui ſeroit poſſible. Et effectivement ſi les Moloſſes n'euſſent retardé la marche de Perſée, en ſe préſentant à lui ſur les rives de la riviere de Loüs, & que le général Romain averti des embûches qu'on lui dreſſoit, ne ſe fût détourné de ſa route, il ne pouvoit éviter d'être pris. Mais, il ſortit de l'Épire, & ſe rendit par mer à Anticyre, d'où il paſſa dans la Theſſalie. Là s'étant mis à la tête de l'armée,

(*a*) Tit. Liv. L. XL, c. 55. L. XLIII. Suppl. 1. c. 2, 4.

il alla chercher l'ennemi, contre qui il ne fit pas la guerre avec plus de succès que son prédécesseur. Car, ayant livré bataille au Roi, il fut mis en déroute; & après avoir tenté premierement de s'ouvrir de force un passage en Macédoine par l'Élimée, puis d'y entrer furtivement par la Thessalie, il ne réussit ni dans l'un ni dans l'autre de ces desseins, Persée se trouvant par-tout assez à tems pour les traverser.

MANCINUS [C. HOSTILIUS], *C. Hostilius Mancinus*, (a) fut d'abord Lieutenant du consul L. Calpurnius Pison en Afrique. L'an de Rome 604, & 148 avant Jesus-Christ, la campagne se passa sans qu'ils fissent rien de mémorable. Sur la fin de l'année, L. Calpurnius Pison étant parti pour retourner à Rome, C. Hostilius Mancinus resta en Afrique pour commander les troupes Romaines. A l'arrivée de P. Cornélius Scipion qui venoit remplacer L. Calpurnius Pison, il se trouva que C. Hostilius Mancinus s'étoit engagé témérairement dans un poste où les ennemis le tenoient enfermé & où ils alloient le tailler en pièces le matin même, si le nouveau Consul, qui apprit en arrivant le danger où il étoit, n'eût fait remonter de nuit des troupes dans ses vaisseaux, & n'eût volé à son secours.

Onze ans après, C. Hostilius Mancinus, ayant été élevé au Consulat, alla mettre le comble à l'ignominie des Romains devant Numance. On a dit que lorsqu'il partit de l'Italie, plusieurs présages sinistres lui annoncerent le malheur qui l'attendoit. Mais, le vrai présage étoit son incapacité & son défaut de courage. Un Auteur, qui n'est pas d'un grand poids, lui fait pourtant l'honneur de supposer qu'il résolut de rétablir la discipline parmi ses troupes, avant que de les exposer au combat. Mais, ce qui est constant par le témoignage de tous les Historiens, c'est qu'il n'y eut pas une rencontre, il ne se donna pas une escarmouche, où les Numides n'eussent l'avantage; ce qui augmentoit sensiblement leur fierté, & abattoit le courage des Romains. Enfin, la chose en vint au point que les soldats Romains ne pouvoient plus soutenir ni la voix ni la vue d'un Numantin.

C. Hostilius Mancinus, dans de si tristes conjonctures, crut ne pouvoir mieux faire que de quitter son camp de nuit, & d'éloigner pour quelque tems ses troupes de Numance, dans la vue de dissiper peu à peu leur frayeur, & de leur laisser le loisir de prendre les sentimens de courage & de hardiesse naturels aux Romains. Appien dit qu'un faux bruit qui se répandit

(a) Plut. T. I. p. 826, 827. Appian. p. 69, 70, 300. & seq. Plin. T. II. pag. 642, 683. Cicer. Orat. pro A. Cæcin. c. 71. Roll. Hist. Rom. T. V. p. 70, 71, 135. & suiv.

que les Cantabres & les Vaccéens venoient au secours de leurs compatriotes, lui fit prendre cette résolution. Quoi qu'il en soit, il se retira de nuit dans un grand silence. Les Numantins, avertis de sa retraite, partirent au nombre seulement de quatre mille, coururent sans perdre de tems après les fuyards, donnerent sur la queue, en firent un grand carnage, pousserent le reste dans des lieux fort difficiles & qui étoient presque sans issue; & quoique l'armée des Romains fût de plus de vingt mille hommes, ils l'envelopperent de telle sorte, qu'il ne lui fut pas possible de se tirer de ce mauvais pas. A peine cela se peut-il concevoir.

C. Hostilius Mancinus, désespérant de s'ouvrir un chemin par la force, envoya un Héraut aux Numantins, pour demander quelque composition. Ils y consentirent. Le traité fut conclu. On n'en sçait point les articles particuliers; mais, les conditions furent égales entre les deux peuples. Les Numantins, pour éviter toute perfidie, prirent une précaution, qui ne leur fut pas néanmoins d'une grande utilité. Ce fut d'exiger que le Consul, le Questeur, & les principaux Officiers s'engageassent par serment à faire observer le traité qui venoit d'être arrêté. Lorsque tout eut été ainsi réglé, les Romains partirent, laissant au pouvoir des Numantins toutes les richesses de leur camp.

Dès que la nouvelle de ce traité fut arrivée à Rome, le Sénat commença par révoquer C. Hostilius Mancinus, & lui ordonna de revenir à la ville, pour y rendre compte de sa conduite; & en même-tems on fit partir M. Émilius son Collegue, pour aller prendre sa place.

L'affaire de C. Hostilius Mancinus, dès qu'il fut revenu à Rome, fut examinée dans le Sénat. Il y justifia modestement sa conduite, imputant en partie tous les malheurs qui lui étoient arrivés au mauvais état où il avoit trouvé l'armée; insinuant qu'il seroit peut-être permis de les attribuer aussi à la colère des Dieux irrités de ce qu'on avoit déclaré la guerre aux Numantins sans qu'il en parût aucun juste sujet; excusant le traité sur la nécessité indispensable d'y consentir pour sauver la vie à plus de vingt mille citoyens; qu'au reste content d'avoir rendu ce service à la République, il attendroit en paix qu'elle décidât de son sort, prêt à sacrifier de bon cœur sa liberté & sa vie à l'utilité & à l'honneur de la patrie.

Ce ne fut que l'année suivante que le Sénat prit enfin son parti sur C. Hostilius Mancinus, & sur le traité qu'il avoit conclu. Le traité fut cassé, comme fait sans l'autorité du Sénat & du peuple Romain; & il fut ordonné que tous ceux qui l'avoient juré & s'en étoient rendu garans, seroient livrés aux Numantins. Deux Tribuns se chargerent de proposer au peuple d'autoriser

par ses suffrages ce décret du Sénat.

C. Hostilius Mancinus se fit admirer par son courage, & se montra aussi bon & généreux citoyen, qu'il avoit été timide Général. Lorsque la loi eut été proposée par les Tribuns conformément au décret du Sénat, il harangua lui-même le peuple pour appuier une loi qui devoit lui être si funeste; & il renouvella ainsi l'exemple qu'avoit donné autrefois Sp. Postumius en pareille occasion, après le traité des fourches Caudines.

Le Questeur ne se piqua pas d'une semblable générosité. Il sépara sa cause de celle de son Général, & fit si bien par son crédit, par ses sollicitations & celles de ses amis, que le peuple n'autorisa qu'en partie le décret du Sénat, & ne condamna que le seul C. Hostilius Mancinus à être livré aux Numantins.

En conséquence de l'ordre du peuple, C. Hostilius Mancinus fut remis entre les mains du consul P. Furius pour être mené en Espagne, & livré aux Numantins par un des Féciaux, qui avoit le titre de *Pater Patratus*. Il fut donc présenté aux portes de Numance nu, pieds & mains liés. Mais, les Numantins refusant de le recevoir, les Romains ne vouloient point le reprendre, de sorte que cet homme, qui s'étoit vu Consul l'année précédente & à la tête d'une grande armée, passa le jour entier entre le camp & la ville, abandonné des siens, rebuté par les ennemis, jusqu'à ce qu'enfin la nuit étant venue, les Romains lui permirent de rentrer dans le camp. Il retourna à Rome, & voulut entrer, comme il avoit coutume auparavant, dans l'assemblée du Sénat, mais il y trouva de l'opposition. P. Rutilius, l'un des Tribuns du peuple, prétendoit qu'il n'étoit plus citoyen. Ce n'étoit point par mauvaise volonté que ce Tribun agissoit, mais parce qu'il croyoit la chose contraire à l'esprit des loix. A la vérité, ceux qui ayant été pris par les ennemis, revenoient ensuite dans leur patrie, rentroient dans tous les droits que la captivité leur avoit fait perdre; & c'est-ce qu'on appelloit *jus Postliminii*. Mais, le Tribun représentoit que c'étoit une tradition immémoriale que quiconque avoit été vendu par son pere ou par le peuple, ou livré aux ennemis par le Fécial, n'avoit point de part au privilege & au droit de retour. Il fallut que l'autorité du peuple intervînt, qui réhabilita C. Hostilius Mancinus, & déclara qu'il seroit toujours regardé comme citoyen, & jouiroit de tous les droits que cette qualité lui donnoit. Il parvint même dans la suite à la Préture. C. Hostilius Mancinus, pour conserver la mémoire de cet évenement, se fit ériger une statue qui le représentoit dans le même état

& la même attitude où il étoit, lorsqu'il fut livré aux Numantins.

Il y en a qui donnent à C. Hostilius Mancinus le prénom de Lucius, au lieu de celui de Caius.

MANCIPIA, (a) nom que l'on donnoit aux Esclaves pris à la guerre, par où a commencé la servitude; c'est comme qui diroit *quasi manu capti.*

MANDANE, *Mandane*, (b) Μανδάνη, fille d'Astyage, Roi des Medes, fut mariée à Cambyse, fils d'Achéménès, Roi des Perses; & de ce mariage naquit Cyrus, un an après la naissance de Cyaxare son oncle.

MANDANIS, *Mandanis*, Μάνδανις, (c) philosophe Indien. C'étoit le plus ancien & comme le Supérieur des Brachmanes, du tems d'Alexandre le Grand. *Voyez* Brachmanes.

MANDELE, *Mandela*, (d) village d'Italie au païs des Sabins. Nous lisons dans Horace:

Me quoties reficit gelidus Digentia rivus,

Quem Mandela bibit, rugosus frigore pagus.

On croit que ce village est présentement Paggio Mirteto.

MANDONIUM, *Mandonium*, Μανδόνιον, (e) ville d'Italie. Plutarque, dans la vie d'Agis & de Cléomene, dit qu'Agésilaüs eut un fils nommé Archidamus, qui fut défait & tué dans un combat par les Messapiens, devant une ville d'Italie appellée Mandonium. Le P. Lubin croit que c'est présentement Casal-Nuovo, dans la terre d'Otrante; conjecture fort légère.

MANDONIUS, *Mandonius*, frere d'Indibilis, Roi des Ilergetes. *Voyez* Indibilis.

MANDORE, (f) instrument de musique à cordes. La Mandore des Modernes est une espèce de luth, composé pour l'ordinaire de quatre cordes; sa longueur ordinaire est d'un pied & demi; la première corde est la plus déliée, & se nomme Chanterelle; les autres qui la suivent vont toujours en augmentant de grosseur. Son accord est de quinte en quarte; c'est-à-dire, que la quatrième corde est à la quinte de la troisième, la troisième à la quarte de la seconde, & la seconde à la quinte de la Chanterelle. On abaisse quelquefois la Chanterelle d'un ton, afin qu'elle fasse la quarte avec la troisième corde, ce qu'on appelle accorder à corde avalée; souvent aussi on abaisse la Chanterelle & la troisième corde d'une tierce; enfin, cet instrument peut encore être monté à l'unisson, il étoit autrefois à la mode, & n'y est plus aujourd'hui.

(a) Roll. Hist. Rom. Tom. I. p. 146.
(b) Xenoph. p. 3. & seq.
(c) Strab. p. 718.
(d) Horat. L. I. Epist. 18. v. 100, 101.
(e) Plut. T. I. p. 796.
(f) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. VIII. pag. 71.

La Mandore n'est pas de l'invention des Modernes, elle étoit fort d'usage chez les Anciens, qui l'appelloient πάνδουρα, πανδοῦρα, πανδουρίς. Il en est parlé dans Athènée, dans Pollux, dans Hésychius, dans Nicomaque, dans Lampride, & quelques autres.

Suivant la description que nous donne de la Mandore ancienne le sçavant Perrault, elle étoit montée de quatre cordes, dont la Chanterelle servant à jouer le sujet, étoit pincée par le doigt index armé d'une plume faisant l'effet du plectrum. Pendant qu'on la pinçoit ainsi, les trois autres cordes, qui faisoient l'octave remplie de sa quinte, étoient frappées l'une après l'autre successivement par le pouce. On tâchoit de faire ensorte que ces trois cordes, qui tenoient lieu d'autant de bourdons, s'accordassent avec les tons du sujet, qui devoit être néanmoins dans le mode, sur lequel étoit accordé le bourdon ; c'est-à-dire, que la Chanterelle devoit être accordée, de manière que les cadences principales & les dominantes tombassent sur les bourdons que le pouce frappoit, suivant la cadence propre à l'air que l'on jouoit. On voit par-là que les Anciens formoient une espèce de symphonie, où entroient trois consonnances ; mais, ils n'en demeurerent pas-là, ils allerent jusqu'à faire usage de quelques dissonnances dans le concert, & de ce nombre ont été certainement la tierce & la sixte.

MANDRABULE, *Mandrabulus*, Μανδραβούλος, (a) dont il est fait mention dans un dialogue de Lucien.

MANDRICIDAS, *Mandricidas*, Μανδρικίδας. (b) Spartiate. Pyrrhus, Roi d'Épire, étant entré sur les terres de Sparte, se mit à les piller & à les ravager ; & comme les Ambassadeurs qu'on lui avoit envoyés, se plaignoient de ce qu'il faisoit contre eux ces actes d'hostilité, sans leur avoir auparavant déclaré la guerre : *Bon*, leur répondit-il, *eh ne sçavons-nous pas que vous autres Lacédémoniens, vous ne déclarez jamais ce que vous avez résolu de faire ?* Mandricidas, un de ceux qui étoient présens, lui dit en son langage Laconique : *Si tu es un Dieu, tu ne nous feras point de mal, car nous ne t'en avons point fait ; mais, si tu n'es qu'un homme, nous en trouverons quelqu'autre qui sera plus vaillant que toi.*

MANDROCLIDAS, *Mandroclidas*, Μανδροκλείδας, (c) fils d'Ecphane, fut un de ceux qui exciterent fortement le roi Agis à rétablir l'ancienne dignité de Sparte, en remettant en vigueur les loix de Lycurgue. Plutarque remar-

(a) Lucian. T. I. p. 478.
(b) Plut. Tom. I. pag. 401.
(c) Plut. Tom. I. pag. 798.

que que Mandroclidas étoit un homme fort propre à conduire des pratiques secretes, parce que ses ruses & son audace étoient accompagnées de fermeté.

MANDROPOLIS, *Mandropolis*, (*a*) ville de l'Asie mineure, dans la Phrygie, selon Étienne de Byzance. Tite-Live en parle aussi, & la met entre le Palus Caralite & la ville de Lagos, à peu de distance de Cibyre & de Termesse.

MANDUBIENS, *Mandubii*, Μανδούβιοι, (*b*) peuple de la Gaule Celtique. La ville d'Aléfie, aujourd'hui Alise, étoit de leur dépendance, au rapport de Jule César & de Strabon.

Ce dernier se méprend étrangement en faisant les Mandubiens limitrophes des Arvernes, trompé apparemment parce que Vercingétorix qui se renferma dans cette place, étoit de la nation des Arvernes. Les Mandubiens dépendoient des Éduens, & habitoient sur la frontière des Lingones. Héric, qui dans le neuvième siecle a composé un Poëme, dont la vie de saint Germain d'Auxerre est le sujet, témoigne par ce vers en parlant d'Alésie :

Te fines Æduos & limina sacra tuentem,

que les Mandubiens étoient renfermés dans le territoire des Éduens; & les limites actuelles du diocèse d'Autun y répondent encore. Les lieux qui portent le nom de Fins, près d'Alise & de Sémur en Auxois, nous apprennent même que ces limites existoient ainsi du tems de la domination Romaine, & qu'elles n'ont point éprouvé de changement. L'un & l'autre de ces lieux se trouve cité sous le nom de *Fines*, dans la Chronique de Hugue, Moine de l'abbaye de Flavigni, située à une demi-lieue d'Alise. Cet article est de M. d'Anville.

Nicolas Sanson n'est pas tout-à-fait du même avis, & voici comme il raisonne dans ses remarques sur la carte de l'ancienne Gaule : « Le Duesmois, » où est Alise, semble retenir » quelque chose de l'ancien nom » *Mandubii*; ce quartier est » tout engagé dans le diocèse » de Langres, & néanmoins il » dépend du diocèse d'Autun; » cela m'a fait juger, pour» suit-il, ou qu'ils ont été *pa*» *gus Lingonum*, païs de ceux » de Langres, ou qu'ils ont été » peuple en chef, & qu'après » la prise & la ruine d'Alise, » les parties de ce peuple *Man*» *dubii* auront été données en » partie à ceux d'Autun, en » partie à ceux de Langres. »

MANDUBRATIUS, *Mandubratius*, (*c*) étoit fils d'Imanuentius, Roi des Trinobantes,

(*a*) Tit. Liv. L. XXXVIII. c. 15.
(*b*) Cæs. de Bell. Gall. L. VII, p. 338. Strab. pag. 191. Notic. de la Gaul. par M. d'Anvill. p. 431, 432.
(*c*) Cæs. de Bell. Gall. L. V. p. 174. & *seq.* Crév. Hist. Rom. Tom. VII pag. 156, 157.

peuple de la Grande-Brétagne. Lorsque Jule César alla porter la guerre dans cette isle, Mandubratius étoit dans l'armée de ce Général, auprès duquel il étoit venu jusqu'en Gaule chercher une retraite & un appui. Dès-lors les Gaules étoient l'asyle des Rois de la Grande-Brétagne, dépossédés & persécutés. Imanuentius ayant été tué par Cassivellaunus, les Trinobantes qui conservoient de l'attachement pour Mandubratius, prierent Jule César de le leur renvoyer pour les gouverner. Ils obtinrent l'effet de leur demande, & moyennant quarante ôtages & des bleds qu'ils fournirent aux Romains, leur païs fut épargné & même protégé par Jule César.

MANDURIE, *Manduria*, (*a*) ville d'Italie au païs des Salentins, autrement dans la Messapie, ou l'Iapygie. Pline dit qu'auprès de cette ville est un lac toujours plein jusqu'aux bords, & qui ne s'augmente point par toutes les eaux qui y tombent, & ne décroît point par toutes celles qui en sortent. Q. Fabius, ayant pris de force la ville de Mandurie, y fit quatre mille prisonniers & un butin considérable, l'an de Rome 543, & 209 avant J. C.

Étienne de Byzance lit Mandyrium. Cette ville est présentement reconnoissable à cause du lac qui conserve l'ancien nom. On l'appelle Andoria. Le nom moderne de Mandurie est Casal-Nuovo, selon Léandre.

MANDURIUM, *Mandurium*. *Voyez* Mandurie.

MANDYAS, *Mandyas*, la même chose que la Chlamyde, selon Artémidore. *Voyez* Chlamyde.

MANÉ, *Mane*, Μανὴ, (*b*) terme Chaldéen, qui signifie, *il a compté*. Pendant un repas sacrilege que Balthasar donna à ses courtisans & à ses concubines, il se fit servir les vases sacrés du Temple de Jérusalem, que Nabuchodonosor avoit apportés à Babylone. Alors, il parût sur la muraille comme une main qui écrivoit ces mots, *Mané*, *Thécel*, *Pharés*, c'est-à-dire, Dieu a compté, il a pesé, il a divisé. Personne n'ayant pu expliquer ces paroles, Daniel fut appellé, & déclara au Roi que Dieu avoit compté ses jours, & que son heure étoit venue; qu'il avoit pesé ses actions & qu'il les avoit trouvées trop légeres; & qu'enfin il avoit partagé sa Monarchie entre les Perses & les Medes. La même nuit Balthasar fut mis à mort.

MANÈS, *Manes*, (*c*) fils de Jupiter & de la Terre, selon Denys d'Halicarnasse, succéda à Méon au royaume de Lydie. *Voyez* Lydie.

On demande si le Manès ou Masdès dont parle Plutarque, est

(*a*) Plin. Tom. I. p. 180. Tit. Liv. L. XXVII. c. 15.

(*b*) Dan. c. 5. v. 25. *& seq.*

(*c*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. V. p. 231.

est le même dont il est fait mention dans Dénys d'Halicarnasse. » Toute la difficulté, » dit M. l'abbé Sévin, roule sur » un fragment d'Alexandre » Polyhistor, qui nous oblige de » reconnoître deux Princes de » ce nom. En effet, Manès pere » d'Acmon ne sçauroit avoir » rien de commun avec cet autre, dont le fils s'appelloit » Cotys. A la vérité, le premier de ces Rois me paroît » un peu suspect. Acmon lui » devoit le jour, si l'on en » croit Alexandre Polyhistor; » mais Phérécyde avoue de bonne foi, que les monumens » historiques ne parlent jamais » de l'origine d'Acmon & de » Doëas son frere. Lequel croire de ces deux Écrivains? » Pour moi, dans les matières » de généalogie, je me ferois » un scrupule d'écouter Alexandre Polyhistor aux dépens » d'un Auteur, qui lui étoit » infiniment supérieur en ce genre de connoissances. Ajoutez » à cela, que quelques Poëtes, » au rapport de Phurnutus, font » Uranus fils d'Acmon. Si la » remarque est certaine, comme » le prouvent incontestablement les témoignages de Simmius & d'Antimaque, on doit » en conclure que Saturne & » Jupiter sont les descendans » de Manès. Comment donc » un Dieu de cette importance » est-il échappé aux recherches des Théologiens, qui » ont précédé le siecle de Phérécyde? De toutes les raisons » qui ont pu donner lieu à cet » oubli, la plus plausible, à » mon avis, seroit de dire » que Manès est un personnage » supposé; auquel cas personne » ne disputera au Héros qui porte le même nom dans Dénys » d'Halicarnasse, les victoires » signalées qui avoient rendu » son regne si glorieux. Ce » Prince épousa Callirhoë, fille » de l'Océan, dont il eut Cotys, qui, après la mort de » son pere, remplit le trône de » Lydie. Tel est le sentiment » de Dénys d'Halicarnasse, que » peut-être bien des gens ne » trouveront guère conforme » à celui d'Hérodote. Cet Historien du moins semble décider en faveur d'Atys, qui, » selon lui, est le fils & le successeur immédiat de Manès. » Cependant, tout bien examiné, je ne crains pas d'avancer que ces deux Écrivains » ont suivi la même tradition; » autrement il seroit malaisé » de justifier Hérodote, lui » qui prétend dans un autre » endroit, que l'Asie a emprunté son nom d'Asiès, fils de » Cotys & petit-fils de Manès. » Ces paroles sont claires, & » suffisent pour assurer à Cotys » la possession d'un Royaume » qui lui appartient si légitimement. »

Xanthus fait aussi Manès, fils de Jupiter; ce qui prouve, dit M. Fréret, qu'il étoit le plus ancien Roi de Lydie. » Car, » ajoute-t-il, dans le style des » anciens Écrivains, le com-

» mencement des tems histori-
» ques de chaque nation est
» décrit comme le commence-
» ment du genre humain; &
» lorsque la succession histori-
» que des Rois & des hommes
» n'est plus connue, on fait ha-
» biter la terre par des Divini-
» tés. C'est pour cela que le
» tems fabuleux de ce regne
» des Dieux, finit plus tard
» chez les nations dont les mé-
» moires historiques sont moins
» anciens. Nous voyons dans
» les traditions des Romains,
» que Saturne regnoit encore
» en l'Italie dans un tems où,
» selon les traditions Grecques,
» les Dieux avoient quitté le
» séjour de la terre depuis plu-
» sieurs siecles, pour se retirer
» dans le Ciel.

» Manès étant le plus ancien
» Roi des peuples, appellés
» Méoniens de son nom, je ne
» le crois pas différent de ce
» Méon, Roi de Phrygie & de
» Lydie, dont parle Diodore
» de Sicile. Car, le nom de
» Méoniens qu'ils ont dans
» Homère & dans Hérodote,
» suppose que le nom de leur
» premier Roi se prononçoit
» Méon aussi bien que Manès.

» Ce Prince étoit mari de
» Callirhoë, fille de l'Océan,
» selon Xanthus; les autres la
» nomment Dindyma, & la
» font mere de Cybele, dont
» les amours avec le jeune Atys
» donnerent occasion aux céré-
» monies du culte de la mere
» des Dieux ou de la Déesse de
» Phrygie, à laquelle on don-
» noit aussi les noms de Cybele,
» d'Agdistis, &c. Comme le
» culte & les mysteres de cette
» Déesse furent établis sous le
» regne de Méon, selon Dio-
» dore & les Auteurs qui ont
» traité ces matieres, on peut
» déterminer le tems de son
» regne par celui de l'établis-
» sement du culte de la mere
» des Dieux, & de l'appari-
» tion de sa statue à Pessinun-
» tium, marqué dans la chro-
» nique de Paros, à l'an 297
» avant la prise de Troie, &
» quelques années après l'arri-
» vée de Cadmus & de Da-
» naüs dans la Grece. Suivant
» cette Chronique, le tems de
» Méon & le commencement
» des mysteres de Cybele tom-
» beront vers l'an 1580 avant
» l'ere Chrétienne. »

MANES, *Manes*, (*a*) Dieux auxquels les Anciens ont donné pour mere la déesse Mania; mais, leur véritable origine, selon M. l'abbé Banier, doit se rapporter à l'opinion où l'on étoit, que le monde étoit rempli de Génies; qu'il y en avoit également pour les vivans & pour les morts; que les uns étoient bons, & les autres mauvais, & que les premiers s'appelloient Lares familiers, & les seconds Lemures ou Larves. Aussi, quand Virgile dit: *Quis-*

(*a*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. IV. pag. 492, 493. Tom. V. pag. 162. *& suiv.* Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 35, 136, 241. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 31. *& suiv.* Tom. III. p. 3, 79. *& suiv.* Tom. IV. p. 275, 276. T. VII. p. 30. T. IX. p. 64.

que suos patimur Manes, c'est, selon Servius, comme s'il disoit: *Nous avons chacun notre Génie*.

Il paroît par la Mythologie des Anciens, qu'ils n'avoient pas des idées bien fixes au sujet des Manes. Ce qu'on peut en recueillir de plus constaté, c'est que souvent ils les prenoient pour des ames séparées du corps, d'autres fois pour les Dieux infernaux, ou simplement comme les Dieux ou les Génies tutélaires des défunts.

Quelques Anciens au rapport de Servius, ont prétendu que les grands Dieux célestes étoient les Dieux des vivans; mais que les Dieux du second ordre, les Manes en particulier, étoient les Dieux des morts; qu'ils n'exerçoient leur empire que dans les ténebres de la nuit auxquelles ils présidoient, ce qui, suivant eux, a donné lieu d'appeller le matin *Mane*.

Le mot *Manes* a aussi été pris quelquefois pour les Enfers en général, c'est-à-dire, pour les lieux souterreins, où se devoient rendre les ames des hommes après leur mort, & d'où les bonnes étoient envoyées aux champs Élysées, & les méchantes au lieu des supplices appellé le Tartare. C'est ainsi que Virgile dit:

...... *Hæc Manes veniet mihi fama sub imos*.

On a donné au mot *Manes* diverses étymologies; les uns le font venir du mot Latin *manare*, sortir, découler, parce, disent-ils, qu'ils occupent l'air qui est entre la terre & le cercle lunaire, d'où ils descendent pour venir tourmenter les hommes; mais, si ce mot vient de *manare*, ne seroit-ce point plutôt parce que les Payens croyoient que c'étoit par le canal des Manes que découlent particuliérement les biens ou les maux de la vie privée? D'autres le tirent du vieux mot Latin *manus*, qui signifie bon, & suivant cette idée ils ne considerent les Manes que comme des divinités bienfaisantes qui s'intéressent au bonheur des humains, avec lesquels elles ont entretenu pendant leur vie des relations particulieres, comme leurs proches ou leurs amis. Un Auteur Allemand, prévenu en faveur de sa langue, tire le mot *Manes* du vieux mot *mann*, homme, qu'il prétend être un mot des plus anciens, & qui vient de la langue Étrusque. Or il dit que *Manes* signifie des hommes par excellence, parce qu'il n'y a que des ames véritablement vertueuses qui puissent espérer de devenir, après la mort de leurs corps, des especes de divinités, capables de faire du bien aux amis de la vertu; mais, la véritable étymologie du mot *Manes* se trouve dans les langues Orientales, & vient sans doute de l'ancienne racine *moun*, d'où se sont formés les mots Chaldaïque & Arabe, *moan*, *man*, qui signifient *figura*, *similitudo*, *imago*, *phantasma*, *idea*. *species intelligibilis*,

forma imaginis cujusdam, dicitur enim de rebus, tam corporalibus quam spiritualibus, præsertim de Deo. Ce sont-là tout autant de significations analogues aux idées qu'on se formoit des Manes, & aux diverses opérations qu'on leur attribuoit.

De tous les Anciens, Apulée est celui qui, dans son livre *de Deo Socratis*, nous parle plus clairement de la doctrine des Manes. » Le Génie, dit-il, est » l'ame de l'homme dégagée & » délivrée des liens qui l'atta- » choient au corps. Je trouve » que dans l'ancien langage » Latin, on la nommoit alors » Lemure. De ces Lemures, » ceux qui ont en partage le » soin de ceux qui habitent dans » les maisons où ils avoient » eux-mêmes demeuré & qui » sont doux & pacifiques, s'ap- » pellent Lares familiers. Ceux » au contraire qui en punition » de leur mauvaise vie, n'ont » point de demeure assurée, » sont errans & vagabons, & » causent des terreurs paniques » aux gens de bien qu'ils cher- » chent à épouvanter, & font » véritablement du mal aux » méchans, sont nommés Lar- » ves. Les uns & les autres, » soit Lares, soit Larves, por- » tent le nom de Dieux Manes; » & c'est par honneur qu'on » les appelle Dieux. *Honoris » gratiâ Dei vocabulum additum » est.* »

On ne sçait au reste quelle vertu avoient le bruit & le son de l'airain & du fer; mais, Lucien & Agatharcide, cités par Photius, assurent qu'il étoit si insupportable aux Dieux Manes, qu'il les mettoit en fuite.

Il en étoit de même des ombres qui étoient dans les Enfers; aussi Circé, dans Homere recommande-t-elle à Ulysse, lorsqu'il aura offert un sacrifice aux Dieux qui y président, & répandu le sang des victimes dans une fosse, de mettre l'épée à la main pour en écarter les ombres qui viendront pour humer ce sang dont elles sont fort friandes. Virgile, toujours copiste de ce poëte Grec, dit de même qu'Énée étant arrivé dans les Enfers, prit son épée, pour écarter ces mêmes ombres qui voltigeoient autour de lui. Mais, il paroît qu'il y alloit de bonne foi, & qu'il avoit envie de ferrailler, lorsque la Sibylle lui fit appercevoir que ses coups seroient inutiles, parce que ce n'étoient que de vains phantômes contre lesquels le fer n'avoit point de prise.

Quoi qu'il en soit, la crainte, autant que le respect, faisoit qu'on avoit une extrême vénération pour ces Dieux, & on ne manquoit jamais de leur recommander les morts; delà la formule ordinaire qui se trouve sur les tombeaux anciens, D. M. *Diis Manibus*. Delà encore ces libations fréquentes qu'ont y faisoit, & qui avoient pour objet non-seulement les ombres des morts, mais aussi les Dieux Manes qui les gardoient.

On ne sçait où les Compilateurs du Dictionnaire de Trévoux ont pris qu'à Rome il étoit défendu d'invoquer les Manes ; s'ils avoient consulté Festus, il leur auroit appris que les Augures même du peuple Romain étoient chargés du soin de les invoquer, parce qu'on les regardoit comme des êtres bienfaisans & les protecteurs des humains. Il paroît même que ceux qui avoient de la dévotion pour les Manes, & qui vouloient conserver avec eux quelque commerce particulier, s'endormoient auprès des tombeaux des morts, afin d'avoir des songes prophétiques & des révélations par l'entremise des Manes, ou des ames des défunts.

C'est ainsi qu'Hérodote dit que les Nasamones, peuple d'Afrique, juroient par ceux qui avoient été justes & honnêtes gens; qu'ils devinoient en touchant leurs tombeaux ; & qu'en s'approchant de leurs sépulcres, après avoir fait quelques prieres, ils s'endormoient, & étoient instruits en songe de ce qu'ils vouloient sçavoir.

Au reste, il paroît clairement par une multitude d'Auteurs que les Payens attribuoient aux ames des défunts, des especes de corps très-subtils, de la nature de l'air, mais cependant organisés, & capables de diverses fonctions de la vie humaine, comme voir, parler, entendre, se communiquer, passer d'un lieu dans un autre, &c. Il semble même que sans cette supposition nous ayions de la peine à nous tirer des grandes difficultés que l'on fait tous les jours contre les dogmes fondamentaux & consolans de l'immortalité de l'ame & de la résurrection des corps.

Chacun sçait que l'idée de corps, ou du moins de figures particulieres unies aux intelligences célestes, à la divinité même, a été adoptée par ceux des Chrétiens qu'on appelloit Anthropomorphites, parce qu'ils représentoient Dieu sous la figure humaine.

Nous sommes redevables à cette erreur de je ne sçais combien de belles peintures du Pere Éternel, qui ont immortalisé le pinceau qui les a faites, qui décorent aujourd'hui plusieurs autels, & servent à soutenir la foi & la piété des Fideles, qui souvent ont besoin de ce secours.

C'étoit une opinion commune dans les tems héroïques, que les Manes de ceux qui étoient morts dans une terre étrangere, erroient & cherchoient à retourner dans leur païs. *Voyez* Mort.

MANÉTHON, *Manethon*, Μανεθὼν, (*a*) originaire de Sébennyte, qui est appellée dans Strabon *Sebennytica urbs*, &

(*a*) Joseph. L. I. Contra Apion. pag. 1039. *& seq.* Suid. Tom. II. pag. 89. Roll. Hist. Anc. Tom. I. pag. 64, 65. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. III. pag. 25. *& suiv.* Tom. VI. pag. 96, 97, 180.

natif d'Héliopolis, étoit grand-Prêtre de cette derniere ville.

Il composa par ordre de Ptolémée Philadelphe une histoire d'Égypte, qu'il dédia à ce Prince, & qu'il publia avant l'an 247 avant Jesus-Christ, puisque Ptolémée Philadelphe mourut cette même année. Pour exécuter cet Ouvrage, il avoit consulté toutes les archives des temples de l'Egypte; il le pouvoit faire aisément étant préposé à la garde des livres sacrés de tout le païs. Un fragment de cette histoire, cité par Josephe, nous donne lieu de juger qu'elle étoit écrite avec exactitude; car, Manéthon avoue que dans le fait dont il parle, il n'a rien trouvé dans les livres authentiques, ou dans les archives des temples, & remarque qu'il ne tient ce qu'il en dit, que de la tradition des habitans d'Héliopolis; ce qui prouve le soin qu'il avoit de distinguer les divers degrés d'autorité des mémoires qu'il suivoit.

Nous avons des extraits de son histoire d'Égypte, faits par Jule Africain, & transcrits par George le Syncelle. Cette histoire de Manéthon, ainsi que celle de Ptolémée de Mendes, autre prêtre Égyptien, méritoient plus de croyance que celle d'Hécatée de Milet & celle d'Hérodote, qui s'étoient contentés de consulter de vive voix les Prêtres de Memphis, de l'habileté desquels on ne fait pas de grands éloges; au lieu que Manéthon & Ptolémée de Mendes avoient consulté les chroniques même des Égyptiens, & que leurs histoires étoient fondées non-seulement sur les traditions, mais encore sur les titres & les monumens les plus assurés.

L'histoire de Manéthon étoit divisée en trois parties; la premiere contenoit l'histoire des Dieux; la seconde, celle des Princes ou des rois d'Egypte & demi-Dieux; la troisieme, celle des XXX Dynasties, qui finissent à Nectanébus, dernier roi d'Egypte, qui a regné quatorze ans avant la conquête d'Alexandre.

Si on suppute les XXX Dynasties de Manéthon successives, elles composent plus de cinq mille trois cens ans jusqu'au regne d'Alexandre, ce qui est manifestement convaincu de fausseté. D'ailleurs, on voit dans Erathosthene, appellé à Alexandrie par Ptolémée Evergete, une liste de trente-huit rois Thébains, tous différens de ceux de Manéthon. Le soin d'éclaircir ces difficultés a beaucoup exercé les Sçavans. La voie la plus sûre de concilier ces contradictions, est de supposer, comme le font maintenant presque tous ceux qui traitent cette matiere, que les Rois dont il est parlé dans les différentes Dynasties, ne se sont pas tous succédé les uns aux autres, mais que plusieurs ont regné en même-tems dans des contrées différentes.

MANÉTHON, *Manethon*;

Μανεθὼν, (a) surnommé le Mendésien, prêtre Égyptien, auteur de quelques Ouvrages cités par Suidas, entr'autres, d'un livre, de la maniere de faire les parfums, dont se servoient les Sacrificateurs Egyptiens. Il est parlé de cet auteur dans le livre d'Isis & d'Osiris de Plutarque; dans Galien, & dans le second livre de Saint Jérôme contre Jovinien.

MANGÉLIES, *Mangelia*, (b) fêtes des Romains, selon M. l'abbé Banier.

MANHU, *Manhu*, (c) c'est-à-dire, *qu'est-ce que ceci*. Les Hébreux ayant vu la manne, se dirent l'un à l'autre: *Man-hu*, qu'est-ce que ceci? ou ceci est de la manne.

MANIA, *Mania*, Μανία, (d) déesse Romaine. Elle passoit pour la mere des dieux Lares, qui présidoient aux carrefours. On lui offroit le jour de sa fête, qui étoit le même que celui de la fête de ses enfans, des figures de laine, en pareil nombre qu'il y avoit de personnes dans chaque famille; on la prioit de s'en contenter, & d'épargner les personnes qui lui rendoient cet hommage. *Voyez* Mana.

MANIA, *Mania*, Μανία, (e) femme de Zénis Dardanien, qui avoit gouverné l'Éolie sous l'autorité de Pharnabaze. Comme après la mort de Zénis, on vouloit donner cette province à un autre, Mania vint trouver Pharnabaze avec des troupes & des présens, & lui dit qu'étant veuve d'un homme qui lui avoit rendu de grands services, elle le prioit de ne lui point ôter les récompenses de son mari; qu'elle le serviroit avec le même zele & la même obéissance, & que si elle y manquoit, il lui seroit toujours libre de lui ôter son gouvernement. Elle le conserva donc, & s'y conduisit avec toute la sagesse & toute l'habileté qu'on auroit pu attendre de l'homme le plus consommé dans l'art de commander. Aux tributs ordinaires qu'avoit payés son mari, elle ajoutoit des présens d'une magnificence extraordinaire; & lorsque Pharnabaze venoit dans sa province, elle le traitoit plus splendidement que ne faisoient tous les autres Gouverneurs. Elle ne se contenta pas de conserver les places qu'on avoit commises à sa garde, elle en conquit de nouvelles, & prit sur la côte Larisse, Amexite, & Colone.

On voit ici que la prudence, le bon esprit, & le courage sont de tout sexe. Mania se trouvoit présente à tout, montée sur un char, & ordonnoit elle-même des peines & des récompenses. Il n'y avoit point dans les provinces voisines de plus belle armée que la sienne, & elle y tenoit à sa solde un grand nom-

(a) Suid. T. I. p. 1039.
(b) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p. 533.
(c) Exod. c. 16. v. 15.
(d) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. IV. p. 492.
(e) Xenoph. p. 482, 483. Roll. Hist. Anc. Tom. II. p. 600, 601.

bre de soldats Grecs. Elle accompagnoit même Pharnabaze dans toutes ses entreprises, & ne lui étoit pas d'un médiocre secours. Aussi ce Satrape, qui connoissoit tout le prix d'un si rare mérite, faisoit à cette Dame, plus d'honneur qu'à tous les autres Gouverneurs, jusqu'à lui donner entrée dans son Conseil; & il la traitoit avec une distinction qui auroit été capable d'exciter la jalousie, si la modestie & la douceur de cette Dame n'en eussent prévenu les tristes effets, en jettant pour ainsi dire un voile sur toutes ses vertus, qui en amortissoit l'éclat, & ne les laissoit entrevoir que pour les faire admirer.

Elle ne trouva d'ennemis que dans sa propre famille. Midias son gendre, piqué des reproches qu'on lui faisoit de laisser commander une femme en sa place, & abusant de l'entiere confiance qu'elle avoit en lui, & qui lui laissoit les entrées libres en tout tems, l'étrangla avec son fils. Après sa mort, il se saisit de deux places fortes où elle avoit renfermé ses trésors; les autres villes se déclarerent contre lui. Il ne jouit pas longtems du fruit de son crime. Dercyllidas arriva heureusement dans cette conjoncture. Toutes les places de l'Eolie, soit de gré, soit de force, se rendirent à lui, & Midias fut dépouillé des biens qu'il avoit si injustement acquis.

MANIA, *Mania*, Μανία, (a) c'est-à-dire, folle, surnom de la courtisanne Démo. *Voyez* Démo.

MANICÆ. *Voyez* Manches.

MANICIUS, *Manicius*, (b) Prénestin, commandoit dans Casilinum, lorsque cette place fut assiégée par Annibal, l'an de Rome 536, & 216 avant Jesus-Christ. Quand elle se rendit, le fer & la faim avoient emporté plus de la moitié de la garnison, qui, au commencement, étoit de cinq cens soixante-dix soldats, la plupart Prénestins. Ceux qui étoient restés, arriverent sains & saufs à Préneste avec Manicius, qui avoit été scribe avant que d'être homme de guerre. La preuve en est tirée 1°. de la statue de cet officier, qu'on voyoit dans la place publique de Préneste, armée d'une cuirasse, & couverte d'une longue robe, avec un voile sur la tête; 2°. de trois autres figures qui l'accompagnoient; 3°. d'une lame de cuivre, sur laquelle on avoit gravé cette inscription : *C'est un vœu que Manicius a fait pour le salut des soldats qui étoient en garnison à Casilinum.* Le même titre se lisoit au bas des trois figures qu'on avoit mises dans le temple de la Fortune.

MANIES, *Maniæ*, Μανίαι, (c) canton du Péloponnèse dans

(a) Plut. Tom. I. pag. 901.
(b) Tit. Liv. L. XXIII. c. 19.
(c) Pauf. p. 509, 510.

l'Arcadie. Voici ce que Pausanias nous apprend de ce canton. » En allant, dit-il, de Mégalopolis en Messénie, on n'a » pas fait sept stades que l'on » trouve à la gauche du grand » chemin un temple, dédié à » des Déesses, que les gens du » lieu nomment Manies, & tout » le canton d'alentour en porte » aussi le nom. Je crois qu'ils » entendent les Furies, aussi » disent-ils qu'Oreste ayant tué » sa mere, perdit l'esprit en ce » lieu-là. Assez près du temple » on voit un petit tertre cou- » vert d'une espece de tombe, » sur laquelle est gravée la fi- » gure d'un doigt; ils appel- » lent ce tertre la sépulture du » doigt, & disent qu'Oreste » devenu furieux, se coupa là » avec les dents un des doigts de » la main. »

MANIES [les Déesses]. *Voyez* Mania, déesse Romaine.

MANILIA [la Loi], (*a*) *Lex Manilia*, loi dont Cicéron parle dans son Brutus. Il en fait aussi mention dans son oraison pour L. Muréna.

Nous connoissons deux loix de ce nom, portées par le Tribun C. Manilius; l'une étoit en faveur de Cn. Pompée, & l'autre en faveur des affranchis. *Voyez* Manilius [C.].

MANILIA, *Manilia*, (*b*) Dame, qui, quand on ne lui intentoit point de procès, en intentoit elle-même, au rapport de Juvénal.

MANILIUS, *Manilius*, Μανίλιος, nom qui est souvent confondu dans les Auteurs avec ceux de Mallius & de Manlius. Il n'est pas rare qu'un Auteur, parlant du même personnage, l'appelle tantôt Mallius, tantôt Manilius; ce qui répand quelquefois beaucoup d'obscurité dans la lecture des Auteurs. *Voyez* Mallius & Manlius.

MANILIUS [Sex.], (*c*) *Sex. Manilius*, l'un des deux Tribuns des soldats à qui, du consentement des troupes Romaines, les autres Tribuns des soldats confierent l'autorité suprême, l'an de Rome 305, & 447 avant Jesus-Christ. Les troupes Romaines avoient alors levé l'étendard de la révolte, & s'étoient retirées sur le mont Aventin.

MANILIUS [P.], *P. Manilius*, (*d*) un des cinq Commissaires qui furent envoyés en Illyrie, l'an de Rome 585, & 167 avant Jesus-Christ, pour régler les affaires de cette province, de concert avec le Général L. Anicius.

MANILIUS [Titus], *Titus Manilius*, Τίτος Μάνλιος. (*e*) Titus Manilius & Quintus Memmius, députés Romains, ayant été envoyés de la part du Sénat à Antioche, écrivirent au Sénat de Jérusalem, qu'ils

(*a*) Cicer. Brut. c. 65, 66. Orat. pro L. Muren. c. 45. Rosin. de Antiq. Romain. p. 830, 848.
(*b*) Juven. Satyr. 6. v. 242.

(*c*) Tit. Liv. L. III. c. 51.
(*d*) Tit. Liv. L. XLV. c. 17.
(*e*) Maccab. L. II. c. 11. v. 34. *& seq.*

ratifioient tout ce que le roi Lyſias leur avoit accordé, & que s'ils avoient quelque choſe à leur repréſenter, ils vinſſent les trouver à Antioche, & qu'ils leur rendroient ou leur feroient rendre juſtice.

MANILIUS [M.], (a) *M. Manilius*, fut élevé au conſulat avec L. Marcius Cenſorinus, l'an de Rome 603, & 149 avant Jeſus-Chriſt. *Voyez* Marcius.

MANILIUS [L.]. (b) *L. Manilius*, Proconſul d'une partie de l'Eſpagne, fut battu par un des Lieutenans de Sertorius.

Le texte Grec de Plutarque ne porte que Lucius; on lit dans le texte Latin L. Manlius, & dans la traduction Françoiſe de Plutarque, Lucius Manilius. On croit que cet officier eſt le même qui ſuit.

MANILIUS [L.], (c) *L. Manilius*, Proconſul, fut défait dans l'Aquitaine, & obligé de s'enfuir, après avoir perdu tout ſon bagage, au rapport de Jule Céſar. M. d'Ablancourt traduit Mallius.

MANILIUS [C.], (d) *C. Manilius*, tribun du peuple, l'an de Rome 686, & 66 avant Jeſus-Chriſt, fut à peine entré en charge, qu'il propoſa une loi ſéditieuſe pour diſtribuer les affranchis dans toutes les tribus, & donner auſſi un très-grand crédit à cette canaille, dans les aſſemblées populaires. Comme tout ſe faiſoit alors par violence, la faction du Tribun s'empara des avenues du Capitole. Mais, L. Domitius Ahénobardus alors fort jeune, & qui n'étoit encore que Queſteur, ayant formé un gros de braves gens, ſe jetta ſur cette populace ramaſſée, la diſſipa, & en tua pluſieurs. Dès que les nouveaux Conſuls furent en charge, ils propoſerent au Sénat de délibérer ſur le fait de C. Manilius; & le Sénat ayant improuvé la loi, le Tribun fut ſi effrayé, qu'il voulut d'abord s'autoriſer du nom de Craſſus, diſant qu'il avoit agi par ſon conſeil. Mais, comme perſonne ne le croyoit, ou ne voulut l'en croire, il chercha à ſe donner un appui, en vendant ſon miniſtere à l'ambition de Cn. Pompée.

Pour faire donc ſa cour à ce grand homme, & ſe délivrer lui-même d'une mauvaiſe affaire, qu'il s'étoit attirée par ſa faute, C. Manilius propoſa une loi qui donnoit à Cn. Pompée le commandement de la guerre contre Mithridate & Tigrane. Cette loi ne manqua pas de partiſans & de protecteurs, même parmi les plus illuſtres membres du Sénat. Pluſieurs Conſulaires, dont Servilius Iſauricus eſt le plus célebre, Jule Céſar, toujours attentif à ſeconder les inclina-

(a) Roll. Hiſt. Rom. Tom. V. p. 60.
(b) Plut. Tom. I. p. 574. Crév. Hiſt. Rom. T. VI. p. 110.
(c) Cæſ. de Bell. Gall. L. III. p. 110.
(d) Dio. Caſſ. p. 20, 21. Plut. T. I. p. 634, 865. Crév. Hiſt. Rom. Tom. VI. pag. 304. & *ſuiv.*

tions de la multitude, & à se frayer le chemin aux emplois nouveaux & contre les regles, enfin Cicéron actuellement Préteur, appuyerent la proposition du Tribun. Nous avons le discours que prononça le dernier en cette occasion. Ainsi, la loi de C. Manilius passa, & mit Cn. Pompée au comble de ses voeux.

Mais, notre Tribun ne fut pas plutôt sorti de charge, qu'on l'accusa devant Cicéron même, lorsqu'il ne restoit plus à celui-ci que deux ou trois jours de sa Préture. C'étoient les adversaires de Cn. Pompée qui suscitoient cette affaire à C. Manilius, en haine de son dévouement à ce Général. L'accusé ayant demandé au Préteur le tems nécessaire pour se mettre en état de répondre, Cicéron lui ordonna de le faire dès le lendemain, quoique l'on accordât au moins dix jours de délai. Sur cela les Tribuns s'emportent contre Cicéron, & le font paroître devant le peuple pour rendre raison de sa conduite. Il monte tranquillement à la Tribune aux harangues, & dit qu'il s'étonne extrêmement des plaintes des Tribuns; que personne ne s'intéresse plus vivement que lui à la cause de C. Manilius, & qu'il ne pouvoit le faire mieux connoître qu'en voulant être son juge. Le peuple applaudit à ce discours. Néanmoins, comme il étoit nécessaire de différer le jugement, & que Cicéron alloit sortir de charge, on le pria avec de grands cris de se charger de défendre C. Manilius. Il le promit, & conformément au ton qu'il avoit pris en parlant pour la loi Manilia, il s'étendit sur les louanges de Cn. Pompée, & fit une sortie contre ceux qui, par jalousie, s'opposoient à la grandeur d'un si illustre & si excellent citoyen. L'affaire de C. Manilius traîna, & n'eut point de suite.

MANILIUS [M.], *M. Manilius*, (a) dont Cicéron fait mention dans son Brutus. C'est apparemment le même dont il est parlé dans le premier & le troisieme livre de l'Orateur.

MANILIUS [Q.], *Q. Manilius*, (b) dont parle Cicéron dans son oraison pour A. Cluentius. Cet Orateur le qualifie Triumvir.

MANILIUS [T.], *T. Manilius*, (c) illustre Sénateur, selon Cicéron, dans son oraison pour Q. Roscius le Comédien.

MANILIUS, *Manilius*, (d) qui avoit été secrétaire du rebelle Avidius Cassius, ayant été pris, promettoit de découvrir bien des choses, de donner bien des lumieres, de fournir des mémoires qui serviroient à la

(a) Cicer. Brut. c. 55. de Orator. L. I. c. 106. L. III. c. 73.
(b) Cicer. Orat. pro A. Cluent. c. 28.
(c) Cicer. Orat. pro Q. Rosc. Comoed. c. 25, 26.
(d) Crév. Hist. des Emp. Tom. IV, pag. 479.

conviction de plusieurs coupables. Commode ne l'écouta point, & fit jetter au feu tous ses papiers.

MANILIUS, *Manilius*, (*a*) Sénateur qui avoit poussé à l'excès l'impudence & la fureur des délations. Il fut livré par Macrin au Sénat, & enfermé dans une isle, par jugement de la compagnie; car, Macrin avoit défendu expressément qu'on le condamnât à mort.

MANILLIUS, *Manillius*, Μανίλλιος. *Voyez* Manlius qui fut chassé du Sénat par Caton le Censeur.

MANIMES, *Manimi*, (*b*) peuple de Germanie. Tacite regarde ce peuple comme faisant partie de la nation des Lygiens, sans nous en marquer autrement le païs. Les modernes se sont égayés à lui en chercher un. Lazius lui donne le Manhartzberg dans la basse Autriche, & André Velleius, dans sa chronique de Danemarck, lui fait présent de l'isle de Mone, dans le Danemarck. Deux ou trois lettres communes à l'un & à l'autre nom forment une espece de ressemblance qui suffit à ces sortes de conjectures pour placer un peuple par tout où on le juge à propos. Sur ce principe nos deux Auteurs auroient pu, avec le même fondement, le transplanter dans le Monémugi.

MANIPULE, *Manipulus*, (*c*) étoit la division immédiate de la cohorte. Varron dérive ce mot de *manus*. *Manipulus*, dit-il, *cùm jungit plures manus, unde Manipularis miles*. L'étymologie, donnée par Ovide, indique mieux l'origine de ce corps de troupes. Ce Poëte, parlant de l'ignorance où les premiers Romains étoient de l'astronomie, s'égaie à son ordinaire; ils ne connoissoient, dit-il, d'autres signes que leurs enseignes; c'étoit-là ce qui les guidoit dans la guerre, comme la petite ourse guidoit les Phéniciens, & la grande ourse les Grecs dans leur navigation. Une poignée de foin, suspendue au bout d'une longue perche, marchoit à leur tête; delà le Manipule a pris son nom, ce mot signifiant chez les Romains une poignée de quelque chose que ce fût.

Non illi cœlo labentia signa tenebant,
Sed sua; quæ magnum perdere crimen erat.
Illa quidem feno; sed erat reverentia feno,
Quantam nunc Aquilas cernis habere tuas.
Pertica suspensos ducebat longa Maniplos,
Unde Maniplaris nomina miles habet.

(*a*) Crév. Hist. des Emp. Tom. V. p. 192, 193.
(*b*) Tacit. de Morib. Germ. c. 43.
(*c*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XXXII. p. 279. & suiv.

Plutarque & l'auteur de l'origine des Romains, donnent la raison de cette étymologie ; ils racontent que Romulus, voulant détruire la tyrannie d'Amulius, conduisit à la ville d'Albe les paysans qu'il avoit rassemblés, & qu'il les partagea en diverses bandes, de cent hommes chacune, qui portoient pour enseigne une poignée de foin ou de brossailles au bout d'une pique. Cette espece d'enseigne ne subsista plus sans doute, dès que Romulus eut formé sa milice ; mais, la mémoire s'en conserva toujours. Donat, sur l'Eunuque de Térence, dit que lorsqu'on envoyoit à quelque expédition particuliere des soldats Romains ou Latins, détachés d'une ou de plusieurs compagnies, ils se faisoient une enseigne d'une poignée d'herbe ou d'autre chose semblable, dont ils formoient une couronne ; & c'étoit apparemment pour rappeller cette origine du Manipule, que les enseignes se terminoient dans leur partie supérieure, tantôt par une couronne, tantôt par une main, comme on le voit sur les médailles & dans les autres monumens antiques.

Pour évaluer le nombre des soldats du Manipule dans les tems différens, il faut sçavoir deux choses, établies sur l'autorité de Polybe ; 1°. que dans les diverses augmentations qu'a reçues la légion, le nombre des Triaires n'a jamais augmenté, & qu'ils ont été constamment six cens par légion, & soixante par cohorte ; 2°. que depuis le tems auquel les Hastats cesserent de tenir lieu de troupes légeres pour être pesamment armés, les troupes légeres qui leur furent substituées, quoiqu'elles fissent partie de la légion, ne furent point divisées en Manipules ni en centuries, & qu'il n'est pas probable qu'elles aient jamais excédé douze cens hommes par légion.

Cela posé, il n'est pas difficile de déterminer le nombre des soldats du Manipule, proportionnellement aux diverses augmentations de la légion. Depuis Romulus jusqu'à Servius Tullius, la légion fut de trois mille hommes ; la cohorte, qui en faisoit la dixieme partie, étoit donc de trois cens hommes. Si on vouloit dater de ce tems-là l'invariabilité du nombre des Triaires, il en faudroit ôter soixante de la cohorte, & il resteroit deux cens quarante hommes pour les deux Manipules de Hastats & de Princes, ce qui donneroit cent vingt hommes pour chaque Manipule.

Depuis Servius Tullius jusqu'à la bataille de Cannes, la légion fut tantôt de quatre mille, tantôt de quatre mille deux cens hommes. Sur la légion de quatre mille, il faut d'abord ôter six cens Triaires, reste trois mille quatre cens hommes ; ôtant encore douze cens hommes pour les troupes légeres, il ne resteroit que deux mille deux cens hommes pour les

deux autres corps, dont chacun se trouveroit seulement de onze cens hommes, & moindre parconséquent que celui des troupes légeres. Or, comme l'infanterie pesamment armée étoit d'une bien plus grande importance pour le succès des batailles que les troupes légeres, on croit que dans cet état de la légion, il est vraisemblable qu'il n'y avoit que mille hommes légérement armés, & que les deux corps des Hastats & des Princes formoient chacun douze cens hommes par légion, ce qui en donne encore cent vingt par Manipule. Dans la légion de quatre mille deux cens hommes, & c'est celle de Polybe, le Manipule de Hastats & de Princes sera encore de cent vingt hommes en donnant douze cens hommes par légion aux troupes légeres.

Depuis la bataille de Cannes jusqu'à C. Marius, la légion monta à cinq mille & à cinq mille deux cens hommes; alors, en ôtant toujours les six cens Triaires & les douze cens hommes de troupes légeres par légion, il restera trois mille deux cens ou trois mille quatre cens hommes; ce qui, divisé en dix cohortes, donne trois cens vingt ou trois cens quarante hommes par cohorte, & cent soixante ou cent soixante-dix hommes par Manipule de Hastats & de Princes.

Il résulte de ce détail, que le Manipule de Triaires fut toujours de soixante hommes; que celui de Hastats & de Princes fut de cent vingt hommes depuis Romulus jusqu'à la bataille de Cannes, & que depuis cette bataille jusqu'à C. Marius, il monta à cent soixante ou cent soixante-dix hommes.

Nous ne poussons pas ce calcul au delà de C. Marius, parce qu'il est probable qu'alors cette forme de Manipule cessa d'être en usage; c'est ce qu'il faut prouver contre le sentiment de Juste-Lipse, qui fait subsister les Manipules jusqu'à Adrien.

Avant C. Marius la légion en bataille avoit été rangée sur trois lignes, chacune de dix Manipules; ceux des Hastats faisoient la premiere ligne, ceux des Princes la seconde, la troisieme étoit formée de ceux des Triaires. C. Marius changea cette ordonnance; il abolit cette distinction de Hastats, de Princes & de Triaires, & rangea la légion par cohorte sur deux lignes, chacune de cinq cohortes. L'ordre de la bataille s'observa aussi dans les campemens, suivant l'usage des Romains, qui campoient comme ils se rangeoient en bataille, afin de n'avoir point de changement à faire quand ils sortoient pour marcher à l'ennemi; alors les Manipules ne faisant plus de division marquée ni dans le campement ni dans la bataille, ce nom ne se conserva plus que pour la distinction des officiers & des soldats. Ce point demande explication.

Dans le tems que les trois especes de soldats subsistoient,

chaque Manipule étoit, selon Polybe, divisé en deux centuries, l'une de la droite, l'autre de la gauche. Le Capitaine de la premiere centurie de chaque Manipule, c'étoit celle de la droite, prenoit le titre de *Prior*, par distinction du Capitaine de la seconde, qui s'appelloit *Posterior*; ce qui étoit, dit Polybe, ainsi établi afin que si l'un des deux étoit absent ou hors de combat, il en restât un pour commander le Manipule entier. Ainsi, par exemple, le premier Capitaine du Manipule des Princes s'appelloit *Princeps Prior*, ou *Princeps prioris centuriæ*, & le Capitaine de la seconde centurie du même Manipule s'appelloit *Princeps Posterior* ou *Princeps posterioris centuriæ*; il en étoit de même des Haſtats. Tite-Live fait dire à Sp. Liguſtinus, l'an de Rome 581: *Hic me imperator dignum judicavit, cui primum Haſtatum prioris centuriæ aſſignaret*; c'étoit la premiere centurie des Haſtats dans la premiere cohorte d'une légion. Il fait enſuite dire au même: *A Man. Acilio mihi primus Princeps prioris centuriæ eſt aſſignatus*; c'étoit la premiere centurie des Princes dans une premiere cohorte.

Quoique la cohorte de C. Marius ne se diviſât plus en Manipules, mais qu'elle se partageât immédiatement en six centuries, il laiſſa cependant ſubſiſter, pour les officiers, les mêmes noms qu'ils avoient eus auparavant; &, par une eſpece de fiction, on joignit enſemble deux centuries, dont les deux Capitaines portoient le même nom, avec la diſtinction de *Prior* & de *Poſterior*. Ainſi, le premier Capitaine de la cohorte s'appelloit, dans la premiere cohorte, *Primipilus*, dans les autres, *Triarius Prior*; celui de la ſeconde centurie, *Triarius Poſterior*; le troiſieme, *Princeps Prior*; le quatrieme, *Princeps Poſterior*; le cinquieme, *Haſtatus Prior*; le ſixieme, *Haſtatus Poſterior*. Ce n'étoit plus qu'un veſtige d'antiquité, qui ne ſubſiſtoit que dans le nom des Officiers, & qui ne ſervoit qu'à marquer leur grade dans la cohorte. Jule Céſar, en décrivant le combat près de Dyrrachium, dit: *Omnibus primæ cohortis centurionibus interfectis præter Principem Priorem.* On déſignoit auſſi les ſoldats de la même maniere, & pour dire un ſoldat de la cinquieme ou de la ſixieme centurie, dans la premiere cohorte, on diſoit *miles primi haſtati*; pour déſigner un ſoldat du même ordre dans la ſeconde cohorte, on diſoit *miles ſecundi haſtati*; & l'analogie nous fait croire que ſi l'on vouloit marquer avec préciſion la centurie, & déſigner préciſément la cinquieme ou la ſixieme, on diſoit pour la cinquieme *haſtati prioris*; & pour la ſixieme *haſtati poſterioris*; ce qui dura ainſi juſqu'à Adrien.

Mais, encore une fois, ce n'étoit plus qu'un nom, une trace de l'ancien uſage; la choſe même ne ſubſiſtoit plus.

Nous ne trouvons plus, depuis C. Marius, le nom de Manipule pris dans la signification propre qu'il avoit eu jusqu'alors. Il est vrai que Plutarque, dans la vie de Romulus, rapportant l'origine du Manipule, semble dire qu'il y en avoit encore de son tems; mais, si on fait attention à la maniere dont il s'exprime, on verra qu'il dit seulement que de son tems les simples soldats étoient encore appellés *Manipularii.* En effet, après l'extinction des Manipules, on continua d'appeller les simples soldats d'infanterie *Manipulares*, *Manipularii*, *gregarii.* Isidore donne deux cens soldats au Manipule; il suppose la légion de six mille hommes, telle qu'elle étoit quelquefois depuis C. Marius, & conserve la notion de l'ancien Manipule, quoiqu'il ne fût plus alors en usage. Ceux qui connoissoient Isidore, sçavent bien qu'on ne doit pas compter sur son exactitude.

Dans tous les Auteurs anciens, qui nous représentent la milice dans l'état où elle étoit depuis C. Marius, nous voyons que le terme *Manipulus* est employé de deux manieres; tantôt pour signifier un petit nombre, mais indéterminé, une poignée de soldats, ce qui revient à la signification générale du mot *Manipulus;* tantôt pour désigner la chambrée proprement dite, *contubernium.*

Jule César, dans la bataille contre les Nerviens, voyant les soldats resserrés par les ennemis, leur ordonne d'écarter leurs files, pour pouvoir plus aisément faire usage de leurs épées; ce qu'il exprime en ces termes: *Manipulos laxare jussit, quò faciliùs gladiis uti possent.* On voit qu'ici *Manipulus* doit signifier une file, & que ce mot revient à peu près à la signification de *contubernium*, la file étant de huit hommes, & quelquefois de dix, ainsi que la chambrée.

Lorsque Tacite raconte la sédition des soldats de Pannonie & de Germanie, il se sert trois fois du terme de Manipule, d'une maniere d'où on ne peut conclure dans quel sens précis ce mot est employé. D'abord il parle de Manipules qu'on avoit envoyés à Nauport, pour faire des chemins, des ponts & d'autres ouvrages; il leur donne des enseignes & des centurions. Ensuite, quand Drusus a calmé la sédition de Pannonie, & que les soldats, revenus à l'obéissance, se prêtent eux-mêmes à la punition des coupables, Tacite dit: *Quosdam ipsi Manipuli, documentum fidei, tradidere;* & lorsque Germanicus, arrivé dans le camp de Germanie, & se voyant environné d'une troupe confuse de séditieux, veut les partager & les remettre en ordre, Tacite s'exprime en ces termes: *Assistentem concionem, quia permixta videbatur, discedere in Manipulos jubet.* Dans ces endroits, *Manipulus* signifie-t-il le Manipule proprement dit, c'est-à-dire, un corps de deux centuries?

centuries ? Désigne-t-il un moindre nombre ? Ou même est-ce un mot qui signifie en général une division militaire, quelle qu'elle soit ? Mais, dans le même livre, quand il décrit la marche d'Aliénus Cécina & le désordre de l'armée Romaine, le mot *Manipulus* n'est plus équivoque, il signifie évidemment la chambrée. *Non tentoria Manipulis*, dit-il, les chambrées n'avoient point leurs tentes. Il y avoit autant de tentes que de chambrées, puisqu'on appelloit de ce dernier nom l'assemblage des soldats qui logeoient sous la même tente. Le même Tacite appelle Manipule les soixante soldats envoyés par Néron en Asie, pour assassiner Plautus ; c'étoit un nombre moindre que la centurie. Le lendemain d'une émeute des soldats, les officiers parcourent les tentes pour calmer les esprits, ce que l'Historien exprime ainsi : *Manipulatim allocuti sunt ;* ici *Manipuli* désigne les chambrées. Nonius explique, dans l'historien Sisenna, le mot *manipulatim*, par *collecta manu*, ce qui ne donne qu'une idée générale. C'est dans le même sens qu'il faut prendre *manipulatim dispositæ cohortes*, dans le panégyrique de Théodose. Ammien Marcellin entend par *Manipulus*, la chambrée. Nous trouvons ce mot chez lui en trois endroits, où il est question de convoquer l'armée. Il dit, dans le premier : *Convocatis cohortibus & centuriis & Manipulis omnibus*. L'expression est exacte. Pour montrer que l'armée fut convoquée toute entiere, il descend du plus grand corps, qui étoit la cohorte, à la centurie, & de celle-ci à la chambrée. Dans les deux autres endroits, il ne s'exprime pas aussi exactement, il déplace les Manipules ; *omnes centurias, Manipulos, & cohortes in concionem vocavit*. Et ailleurs : *Cùm centuriæ omnes & cohortes & Manipuli convenissent*. Mais, le lecteur n'est pas en droit d'exiger toujours des Auteurs une précision si scrupuleuse.

Végèce, au treizieme chapitre de son second livre, dit nettement que les Anciens diviserent les centuries en chambrées, & que la chambrée, composée de dix soldats logés sous la même tente, se nommoit *Manipulus*, parce qu'ils combattoient ensemble. Cette date, vague & générale, désigne chez lui tous les tems qui l'ont précédé ; il parle ici des tems postérieurs à C. Marius. Il ajoute tout de suite une contradiction. La turme, dans la cavalerie, dit-il, répond à la centurie ou au Manipule dans l'infanterie. Ici il ne prend plus le Manipule pour la chambrée, il donne à ce nom la signification qu'il avoit avant C. Marius. La turme des cavaliers étoit de trente hommes ; elle répondoit à la centurie des fantassins ; elle se divisoit en trois décuries, chacune de dix hommes ; c'étoit la décurie qui répondoit à la chambrée, laquelle

porte aussi quelquefois le nom de décurie.

Dans les inscriptions, *Manipulus* est toujours pris pour une division de la centurie, la chambrée :

PRO SALVTE. D. D. IMP. PII. FEL. AVG.
ET. MATRIS. AVG. N. ET. KASTROR.
AEDEM. GENIO. 7. CŒLI. ADIANTI.
MANIPVLI. EIVS.
SVA PECVNIA. REFECERVNT.

Et, dans une autre inscription, un centurion rétablit un petit temple, *VOLENTIBVS MANIPVLIS SVIS.* Les simples soldats sont appellés dans les monumens *MANIPVLARES*, *MANIPVLARII*; & ceux de la même chambrée, proprement dits *contubernales*, sont aussi nommés *COMMANIPVLARES*, & même *COMMANIPVLI*. Dans un marbre donné par Fabretti, on lit *COMMANVCVLIS*, par corruption, pour *commanipulis*.

Pour remettre sous un seul point de vue tout ce que nous venons d'expliquer, nous pensons que le Manipule, composé de deux centuries réunies dans le même corps, fut constamment en usage, & dans le campement, & dans la marche, & dans la bataille, depuis Servius Tullius jusqu'à C. Marius. Celui-ci détacha les centuries, de maniere que l'idée du Manipule ne se perdit pas tout-à-fait, mais elle devint confuse; on se souvenoit encore que deux centuries avoient fait un Manipule, & on appelloit encore, dans chaque cohorte, les commandans des deux premieres centuries, *Triarius ;* ceux de la troisieme & de la quatrieme, *Princeps ;* ceux de la cinquieme & de la sixieme, *Hastatus*, avec la distinction de *Prior* & de *Posterior ;* ce qui dura ainsi jusqu'à Adrien, sous lequel ces noms disparurent tout-à-fait dans les cohortes, excepté dans la premiere, dans laquelle seule les premiers officiers garderent ces dénominations. La notion ancienne du mot *Manipulus* s'étant perdue, il conserva sa signification générale pour désigner un petit nombre, une poignée de soldats ; & il en acquit en même-tems une nouvelle, qui lui devint propre & particuliere, ce fut celle qu'avoit toujours eue *contubernium*, la chambrée, dont il devint synonyme. Il faut même qu'il soit descendu jusqu'à signifier un seul soldat, puisque dans les gloses on trouve πελτασὴς expliqué par *Manipulus*.

MANIUS, *Manius*, terme qui vient de *mane*, comme qui diroit né du matin. C'est le prénom ordinaire de plusieurs familles Romaines.

MANIUS CURIUS, *Manius Curius*, (*a*) dont parle Cicéron

(a) Cicer. de Orat. L. II. c. 76.

dans le second livre de l'Orateur.

MANIUS, *Manius*, (*a*) dont Perse fait mention dans une de ses Satyres.

MANLIA [la Famille]; (*b*) *gens Manlia*, famille Romaine, féconde en grands hommes. Elle a produit plusieurs Consuls, plusieurs Tribuns militaires, plusieurs Dictateurs. On croit qu'elle descendoit d'Octavius Mamilius Tusculanus, gendre de Tarquin le superbe.

Il y a une médaille de la famille Manlia, qui d'un côté représente la tête de Rome avec ce mot *Rome*, & la marque du denier Romain *X*, au milieu d'une couronne formée de ce fameux collier, que T. Manlius remporta de la dépouille du Gaulois qu'il avoit vaincu dans un combat singulier. Au revers on voit un cavalier armé d'une lance & d'un bouclier, & cette légende, *L. TORQUAT. EX. S. C.* Or, on ne peut douter que ces mots ne signifient que L. Torquatus, qui fut consul avec L. Cotta, l'an de Rome 688, a voulu sur cette médaille perpétuer la mémoire de l'action de T. Manlius, l'un de ses ancêtres, & l'origine du surnom de Torquatus, que le Sénat lui avoit permis de porter, à lui & à tous ses descendans. Les mots *EX. S. C.* joints avec ceux de *L. TORQUAT.* marquent la chose évidemment.

MANLIA SCANTILLA, *Manlia Scantilla*, (*c*) femme de l'empereur Didius Julianus, fut décorée par le Sénat du titre d'Augusta.

MANLIA [la Loi], (*d*) *Lex Manlia*, loi qui fut proposée par Cn. Manlius Capitolinus, afin que les nouveaux affranchis portassent au trésor public, la vingtieme partie de leurs biens.

Une autre loi du même nom, dont le tribun Manlius fut l'auteur, donnoit la province de Numidie au consul C. Marius.

MANLIANA IMPERIA, (*e*) c'est-à-dire, la sévérité Manlienne, espece de proverbe, qui avoit pris son nom de celui de T. Manlius, parce que ce fameux Romain donna l'exemple d'une sévérité excessive dans la personne de son fils, à qui il fit trancher la tête, en punition de ce qu'il avoit combattu contre sa défense, l'an de Rome 415, & 337 avant J. C.

MALIANES [les Loix], (*f*) *Manlianæ Leges*, loix dont parle Cicéron, au premier livre de l'Orateur.

MANLIUS [Cn.], (*g*) *Cn. Manlius*, fut créé Consul avec M. Fabius, l'an de Rome 274,

(*a*) Juven. Satyr 6. v. 56. *& seq.*
(*b*) Tit. Tit. L. IV. c. 29. L. VIII. c. 7. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 261.
(*c*) Crév. Hist. des Emp. Tom. V. pag. 24.
(*d*) Rosin. de Antiq. Rom. pag. 840. 848.
(*e*) Tit. Liv. L. IV. c. 29. L. VIII. c. 7.
(*f*) Cicer. de Orat. L. I. c. 128.
(*g*) Tit. Liv. L. II. c. 43. *& seq.*

& 478 avant Jesus-Christ. Ces deux Généraux marcherent ensemble contre les Veiens à qui toute l'Étrurie avoit envoyé des secours. Au fort du combat, Cn. Manlius poursuivant les ennemis, après les avoir presque mis en déroute, reçut une blessure dangereuse, qui l'obligea de se retirer de la bataille. Cet accident fit croire aux siens qu'il étoit mort ; & aussitôt ils lâcherent pied. Et ils auroient pris la fuite ouvertement, si l'autre Consul, ayant poussé son cheval de ce côté-là, ne leur eût crié que son Collégue vivoit ; & que pour lui, après avoir défait les ennemis de son côté, il venoit à leur secours. Par-là il les engagea à tenir ferme ; & dans le même-tems le consul Cn. Manlius s'étant montré à eux, acheva de les rassurer. A la vue des deux Consuls les soldats reprirent courage. D'ailleurs, les ennemis avoient extrêmement éclairci leurs rangs, tandis que se fiant à leur multitude, ils détachent ceux qui étoient au corps de réserve, pour aller attaquer le camp des Romains. Il est vrai qu'ils y entrerent sans peine. Mais, pendant qu'ils songent plutôt à piller qu'à combattre, les Triaires qui avoient pu soutenir leur premiere irruption, après avoir fait sçavoir aux Consuls ce qui se passoit, retournerent en foule à la tête des Généraux, & recommencerent le combat d'eux-mêmes. Dans le même-tems, le consul Cn. Manlius revenant au camp, en ferma la sortie aux ennemis, en disposant ses soldats à toutes les portes. Ce mouvement excita la rage des Toscans, plutôt que leur valeur ; car, après avoir fait envain plusieurs tentatives pour échapper, un gros de leur jeunesse, qui avoit reconnu le Consul aux marques de sa dignité, se jetta impétueusement sur lui. Ceux qui l'entouroient reçurent les premiers coups. Mais, Cn. Manlius étant attaqué par des désespérés, reçut à la fin une blessure mortelle, qui écarta tous ceux qu'il avoit à ses côtés. Les Toscans, devenus plus hardis par ce succès, poussent les Romains effrayés dans toutes les parties du camp ; & ces furieux les auroient mis en grand danger, si les Lieutenans, après avoir enlevé le corps du Consul, n'eussent prudemment ouvert une porte du camp aux ennemis. Alors, ayant la liberté de sortir, ils se retirerent assez en désordre, & allerent donner dans les troupes de l'autre Consul, qui, étant déjà victorieux, en tailla la plus grande partie en pieces, & mit le reste en déroute. La victoire étoit des plus complettes & des plus glorieuses ; mais, la mort de Cn. Manlius empêcha qu'on n'en ressentît toute la joie.

MANLIUS [A.], (a) A.

(a) Tit-Liv. L. II. c. 54. L. III. c. 31, 33. Roll. Hist. Rom. T. I. p. 336, 395, 398.

Manlius, A. Μάνλιος, fut créé Conſul avec L. Furius, l'an de Rome 280, & 472 avant Jeſus-Chriſt. Il fut chargé de marcher contre les Veiens; mais il n'y eut pas cependant de guerre. Ils demanderent une treve de quarante ans; & elle leur fut accordée, moyennant une ſomme d'argent qu'ils payerent, & une certaine quantité de bled qu'ils fournirent aux Romains.

Peu de tems après, le peuple excité par les Tribuns demanda avec beaucoup d'obſtination l'établiſſement de la loi Agraire; mais, A. Manlius & L. Furius s'y oppoſerent de toutes leurs forces. Ils ne furent pas plutôt ſortis de charge, qu'ils furent attaqués par le tribun Génucius. Accuſés devant le peuple, ils commencerent à paroître devant lui, dans l'humble état de ſupplians; puis s'adreſſant aux plus jeunes Sénateurs, ils les exhortoient à renoncer aux charges & aux dignités de la République & de regarder les faiſceaux Conſulaires, la robe prétexte & la chaire Curule, comme les ornemens dont on les paroit, comme des victimes, pour les conduire à la mort. Qu'ils conſidéraſſent que ce Conſulat, qui avoit tant de charmes pour eux, avoit perdu tout ſon éclat & toute ſa force, & étoit devenu comme l'eſclave de la puiſſance Tribunicienne. Qu'en effet le Conſul, comme un vil appariteur, ſe voyoit obligé d'obéir au premier commandement, au moindre ſigne des Tribuns. Que s'il faiſoit quelque démarche en vertu de ſa charge, s'il tournoit les yeux ſur les Sénateurs, ſi tous ſes regards n'avoient pas le peuple pour objet, comme ſi lui ſeul faiſoit toute la République, il devoit s'attendre ou à l'exil, ou à la condamnation & à la mort.

Les Sénateurs, animés par de pareils diſcours, renoncerent aux délibérations publiques, & commencerent à tenir des aſſemblées ſecretes, où ils n'admettoient qu'un petit nombre de perſonnes. Là, convenant entr'eux qu'il falloit à quelque prix que ce fût, délivrer les accuſés du danger qui les menaçoit, les voies les plus violentes étoient celles qu'ils goûtoient le plus, & il s'en trouvoit parmi eux qui s'offroient à entreprendre les coups les plus hardis. Le jour du jugement étant donc arrivé, & le peuple s'étant rendu dans la place, fort attentif à la ſentence qu'on alloit prononcer, fut étonné d'abord de ce que le Tribun ne paroiſſoit point. Enſuite, un plus long retardement lui fit naître des ſoupçons. Il s'imagina que les premiers du Sénat l'avoient ſollicité, & qu'il avoit eu la foibleſſe, à leur conſidération, de trahir la cauſe publique dont il s'étoit chargé. Mais, un moment après, quelques particuliers, voiſins de Génucius, vinrent annoncer qu'on l'avoit trouvé

mort dans sa maison. Cette nouvelle ne se fut pas plutôt répandue dans l'assemblée, qu'elle se dissipa, comme une armée qui vient de perdre son Général. Mais, personne ne fut plus consterné que les Tribuns, à qui la mort de leur Collegue faisoit comprendre combien peu ils devoient compter sur la protection des loix sacrées. Pour les Sénateurs, ils s'abandonnerent à une joie immodérée; & bien loin de se repentir de cet attentat, ceux-mêmes qui n'y avoient point trempé, en vouloient partager la gloire, & publioient hautement, que c'étoit ainsi qu'il falloit s'y prendre pour dompter & abattre la puissance des Tribuns.

A. Manlius fut un des trois députés qu'on envoya à Athènes, l'an de Rome 300, & 452 avant Jesus-Christ, avec ordre de rechercher & d'extraire les loix les plus célebres de Solon, & de s'informer exactement des réglemens, des mœurs & des coutumes des autres villes de la Grece. A leur retour, nos trois députés furent du nombre des Décemvirs que l'on choisit pour la rédaction des nouvelles loix qu'on vouloit établir.

Il y en a qui donnent à Manlius le prénom de Caius, au lieu de celui d'Aulus.

MANLIUS [C.], *C. Manlius*. *Voyez* l'article précédent.

MANLIUS [L.] CAPITOLINUS, *L. Manlius Capitolinus*, (a) un des Tribuns militaires qui furent créés, l'an de Rome 333, & 419 avant Jesus-Christ.

MANLIUS [M.], *M. Manlius*, (b) fut créé Tribun militaire, l'an de Rome 335, & 417 avant J. C.

MANLIUS [A.], *A. Manlius*, (c) parvint plusieurs fois à la charge de Tribun militaire. La premiere fois, ce fut l'an de Rome 350, & 402 avant Jesus-Christ. La seconde, ce fut trois ans après. Enfin, la troisieme fois, ce fut l'an de Rome 358, & 394 avant Jesus-Christ.

MANLIUS [M.], CAPITOLINUS, *M. Manlius Capitolinus*, (d) fut élevé au Consulat avec L. Valérius Potitus, l'an de Rome 363, & 389 avant Jesus-Christ. Ces deux Magistrats firent représenter les grands jeux, auxquels le Dictateur M. Furius s'étoit engagé par un vœu, pendant la guerre des Veiens. Ce fut aussi sous leur Consulat qu'on fit la dédicace du Temple, que le même Dictateur avoit promis à Junon Reine, dans la même guerre; & les Dames assisterent à cette cérémonie avec une dévotion extraordinaire. Les Romains eurent contre les

(a) Tit. Liv. L. IV. c. 42.
(b) Tit. Liv. L. IV. c. 44.
(c) Tit. Liv. L. IV. c. 61. L. V. c. 8, 16, 28.

(d) Tit. Liv. L. V. c. 31, 47. L. VI. c. 5, 11. *& seq.* Plut. Tom. I. p. 142, 143, 147, 148. Roll. Hist. Rom. T. II. p. 45, 67, 68, 82, 92. *& suiv.*

Èques, sur le mont Algide, une guerre peu considérable, dans laquelle ils défirent les ennemis, presqu'avant que d'en venir aux mains avec eux. Comme M. Manlius avoit fait paroître plus d'acharnement à poursuivre les vaincus, & à les tuer dans leur fuite, on lui décerna le triomphe, mais on n'accorda que l'ovation à son Collegue.

Deux ans après, Rome étant assiégée par les Gaulois, la citadelle & le Capitole étoient sur le point de tomber sous la puissance des ennemis, lorsque M. Manlius, éveillé par les cris des oies & le battement de leurs aîles, se jetta sur ses armes, & ayant ordonné aux autres de l'imiter & de le suivre, il marcha le premier où le péril l'appelloit. Avant qu'aucun des siens l'eût encore joint, il renversa d'un coup de son bouclier un Gaulois qui étoit déja arrivé au haut de la colline. Celui-ci, tombant sur ceux de ses camarades qui marchoient après lui, les culbutta, en sorte que M. Manlius n'eut pas de peine à les tuer, pendant qu'ayant jetté leurs armes, ils s'accrochoient aux pointes du rocher pour se retenir. Enfin, les compagnons de M. Manlius étant venus à son secours, à coups de traits & de pierres précipiterent tout le reste des ennemis jusqu'au pied de la colline. Le tumulte ayant été appaisé, les Romains donnerent le reste de la nuit au repos, autant qu'ils en purent prendre dans le trouble qui les agitoit, après une allarme si chaude, & un péril qui tout passé qu'il étoit, leur donnoit encore de l'inquiétude. Quand le jour fut venu, les Tribuns firent assembler les soldats, dans le dessein d'accorder aux bonnes & aux mauvaises actions le prix qui leur convenoit. Ils commencerent à donner à M. Manlius les éloges & les récompenses qu'il avoit mérités. Les soldats, à l'exemple de leurs chefs, se piquerent de générosité envers leur Libérateur; car, se privant d'une partie de leur nourriture pour lui faire honneur, ils fournirent chacun une demi-livre de farine & un poisson de vin, & firent porter le tout dans la maison qu'il avoit dans la citadelle. Une telle contribution est assurément très-peu considérable en elle-même; mais, la disette qui regnoit dans la place, la doit faire regarder comme un témoignage éclatant de l'amour & de l'estime que les soldats avoient pour lui. Ce fut sans doute cette action héroïque qui lui mérita le surnom de Capitolinus.

L'an de Rome 368, & 384 avant Jesus-Christ, M. Manlius Capitolinus fut créé Inter-Roi, & deux ans après, il fut l'auteur d'une sédition des plus dangereuses, s'étant mis à la tête de la populace, ce qu'on n'auroit jamais cru d'un homme d'une si haute réputation. La grandeur de son courage & son ambition

excessive lui avoient inspiré pour Camille une furieuse jalousie. Il ne pouvoit souffrir son mérite & son élévation. Il se plaignoit hautement de la préférence que les Romains donnoient à ce grand homme. Qu'il remplissoit seul toutes les Magistratures ; qu'il commandoit seul toutes les armées ; qu'il étoit tellement élevé au dessus de tous les autres citoyens, qu'il tenoit au rang de ses Lieutenans, ses propres Collegues, créés sous les mêmes auspices, & avec la même autorité que lui ; qu'après tout, à juger sainement des choses, les services de Camille n'étoient pas si considérables ; & que jamais il n'eût pu retirer Rome des mains des Gaulois, si lui-même n'avoit le premier sauvé le Capitole & la citadelle. Que même Camille étoit venu surprendre les ennemis, dans le tems que se reposant sur la foi d'un traité, ils étoient près de recevoir l'or dont les Romains étoient convenus pour leur rançon ; au lieu qu'il les avoit repoussés, lui, lorsqu'ils avoient les armes à la main, & qu'ils étoient presque maîtres de la citadelle. Qu'enfin tous les soldats de Camille devoient avoir part à sa gloire, comme ils en avoient eu à sa victoire ; au lieu qu'aucun mortel ne pouvoit partager celle de M. Manlius.

Cet esprit bouillant, impétueux, enflé de ces vaines louanges qu'il se donnoit lui-même, commença par abandonner le Sénat dont il n'étoit pas aussi considéré qu'il croyoit le mériter ; & passant de l'ordre des Patriciens dans celui du peuple, il s'attacha aux intérêts de la multitude, aux Magistrats de laquelle il communiqua depuis tous ses desseins. Il ne cessoit de caresser la populace, & d'accabler les Sénateurs de reproches, se laissant emporter au vent de la faveur populaire, sans plus écouter les conseils de la raison, & préférant une réputation brillante à une gloire solide. Mais, pour soulever la multitude, il n'employa point, comme avoient fait jusques-là tous les Tribuns du peuple, la douceur & les attraits de la loi Agraire, mais un moyen beaucoup plus intéressant. Il entreprit d'abolir la foi publique, & d'éteindre toutes les dettes dont le peuple se trouvoit chargé, & qui l'exposoient non-seulement à la nécessité & à la misere, mais même à la prison & aux tourmens.

La guerre des Volsques, quoique dangereuse par elle-même, & surchargée de la rébellion des Latins & des Herniques, ne servit cependant que de prétexte aux Sénateurs pour recourir à une autorité dont il n'y eût point d'appel ; car, dans le fond, ce furent les entreprises de M. Manlius Capitolinus qui les engagerent à nommer Dictateur A. Cornélius Cossus, qui se donna pour maître de la cavalerie T. Quintius Capitolinus. Quoique le Dictateur prévît bien qu'il trou-

veroit plus de difficulté à soumettre ses citoyens, qu'à réduire ses ennemis, cependant soit que la guerre ne souffrît point de retardement, soit qu'il voulût donner plus de poids & d'autorité à sa charge par la victoire qu'il remporteroit, & le triomphe dont elle seroit suivie, il n'eut pas plutôt mis une armée sur pied, qu'il la conduisit contre les ennemis, & remporta sur eux de grands avantages.

Cependant, la sédition augmentoit à Rome de jour en jour; & celui qui en étoit le chef, en rendoit les suites encore plus redoutables; car, M. Manlius Capitolinus ne se contentoit plus d'animer le peuple par des discours flatteurs, mais il y joignoit des actions pleines de bienveillance & de bonté en apparence, & très-pernicieuses au fond, à en considérer le motif & les conséquences. Ayant vu qu'on traînoit en prison, pour ses dettes, un Capitaine qui s'étoit distingué par ses actions guerrieres, il courut à son secours avec la troupe dont il étoit toujours accompagné; & se saisissant de sa personne, après s'être emporté contre l'orgueil des Sénateurs & la cruauté des Usuriers, après avoir plaint la misere du peuple, loué hautement la valeur de cet Officier & déploré son infortune: » Ce » seroit bien en vain, ajouta-» t-il, que ce bras auroit sau-» vé le Capitole & la citadel-» le, si je laissois traîner en » prison & réduire à la servi-» tude mon concitoyen & mon » compagnon de guerre, com-» me si les Gaulois étoient de-» venus nos vainqueurs & nos » maîtres. » Après avoir ainsi parlé, il paya au créancier la somme que l'Officier lui devoit, & l'ayant délivré de l'esclavage avec les formalités requises en pareil cas, il le renvoya plein de reconnoissance, & priant les Dieux & les hommes de reconnoître en sa place, les bienfaits & la générosité de M. Manlius Capitolinus, son Libérateur, & le pere du peuple Romain.

A cette action M. Manlius Capitolinus en ajouta une autre, qui étoit capable de porter la multitude aux plus violentes extrêmités. Après avoir fait publier par le crieur, qu'une terre qu'il avoit dans le territoire de Veies, & qui étoit la partie de son patrimoine la plus considérable, étoit à vendre: » C'est, » dit-il, Messieurs, afin qu'il » ne soit pas dit qu'aucun de » vous soit menacé de la prison » ou de la servitude, tant que » je serai en état de l'en dé-» livrer. » Ce dernier trait enflamma tellement le peuple, qu'il paroissoit capable de tout entreprendre pour celui qu'il regardoit comme son Libérateur. M. Manlius Capitolinus tenoit des assemblées dans sa maison, où sans plus garder aucun ménagement pour les Patriciens, ni se mettre en peine

si les reproches qu'il leur faisoit étoient vrais ou faux, il avança entr'autres choses, qu'ils avoient caché les trésors qu'on avoit repris aux Gaulois, & que non contens de s'être emparés des terres de la République, ils s'approprioient encore un argent qui lui appartenoit, & qui suffiroit pour acquitter les dettes du peuple, si on pouvoit obliger ces avares à lâcher leur proie. Cette espérance dont il flatta les citoyens, mit le comble à leur indignation. « Quoi, disoient-ils, quand il » a fallu trouver la somme que » les Gaulois exigeoient pour » notre rançon, nous nous se» rons tous cottisés pour la » faire ; & aujourd'hui un pe» tit nombre de particuliers » partageront cet or qu'on a » forcé les ennemis de rendre? » Pour n'en pas demeurer-là, ils pressoient M. Manlius Capitolinus de leur découvrir le lieu où l'on avoit caché un vol de cette importance. M. Manlius Capitolinus les prioit d'attendre, les assurant qu'il le leur diroit en tems & lieu. Mais, le peuple ne perdoit point de vue cet objet qui seul l'occupoit ; & il étoit aisé de voir qu'il n'y avoit point de récompense que l'accusateur ne pût espérer, si la dénonciation se trouvoit véritable, ni de peine qu'il ne dût craindre, si elle étoit fausse.

Telle étoit la situation des affaires à Rome, lorsque le Dictateur y fut rappellé. Dès le lendemain de son arrivée, ayant suffisamment examiné la disposition des esprits, il assembla les Sénateurs; & leur ayant ordonné de se tenir toujours auprès de sa personne, il vint accompagné de ce cortege, dans la place, & monta sur son Tribunal, qu'il avoit fait placer au milieu. Alors, il envoya ordonner à M. Manlius Capitolinus, par un Licteur de le venir trouver. Ce séditieux avertit aussitôt les siens de l'orage qui se préparoit, & vint au tribunal du Dictateur suivi d'une multitude infinie. On voyoit d'un côté le Sénat, de l'autre le peuple, les deux partis ainsi que deux armées ayant les yeux attachés sur leurs chefs, comme s'ils eussent attendu le signal du combat. Alors, le Dictateur ayant fait faire silence : » Plût » aux Dieux, dit-il, M. Man» lius, qu'il fût aussi aisé de » mettre le peuple d'accord » avec le Sénat & avec moi » sur toutes les autres affaires, » que je suis sûr qu'il sera du » même sentiment que nous, » sur celle qui vous regarde, » & sur laquelle je vais vous in» terroger. J'apprends que vous » avez fait espérer aux citoyens » que, sans faire tort à leurs » créanciers, leurs dettes peu» vent être acquittées des de» niers qu'on a repris aux Gau» lois, & que les premiers des » Sénateurs tiennent cachés. » Bien loin que je m'oppose » à un si grand avantage, je » vous exhorte, M. Manlius

» Capitolinus, à délivrer le » peuple des intérêts qu'il est » obligé de payer, & pour » cet effet de déclarer quels » sont ces avares qui retiennent pour eux seuls les trésors de la République. Si » vous n'obéissez pas, soit parce que vous-même avez part » au butin, soit parce que » votre dénonciation est fausse, je vais vous faire conduire en prison, & je ne » souffrirai pas que vous amusiez plus long-tems la multitude par de vaines espérances. Je sçavois bien, répondit M. Manlius Capitolinus, » que ce n'étoit ni contre les » Volsques, autant de fois nos » ennemis, qu'il est avantageux » au Sénat de les faire passer » pour tels, ni contre les Latins & les Herniques, que » par de fausses accusations, » on force de prendre les armes » pour se défendre, mais contre moi & contre le peuple, » qu'on vous avoit créé Dictateur. Aujourd'hui, laissant-là la guerre, qui n'étoit qu'une » feinte, vous venez fondre » sur moi; & vous déclarant » le protecteur des Usuriers & » l'ennemi du peuple, vous me » faites un crime de sa reconnoissance, & vous voulez me » punir de lui avoir fait du » bien. Vous êtes choqués, » Cornélius, & vous, Messieurs » les Sénateurs, de voir autour » de moi un si grand nombre » de citoyens. Écartez-les » d'auprès de ma personne par » vos bienfaits, en répondant » pour eux, en les délivrant de » la prison & des chaînes, en » empêchant qu'on ne les adjuge comme esclaves à leurs » Créanciers, enfin en employant une partie de votre » superflu, pour soulager leur » misere. Mais, pourquoi vous » exhorter à donner de votre » bien? Laissez seulement aux » autres celui qui leur appartient. Retranchez des sommes » principales que vous avez » prêtées, celles qui vous ont » été payées à titre d'intérêt; » & vous verrez que ma Cour » ne sera pas plus grosse que » la vôtre. Vous me demandez » pourquoi je suis le seul qui » prends si fort à cœur les intérêts du peuple? Demandez-moi donc aussi pourquoi j'ai été » seul qui ai pris les armes » pour sauver le Capitole & » la citadelle, & je vous répondrai qu'alors je donnai à » tous les citoyens en général » le secours qui dépendoit de » moi; & que dans la suite je » défendrai chacun d'eux en » particulier, & quand l'occasion s'en présentera. Quant » aux trésors des Gaulois, vous » rendez difficile par vos questions une chose qui de sa nature est très-aisée. Car, » pourquoi m'obliger de vous » dire ce que vous sçavez mieux » que personne? Pourquoi voulez vous qu'on vous fouille, » plutôt que de rendre de bonne grace, ce que vous avez » serré dans vos poches, à

» moins qu'il n'y ait quelque
» fraude cachée là-dessous, &
» que vous ne soyez sûrs de
» votre fait ? Car, plus vous
» me défiez de découvrir vos
» prestiges, plus je crains que,
» semblables à des joueurs de
» gobelets, vous n'ayiez jetté
» de la poudre aux yeux des
» plus curieux & des plus pé-
» nétrans. Je conclus que ce
» n'est pas moi qu'il faut obli-
» ger de découvrir vos brigan-
» dages, mais vous qu'on doit
» forcer de les représenter. »

Le Dictateur le somma une seconde fois de laisser-là les détours, de répondre juste, & de prouver ce qu'il avoit avancé, ou d'avouer qu'à tort & faussement il avoit accusé tout le Sénat de vol, afin de le rendre odieux au peuple. Sur le refus qu'il fit de répondre à des ennemis, qui n'avoient pas droit, disoit-il, de l'interroger, le Dictateur ordonna qu'on le menât en prison. Dès que le Licteur eut mis la main sur lui : » Grand Jupiter, s'écria-
» t-il, & vous Junon, Reine
» des Cieux, & vous Miner-
» ve, & tous tant que vous êtes
» de Dieux & de Déesses qui
» habitez le Capitole, souffrirez-
» vous que votre défenseur soit
» traité si indignement par ses
» ennemis ? Souffrirez - vous
» qu'on charge de chaînes ces
» bras qui ont repoussé les
» Gaulois près de profaner vos
» temples & vos autels ? » Tout le peuple étoit au désespoir. Ce qu'il voyoit, ce qu'il entendoit le pénétroit de la plus vive douleur. Mais, cette ville, la plus docile qui fut jamais à ses Magistrats légitimes, n'avoit point encore appris à résister aux ordres du Dictateur ; & l'autorité de ce premier chef étoit si redoutable, que les Tribuns du peuple & le peuple lui-même n'osoient lever les yeux, ni ouvrir la bouche en sa présence. Ce qu'il y a de certain, c'est que M. Manlius Capitolinus n'eut pas plutôt été mis en prison, que la plus grande partie des Plébeiens prirent des habits de deuil, laisserent croître leur barbe & leurs cheveux, & parurent souvent autour de sa prison les larmes aux yeux, & accablés d'affliction. Enfin, le peuple étoit sur le point d'en rompre les portes, lorsque le Sénat pour prévenir cette violence, les fit ouvrir par un arrêt qu'il rendit à ce sujet. mais, cette condescendance donna un chef à la sédition, au lieu de la calmer.

En effet, M. Manlius Capitolinus, assemblant chez lui les principaux du peuple, prenoit nuit & jour avec eux des mesures, pour introduire dans le Gouvernement quelque nouveauté qui leur fût avantageuse, faisant paroître plus d'arrogance & de colere que jamais. La prison avoit aigri ce courage qui n'étoit point accoutumé aux affronts ; & son orgueil augmentoit, quand il faisoit réflexion qu'A. Cornélius Cossus n'avoit

pas osé le traiter comme L. Quintius Cincinnatus avoit traité Sp. Mélius ; & que ni ce Magistrat, en se démettant de la Dictature, ni le Sénat en ordonnant qu'on le remît en liberté, n'avoient pu appaiser la multitude. Irrité des injures qu'il avoit reçues de ses ennemis, & fier des ménagemens qu'ils avoient pour lui, il animoit par des discours séditieux le peuple déjà assez indigné de lui-même. » Quoi, » disoit-il, la raison ne peut-» elle vous apprendre quelle » est votre puissance, tandis » que les bêtes mêmes connois-» sent leurs forces par le seul » instinct ? Comptez aux moins » combien vous êtes, & com-» bien vous avez d'ennemis. » Quand ils seroient autant que » vous, je crois cependant que » vous devriez combattre avec » plus de courage, pour con-» server la liberté, qu'eux pour » acquérir la domination. Mais, » il s'en faut beaucoup que leur » nombre n'égale le vôtre. Au-» tant que chacun d'eux a de » cliens qui lui viennent faire » la cour, autant il aura d'en-» nemis à combattre. Montrez-» leur seulement la guerre, & » aussitôt vous aurez la paix. » Dès qu'ils vous verront dé-» terminés à employer la force, » ils se mettront à la raison. » Il faut bien que tous ensem-» ble vous fassiez paroître vo-» tre courage, ou vous résou-» dre à souffrir chacun en par-» ticulier tout ce qu'ils vou-» dront faire contre vous. Vous » avez les yeux attachés sur » moi, & assurément je ne man-» querai à aucun de vous. Mais, » c'est à vous de faire en sorte » que le pouvoir de vous se-» courir ne me manque pas à » moi-même. Vous sçavez que » ce M. Manlius Capitolinus » votre libérateur n'a plus rien » été dès que vos ennemis l'ont » voulu ; & tous ensemble vous » avez vu conduire en prison » celui qui avoit rompu vos » chaînes, toutes les fois que » l'occasion s'en étoit présen-» tée. A quoi dois-je m'atten-» dre, s'ils poussent leur au-» dace plus loin, sinon au sort » malheureux de Sp. Cassius » & de Sp. Mélius ? Je vois » que cette seule pensée vous » fait frémir. Vous avez raison; » j'espere que les Dieux ne » leur permettront pas de me » traiter ainsi ; mais, ils ne » descendront pas du Ciel pour » me tirer de leurs mains. C'est » à vous qu'ils inspireront le » dessein & le courage de me » protéger, comme ils m'ont » donné tant en paix qu'en » guerre, celui de vous dé-» fendre contre des ennemis » Barbares & contre des ci-» toyens orgueilleux. Quoi, » le courage d'un peuple si » nombreux & si puissant se » bornera-t-il toujours à obtenir » quelque secours contre la vio-» lence de tous ses ennemis ? » Et tous les démêlés qu'il au-» ra avec les Sénateurs, ne se » termineront-ils jamais que

» par une humble obéissance
» à leur volonté ? Assurément
» cette souplesse ne vous est
» pas naturelle ; vous en avez
» contracté l'habitude. Car,
» pourquoi avez-vous tant de
» courage & de hauteur avec les
» ennemis étrangers, que vous
» croyez être en droit de leur
» commander, si ce n'est que
» vous avez coutume de com-
» battre pour l'Empire ; au lieu
» que vous ne faites jamais con-
» tre ceux-ci que de vaines ten-
» tatives pour maintenir votre
» liberté ? Cependant, jusqu'ici
» quel qu'ait été le caractere
» de vos chefs & le vôtre, vous
» avez toujours obtenu ce que
» vous avez demandé, ou par
» force, ou par bonheur. Il est
» tems maintenant que vous por-
» tiez vos vues plus loin. Éprou-
» vez jusqu'où peut aller votre
» bonne fortune ; éprouvez jus-
» qu'où peut aller mon zele, qui
» vous a, j'ose m'en flatter, assez
» heureusement réussi jusqu'à
» présent. Vous aurez moins de
» peine à donner un maître
» aux Sénateurs, que vous n'en
» avez eu à vous opposer à
» leur domination. Il faut met-
» tre à bas les Consulats & les
» Dictatures, afin que le peu-
» ple Romain puisse enfin lever
» la tête. Je me déclare votre
» défenseur & votre patron ;
» c'est un nom que je crois avoir
» mérité par mes travaux &
» ma fidélité. Mais, si vous me
» donniez quelque titre plus
» honorable, un nom plus im-
» posant, une autorité plus éten-
» due, je n'en userois que pour
» vous faire obtenir avec plus
» de facilité les avantages que
» vous désirez. » Depuis ce
jour-là, on dit qu'on songea sérieusement à le faire Roi. Mais, on ne nous apprend point avec qui il traita d'un projet si hardi, ni jusqu'où l'affaire fut poussée.

Les Sénateurs de leur côté, allarmés des assemblées qui se tenoient dans la maison d'un particulier logé dans la forteresse, & du péril dont la liberté étoit menacée, prennent des mesures pour en arrêter les suites. La plûpart s'écrient qu'il faut avoir recours au courage & au bras d'un C. Servilius Ahala, qui plutôt que d'aigrir un ennemi public par une prison de quelques jours, termine tout d'un coup cette guerre intestine par la perte d'un seul citoyen. On se détermine cependant à un parti moins violent en apparence, mais qui dans le fond n'étoit pas moins efficace ; c'est d'ordonner aux Magistrats de se tenir sur leurs gardes, & d'empêcher que les intrigues de M. Manlius Capitolinus ne fassent tort à la République. Alors, les tribuns Consulaires & les Tribuns du peuple qui s'étoient unis avec le Sénat, quand ils avoient vu que leur puissance alloit expirer avec la liberté, délibérerent en commun pour sçavoir comment on s'y prendroit pour empêcher que le mal n'allât plus loin. Le meurtre de M. Manlius Ca-

pitolinus paroissoit être le seul expédient; mais, comme on ne pouvoit l'exécuter sans s'exposer à de grands périls, deux des Tribuns du peuple, M. Ménius & Q. Publilius, prenant la parole : » Pourquoi, disent-ils, mettons-nous le Sénat aux prises avec le peuple dans une cause qui doit réunir les deux ordres, contre un citoyen qui veut les opprimer l'un & l'autre ? Pourquoi en attaquant M. Manlius Capitolinus, attaquons-nous le peuple avec lui, pendant que nous pouvons, avec plus de sûreté, tourner le peuple lui-même contre ce séditieux, & l'accabler sous ses propres forces? Notre dessein est donc de l'appeller au Tribunal du peuple. Le peuple ne déteste rien comme la Royauté. Dès qu'il verra que ce n'est pas à lui qu'on en veut; que de protecteur de M. Manlius Capitolinus il sera devenu sa partie & même son juge; que ses accusateurs sont des magistrats Plébeiens, & que le crime dont on l'accuse est d'avoir brigué la Royauté, il renoncera à tout pour ne songer qu'à sa liberté. »

Cette proposition des Tribuns du peuple ayant été approuvée de toute l'assemblée, ils l'ajournerent devant le peuple, & le sommerent de comparoître à certain jour devant son Tribunal. D'abord, le peuple fut étonné, sur-tout quand il remarqua que M. Manlius Capitolinus étoit le seul qui eût pris des habits de dueil, & qu'il étoit abandonné non-seulement des Patriciens, mais encore de ses parens & de ses alliés, & même de ses deux freres, A. & T. Manlius, quoique jusqu'à ce jour on eût toujours vu les proches & les amis d'un accusé changer d'habits en même-tems que lui. On se souvenoit que quand le décemvir Appius Claudius avoit été mis en prison, C. Claudius son ennemi & toute la famille Claudienne avoient pris le dueil.

Quand le jour de l'accusation fut venu, outre les assemblées secretes qu'il avoit tenues dans sa maison, les harangues séditieuses qu'il avoit prononcées dans la place publique, les largesses qu'il avoit faites au peuple, & la calomnie dont il avoit usé contre le Sénat, on ne voit dans aucun Écrivain quelles furent les autres preuves qu'on apporta pour le convaincre du crime qui faisoit la matiere de ce jugement. On ne doute point qu'elles n'aient été très-fortes, puisque si le peuple refusa de le condamner, ce ne fut pas son innocence qui l'en empêcha, mais le lieu où on l'avoit assemblé. Je crois, dit Tite-Live, devoir faire la réflexion suivante, pour faire sentir à ceux qui liront les aventures de M. Manlius Capitolinus, combien la cupidité de regner rendit odieuses en sa personne tant de grandes qualités,

qui, sans ce vice, lui auroient attiré l'amour & l'estime de tous les Romains. On dit qu'il produisit près de quatre cens citoyens dont il avoit empêché qu'on ne vendît les biens, ou qu'il avoit tirés de la prison & des chaînes, en payant leurs dettes, sans exiger d'eux aucun intérêt. A l'égard de ses services & de ses campagnes, il n'en conta pas seulement l'histoire, mais il en donna des témoignages éclatans, en exposant aux yeux de tout le peuple les dépouilles de trente ennemis tués de sa main, & quarante dons reçus des Généraux sous qui il avoit porté les armes, entr'autres deux couronnes Murales & huit Civiques; de plus il présenta à l'assemblée un grand nombre de citoyens qu'il avoit arrachés des mains des ennemis, parmi lesquels étoit C. Servilius, qu'on avoit nommé maître de la cavalerie six ans auparavant pendant son absence. Après avoir exposé le tout dans un discours pathétique, dont les expressions & les pensées répondoient parfaitement à la grandeur de ses exploits guerriers, pour mettre le comble à son apologie, & en forme de péroraison, il déchira ses habits, & laissa voir son estomac où paroissoient encore les cicatrices des blessures qu'il avoit reçues en combattant; & jettant de tems en tems les yeux vers le Capitole, il appelloit à son secours Jupiter & les autres Dieux, & les prioit d'inspirer au peuple Romain qui alloit le juger, le même esprit qu'ils lui avoient inspiré à lui-même, lorsqu'il avoit défendu la citadelle. Enfin, il conjura chaque citoyen en particulier, & tout le peuple en général, de tourner leurs yeux sur la citadelle, sur le Capitole & tous les Dieux qui l'habitoient, & de le condamner s'ils l'osoient.

C'étoit dans le champ de Mars que la scene se passoit; & comme on eut commencé à prendre le suffrage des centuries, & que l'accusé tendant les mains vers le Capitole, eut une seconde fois adressé ses prieres aux Dieux, les Tribuns s'apperçurent que leur entreprise alloit échouer, s'ils ne déroboient aux yeux des citoyens un objet qui ne leur laissoit pas la liberté de dire leur sentiment contre un homme en faveur de qui, tout criminel qu'il étoit, le souvenir d'un si grand bienfait prévenoit leurs esprits. Ainsi, ils remirent ce jugement à un autre jour, où ils assemblerent le peuple dans le bois Pérélinus, hors de la porte Nomentane, d'où on ne pouvoit voir le Capitole. Ce fut-là que l'accusation prévalut sur tout ce qu'il put employer pour sa défense. Il fut traité à la derniere rigueur, & condamné à mort, l'an 381 avant Jesus-Christ, par un jugement qui fit horreur à ceux mêmes qui le prononçoient. Quelques-uns croyent qu'il fut jugé par deux Commissaires nommés pour informer de

de son crime. Les Tribuns le firent précipiter du haut du roc Tarpeien; & le même lieu est devenu dans la suite le monument de sa gloire, & celui de son supplice. A une punition si sévere on ajouta deux notes d'infamie; l'une publique, en défendant à tout Patricien d'habiter jamais dans le Capitole ou dans la citadelle, parce que sa maison y avoit été située, à l'endroit où l'on vit depuis le temple de Junon Monéta, & la boutique dans laquelle on fabriquoit les monnoies; l'autre particuliere à sa famille, en proscrivant le surnom de Marcus, en sorte qu'il ne fut plus permis à aucun des Manlius de le prendre à l'avenir. Ainsi mourut un citoyen dont la vie auroit été illustre, s'il ne fût point né dans un état libre.

Le peuple ne fut pas longtems sans le regretter. Dès qu'il n'eut plus rien à craindre de son ambition, il ne se souvint plus que de ses vertus; & la peste, qui survint bientôt après sans aucune cause apparente, sembla à la plupart n'avoir pour origine, que le supplice indigne de ce citoyen. On publioit que le Capitole avoit été souillé par le sang de son libérateur; & que les Dieux avoient été offensés de ce qu'on avoit fait expirer à leurs yeux celui qui avoit sauvé leurs temples des mains des ennemis.

MANLIUS [A.], *A. Manlius*, (*a*) fut créé Tribun militaire, l'an de Rome 366, & 386 avant Jesus-Christ. Il fut revêtu de la même charge, quatre ans après. Il y fut encore élevé deux fois depuis. La premiere fois, ce fut l'an de Rome 372, & 380 avant Jesus-Christ, & la seconde fois, ce fut l'an de Rome 385, & 367 avant Jesus-Christ.

MANLIUS [C.], (*b*) *C. Manlius*, fut élu à la charge de Tribun militaire, l'an de Rome 376, & 367 avant Jesus-Christ. Il eut entre autres collegues, P. Manlius. *Voyez* ci-après Manlius [P.].

MANLIUS [P.], (*c*) *P. Manlius*, fut créé Tribun militaire avec C. Manlius & quelques autres, l'an de Rome 376, & 376 avant Jesus-Christ. P. & C. Manlius emporterent par leur naissance & leur crédit, le commandement de l'armée qu'on envoyoit contre les Volsques, sans tirer au sort, ni demander le consentement de leurs collegues; mais, dans la suite, ils eurent sujet de se repentir de cette préférence, aussi-bien que les Sénateurs qui la leur avoient accordée. Ils avoient fait partir leurs cohortes pour aller au fourrage, avant que d'avoir envoyé à la découverte. Quelque tems après, un soldat de l'armée ennemie, qui se disoit Romain, leur vint annoncer qu'elles

(*a*) Tit. Liv. VI. c. 1, 11, 21, 36.
(*b*) Tit. Liv. L. VI. c. 30.
(*c*) Tit. Liv. L. VI. c. 30, 38, 42.

étoient investies par les Latins; & aussi-tôt, sans prendre seulement la précaution de garder celui qui leur donnoit ce faux avis, ils coururent à leur secours, & tomberent eux-mêmes dans les embûches qu'on leur avoit dressées. Pendant que soutenus par le seul courage des soldats, ils se battent vigoureusement malgré le désavantage du lieu, le camp des Romains resté sans défense dans la plaine, fut attaqué par d'autres ennemis. Dans l'une & l'autre occasion ce furent l'ignorance & la témérité des chefs qui exposerent les troupes de la République. Ce furent le bonheur du peuple Romain, & la valeur de ses soldats, qui souvent s'est soutenue par elle-même destituée de la prudence des Généraux, qui en sauverent la plus grande partie.

Onze ans après, P. Manlius fut créé Dictateur, & il choisit pour maître de la cavalerie, C. Licinius, Plébeien qui avoit été Tribun militaire quelques années auparavant. Tite-Live dit que cette démarche de P. Manlius fit beaucoup de peine aux Sénateurs; & que le Dictateur s'excusa sur la parenté qui étoit entre lui & C. Licinius, ajoutant que l'autorité du maître de la cavalerie n'étoit pas supérieure à celle de Tribun Consulaire. L'année suivante, P. Manlius fut élevé pour la seconde fois à la charge de Tribun militaire.

MANLIUS [L.] IMPÉRIOSUS, *L. Manlius Imperiosus*, (a) fut créé Dictateur, l'an de Rome 392, & 360 avant Jesus-Christ, & il choisit pour maître de la cavalerie L. Pinarius. La raison pourquoi on éleva L. Manlius à cette premiere dignité de la République, ce fut pour qu'il enfonçât un clou dans le temple de Jupiter. Cette auguste cérémonie se faisoit aux Ides de Septembre. Mais, L. Manlius ne croyant pas qu'une expédition de cette nature fît assez d'honneur à sa charge, sous prétexte de faire la guerre aux Herniques, usa d'une rigueur si excessive dans les levées qu'il entreprit de faire, que tous les Tribuns du peuple s'étant soulevés contre lui, il fut obligé d'abdiquer la Dictature.

Mais, cette démission forcée n'empêcha pas que dès le commencement de l'année suivante, sous le Consulat de Q. Servilius Ahala & de L. Génucius pour la seconde fois, il ne fût appellé en jugement par le Tribun du peuple M. Pomponius. Il étoit devenu odieux, comme on vient de le dire, par la violence dont il avoit usé dans la levée des soldats, en punissant ceux qui ne répondoient pas à l'appel, non-seulement dans leurs biens qu'il confisquoit, mais encore dans

(a) Tit. Liv. L. VII. c. 3. & *seq.*

leurs personnes, qu'il faisoit traîner en prison, & déchirer à coups de verges. Mais, ce qui révoltoit davantage les citoyens contre lui, c'étoient sa dureté naturelle, & le surnom d'Impériosus ou Impérieux, insupportable dans un état libre, que lui avoit fait donner la cruauté avec laquelle il avoit affecté de traiter non-seulement les étrangers, mais même ses proches, sans épargner son propre sang. Car, le Tribun entre les autres chefs d'accusation, lui reprochoit d'avoir chassé de sa maison paternelle & de la vue de ses dieux Pénates, de la place publique & de la compagnie de ses égaux, un fils qui ne lui en avoit jamais donné occasion par sa mauvaise conduite, pour le tenir enfermé avec de vils esclaves, & l'occuper à des ouvrages serviles dans un lieu où ce jeune Patricien, fils d'un Dictateur, jouissoit à peine de la lumiere des cieux, & apprenoit par une misere continuelle qu'il étoit véritablement né d'un pere dur & impérieux. Mais encore pour quelle raison? Parce qu'il n'avoit pas l'esprit aussi vif, & qu'il ne parloit pas aussi aisément qu'il l'auroit souhaité. Eh! s'il avoit eu le moindre sentiment d'humanité, n'auroit-il pas dû corriger doucement ce défaut, ou du moins le cacher, plutôt que de l'entretenir & de le faire remarquer à tout le monde, par la maniere cruelle dont il le traitoit? Que les bêtes mêmes les plus féroces ne refusoient ni leur tendresse ni leurs soins à ceux de leurs petits, qui étoient nés difformes & monstrueux; au lieu que L. Manlius, par une éducation si indigne, fortifioit les vices naturels de son fils, & étouffoit, en le tenant à la campagne parmi des esclaves & des animanx, tout ce qu'il avoit d'esprit & d'activité.

Il n'y avoit personne qui ne fût touché de ces reproches, & à qui ils ne parussent justes & bien fondés. Le seul T. Manlius, en faveur de qui on les faisoit à son pere, ne put les souffrir. Bien plus, indigné de voir que c'étoit à son occasion qu'on persécutoit celui à qui il étoit redevable de la vie, pour apprendre aux Dieux & aux hommes qu'il préféroit les intérêts de son pere à ceux de ses ennemis, il conçut un dessein de mauvais exemple à la vérité, & qui partoit d'un courage brusque & sauvage, mais dans lequel on pouvoit au moins louer la bonté de son cœur. Il prit un poignard sous sa robe, & sans rien dire à personne, s'en vint à la ville, & se rendit tout droit dans la maison de M. Pomponius. Il dit au portier d'avertir son maître que T. Manlius, fils de L. Manlius, avoit à lui communiquer une affaire de conséquence, & qui ne souffroit point de retardement. Le Tribun qui crut que ce jeune homme, irrité des mauvais traitemens de son pere, lui venoit donner quelque

avis capable de fortifier son accusation, ne balança pas à le faire entrer. Après les premiers complimens, il le pria de faire retirer tout le monde, afin qu'il pût lui parler en particulier. Quand il se vit seul avec M. Pomponius, il tira le poignard, & le lui portant à la gorge, il le menaça de le tuer, s'il ne lui juroit sur le champ qu'il abandonneroit l'accusation qu'il avoit intentée contre son pere. Le Tribun, qui voyoit briller le fer à ses yeux, qui étoit seul, & qui avoit affaire à un jeune homme robuste & fier de ses forces, ce qui n'étoit pas moins effrayant, fit le serment qu'on exigeoit de lui, & avoua depuis que c'étoient les menaces du fils qui l'avoient obligé de laisser le pere en repos.

Le peuple eût été bien aise qu'on lui donnât occasion, & qu'on lui laissât la liberté de porter son suffrage contre un accusé si cruel & si superbe; mais cependant, il ne fut point fâché de voir qu'un fils se fût porté à cette violence, pour sauver son pere; ce qui lui parût d'autant plus louable, que l'extrême dureté de l'un n'avoit pas été capable d'étouffer les sentimens de la nature dans l'autre. Ainsi, une action si hardie tira le pere du danger où il étoit exposé, & attira même au fils des éloges & des récompenses. Car, comme on fut convenu que cette année, pour la premiere fois, le peuple nommeroit une partie des Tribuns militaires qui commandoient dans les légions, au lieu qu'auparavant toutes ces places étoient données par les Généraux; il obtint le second rang entre les six Officiers, dont chaque légion étoit composée, sans qu'il eût jamais rien fait en paix ni en guerre qui lui eût mérité cet honneur, puisqu'il avoit passé toute sa jeunesse à la campagne, parmi des esclaves, & loin du commerce des honnêtes gens.

MANLIUS [T.] TORQUATUS, *T. Manlius Torquatus*, (*a*) fils de L. Manlius Impériosus. Ce dernier fut accusé devant le peuple par le Tribun M. Pomponius, l'an de Rome 393, & avant Jesus-Christ 359. L'accusation intentée contre lui rouloit sur sa conduite, irréguliere & rigoureuse dans la Dictature qu'il venoit d'abdiquer. Mais, le Tribun travailloit encore à le rendre odieux par son caractere féroce, & par la cruauté qu'il exerçoit non-seulement contre des étrangers, mais sur ses proches & sur son propre fils.

Les invectives de M. Pomponius révolterent contre L. Manlius Impériosus tous les citoyens, excepté celui-là seul qui étoit l'objet de cette rigueur, tant reprochée à son pere. Ne pou-

(*a*) Tit. Liv. L. VII. c. 4. & *seq.* L. VIII. c. 3. & *seq.* Plut. Tom. I. pag. 179. Roll. Hist. Rom. Tom. II. p. 146. & *suiv.*

vant supporter qu'on entreprît à son occasion de le rendre odieux, il voulut, par une action éclatante, faire connoître aux Dieux & aux hommes, que bien loin de favoriser les accusateurs de son pere, il prétendoit prendre sa défense & le secourir. Il prit donc une résolution, qui véritablement se ressentoit de la férocité dans laquelle il avoit été élevé, & qui étoit sans doute d'un exemple dangereux dans un État, mais cependant louable par le motif d'où elle partoit. Un matin, sans en avertir personne, il vient à la ville armé d'un poignard, & va droit chez le Tribun M. Pomponius, qui étoit encore au lit. Il se fait annoncer, & sur le champ est introduit, parce que le Tribun ne doutoit pas que ce jeune homme, indigné contre son pere, ne vînt lui suggérer quelque nouveau sujet d'accusation, ou lui donner quelque conseil sur la maniere dont il devoit conduire l'affaire. Le jeune T. Manlius lui demande un moment d'entretien particulier; & dès qu'il se vit tête à tête avec le Tribun, il tire son poignard, le lui porte sous la gorge, & lui déclare qu'il le percera sur le champ, s'il ne jure dans le moment même, selon la formule, qu'il va lui dicter, qu'il ne tiendra jamais d'assemblée du peuple pour accuser son pere. Le Tribun tout tremblant, qui voyoit le fer briller à ses yeux, qui étoit seul, sans défense, attaqué par un jeune homme robuste, &, ce qui n'étoit pas moins à craindre, plein d'une confiance brutale en sa force, fit le serment qu'on lui demandoit, & dans la suite il avoua avec une sorte de complaisance, & avec une sincérité qui marquoit assez qu'il ne s'en repentoit pas, que c'étoit cette violence qui l'avoit obligé de se désister de son entreprise.

Cette action est sans doute irréguliere en elle-même; mais, ce défaut est couvert en quelque façon par la générosité & la piété filiale qui y brillent dans leur plus grand éclat; & c'est sur ce pied-là qu'en jugea le peuple Romain. Il eût souhaité avoir toute liberté de sévir contre un accusé cruel & superbe, tel qu'étoit L. Manlius Impériosus; mais, il ne put désapprouver néanmoins la démarche hardie de ce fils, pour sauver son pere. Il la trouvoit même d'autant plus louable, que la sévérité excessive de L. Manlius Impériosus à son égard, n'avoit pu éteindre en lui les sentimens de la nature. Le peuple se crut même obligé de récompenser une action si généreuse & si pleine de piété. Il fut nommé Tribun dans une légion; grace considérable, & qui ne fut accordée qu'au zele qu'il avoit témoigné pour son pere, puisque ce jeune Romain, élevé jusqu'alors à la campagne, n'avoit pu se faire connoître par un autre endroit.

Nous voyons dans la personne du jeune T. Manlius, un illustre exemple de ce que peuvent

& doivent opérer les sentimens de la nature dans le cœur d'un fils, & du haut degré jusqu'où il doit porter le respect & la tendresse pour son pere. Les Écrivains du paganisme ont fort bien connu toute l'étendue de ce devoir, & ont fortement & fréquemment insisté sur l'obligation où sont les enfans, non-seulement de dissimuler & de couvrir par le silence les mauvais traitemens qu'ils peuvent recevoir de leurs peres & meres, mais de les souffrir avec une douceur & une patience qui soient à l'épreuve des injustices les plus criantes. Un fils fut-il jamais maltraité plus injustement par son pere, que T. Manlius par le sien ? Et c'est dans le tems même qu'il éprouve de sa part les rigueurs les plus dures, dont il pourroit se voir vengé & délivré sans y rien contribuer de son côté, qu'il court à sa défense, & qu'uniquement occupé du désir de sauver son pere, & de la pensée qu'il est fils, il oublie tous les autres devoirs. De ce principe les payens inféroient un autre devoir, selon eux encore plus indispensable, qui étoit de demeurer inviolablement attaché à la patrie, quelque injure qu'on en eût reçue. C'est à elle de témoigner sa reconnoissance pour les services que lui rendent les citoyens; mais les plus mauvais traitemens, & les supplices mêmes, ne doivent pas faire repentir un citoyen qui a une véritable grandeur d'ame de l'avoir servie avec zele & fidélité.

L'année suivante, les Romains eurent quelques gueres peu importantes contre des peuples voisins; celle contre les Gaulois leur donna plus d'inquiétude, & fit nommer un Dictateur, qui fut T. Quintius Pennus. Ils s'étoient avancés à trois milles de Rome. Les Romains marcherent à leur rencontre. Les deux armées demeurerent quelque tems en présence, sans faire aucun mouvement, séparées seulement sur le pont qui étoit sur l'Anio. Aucun des deux partis ne vouloit rompre ce pont, de peur qu'on n'attribuât cette précaution à sa crainte; mais, le désir de s'en emparer occasionnoit des combats assez fréquens, sans qu'on pût juger à qui il resteroit, à cause de l'égalité de leurs forces. Ce fut dans cette incertitude qu'un Gaulois d'une grandeur démesurée s'avança sur le pont, qui étoit encore libre, & criant de toutes ses forces, pour se faire entendre de plus loin, » que le » plus vaillant des Romains pa» roisse & s'approche, afin que » lui & moi fassions voir par » l'issue de notre combat, » quelle est la plus brave des » deux nations. » Les premiers de la jeunesse Romaine demeurerent assez long-tems dans le silence, aucun n'osant se déclarer, de peur de se couvrir de honte en refusant ce défi, ou de s'exposer seul, en l'acceptant, à un péril qui paroissoit évident. Enfin, T. Manlius, s'étant

approché du Dictateur : « Je » me garderois bien, lui dit-il, » Seigneur, de combattre hors » de mon rang sans votre or- » dre, quand je serois assuré de » la victoire ; mais, si vous » voulez me le permettre, je » veux apprendre à cette bête » féroce, qui nous insulte avec » tant d'orgueil & d'insolence, » que je suis de cette famille qui » chassa les Gaulois, & les » précipita du haut du Capitole. » Conservez toujours, lui ré- » pondit le Dictateur, cette » généreuse ardeur de servir » votre pere & votre patrie. » Allez, & avec la protection » des Dieux, montrez que les » Romains sont invincibles ».

Aussi-tôt ses compagnons pri- rent soin de l'armer. Il prend un bouclier de fantassin avec une épée à l'Espagnole, beaucoup plus propre à combattre de près. En cet équipage, il s'a- vance contre le Gaulois, for- tement joyeux, & tirant la langue par dérision. [Car les Auteurs n'ont pas dédaigné de rapporter cette saillie extrava- gante]. Tout le monde s'étant retiré, les deux Athletes, pour donner aux deux armées un spectacle peu usité dans la guer- re, resterent seuls au milieu du pont, avec des forces bien disproportionnées, à n'en juger que par l'extérieur. L'un étoit d'une stature démesurée, revêtu d'habits éclatans, & couvert d'armes toutes brillantes d'or. L'autre étoit d'une grandeur ordinaire, & ses armes aisées à manier, étoient plus solides qu'éblouissantes. Le premier s'approchoit en se donnant de grands mouvemens, avec des hurlemens plutôt que des chants à la Gauloise, & frappant de sa lance sur son bouclier. Le Romain, sans se répandre au dehors, s'avançoit en silence ; gardant pour le combat même tout son courage & toute sa colere. Ils en vinrent aux mains au milieu de tant de mor- tels, partagés entre l'espérance & la crainte. D'abord le Gau- lois, qui, comme une lourde masse surpassoit le Romain de toute la tête, opposant de la main gauche son bouclier aux armes de T. Manlius, leva de la droite un sabre énorme, dont il espéroit, en le rabattant de toutes ses forces, fendre la tête de son ennemi. Mais, T. Man- lius esquiva le coup, & détour- nant adroitement le bouclier que le barbare lui présentoit, le joignit, & le serra de façon, que s'étant mis hors de la por- tée de ses armes, trop longues pour le percer de si près, il eut le tems de lui percer le ventre de plusieurs coups qui le ren- verserent à ses pieds tout de son long. Alors, sans lui faire d'ailleurs aucun outrage, il se contenta de lui ôter le collier qu'il portoit au col, & le mit au sien, tout sanglant comme il étoit.

Les Gaulois resterent étonnés & interdits, pendant que les Romains pleins de joie allerent au-devant de leur champion ;

& l'ayant reçu au milieu d'eux, ils le conduisirent au Dictateur, en le comblant de louanges, & le félicitant de sa victoire. Parmi les applaudissemens & les chansons militaires des soldats, on entendit le nom de Torquatus, qui n'ayant été prononcé d'abord qu'au hazard, passa ensuite à tous ceux de ses descendans, comme un monument glorieux de sa valeur & de sa victoire. Le Dictateur lui fit présent d'une couronne d'or, & en présence de toute l'armée donna à son courage tous les éloges qu'il méritoit.

T. Manlius Torquatus fut créé dictateur, l'an de Rome 402, & 350 avant Jesus-Christ, & choisit pour maître de la cavalerie A. Cornélius Cossus; & content de l'armée du Consul, il déclara la guerre aux Cérites en vertu d'un arrêt du Sénat & d'un décret du peuple. Mais, les Cérites demanderent la paix & l'obtinrent. T. Manlius Torquatus fut créé de nouveau dictateur quatre ans après, & il prit encore pour maître de la cavalerie A. Cornélius Cossus. Il fut élevé au Consulat avec C. Plautius, l'an de Rome 408, & 344 avant Jesus-Christ. Il y fut élevé de rechef trois ans après, & on lui donna pour collegue C. Marcius Rutilus.

L'an de Rome 415, & 337 avant Jesus-Christ, T. Manlius Torquatus fut créé consul pour la troisieme fois, avec P. Décius Mus. L. Annius, homme d'une fierté sans égale, étoit alors un des Préteurs des Latins. Il fut envoyé à Rome, avec permission de dire & de faire tout ce qu'il jugeroit utile & glorieux à la République des Latins. Quand L. Annius fut arrivé à Rome avec les autres députés, on leur donna audience dans le Capitole. Là T. Manlius Torquatus, leur ayant commandé de la part du Sénat, de laisser en repos les Samnites alliés du peuple Romain, L. Annius prit la parole, & parla comme un vainqueur qui se seroit emparé du Capitole les armes à la main, & non comme un ambassadeur qui ne doit sa sûreté qu'à son caractère. T. Manlius Torquatus, qui n'étoit ni moins fier ni moins violent que L. Annius, bien loin de retenir sa colere, déclara que si les Sénateurs étoient assez insensés pour se laisser donner la loi par un Sétinien, il viendroit dans le Sénat armé d'un poignard, & tueroit de sa main tout autant de Latins qu'il en verroit dans l'assemblée; & se tournant vers la statue de Jupiter: » Dieu puissant, dit-» il, souffrirez-vous qu'on in-» troduise dans votre sacré tem-» ple des étrangers, pour y » faire les fonctions de Séna-» teurs & de Consuls, & vous » y tenir vous-mêmes comme » prisonnier & comme vaincu? » Est-ce sur ce pied-là, peu-» ples Latins, que les Rois » Tullus & L. Tarquin ont trai-» té avec vos peres? Ne vous » souvient-il plus de la bataille

» du lac Régille ? Avez-vous » déjà oublié, & vos anciennes » défaites, & les bienfaits que » vous avez reçus de nous? »

Ce discours du Consul excita contre les Latins l'indignation de tous les Sénateurs, & la guerre leur fut déclarée. Le peuple témoigna tant d'ardeur pour cette guerre, & tant d'indignation contre les Latins, que si leurs ambassadeurs se retirerent impunément, ce furent moins leur caractère & le droit des gens, que le soin & l'attention des Magistrats, qui les mirent à couvert de sa fureur & de ses coups. Le Sénat entra dans les mêmes sentimens; en sorte que les Consuls ayant levé deux armées, auxquelles ils joignirent celle des Samnites, traverserent au sortir de Rome, le païs des Marses & des Pélig-niens, & vinrent camper auprès de Capoue, où les troupes des Latins & de leurs alliés s'étoient déjà assemblées. Là les deux Consuls résolurent entr'autres choses, de faire observer les loix de la discipline militaire avec plus de sévérité que jamais. Ce qui les engageoit à prendre ces précautions, c'est qu'ils avoient à combattre contre les Latins, qui leur ressembloient parfaitement par leurs langages, leurs mœurs, leurs armes, leurs drapeaux, & surtout les regles qu'ils observoient dans la guerre. Souvent on avoit vu mêlés & confondus dans les mêmes compagnies & les mêmes manipules les soldats, les centurions & les tribuns des deux nations, pour y faire le service, sans aucune distinction ni supériorité des uns sur les autres. Ce fut donc pour empêcher la surprise qui pourroit être causée par une si grande ressemblance, que les Consuls défendirent à tout officier de combattre hors de son rang, & sans leur commandement exprès.

Par hazard entre les officiers que l'on avoit envoyés de tous côtés pour observer les mouvemens des ennemis, T. Manlius, fils du Consul, s'avança avec sa troupe jusqu'au-dessus du camp des Latins, de façon qu'il n'étoit éloigné de leurs corps de garde avancés que de la portée du trait. C'étoient les cavaliers Tusculans qui étoient en faction dans cette partie, commandés par Géminius Métius, jeune homme illustre par ses belles actions & par sa naissance. Dès qu'il eut apperçu les cavaliers Romains, & à leur tête le fils du Consul, comme c'étoient tous gens de distinction qui se connoissoient réciproquement: » Quoi, dit-il, » Romains, est-ce avec un seul » escadron que vous voulez » combattre les Latins & leurs » alliés? Que feront cependant » les deux Consuls & leurs » armées? Ils viendront quand » il sera tems, répliqua T. » Manlius, & avec eux le » puissant Jupiter, témoin & » vengeur des traités que vous » avez violés. Si la bataille du » lac Régille vous avoit donné

» du dégoût pour la guerre, » nous ferons encore ici que » vous vous lassiez bientôt de » mesurer vos forces avec les » nôtres. Eh bien, reprit Géminius Métius, en attendant la bataille générale dont » vous nous menacez, voulez-» vous que nous combattions » vous & moi, & que je vous » apprenne à vos dépens combien les cavaliers Latins l'emportent sur les Romains? » T. Manlius, qui étoit jeune, fier & brave, crut qu'il étoit de son honneur d'accepter le défi, & de repousser l'insulte du Latin. Ainsi, oubliant le respect & l'obéissance qu'il devoit à son pere & à son général, ou, pour mieux dire, entraîné par sa malheureuse destinée, il courut en aveugle à un combat où il lui étoit fort indifférent de vaincre ou d'être vaincu. Les autres cavaliers s'étant écartés à quelque distance, comme pour être spectateurs du combat, les deux Chefs pousserent leurs chevaux l'un contre l'autre, la lance à la main. Celle de T. Manlius passa au-dessus du casque du Latin; & celle de Géminius Métius effleura le col du cheval de son ennemi. Après ce prélude, ils reculerent de quelques pas, pour revenir une seconde fois à la charge. Alors, T. Manlius le premier s'étant haussé sur les étriers pour porter un second coup, planta le fer de sa javeline entre les deux oreilles du cheval. Cet animal n'eut donc pas plutôt senti la douleur de sa blessure, que se redressant sur les pieds de derriere, il secoua la tête avec tant de violence, qu'il renversa son cavalier par terre. Il s'appuyoit de sa lance & de son bouclier, pour se relever d'une chûte si lourde, lorsque T. Manlius lui enfonça sa lance dans la gorge, de façon que descendant à travers les côtes, elle le renversa & le cloua, pour ainsi dire, à la terre. Il le dépouilla aussitôt, s'en retourna triomphant avec sa troupe dans le camp des Romains, & marcha sur le champ vers la tente de son pere, bien éloigné de penser qu'on dût lui faire un crime d'une action pour laquelle il n'attendoit que des éloges & des récompenses. » Mon pere, lui dit-il, » pour faire connoître à toute » la terre que j'ai été formé de » votre sang, je vous apporte » ces dépouilles équestres que » j'ai enlevées à un ennemi qui » m'avoit défié au combat, & » que j'ai tué de ma main. » Dès que le Consul eut entendu ces paroles, il jetta sur son fils des regards épouvantables; & détournant aussitôt ses yeux de dessus lui, il fit assembler l'armée. Quand les soldats se furent rangés en foule au tour de son tribunal : » T. Manlius, lui dit-» il, puisque sans respecter ni » l'autorité paternelle, ni la » majesté Consulaire, vous avez » combattu contre notre défen-» se, & sans en demander la » permission; puisqu'autant qu'il

» a été en vous, vous avez » aboli la discipline militaire, » qui a fait subsister l'empire » Romain jusqu'à ce jour, & » que vous m'avez mis dans la » triste nécessité d'oublier ce » que je dois à la patrie, ou ce » que je me dois à moi-même » & aux miens ; il est plus juste » que nous portions la peine » de notre crime, que d'en » faire retomber les suites sur » la République innocente. » Nous allons donner à la pos- » térité un exemple, triste à la » vérité, mais qui sera salu- » taire à la jeunesse. J'avoue » que la tendresse paternelle, » & cette preuve même de va- » leur que vous venez de don- » ner, trompé par les attraits » séduisans d'une fausse gloire, » me sollicitent fortement pour » vous. Mais, comme il faut, » ou que l'autorité du comman- » dement soit rétablie par vo- » tre mort, ou qu'elle soit pour » jamais ruinée par votre im- » punité, si c'est mon sang qui » coule dans vos veines, je ne » crois pas que vous-même, » vous refusiez d'assurer par » votre supplice la discipline » militaire, à laquelle votre » faute a donné une cruelle » atteinte. Allez, Licteur, atta- » chez-le au poteau. »

Tous les soldats furent saisis d'horreur à un ordre si barbare ; & chacun croyant voir la hache préparée contre lui-même, garda le silence, moins par obéissance que par crainte. Mais, lorsqu'ils entendirent le coup de hache, & que levant les yeux qu'ils avoient tenus attachés à la terre, ils virent tomber la tête de T. Manlius, & la terre couverte de son sang, sortant comme d'un profond assoupissement, ils donnerent un libre cours à leurs plaintes & à leurs gémissemens ; & sans garder aucune mesure, détesterent hautement la cruauté de T. Manlius Torquatus. Le corps de ce jeune guerrier, couvert des dépouilles de son ennemi, fut brûlé hors des retranchemens, & ses funérailles furent moins remarquables par la pompe du convoi, que par l'affection & les regrets des soldats. La sévérité Manlienne passa comme en proverbe, & fournit un exemple aussi triste pour l'avenir, qu'horrible pour le présent. Après tout, l'atrocité de ce supplice rendit les soldats plus souples & plus obéissans ; & outre que depuis ce jour on observa avec une exactitude merveilleuse la succession des sentinelles, des corps-de-garde, & des autres fonctions militaires, la rigueur du Consul contribua beaucoup au gain de la bataille décisive qu'on donna dans la suite.

Le combat fut livré assez près du mont Vesuve, sur le chemin qui conduisoit à Veseri. T. Manlius Torquatus commandoit l'aîle droite & P. Décius Mus la gauche. D'abord on combattit de part & d'autre, avec une ardeur & des forces égales. Mais ensuite, les has-

tats Romains ne pouvant résister à ceux des Latins qui les pressoient vivement, se retirerent par les intervalles qu'avoient laissés entr'eux les manipules des Princes. Comme ce mouvement causoit quelque désordre dans la bataille des Romains, P. Décius Mus se dévoua pour le salut des légions. Alors, les Romains assurés de la faveur & de la protection des Dieux, commencerent tout de nouveau à combattre, comme si on ne leur eût donné le signal que dans ce moment; car, les Roraires s'avançant entre les intervalles, coururent se joindre aux Hastats & aux Princes, & augmenterent leur confiance & leurs forces; tandis que les Triaires appuyés, sur leurs genoux droits, attendoient pour se lever, que le Consul leur en donnât le signal.

Mais, comme dans les autres parties de la bataille les Latins étoient supérieurs par le nombre, T. Manlius Torquatus ayant appris la destinée de son Collegue, & donné à une mort si glorieuse les larmes & les éloges qu'elle méritoit, douta un moment s'il n'étoit pas tems de faire avancer les Triaires. Mais, jugeant qu'il étoit plus à propos de les réserver pour le dernier effort, il fit passer les Accenses de la queue à la tête. Les Latins, voyant de loin qu'ils s'avançoient, les prirent pour les Triaires des Romains, & ordonnerent aussitôt aux leurs de se lever & de faire leur devoir. Après que ces braves, en combattant avec beaucoup d'acharnement & long-tems, se furent extrêmement fatigués; après qu'ils eurent ou rompu ou émoussé leurs javelines; comme ils poussoient cependant leurs adversaires, & que se regardant comme entiérement vainqueurs, ils étoient parvenus jusqu'aux derniers rangs des Romains : » Amis, dit le » Consul à ses Triaires, par» tez maintenant, & opposez » tout votre courage & tou» tes vos forces à des gens » épuisés de fatigue & de lassi» tude, & souvenez-vous dans » cette action de votre patrie, » de vos peres & meres, de » vos femmes & de vos enfans, » & du Consul qui a donné sa » vie pour vous assurer la vic» toire. » Alors ils se leverent pleins de vigueur, & ayant laissé passer les Hastats & les Princes dans les routes qui séparoient leurs compagnies, ils pousserent de grands cris; & donnant de leurs javelines éclatantes dans le visage des ennemis, ils les mirent bientôt en désordre. Lorsqu'ils eurent taillé en pieces cette troupe la plus forte de l'armée Latine, ils passerent à travers des autres manipules, comme s'ils n'eussent point eu d'armes à leur opposer, sans recevoir aucune blessure, & en firent un si grand carnage, qu'à peine se sauva-t-il le quart des ennemis. Les Samnites, rangés en bataille au pied des montagnes, ne

contribuerent pas peu à augmenter la frayeur des Latins. Au reste, tous les citoyens, aussi-bien que les alliés, convinrent que le succès de cette journée étoit dû principalement aux Consuls, dont l'un attira sur lui seul toute la colere des Dieux du ciel & des enfers, & l'autre donna dans la bataille des preuves si éclatantes d'un courage intrépide & d'une prudence consommée, que tout ceux qui ont laissé à la postérité le détail de cette action, aussi-bien les Latins que les Romains, n'ont pas fait difficulté d'assurer que la victoire ne pouvoit manquer de passer dans le parti qu'auroit commandé T. Manlius Torquatus, quel qu'il fût. Le vainqueur retourna ensuite à Rome. Les vieillards allerent audevant de lui; mais, il est certain que la jeunesse ne sortit point de la ville, & que tant qu'il vécut, elle conserva pour lui une haine implacable, & le détesta comme le plus barbare de tous les peres.

Il est assez naturel d'examiner ce qu'il faut penser de l'action de T. Manlius Torquatus, qui fait mourir impitoyablement son fils pour avoir combattu contre sa défense; si l'on doit la regarder comme une action vertueuse & louable, ou comme un excès de sévérité qui ne peut être trop détesté, parce qu'il est poussé jusqu'à la barbarie. On est étonné en même-tems de voir dans le même homme deux caractères absolument opposés, une tendresse généreuse à l'égard d'un pere de qui il n'avoit reçu que de mauvais traitemens, une dureté inhumaine à l'égard d'un fils, dont tout le crime étoit de s'être abandonné à un désir de gloire immodéré, mais pardonnable, ce semble, à son âge.

La démarche hardie & périlleuse de T. Manlius Torquatus pour sauver son pere, marque certainement que ce n'étoit point un mauvais cœur, fermé aux sentimens que la nature & l'humanité inspirent. Il faut donc chercher une autre cause du traitement qu'il fait à son fils. Elle n'est point obscure ni douteuse. Le zele pour la patrie dont il étoit dévoré, l'emporta sur les sentimens de la nature & sur la tendresse paternelle; & Tite-Live n'a pas manqué de le lui faire déclarer, dans la harangue qu'il lui met dans la bouche. T. Manlius Torquatus étoit pere, mais il étoit Consul. Il aimoit son fils, mais il aimoit encore plus la patrie. On sçait qu'elle étoit l'idole des Romains, à laquelle ils se croyoient obligés de tout sacrifier, nous disons obligés par les loix mêmes, qui régloient l'ordre des devoirs. Les Dieux avoient le premier rang, la patrie le second; les devoirs mutuels des peres & des fils n'avoient que le troisieme lieu. Quand il y avoit conflit entre les deux derniers, le combat étoit rude; & pour donner l'avantage à la patrie, il falloit avoir une fermeté, ou,

pour parler plus juste, une sorte de férocité, qui fît taire les sentimens gravés le plus profondément dans le cœur de l'homme. Car, il faut l'avouer, quelque grandeur d'ame qu'on prétende attacher aux principes qui firent agir M. Brutus, T. Manlius Torquatus & quelques autres célebres Romains, quand on les examine sérieusement & de sang froid, on ne peut se dissimuler qu'on sent en soi-même une voix secrete qui les condamne, parce qu'ils répugnent aux sentimens de la nature & de l'humanité.

MANLIUS [T.], *T. Manlius*, fils de T. Manlius Torquatus. *Voyez* l'article précédent.

MANLIUS [CN.], (*a*) *Cn. Manlius*, fut élevé au Consulat avec M. Popillius Lénas, l'an de Rome 396, & 356 avant Jesus-Christ. Cette année, les Tiburtes étant partis secrétement à l'entrée de la nuit, entrerent en armes sur les terres de la République, & allerent piller jusqu'aux portes de la ville. Les citoyens se réveillent bien allarmés ; & ce qui augmente leur terreur, c'est qu'ils sont surpris au milieu des ténebres, & ne savent à quel ennemi ils ont affaire. Cependant, après qu'on eut crié promptement aux armes, on plaça des troupes aux portes & par tout où il en falloit pour défendre les murailles. Dès que le jour parut, les Consuls voyant qu'ils n'avoient affaire qu'à un petit nombre de Tiburtes, sortirent par deux portes différentes, & vinrent fondre sur eux, chacun de leur côté, dans le tems qu'ils commençoient déjà à attaquer les murailles. A peine soutinrent-ils le premier choc des Romains ; ce qui fait voir qu'ils avoient plus compté sur la discorde des ennemis que sur leur propre valeur.

Deux ans après, Cn. Manlius fut élevé de nouveau au Consulat, & il eut pour collegue C. Marcius. Celui-ci conduisit son armée contre les Privernates, & Cn. Manlius marcha contre les Falisques. Mais, il ne fit rien de mémorable, si ce n'est que dans son camp près de Sutrium, il fit porter par les suffrages des soldats séparés en tribus, une loi qui ordonnoit aux maîtres, de mettre dans le trésor public, le vingtieme du prix des esclaves qu'ils affranchiroient. Les Sénateurs la confirmerent volontiers, voyant que c'étoit une ressource considérable pour le trésor épuisé. Mais, les Tribuns du peuple moins choqués de la loi, toute extraordinaire qu'elle étoit, que des conséquences qu'elle pouvoit avoir, défendirent sous peine de la vie, que dans la suite on tînt de pareilles assemblées hors de Rome, parce qu'avec une telle licence, il n'y auroit rien qu'on ne fît ordon-

(*a*) Tit. Liv. L. VII. c. 11, 16, 17, 22.

ser contre les intérêts du peuple, par des soldats qui avoient fait serment d'obéir aux Consuls.

Cn. Manlius fut créé inter-Roi, l'année suivante ; & six ans après, il fut nommé Censeur avec C. Marcius Rutilus.

MANLIUS [CN.] CAPITOLINUS, *Cn. Manlius Capitolinus*, (*a*) fut choisi maître de la cavalerie par le Dictateur L. Furius, l'an de Rome 410, & 342 avant Jesus-Christ.

MANLIUS [T.] TORQUATUS, *T. Manlius Torquatus*, (*b*) fut créé Consul avec M. Fulvius Pétinus, l'an de Rome 453, & 299 avant Jesus-Christ. Ayant été chargé de la guerre d'Étrurie, il ne fut pas plutôt entré dans sa province, que comme il faisoit faire l'exercice à sa cavalerie, son cheval courant à bride abattue, le jetta par terre avec tant de violence, que peu s'en fallut qu'il n'expirât dans le moment ; au moins ne vécut-il que trois jours après cet accident.

MANLIUS [L.] TORQUATUS, *L. Manlius Torquatus*, (*c*) étant simple Lieutenant, l'an de Rome 457, & 295 avant Jesus-Christ, marcha au secours de quelques fourrageurs, que les ennemis avoient investis, & les delivra du péril.

MANLIUS [L.] VULSON, *L. Manlius Vulso*, (*d*) fut créé Consul, l'an de Rome 496, & 256 avant Jesus-Christ. Il eut d'abord pour Collegue Q. Cédicius ; mais celui-ci étant venu à mourir, on lui substitua M. Atilius Régulus.

Les Romains méditoient alors de porter la guerre en Afrique, & d'aller attaquer les Carthaginois dans leur propre païs. Il n'y avoit rien que ceux-ci craignissent davantage, & pour détourner un coup si dangereux, ils résolurent de donner bataille à quelque prix que ce fût. La flotte des Romains étoit de trois cens trente vaisseaux, & portoit cent quarante mille hommes, chaque vaisseau ayant trois cens rameurs, & cent vingt combattans. Celle des Carthaginois, commandée par Hannon & Amilcar, avoit vingt vaisseaux de plus, & plus de monde aussi à proportion. Les deux flottes se trouverent en présence près d'Ecnome en Sicile. On ne pouvoit envisager deux flottes & deux armées si nombreuses, ni être témoin des mouvemens extraordinaires qui se faisoient pour se préparer au combat, sans être saisi de quelque frayeur dans la vue du danger qu'alloient courir deux des plus puissans peuples de la terre. Comme le courage, aussi-bien que les forces, étoit égal des deux côtés, le combat fut opiniâtre, & le succès long-tems douteux, mais enfin les Cartha-

(*a*) Tit. Liv. L. VII. c. 28.
(*b*) Tit. Liv. L. X. c. 9, 11.
(*c*) Tit. Liv. L. X. c. 26.

(*d*) Roll. Hist. Anc. Tom. I. pag. 170, 171. Tom. V. pag. 848. & *suiv.* Hist. Rom. T. II. p. 505. & *suiv.*

ginois furent vaincus. Plus de soixante de leurs vaisseaux furent pris, & trente coulés à fond. Les Romains en perdirent vingt-quatre, dont aucun ne tomba entre les mains des ennemis.

Le fruit de cette victoire fut, comme l'avoient projetté les Romains, de faire voile en Afrique, après avoir radoubé les vaisseaux, & les avoir remplis de tous les préparatifs nécessaires pour soutenir une longue guerre dans un païs étranger. Ils aborderent heureusement en Afrique, & commencerent par se rendre maîtres d'une ville nommée Clypéa, qui avoit un bon port. Delà, après avoir dépêché des courriers à Rome, pour donner avis de leur débarquement, & pour recevoir les ordres du Sénat, ils se répandirent dans le plat païs, y firent un dégât épouvantable, emmenerent un grand nombre de troupeaux & vingt mille captifs. Le courrier cependant étant revenu de Rome, apporta les ordres du Sénat, qui avoit jugé à propos de continuer à M. Atilius Régulus, sous la qualité de Proconsul, le commandement des armées d'Afrique, & de rappeller L. Manlius Vulson avec une grande partie de la flotte & des troupes, ne laissant à M. Atilius Régulus que quarante vaisseaux, quinze mille hommes de pied, & cinq cens chevaux.

L. Manlius Vulson, pour prévenir le tems de l'hiver, partit aussi-tôt. Zonare rapporte que ce Consul emmena plusieurs citoyens Romains pris par les Carthaginois dans les années précédentes, & délivrés par lui d'esclavage. L. Manlius Vulson, de retour à Rome avec un grand butin, y fut très-bien reçu, & on lui accorda l'honneur du triomphe naval.

MANLIUS [T.] TORQUATUS, *T. Manlius Torquatus*, (a) fut créé Consul avec C. Atilius Bulbus, l'an de Rome 517, & 235 avant Jesus-Christ. Ce Général, à qui la Sardaigne étoit échue par sort, ayant battu les ennemis en plusieurs rencontres, subjugua toute l'isle, & la soumit entiérement aux Romains; ce qui lui mérita l'honneur du triomphe.

Rome alors se trouva sans ennemis & sans guerre, ce qui ne s'étoit point encore vu depuis près de quatre cens quarante ans, & le temple de Janus fut fermé pour la seconde fois; cérémonie qui annonçoit une paix générale. Il avoit été fermé pour la premiere fois sous le regne de Numa Pompilius; & il ne le fut pour une troisieme fois que sous Auguste.

T. Manlius Torquatus fut créé de nouveau Consul, l'an

(a) Tit. Liv. L. XXII. c. 60, 61. L. XXIII. c. 34, 40, 41. L. XXV. c. 5. L. XXVI. c. 22. L. XXVII. c. 33. & *seq.* Plut T. I. p. 73. Roll. Hist. Rom. T. III. p. 10, 11, 42, 252. & *suiv.*

de

de Rome 528, & 224 avant Jesus-Christ, & il eut alors pour collegue Q. Fulvius Flaccus. Huit ans après, les prisonniers Romains, que les Carthaginois avoient faits à la bataille de Cannes, ayant envoyé des députés à Rome pour demander qu'on les rachetât, les sentimens furent fort partagés dans le Sénat. Les plus compatissans vouloient qu'on les rachetât des deniers du trésor public; d'autres soutenoient que la République n'étoit pas en état de fournir à cette dépense, qu'il suffisoit de leur permettre de se racheter de leurs deniers; ils ajoutoient que l'État pouvoit aider ceux qui n'avoient point d'argent comptant, à condition qu'ils engageroient leurs terres ou leurs maisons pour la sûreté de la somme qu'on leur auroit prêtée.

Alors T. Manlius Torquatus, qui se faisoit remarquer sur tout par une sévérité antique, qu'il poussoit même, au jugement de plusieurs, jusqu'à la dureté, lorsque son tour fut venu de parler, s'expliqua en ces termes: « Si les députés s'étoient contentés de demander » qu'on les rachetât, sans attaquer la réputation des autres, » je vous aurois dit mon sentiment en un mot. Je vous aurois » simplement exhortés à imiter » l'exemple que vous ont donné vos peres, & dont nous ne » sçaurions nous écarter, sans » ruiner la discipline militaire. » Mais, comme ils ont pres- » que fait gloire de s'être rendus aux ennemis, & qu'ils » n'ont pas fait difficulté de se » préférer, non-seulement à » ceux qui ont été pris sur le » champ de bataille, mais même à ceux qui se sont retirés » à Vénusie ou à Canusium, » & au Consul C. Térentius » Varron lui-même, je crois » devoir vous instruire de tout » ce qui s'est passé après la » journée de Cannes. Que n'ai-je pour auditeurs les soldats » de Canusium, témoins irréprochables de la valeur & de » la lâcheté de chacun; ou au » moins P. Sempronius, au » conseil & à l'exemple duquel » s'ils avoient déféré, ils seroient aujourd'hui soldats » dans notre camp, & non » prisonniers entre les mains » des ennemis. Mais, quelle a » été leur conduite? Depuis » que la plûpart des ennemis » furent rentrés dans leur camp, » ou pour se reposer des fatigues du combat, ou pour se » livrer à la joie qui suit toujours la victoire, il se passa » une nuit toute entiere, pendant laquelle il étoit aisé à » ceux-ci de faire retraite. » Comment quelques corps-de-gardes Carthaginois auroient-ils arrêté sept mille hommes, » qui pouvoient s'ouvrir un » passage à travers une armée » entiere? Mais, ils n'ont eu » ni assez de cœur pour l'entreprendre d'eux mêmes, ni » assez de docilité pour suivre » celui qui leur en donnoit

» l'exemple, & qui les exhor-
» toit à l'imiter. Durant la plus
» grande partie de la nuit, P.
» Sempronius ne cessa de les
» avertir & de les presser de
» marcher sur ses traces, pen-
» dant que les ennemis étoient
» encore en petit nombre au-
» tour de leur camp, pendant
» que le silence regnoit par
» tout, pendant que la nuit
» pouvoit couvrir leur retraite.
» Il eut beau leur remontrer
» qu'avant que le jour parût,
» ils seroient arrivés dans des
» villes alliées où ils n'auroient
» plus rien à craindre, leur
» citant plusieurs exemples
» capables de les animer.
» Rien ne fut capable de fai-
» re impression sur eux. Sol-
» dats sans cœur! Il vous mon-
» troit un chemin qui vous
» conduisoit à votre salut & à
» la gloire; & le courage vous
» manque, lors même qu'il
» s'agit de vous sauver! Que
» feriez-vous donc, s'il s'agis-
» soit de mourir pour la patrie?
» Vous aviez devant les yeux
» cinquante mille de vos ci-
» toyens & de vos alliés éten-
» dus morts sur le champ de
» bataille; & tant d'exemples
» de courage ne peuvent vous
» en inspirer! Encore, si vous
» vous étiez contentés d'être
» lâches. Mais non-seulement
» vous avez refusé de suivre
» celui qui vous donnoit un bon
» conseil, vous vous êtes mis
» en état de le retenir lui-mê-
» me & de l'arrêter, si, à la
» tête d'une troupe de soldats
» plus courageux que vous, il
» n'eût mis l'épée à la main
» pour écarter des lâches & des
» traîtres. Il a fallu que P. Sem-
» pronius ait forcé ses propres
» citoyens, avant que de forcer
» les ennemis. Et Rome regret-
» teroit de tels soldats! Par-
» mi sept mille hommes, il s'en
» est trouvé six cens qui ont eu
» assez de valeur pour revenir
» libres & les armes à la main
» dans leur patrie, sans que
» quarante mille ennemis aient
» pu les effrayer, ni les rete-
» nir. Combien deux légions
» presque entieres auroient-
» elles trouvé plus de facilité à
» exécuter la même entreprise?
» Pour finir, voici à quoi je
» réduis mon sentiment. Je crois
» que vous ne devez non plus
» racheter ceux-ci, que livrer
» à Annibal ceux qui ont passé
» au travers des ennemis avec
» une extrême valeur, & se
» sont eux-mêmes rendus à leur
» patrie. »

Ce discours fit un grand effet. Les Sénateurs, touchés des raisons de T. Manlius Torquatus, eurent moins d'égard aux intérêts du sang qui les lioit à plusieurs des prisonniers, qu'aux conséquences fâcheuses que pourroit avoir une indulgence si peu conforme à la sévérité de leurs ancêtres. Ils ne croyoient pas non plus qu'il fût à propos de faire une dépense, qui en même tems épuiseroit le trésor de la République, & fourniroit à Annibal une ressource dont on

sçavoit qu'il avoit un extrême besoin.

L'année suivante, T. Manlius Torquatus, ayant été envoyé dans l'isle de Sardaigne, y ranima la vigueur des armes Romaines qui avoient beaucoup langui depuis la maladie du préteur Q. Mucius. T. Manlius Torquatus mit ses vaisseaux en sûreté dans le port de Carales, aujourd'hui Cagliari; & ayant fait prendre les armes à l'équipage, il joignit ses soldats aux troupes, qu'il avoit reçues du Préteur, & composa du tout une armée de vingt mille hommes de pied & de douze cens chevaux. Il eut contre les habitans du païs de fort heureux succès, qui auroient terminé la guerre de Sardaigne, si Asdrubal le Chauve, avec sa flotte Carthaginoise que la tempête avoit poussée vers les isles Baléares, ne fût arrivé fort à propos pour rassurer les peuples qui étoient sur le point de rentrer sous la domination des Romains. T. Manlius Torquatus n'eut pas plutôt appris l'arrivée de la flotte Carthaginoise, qu'il se retira à Carales; ce qui donna à Hampsicoras, Général des Sardiens, la facilité de se joindre à Asdrubal. Ce dernier, ayant débarqué ses troupes & renvoyé ses vaisseaux à Carthage, partit avec Hampsicoras qui connoissoit le païs, pour aller piller les alliés du peuple Romain. Il se seroit avancé jusqu'à Carales, si T. Manlius Torquatus ne fût venu au devant de lui avec son armée, & n'eût arrêté les ravages qu'il faisoit dans la campagne. Les deux armées se camperent assez près l'une de l'autre; ce qui occasionna d'abord plusieurs petits combats, où les deux partis avoient alternativement l'avantage. Enfin, ils en vinrent à une bataille générale, qui dura quatre heures. Les Sardiens combattirent mollement à leur ordinaire; ce furent les Carthaginois qui tinrent pendant un tems la victoire douteuse. Enfin, ils lâcherent pied eux-mêmes, lorsqu'ils virent l'armée des Sardiens en déroute, & la terre couverte de leurs morts. T. Manlius Torquatus, ayant fait avancer l'aîle qui avoit vaincu les Sardiens, enveloppa les Carthaginois dans le tems qu'ils tournoient le dos. Alors, ce fut un carnage, plutôt qu'un combat. Il demeura douze mille hommes sur le champ de bataille, tant Carthaginois que Sardiens. On en prit environ trois mille six cens, avec vingt-sept drapeaux. Ce qui rendit ce combat plus célebre & plus mémorable, c'est qu'Asdrubal, qui commandoit l'armée ennemie, y demeura lui-même prisonnier avec Magon & Hannon, deux des plus qualifiés d'entre les Carthaginois. Les Généraux Sardiens illustrerent aussi cette victoire des Romains par leurs disgraces. Car Hiostus, fils d'Hampsicoras, fut tué dans le combat; & Hampsicoras son pere s'étant sauvé par la fuite

avec un petit nombre de cavaliers, n'eut pas plutôt appris la mort de son fils, qui mettoit le comble à son infortune, qu'il se donna la mort à lui-même dès la nuit suivante.

Cornus, ville capitale du canton où s'étoit donnée la bataille, servit de retraite aux autres. Mais, T. Manlius Torquatus l'ayant investie avec son armée victorieuse, s'en rendit maître au bout de quelques jours. A l'exemple de Cornus, les autres villes qui avoient pris le parti d'Hampsicoras & des Carthaginois, envoyerent des ôtages au vainqueur & se rendirent à lui. Après avoir exigé d'elles de l'argent & des vivres, selon les forces de chacune, il se retira à Carales avec son armée. Il y fit embarquer ses soldats dans les vaisseaux qu'il avoit laissés dans le port, & s'en retourna à Rome. Ayant appris au Sénat la réduction de la Sardaigne, il remit aux Questeurs ou Trésoriers, l'argent qu'il en rapportoit, aux Édiles les vivres qui lui restoient, & les prisonniers au préteur Q. Fulvius.

L'an de Rome 540, & 212 avant Jesus-Christ, il brigua la charge de souverain Pontife, mais il ne put l'obtenir. Deux ans après, il montra bien plus de modération. La centurie des jeunes, appellée Véturie, à qui il étoit échu par le sort de donner la premiere son suffrage, choisit T. Manlius Torquatus pour un des Consuls de cette année. Déjà une foule de gens persuadés que la pluralité des suffrages, comme il ne manquoit jamais d'arriver, ratifieroit ce choix, s'assembloit au tour de T. Manlius Torquatus qui étoit présent, pour le féliciter sur sa promotion. T. Manlius Torquatus alors s'approchant du tribunal du Consul, le pria de vouloir bien l'entendre. Tout le monde étoit dans l'attente de ce qu'il alloit demander, & l'on fut bien étonné de l'entendre s'excuser d'accepter la premiere dignité de la République, alléguant pour raison la foiblesse de ses yeux. Il ajouta que ce seroit une témérité inexcusable à un Général, aussi-bien qu'à un pilote, lorsqu'il ne pouvoit se conduire que par les yeux d'autrui, de prétendre que les autres se reposassent sur lui du soin de leurs vies & de leurs intérêts les plus chers ; qu'ainsi il prioit le Consul de renvoyer aux voix la centurie des jeunes gens qui venoit de donner son suffrage, & de les exhorter à faire attention, avant que de nommer les Consuls, à la qualité de la guerre que l'on avoit à soutenir en Italie, & aux conjonctures où se trouvoit actuellement la République. Qu'à peine avoit-on pu encore se remettre de l'alarme & de l'épouvante qu'avoit causées dans Rome l'approche d'Annibal, lorsque quelques mois auparavant ce redoutable ennemi avoit fait avancer ses troupes jusqu'aux portes de

la ville. La centurie répondit qu'elle ne changeoit point de sentiment, & qu'elle persistoit dans le choix qu'elle venoit de faire.

Alors T. Manlius Torquatus le prenant sur un ton plus ferme : » Si je suis Consul, dit-il, » je ne pourrai supporter la » licence de vos mœurs, ni » vous la sévérité de mon com- » mandement. Retournez donc » aux suffrages, & souvenez- » vous que nous avons la guer- » re en Italie contre les Car- » thaginois, & qu'Annibal est » à leur tête. » Le ton d'autorité que T. Manlius Torquatus avoit pris, & l'admiration de sa générosité qui se déclara par un applaudissement universel, firent comprendre à la centurie qu'il falloit penser à un autre choix.

T. Manlius Torquatus fut créé Dictateur sur la fin de l'année 544 de Rome, & 208 avant Jesus-Christ, pour tenir les assemblées & présider à la célébration des jeux. Il choisit pour maître de la cavalerie C. Servilius alors Édile curule. Le Sénat ordonna au Dictateur, le premier jour qu'il fut assemblé, de célébrer les grands jeux, que M. Émilius, préteur de la ville, avoit fait représenter sous le consulat de C. Flaminius & de Cn. Servilius, & qu'il avoit voués pour cinq ans. Le Dictateur les célébra alors, & à son exemple, les voua encore pour cinq autres années. Dès que les assemblées eurent été terminées, & les jeux célébrés, T. Manlius Torquatus & C. Servilius sortirent de charge ; & il fut ordonné à T. Manlius Torquatus de passer la mer, en qualité de député, pour examiner ce qui se passoit dans la Grece ; & comme on devoit célébrer pendant cette campagne les jeux Olympiques, où l'on voyoit ordinairement un grand concours de tous les peuples de Grece, il étoit chargé, s'il pouvoit passer en sûreté à travers les quartiers des ennemis, de se trouver à cette assemblée ; & là, de déclarer aux Siciliens que la guerre avoit obligés de quitter leur païs, & aux citoyens de Tarente, qu'Annibal avoit exilés, que le peuple Romain leur permettroit de retourner dans leur patrie, & de rentrer en possession des biens qui leur avoient appartenu avant la guerre.

MANLIUS [L.], *L. Manlius*, (*a*) étoit Préteur l'an de Rome 534, & 218 avant Jesus-Christ. Il fut envoyé dans la Gaule avec deux légions Romaines, six cens cavaliers qui en faisoient ordinairement partie, dix mille piétons, & mille cavaliers alliés.

Un jour, ayant appris que la ville de Mutine où se trouvoient alors des députés Romains, étoit dans le plus grand danger, & ne consultant d'a-

(*a*) Tit. Liv. L. XXI. c. 17, 25, 26. L. XXIII. c. 33, 35.

bord que les mouvemens de sa colere, il fit marcher ses troupes vers cette ville, sans avoir pris aucune précaution pour sa sûreté. Le chemin par où il lui falloit passer étoit rempli de broussailles & d'arbrisseaux incultes. S'étant engagé dans ce défilé, avant que d'avoir fait reconnoître les lieux, il tomba dans une embuscade, où il perdit une grande partie de ses gens, & eut bien de la peine à se sauver lui-même avec le reste. Dès qu'il eut gagné la plaine, il campa; & les Gaulois désespérant de pouvoir le forcer dans ses retranchemens, cesserent de le harceler; ce qui fit reprendre courage à ses soldats, malgré la perte qu'ils venoient de faire. Il se mit donc en marche tout de nouveau, & ne rencontra point d'ennemis tant que ses troupes marcherent à découvert. Mais, dès qu'elles se furent engagées dans les bois, les Gaulois revinrent à la charge; & ayant attaqué l'arrieregarde, ils mirent le désordre dans toute l'armée, tuerent huit cens soldats, & prirent huit drapeaux. Dès que les Romains furent sortis des bois & des défilés, ils n'eurent plus rien à craindre de la part des Gaulois, qui cesserent dès-lors de les incommoder. Ainsi, ils continuerent leur marche en toute sûreté, par des lieux découverts jusqu'à ce qu'enfin ils arriverent à Tanétum, bourgade située sur les bords du Pô. Ils s'y retrancherent; & subsistant aisément des vivres qui leur venoient par la riviere, ou qui leur étoient fournis par les Gaulois Brixiains, ils résisterent pendant quelque tems aux efforts de leurs ennemis, dont le nombre se multiplioit de jour en jour. Les secours qu'on envoya bientôt de Rome, obligerent enfin ces derniers de se retirer.

L. Manlius, à l'occasion d'une sédition qui s'étoit élevée parmi les soldats, fit vœu de bâtir un temple à la Concorde; & ce vœu fut accompli l'année suivante par l'ordre du préteur M. Émilius. Peu de tems après, L. Manlius se mit sur les rangs pour briguer le Consulat, mais il ne l'obtint pas cependant.

MANLIUS [L.] ACIDINUS, *L. Manlius Acidinus*, (a) fut créé Préteur, l'an de Rome 542, & 210 avant Jesus-Christ. Il eut la charge de rendre la justice aux citoyens de Rome. Trois ans après, il commanda une armée dans l'Ombrie. L'année suivante, il servit en Espagne sous P. Scipion; & ce Général, voulant cette même année retourner en Italie, laissa le gouvernement de la Province à L. Manlius Acidinus & à L. Lentulus. L'année d'après il y eut quelques mouvemens en Espagne. L. Manlius Acidinus & L. Lentulus ne cru-

(a) Tit. Liv. L. XXVI. c. 23. L. XXVII. c. 4, 50. L. XXVIII. c. 38. L. XXIX. c. 2, 3, 13. L. XXXII. c. 7.

rent pas devoir les négliger. C'est pourquoi, ayant joint leurs forces, ils entrerent dans le païs des Ausétains; & le traversant, sans y faire aucun dégât, quoiqu'ils fussent informés de leur révolte, ils arriverent jusqu'à la vue des ennemis, en sorte qu'ils n'en étoient éloignés que de trois milles. Ils tenterent d'abord les voies de la négociation, pour les engager à rentrer dans le devoir & à mettre bas les armes. Mais, les Espagnols, pour toute réponse, ayant lâché leur cavalerie contre les fourrageurs des Romains, celle des Romains vint à leur secours; ce qui occasionna un combat de cavalerie, où il ne se passa cependant rien de mémorable. Mais, le lendemain, il y en eut un autre, où les deux armées combattirent avec beaucoup de courage. Les Espagnols furent défaits, & leur chef resta sur le champ de bataille.

L'année suivante, qui étoit l'an de Rome 548, & l'an 204 avant Jesus-Christ, on continua le gouvernement de l'Espagne à L. Manlius Acidinus & à L. Lentulus, tel & dans les mêmes bornes qu'ils l'avoient eu précédemment. L. Manlius Acidinus ne retourna à Rome que cinq ans après; & voyant que le Tribun du peuple M. Porcius Léca s'opposoit au petit triomphe que le Sénat lui avoit accordé, il entra en simple particulier dans la ville, & porta dans le trésor public douze cens livres d'argent, & environ trente livres d'or.

MANLIUS [P.] VULSON, *P. Manlius Vulso*, (a) fut élevé à la Préture, l'an de Rome 542, & 210 avant Jesus-Christ, & eut ordre de passer en Sardaigne pour se mettre à la tête de deux légions que L. Cornélius y avoit commandées l'année précédente. Sur la fin de la campagne, une flotte Carthaginoise, composée de quarante vaisseaux, sous la conduite d'Amilcar, passa en Sardaigne, & fit une descente sur les terres des Olbiens. Mais, P. Manlius Vulson étant venu à la rencontre des ennemis, ils se rembarquerent aussitôt.

MANLIUS [A.], *A. Manlius*, (b) Tribun des soldats, fut tué dans un combat, l'an de Rome 544, & 208 avant Jesus-Christ.

MANLIUS [L.] TORQUATUS, *L. Manlius Torquatus*, (c) Pontife, mourut, l'an de Rome 550, & 202 avant Jesus-Christ, & il eut pour successeur C. Sulpicius Galba.

MANLIUS [Cn.] VULSON, *Cn. Manlius Vulso*, (d) étoit Édile Curule, avec P. Cornélius Scipion, l'an de Rome

(a) Tit. Liv. L. XXVI. c. 23, 28. L. XXVII. c. 6.
(b) Tit. Liv. L. XXVII. c. 27.
(c) Tit. Liv. L. XXX. c. 39.
(d) Tit. Liv. L. XXXIII. c. 25, 42, 43. L. XXXIV. c. 53. L. XXXV. c. 9, 10. L. XXXVII. c. 47. L. XXXVIII. c. 12. *& seq.* L. XXXIX. c. 6, 40. Corn. Nep. in Annib. c. 13. Roll. Hist. Rom. Tom. IV. pag. 340, 347, 355. *& suiv.*

555, & 197 avant Jesus-Christ. Ils firent représenter cette année dans le Cirque & sur le Théâtre les jeux Romains. Pendant les quatre jours qu'ils durerent, ces Magistrats firent éclater une magnificence, & tout le peuple une joie, qui n'avoient point d'exemple, à cause des grands avantages qu'on avoit remportés sur les ennemis de la République.

Deux ans après, Cn. Manlius Vulson parvint à la Préture, & fut chargé du Gouvernement de la Sicile. L'année suivante, il fut un des Triumvirs qu'on choisit pour aller établir une colonie Latine dans le territoire de Thurium. Quelques années après, il brigua le Consulat, qu'il ne put obtenir alors. Il ne fut élevé à cette dignité que l'an de Rome 563, & 189, avant Jesus-Christ, & il eut pour collegue M. Fulvius Nobilior. Le sort donna à ce dernier l'Étolie pour département, & l'Asie à Cn. Manlius Vulson.

Dès le commencement du printems, il vint à Éphese, & prit le commandement des troupes que lui remit L. Scipion. Après en avoir fait la revue, il assembla les soldats; & ayant loué la valeur avec laquelle ils avoient dompté Antiochus dans un seul combat, il les exhorta à l'employer encore contre les Gaulois qui avoient donné du secours à ce Prince, & dont le caractere étoit si féroce & si indomptable, que c'étoit en vain qu'ils avoient repoussé Antiochus au delà du mont Taurus, s'ils laissoient en deçà une nation si fiere & si puissante. Il parla de lui-même en peu de mots & avec modestie, sans rien dire, dont tout le monde ne reconnût la vérité. Ainsi, son discours fut généralement applaudi. Les soldats n'appréhendoient pas beaucoup les Gaulois, qui, ayant été vaincus avec Antiochus & toute son armée, seroient encore moins en état de résister seuls aux Romains. Mais, le Consul étoit fâché de l'absence d'Eumene qui étoit alors à Rome, parce qu'il connoissoit parfaitement le païs & l'ennemi, & qu'il étoit de son intérêt qu'on opprimât des voisins aussi incommodes pour lui que les Gaulois. A son défaut, il fit venir son frere Attale de Pergame, & l'ayant exhorté à se joindre à lui contre les ennemis, il le renvoya chez lui pour préparer les secours qu'il avoit promis de lui amener.

Quelques jours après, étant allé d'Éphese à Magnésie, il y rencontra Attale qui venoit au devant de lui avec mille hommes de pied & deux cens cavaliers, ayant ordonné à son frere Athénée de le suivre avec le reste des troupes, & confié la garde de Pergame à ceux dont il connoissoit le zele & la fidélité. Cn. Manlius Vulson donna à ce jeune Prince les louanges que méritoit son attachement aux intérêts du peuple Romain, & alla camper

avec lui sur les bords du Méandre, en attendant les vaisseaux dont il avoit besoin pour mettre ses troupes de l'autre côté de ce fleuve, qu'elles ne pouvoient passer à gué à cause de sa profondeur.

Après qu'ils eurent passé le Méandre, ils allerent à Hiéra-Comé où l'on voyoit un temple d'Apollon très-auguste, dont les Prêtres rendoient les oracles du Dieu en vers assez élégans. De-là en deux jours ils arriverent sur les bords du fleuve nommé Harpase, où les députés des Alabandiens vinrent trouver Cn. Manlius Vulson, pour le prier de remettre en leur puissance par son autorité ou la force de ses armes, un château dont les habitans s'étoient tout récemment révoltés contre eux. Athénée, frere d'Eumene & d'Attale, s'y rendit aussi avec Leusus de Crete & Corragus de Macédoine. Ils lui amenerent mille hommes de pied de diverses nations & trois cens cavaliers. Le Consul envoya un Tribun des soldats avec quelques troupes qui reprirent le château de force, & le rendit aux Alabandiens. Pour lui, sans se détourner du chemin, il alla camper près d'Antioche sur le Méandre.

Ce fut là que Séleucus, fils d'Antiochus, vint le trouver, faisant apporter le bled que son pere s'étoit obligé par le traité de fournir à l'armée des Romains. Il fit quelque difficulté d'en donner aux troupes Auxiliaires d'Attale, prétendant n'en devoir qu'aux soldats Romains ; mais, le Consul par sa constance le força de se relâcher sur ce point, ayant envoyé un Tribun dans les légions faire défense aux Romains de rien prendre, que les troupes d'Attale n'eussent reçu leur part. Ils arriverent delà à la ville de Gordiutique, d'où, après trois campemens, ils vinrent à Tabes, ville située sur les confins de la Pisidie, vis-à-vis la mer de Pamphylie. Les habitans de cette contrée, avant qu'ils eussent reçu aucun échec, étoient fiers & belliqueux. Alors même ayant lâché leur cavalerie contre les Romains, ils causerent quelque désordre dans leur marche au premier choc. Mais, reconnoissant bientôt qu'ils n'étoient égaux à eux, ni par le nombre, ni par la valeur, ils rentrerent dans leurs murailles, & envoyerent demander pardon de leur faute, offrant au Consul de lui rendre la ville. Ils furent condamnés à payer vingt-cinq talens d'argent & dix mille mines de froment, moyennant quoi on accepta leur proposition.

Trois jours après, ils pousserent jusqu'à la riviere de Chaüs, d'où ils allerent prendre d'assaut la ville d'Ériza. De-là ils vinrent au fort appellé Thabusion, bâti sur un fleuve nommé Indus, depuis qu'un éléphant y avoit précipité un Indien. Ils vinrent ensuite à Cibyre ; & de Cibyre Cn. Manlius Vulson

conduisit son armée par le païs des Sindensiens, & passant le fleuve Calaure, campa sur l'autre bord. Le lendemain, il passa le long du marais de Caralitis, & ayant séjourné à Mandropolis, s'approcha de Lagon qui étoit la ville la plus voisine. Les Romains, la trouvant abandonnée par la fuite des habitans, en enleverent les provisions & les autres effets dont elle étoit abondamment pourvue. Le jour d'après les conduisit de la source du fleuve Lysis, jusqu'au fleuve Cobulatus. Ceux de Termesse assiégeoient alors la forteresse d'Isionda, après s'être rendu maîtres de la ville. Les habitans, qui n'espéroient d'ailleurs aucun secours, envoyerent des Ambassadeurs au Consul pour lui demander sa protection, & lui représenter qu'enfermés dans cette place avec leurs femmes & leurs enfans, il n'y avoit point de jour où ils ne fussent exposés à périr ou par la faim, ou par le fer de leurs ennemis. Le Consul qui ne cherchoit que l'occasion d'entrer dans la Pamphylie, alla faire lever le siege d'Isionda, & accorda la paix aux Termessiens, moyennant la somme de cinquante talens qu'ils lui compterent. Il en usa de même à l'égard des Aspendiens & des autres peuples de la Pamphylie.

Étant sorti de cette Province, il campa le premier jour sur les bords d'un fleuve, nommé Taurus, & le lendemain près d'un lieu appellé Xyline-Comé. Delà continuant sa route, il arriva à la ville de Cormase. Celle qui en étoit la plus voisine étoit Darse, que les habitans avoient abandonnée de frayeur, & laissée remplie de toute sorte de biens, à l'exemple de ceux de Lagon. Comme il passoit le long des marais de cette contrée, les Ambassadeurs de Lysinoé vinrent lui livrer leur ville. Delà il entra dans le territoire de Salagasse, fertile en toute sorte de grains & de fruits. Il étoit habité par les Pisides qui étoient les plus belliqueux de tout le païs. Leur fierté naturelle étoit encore augmentée par la fécondité de leurs campagnes, par la multitude de leurs citoyens, & la situation de leur ville, qui étoit des plus avantageuses. Le Consul, ne voyant point de députés de leur part, ordonna à ses troupes d'aller piller le plat païs. Quand ils virent qu'on enlevoit leurs biens sous leurs yeux, ils se radoucirent, & par le moyen des Ambassadeurs qu'ils envoyerent au Consul, obtinrent la paix, en payant cinquante talens, & vingt mille mines de froment & autant d'orge. L'armée alla camper delà au bourg d'Aporidos-Comé, près des fontaines d'Obrimes, où Séleucus vint le lendemain d'Apamée trouver le Consul. Cn. Manlius Vulson fit porter dans cette ville ses malades & les bagages inutiles ; puis avec les guides que lui donna Séleucus,

il s'avança le même jour jusqu'à la plaine de Métropolis, & le lendemain campa à Dinies dans la Phrygie, puis à Synnada. Comme la crainte avoit chassé les habitans de toutes les villes d'alentour, les soldats chargés du butin qu'ils y trouverent, ayant fait à peine deux lieues le jour suivant, s'arrêterent à Beudos la vieille, comme on l'appelloit alors, d'où le lendemain ils allerent à Anabura, & le jour d'après aux sources de l'Alandre, & le troisieme à Abbasse, où ils séjournerent plusieurs jours, parce qu'ils se trouvoient alors sur les frontieres des Tolistoboiens.

Cn. Manlius Vulson, ayant à faire la guerre contre une nation que tous les peuples voisins redoutoient si fort, crut devoir rassurer ses soldats. Les ayant donc assemblés : » J'avoue, leur dit-il, Romains, » que les Gaulois sont les plus » belliqueux de tous ceux qui » habitent l'Asie. Cette nation » féroce, après avoir traversé » une grande partie de la terre, toujours les armes à la » main, est venue s'établir au » milieu des peuples les plus » doux & les plus traitables du » monde. Ce qui contribue » beaucoup à rendre ces Barbares effroyables, c'est la » grandeur de leur taille, leur » chevelure longue & rousse, » leurs vastes boucliers, & » leurs épées d'une grandeur » énorme ; à quoi on peut » ajoûter l'horreur des cris & » des hurlemens qu'ils poussent » en allant au combat, & en » frappant de leurs lances sur » leurs boucliers, suivant une » coutume qu'ils n'affectent que » pour jetter la terreur dans » les esprits. Qu'il soit permis » aux Grecs, aux Phrygiens, » & aux Cariens de redouter » cet appareil & tout ce fracas » auxquels il ne sont pas faits. » Mais, pour les Romains qui » y sont accoutumés, ils en » connoissent & en méprisent » tout le ridicule & toute la » vanité. Ils ont mis une fois » nos ancêtres en fuite auprès » de l'Allia. Pendant deux cens » ans qui se sont écoulés depuis, les Romains les ont » toujours égorgés ou mis en » déroute comme des troupeaux de moutons ; & les » seuls Gaulois ont procuré à » nos Généraux plus de triomphes, que les autres nations » de l'Univers toutes ensemble. » C'est une expérience qu'on a » faite une infinité de fois. Pour » peu qu'on sçache arrêter la » premiere fougue de cette nation bouillante & emportée, » ils dégouttent de sueur ; ils » sont épuisés de fatigues, les armes leur tombent des mains ; & » dès que leur colere est émoussée, le soleil, la poussiere, » & la soif, sans le secours du » fer, suffisent pour abattre » leurs courages aussi flasques » & aussi moux que leurs corps. » Ce n'est pas seulement dans » des batailles générales de lé-

» gions à légions que nous avons
» éprouvé leurs forces, mais
» dans des combats singuliers
» d'homme à homme. T. Manlius & M. Valérius ont bien fait
» connoître combien la valeur
» mesurée des Romains l'emportoit sur la fureur aveugle
» des Gaulois. Et M. Manlius
» seul ne précipita-t-il pas du
» haut du lac Tarpeien une
» troupe de ces Barbares, près
» d'entrer dans le Capitole ?
» Cependant, nos ancêtres
» avoient alors affaire à de
» véritables Gaulois, nés &
» & élevés dans leur propre
» païs; au lieu que ceux que
» nous avons à combattre ont
» entiérement dégénéré. C'est
» un mêlange de Grecs & de
» Gaulois, comme leur nom
» le porte. Il en est d'eux comme des arbres & des animaux.
» Ce n'est pas tant la semence
» qui conserve ou change la
» bonté de leur espèce, que
» la terre qui les nourrit, &
» l'air qu'ils respirent. Les Macédoniens qui ont bâti Alexandrie dans l'Égypte, qui ont
» fondé Babylone, Séleucie &
» tant d'autres colonies en diverses parties de l'Univers,
» n'ont-ils pas pris aujourd'hui
» les mœurs des Syriens, des
» Parthes & des Égyptiens? Les
» plantes qui croissent dans
» leur terre natale, conservent
» toute leur vigueur & toute
» leur vertu; celles qu'on transplante dans un climat étranger, ne sont pas long-tems
» sans dégénérer. Vos ennemis
» ne sont donc que des Phrygiens chargés des armes des
» Gaulois; & vous aurez encore moins de peine à les
» vaincre aujourd'hui qu'ils sont
» seuls, que quand ils faisoient
» partie des troupes d'Antiochus. Je ne crains pas que
» nous n'ayions trop d'ennemis
» à combattre, mais que nous
» n'acquérions trop peu de
» gloire à les vaincre. Combien de fois Attale les a-t-il défaits & mis en fuite ?
» Si les bêtes féroces nouvellement prises, après avoir
» gardé quelque tems leur fureur naturelle, la dépouillent insensiblement entre les
» mains des hommes qui les
» nourrissent, persuadez-vous
» que le même changement se
» fait dans les hommes. Croyez-vous que les Gallo-Grecs
» ressemblent à leurs peres & à
» leurs ayeux? Chassés de leur
» patrie par le défaut d'habitations & de vivres, ils ont
» traversé les côtes âpres &
» incultes de l'Illyrie, passé la
» Péonie & la Thrace, en combattant contre les nations
» guerrieres qui leur disputoient le passage, & enfin se
» sont emparés de ce païs malgré les peuples qu'ils y ont
» trouvés. Après avoir souffert
» tant de maux qui les ont encore rendus plus farouches,
» cette terre les a reçus dans son
» sein, où ils se sont engraissés des biens qu'elle produit
» en abondance. Mais, la fertilité de ces campagnes, la

» beauté de ces climats, l'hu-
» meur douce & pacifique des
» habitans, ont peu à peu amolli
» cette dureté farouche qui les
» avoit amenés. C'est à vous
» qui êtes les descendans de
» Mars, c'est à vous de fuir
» au plutôt les délices de l'A-
» sie, tant ces voluptés étran-
» geres ont de force pour étein-
» dre toute la vigueur des cou-
» rages les plus fermes, tant
» les mœurs efféminées de ces
» peuples sont capables de rui-
» ner la discipline de nos ar-
» mées. Ce qu'il y a d'avanta-
» geux pour vous, c'est que
» quoique les Gallo-Grecs ne
» soient pas capables de vous
» résister, ils conservent pour-
» tant entre les Grecs toute la
» réputation de leurs peres;
» en sorte que la victoire que
» vous remporterez sur eux,
» ne vous fera pas moins d'hon-
» neur dans l'esprit de vos al-
» liés, que si vous aviez vain-
» cu ceux des Gaulois qui
» n'ont point encore dégéné-
» ré. »

Après ce discours, Cn. Manlius Vulson se mit en marche. Le premier jour il campa près du fleuve d'Alandre, & le lendemain au bourg appellé Tyscon. Il y étoit encore lorsque les députés des Oroandenses le vinrent trouver pour lui demander une amitié qu'il leur voulut vendre deux cens talens, leur accordant la permission d'aller proposer ce marché à ceux de la part de qui ils étoient venus. Il conduisit de-là son armée à Plitende, d'où il alla camper sur les terres des Alyattes. Il entra ensuite avec son armée dans la contrée, à qui la nature de son terrein avoit fait donner le nom d'Axyle.

Pendant que les Romains étoient campés auprès d'un fort de la Gallo-Grece, appellé Cuballe, la cavalerie des ennemis vint tout d'un coup fondre sur eux avec un grand fracas. Comme Cn. Manlius Vulson ne s'y attendoit point, ils mirent d'abord quelque désordre dans les troupes qui faisoient garde, & tuerent même quelques soldats. Mais, l'allarme ayant été portée dans le camp, la cavalerie Romaine en sortit par toutes les portes, & mit les Gaulois en fuite, & en tua un assez grand nombre. Cet essai ayant fait connoître au Consul qu'il étoit sur les terres des ennemis, il commença à se tenir davantage sur ses gardes, ne se mettant point en marche qu'il n'eût envoyé reconnoître le païs. Étant arrivé sans s'arrêter nulle part sur les bords du fleuve Sangarius, & ne trouvant point de gué pour le passer, il y fit faire un pont.

Le pont étant achevé, Cn. Manlius Vulson passa à l'autre bord; & tandis qu'il le côtoyoit, les prêtres Gaulois de la mere Cybele vinrent de Pessinonte au devant de lui, revêtus de leurs habits sacerdotaux, & prononçant avec enthousiasme des vers Prophétiques, dont le sens étoit que la Déesse accordoit aux

Romains le passage sur ses terres, la victoire sur leurs ennemis, & l'Empire de tout le païs. Le Consul répondit qu'il en acceptoit l'augure, & campa dans le même lieu. Il arriva le lendemain à Gordium, ville peu considérable par sa grandeur, mais très-célebre par son commerce pour être éloignée de la mer comme elle étoit.

Ce fut là qu'il apprit que les Tolistoboiens s'étoient réfugiés sur le mont Olympe; mais que les Tectosages s'étoient retirés à quelque distance de-là sur une autre montagne qu'on appelloit Mégaba; & que les Trocmes ayant mis leurs femmes & leurs enfans en dépôt dans le camp des derniers, avoient résolu d'aller secourir les Tolistoboiens. Ces trois peuples avoient alors pour chefs ou pour princes Ortiagon, Combolomarus, & Gaulotus. Or, la raison qui les avoit déterminés à ce genre de guerre, c'est qu'ils espéroient qu'étant les maîtres des plus hautes montagnes du païs, où ils avoient transporté toutes les provisions néceffaires à la vie, quelque séjour qu'ils y fissent, les Romains après avoir beaucoup attendu, perdroient enfin patience, & les laisseroient en repos; que d'ailleurs ils se donneroient bien de garde de les venir chercher sur des sommets innacessibles; que s'ils étoient assez téméraires pour l'entreprendre, il ne falloit qu'une poignée de monde pour les renverser & les défaire; & qu'enfin ils ne s'exposeroient pas à mourir de froid & de misere au pied de ces montagnes, en s'obstinant à y rester. Quoiqu'ils se crussent déjà assez défendus par la hauteur des rochers & des montagnes, pour plus de sûreté, ils tirerent encore un fossé qu'ils fortifierent d'une palissade, autour de ces sommets où ils s'étoient retranchés. Ils ne se mirent pas beaucoup en peine de se munir de javelots & autres traits, parce qu'ils trouvoient sous leurs mains des pierres plus qu'il n'en falloit pour accabler les ennemis.

Le Consul, qui s'étoit bien attendu qu'il lui faudroit combattre de loin contre la difficulté des lieux bien plus que contre les armes des ennemis, fit une ample provision de javelots, de fleches, de balles de plomb, & de pierres d'une grosseur à pouvoir être lancées avec la fronde; & en cet état il alla camper à cinq milles du mont Olympe. Dès le lendemain, il s'avança avec Attale à la tête de quatre cens cavaliers, pour examiner la nature de cette montagne, & la situation du camp des Gaulois. Mais, ces Barbares ayant détaché contre lui le double des cavaliers qu'il avoit avec lui, le mirent en fuite, tuerent quelques-uns des siens, & en blesserent encore davantage. Le troisieme jour il sortit avec toute sa cavalerie pour aller reconnoître, & comme les ennemis ne sortirent

point de leur camp, il eut tout le tems de faire le tour de la montagne. Il reconnut que du côté du midi, il y avoit un côteau de terre dont la pente étoit douce & facile en quelques endroits ; qu'au septentrion s'élevoient des rochers escarpés, âpres & presque droits; & que le reste du contour étant absolument inaccessible, il n'y avoit que trois chemins par où on pût grimper sur ces hauteurs; l'un au milieu de la montagne, par la pente dont nous venons de parler; les deux autres plus difficiles au levant d'hiver, & au coucher d'été. Quand il eut fait cette découverte, il campa le même jour au pied de la montagne. Le lendemain, ayant offert aux Dieux un sacrifice qu'ils agréérent d'abord, il partagea son armée en trois corps, & marcha aux ennemis. Il monta lui-même avec le plus considérable par la partie de la montagne dont l'accès étoit le plus aisé. Il ordonna à son frere L. Manlius de s'avancer à la tête de la seconde troupe par le côté qui regardoit le levant d'hiver, autant qu'il le pourroit faire en sûreté, sans forcer nature, pour ainsi dire, ni lutter contre la difficulté des lieux, quand elle lui paroîtroit insurmontable ; mais d'aller obliquement & en biaisant jusqu'à ce qu'il pût venir le joindre. Il donna le troisieme corps à C. Helvius, & le chargea de faire le tour par le pied de la montagne, & de monter par le chemin opposé au couchant d'été. Il divisa de la même façon les troupes d'Attale en trois parties égales, retenant ce jeune Prince avec lui. Il laissa la cavalerie & les éléphans dans la plaine la plus voisine de la montagne, ordonnant aux Officiers d'observer avec soin tout ce qui se passeroit, & de porter du secours à ceux qui en auroient besoin.

Les Gaulois, croyant n'avoir rien à craindre des deux côtés qu'ils regardoient comme inaccessibles, envoyerent quatre mille hommes dans la partie qui regardoit le midi, éloignée de leur camp d'environ mille pas, pour fermer avec leurs armes le chemin de cette colline, & la défendre contre les ennemis, comme une espèce de fort. Les Romains ne les eurent pas plutôt apperçus, qu'ils se disposerent à les combattre. Les Vélites étoient à la tête un peu devant les enseignes, avec les archers Crétois d'Attale, les Frondeurs, les Tralles & les Thraces. Les Légionnaires marchoient ensuite à petits pàs à cause de la hauteur, se couvrant de leurs boucliers, non encore pour combattre de près, mais pour parer les coups de pierres ou de fleches qui viendroient d'en-haut. Car, les deux partis engagerent d'abord l'action de loin, les Gaulois ayant l'avantage du lieu, mais les Romains leur étant supérieurs par

l'abondance & la variété des traits. On ne se battit pas long-tems avec égalité ; car, les boucliers longs & plats des Gaulois ne couvroient qu'une partie de leurs vastes corps ; & ils n'avoient point d'autres armes que leurs épées dont ils ne pouvoient faire usage tant qu'on se battroit de loin. Ils ne manquoient pas de pierres ; mais, faute de les avoir préparées, ils les ramassoient au hazard, telles qu'elles leur tomboient sous la main, la plûpart trop grosses pour être jettées de loin par des gens qui n'étant pas dans cet usage, n'aidoient leurs coups ni de l'adresse ni de la force qui les rendent assurés. Les Romains au contraire les blessoient de toutes parts à coups de fleches, de javelots, & de balles de plomb, sans qu'ils pussent les éviter. Enfin, les Gaulois voyant qu'ils ne pouvoient résister aux soldats armés à la légere des Romains, & qu'ils alloient avoir les légions sur les bras, s'enfuirent en désordre dans leur camp, que les femmes, les enfans, les vieillards, mêlés avec les soldats, avoient déjà rempli de tumulte & de confusion. Les Romains victorieux s'emparerent des collines que les Gaulois venoient d'abandonner.

En même-tems, L. Manlius & C. Helvius monterent obliquement sur les collines, tant qu'ils les trouverent pratiquables ; mais, quand il ne leur fut plus possible d'avancer, ils tournerent tout court vers la seule partie de la montagne qui étoit accessible, & commencerent, comme de concert, à suivre de près la troupe du Consul, faisant par nécessité ce qu'il auroit été plus à propos de faire dès le commencement. Car, souvent dans les chemins âpres & difficiles, il est utile à ceux qui marchent les premiers, d'être suivis par un corps de réserve, qui puisse prendre leur place, quand ils ont été repoussés, & mettant à couvert derriere lui ceux qui sont las & blessés, reprendre le combat avec une vigueur toute nouvelle. Le Consul, voyant que les troupes légérement armées s'étoient emparées des hauteurs, & que la tête des légions y étoit arrivée, ordonna aux soldats de faire halte pour reprendre haleine ; & leur montrant la colline jonchée des cadavres des Gaulois : » Si des gens » armés de fleches & de frondes, » leur dit-il, ont fait un tel » carnage, que ne doit-on pas » attendre des légions qui sont » armées de toutes pièces, & » composées de tout ce qu'il y » a de plus braves dans le mon» de ? La gendarmerie a re» poussé les Gaulois jusques » dans leur camp ; c'est à vous » de les y forcer & d'achever » leur défaite. » Il fit cependant marcher à leur tête les soldats armés à la légere, qui, pour ne pas perdre leur tems, pendant que les légions faisoient

halte,

halte, avoient ramaſſé ſur le penchant de la colline, les traits dont elle étoit couverte, afin de n'en pas manquer. Les Romains approchoient du camp, lorſque les Gaulois ne ſe croyant pas en ſûreté dans leurs retranchemens, en ſortirent, & ſe poſterent ſur le rempart les armes à la main. Mais, voyant que les Romains lançoient ſur eux une grêle de traits, dont il n'y en avoit aucun qui ne fît ſon effet dans leurs bataillons ſerrés, ils y rentrerent dans le moment, laiſſant ſeulement aux portes de bons corps-de-gardes, pour les défendre. Le Conſul continue cependant à faire pleuvoir ſur ceux qui étoient rentrés dans le camp les fleches, les javelots, & les pierres qui en bleſſoient un grand nombre, comme on le jugeoit aiſément par les cris des femmes & des enfans. A l'égard de ceux qui gardoient les portes, les plus avancés des Légionnaires jettoient contre eux leurs dards, dont la plupart perçoient le bouclier & le ſoldat tout-à-la-fois, & les clouoient pour ainſi dire l'un à l'autre.

Les Gaulois, voyant les portes de leur camp abandonnées, n'attendent pas que les vainqueurs y entrent, mais s'enfuient de toutes parts. Ils ſe précipitent en aveugles à travers les rochers les plus impraticables. L'ennemi eſt l'unique objet de la frayeur qui les emporte. Auſſi tomberent-ils la plupart dans des abîmes, où ceux qui ne perdirent pas la vie, demeurerent au moins eſtropiés. Le Conſul, maître du camp, défend aux ſiens de le piller, mais leur ordonne de pourſuivre vivement l'ennemi, pour ne pas lui donner le tems de ſe remettre de ſa crainte. Il en uſa de même à l'égard de ſon frere L. Manlius, lorſqu'il fut arrivé avec ſa troupe; & lui-même, laiſſant les priſonniers ſous la garde de quelques Tribuns des ſoldats, ſe mit de la partie avec la ſienne, perſuadé que le moyen de terminer ſur le champ la guerre, c'étoit de profiter de la conſternation des Gaulois, & d'en tuer ou d'en prendre le plus qu'ils pourroient. Dès que le Conſul fut parti, C. Helvius arriva avec le troiſieme corps de Romains; mais, quelque effort qu'il fît, il ne lui fut pas poſſible d'empêcher qu'ils n'entraſſent dans le camp & qu'ils ne le pillaſſent, enſorte que par une injuſtice criante, ceux qui ne s'étoient pas trouvés au combat partagerent entr'eux les dépouilles des vaincus. Les cavaliers reſterent long-tems dans leur poſte, ſans rien apprendre du combat & de la victoire des Romains. Mais à la fin, pouſſant leurs chevaux, autant qu'ils le pouvoient ſur ces côteaux, ils prirent ou tuerent tous ceux des ennemis que la fuite avoit répandus vers le bas de la montagne.

Il ne fut pas aiſé aux vain-

queurs de compter les morts, parce que la plupart furent tués dans les divers circuits de ces collines, ou bien dans les forêts ou les buiſſons où la fuite les avoit diſperſés; & qu'il en étoit tombé un grand nombre dans les précipices qui étoient au-deſſous de ces rochers. Claudius, qui aſſure qu'il y eut deux actions ſur le mont Olympe, porte le nombre des morts juſqu'à quarante-mille; au lieu que Valérius Antias, contre la coutume qu'il a d'exagérer, le borne à dix mille. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que celui des priſonniers alloit à quarante mille perſonnes, en comptant les femmes, les enfans, les vieillards & autres, que les Gaulois avoient entraînés avec eux, ſemblables à des familles qui changent de demeure, plus qu'à des troupes qui vont à la guerre. Le Conſul fit mettre en un tas, & brûler les armes des Gaulois; & ayant ordonné à ceux qui s'étoient emparés du butin, de le rapporter, il en vendit une partie au profit du tréſor public, & partagea le reſte entre les ſoldats avec beaucoup de ſoin & d'égalité. Alors, ayant aſſemblé l'armée, il donna publiquement à chacun les éloges & les récompenſes dont il étoit digne. Il loua ſur-tout Attale, en quoi il fut applaudi généralement des Officiers & des ſoldats; car, ce jeune Prince ayant fait paroître dans les travaux & dans les périls, une activité & une valeur extraordinaires, avoit témoigné après la victoire une retenue & une modeſtie encore plus eſtimables. Mais, les Tectoſages n'avoient point eu de part à la défaite de leurs compatriotes. Le Conſul partit donc pour les aller chercher, & le troiſieme jour il arriva à Ancyre, ville célebre du païs, dont les ennemis n'étoient éloignés que de dix mille.

Là, Cn. Manlius Vulſon reçut des Ambaſſadeurs qui venoient le prier de la part des Rois ennemis, de ne point décamper d'Ancyre, qu'ils n'euſſent eu avec lui une entrevue. Ils l'aſſuroient par avance qu'ils accepteroient, pour ne point faire la guerre, toutes les conditions de paix qu'il voudroit leur impoſer. Il leur donna pour le lendemain un rendez-vous entre leur camp & Ancyre. Le Conſul y vint à l'heure marquée avec une eſcorte de cinq cens cavaliers. Mais, n'y trouvant perſonne de la part des Gaulois, il retourna dans ſon camp. Dès qu'il y fut rentré, les mêmes Ambaſſadeurs revinrent pour excuſer leurs Rois de leur abſence occaſionnée, diſoient-ils, par des motifs de Religion qui ne leur avoient pas permis de ſortir, ajoutant que les premiers de la nation viendroient avec des pouvoirs pour traiter de la paix en leur nom. Le Conſul répondit qu'il enverroit Attale pour les entendre. Ce jeune Prince

y vint avec deux cens chevaux, & y trouva les députés des ennemis. Mais, après avoir inutilement disputé sur les conditions du traité, comme ils ne pouvoient s'accorder, il fut arrêté que le lendemain le Consul & les Rois s'assembleroient dans le même lieu. Les Gaulois en manquant ainsi de parole, & en chicanant sur les conditions, avoient deux vues ; premierement ils vouloient gagner du tems & différer jusqu'à ce qu'ils eussent transporté au-delà du fleuve Halys, leurs femmes, leurs enfans & leurs effets, qu'ils ne vouloient pas exposer ; en second lieu, leur dessein étoit de dresser des embûches au Consul lui-même, sçachant qu'il ne se tenoit pas trop sur ses gardes. Ils choisirent pour cet effet dans toute leur armée mille soldats des plus hardis & des plus déterminés ; & la fraude auroit réussi, si la fortune ne s'étoit déclarée en faveur du droit des gens qu'ils avoient résolu de violer.

Les Tribuns des soldats envoyerent les fourrageurs & ceux qui étoient chargés d'aller chercher du bois vers l'endroit où devoit se tenir la conférence, jugeant que c'étoit le plus sûr, parce qu'ils y seroient soutenus par l'escorte que le Consul auroit opposée pour lui-même à celle des ennemis ; ce qui n'empêcha pas qu'ils n'en postassent une seconde de six cens cavaliers plus près du camp. Le Consul sur la parole d'Attale, qui l'assuroit que les Rois ennemis ne manqueroient pas de venir, & que l'affaire pourroit se terminer, partit de son camp ; & ayant fait environ deux lieues de chemin avec le même nombre de cavaliers qu'il avoit menés la premiere fois, comme il étoit assez près du rendez-vous, il apperçut les cavaliers Gaulois qui accouroient en posture d'ennemis, dans le dessein de l'opprimer. Il fit faire halte, & exhortant ses gens à préparer leurs courages & leurs armes, il soutint d'abord l'attaque des ennemis avec beaucoup de fermeté sans reculer. Mais, se voyant accablé par le nombre, il commanda aux siens de faire retraite, mais à petits pas, sans tourner le dos, ni rompre leurs rangs. A la fin cependant, persuadé que le retardement l'alloit jetter dans un danger dont sa constance ne le tireroit pas, il prit le parti de se sauver par la fuite. Les Gaulois le poursuivirent avec chaleur, & tuerent quelques-uns des siens ; & peu auroient échappé à leur furie, si les six cens cavaliers qui servoient d'escorte aux fourrageurs, ne fussent venus fort à propos pour les délivrer. Car, dès qu'ils entendirent les cris de leurs compagnons, prenant sur le champ leurs armes & leurs chevaux, ils allerent frais & vigoureux, comme ils étoient, attaquer les ennemis épuisés par le premier combat. Alors, la fortune changea ; la frayeur

paſſa des vaincus aux vainqueurs ; & comme les fourrageurs des Romains accouroient de toutes parts de la campagne, les Gaulois, qui du premier choc avoient tourné le dos, trouvoient par tout des ennemis en leur chemin, ſans eſpérance de ſe ſauver par la fuite, parce que la cavalerie qui les pourſuivoit étoit toute fraîche, & qu'ils étoient las & fatigués eux & leurs chevaux. Il n'en échappa donc guere aux vainqueurs, qui d'ailleurs ne firent point de priſonniers, les tuant de colere, pour les punir de leur perfidie & de leur impiété. Le lendemain, le Conſul arriva en préſence de l'ennemi avec toutes ſes troupes.

Cn. Manlius Vulſon employa deux jours à reconnoître la montagne par lui-même, pour être plus ſûr de ſon fait. Le troiſieme jour il conſulta les Auſpices ; & ayant offert un ſacrifice aux Dieux, il partagea ſes troupes en quatre corps, dont deux iroient prendre les ennemis en flanc, tandis que lui-même conduiroit les deux autres par le milieu de la montagne, pour les aller attaquer de front. Les Tectoſages & les Trocmes, au nombre de cinquante mille hommes les plus braves de toute l'armée ennemie, étoient au corps de la bataille. Et comme les chevaux n'étoient d'aucun uſage parmi des rochers hauts & bas, ils avoient fait mettre pied à terre aux cavaliers qui étoient au tour de dix mille, & les avoient placés à l'aîle droite. La gauche étoit compoſée des troupes auxiliaires d'Ariarathe & de Morze, Rois de Cappadoce & de Paphlagonie. Le Conſul plaça aux premiers rangs les troupes armées à la légere, comme il avoit fait au mont Olympe, & eut ſoin que les ſoldats euſſent en abondance tous les traits qui ſe lançoient de loin. Quand les deux armées furent en préſence, elles éprouverent préciſément la même fortune que dans le premier combat, avec cette différence que la victoire avoit autant relevé le courage des Romains, que l'adverſité avoit abattu celui des Gaulois. Car, quoique les Tectoſages n'euſſent pas été vaincus en perſonne, cependant ils regardoient la défaite de leurs compatriotes comme la leur propre. Ainſi, l'action ayant eu le même commencement, eût auſſi la même iſſue. Une nuée de fleches, de Javelots & de pierres, tomba de tous côtés ſur l'armée des Gaulois ; cependant, aucun d'eux n'oſoit ſortir de ſon rang, de peur de préſenter ſon corps à découvert aux traits des Romains ; & plus ils ſe tenoient ſerrés, plus les coups des Romains étoient inévitables. Cn. Manlius Vulſon qui les voyoit déjà fort ébranlés, ne douta nullement que les premieres enſeignes des légions n'achevaſſent de les rompre & de les mettre en fuite. Ainſi, recevant les Vélites & les autres troupes

auxiliaires dans les intervalles des compagnies, pour les faire passer derriere, il fit avancer son corps de bataille.

Les Gaulois, vaincus d'avance par la défaite des Tolistoboiens, épuisés de lassitude, & la plûpart percés de traits qu'ils portoient encore enfoncés dans la plaie, ne purent pas même soutenir le premier choc & les premiers cris des Romains. Ils prirent en fuyant le chemin de leur camp, mais il y en eut peu qui y entrassent. Le plus grand nombre, emportés à droite & à gauche par la frayeur dont ils étoient saisis, se sauverent partout où ils purent. Les vainqueurs les poursuivirent jusqu'au camp, & taillerent en pieces les plus paresseux; mais, l'avidité du butin mit fin à leur poursuite. Ceux des Gaulois qui étoient aux deux aîles, resterent plus long-tems sur le champ de bataille, parce qu'on les attaqua les derniers. Mais, quand on vint à eux, ils n'attendirent pas même la premiere décharge. Cn. Manlius Vulson, ne pouvant retirer du camp ennemi ceux qui le pilloient, commanda à ceux qui avoient été placés aux deux aîles, de poursuivre les vaincus. Ils le firent pendant long-tems, sans pouvoir cependant en tuer plus de huit mille, tous les autres ayant passé le fleuve Halys, avant qu'on pût les joindre. La plûpart des vainqueurs passerent cette nuit-là dans le camp des Gaulois. Le Consul ramena les autres dans le sien. Le lendemain, il fit la revue des prisonniers & du butin qui se trouva immense, comme ayant été accumulé par la plus avide de toutes les nations, qui depuis un grand nombre d'années, avoit soumis par les armes, & pillé ces riches contrées situées en-deçà du mont Taurus. Les Gaulois s'étant rassemblés de tous les lieux où la fuite les avoit dispersés, la plûpart blessés, sans armes & sans biens, envoyerent des ambassadeurs au Consul pour lui demander la paix. Cn. Manlius Vulson leur ordonna de le venir trouver à Éphese; car, comme on étoit au milieu de l'automne, il s'éloigna au plus vîte de ces cantons à qui la proximité du mont Taurus commençoit à faire sentir la rigueur du froid, & ramena son armée hiverner le long des côtes maritimes.

Pendant l'hiver, les ambassadeurs de tous les peuples qui habitoient en-deçà du mont Taurus, se rendirent auprès de Cn. Manlius Vulson. Il en reçut aussi de la part d'Antiochus, & de celle des Gaulois même qui lui envoyoient demander les conditions auxquelles il vouloit leur donner la paix. Ariarathe roi de Cappadoce lui envoya aussi les siens, pour lui faire des excuses, & lui offrir de payer en argent la faute qu'il avoit commise contre les Romains, en donnant à Antiochus des secours contre eux. Ce Prince fut taxé à deux cens talens d'argent. Pour les Gaulois, Cn.

Manlius Vulson leur répondit qu'ils seroient instruits de leur sort, quand Eumene seroit venu. Il fit aux ambassadeurs des peuples alliés des réponses très-obligeantes, & les renvoya beaucoup plus joyeux qu'ils n'étoient venus. Il ordonna à ceux d'Antiochus de faire porter dans la Pamphylie, où il devoit se rendre avec son armée, de l'argent & du bled, conformément au traité fait entre L. Scipion & leur maître. Et en effet, au commencement du printems, ayant fait la revue de ses troupes, il vint en huit jours à Apamée ; & après y avoir séjourné trois jours, il arriva après trois autres jours de marche dans la Pamphylie, où il distribua à son armée, le bled qu'il avoit ordonné qu'on y voiturât, & fit porter à Apamée les deux mille cinq cens talens qu'il avoit reçus. Delà il alla à Perge, la seule ville du païs où Antiochus eût une garnison. Comme il en approchoit, il trouva le Gouverneur qui lui venoit demander une treve de trente jours pour avoir le tems de consulter Antiochus sur ce qu'il devoit faire ; & ce terme étant expiré, il livra la ville au Consul. De Perge, il envoya L. Manlius son frere avec quatre mille hommes, pour aller recevoir des Oroandenses le reste de l'argent qu'ils s'étoient engagés de payer. Pour lui, apprenant qu'Eumene & dix Commissaires étoient arrivés de Rome à Éphese, il ramena son armée à Apamée, où il ordonna aux ambassadeurs d'Antiochus de le venir joindre.

Ce fut-là que de l'avis des dix Commissaires du Sénat, il conclut avec Antiochus le traité, dont voici les clauses. » Le » Roi ne donnera passage sur » ses terres ni sur celles de ses » vassaux, à aucune nation qui » soit en guerre avec le peu- » ple Romain ou avec ses al- » liés, & ne lui fournira aucun » secours ni de vivres ou d'ar- » gent, ni aucun autre support, » de quelque façon que ce soit. » Les Romains & leurs alliés » en useront de même à l'égard » d'Antiochus. Le Roi ne fera » pas la guerre aux habitans » des isles, & ne passera point » en Europe. Il abandonnera » toutes les villes, les campa- » gnes, les bourgs, les châ- » teaux qui sont en-deçà du » mont Taurus jusqu'au fleuve » Halys, & depuis la vallée » du mont Taurus jusqu'aux » sommets qui regardent la Ly- » caonie. Il sortira des villes, » bourgs & campagnes susdites, » sans en emporter aucunes ar- » mes ; & s'il l'avoit fait, il » aura soin de les faire repor- » ter. Il ne recevra dans ses » États, ni les soldats, ni les » autres sujets du roi Eumene. » Si quelques citoyens des vil- » les qu'on lui a retranchées, » sont ou à sa Cour, ou dans » quelque autre partie de son » Royaume, ils auront soin de » revenir à Apamée avant cer- » tain jour qui sera fixé. Ceux

» des sujets d'Antiochus qui se » trouvent parmi les Romains » ou leurs alliés, auront la li- » berté d'y rester, ou de re- » tourner dans leur patrie à » leur choix. Le Roi rendra » aux Romains & à leurs alliés, » les esclaves, les prisonniers, » & les transfuges qu'il aura à » eux. Il livrera tous les élé- » phans qu'il a, & n'en aura » point d'autres en leur place. » Il livrera tous ses vaisseaux » de guerre avec tout leur atti- » rail, & ne pourra conserver » que dix bâtimens de trente » rames au plus. Il n'employe- » ra aucun vaisseau rond dans » les guerres où il sera l'agres- » seur. Il ne navigera pas au- » delà des promontoires de » Calycadne ou de Sarpédon, » si ce n'est pour transporter » l'argent, le tribut, ou les » ôtages qu'il devra fournir, » ou les ambassadeurs qu'il aura » dépêchés. Il ne levera point » de soldats parmi les nations » qui seront soumises au peu- » ple Romain, & ne recevra » point ceux qui se présenteront » volontairement pour servir » dans ses armées. Les Rho- » diens & leurs alliés conser- » veront les maisons & autres » édifices qui leur appartien- » nent dans les États d'Antio- » chus, sur le même pied qu'ils » les possédoient avant la guer- » re. On aura la liberté de » poursuivre le payement des » sommes qui se trouveront » dues, comme de rechercher » & de reconnoître les effets » dont on aura été dépouillé, » & d'en demander la restitu- » tion. Si quelques-unes des » villes qu'Antiochus doit ren- » dre, se trouvent entre les » mains de ceux à qui il les » auroit données, il aura » soin d'en faire sortir les gar- » nisons, & de les remettre à » ceux à qui elles appartien- » nent. Il payera au peuple » Romain, en douze ans & » en douze payemens égaux, » douze mille talens attiques » d'argent de bon alloi, dont » chacun pesera quatre-vingts » livres, au poids des Romains, » & cinq cens quarante mille » boisseaux de froment; & au » roi Eumene, dans l'espace de » cinq ans, trois cens cinquante » talens, & cent vingt-sept » autres pour le bled qu'il lui » doit, suivant l'estimation » qu'il en a faite lui-même. Il » donnera aux Romains vingt » ôtages qu'il changera tous les » trois ans, & qui ne pourront » être au-dessous de dix-huit » ans, ni au-dessus de quarante- » cinq. Si quelques alliés du » peuple Romain déclarent les » premiers la guerre à Antio- » chus, il aura la liberté de se » défendre & de repousser la » force par la force, à condi- » tion cependant de ne s'empa- » rer d'aucune ville, soit par » droit de conquête, soit par » une reddition volontaire. Les » deux partis termineront leurs » démêlés, ou à l'amiable, ou » par la voie des armes, s'ils » l'aiment mieux. » On ajoûta

à ces conditions qu'Annibal Carthaginois, Thoas Étolien, Mnasilachus Acarnanien, Eubulidas & Philon tous deux de Chalcis, seroient livrés aux Romains. On se réserva d'ajoûter ou de retrancher à ce traité ce qu'on jugeroit à propos, sans que ces changemens pussent lui donner aucune atteinte, ou le rendre nul.

Le Consul confirma ce traité par serment au nom des Romains, & envoya Q. Minucius Thermus, & L. Manlius qui par hazard étoit revenu du païs des Oroandenses, à Antiochus, pour lui faire prêter le même serment; & il écrivit à Q. Fabius Labéon, commandant de la flotte, de s'en aller incessamment à Patares, pour rompre ou brûler les vaisseaux du Roi qui étoient dans ce port. Q. Fabius Labéon partit d'Ephese, & étant arrivé à Patares, y mit en pieces, ou brûla cinquante vaisseaux couverts.

Cn. Manlius Vulson, ayant reçu les éléphans qu'Antiochus devoit lui remettre, & en ayant fait présent à Eumene, s'appliqua à connoître la situation des villes dans lesquelles les derniers troubles avoient apporté beaucoup de changement. Le roi Ariarathe fut déchargé d'une partie de la somme à laquelle il avoit été taxé, & reçu dans l'amitié du peuple Romain, en faveur du mariage qu'Eumene venoit de contracter avec sa fille. A l'égard des villes dont nous venons de parler, lorsque chacune eut expliqué ses raisons, les dix députés de Rome les traiterent différemment.

Après avoir conclu les traités, & fait les ordonnances dont nous venons de parler, Cn. Manlius Vulson partit avec toute son armée pour aller dans l'Hellespont; & y ayant appellé les petits Rois des Gaulois, il leur fit connoître les loix qu'ils devoiént observer à l'égard d'Eumene, & leur ordonna expressément de se tenir renfermés dans leur païs, sans plus courir en armes sur les terres d'autrui. Ensuite, ayant ramassé tous les vaisseaux de la côte, il y joignit la flotte qu'Athénée, frere d'Eumene, lui avoit amenée d'Elée, & repassa en Europe avec toutes ses troupes. Puis, conduisant à petites journées par la Chersonnèse, son armée chargée d'un butin immense de toute espece, il séjourna quelque tems à Lysimachie, pour y faire reposer ses bêtes de charge, & entrer ensuite dans la Thrace, dont le chemin étoit extrêmement difficile, & fort redouté des soldats. Le jour même qu'il partit de Lysimachie, il campa sur les bords du fleuve Mélana, & arriva le lendemain à Cypsele. Delà ayant à faire environ dix mille pas par une route étoite, raboteuse & couverte de bois, pour remédier à l'inconvénient où pouvoit le jetter la difficulté des lieux, il partagea son armée en deux corps, dont il ordonna à l'un de prendre les devans, & à l'autre

de marcher assez loin derriere ; mettant les bagages dans le milieu avec les chariots qui portoient l'argent de la République, & les dépouilles les plus précieuses des nations vaincues. Comme il traversoit ces défilés, quatre peuples Thraces, les Cenes, les Astiens, les Maduatenes & les Cœletes, au nombre de dix mille hommes, se répandirent tout au tour, & tâcherent de lui en fermer la sortie. On soupçonnoit le roi Philippe d'avoir suscité ces embûches aux Romains. Il sçavoit qu'il leur faudroit de nécessité passer par la Thrace, & qu'ils portoient avec eux des sommes immenses d'argent. Cn. Manlius Vulson étoit à l'avant-garde où la difficulté du chemin lui causoit beaucoup d'inquiétude. Les Thraces se tinrent en repos pendant le tems que les soldats armés mirent à passer. Mais, quand ils virent que le premier corps étoit sorti du défilé, & que l'autre qui faisoit l'arriere garde étoit encore bien loin, ils se jetterent sur le bagage & les bêtes de somme ; & après avoir tué ceux qui leur servoient d'escorte, ils enlevoient ce qui étoit dans les chariots, & touchoient devant eux les chevaux de bâts avec leurs charges. Les cris des blessés & des mourans ayant bientôt été portés à la queue & à la tête, les derniers hâterent leur marche, & les premiers revinrent promptement sur leurs pas ; & les uns & les autres s'étant rejoints dans le milieu, y commencerent un combat, où le hazard avoit plus de part que le conseil & la prudence. Les Thraces étoient exposés aux coups des Romains par les dépouilles mêmes dont ils avoient rempli leurs mains, en quittant leurs armes pour pouvoir piller plus librement. Mais, d'un autre côté, ces Barbares, en courant par ces routes qui leur étoient connues, ou en se cachant dans les cavités des vallons, tomboient avec avantage sur les Romains, qui craignoient plus la difficulté du chemin que la valeur de l'ennemi. Les chariots mêmes & les ballots dont ils étoient remplis, étoient en plusieurs endroits un embarras pour les combattans. Ici périssoient ceux qui emportoient leur proie ? Là tomboient ceux qui vouloient la leur enlever. La fortune du combat étoit diverse, suivant le terrein plus ou moins favorable, suivant l'audace ou la crainte des soldats, suivant le nombre des ennemis à qui chaque pelotton se trouvoit opposé. La nuit approchoit lorsque les Thraces abandonnerent le combat, non pour éviter les blessures ou la mort, mais pour emporter leur butin, qu'ils trouvoient assez considérable.

L'avant-garde des Romains, étant sortie du défilé, campa dans un lieu à découvert, aux environs du temple de Diane. L'arriere-garde resta au milieu pour garder les bagages, & s'y

retrancha d'un double fossé & d'une double pallissade. Le lendemain, ayant fait reconnoître le païs, avant que de se mettre en marche, elle alla rejoindre la tête. Dans ce combat ainsi dispersé, Cn. Manlius Vulson avoit perdu une partie de ses bagages, un grand nombre des valets de l'armée & même des soldats; mais, rien ne lui fut plus sensible que la mort de Q. Minucius Thermus, l'un des plus braves Officiers de l'armée. Ce jour-là, les Romains allerent camper sur les bords de l'Hebre. Delà ils traverserent le païs des Eniens au delà du temple d'Apollon, surnommé Zérynthien par les habitans. Ils trouverent d'autres défilés, autour de Tempyres, aussi difficiles que les premiers, mais moins propres à des embûches, parce qu'il n'y avoit ni bois ni enfoncement.

Les Romains vainqueurs allerent camper delà à un bourg des Maronites appellé Saré. Le lendemain, ils arriverent par des chemins ouverts de toutes parts, dans la plaine Priatique, où ils resterent trois jours, pour y recevoir les bleds, tant ceux que les Maronites leur fournirent volontairement, que ceux qu'on leur apportoit de leurs vaisseaux, qui les suivoient chargés de toutes sortes de provisions. Delà ils allerent en un jour à Apollonie, d'où ils se rendirent à Naples par les terres des Abdérites. Dans toute cette route, où ils ne rencontroient que des colonies Grecques, ils ne furent point troublés dans leur marche. Mais, ayant encore à passer au milieu des Thraces, quoiqu'on ne leur dressât point d'embûches, ils ne laisserent pas d'en appréhender jour & nuit, jusqu'à ce qu'ils arriverent dans la Macédoine. La même armée, lorsque L. Scipion l'avoit conduite par le même chemin, avoit trouvé les peuples plus traitables, par la seule raison qu'elle n'étoit pas chargée d'un butin assez riche pour les attirer. Cn. Manlius Vulson mena son armée par la Macédoine dans la Thessalie. Delà étant venu par l'Epire à Apollonie, il y passa l'hiver, la mer ne lui paroissant pas assez sûre pour s'embarquer.

Il partit pour Rome l'année suivante; & dès qu'il y fut arrivé, le Préteur Ser. Sulpicius assembla le Sénat dans le temple de Bellone, pour lui donner audience. Là, après avoir raconté tout ce qu'il avoit fait en Asie pour l'avantage & la gloire du peuple Romain, il demanda premierement que l'on rendît aux dieux immortels, les actions de graces qui leur étoient dues, & en second lieu qu'on lui accordât à lui-même l'honneur du triomphe. Mais, la plupart des dix commissaires du Sénat qui s'étoient trouvés avec lui dans ces provinces éloignées s'y opposerent, & plus que tous les autres, L. Furius Purpuréo & L. Emilius Paulus.

Ils disoient « qu'on les avoit » envoyés en Asie pour y con» clure & terminer de concert » avec Cn. Manlius Vulson, le » traité de paix que L. Scipion » avoit commencé entre le peu» ple Romain & Antiochus; » mais que Cn. Manlius Vulson » avoit fait tous ses efforts pour » empêcher la conclusion de la » paix, jusqu'à vouloir porter » ses armes au delà du mont » Taurus; dessein, dont les » dix Commissaires avoient eu » bien de la peine à le détour» ner, en lui représentant les » malheurs dont la Sibylle me» naçoit les Romains, s'ils » osoient jamais passer ces bor» nes fatales.

» Que trouvant des obstacles » insurmontables à cette entre» prise, il avoit tourné ses vues » & ses pas d'un autre côté, » & avoit déclaré la guerre » aux Gallo-Grecs, sans être » autorisé par le Sénat, ni par » le peuple, & sans pouvoir » citer l'exemple d'un seul » Général qui eût eu l'audace » de former de pareils projets » de son chef; que la coutume » du peuple Romain, avant » que de commencer les pre» mieres hostilités, étoit d'en» voyer des Ambassadeurs pour » demander réparation à ceux » de qui on avoit lieu de se » plaindre; qu'il n'avoit ob» servé aucune des formalités » ordinaires, qui pût le mettre » en droit de dire qu'il avoit » fait la guerre au nom du peu» ple Romain, & non pas exer» cé un brigandage particu» lier.

» Mais, puisqu'il étoit dé» terminé à cette entreprise, » pourquoi ne pas marcher » directement contre ces pré» tendus ennemis? Pourquoi se » détourner à droite & à gauche, » & fureter tous les coins & re» coins de la Pisidie, de la Ly» caconie, de la Phrygie, pour » rançonner avidement tous les » Seigneurs ou Tyrans des châ» teaux situés dans ces contrées? » Qu'avoit-il à démêler avec » ces peuples, qui ne nous » avoient jamais fait aucun mal, » & dont nous n'avions aucun » sujet de nous plaindre?

» Ils ajoutoient qu'à l'égard » des ennemis dont Cn. Man» lius Vulson prétendoit que la » défaite méritoit le triomphe, » les avantages qu'il avoit » remportés sur eux, ne de» voient pas assurément lui » faire beaucoup d'honneur; » qu'outre que ces Gaulois, » amollis par les délices de » l'Asie, n'étoient plus les » mêmes pour le courage que » ceux contre qui les Romains » avoient combattu tant de fois » dans l'Italie, la chûte récente » d'Annibal, de Philippe & » d'Antiochus les avoit ren» dus tellement interdits, que » les Romains n'avoient eu » besoin que des fleches & des » frondes de leurs troupes lé» geres pour abattre ces masses » énormes, & que dans toute » cette guerre, ils n'avoient

» point rougi leurs épées du
» sang des Gaulois.

» Qu'au reste Cn. Manlius
» Vulson avoit grande raison
» de demander que l'on rendît
» des actions de graces publi-
» ques aux dieux immortels;
» qu'en effet, sans une protec-
» tion particuliere des Dieux,
» l'armée Romaine étant cam-
» pée dans une vallée profon-
» de, & ayant les ennemis au-
» dessus de sa tête, les Gaulois,
» sans se servir de leurs armes,
» pouvoient l'accabler & la
» défaire entiérement, en rou-
» lant sur elle les grosses pier-
» res que la montagne leur
» fournissoit en abondance;
» que dans la suite, comme si
» les Dieux avoient voulu faire
» sentir aux Romains ce qui
» leur seroit arrivé dans la
» Gallo-Grece, s'ils avoient eu
» affaire à des ennemis qui mé-
» ritassent ce nom, leurs trou-
» pes avoient été défaites, mi-
» ses en fuite, & dépouillées
» de leurs bagages par quel-
» ques brigans de Thrace qui
» les attendoient au passage;
» que c'étoient-là les exploits
» pour lesquels Cn. Manlius
» Vulson demandoit le triom-
» phe ».

Les Commissaires finirent par où ils avoient commencé, en insistant fortement sur les précautions prises de tout tems pour déclarer la guerre, & demandant aux Sénateurs s'ils vouloient violer des regles si sages, abolir des formalités qui appartenoient à la religion, ôter au Sénat & au peuple le privilege dont ces deux ordres avoient toujours joui, d'ordonner de la guerre ou de la paix, & abandonner au caprice & à l'ambition des Généraux, le pouvoir d'attaquer les peuples qu'il leur plairoit.

Quand ils eurent cessé de parler, Cn. Manlius Vulson leur répondit de la sorte : » Jus-
» qu'ici, Messieurs, on a quel-
» que fois vu les Tribuns du
» peuple s'opposer aux triom-
» phes qui vous ont été deman-
» dés par vos Généraux. C'est
» ce qui m'oblige à rendre gra-
» ces à ceux d'aujourd'hui, de
» ce que, par considération ou
» pour ma personne, ou pour
» mes actions, non-seulement
» ils ont consenti tacitement à
» mon triomphe, mais encore
» ont paru dans la disposition
» de le proposer eux-mêmes
» s'il en étoit besoin. J'ai la
» douleur de trouver mes ad-
» versaires parmi ces Commis-
» saires que nos ancêtres don-
» noient à leurs Généraux pour
» honorer leur victoire, &
» en régler les dépendances
» avec prudence & avec jus-
» tice.

» Leur accusation a deux
» chefs, Messieurs, comme
» vous avez pu le remarquer.
» Ils prétendent que je n'ai
» point eu droit de faire la
» guerre aux Gaulois, & que
» je l'ai faite avec témérité &
» imprudence.

» Les Gaulois, disent-ils
» n'exercoient contre nous

» aucun acte d'hostilité ; vous » les avez trouvés paisibles & » tranquilles, & vous n'avez » pas laissé de les attaquer. » Plût aux Dieux que le roi » Eumene fût ici présent, » avec les Magistrats de toutes » les villes de l'Asie ! Vous » entendriez leurs plaintes, » & je serois dispensé d'accu- » ser les Gallo-Grecs. Envoyez » des Ambassadeurs dans tou- » tes les parties de l'Asie, » pour examiner la vérité sur » les lieux ; & vous appren- » drez d'eux que la servitude » dont vous avez délivré cette » contrée, en obligeant Antio- » chus de se retirer au delà » du mont Taurus, n'étoit pas » plus dure que celle dont elle » a été tirée par la réduction » des Gaulois. Tous ces peu- » ples vous feront connoître » combien de fois cette nation » féroce a ravagé leurs cam- » pagnes, combien de fois elle » leur a enlevé tout ce qu'ils » avoient de plus précieux & » de plus nécessaire, combien » elle a fait sur eux de pri- » sonniers sans leur laisser la » liberté de les racheter ; enfin, » combien de fois elle a immolé » leurs enfans à ses Dieux aussi » barbares qu'elle. Quoi ! si » Antiochus n'avoit pas retiré » ses garnisons des citadelles » où elles demeuroient fort » tranquilles, vous ne croiriez » pas avoir rendu la tranquil- » lité à l'Asie ; & vous vous » imaginez qu'Eumene jouiroit » paisiblement des dons que » vous lui avez faits, & les » autres villes de la liberté » qu'elles ont reçue de vous, » pendant que les Gaulois au- » roient une pleine licence de » porter par tout où ils vou- » droient la terreur & la déso- » lation.

» Mais, pourquoi raisonner » plus long-tems sur une fausse » supposition, comme si je » n'avois pas trouvé les Gau- » lois actuellement en guerre » avec nous, & que je les eus- » se forcés de nous la faire ? Je » vous prends à témoin, L. » Scipion, vous à qui j'ai suc- » cédé dans le commandement » des troupes, & vous P. Sci- » pion, qui, avec la simple » qualité de Lieutenant étiez » respecté par l'armée & par » votre frere comme son Col- » legue. Dites-nous si vous ne » sçavez pas que les légions » des Gaulois ont servi dans » l'armée d'Antiochus, & si » vous ne les avez pas vues » combattre aux deux aîles, » où ils faisoient toute la force » de son armée ? Les Romains » vous avoient chargé de faire » la guerre non-seulement à » Antiochus, mais à tous ceux » qui se feroient joints à lui » contre nous. Les Gaulois » étoient incontestablement de » ce nombre, aussi-bien que » quelques petits Rois & Ty- » rans du païs. J'ai donc eu » droit de les traiter en enne- » mis. Cependant, j'ai usé à » leur égard de toute la modé- » ration possible. J'ai donné la

» paix à ces derniers, en les
» forçant de faire une satisfaction
» convenable à la dignité
» té de votre Empire qu'ils
» avoient blessée. D'un autre
» côté, j'ai fait tous mes efforts
» pour amener les Gaulois à la
» raison, si leur férocité naturelle
» turelle avoit pu s'adoucir;
» & ce n'a été qu'après plusieurs
» sieurs tentatives, que les
» trouvant toujours intraitables,
» bles, j'ai cru qu'il étoit de
» notre honneur d'employer la
» force pour les réduire.

» Après avoir justifié les
» motifs qui m'ont déterminé à
» entreprendre la guerre, il
» faut maintenant parler de la
» maniere dont je l'ai faite;
» & dans cette seconde partie,
» je serois bien assuré de gagner
» ma cause, quand même je
» la plaiderois devant le Sénat
» de Carthage, lequel, si ce
» que l'on dit est vrai, punit
» du dernier supplice ses Généraux,
» raux, quand ils ont formé
» des entreprises téméraires,
» quelque heureux qu'en ait été
» l'évenement. Mais, quelle
» confiance ne dois-je point
» concevoir ayant affaire à une
» République qui n'a jamais
» fait un crime aux Commandans
» dans des entreprises auxquelles
» les les Dieux ont donné une
» heureuse issue, parce qu'elle
» la regarde comme l'effet des
» prieres & des vœux qui ont
» précédé ces entreprises, &
» qui en décernant, ou des
» actions de graces aux Dieux,
» ou des triomphes aux Généraux,
» raux, emploie toujours ces
» termes remarquables, *pour
» avoir bien & heureusement servi
» la République?* Quand donc,
» de peur de provoquer l'envie,
» vie, je m'abstiendrois d'attribuer
» tribuer à mon courage & à
» ma bonne conduite les succès
» que j'ai eus, si je me contentois
» tois de demander qu'après
» que j'ai vaincu une si puissante
» sante nation, sans avoir fait
» aucune perte, on rendît aux
» Dieux immortels, pour le
» bonheur dont ils ont voulu
» que fussent accompagnées vos
» armes sous mon commandement,
» ment, les actions de graces
» qui leur sont dues, & qu'on
» m'accordât à moi-même la
» permission de rentrer triomphant
» phant dans le Capitole, d'où
» je suis parti, après avoir fait
» les vœux accoutumés pour la
» prospérité de la République,
» refuseriez-vous cet honneur
» aux Dieux, aussi-bien qu'à
» moi?

» On m'objecte que je n'ai
» pas choisi un lieu favorable
» pour donner bataille. Cela
» dépendoit-il de moi? Les
» ennemis étant les maîtres de
» la montagne, & ne voulant
» pas en descendre, il falloit
» bien que j'allasse les y attaquer,
» quer, si je voulois vaincre.
» On pourroit faire le même
» reproche à nos meilleurs Généraux,
» néraux, qui, sur-tout dans
» les dernieres guerres, n'ont
» pas toujours choisi un poste
» favorable pour attaquer l'ennemi,
» nemi, parce que la chose

» n'étoit point en leur pouvoir.
» Je ne comprends pas encore
» quelle est l'idée qu'ils veulent
» vous donner, & qu'ils se forgent en eux-mêmes de l'ennemi. S'il a aussi fort dégénéré
» qu'ils le disent, & s'il est
» amolli par les délices de l'Asie, quel danger y avoit-il
» de l'aller chercher sur la
» montagne, & s'il a conservé
» le courage & la force de ses
» ancêtres, pourquoi refusent-
» ils le triomphe à ceux qui ont
» vaincu un ennemi si redoutable? L'envie est aveugle,
» Messieurs. Elle ne s'attache
» qu'à décrier la vertu, pour
» lui faire perdre les honneurs
» & les récompenses qu'elle
» mérite.

» Le même esprit d'envie &
» de jalousie paroît encore dans
» ce qu'ils m'objectent touchant
» la Thrace. Ils insistent beau-
» coup sur l'enlevement d'une
» partie de nos bagages par ces
» brigands, & sur la perte de
» quelques soldats; ils se don-
» nent bien de garde d'ajouter
» que le jour même que cet
» inconvénient arriva, nos
» troupes défirent un grand
» nombre de ces voleurs, &
» que les jours suivans elles en
» prirent & en tuerent encore
» davantage. Mais, que gagnent-
» ils par ce silence affecté?
» Toute l'armée est prête à
» rendre témoignage de ces
» deux combats, qui seuls
» pourroient mériter l'honneur
» du triomphe.

» Je vous prie de me par-
» donner, Messieurs, si la né-
» cessité d'une juste défense, &
» non le désir de me faire va-
» loir, m'a engagé dans un si
» long discours. »

L'accusation l'auroit emporté ce jour sur l'apologie, si la dispute n'avoit consumé le jour entier sans être décidée; car, les Sénateurs se retirerent dans le sentiment de refuser le triomphe à Cn. Manlius Vulson. Mais, le lendemain, les parens & les amis de ce Général firent tant qu'ils engagerent dans leurs intérêts, les plus anciens de l'ordre, dont l'autorité fit pencher la balance en faveur de Cn. Manlius Vulson. Ils représenterent qu'il n'y avoit point d'exemple qu'un Général, après avoir vaincu les ennemis, laissé sa province en paix, & ramené ses troupes victorieuses à Rome, eût été privé de l'honneur du triomphe, & fût rentré dans la ville comme un simple particulier sans aucune distinction. Enfin, la maligne jalousie de ses ennemis céda à des remontrances si sages, ils eurent honte de faire un affront si injurieux à un homme de mérite, & tous les Sénateurs lui décernerent le triomphe d'un consentement presque unanime. Il y avoit pourtant quelque chose à dire sur la conduite de ce Général, lequel, comme nous le verrons tout à l'heure, avoit laissé affoiblir la discipline, & corrompre les mœurs de ses troupes. Et il est étonnant que ses ennemis n'aient point em-

ployé contre lui ce moyen.

Il ne triompha que sur la fin de l'année. Ce qui lui avoit fait différer son triomphe, c'étoit la crainte qu'il avoit eue d'être appellé en jugement en vertu de la loi Pétilia, pendant la Préture de Q. Térentius Culléon, & d'être la victime de l'envie sous laquelle L. Scipion avoit succombé. Ils sçavoient que les Juges feroient encore plus inexorables à son égard, qu'ils ne l'avoient été dans l'affaire de son prédécesseur, parce qu'il avoit laissé vivre les soldats dans une licence générale qui avoit absolument ruiné la discipline militaire, que L. Scipion leur avoit fait observer avec beaucoup de sévérité. Et ce n'étoit pas seulement le récit des excès auxquels ils s'étoient portés dans la province, & loin des yeux des citoyens, qui les rendoient odieux, mais encore plus ceux auxquels ils s'abandonnoient tous les jours à la vue du peuple Romain. Car, ce fut Cn. Manlius Vulson, & ceux qui avoient servi sous lui, qui introduisirent à Rome le luxe & les délices de l'Asie. Ce furent eux qui y apporterent des lits garnis d'airain, des tapis précieux, des rideaux de lit & de litiere, & d'autres ouvrages travaillés avec art, &, ce qui étoit regardé alors comme un grand luxe, des tables soutenues sur un seul pied, & des buffets. Ce furent eux qui ajouterent au plaisir de la bonne chere celui de la musique, ayant à leurs gages des joueuses de harpes & d'autres instrumens, des farceurs, des comédiens, & pareilles gens, dont le métier est de divertir les convives pendant qu'ils sont à table. On commença aussi dans ce tems-là à préparer les mets avec plus de soin & de délicatesse. Et en conséquence, un cuisinier, qui anciennement étoit le plus vil de tous les esclaves, fut regardé comme l'officier de la maison le plus nécessaire & le plus estimé, & ce qui n'étoit d'abord qu'un ministere bas & méprisable, devint un emploi considérable & important. Mais, ces excès, qui étonnoient alors par leur nouveauté, n'étoient qu'une légere ébauche du luxe effroyable dans lequel les Romains se sont plongés depuis.

Cn. Manlius Vulson fit paroître dans son triomphe deux cens couronnes d'or du poids de douze livres chacune, deux cens vingt mille livres pesant d'argent, deux mille deux cens trois livres d'or, cent vingt-sept mille tétradrachmes, deux cens cinquante mille cistophores, seize mille trois cens philippes d'or, & une grande quantité d'armes & de dépouilles prises sur les Gaulois, le tout porté sur des chariots. Cinquante deux Officiers ennemis enchaînés marchoient devant son char. Il fit distribuer à chacun des soldats quarante deux deniers, le double aux centurions; il doubla la paye des fantassins, & tripla

celle

celle des cavaliers. On voyoit à la suite du char un grand nombre d'officiers & de soldats, ornés des dons militaires qu'ils avoient reçus de Cn. Manlius Vulson. Toute l'armée en général lui donnoit dans les chansons militaires faites à la hâte, des éloges qu'on jugeoit aisément qu'il s'étoit attirés par sa facilité & son indulgence; ce qui fit que son triomphe fut plus célébré par la faveur des soldats, que par celle du peuple. Mais ensuite, ses amis lui gagnerent aussi celle de la multitude. Car, ils firent tant par leurs sollicitations, que le Sénat rendit un arrêt qui ordonnoit qu'à la décharge du peuple, on acquittât de l'argent qui avoit été porté dans le triomphe, ce qui étoit encore dû des sommes qui avoient été empruntées pour les besoins de la République. Et en conséquence les Questeurs de la ville payerent avec autant de fidélité que d'exactitude, & les sommes principales, & vingt-cinq as & demi d'intérêt pour chaque millier d'as.

Cn. Manlius Vulson brigua la Censure sans pouvoir l'obtenir, l'an de Rome 568, & 184 avant Jesus-Christ.

MANLIUS [L.] VULSON, *L. Manlius Vulso*, (*a*) fut créé Préteur, l'an de Rome 555, & 197 avant Jesus-Christ, & on lui donna la Sicile pour département. Plusieurs années après, il accompagna son frere Cn. Manlius Vulson en Asie, & il eut beaucoup de part aux avantages considérables qu'y eut ce dernier, comme on peut le voir dans l'article précédent.

MANLIUS [P.], *P. Manlius*, (*b*) fut nommé Préteur, l'an de Rome 557, & 195 avant Jesus-Christ, & envoyé dans l'Espagne Citérieure. Là, P. Manlius ayant reçu l'ancienne armée des mains de Q. Minucius, à qui il avoit succédé, & y avant joint les vieilles troupes qu'Appius Claudius Néron avoit commandées dans l'Espagne Ultérieure, partit pour aller dans la Turdétanie. Quoique les Turdétains fussent les peuples de toute l'Espagne les moins belliqueux, cependant se fiant sur leur multitude, ils ne laisserent pas d'aller au devant de l'armée Romaine. Mais, le seul effort de la cavalerie mit un tel désordre dans leurs rangs, que l'infanterie n'eut presque pas besoin d'agir pour les défaire; ces vieux soldats, qui connoissoient la guerre & l'ennemi à qui ils avoient affaire, ne trouverent aucune résistance. Mais, cette victoire ne termina pas la guerre. Les Turdétains prirent à leur solde dix mille Celtibériens, & ils se disposoient à se défendre avec les armes & par les bras d'autrui.

(*a*) Tit. Liv. L. XXXII. c. 27, 28. L. XXXVIII. c. 20. *& seq.*

(*b*) Tit. Liv. L. XXXIII. c. 42, 43. L. XXXIV. c. 17. L. XXXIX. c. 56. L. XL. c. 1, 16, 33, 42.

Mais, P. Manlius écrivit au Consul M. Porcius Caton de venir à son secours avec son armée. Dès qu'il fut arrivé, & que les deux armées eurent été réunies, les ennemis furent bientôt dispersés.

P. Manlius fut nommé de rechef Préteur, l'an de Rome 570, & 182 avant Jésus-Christ. On l'envoya cette année dans l'Espagne Ultérieure, mais il n'y fit rien de mémorable. L'année suivante, il se distingua un peu plus; il battit les Lusitapiens en plusieurs rencontres. Il retourna ensuite à Rome, où il mourut presque aussi-tôt. Tite-Live, au sujet de la mort de P. Manlius, remarque qu'il étoit un des Triumvirs Epulons, & qu'il fut remplacé dans cette dignité par Q. Fulvius.

MANLIUS [P.], *P. Manlius*, (a) rendit un service important à Caton le Censeur dans une circonstance des plus critiques. Ce Général s'étoit mis en marche la nuit pour aller attaquer l'ennemi sur les monts Thermopyles. Mais, le guide ayant manqué le chemin, les Romains s'égarerent dans des lieux remplis de précipices. L. Manlius, homme très-dispos pour gravir sur les montagnes les plus escarpées, grimpa avec Caton au travers des roches hautes & pointues; & par ce moyen ayant découvert un petit sentier, il sauva l'armée Romaine en la délivrant du plus grand péril qu'elle pût courir. On comptoit alors 191 ans avant Jesus-Christ.

Nous devons remarquer que le texte Grec de Plutarque porte L. Mallius, au lieu de L. Manlius.

MANLIUS, *Manlius*, (b) Sénateur Romain, qui fut chassé de sa compagnie par Caton le censeur, lorsqu'il étoit à la veille d'être élevé au Consulat. La raison pourquoi il fut ainsi traité, c'étoit parce qu'il avoit donné un baiser à sa femme en plein jour, en présence de sa fille.

Le texte Grec de Plutarque porte Manillius, & non pas Manlius.

MANLIUS [L.], *L. Manlius*, (c) ayant été accusé l'an de Rome 564, & 188 avant Jesus-Christ, d'avoir maltraité les ambassadeurs des Carthaginois, fut livré par les Féciaux, & emmené à Carthage.

MANLIUS [L.] ACIDINUS, *L. Manlius Acidinus*, (d) fut nommé Préteur, l'an de Rome 564, & 188 avant Jesus-Christ, & il eut l'Espagne Citérieure pour département. Il livra aux Celtibériens un combat dont l'issue fut assez douteuse, si ce n'est que les Celtibériens, en décampant dès la nuit suivante, laisserent aux Romains la liberté d'enterrer leurs morts, & de dépouiller ceux des ennemis.

(a) Plut. Tom. I. pag. 343.
(b) Plut. Tom. I. pag. 346.
(c) Tit. Liv. L. XXXVIII. c. 42.
(d) Tit. Liv. L. XXXVIII. c. 35. L. XXXIX. c. 21, 29, 54, 55. L. XL. c. 34, 43.

Peu de jours après, ces mêmes peuples ayant mis sur pied une armée plus considérable, vinrent les premiers présenter la bataille aux Romains auprès de Calagurris. On ne dit point la raison qui fit qu'avec de plus grandes forces, ils se battirent plus foiblement; car, ils furent vaincus, les Romains leur tuerent douze mille hommes sur la place, firent plus de deux mille prisonniers, & se rendirent maîtres de leur camp. Si l'ardeur du vainqueur n'eût été arrêtée par l'arrivée de son successeur, les Celtibériens auroient été entiérement domptés.

Lorsque L. Manlius Acidinus fut de retour à Rome, on lui donna audience dans le temple de Bellone, & il demanda qu'on lui accordât l'honneur du triomphe. On convenoit que ses actions le méritoient, mais l'usage étoit contre lui; car, il n'y avoit point d'exemple qu'un Général eût triomphé, à moins qu'il n'eût terminé la guerre dont il avoit été chargé, qu'il n'eût laissé sa Province paisible, & ramené son armée à Rome. Cependant, on prit un milieu qui, sans blesser la coutume, rendoit justice à ce Général. On lui accorda le petit triomphe, autrement dit l'ovation. Il exposa aux yeux du peuple cinquante-deux couronnes d'or, cent vingt-deux livres d'or, seize mille trois cens livres d'argent, & déclara dans le Sénat que le questeur Q. Fabius apportoit encore avec lui dix mille livres d'argent & quatre-vingts livres d'or, & qu'il feroit mettre le tout dans le trésor public.

L'an de Rome 569, & 183 avant Jesus-Christ, on envoya dans la Gaule Cisalpine des députés pour en régler les affaires; & ces députés furent même chargés de se transporter au-delà des Alpes. L. Manlius Acidinus faisoit partie de cette députation. Deux ans après, il fut un des Triumvirs qui conduisirent une colonie à Aquilée. Elle étoit composée de trois mille citoyens. On distribua cinquante arpens de terre à chaque soldat, & cent aux centurions, & cent quarante aux cavaliers.

L. Manlius Acidinus fut élevé au Consulat, l'an de Rome 573, & 179 avant Jesus-Christ. On lui donna pour collegue Q. Fulvius.

MANLIUS [A.] VULSON, *A. Manlius Vulso*, (a) fut créé Consul avec M. Junius Brutus, l'an de Rome 574, & 178 avant Jesus-Christ, & eut la Gaule pour département. Ne trouvant point dans cette Province de matiere à mériter le triomphe auquel il aspiroit, il saisit avec joie l'occasion qui se présenta de faire la guerre aux Istriens. Outre le secours qu'ils

(a) Tit. Liv. L. XL. c. 59. L. XLI. c. 1. *& seq.* Roll. Hist. Rom. Tom. IV. pag. 480. *& suiv.*

avoient autrefois accordé aux Étoliens contre les armées de la République, ils venoient tout récemment de faire sur les alliés de Rome, quelques courses, qui avoient abouti au pillage, dont cette nation étoit très-avide. A. Manlius Vulson, sans avoir pris l'ordre du Sénat, partit d'Aquilée où il étoit, pour aller attaquer ces peuples. La République avoit sur cette mer une escadre pour en défendre les côtes. Le Consul en envoya une partie dans le port le plus proche des confins de l'Istrie, avec des barques chargées de provisions. Il se rendit lui-même par terre au même endroit, & campa à cinq milles de la mer. Pour assurer les convois & soutenir les fourrageurs, il plaça plusieurs corps de troupes autour de son camp. Un de ces corps ragardoit l'Istrie, étant placé entre le camp & la mer; & il étoit composé d'une cohorte levée à la hâte dans la colonie de Plaisance, & de quatre compagnies de la seconde légion.

Les Istriens avoient suivi l'armée ennemie par des chemins de traverse sans en être vus, épiant l'occasion de l'attaquer avec avantage. Ayant reconnu que les corps-de gardes qui environnoient le camp étoient peu nombreux, & observoient peu d'ordre, ils vinrent fondre sur la cohorte de Plaisance. Un brouillard qui s'étoit élevé le matin couvrit leur marche; mais, s'étant à moitié dissipé aux premiers rayons du soleil, il laissa paroître une lumiere sombre, qui, grossissant les objets, présentoient aux yeux des Romains l'apparence d'une armée beaucoup plus nombreuse que n'étoit réellement celle des ennemis. Les soldats effrayés s'enfuirent dans le camp, où ils causerent encore plus de terreur qu'ils n'en avoient eux-mêmes apporté. Les cris que l'on jette aux portes, l'obscurité qui augmente encore le tumulte, l'agitation des soldats qui en courant chacun de leur côté s'embarrassent & tombent les uns sur les autres, tout cela fait craindre aux plus éloignés que les ennemis ne soient entrés dans les retranchemens. Une voix poussée au hazard exhorte les troupes à courir du côté de la mer. Comme si c'eût été le signal du départ, d'abord quelques soldats, la plupart sans armes, prennent le chemin du port, un plus grand nombre les imitent, & enfin toutes les troupes les suivent, jusqu'au Consul lui-même, qui avoit inutilement employé pour les retenir, son autorité, ses ordres, & mêmes ses prieres.

L'armée Romaine entiere seroit devenue la proie des ennemis, s'ils avoient sçu ce que c'étoit que faire la guerre. Le Consul, mettant à profit leur ignorance, rassembla ce qui lui restoit de troupes, après les avoir fait revenir des différens lieux où la fuite les avoit dispersés. Sans perdre de tems, il les me-

ne au camp, & en chasse les Istriens. Cependant, la nouvelle de la déroute de l'armée Consulaire étant parvenue jusqu'à Rome, y causa une grande allarme. Comme la renommée grossit toujours les objets, sur-tout en mal, on crut l'armée entiérement défaite. On leva de nouvelles troupes avec une promptitude extraordinaire. On donna différens ordres pour envoyer de différens côtés des secours au Consul. M. Junius Brutus son Collegue passa de la Ligurie dans la Gaule. Mais, il apprit en chemin que l'armée Romaine étoit en sûreté, & que les Istriens s'étoient retirés. Il dépêcha sur le champ un courier à Rome, pour y porter cette bonne nouvelle, qui délivra les esprits d'une grande inquiétude. Les deux Consuls retournerent à Aquilée, pour y mettre les troupes en quartier d'hiver.

L'année suivante, A. Manlius Vulson & M. Junius Brutus furent continués dans le Gouvernement de leurs Provinces, en qualité de Proconsuls. Dès que l'hiver fut fini, ils firent entrer leurs troupes dans le païs des Istriens, & y mirent tout à feu & à sang. Ceux-ci, ayant armé toute leur jeunesse, hazarderent un combat, où il en fut tué environ quatre mille. Ils se retirent dans leurs villes & dans leurs bourgs, d'où ils envoyerent demander la paix aux généraux Romains, puis leur fournirent les ôtages qu'on avoit exigés d'eux.

MANLIUS [A.] TORQUATUS, *A. Manlius Torquatus*, fut élevé au Consulat avec Q. Cassius Longinus, l'an de Rome 588, & 164 avant J. C.

MANLIUS [T.] TORQUATUS, *T. Manlius Torquatus*, fut créé Consul avec Cn. Octavius, l'an de Rome 587, & 165 avant Jesus-Christ.

MANLIUS TORQUATUS, *Manlius Torquatus*, (a) pere de D. Silanus. Des députés de Macédoine porterent leurs plaintes devant le Sénat contre D. Silanus, qui, pendant qu'il commandoit dans cette Province, y avoit exercé beaucoup de concussions. Manlius Torquatus, pere de l'accusé, Sénateur d'un rare mérite, demanda par grace qu'on ne prononçât rien contre son fils, qu'il n'eût examiné lui-même l'affaire; ce qui lui fut accordé sans peine, à cause de la confiance que l'on avoit en ses lumieres & en sa probité. Il écouta les parties, pendant deux jours, & le troisiéme il déclara son fils coupable, & lui défendit en conséquence d'oser jamais paroître devant lui. D. Silanus, après une si triste sentence, ne put pas soutenir davantage la lumiere du jour, & se pendit de désespoir. Le pere, par une rigueur qu'il est difficile de louer, n'assista pas même à ses funé-

(a) Valer. Maxim. L. V. c. 8. Roll. Hist. Rom. T. V. p. 167, 168.

railles; & comme il étoit Jurisconsulte, il demeura tranquillement chez lui, répondant selon sa coutume à ceux qui venoient le consulter. C'est bien-là l'héritier & le descendant de ce T. Manlius Torquatus, qui avoit fait trancher la tête à son fils victorieux. Le zele de la justice lui avoit dicté la condamnation qu'il avoit prononcée contre son fils; mais, ce zele devoit-il aller jusqu'à étouffer en lui les sentimens de la nature?

MANLIUS [M.], *M. Manlius*, (*a*) ayant été envoyé contre les Gaulois, l'an de Rome 646, & 106, avant Jesus-Christ, eut du dessous, ce qui porta la terreur dans toute l'Italie.

MANLIUS MALTINUS, *Manlius Maltinus*, (*b*) fut envoyé en Asie par les Romains, selon Justin, pour rétablir Nicomede sur le trône de Cappadoce, dont il avoit été dépouillé par Mithridate. Mais, celui-ci, soutenu de plusieurs nations belliqueuses, n'eut pas beaucoup de peine à vaincre Manlius Maltinus, dont l'armée n'étoit composée que de soldats Asiatiques.

Il faut remarquer que ce Manlius Maltinus n'est connu que de Justin, & que Tite-Live & les autres Historiens n'en font point mention.

MANLIUS [T.], *T. Manlius*, (*c*) Préteur qui, d'après un décret du Sénat touchant les villes de Sicile, conduisit une colonie à Agrigente.

MANLIUS [A.], *A. Manlius*, (*d*) Lieutenant de C. Marius, sous lequel il servit sur-tout en Afrique.

MANLIUS [C.], *C. Manlius*, (*e*) Officier qui servit d'abord avec beaucoup de distinction dans l'armée de L. Sylla. Mais, il devint par la suite un des Satellites & des Ministres des fureurs de L. Catilina. Il fut envoyé dans l'Étrurie, dont il tâcha de soulever les peuples, porté à faire un changement dans les affaires par sa pauvreté, & par le ressentiment des injures qu'il avoit reçues; car, sous la domination de L. Sylla, on l'avoit dépouillé de tous ses biens. De plus, il tâchoit de mettre dans son parti, toutes sortes de brigans dont ce païs fourmilloit, avec quelques colonies de L. Sylla qui avoient absorbé en débauches tout le riche butin qu'elles avoient fait à la guerre.

C'est ainsi que C. Manlius se préparoit à lever le premier l'étendard de la révolte; & il le fit le vingt-cinq Octobre, l'an de Rome 689, & 63 avant J. C. Il dépêcha peu de tems après des courriers à Q. Marcius Rex

(*a*) Salluft in Jugurth. c. 72.
(*b*) Just. L. XXXVIII. c. 3, 4.
(*c*) Cicer. in Verr. L. IV. c. 84.
(*d*) Sallust. in Jugurth. c. 59, 60.

(*e*) Cicer. in Catilin. Orat. 1. c. 4. Plut. Tom. I. pag. 867. Sallust. in Catil. c. 15. & *seq.* Crév. Hist. Rom. Tom. VI. pag. 457. & *suiv.*

avec des lettres conçues en ces termes : » Nous prenons les » Dieux & les hommes à té» moins, ô Général, que nous » n'avons pris les armes ni » contre la patrie, ni dans le » dessein de nuire à personne, » mais afin de nous mettre à » couvert des insultes. Deve» nus malheureux & indigens » par les vexations & la tyr» ranie des usuriers, la plupart » de nous sont exclus de leur » patrie, & tous le sont des » honneurs & de leurs biens, » sans qu'il soit permis à un » seul de jouir du privilege » établi du tems de nos peres, » ni d'user de sa liberté après » avoir perdu son patrimoine, » tant est grande l'inhumanité » des usuriers & celle du Pré» teur. Vos ancêtres, sensibles » aux miseres du peuple, y ont » souvent subvenu par leurs » Édits. Tout récemment, de » votre tems même, les gens » de bien voyant les particu» liers hors d'état de satisfaire » à leurs dettes, voulurent que » le paiement s'en fît des de» niers publics. Il n'est pas ra» re que le peuple, porté à do» miner, ou révolté par l'ar» rogance des Magistrats, ait » abandonné le parti des Peres. » Pour nous, nous ne cher» chons ni les dignités, ni les ri» chesses, qui sont les sources » de toutes les guerres & de » toutes les querelles des hom» mes, mais la liberté, que ja» mais homme d'honneur n'a » perdue qu'avec la vie. Pour» voyez à de malheureux ci» toyens, nous vous en sup» plions, vous & le Sénat; » rétablissez la protection des » loix, anéanties par l'injusti» ce du Préteur; ne nous met» tez pas dans la nécessité de » chercher de quelle maniere » nous périrons, en vengeant » notre sang avec toute la va» leur dont nous sommes ca» pables. »

Q. Marcius Rex répondit à ceci, que si l'on vouloit quelque chose du Sénat, on mît bas les armes & qu'on l'allât demander à Rome, que le Sénat & le peuple Romain avoient toujours été d'une bonté & d'une clémence si grandes, que jamais personne n'avoit imploré en vain leur secours.

Cependant, le Sénat informé de tout ceci rendit un décret, par lequel il déclaroit L. Catilina & C. Manlius ennemis de la patrie, & promettoit l'impunité à ceux qui avoient suivi leur parti, n'exceptant que les criminels condamnés à mort, pourvu qu'avant un certain jour, qui étoit marqué, ils sortissent du camp, & quittassent les armes. Ce décret ne put vaincre l'obstination des conjurés. C. Manlius, après avoir constamment soutenu le parti qu'il avoit embrassé, fut tué à la bataille de Pistorie qui acheva de détruire la conjuration, parce que L. Catilina y fut aussi tué.

MANLIUS [C.], *C. Man-*

lius, (*a*) dont Cicéron fait mention dans son oraison pour L. Flaccus.

MANLIUS [Cn.], *Cn. Manlius*, (*b*) étoit, au rapport de Cicéron, un homme sans courage, sans esprit, & dont la conduite étoit aussi méprisable que sordide.

MANLIUS [Q.], *Q. Manlius*, (*c*) sénateur Romain, que Cicéron qualifie Juge très-sévere & très-integre.

MANLIUS [Q.] CHILON, *Q. Manlius Chilo*, (*d*) un des complices de la conjuration de Catilina, selon Cicéron. Il y a des éditions qui portent Q. Magius Chilon, au lieu de Q. Manlius Chilon.

MANLIUS [C.], *C. Manlius*, (*e*) un des généraux Romains, qui furent défaits par les Germains, au rapport de Tacite. Le texte le nomme Marcus Manlius. C'est une faute ou de l'Auteur ou des Copistes. L'Épitome de Tite-Live le nomme Caius. En effet, depuis la condamnation prononcée contre le fameux Marcus Manlius Capitolinus, le prénom de Marcus étoit interdit à la famille Manlia.

MANLIUS VALENS, (*f*) *Manlius Valens*, commanda dans la Grande-Bretagne une légion qui fut battue par les Silures. Tacite le qualifie dans un autre endroit, Lieutenant de la légion Italique, & il ajoute que cet Officier ne fut pas traité par Vitellius aussi honorablement que le méritoit l'attachement qu'il avoit témoigné pour son parti. Fabius Valens l'avoit décrié, sans qu'il le sçût, dans l'esprit de ce Prince, par des accusations secretes dont il se défioit d'autant moins, que cet ennemi couvert, pour le mieux surprendre, affectoit de le louer publiquement.

MANLIUS, *Manlius*, (*g*) corrupteur d'Apuleia Varilia, petite niece d'Auguste, fut banni de l'Italie & de l'Afrique, l'an de J. C. 17.

MANLIUS PATRUITUS, *Manlius Patruitus*, (*h*) se plaignit d'avoir été maltraité à Siene par le peuple de cette ville, & cela à la sollicitation de ses Magistrats ; il ajoutoit que non contens de cet outrage, ils l'avoient par moquerie entouré des ornemens funebres, & fait sur son corps toutes les cérémonies qu'on employe pour honorer les morts, à quoi ils avoient joint mille sortes d'injures contre le Sénat de Rome. On appella ceux qu'il dénonça dans la ville, où après avoir été convaincus, ils furent punis de mort. Ce juge-

(*a*) Cicer. Orat. pro L. Flacc. c. 72.
(*b*) Cicer. Orat. pro L. Muræn. c. 34. pro Cn. Planc. c. 10.
(*c*) Cicer. in Verr. L. II. c. 18.
(*d*) Cicer. in Catilin. Orat. 3. c. 14.
(*e*) Tacit. de Morib. German. c. 37.
(*f*) Tacit. Annal. L. XII. c. 40. Hist. L. I. c. 64. Crév. Hist. des Emp. Tom. II. p. 228.
(*g*) Tacit. Annal. L. II. c. 50, 51.
(*h*) Tacit. Hist. L. IV. c. 45.

ment fut suivi d'un arrêt du Sénat, par lequel le peuple de Siene étoit admonesté d'être plus modeste à l'avenir.

MANLIUS STATIANUS, *Manlius Statianus*, (*a*) sénateur Romain. Après que Probus eut été élu Empereur par l'armée, le Sénat s'étant assemblé pour ratifier ce choix, Manlius Statianus, premier opinant, prit la parole ; & dans un discours suivi il fit un éloge magnifique du Prince élu, qu'il termina en demandant aux Dieux, que Probus gouvernât la République, comme il l'avoit servie. Il conclut à lui déférer les noms de César & d'Auguste, le commandement Proconsulaire, le titre respectable de Pere de la patrie, le souverain Pontificat, le droit de proposer dans le Sénat trois matieres différentes de délibérations, & la puissance Tribunicienne.

MANLIUS [L.], *L. Manlius*, (*b*) Préteur, qui, dans la guerre civile, suivit le parti de Cn. Pompée.

MANLIUS [L.], *L. Manlius*, fameux Peintre, qui répondit à un homme qui s'étonnoit de lui voir des enfans si laids pour un Peintre si habile : *In luce pingo*, *in tenebris fingo*. Je fais mes portraits le jour, & mes enfans la nuit.

MANNA, (*c*) terme qui se met ordinairement pour la Manne qui nourrit les Israëlites dans le Désert, & dont nous parlerons dans l'article suivant. Il se prend aussi dans Baruch, pour une offrande nommée en Hébreu Mincha. *Facite Manna*, *& offerte pro peccato*. C'est ce que les captifs de Babylone écrivoient aux Juifs de Jérusalem leurs freres. » Nous vous » envoyons de l'argent pour » acheter des holocaustes & des » victimes ; faites des offran- » des de pain, de gâteaux, » de farines, de vin, &c. » C'est ce qui s'appelle *Manna* en cet endroit.

MANNE, *Manna*, Μάννα, (*d*) nourriture que Dieu donna aux Israëlites dans le désert d'Arabie, pendant les quarante ans de leur voyage, depuis leur huitieme campement dans le désert de Sin. La Manne commença à tomber le matin du vendredi, seizieme du second mois, nommé dans la suite Jiar, qui répond, selon Usférius, au vendredi cinquieme de Juin. Elle continua de tomber tous les jours au matin, à l'exception du jour du sabbath, jusqu'après le passage du Jourdain, & à la Pâque de la quarantieme année depuis la sortie d'Égypte. La Manne tomba donc depuis le cinquieme de Juin de l'an du monde 2513, jusqu'au second jour de la Pâque, qui étoit un mercredi cinquieme de Mai,

(*a*) Crév. Hist. des Emp. Tom. VI. pag. 88.
(*b*) Cæs. de Bell. Civil. L. I. pag. 461.
(*c*) Baruch. c. 1. v. 10.

(*d*) Exod. c. 16. v. 4. *& seq.* Numer. c. 11. v. 6. *& seq.* Psalm. 77. v. 25. Sapient. c. 16. v. 20, 21.

de l'an du monde 2553, & avant Jesus-Christ 1447.

I. La Manne dont parle Moïse, étoit un petit grain blanc comme la bruine, rond & gros comme la coriandre. Il tomboit tous les matins sur la rosée; & lorsque la rosée étoit dissipée par la chaleur du Soleil, la Manne paroissoit & demeuroit seule sur le rocher, ou sur le sable. Elle tomboit tous les jours excepté le jour du sabbath; & cela seulement aux environs du camp des Israëlites. Elle tomba en si grande quantité pendant les quarante ans de leur voyage dans le Désert, qu'elle suffisoit à la nourriture de toute la multitude, c'est-à-dire, à plus d'un million de personnes, qui en ramassoient par tête chacun un gomor, ou un peu plus de trois pintes, mesure de Paris. Elle sustentoit cette multitude, sans qu'aucun en fût incommodé. Il en tomboit le vendredi une quantité double des autres jours; & quoiqu'elle se changeât en vers les autres jours, lorsqu'on la réservoit, elle ne souffroit aucune altération le jour du sabbath. Cette Manne, qui se fondoit au Soleil, lorsqu'on la laissoit sur la terre, étoit si dure dans la maison, qu'on la concassoit dans le mortier, & qu'elle souffroit le feu, ensorte qu'on pouvoit la cuire dans la poële, la paîtrir, & en faire des gâteaux.

L'Écriture donne à la Manne le nom de pain du Ciel & de nourriture des Anges, soit qu'elle veuille marquer qu'elle étoit envoyée & préparée par les Anges, ou que les Anges mêmes, s'ils ont besoin de nourriture, n'en peuvent avoir de plus agréable que celle de la Manne. L'auteur de la Sagesse dit que la Manne se proportionnoit de telle sorte au goût de ceux qui en mangeoient, que chacun y trouvoit dequoi contenter son appétit, & qu'elle renfermoit tous les agrémens du goût, & toute la douceur des plus agréables nourritures; expressions que quelques-uns prennent à la lettre. Il y en a même qui croyent qu'elle prenoit jusqu'à la forme des choses que l'on désiroit. Josephe l'entend d'une maniere plus simple, en disant que ceux qui s'en nourrissoient, la trouvoient si délicieuse, qu'ils ne désiroient rien autre chose; & Saint Augustin remarque avec beaucoup de sagesse, que l'Auteur sacré dit simplement que la Manne avoit cette qualité, de se conformer au goût de ceux qui en usoient, en faveur des enfans de Dieu. Comment les Israëlites auroient-ils pu se plaindre que la Manne leur causoit du dégoût, si elle se fût toujours proportionnée à leur goût & à leur volonté?

Il tombe de la Manne encore aujourd'hui dans plusieurs endroits du monde? En Arabie, en Pologne, en Calabre, au mont Liban, dans le Dauphiné, & ailleurs. La plus commune & la plus célebre est celle d'Arabie, qui est une espece de

miel condensé, qui se voit pendant l'été sur les arbres & sur le sable de l'Arabie Pétrée. Elle est de la figure dont la dépeint Moïse. Celle, qui se recueille aux environs du mont Sinaï, est d'une odeur très-forte, qui lui est communiquée par les herbes sur lesquelles elle tombe. Elle s'évapore très-aisément, ensorte que si l'on en garde trente livres dans un vaisseau ouvert, il n'en restera pas dix au bout de quinze jours. On vend de cette manne d'Arabie dans les boutiques des Apothicaires au Caire en Égypte.

Saumaise croit que la Manne dont les Hébreux se nourrissoient dans le Désert, est la même qui se voit encore aujourd'hui en Arabie. Plusieurs Modernes sont du même sentiment. Il est vrai que la manne d'Arabie a une qualité médicinale, qui purge & qui affoiblit, au lieu de sustenter & de nourrir; mais, on prétend que si l'on en usoit communément, l'estomac s'y accoutumeroit, comme on a vu des gens s'accoutumer à des especes de nourritures, qui naturellement devoient être contraires à la santé. On doit aussi reconnoître que la Manne dont parle Moïse, avoit des qualités miraculeuses, que n'a pas la Manne ordinaire, & qui ne subsisterent apparemment que pendant le tems que les Israëlites s'en nourrirent.

II. Il y a sur l'origine du mot *Manne* quatre opinions principales; elles ont chacune leurs partisans qui la soutiennent, avec ce détail de preuves & d'argumens étymologiques, lesquels, comme on le sçait, emportent rarement avec eux une démonstration.

La premiere, & la plus généralement suivie par les interpretes, c'est que ce nom signifie *qu'est-ce?* La narration de Moïse fortifie cette opinion. » Ils » se dirent l'un à l'autre: » *Qu'est-ce?* Car, ils ne sçavoient ce que c'étoit. » Dans l'Hébreu il y a *Man-Hou*; ainsi, suivant cette idée, la Manne auroit pris son nom de la question même que firent les Israëlites, lorsqu'ils la virent pour la premiere fois.

La seconde, des Sçavans, &, entr'autres, Hascunq, prétendent que *Man-Hou* est composé d'un mot Égyptien & d'un mot Hébreu, dont l'un signifie *quoi*, & l'autre *cela*, & que les Israëlites appellerent ainsi l'aliment que leur présentoit Moïse, comme pour insulter à ce pain céleste, dont il leur avoit fait fête, *Man-Hou, quoi cela?*

La troisieme, les Rabins, & plusieurs Chrétiens après eux, font venir le mot *Manne* de la racine *Minnach*, qui signifie préparé, parce que la Manne étoit toute prête à être mangée, sans autre préparation que de l'amasser, ou plutôt parce que les Israëlites, en voyant cet aliment, se dirent l'un à l'autre: *Voici ce pain qui nous a été préparé*; & ils l'appellent

rent Manne, c'est-à-dire, chose préparée.

La quatrieme enfin, le sçavant M. le Clerc prétend que le mot *Manne* vient du mot Hébreu *Manach*, qui signifie un don; & que les Israëlites surpris de voir le matin cette rosée extraordinaire, & ensuite de ce que leur dit Moïse : *C'est ici le pain du Ciel*, s'écrierent *Man-Hou*, voici le don, ou, peut-être, par une expression de dédain, qui étoit bien dans l'esprit & le caractere de ce peuple indocile & grossier, ce petit grain qui couvre la rosée, est-ce donc-là ce don que l'Éternel nous avoit promis ?

On doit, en saine Philosophie, regretter le tems qu'on met à rechercher des étymologies, sur-tout lorsqu'elles ne répandent pas plus de jour sur le sujet dont il s'agit, & sur ce qui peut y avoir du rapport, que les diverses idées qu'on vient d'articuler. Que la Manne ait reçu son nom d'un mouvement d'étonnement, de gratitude ou de dédain, c'est-ce qu'on ne peut décider, qu'il importe assez peu de sçavoir, & qui d'ailleurs ne change rien à la nature de la chose.

Ce qu'il y a de moins équivoque, c'est que de la maniere dont l'Auteur sacré rapporte la chose, on ne peut pas raisonnablement douter que la Manne du Désert n'ait été miraculeuse & bien différente, par-là même, de la Manne ordinaire d'Orient. Celle-ci ne paroît que dans certain tems de l'année, celle du Désert tomboit tous les jours, excepté le jour du sabbath ; & cela pendant quarante années. Car, elle ne cessa de tomber dans le camp des Israëlites, que lorsqu'ils furent en possession de ce païs, découlant de lait & de miel, qui leur fournit en abondance des alimens d'une toute autre espece. La Manne ordinaire ne tombe qu'en fort petite quantité, & se forme insensiblement ; celle du Désert venoit tout d'un coup & dans une si grande abondance, qu'elle suffisoit à toute cette prodigieuse & inconcevable multitude qui étoit à la suite de Moïse.

La Manne ordinaire peut se conserver assez long-tems, & sans préparation ; celle qui se recueilloit dans le désert, loin de se conserver & de se durcir au soleil, se fondoit bientôt. Vouloit-on la garder? Elle se pourrissoit, & il s'y engendroit des vers. La Manne ordinaire ne sçauroit nourrir, celle du désert sustentoit les Israëlites.

Concluons de ces réflexions, & d'un grand nombre d'autres, qu'on pourroit y ajouter, que la Manne du désert étoit miraculeuse, surnaturelle, & très-différente de la Manne commune; c'est sur ce pied-là que Moïse veut que le peuple l'envisage, lorsqu'il lui dit : » Sou» viens-toi de tout le chemin » par lequel l'Éternel, ton » Dieu, t'a fait marcher pen-

» dant ces quarante ans dans ce » Désert, afin de t'humilier » & de t'éprouver, pour con- » noître ce qui est en ton cœur; » si tu gardois ses commande- » mens ou non? Il t'a donc hu- » milié & t'a fait avoir faim; » mais, il t'a repu de Manne, » laquelle tu n'avois point con- » nue, ni tes peres aussi, afin » de te faire connoître que » l'homme ne vit pas de pain » seulement; mais que l'homme » vivra de tout ce qui sort de » la bouche de Dieu. »

Le pain désigne tous les alimens que fournit la nature, & ce qui sort de la bouche de Dieu, sera tout ce que Dieu, par sa puissance infinie, peut créer & produire pour subsistenter les humains d'une maniere miraculeuse.

Il semble même que l'Éternel voulût faire connoître à son peuple, que c'étoit bien de sa bouche que sortoit la Manne, puisque les Hébreux, comme le leur représente leur conducteur, virent la gloire de l'Éternel, c'est-à-dire, une lumiere plus vive, plus éclatante que celle qui les conduisoit ordinairement; & ce fut du milieu de ce symbole extraordinaire de sa présence, que Dieu publia ses ordres au sujet de l'aliment miraculeux qu'il leur dispensoit; & il le fit d'une maniere bien propre à le faire observer. Il leur ordonna 1°. de recueillir la Manne pour chaque matin seulement; 2°. d'en recueillir chacun une mesure égale, la dixieme partie d'un éphi, ce qui s'appelle un hower, c'est-à-dire, cinq à six livres; 3°. de ne jamais recueillir de la Manne le dernier jour de la semaine, qui étoit le jour du repos, dont la loi de Sinaï leur ordonnoit l'exacte observation.

Ces trois ordres particuliers, également justes, raisonnables & faciles, fournissent aux moralistes une ample matiere à bien des réflexions édifiantes, & de plusieurs maximes pratiques, le tout fortifié par d'amples déclamations contre l'ingrate indocilité des Hébreux.

L'envoi de la Manne au Désert étoit un évenement trop intéressant, pour n'en pas perpétuer la mémoire dans la postérité de ceux en faveur desquels s'étoit opéré ce grand miracle; aussi l'Éternel voulut en conserver un monument authentique; voici ce que Moïse dit à Aaron sur ce sujet, par l'ordre de Dieu: » Prenez une cruche, » mettez-y un plein hower de » Manne, & portez-là devant » l'Éternel, afin qu'elle se » garde pour les races à ve- » nir. »

Saint Paul nous apprend que cette cruche étoit d'or; & par ces mots, *posez-la devant l'Éternel*, il explique *être mise dans l'arche*, ou, comme portent d'autres versions, *à côté de l'ar-*

(a) Ad Hebr. Epist. c. 9. v. 4.

che, ce qui paroît plus conforme à quelques endroits de l'Écriture, qui nous apprennent qu'il n'y avoit rien dans l'arche que les tables de l'alliance. Il faut d'ailleurs observer que lorsque Moïse donna cet ordre à son frere, l'arche n'existoit point, & qu'elle ne fut construite qu'assez long-tems après.

Au reste, le célebre M. Réland a fait de sçavantes & de curieuses recherches sur la figure de cette cruche ou vase, dans lequel étoit conservée cette Manne sacrée. Il tire un grand parti de sa littérature, & de sa profonde connoissance des langues, pour faire voir que ces sortes de vases avoient deux anses, & que quelquefois ils s'appelloient ὄνοι; ainsi, dans Athénée, on lit ὄνους γέμοντας ἔινου, c'est-à-dire, des ânes remplis de vin, d'où notre sçavant Commentateur prend occasion de justifier les Hébreux de la fausse accusation de conserver dans le lieu saint la tête d'un âne en or, & d'adorer cette idole.

Le livre des Nombres dit que la Manne étoit blanche comme du bdellion. Bochart, d'après plusieurs Thalmudistes, prétend que le bdellion signifie une perle; à la bonne heure, peu importe.

Ceux d'entre les Étymologistes qui ont tiré le mot *Manne* du verbe *minnach*, préparé, par la raison, disent-ils, qu'elle n'avoit pas besoin de préparation, n'ont pas fait attention à ce qui est dit au huitieme verset du onzieme chapitre des Nombres. » Le peuple se dispersoit » & la ramassoit, puis il la » mouloit aux meules, ou la » piloit dans un mortier, & la » faisoit cuire dans un chau» dron, & en faisoit des gâ» teaux, dont le goût étoit » semblable à celui d'une li» queur d'huile fraîche. « Ce qui pour le dire en passant, nous fait voir combien la Manne du Désert devoit être solide & Dure, & toute différente, par là même, de la Manne d'Arabie, ou de celle de Calabre.

III. Quant à son gout, l'Écriture Sainte lui en attribue deux différens; elle est comparée à des bignets faits au miel, & dans un autre endroit, à de l'huile fraîche; peut-être qu'elle avoit le premier de ces goûts avant que d'être pilée & apprêtée, & que la préparation lui donnoit l'autre.

Les Juifs expliquent ces deux goûts différens, & prétendent que Moïse a voulu marquer par-là, que la Manne étoit comme de l'huile aux enfans, comme du miel aux vieillards, & comme des gâteaux aux personnes robustes. Peu contens de tout ce qu'il y a d'extraordinaire dans ce miraculeux évenement, les Rabbins ont cherché à en augmenter le merveilleux par des suppositions qui ne peuvent avoir de réalité que dans leur imagination, toujours poussée à l'extrême. Ils ont dit que la Manne avoit tous les goûts pos-

sibles, hormis celui des porreaux, des oignons, de l'ail, & celui des melons & concombres, parce que c'étoient-là les divers légumes après lesquels le cœur des Hébreux soupiroit, & qui leur faisoient si fort regretter la maison de servitude.

Ils ont accordé à la Manne tous les parfums de divers aromates, dont étoit rempli le Paradis terrestre. Quelques Rabbins sont allés plus loin, & n'ont pas eu honte d'assurer que la Manne devenoit poule, perdrix, chapon, ortolan, &c. selon que le souhaitoit celui qui en mangeoit. C'est ainsi qu'ils expliquent ce que Dieu disoit à son peuple, qu'il n'avoit manqué de rien dans le Désert. Saint Augustin profite de cette opinion des docteurs Juifs, & cherche à en tirer pour la morale un merveilleux parti, en établissant qu'il n'y avoit que les vrais justes qui eussent le privilege de trouver dans la Manne le goût des viandes qu'ils aimoient le plus. Ainsi, dans le systême de Saint Augustin, peu de justes en Israël; car, tout le peuple conçut un tel dégoût pour la Manne, qu'il murmura, & fit, d'un commun accord, cette plainte, qui est plus dans une nature foible, que dans une pieuse résignation : *Quoi! toujours de la Manne? Nos yeux ne voyent que Manne?*

Encore un mot des Rabbins. Quelque ridicules que soient leurs idées, il est bon de les connoître pour sçavoir de quoi peut être capable une imagination dévotement échauffée. Ils ajoutent au récit de Moïse, que les monceaux de Manne étoient si hauts & si élevés, qu'ils étoient apperçus par les Rois d'Orient & d'Occident; & c'est à cette idée qu'ils appliquent ce que le Psalmiste dit : (e) *Tu dresses ma table devant moi, à la vue de ceux qui me pressent.*

Les Hébreux, & en général les Orientaux, ont pour la Manne du Désert une vénération particuliere. On voit dans la bibliotheque orientale d'Herbelot, page 547, que les Arabes la nomment la dragée de la toute puissance. Et nous lisons dans Abénezra, sur l'Exode, que les Juifs, jaloux du miracle de la Manne, prononcent malédiction contre ceux qui oseroient soutenir l'opinion contraire.

Akiba prétendoit que la Manne avoit été produite par l'épaississement de la lumiere céleste, qui, devenue matérielle, étoit propre à servir de nourriture à l'homme; mais, le Rabbin Ismaël désapprouva cette opinion, & la combattit gravement, fondé sur ce principe, que la Manne, selon l'Écriture, est le pain des Anges. Or les Anges, disoit-il, ne sont pas nourris par la lumiere,

(e) Psalm. 22. v. 6.

devenue matérielle, mais par la lumiere de Dieu même. N'est-il pas à craindre qu'à force de subtilités, on ne fasse de cette Manne une viande un peu creuse?

IV. De toutes les especes de Manne, l'on ne se sert aujourd'hui que de celle qui vient d'Italie, & particuliérement de Calabre ou de Sicile. Elle naît dans ce païs sur deux différentes especes, ou plutôt variétés de frêne, sçavoir, le petit frêne, *fraxinus humilior, sive altera Theophrasti*, & le frêne à feuille ronde, *fraxinus rotondiore folio*.

Pendant les chaleurs de l'été, la Manne sort d'elle-même des branches & des feuilles de cet arbre, sous la forme d'un suc gluant, mais liquide, qui se durcit bientôt à l'air, même pendant la nuit, pourvu que le tems soit sérein; car, la récolte de la Manne est perdue, s'il survient des pluies ou des brouillards. Celle-ci s'appelle Manne spontanée. La Manne spontanée est distingue en Manne du tronc & des branches, *di corpo*, & en Manne de feuille, *di fronde*. On ne nous apporte point de cette derniere qui est fort rare, parce qu'elle est difficile à ramasser. Les habitans de ce païs font aussi des incisions à l'écorce de l'arbre, & il en découle une Manne qu'ils appellent forzata ou forzatella. Cette derniere opération se fait, dès le commencement de l'été, sur certains frênes qui croissent sur un terrein sec & pierreux, & qui ne donnent jamais de la Manne d'eux-mêmes; elle se fait aussi à la fin de Juillet sur ceux qui ont fourni jusqu'à lors de la Manne spontanée.

Nous avons dans nos boutiques l'une & l'autre de ces Mannes, dans trois différens états. 1°. Sous la forme de grosses gouttes ou stalactites, blanchâtres, opaques, seches, cassantes, qu'on appelle Manne en larmes. On prétend que ces gouttes se sont formées au bout des pailles, ou petits bâtons que les paysans de calabre ajustent dans les incisions qu'ils font aux frênes. La Manne en larme est la plus estimée, & elle mérite la préférence à la seule inspection, parce qu'elle est la plus pure, la plus manifestement inaltérée.

2°. La Manne en sorte ou en marons, c'est-à-dire, en petits pains formés par la réunion de plusieurs grains ou grumeaux côllés ensemble; celle-ci est plus jaune & moins seche que la précédente; elle est pourtant très bonne & très-bien conservée. La plupart des apothicaires font un triage dans les caisses de cette Manne en sorte; ils en séparent les plus beaux morceaux, qu'ils gardent à part, sous le nom de Manne choisie, ou qu'ils mêlent avec la Manne en larmes.

3°. La Manne grasse, ainsi appellée, parce qu'elle est molle & onctueuse, elle est aussi noirâtre

râtre & sale. C'est fort mal-à-propos que quelques personnes, parmi lesquelles on pourroit compter des médecins, la préferent à la Manne seche. La Manne grasse est toujours une Manne gâtée par l'humidité, par la pluie ou par l'eau de la mer, qui ont pénétré les caisses dans lesquelles on l'a apportée. Elle se trouve d'ailleurs souvent mêlée de miel, de cassonade commune & de scammonée en poudre ; ce qui fait un remede au moins infidele, s'il n'est pas toujours dangereux, employé dans les cas où la Manne pure est indiquée.

MANNIUS, *Mannius*, (*a*) Tribun de légion. L'an de Rome 496 & 256 avant Jesus-Christ, les Consuls L. Manlius Vulson & M. Atilius Régulus voulurent faire voile en Afrique; mais, ce ne fut pas sans un extrême répugnance de la part de quelques soldats, & même de quelques Officiers, à qui le nom seul de mer, de longue navigation, de rivage ennemi, faisoit peur. Mannius se distingua entre tous les autres, & porta les plaintes & le murmure jusqu'au refus d'obéir. M. Atilius Régulus, qui étoit homme ferme & d'autorité, en lui montrant les verges & les haches que portoit le Licteur, lui dit d'un ton menaçant qu'il sçauroit bien se faire obéir. Une crainte en étouffa une autre, & la menace d'une mort présente le rendit hardi navigateur.

MANNUS, *Mannus*, esclave des Calaviens. *Voyez* Calaviens.

MANNUS, *Mannus*, (*b*) fils de Tuiston, passoit parmi les Germains pour un des fondateurs de la nation. Mannus eut trois fils, dont le premier donna son nom aux Ingévones, ce sont les peuples voisins de l'Océan ; le second, aux Herminones situés au centre du païs ; le troisieme, aux Istévones qui comprennent le reste de la nation. Tuiston & Mannus étoient honorés comme des Dieux par les Germains. *Voyez* Tuiston.

MANON, *Mano*, Μάνων, (*c*) Prince qui regna sur les Arabes. Lucien en fait mention.

MANTELETS, machines de guerre, destinées à couvrir les soldats dans les sieges. Ces Mantelets étoient construits de bois léger, hauts de huit ou neuf pieds, larges d'autant, longs de seize, couverts à double étage, l'un de planches, & l'autre de claies, avec les côtés d'osier, & revêtus par dehors de cuirs trempés dans l'eau, de peur du feu. On peut comprendre en général sous le nom de Mantelets, ce que les Anciens appelloient *plutei*, *vineæ*, *crates*, &c.

(*a*) Roll. Hist. Rom. Tom. II. pag. 510, 511.

(*b*) Tacit. de Morib. German. c. 2. Myth. par M. l'Abb. Ban. T. V. pag. 535. *& suiv.*

(*c*) Lucian, T. II. p. 619.

MANTIANE, *Mantiana.* *Voyez* Matiane.

MANTIAS, *Mantias*, (*a*) Μάντιας. Athénien dont Démosthene fait mention dans ses harangues contre Bœotus, laissa en mourant trois enfans, du nombre desquels étoit Mantithée.

MANTIENES [les Monts], *Mantieni Montes*, (*b*) montagnes d'Asie, selon Hérodote. Cet Auteur dit du Gyndes, qu'il a sa source dans ces montagnes, & qu'il se jette dans le Tigre. Il dit encore ailleurs de l'Araxe, qu'il a aussi sa source dans ces mêmes montagnes.

L'édition de Gronovius porte *Matieni*; mais, Ortélius lit *Mantieni*. Une édition de Francfort 1608 a, dans un endroit, ἐν Μαντιηνοῖσι, & dans un autre, ἐκ Ματιηνῶν; la marge en ce dernier endroit présente Ματιηνῶν. *Voyez* Matiane & Matianes.

MANTINÉE, *Matinea*, (*c*) Μαντίνεια, ville du Péloponnèse dans l'Arcadie. Elle étoit située au midi & aux confins de la Laconie. Du côté du nord, les Mantinéens étoient séparés des Orchoméniens par le mont Anchisius au bas duquel étoit, selon quelques-uns, le tombeau d'Anchise.

On rapporte la fondation de cette ville à Mantinéus fils de Lycaon; ce Prince l'avoit bâtie en un autre endroit. Ce fut Antinoé, qui, en vertu d'un certain oracle, transféra depuis les habitans de cette premiere ville en celle dont il s'agit présentement.

Les Mantinéens ne furent que spectateurs du combat que les autres Arcadiens livrerent aux Lacédémoniens près de Dipée; mais, dans la guerre du Péloponnese, ils se liguerent avec les Éléens en faveur d'Athenes contre Sparte, & soutenus par les Athéniens ils oserent combattre les Lacédémoniens en bataille rangée. Ensuite, suivant toujours l'inclination qu'ils avoient pour Athenes, ils firent voile sous ses enseignes en Sicile. Quelques années après, les Lacédémoniens sous la conduite d'Agésipolis, fils de Pausanias, firent des courses jusqu'aux portes de Mantinée, taillerent en pieces tout ce qui s'opposa à eux, & prirent enfin la ville non pourtant par force, mais par adresse. Car, ils détournerent le fleuve Ophis, & lui firent prendre son cours le long des murs, qui bâtis de brique crue, bientôt se délayerent & ne furent d'aucune résistance. En effet, cette sorte de brique soutient mieux l'effort des machines de guerre que les pierres

(*a*) Demosth. Orat. in Bœot. p. 1001. *& seq.*

(*b*) Herod. L. I. c. 189, 202.

(*c*) Strab. pag. 337, 338, 608. Pausf. p. 458, 466. *& seq.* Ptolem. L. III. c. 16. Plin. Tom. I. pag. 195. Xenoph. p. 551. *& seq.* Plut. Tom. I. pag. 1044. *& seq.* Corn. Nep. in Epamin. c. 9. Thucyd. pag. 245. *& seq.* Diod. Sicul. pag. 326, 327, 464, 500. *& seq.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XV. p. 373.

les plus dures, qui rudement frappées, ou s'éclatent, ou se détachent & se désunissent; mais à l'eau elle s'amollit & fond comme la cire au soleil. Agésipolis n'eut pas la gloire de l'invention dans cette entreprise; il ne fit que ce que Cimon fils de Miltiade avoit fait avant lui au siege d'Éion sur le Strymon contre Bogès qui défendoit la place pour le roi de Perse.

Agésipolis, qui pouvoit avoir oui parler de ce stratagême si vanté à Pellene, en profita fort à propos. Lorsqu'il eut pris Mantinée, il en rasa une bonne partie, & ne laissa sur pied que quelques maisons pour un petit nombre d'habitans, qui y resterent; les autres furent dispersés dans plusieurs villages; mais, après la bataille de Leuctres, ils furent rétablis dans leur ville par les Thébains; bienfait dont ils ne se montrerent pas fort reconnoissans. Car, peu après, ils traiterent avec Sparte à l'insçu des autres Arcadiens, & craignant les Thébains qui avoient découvert leur dessein, ils se rangerent hautement du parti des Lacédémoniens. Du moins, est-il certain qu'au combat de Mantinée ils combattirent sous les ordres des Lacédémoniens contre Épaminondas & contre les Thébains. Mais ensuite, s'étant brouillés avec eux, ils quitterent leur alliance pour entrer dans la ligue d'Achaïe. Alors, ils prirent les armes contre Agis, fils d'Eudamidas roi de Sparte, & le chasserent de leur païs, après quoi s'étant joints aux Achéens commandés par Aratus, ils remporterent une seconde victoire. Ils seconderent encore les Achéens dans leur expédition contre Cléomene, & contribuerent beaucoup à abattre la puissance des Lacédémoniens. Enfin, parce qu'Antigonus, tuteur de ce jeune Philippe, qui fut pere de Persée, s'étoit durant sa tutele montré fort affectionné aux Achéens, les Mantinéens lui rendirent toute sorte d'honneurs, jusqu'à changer le nom de leur ville en celui d'Antigonie. Plutarque raconte la chose un peu autrement. Il dit que les Achéens prirent cette ville avec le secours d'Antigonus, qui en ayant fait présent aux Argiens, après avoir ordonné par un décret, qu'ils ne l'appelleroient point Mantinée, mais Antigonie.

Dans la suite, à la bataille d'Actium qui se donna près du promontoire d'Apollon, les Mantinéens combattirent pour Auguste, tandis que les autres Arcadiens suivoient le parti de M. Antoine, par aversion comme on croit pour les Lacédémoniens qui avoient embrassé celui d'Auguste. Enfin, après dix générations, Adrien parvenu à l'Empire fit reprendre à la ville de Mantinée son ancien nom, ne trouvant pas bon qu'elle en portât un qui sentoit un peu trop son amour pour les Macédoniens.

Le principal temple de la

ville étoit double, ou pour mieux dire, c'en étoient deux qui n'étoient séparés que par un mur. Dans l'un il y avoit une ſtatue d'Eſculape, & c'étoit un ouvrage d'Alcamene ; l'autre étoit conſacré à Latone & à ſes enfans ; leurs ſtatues avoient été faites par Praxitele trois générations après Alcamene. Sur le piédeſtal de ces ſtatues le ſculpteur avoit repréſenté d'un côté une Muſe, & de l'autre Marſyas qui jouoit de la flûte. Dans ce temple, on voyoit une colomne contre laquelle étoit adoſſée une ſtatue de Polybe, fils de Lycortas.

Les Mantinéens avoient pluſieurs autres temples ; ils en avoient un de Jupiter Sauveur, un autre de Jupiter Épidote, comme qui diroit, de la divinité dont les hommes tiennent tous leurs biens ; un autre de Caſtor & de Pollux, un autre de Cérès & de Proſerpine. Dans ce dernier, ils conſervoient du feu toujours allumé, & avoient grand ſoin qu'il ne s'éteignît pas. On voyoit auſſi un temple de Junon près du théâtre, la Déeſſe étoit aſſiſe ſur un trône, ayant à ſes côtés ſa fille Hébé & Minerve ; ce morceau de ſculpture étoit de Praxitele. Le tombeau d'Arcas, fils de Calliſto, étoit tout auprès de l'autel de Junon; car c'étoit là que ſes os avoient été apportés de Ménale, en conſéquence d'un oracle rendu à Delphes, & conçu en ces termes :

Ménale fut toujours le ſéjour des frimats ;
Ménale cependant poſſede votre Arcas.
Peuple qui lui devez un nom ſi plein de gloire,
Hâtez-vous à l'envi d'honorer ſa mémoire.
Qu'inceſſamment ſes os par vos ſoins rapportés,
Soient au milieu de vous déſormais reſpectés ;
Et que ce Héros mis au rang des immortels,
Obtienne enfin chez vous un temple & des autels.

Les Mantinéens dépoſerent les cendres d'Arcas dans un lieu qu'ils nommoient les autels du Soleil. Aux environs du théâtre il y avoit pluſieurs monumens dignes de curioſité, entr'autres une eſpece de rotonde où ils gardoient le feu ſacré, ou commun, ainſi qu'ils l'appelloient. On croyoit que là repoſoit Autonoé, fille de Céphée. Près de ſa tombe on voyoit une colomne ſur laquelle étoit une ſtatue équeſtre de Gryllus, fils de Xénophon. Derriere le théâtre étoient les ruines d'un temple de Vénus, dite de bon Secours, avec quelques ſtatues qui étoient reſtées. Sur un piédeſtal on voyoit une inſcription qui portoit que ces ſtatues avoient été conſacrées par Nicippe, fille de Paſéas. Les Mantinéens bâtirent ce temple à Vénus, pour apprendre à la poſ-

térité qu'au combat naval d'Actium ils avoient combattu sur la flotte des Romains. Ils avoient aussi dédié un temple & une statue à Minerve Aléa.

Antinoüs étoit encore une de leurs Divinités. Mais, son temple étoit le plus récent de tous, & c'étoit pour faire leur cour à Adrien qu'ils l'avoient bâti. Mantinée n'étoit pas le seul endroit où il eût les honneurs divins ; les Égyptiens avoient sur le Nil, une ville qui portoit même son nom. Que si l'on veut sçavoir pourquoi il étoit particuliérement honoré à Mantinée, en voici la raison. Antinoüs étoit de Bithynium au-dessus du fleuve Sangarius. Or, les habitans de Bithynium étoient Arcadiens & même Mantinéens d'origine ; voilà pourquoi l'Empereur Adrien avoit voulu qu'Antinoüs eût à Mantinée un temple & des sacrifices, & qu'on y instituât à son honneur des jeux qui se célébroient tous les cinq ans. Dans le lieu d'exercice il y avoit une maison où l'on conservoit des statues d'Antinoüs ; cette maison étoit à voir pour la beauté du marbre dont elle étoit ornée & pour ses peintures. Antinoüs y étoit peint en plusieurs endroits sous la forme de Bacchus, & l'on y voyoit aussi ce combat de la cavalerie Athénienne, dont il y avoit un si beau tableau dans le Céramique à Athenes.

Dans la place publique on voyoit une statue de femme en bronze, qui, à ce que disoient les habitans, représentoit Déomenée, fille d'Arcas. On y voyoit aussi le monument héroïque de Podarès, qui fut tué, disoient-ils, en combattant contre Épaminondas & contre les Thébains. Quelques soixante-dix ans avant Pausanias, ils transporterent au jeune Podarès, petit-fils du précédent, l'inscription qui étoit sur le tombeau de son ayeul. Le jeune Podarès avoit pu voir encore les Romains en République. Mais, du tems de Pausanias, c'étoit l'ancien Podarès qui étoit honoré des Mantinéens. Et en effet, ils publioient qu'entre tous ceux qui payerent de leur personne au combat de Mantinée, citoyens ou alliés, celui qui se distingua le plus fut Gryllus, fils de Xénophon ; après lui Céphisodore de Marathon, qui commandoit la cavalerie des Athéniens ; & en troisieme lieu Podarès, celui-là même dont nous parlons.

La ville étoit percée de telle sorte, que de tous côtés il y avoit des chemins qui menoient dans le reste de l'Arcadie.

La tradition portoit que ce fut dans cette ville que Pénélope passa le tems de l'exil, auquel Ulysse son époux l'avoit condamnée pour adultere.

Quelques-uns assurent que Mantinée est connue aujourd'hui sous le nom de Mendi ou Mandi.

MANTINÉENS, *Mantinei*, *Mantinenses*, Μαντινεῖς, les ha-

bitans de Mantinée. *Voyez* Mantinée.

MANTINÉUS, *Mantineus*, Μαντινεὺς, (*a*) un des fils de Lycaon, fonda la ville de Mantinée. *Voyez* Mantinée.

MANTITHÉE, *Mantitheus*, Μαντιθεὺς, (*b*) Officier dont il est fait mention dans Xénophon.

MANTITHÉE, *Mantitheus*, Μαντίθεος, (*c*) Athénien étoit fils de Mantias. Il en est fait mention dans les harangues de Démosthene contre Bœotus.

MANTO, *Manto*, Μαντὼ, (*d*) fameuse Prophéteſſe, fille de Tiréſias.

L'on raconte que Therſandre fils de Polynice & les Argiens ayant pris Thebes, y firent beaucoup de priſonniers, qu'ils envoyerent à l'oracle de Delphes. Parmi eux étoit Manto qui venoit de perdre Tiréſias ſon pere, mort en allant à Haliarte. La réponſe de l'oracle fut que ces priſonniers euſſent à chercher des terres étrangeres. Auſſitôt ils équiperent une flotte, paſſerent en Aſie & allerent deſcendre à Claros. Les Crétois, voyant débarquer ces étrangers, prirent les armes, marcherent à eux, les envelopperent & les menerent à Rhacius. Celui-ci, ayant ſçu de la jeune Manto quels étoient ſes compagnons & ce qui les amenoit en Aſie, les aſſocia aux Crétois, les reçut dans ſa ville, & pour Manto il l'épouſa. De ce mariage naquit Mopſus qui dans la ſuite chaſſa les Cariens de toute cette côte.

Voilà ſans doute ce qui a donné lieu à quelques-uns de croire que la ville de Claros fut fondée par Manto après la ſeconde guerre de Thebes, quelques années avant l'époque de la priſe de Troie. Cette fille, dont l'antiquité conte pluſieurs merveilles ſur le don qu'elle avoit de prédire l'avenir, déplorant les malheurs de ſa patrie, fondit en larmes, & ſes pleurs formerent une fontaine & un lac, dont l'eau, lorſqu'on en buvoit, communiquoit le don de Prophétie; mais, comme cette eau n'étoit pas ſaine, elle cauſoit auſſi des maladies & abrégeoit la vie. Pline qui en parle s'exprime ainſi : *Colophone in Apollinis Clarii ſpecu lacus eſt, cujus potu mira redduntur oracula, bibentium breviore vitâ.*

Selon Apollodore, Alcméon, général de l'armée qui prit Thebes, devint amoureux de Manto, & eut deux enfans d'elle, un fils nommé Amphiloque, & une fille appellée Tiſiphone. Celle-ci ſe ſentit de la fureur de ſon pere.

Diodore de Sicile dit que la fille de Tiréſias s'appelloit Daphné; qu'elle fut envoyée à Delphes par les Argiens; &

(*a*) Pauſ. p. 458, 467.
(*b*) Xenoph. p. 429.
(*c*) Demoſth. Orat. in Bœot. p. 1001.
(*d*) Pauſ. pag. 400, 537, 592. Plin. Tom. I. p. 121. Diod. Sicul. pag. 187. Ovid. Metam. L. VI. c. 5. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. II. p. 34, 35. T. IV. p. 273.

qu'elle y rendit un grand nombre d'oracles.

Pausanias rapporte que de son tems on voyoit à Thebes devant le vestibule du temple, la pierre sur laquelle Manto s'asseyoit pour rendre ses oracles, & qu'on l'appelloit la chaire de Manto.

MANTO, *Manto*, Μαντὼ, (*a*) dont on voyoit le tombeau à Mégare, avant que d'entrer dans le temple de Bacchus. Cette Manto étoit fille de Polyidus.

MANTO, *Manto*, Μαντὼ, (*b*) prophéteſſe d'Italie, femme du Tibre dont elle eut un fils nommé Ocnus, qui bâtit une ville qu'il appella Mantoue du nom de sa mere.

MANTOUE, *Mantua*, (*c*) Μάντουα, ville d'Italie dans la Gaule Transpadane, sur le Mincius. Elle fut bâtie par les Toscans, & elle resta toujours une ville Toscane, parce que la force de sa situation la mettoit en état de résister aux Gaulois.

Cette ville est fameuse dans les écrits des Anciens & des Modernes, pour avoir donné la naissance à Virgile, qui en parle lui-même de la sorte :

Primus Idumæas referam tibi, Mantua, palmas,
Et viridi campo templum de marmore ponam
Propter aquam, tardis ingens ubi flexibus errat
Mincius, & tenera prætexit arundine ripas.

C'est-à-dire, » ô Mantoue, » je serai, le premier que tu » verras chargé de palmes » cueillies dans l'Idumée. J'é» leverai un temple de marbre » dans tes vertes campagnes, » où le Mincio serpente lente» ment, au milieu des tendres » roseaux qu'il fait croître sur » son rivage. »

Martial dit :

Marone felix Mantua est.

Stace en a fait un magnifique éloge dans ce vers :

Nectat adoratas & Smyrna & Mantua lauros.

Et Silius Italicus a dit à peu près la même chose dans ceux-ci :

Mantua Musarum domus, atque ad sydera cantu
Evecta Andino, Smyrnæis æmula plectris.

Cependant, Virgile n'étoit pas né dans la ville de Mantoue, mais dans un village voisin nommé Andès, aujourd'hui Pétula, à deux lieues de Mantoue. Un

(*a*) Pauſ. p. 81.

(*b*) Virg. Æneid. L. X. v. 198. & ſeq.

(*c*) Strab. pag. 203. Plin. Tom. I. p. 175. Ptolem. L. III. c. 1. Tit. Liv. L. XXIV. c. 10. Virg. Georg. L. III. v. 12. & ſeq. Æneid. L. X. v. 198. & ſeq. Martial. L. I. Epigr. 62. Stat. Sylv. L. IV. Carm. 2. v. 9. Sill. Italic. L. 8. v. 595, 596. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XVIII. p. 98, 99.

ancien Auteur de la vie de Virgile, & que l'on croit être Donat, a fondé cette opinion. *Natus est*, dit-il en parlant de ce Poëte, *Cn. Pompeio Magno & M. Licinio Coss. Iduum Octobrium die, in pago, qui Andes dicitur, qui est à Mantua non procul.* Silius Italicus appuie ce sentiment en appellant les vers de Virgile *cantus Andinus.* Ainsi, Virgile fut surnommé *Mantuanus*, parce qu'il étoit né dans le voisinage de Mantoue ; au lieu qu'on devoit proprement le nommer *Andinus*.

Virgile nous a donné lui-même l'origine de Mantoue. Il dit qu'elle fut fondée par Ocnus, fils du Tibre & de la devineresse Manto ; & qu'il la nomma du nom de sa mere. Il ajoute qu'elle commandoit à trois peuples divisés chacun en quatre tribus. Enfin, il fait entendre qu'elle étoit la capitale de ces douze tribus. Mais, il relevoit la gloire de sa patrie aux dépens des autres villes du païs.

Ni les cartes géographiques, ni les voyages, ne donnent point l'idée qu'il faut avoir de la situation de Mantoue. On représente ordinairement cette ville au milieu d'un lac, dont on la fait à peu près également environnée ; ce qui n'est point du tout ainsi. Le Mincio, trouvant un païs bas, s'élargit & forme une espece de marais douze ou quinze fois plus long que large. Mantoue est bâtie sur un terrein ferme, quoique dans un des côtés de ce marais. Quand on vient de Crémone, on passe une chaussée longue seulement de deux ou trois cens pas ; & de l'autre côté quand on va à Vérone, le marais ou le lac est beaucoup plus large. Il y a quelques endroits où ces eaux sont toujours courantes ; mais en d'autres elles croupissent & infectent tellement l'air de Mantoue, que dans les chaleurs, tous ceux qui peuvent quitter la ville en sortent. La situation de Mantoue ne ressemble pas mal à celle de Péronne ; mais Péronne, outre son marais, a une bonne fortification, & Mantoue n'est ceinte que d'un mur. Il est vrai que sa citadelle lui est une forte défense.

Cette ville est médiocrement grande, à peu près comme Crémone ; mais, elle est beaucoup plus riche & plus peuplée. Elle est aujourd'hui la capitale du Duché, auquel elle donne son nom.

MANTURNA, *Manturna*, (a) Déesse des Romains. C'étoit à elle qu'on s'adressoit, pour que la nouvelle épouse se plût dans la maison de son mari, & y demeurât. Ce sont des épithetes données à la Divinité, & dont on a fait autant de divinités particulieres.

MANUÉ, *Manue*, Μανωέ,

(a) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. IV. pag. 409. Tom. III. pag. 210.

(a) de sa tribu de Dan, & de la ville de Saraa. Sa femme étoit stérile. Un jour, un ange du Seigneur apparut à cette femme & lui dit : » Vous êtes stérile » & sans enfans ; mais, vous » concevrez & vous enfante- » rez un fils. Prenez bien garde » de ne point boire de vin ni » rien de ce qui peut enivrer, » & de ne manger rien d'im- » pur, parce que vous conce- » vrez & vous enfanterez un » fils, sur la tête duquel le ra- » soir ne passera point. Car, il » sera Nazaréen, consacré à » Dieu dès son enfance & dès » le ventre de sa mere, & c'est » lui qui commencera à déli- » vrer Israël de la main des » Philistins. »

Cette femme, étant venue trouver son mari, lui dit : » Il est » venu à moi un homme de » Dieu qui avoit un visage » d'ange, & qui imprimoit un » grand respect. Je ne lui ai » demandé ni qui il étoit, ni » d'où il venoit, ni comment il » s'appelloit, il n'a point jugé » à propos de me le dire. Mais » voici ce qu'il m'a dit : Vous » concevrez & vous enfante- » rez un fils ; prenez bien garde » de ne point boire de vin, ni » rien de ce qui peut enivrer, » & de ne manger rien d'impur, » car l'enfant sera Nazaréen, » consacré à Dieu dès son en- » fance, & dès le ventre de » sa mere jusqu'au jour de sa » mort. » Manué pria donc le Seigneur & lui dit : » Seigneur, » je vous prie que l'homme de » Dieu que vous avez envoyé » vienne encore, afin qu'il nous » apprenne ce que nous devons » faire de cet enfant qui doit » naître. » Le Seigneur exauça la priere de Manué, & l'ange de Dieu apparut encore à sa femme, lorsqu'elle étoit assise dans les champs. Manué son mari n'étoit pas alors avec elle. Ayant donc vu l'ange, elle courut vîte à son mari & lui dit : » Voilà ce même homme que » j'avois vu auparavant qui s'est » encore montré à moi. » Manué se leva aussitôt, suivit sa femme, & étant venu vers cet homme il lui dit : » Est-ce vous » qui avez parlé à cette femme? » Il lui répondit, c'est moi. » Manué lui dit, quand ce que » vous avez prédit sera accom- » pli, que faudra-t-il observer » par rapport à l'enfant? Que de- » vra-t-il faire? De quoi sa mere » devra-t-elle s'abstenir? L'ange » du Seigneur répondit à Ma- » nué : Que votre femme n'o- » mette rien de ce que je lui ai » marqué ; qu'elle ne mange » rien de ce qui naît de la vi- » gne, qu'elle ne boive ni vin » ni rien de ce qui peut eni- » vrer ; qu'elle ne mange rien » d'impur, & qu'enfin elle ac- » complisse avec soin tout ce » que je lui ai ordonné. »

Manué dit à l'ange du Seigneur : » Je vous prie de m'ac- » corder ce que je vous deman-

(a) Judic. c. 13. v. 2. & seq.

» de, & de permettre que nous » vous préparions un chevreau. » L'ange lui répondit : Quelque » instance que vous me fassiez, » je ne mangerai point de vo- » tre pain, mais si vous voulez » offrir un holocauste, offrez- » le au Seigneur. » Manué ne sçavoit pas que ce fût l'ange du Seigneur, & il lui demanda comment il s'appelloit, afin, dit-il, que nous puissions vous honorer, lorsque vos paroles seront accomplies. L'ange lui répondit : » Pourquoi deman- » dez-vous à sçavoir mon nom, » qui est admirable ? » Manué prit donc le chevreau avec les oblations de farine, il les mit sur une pierre & il les offrit au Seigneur, qui fit un grand prodige à la vue de Manué & de sa femme ; car, il s'éleva de l'autel une flamme vers le Ciel, & l'ange du Seigneur y monta au milieu des flammes. A cette merveille, Manué & sa femme tomberent le visage contre terre, & l'ange du Seigneur disparut de devant leurs yeux.

Manué reconnut aussitôt que c'étoit l'ange du Seigneur, & il dit à sa femme : » Nous mour- » rons certainement, car nous » avons vu Dieu. » Sa femme lui répondit : » Si le Seigneur » vouloit nous faire mourir, » il n'auroit pas reçu de nos » mains l'holocauste & les obla- » tions qui l'accompagnoient ; » il ne nous auroit point fait » voir toutes ces choses, & il » ne nous auroit point prédit » ce qui doit arriver. » Elle mit donc au monde un fils qu'elle appella Sansom. Cette histoire se rapporte à l'an 1151 avant J. C.

MAO, *Mao*, (*a*) nom que les Chinois donnent à la constellation des Pleiades.

MAOCH, *Maoch*, Ἀμμὰχ, (*b*) fut pere d'Achis, roi de Geth.

MAON, *Maon* ; Μαὼν, Μαὼρ, (*c*) ville de Palestine dans la tribu de Juda, dans la partie la plus méridionale de cette tribu. Nabal du mont Carmel avoit de grands biens dans le désert de Maon, & David demeura assez long-tems dans ces cantons-là, durant la persécution que Saül lui fit souffrir.

Dom Calmet croit que Maon étoit la capitale des Maoniens, dont il est parlé dans l'Hébreu aux Paralipomènes. La Vulgate dans un endroit porte *Ammonites*, au lieu de *Maonim* ; & dans un autre elle lit *habitationes*, & les Septante *Minaos*.

La ville de Maon, qui donnoit son nom au désert de Maon, est apparemment la même que Mænois ou Mæonis, qu'Eusebe met dans le voisinage de Gaze, & que Ménæum du code Théodosien, près de Bersabée, ou Versabinum. Elle est nommée Minois dans les souscriptions

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. XV. pag. 464, 465.

(*b*) Reg. L. I. c. 27. v. 2.

(*c*) Josu. c. 15. v. 55. Reg. L. I. c. 23. v. 24, 25. c. 25. v. 2. Paral. L. I. c. 4. v. 40, 41. L. II. c. 20. v. 1.

du Concile de Chalcédoine de l'an de Jesus-Christ 451.

MAON, *Maon*, Μαὼν, (*a*) fils de Sammaï, fut pere de Bethsur.

MAONATHI, *Maonathi*, (*b*) Μαναθὶ, fils d'Othoniel, fut pere d'Ophra.

MAPSAM, *Mapsam*, (*c*) Μαβασὰμ, fils de Sellum, & pere de Masma.

MARACANDA, *Maracanda*, Μαράκανδα, (*d*) ville d'Asie dans la Sogdiane. Elle en étoit la capitale, selon Arrien. Ptolémée la met dans la Bactriane.

Spitamène, ayant chassé la garnison de Maracanda, s'étoit renfermé dans cette place, quoique les habitans n'approuvassent point sa révolte, mais ils faisoient semblant d'y consentir, parce qu'ils ne pouvoient l'empêcher. Ménédeme fut envoyé contre le rebelle, mais il fut défait, & resta même sur la place. Alexandre, informé de ce qui s'étoit passé, marcha en personne contre Maracanda; mais, Spitamène prévint par la fuite son arrivée. Quoique les habitans ne fussent pas dans le fond coupables, Alexandre ruina leur ville. Strabon du moins la met au nombre de celles que ce Conquérant renversa.

Le même Strabon nomme cette ville Paracanda; les Manuscrits, au rapport de Casaubon, portent Μαράκαντα ou Μαράκανθα. Il vaudroit mieux lire Μαράκανδα. On dit que c'est présentement Samarcande.

MARACES, *Maraçi*, Μαρακοὶ, (*e*) peuple de Grece, selon Xénophon. Cet Historien les nomme avec les Dolopes. Ce doivent être les mêmes que ceux que Pline appelle *Maraces*, & qu'il range parmi les peuples d'Étolie.

MARAGDUS, *Maragdus*, Μάραγδος, (*f*) officier Arabe, du tems de Cyrus. Xénophon dit que Maragdus avoit à ses ordres cent mille hommes de cavalerie, cent chars, & une multitude prodigieuse de frondeurs.

MARAI, *Marai*, Μαηρὰ, (*g*) de la ville de Nétophath, de la race de Zarai, étoit chef des vingt-quatre mille hommes, qui servoient auprès de David dans le dixieme mois qui répond à notre mois de Janvier.

MARAIA, *Maraia*, Ἀμαρία, (*h*) étoit chef de la famille sacerdotale de Saraia, du tems de Joacim.

MARAIOTH, *Mariaoth*, (*i*) Μαριώθ, étoit fils d'Achitob, capitaine de la maison du Seigneur. Il fut pere de Sadoc.

(*a*) Paral. L. I. c. 2. v. 45.
(*b*) Paral. L. I. c. 4. v. 13, 14.
(*c*) Paral. L. I. c. 4. v. 25.
(*d*) Q. Curt. L. VII. c. 6, 9. L. VIII. c. 1, 2. Strab. pag. 517. Ptolem. L. VI. c. 11.

(*e*) Xenoph. pag. 580. Plin. Tom. I. p. 190.
(*f*) Xenoph. pag. 39.
(*g*) Paral. L. I. c. 27. v. 13.
(*h*) Esdr. L. II. c. 12. v. 12.
(*i*) Paral. L. I. c. 9. v. 11.

MARAIOTH, *Maraioth*, (a) Μαραιώθ, fils de Zarahias, & pere d'Azarias.

MARAJOTH, *Marajoth*, (b) Μαριὴλ. Prêtre de la race d'Aaron. Il fut fils de Zaraias, & pere d'Amarias. Il est mis au rang des grands Sacrificateurs, dans le premier livre de Paralipomènes.

MARANES, ou MARANÉENS, *Maranei*, Μαρανεῖς. (c) peuple Arabe qui fut détruit par les Garyndanes. *Voyez* Garyndanes.

MARATHON, *Marathon*, Μαραθών. (d) bourgade de Grece dans l'Attique, étoit située, selon Pausanias, à égale distance d'Athenes & de Carysthée ville d'Eubée. Cornélius Népos, dans la vie de Miltiade, la met à environ mille pas d'Athenes. Elle étoit dans la tribu Ajantide, comme Spon l'a prouvé par un ancien marbre qui contient les noms des tribus Athéniennes. Son nom lui venoit du héros Marathon, en mémoire, dit Plutarque, de ce que ce jeune homme avoit accompli un ancien Oracle, en s'offrant volontairement pour être sacrifié à la tête des troupes.

C'est à Marathon que les Perses débarquerent, & qu'après un grand combat où ils furent défaits, ils perdirent encore plusieurs vaisseaux en se retirant. Les Athéniens n'eurent pas plutôt appris la nouvelle de leur débarquement qu'ils nommerent dix Généraux; & près de se mettre en marche, ils dépêcherent le courrier Phidippide à Sparte, pour instruire les Lacédémoniens du péril de la Grece. Phidippide sorti d'Athenes avant le départ des Généraux, arriva le neuvieme de la lune à Sparte.

Le Conseil des Éphores sentit la nécessité d'un prompt secours; mais, une loi religieuse, & dont l'infraction eût attiré la colere des Dieux, défendoit de commencer une entreprise militaire avant la pleine lune, qui ne devoit arriver que dans six jours, c'est-à-dire, le 15. du même mois. On se crut donc obligé d'attendre ce jour-là, pour faire partir les troupes. Nous avons peine à comprendre aujourd'hui que de pareils scrupules aient arrêté des hommes sensés dans une telle occasion; cependant, l'histoire nous fournit de semblables traits dans tous les siecles & dans tous les païs.

Les Athéniens ne crurent pas devoir attendre la jonction des Spartiates; ils jugerent plus à propos de profiter de la situa-

(a) Esdr. L. I. c. 7. v. 3.
(b) Paral. L. I. c. 6. v. 6.
(c) Diod. Sicul. p. 123.
(d) Pauf. pag. 28, 60. *& seq.* Strab. pag. 377, 383, 396. *& seq.* Herod. L. I. c. 62. L. VII. c. 107, 113. Diod. Sicul. pag. 242. Plut. Tom. I. p. 6, 15. Plin. Tom. I. pag. 197. Tom. II. pag. 370, 690. Pomp. Mel. p. 113. Thucyd. pag. 13, 48. Corn. Nep. in Miltiad. c. 4, 6. in Themisth. c. 2, 5, 6. Just. L. II. c. 9. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XVIII. pag. 134. *& suiv.*

tion des Perses, alors resserrés par la mer, par une montagne & par le marais de Marathon, qui ne leur permettoit, ni de s'étendre, ni de faire agir leur cavalerie. Ainsi, dès qu'ils eurent reçu le renfort qui leur venoit de Platées, ils s'avancerent par le flanc de la montagne, & prirent poste à la vue des Perses. Miltiade, qui craignoit les intrigues des Pisistratides & du vieil Hippias, proposa de brusquer l'attaque; plusieurs de ses Collegues lui céderent leur jour de commandement; il attendit néanmoins pour donner le combat, que le sien fût arrivé. La victoire fut complete, & l'armée Persanne, contrainte de se rembarquer, abandonna ses équipages, en laissant huit mille trois cens hommes sur le champ de bataille; sans parler d'un plus grand nombre de fuyards qui périrent dans le marais. Les Athéniens poursuivirent les vaincus jusqu'aux bords de la mer, leur prirent six vaisseaux, & en brûlerent plusieurs.

Cette bataille, qui a rendu ce lieu si mémorable, se donna la troisieme année de la 72e. Olympiade, l'an 490 avant J. C. Les Athéniens n'étoient qu'au nombre de douze mille, tandis que les Perses comptoient dans leur armée plus de cinq cens mille hommes. Cette bourgade étoit déjà fameuse, depuis que Théſée y avoit pris le taureau de Marathon, qui avoit fait beaucoup de mal à la Tétrapole d'Attique, & qui fut sacrifié par le vainqueur au temple de Delphes.

L'on voyoit à Marathon la sépulture de ces braves Athéniens qui périrent dans le combat contre les Perses. Sur leur tombeau l'on avoit élevé des colomnes où étoient gravés les noms, les tribus & les exploits de ces illustres morts. Les Platéens, peuples de Béotie, avoient aussi-là leur monument, & les Esclaves le leur, car en cette occasion les Esclaves furent enrôlés pour la premiere fois. Miltiade fils de Cimon avoit sa sépulture à part.

» Dans la campagne de Marathon l'on entend, dit Pausanias, toutes les nuits des hennissemens de chevaux & un bruit de combattans; tous ceux que la curiosité y attire & qui prêtent l'oreille à dessein, s'en retournent fort maltraités, mais ceux qui passant leur chemin voyent ou entendent quelque chose, n'offensent point les Manes, & il ne leur arrive rien de mal. »

Les habitans du lieu regardoient commme autant de Héros ceux qui furent tués en combattant contre les Perses; ils respectoient leur mémoire, & encore plus celle de Marathon qui donna son nom à cette Bourgade. Mais, ils honoroient Hercule d'un culte tout particulier, & ils passoient même pour être les premiers des Grecs qui lui

eussent consacré des autels. Au reste, à les en croire, il y eut en cette fameuse journée un évenement fort singulier. Un inconnu qui avoit l'air & l'habit d'un païsan, vint se mettre du côté des Athéniens durant la mêlée, tua un grand nombre de Barbares avec le manche de sa charrue, & disparut aussitôt après. Les Athéniens, ayant consulté l'Oracle pour sçavoir qui étoit cet inconnu, n'eurent d'autre réponse sinon qu'ils honorassent le héros Échethlée. Après le combat, ils érigerent dans le lieu même un trophée de marbre blanc. Les Athéniens se faisoient honneur d'avoir donné la sépulture à tous les Perses qui périrent dans le combat; & en effet ils avoient toujours regardé comme une action de piété d'enterrer les morts. Cependant, je n'ai vu, dit Pausanias, dans toute la pleine de Marathon, ni tombeau, ni éminence, rien enfin qui ait l'air d'un monument; ce qui me fait croire, ajoute Pausanias, que l'on jetta leurs corps dans quelque fosse, à mesure qu'on en rencontroit.

On voyoit à Marathon une fontaine qui portoit le nom de Macarie. Dans la plaine il y avoit un lac fort bourbeux. On dit que les Perses, par méprise & pour ne pas sçavoir les chemins, se jetterent tout au travers, & qu'il en périt-là un grand nombre. Au dessus du lac on vit long-tems subsister les écuries d'Artapherne, bâties de pierres, & l'endroit où il attachoit son pavillon se faisoit remarquer. Ce lac formoit une riviere, dont l'eau vers sa source étoit fort bonne pour les bestiaux, mais vers son embouchure elle étoit salée & pleine de poissons de mer. Un peu plus loin que la plaine de Marathon, il y avoit une caverne digne d'être vue; l'entrée en étoit étroite, mais quand on étoit dedans, on trouvoit des chambres, des baignoires, une étable appellée communément l'étable de Pan, & des pierres taillées en figures de chevres.

Marathon, dit aujourd'hui Marathona, selon Sophien, & Marason selon quelques autres, n'est plus qu'un petit amas de quinze ou vingt zeugaria, ou métairies des Athéniens, éloigné de trois milles de la mer & de sept ou huit d'Ébreo Castro; ce qui répond aux soixante-quatre stades, que Pausanias met de distance entre Marathon & Rhamnus.

MARATHON, *Marathon*, Μαραθὼν. (*a*) fameux Héros qui donna son nom au bourg de Marathon. *Voyez* Marathon.

Eumélus avoit écrit que Marathon, fils d'Épopée & petit-fils d'Aloëus qui avoit le Soleil pour pere, craignant la colere & les mauvais traitemens d'É-

(*a*) Pauf. pag. 28, 61, 85.

popée, s'étoit transplanté dans la partie maritime de l'Attique; qu'après la mort de son pere il étoit revenu dans le Péloponnèse; qu'il avoit partagé le royaume entre ses enfans; qu'ensuite il étoit retourné en Attique, & que ses deux fils, Sicyon & Corinthus, avoient donné leur nom au païs qui leur étoit échu en partage.

MARATHON [le taureau de], *Marathonius Taurus*, (*a*) Μαραθώνιος Ταῦρος. Plutarque raconte que Théſée, ne pouvant souffrir l'oisiveté, & voulant d'ailleurs, s'attirer l'amour du peuple, alla contre le taureau de Marathon, qui incommodoit extrêmement les habitans de la contrée, appellée Tétrapole; & l'ayant dompté & pris tout en vie, il le fit passer au travers de la ville, afin qu'il fût vu du peuple, & le sacrifia ensuite à Apollon Delphinien.

MARATHON [le lac de], *Marathonius Lacus*. (*b*) Pausanias fait mention de ce lac, & dit qu'il étoit en grande partie rempli de limon. Les Perses mis en fuite à la journée de Marathon se précipiterent dans ce lac. Ceux qui faisoient difficulté de s'y jetter, furent passés au fil de l'épée par les Athéniens.

MARATHONIENS, *Marathonii*, Μαραθώνιοι, les habitans de Marathon. *Voyez* Marathon.

MARATHOS, *ou* MARATHUS, *Marathus*, *Marathos*, (*c*) Μάραθος, ville d'Asie dans la Phénicie. C'étoit, selon Pomponius Méla, une ville fameuse. Ce fut-là qu'Alexandre reçut des lettres de Darius, écrites en des termes si orgueilleux, qu'il en fut extrêmement offensé; mais, ce qui le piqua davantage, ce fut que Darius prenoit le titre de Roi, & ne le lui donnoit pas à lui-même.

Ptolémée nomme cette ville dans la Cassiotide entre Antarade & Mariame. Tzetzès la met entre le Casius & le Liban, & l'appelle Maraphis. Strabon parle de Marathos, comme d'une ancienne ville des Phéniciens, mais qui étoit ruinée de son tems. Il ajoute que les habitans de l'isle d'Arade en avoient partagé entr'eux au sort le territoire. Cette ville se rétablit depuis, & elle subsiste encore aujourd'hui, dit-on, sous le nom de Tortosa. D'autres veulent que ce soit présentement Margat.

MARATHUS, *Marathus*. *Voyez* Marathos.

MARATHUS, *Marathus*, Μάραθος, (*d*) Héros que d'autres nomment Marathon. *Voyez* Marathon.

MARATHUSE, *Marathusa*, Μαραθοῦσσα, (*e*) isle située sur les côtes de l'Asie mineure, vers Éphese, selon Pline. Étienne de Byzance la met plus au nord, près de Clazomenes. Thucydi-

(*a*) Plut. Tom. I. p. 6.
(*b*) Pauf. p. 61, 62.
(*c*) Pomp. Mel. pag. 69. Ptolém. L. V. c. 15. Strab. pag. 753. Plin. Tom. I. pag. 264, 674. Q. Curt. L. IV. c. 1.
(*d*) Plut. Tom. I. p. 15.
(*e*) Plin. Tom. I. p. 287. Thucyd. p. 576.

de dit que Marathuse, Pele & Drimysse étoient des isles situées devant Clazomenes ; ainsi, il a servi de guide à Étienne de Byzance, qui l'a copié en cela. Son nom venoit de la quantité de fenouil qui y croissoit. Pline écrit Marathusse avec deux *ss*.

MARATHUSE, *Marathusa*, Μαράθουσα, (*a*) ville de l'isle de Crete. Pline & Pomponius Méla en font mention.

MARATHUSSE, *Marathussa*. *Voyez* Marathuse.

MARBRES DE PAROS, autrement Marbres d'Arondel. Le nom de Marbres de Paros vient de ce que ces Marbres furent trouvés dans l'isle de Paros. *Voyez* Arondel.

MARC [Saint], *Marcus*, Μάρκος, (*b*) Évangéliste, étoit, selon Papias, Saint Irénée, & la plupart des Anciens & des Modernes, le Disciple & l'interprete de Saint Pierre; & plusieurs Anciens croyent que c'est lui dont parle Saint Pierre dans sa premiere Épître, & qu'il appelle son fils spirituel, apparemment parce qu'il l'avoit converti. On croit qu'il avoit été du nombre des soixante-dix Disciples, avant qu'il s'attachât à la suite du Prince des Apôtres ; mais, quelques Peres ajoutent à cela une particularité, que Saint Marc fut un de ceux qui se retirerent de la compagnie du Sauveur, lorsqu'il lui eut ouï dire ces paroles : » Si vous ne mangez la » chair du fils de l'homme, & si » vous ne buvez son sang, vous » n'aurez point la vie en vous- » mêmes ; » mais que Saint Pierre l'ayant ramené, il demeura toujours depuis ferme dans la foi, & s'attacha à cet Apôtre qu'il accompagna à Rome, où il écrivit son Évangile.

Quelques-uns l'ont confondu avec Jean Marc, connu dans les Actes des Apôtres & dans les Épîtres de Saint Paul ; mais, ce sentiment est presque entiérement abanndoné. D'autres soutiennent que Saint Marc étoit de la race Sacerdotale, & qu'il portoit le bonnet des Prêtres. C'est ce que dit l'auteur Anonyme de ses Actes. On prétend aussi qu'il étoit neveu de Saint Pierre, étant fils d'une de ses sœurs.

Quoi qu'il en soit, cet Apôtre étant allé à Rome vers l'an de Jesus-Christ 44, Saint Marc l'y accompagna, & y écrivit son Évangile, à la priere des freres, qui lui demanderent par écrit, ce qu'il avoit appris de la bouche de Saint Pierre.

Saint Pierre ayant appris ce que son Disciple avoit fait, le loua, l'approuva & donna son Évangile à lire dans les Églises, comme un ouvrage authentique. Tertullien attribue cet Évangile à Saint Pierre ; & l'Auteur de la Synopse, qu'on croit être

(*a*) Plin. T. l. pag. 210. Pomp. Mel. pag. 148.

(*b*) Petr. Épist. 1. c. 5. v. 13.

Saint

Saint Athanase, veut que cet Apôtre le lui ait dicté. Eutyche, Patriarche d'Alexandrie, avance que Saint Pierre l'écrivit; & quelques-uns, cités dans Saint Chrysostôme, croyent que Saint Marc l'écrivit en Égypte. D'autres veulent qu'il l'ait écrit après la mort de Saint Pierre. Toutes ces diversités de sentimens prouvent assez qu'il n'y a rien de bien certain sur le tems, ni sur le lieu où Saint Marc composa son Évangile.

On est aussi partagé sur la langue dans laquelle il a été écrit, les uns soutenant qu'il a été composé en Grec, & les autres en Latin. Les Anciens & la plupart des Modernes tiennent pour le Grec qui passe encore à présent pour l'original de Saint Marc; mais, quelques exemplaires Grecs manuscrits de cet Évangile portent qu'il fut écrit en Latin. Le Syriaque & l'Arabe le portent de même. Il étoit convenable qu'écrivant à Rome, & pour les Romains, il l'écrivît en leur langue. Baronius & Selden se sont déclarés pour ce sentiment, lequel toutefois n'a que très-peu de Sectateurs.

On montre à Venise quelques cahiers que l'on prétend être l'original de la main de Saint Marc. Si cela étoit bien sûr, & que l'on pût lire le Manuscrit, ce seroit une preuve infaillible pour terminer cette dispute. Mais, on doute que ce soit le vrai original de Saint Marc; & il est tellement gâté par la vieillesse, qu'à peine en peut-on distinguer une seule lettre. Le dernier Auteur que nous sçachions, qui en ait parlé, est D. Bernard de Montfaucon. Il soutient qu'il est écrit en Latin, & il avoue qu'il n'a jamais vu de si ancien Manuscrit. Un Auteur qui l'avoit vu avant lui, croyoit y avoir remarqué des caracteres Grecs.

Ce manuscrit de Saint Marc est écrit sur du papier d'Égypte beaucoup plus mince & plus délicat que celui que l'on voit en différens endroits. D. Bernard de Montfaucon croit qu'on ne hazarde gueres en disant qu'il est pour le plus tard du quatrieme siecle. Il fut mis en 1564, dans un caveau dont la voûte même est dans les marées, plus basse que la mer voisine; de-là vient que l'eau dégoutte perpétuellement sur ceux que la curiosité y amene. On pouvoit encore le lire, lorsqu'on l'y déposa en 1564.

Plusieurs Modernes croyent que Saint Marc fut envoyé par Saint Pierre de Rome à Aquilée, où il demeura deux ans & demi, & fonda une Église; mais, ce fait n'est pas fondé dans l'antiquité. On croit que ce fut l'an de Jesus-Christ 49, qui étoit le neuvieme de l'empire de Claude, que les Juifs ayant été chassés de Rome, Saint Pierre & Saint Marc furent obligés d'en sortir. Saint Pierre envoya Saint Marc en Égypte, pour y prêcher l'É-

vangile. Il descendit d'abord à Cyrene dans la Pentapole, où il fit plusieurs conversions. Delà il vint à Alexandrie, où il convertit Anien, qu'il ordonna premier Évêque de cette ville. Le nombre des Chrétiens s'y multiplia extrêmement; & ils y vécurent d'une maniere si parfaite, qu'au sentiment de plusieurs, Philon le Juif en a voulu faire honneur à sa nation, en décrivant la maniere de vivre des premiers Chrétiens, sous le nom de Thérapeutes.

Le nombre des Chrétiens croissant tous les jours, les Payens se souleverent contre S. Marc, qui étoit venu renverser le culte de leurs Dieux. Il crut qu'il étoit de la prudence de se retirer & de laisser passer cette tempête. Il retourna à Cyrene, où il demeura encore deux ans. Puis il revint à Alexandrie. Il y vit avec joie les fideles augmentés en foi & en grace, aussi bien qu'en nombre, & en sortit de nouveau. Il alla apparemment à Rome, s'il est vrai, comme le dit la chronique d'Alexandrie, qu'il y assista à la mort de Saint Pierre & de Saint Paul, l'an de Jesus-Christ 66. De-là il revint à Alexandrie, où les Payens irrités du grand nombre de ses miracles, & des railleries que les Chrétiens faisoient de leurs Idoles, le cherchoient pour le faire mourir. Dieu le cacha pendant quelque tems; mais, ils le trouverent qui offroit le Saint Sacrifice. C'étoit un Dimanche 24 Avril de l'an de Jesus-Christ 68. Ils lui mirent une corde au cou, & le traînerent pendant tout le jour, disant qu'il falloit mener ce buffle à Bucoles, qui étoit un lieu près de la mer, plein de rochers & de précipices. Sur le soir, ils le mirent en prison, où il eut deux visions pendant la nuit; l'une, d'un Ange, qui l'assura que son nom étoit écrit au livre de vie; l'autre, de notre Sauveur, qui lui donna la paix. Le lendemain, les infideles recommencerent à le traîner par les rues, jusqu'à ce qu'il rendit son ame à Dieu, le 25 Avril de l'an de Jesus-Christ 68. Plusieurs ont dit qu'il avoit fini sa vie par le feu; apparemment que l'on brûla son corps après sa mort.

Quelques Hérétiques, au rapport de Saint Irénée, ne recevoient que le seul Évangile de Saint Marc. D'autres parmi les Catholiques rejettoient les douze derniers versets de son Évangile, depuis le v. 9, *Surgens autem mane*, &c. jusqu'à la fin du livre; apparemment à cause qu'il paroissoit que Saint Marc, en un endroit, étoit trop opposé à Saint Matthieu, & qu'il rapportoit dans cette derniere partie, des circonstances opposées aux autres Évangélistes. Les anciens Peres, les anciennes versions Orientales, & presque tous les anciens exemplaires, tant imprimés que manuscrits, Grecs & Latins, lisent ces douze derniers versets, & les reconnoissent pour authen-

tiques, comme tout le reste de l'Évangile de Saint Marc.

Autant qu'on en peut juger en comparant Saint Marc avec Saint Matthieu, le premier a abrégé l'ouvrage du second. Saint Marc employe très-souvent les même termes, rapporte les mêmes histoires, & releve les mêmes circonstances. S. Marc y ajoute quelquefois de nouvelles particularités, qui donnent un grand jour au texte de Saint Matthieu. Il y a même deux ou trois miracles dans S. Marc, qui ne se trouvent pas dans Saint Matthieu. Ce qu'il y a de fort remarquable dans notre Évangéliste, c'est que quoqu'il suive Saint Matthieu dans presque tout le reste, il abandonne cependant l'ordre de sa narration, depuis le chapitre IV. v. 12. jusqu'au chapitre XIV. v. 13. Dans ces endroits au lieu de suivre Saint Matthieu, il s'attache à l'ordre des tems marqué dans Saint Luc & dans Saint Jean; ce qui a déterminé les Chronologistes à suivre Saint Luc, Saint Marc & Saint Jean préférablement à Saint Matthieu. Dans les commencemens de l'Évangile, il commence son récit à la prédication de Jean-Baptiste, & omet plusieurs paraboles qui sont rapportées dans Saint Matthieu, chapitre XX, XXI & XXV, & plusieurs discours de Jesus-Christ à ses Disciples & aux Pharisiens, chap. V, VI, VII, XVI, XXIII.

On peut voir la vie de Saint Marc dans les Bollandistes & dans M. de Tillemont, & ce que M. Spanhem a écrit sur cet Évangéliste.

MARC, *Marcus*, Μάρκος. *Voyez* Jean, surnommé Marc.

MARC AURELE, *Marcus Aurelius*, Μάρκος Αὐρήλιος, (a) parent de l'empereur Adrien, porta d'abord le nom de M. Annius. Il étoit Espagnol d'origine. Son bisayeul parternel, qui, le premier de sa famille, vint s'établir à Rome, avoit pour patrie Ucubis ou Succubis, ville de la Bétique, peu éloignée d'Italica, patrie d'Adrien.

La noblesse de la famille de M. Annius pouvoit être ancienne, & on lui attribue une origine bien illustre, mais chimérique, sans doute, en la faisant descendre de Numa. Son illustration constante ne remonte pas au delà de la quatrieme génération. Annius Vérus, son bisayeul, s'étant transporté, comme il vient d'être dit, d'Ucubis à Rome, y parvint à la Préture. Son grand-pere du même nom porta la splendeur de sa maison au plus haut degré, & devint Patricien, trois fois Con-

(a) Dio. Cass. p. 795. *& seq.* Crév. Hist. des Emp. Tom. IV. pag. 328, 329, 330. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. I. p. 229, 230, 241, 246, 259, 280, 281. Tom. II. pag. 438, 439. Tom. XII. pag. 266, 364, 369, 374, 385, 390. Tom. XV. pag. 43, 48, 62, 449, 468. Tom. XVII. pag. 12. Tom. XVIII. pag. 218. *& suiv.* Tom. XXI. pag. 485. *& suiv.*

ſul, & Préfet de la ville. Son pere mourut peu avancé en âge, étant actuellement Préteur. Il avoit épouſé Domitia Calvilla Lucilla, fille de Calviſius Tullus, qui fut deux fois Conſul.

M. Annius, leur fils, naquit le vingt-ſix Avril de l'an de Rome 872, & de Jesus-Chriſt 121, ſous le ſecond Conſulat de ſon grand-pere. Il fut ſucceſſivement adopté par ſon biſayeul, du côté de ſa mere, Catilius Sévérus, & par ſon ayeul paternel Annius Vérus; enſorte qu'il porta quelque tems le nom de Catilius, & reprit enſuite celui de ſes peres. On a remarqué que le nom de Vérus convenoit très-bien à ſa candeur, & à l'amour qu'il montra pour la vérité dès ſon enfance. Adrien jugea même que ce nom ne diſoit pas aſſez, & voulut qu'on l'appellât Vériſſimus ou parfaitement vrai. Ce Prince eut pour lui des attentions particulieres, dès les premieres années de ſon enfance. Il lui donna le rang & le titre de chevalier Romain à l'âge de ſix ans; & à huit, il le décora d'un ſacerdoce important, en l'aſſociant au collége des Saliens; enſorte que l'adoption, par laquelle il l'introduiſit dans la maiſon impériale, ne fut qu'une ſuite de l'affection ſinguliere, qu'il lui avoit toujours témoignée.

Le ſoin de l'éducation de M. Annius fut confié à ſon ayeul paternel, auquel dans des mémoires Philoſophiques, qu'il nous a laiſſés, ſur ce qui le concerne lui-même, il ſe reconnoît redevable de la généroſité & de la douceur des ſentimens. Mais d'un autre côté, il compte parmi les bienfaits des Dieux, de n'être pas reſté long-tems entre les mains de la concubine, qu'entretenoit ce grave Sénateur, & par laquelle l'innocence de ſes mœurs auroit pu être pervertie. Il fut inſtruit dans tous les arts, qui peuvent former l'eſprit & le corps. On lui donna des Maîtres de Grammaire Grecque & Latine, d'Éloquence, de Philoſophie, de Juriſprudence, de Mathématiques, de Deſſein, de Danſe, de Muſique. On le dreſſa même à la lutte, à la courſe, au pugilat. Il aima aſſez les exercices du corps, & il y réuſſiſſoit. L'Éloquence & la Poëſie eurent peu d'attraits pour lui. Il remercia même les Dieux de n'y avoir pas fait de grands progrès, parce que les ſuccès en ce genre auroient pu l'attacher à des études, dont il faiſoit peu de cas en comparaiſon de la Philoſophie.

Ce fut donc la Philoſophie, qui eut toute ſon eſtime & toute ſa tendreſſe. Il la prit du côté ſolide, utile aux mœurs. Naturellement grave & ſérieux, il ne perdit point le tems à des queſtions abſtraites & ſouvent frivoles. Il s'attacha à ce qui pouvoit le perfectionner, lui former le cœur, réprimer les paſſions, lui inſpirer l'amour de tous ſes devoirs, le rendre plus doux, plus reconnoiſſant,

plus éloigné des plaisirs illicites, plus disposé à faire du bien à tous ceux, qui se trouveroient avoir besoin de son secours. Son ardeur pour cette belle Philosophie alla jusqu'à lui faire prendre, à l'âge de douze ans, le manteau de Philosophe. Il prétendit même en embrasser la vie austere. Il commença à coucher sur la dure; & ce ne fut qu'avec bien de la peine, que sa mere obtint de lui, qu'il souffrît un matelas. L'application infatigable à l'étude, la continuité du travail, & la sévérité du régime altérerent sa santé; & c'est le seul reproche que l'on ait pu lui faire dans son enfance. Il nous apprend lui-même que dans sa jeunesse il cracha le sang. Mais, les maux, qui ont pour principe ces sortes d'excès, ne sont pas les plus difficiles à guérir. Il reprit vigueur, & malgré une vie toujours laborieuse, il poussa sa carriere jusqu'à près de soixante ans.

On voit que les sages maximes de la Philosophie ne meublerent pas seulement sa mémoire, mais qu'elles influerent dans sa conduite. Il y fut constamment fidele. Ses mœurs furent sans tache, ou s'il avoue que dans le feu de l'âge, l'amour prit quelque pouvoir sur lui, il déclare en même-tems qu'il en secoua promptement le joug. Il adopta le maintien sérieux de Philosophe sans en prendre la morgue. Son accueil étoit prévenant & gracieux, non-seulement pour ses amis, mais à l'égard de ceux même, qu'il connoissoit peu. Il sçut être vertueux sans orgueil, modeste sans timidité, grave sans sécheresse.

Tous ses maîtres trouverent en lui le disciple le plus reconnoissant qui fut jamais. Il est vrai qu'ils le méritoient. Par le détail, qu'il nous fait lui-même de ce qu'il a appris de chacun d'eux, il paroît que leurs leçons ne se renfermoient pas dans l'art ou la science, qui faisoit proprement leur objet; & qu'ils avoient encore plus à cœur de lui élever l'ame & de le former à toutes les vertus morales & civiles. Aussi, les aima-t-il avec une tendresse, dont il y a peu d'exemples. Une des faveurs, dont il rend graces aux Dieux, c'est de ce qu'ils l'ont mis à portée de s'acquitter envers ceux qui l'ont élevé, & & de les récompenser, chacun selon ce qui convenoit à leur état, & sans délai, sans leur faire attendre long-tems ce qu'ils avoient droit d'espérer. Il les honora vivans & morts. Il gardoit leurs images en or dans sa chapelle domestique, avec celles de ses dieux Lares; & il offrit à leurs tombeaux des couronnes de fleurs & des victimes.

Les plus célebres de ses maîtres furent Hérode Atticus, orateur Grec, Cornélius Fronton, orateur Latin, mais sur-tout Junius Rusticus, qui, à une illustre naissance, joignoit un goût hérédi-

taire pour la philosophie Stoïcienne.

M. Annius fréquenta aussi les écoles publiques des Rhéteurs, & y fit avec plusieurs de ses condisciples des liaisons d'amitié, qu'il conserva fidélement. Lorsqu'il fut Empereur, il les combla de ses bienfaits ; & ceux que leur condition ne lui permit pas d'élever aux honneurs, il les enrichit pas ses libéralités. Dans sa quinzieme année, il prit la robe virile, & sur le champ Adrien arrêta son mariage avec une fille de Vérus César. Mais, l'âge trop tendre des parties contractantes retarda l'exécution de ce projet qui fut ensuite rompu par d'autres circonstances. Peu de tems après, il fut nommé à la Préfecture de sa ville, pendant les féries Latines. C'étoit une simple décoration, une ombre de Magistrature sans fonction. Mais enfin, il falloit représenter ; & M. Annius fit son personnage, avec toute la décence & toute la dignité possibles.

Il prouva vers le même tems son désintéressement & sa générosité à l'égard de sa sœur unique Annia Cornificia, en lui cédant apparemment à l'occasion d'un mariage, tout le bien de son pere. Sa mere blâma cette libéralité, & voulut s'y opposer. Il répondit aux représentations qu'elle lui fit, que les biens de son ayeul parternel, dont il étoit fils adoptif & seul héritier, lui suffisoient. » Et je vous invi» te vous même, ajouta-t-il, à » donner tout ce que vous pos» sédez à ma sœur, afin que sa » fortune ne soit pas inférieure » à celle de son mari. » Par tant d'excellentes qualités, par une conduite si parfaitement soûtenue dans toutes ses parties, M. Annius s'étoit fait tellement aimer & estimer d'Adrien, que s'il eût été d'un âge plus mûr à la mort de Vérus César, il semble, à en juger par les expressions de Capitolin, que l'Empereur l'eût choisi pour lui succéder. Au moins en adoptant Tite-Antonin, il exigea qu'il adoptât lui-même M. Annius, avec le fils d'Ælius Vérus. Et quoique celui-ci appartînt déjà à sa famille, puisqu'il étoit fils de son fils adoptif, il donna néanmoins sur lui la préférence & le droit d'aînesse à M. Annius, qui, en vertu de son adoption, prit le nom de Marc-Aurele, de celui de la famille de Tite-Antonin, qui étoit *Aurélius*.

Marc-Aurele avoit alors près de dix-sept ans. Son élévation, loin de l'enfler d'orgueil, ou de lui causer même de la joie, l'affligea & l'inquiéta. Ayant reçu ordre d'aller occuper la maison, qu'Adrien habitoit, avant que d'être Empereur, il quitta à regret les jardins de sa mere, où il logeoit alors. Comme ses domestiques qui pensoient bien différemment, s'étonnoient de sa tristesse dans une si belle occasion de se réjouir, il leur exposa les embarras, les inconvéniens, les dangers de la puissance Impériale.

Son nouvel état ne changea rien dans ses procédés. Non-seulement il fut soumis & respectueux envers ses pere & grand-pere adoptifs ; mais, il témoigna à tous ses proches les mêmes égards, les mêmes déférences, qu'il avoit toujours eus pour eux. Il aimoit par goût la simplicité & la modestie, & y demeura constamment attaché. Nul faste ni dans sa maison, ni dans ses équipages, ni sur sa personne. Il ne se distinguoit en rien des particuliers. Il continua les études qu'il avoit commencées ; & quoique destiné à l'Empire, il alloit comme auparavant, aux leçons publiques des maîtres d'Éloquence & de Philosophie. Sagement œconome, il ne croyoit pas que les folles dépenses fussent une nécessité de son rang. Il conservoit son patrimoine, pour faire face aux vrais besoins, & être en état d'en aider les gens de mérite par des libéralités, suivant leurs besoins. Aussi-tôt après qu'il eut été adopté, quoiqu'il n'eût pas encore dix-sept ans accomplis, il fut désigné Questeur, Adrien ayant obtenu pour lui du Sénat une dispense d'âge.

Après la mort de ce Prince, Tite-Antonin fit connoître par des effets à Marc-Aurele, l'estime singuliere qu'il avoit pour lui, & la préférence qu'il lui donnoit sur son frere L. Commodus. Marc-Aurele devoit épouser la fille de Vérus César, & L. Commodus la fille de Tite-Antonin. L'Empereur résolut de rompre ses projets, & profitant du prétexte que lui fournissoit la trop grande jeunesse de L. Commodus, âgé alors seulement de sept à huit ans, il fit sonder Marc-Aurele sur le dessein qu'il avoit de le choisir pour son gendre. Celui-ci, retenu peut-être par le respect pour les arrangemens d'Adrien, demanda du tems pour délibérer sur une offre si avantageuse. Après y avoir pensé, il y consentit, & s'assura ainsi de plus en plus le droit de succession à l'Empire ; mais, il acquit une épouse, qui fit grand tort à sa réputation.

Dès que le mariage de Marc-Aurele avec Faustine eut été arrêté, Tite-Antonin s'empressa d'accumuler sur la tête de son gendre toutes sortes d'honneurs. Il le nomma César ; il le désigna Consul pour l'année suivante avec lui ; il le fit chef de l'une des centuries des chevaliers Romains. Lorsque le jeune Prince donna en cette qualité des jeux au peuple, avec ses collegues, l'Empereur prit place à côté de lui. Tite-Antonin fit aussi à Marc-Aurele une maison, quelque répugnance qu'il lui vît pour la pompe & la magnificence. Il lui donna pour logement le palais de Tibere, & le décora quatre ans après d'un second Consulat, dans lequel il voulut encore être son Collegue. En même-tems qu'il faisoit une sorte de violence à la modestie de Marc-Aurele,

par l'éclat dont il l'environnoit, il ne négligea point de seconder son inclination favorite pour l'étude de la Philosophie; car, la fortune & les dignités n'avoient rien changé dans le goût du nouveau César pour les belles connoissances, qui tendent à perfectionner le cœur de l'homme, en lui faisant sentir toute la beauté de la vertu. Comblé d'honneurs & destiné à la souveraineté, ainsi qu'on l'a déjà marqué, il continuoit de s'exercer à cette haute science, & prenoit avidement les leçons des plus habiles maîtres en ce genre. Tite-Antonin, pour le satisfaire, lui fit venir de Chalcis en Syrie un célebre Stoïcien, nommé Apollonius....

L'Empereur se donna le tems de bien connoître Marc-Aurele, avant que de lui communiquer les titres, qui constituoient chez les Romains la souveraineté. Ce ne fut qu'après neuf ans écoulés depuis son adoption, que ce jeune Prince, deux fois Consul, âgé de vingt-six ans, marié, & déjà pere d'une fille, reçut la puissance du Tribunat & l'autorité Proconsulaire. Afin que les peuples prissent une part sincere à la joie de cet évenement, l'Empereur accorda une remise de tout ce qui restoit dû au fisc, & brûla comme avoit fait Adrien dans une semblable occasion, les registres, qui constatoient ces dettes.

Marc-Aurele étoit bien digne des honneurs, par lesquels Tite-Antonin l'égaloit presque à lui-même. Jamais fils ne fut plus soumis à son pere. Pendant près de vingt-trois ans qu'il habita avec lui, soit dans la ville, soit à la compagne, il ne découcha que deux nuits; & il se conduisit toujours avec tant de probité, de modestie, de sagesse, que chaque jour ajoutoit un nouveau degré à l'estime & à l'affection, que Tite-Antonin lui portoit. Aussi eut-il toute sa confiance. L'Empereur l'appelloit à tous les Conseils, l'associoit au Gouvernement de toutes les affaires, ne donnoit aucun emploi, ne plaçoit personne que de concert avec lui; & dès le troisieme jour de la maladie, dont il mourut, ce Prince, ayant appellé les préfets du Prétoire & les principaux de ses amis, confirma en leur présence le choix qu'il avoit fait de Marc-Aurele pour son successeur; & il lui recommanda la République & sa fille. Il se dépouilla même en quelque façon dès ce moment en sa faveur, des honneurs du rang suprême. Pour l'en mettre en possession, il fit transporter chez lui la statue d'or de la Fortune, que les Empereurs avoient toujours dans leur chambre.

Après sa mort, le Sénat entra dans ses vues, & déféra à Marc-Aurele seul tous les titres de la souveraine puissance, l'an de Rome 912, & de J. C. 161. Le nouvel Empereur, par une générosité, dont l'exemple est unique dans l'histoire, voulut

prouver que le rang supreme n'est point, comme on se l'imagine communément, incapable de souffrir le partage. Il demanda que son frere fût associé à l'Empire. Les Auteurs ne nous apprennent point quelle impression fit sur les esprits des Sénateurs une proposition si nouvelle & si contraire aux intérêts de celui qui la faisoit. Nous sçavons seulement qu'elle passa.

Il est bon d'observer que les deux Augustes ne partagerent point entr'eux les provinces de l'Empire, comme avoient fait autrefois Octavien & M. Antoine. Ils les gouvernerent en commun, de la même maniere que deux freres, dans une condition privée, régiroient une succession, qu'ils posséderoient par indivis. Mais, comme dans une société de puissance, la balance néanmoins ne peut ni ne doit pas être absolument égale, Marc-Aurele avoit sur son frere la prééminence, que donne la supériorité de l'âge & du mérite, malgré l'égalité du pouvoir.

Du Sénat, où ces arrangemens importans avoient été pris & autorisés par les suffrages de la compagnie, les deux Empereurs se transporterent au camp des Prétoriens. Marc-Aurele porta la parole comme le plus âgé, & parce qu'il avoit plus de talent & plus de facilité pour s'énoncer. Vingt mille sesterces par tête furent promis aux soldats. Afin que le peuple prît part aussi à la joie de leur avenement, les nouveaux Empereurs augmenterent les distributions gratuites de bled, & y appellerent un plus grand nombre d'enfans de l'un & de l'autre sexe. Après ces premiers soins, qui ne pouvoient se différer, ils célébrerent avec pompe les funérailles de leur pere & prédécesseur.

Dans les commencemens de leur Empire, leur union fut parfaite. L. Commodus, à qui son frere avoit fait prendre le surnom de Vérus, agissoit moins en Collegue qu'en Lieutenant de Marc-Aurele; & il témoignoit même vouloir imiter la sagesse & la retenue de sa conduite. En ce qui regarde le gouvernement, ils prirent l'un & l'autre pour modele Tite-Antonin, dont on n'eut pas lieu de regretter la douceur & la bonté. Ils jouirent d'abord de quelque calme, dont Marc-Aurele profita pour continuer de satisfaire l'attrait, qui le portoit à orner son esprit par la philosophie & par les belles connoissances. Tout Empereur qu'il étoit, il ne rougissoit pas d'aller prendre les leçons de Sextus de Chéronée, philosophe Stoicien, neveu de Plutarque. Il fréquentoit aussi l'école d'Hermogene, ce Rhéteur fameux par la brillante réputation de sa jeunesse & la décadence de son esprit dans l'âge mûr.

La joie publique fut augmentée par la naissance de deux fils jumeaux de Marc-Aurele, qui vinrent au monde le tren-

te-un d'Août de la premiere année du regne de leur pere.

On apprit en même-tems divers mouvemens de guerre en Germanie, dans la Grande-Bretagne, du côté des Parthes. La guerre des Cattes en Germanie & celle des Bretons furent des objets de peu d'importance. Mais les Parthes, qui n'avoient point remué depuis Trajan, attaquerent les Romains, avec des forces fraîches & des courages irrités, & ils leur causerent d'abord des pertes considérables. Une guerre si importante, & dont les commencemens désavantageux faisoient craindre des suites encore plus fâcheuses parut aux deux Empereurs mériter que l'un d'eux se transportât sur les lieux pour la conduire en personne. L. Vérus se chargea de cette commission; mais, uniquement occupé de ses plaisirs, il ne prit aucune part aux opérations de cette guerre. Le soin en fut confié à ses Lieutenans, qui ne laisserent pas de faire de grandes choses, parce qu'ils étoient fort habiles. Et Marc-Aurele, resté seul à Rome, avoit de si loin l'œil toujours attentif sur ce qui se passoit en Orient, donnoit des ordres, & envoyoit les provisions nécessaires. Quoique L. Vérus eût eu si peu de part à la victoire, les soldats ne laisserent pas de le proclamer *Imperator*, jusqu'à trois fois. Ils lui déférerent les noms d'Arméniaque, de Parthique, de Médique. Ces mêmes noms furent communiqués à son Collegue, & confirmés à l'un & à l'autre par l'autorité du Sénat. Mais Marc-Aurele, peu curieux d'une gloire, à laquelle il ne croyoit pas avoir beaucoup de droit, ne les accepta que par complaisance pour son frere, & comme un signe d'union avec lui. Il en usa sobrement, & cessa absolument de les employer après la mort de L. Vérus.

Lorsque les affaires de l'Orient eurent été réglées, L. Vérus retourna à Rome, & le Sénat décerna le triomphe aux deux Empereurs. Ils reçurent aussi alors le nom de Pere de la patrie, déjà plusieurs fois inutilement offert à Marc-Aurele, qui n'avoit jamais voulu consentir à le prendre en l'absence de son frere. L. Vérus demanda pour les fils de Marc-Aurele, le nom de César. L'union étoit parfaite, au moins pour les dehors; & elle fit le principal ornement du triomphe, qu'ils célébrerent ensemble, portés sur le même char, & ayant avec eux tous les enfans de Marc-Aurele, de l'un & de l'autre sexe, dont la plupart étoient en bas-âge. M. de Tillemont rapporte la date de ce triomphe à l'année de Jesus-Christ 166, que nous comptons pour la neuf cens dix-septieme de Rome.

La victoire sur les Parthes ne fut pas aussi avantageuse aux Romains, que les suites leur en devinrent funestes par la peste qu'elle amena. On raconte

diversement l'origine de cette peste, & avec des circonstances mêlées de fabuleux. Mais, il est constant que les Romains la prirent dans le païs ennemi; & lorsque L. Vérus revint à Rome, elle le suivit par tout, & se communiqua à toutes les provinces par lesquelles il passa. Elle entra avec lui dans la Capitale; & delà elle s'étendit jusques dans les Gaules & jusqu'au Rhin. Elle attaqua les peuples & les armées, les villes & les campagnes. En Italie, les terres demeurerent incultes, faute d'hommes qui pussent y travailler. Dans Rome, il falloit emporter les corps morts dans des charrettes & des tomberaux; & le gouvernement fut obligé de faire les frais des sépultures, à cause de la multitude de ceux qui mouroient, & de la négligence de leurs proches souvent infectés du même mal. Ce n'étoient pas seulement les gens du commun que la maladie emportoit par milliers, elle fit périr un grand nombre d'illustres personnages, aux principaux desquels Marc-Aurele dressa des statues. Il n'est pas besoin de dire que le cœur paternel de ce Prince fut sensiblement touché du mal affreux, qui désoloit son Empire, & qu'il n'épargna ni soins ni dépenses pour y apporter du soulagement.

Les mouvemens des Marcomans suivirent de près la guerre des Cattes, & commencerent dès le tems que les principales forces des Romains étoient occupées contre les Parthes en Orient. Marc-Aurele crut avec raison devoir éviter d'avoir à la fois deux grandes guerres sur les bras. Il amusa les Marcomans; & en temporisant sagement, il arrêta leur activité, jusqu'à la paix conclue avec les Parthes. Mais, d'un autre côté, ces délais donnerent le tems aux Barbares d'augmenter leurs forces. Lorsqu'après le triomphe sur les Parthes, Marc-Aurele se trouva en liberté d'agir contre les Germains, la guerre étoit devenue très-considérable & capable d'allarmer sur le sort de l'Empire, d'autant plus qu'elle concouroit avec les ravages de la peste, qui emporta une multitude infinie de citoyens & de soldats.

Il fallut donc recourir à des remedes extraordinaires. Dans une guerre, qui paroissoit aussi importante que l'avoit été celle d'Annibal, on imita ce qui s'étoit pratiqué après la bataille de Cannes. On arma des esclaves de bonne volonté, qui, ne s'enrôlant que de leur plein gré, furent appellés volontaires, à la différence des soldats de condition libre, qui, par la loi de l'État, étoient obligés de servir. On résolut d'employer les Gladiateurs, dont la ville de Rome & l'Italie étoient pleines, au service de la guerre. On forma des corps de troupes légeres. On ramassa dans la Dalmatie & dans la Dardanie, des brigands accoutumés aux courses & aux coups de main. Enfin, on acheta

des troupes auxiliaires de Germains pour combattre contre des nations Germaniques. A ces précautions de prudence humaine, Marc-Aurele joignit le soin de se rendre les Dieux favorables par toutes les cérémonies, que sa religion autorisoit. Il manda de toutes parts des Prêtres & des sacrificateurs Il immola un nombre prodigieux de victimes. Il expia Rome par toutes sortes de purifications & de lustrations. Il remplit même la ville de rits étrangers, contre les anciennes maximes de la politique Romaine. Sa philosophie, plus discrete que celle d'Adrien, l'avoit prémuni contre la magie & contre les opérations, où l'on invoquoit les démons. Mais, à cela près, elle l'avoit laissé engagé dans toutes les superstitions du culte idolâtre.

Tous les préparatifs étant faits, il déclara dans le Sénat, qu'il étoit nécessaire que les deux Empereurs allassent en personne commander leurs armées. Ils partirent donc de Rome, l'an de Jesus-Christ 166, & vinrent passer l'hiver à Aquilée, pour entrer de bonne heure en campagne l'année suivante. Il paroît en effet qu'ils se transporterent en Pannonie, l'an de Jesus Christ 167. Le principal bien, qui résulta de cette expédition, c'est que les frontieres de l'Italie & de l'Illyrie furent mieux fortifiées qu'auparavant, & mises à l'abri des insultes des Barbares.

Lorsque les deux Empereurs étoient en chemin pour retourner à Rome, L. Vérus fut attaqué d'une apoplexie violente, dont il mourut trois jours après à Altinum. La calomnie épargne si peu les Princes, même les plus vertueux, qu'il se trouva des gens, qui oserent accuser Marc-Aurele d'avoir causé la mort de son frere, soit en l'empoisonnant, soit en le faisant seigner mal-à-propos, après l'accident qui lui étoit survenu. Il faudroit être souverainement injuste & même insensé, pour mettre un pareil crime sur le compte de Marc-Aurele; & ce seroit un sacrilege, selon l'expression de son Historien, que d'outrager sa vertu par un tel soupçon. Il n'aimoit pas L. Vérus sans doute, & il ne pouvoit pas l'aimer. Outre la contrariété universelle de leurs caracteres & de leurs mœurs, Capitolin nous fournit un fait particulier, qui dut indisposer beaucoup l'esprit de Marc-Aurele. Ce qu'on peut blâmer en lui, c'est l'excès des honneurs, qu'il rendit à la mémoire d'un Prince si peu digne d'être honoré par Marc-Aurele; car, il mit au rang des Dieux celui qui, à la cruauté près, étoit un second Néron.

Marc-Aurele a usé de la même affectation dans l'ouvrage que nous avons de lui. Écrivant pour la postérité, il n'a point eu honte de remercier les Dieux de lui avoir donné un frere, qui, véritablement par ses mœurs, devenoit pour lui

un aiguillon de vigilance & d'attention sur lui-même, mais par lequel il avoit eu la douce consolation de se voir honoré & chéri. Il parla plus franchement dans le Sénat. En remerciant cette compagnie d'avoir décerné les honneurs divins à L. Vérus, il déclara qu'il datoit en quelque façon de ce jour le commencement de son Empire, n'ayant plus un Collegue dont la négligence nuisoit aux affaires. Il fit même entendre que c'étoit à ses conseils, & non aux soins de L. Vérus, que la République étoit redevable de l'heureux succès de la guerre contre les Parthes. En un mot, le sens de tout son discours, & l'impression qui en résulta dans l'esprit des Sénateurs, ce fut que la mort de L. Vérus le délivroit d'un poids, qu'il lui avoit été très-difficile & très-pénible de porter.

Toute cette conduite n'est point droite. L. Vérus, si peu capable de soutenir dans tout le reste la comparaison avec Marc-Aurele, lui étoit préférable pour la franchise ; car, ce Prince, tout vicieux qu'il étoit, avoit au moins des mœurs simples & ennemies de la feinte & de la dissimulation.

Marc-Aurele eut toutes sortes d'attentions pour les sœurs & les tantes de son frere. Il les fit jouir des honneurs dûs à leur rang, & leur assigna des pensions pour les aider à en soutenir la splendeur. Il est encore digne d'éloges pour la conduite, qu'il tint à l'égard des affranchis de L. Vérus, qui avoient pris trop d'ascendant sur l'esprit de ce Prince, & en avoient abusé. Marc-Aurele les congédia tous. Il ne garda dans le palais que le seul Electus, qui ne valoit pas mieux que les autres, mais que la Providence destinoit à délivrer l'univers des fureurs de Commode.

Pendant que l'Empereur étoit occupé de ces différens soins dans Rome, il ne perdoit point de vue la guerre contre les Marcomans, qui, de leur côté, ne se laisserent point oublier. Car, c'est probablement à ce tems-ci que l'on doit rapporter la grande victoire, qu'ils remporterent sur Vindex, Préfet du Prétoire, & qui paroît être la même, dans laquelle Lucien dit qu'ils tuerent vingt mille hommes aux Romains. Les vainqueurs, profitant de leur avantage, s'avancerent vers l'Italie, pénétrerent jusqu'à Aquilée, & peu s'en fallut qu'ils ne prissent cette ville. Le danger fut capable d'allarmer ; & c'est peut-être à cette même occasion que Marc-Aurele fit les grands & extraordinaires préparatifs, que nous avons placés dès le commencement de la guerre. Tous ces faits ne sont point datés dans les originaux. Ce qui est certain, c'est que Marc-Aurele poussa alors la guerre avec une vivacité & une persévérance tout autres qu'il n'avoit pu faire du vivant de L. Vérus.

Il partit de Rome pour la

Pannonie, l'année même qui suivit la mort de son Collegue ; & pendant cinq années consécutives, il demeura sur les lieux, supportant des fatigues incroyables, avec un courage qui suppléoit à la foiblesse de son corps & de sa santé, & imposant aux autres, par son exemple, la nécessité d'une vie dure & pénible, qui fit souvent murmurer contre la sévérité des maximes de la philosophie. Il eut de grands succès ; il souffrit aussi quelques pertes. Mais, les succès l'encouragerent ; & les pertes furent pour lui une raison de s'opiniâtrer à les réparer. Il n'écouta point les représentations de ses amis, qui vouloient l'engager à laisser une guerre si remplie de travaux & de dangers. Son plan étoit de ne point revenir à Rome, qu'il n'eût réduit les Barbares à se soumettre pleinement ; & il en vint heureusement à bout. Marc-Aurele, vainqueur, prit le nom de Germanique.

C'est au tems de la guerre, dont nous venons de parler, qu'il faut rapporter un fait important, soit en lui-même, soit par le rapport qu'il a avec la gloire de notre religion. C'est la pluie miraculeuse, qui, obtenue par les prieres des Chrétiens, sauva l'Empereur & son armée d'un très-grand péril. Voici de quelle maniere Dion Cassius raconte cet évenement.

» Marc-Aurele remporta sur » les Quades une victoire mer» veilleuse dans ses circonstan» ces, ou plutôt elle lui fut » donnée de Dieu ; car, les » Romains couroient un extrê» me danger ; & la divinité les » en tira par une merveille » étonnante. Les Quades les » avoient enveloppés dans un » lieu, où ils avoient tout l'a» vantage. Cependant, les » Romains ayant formé de » leurs boucliers une tortue, » se préparoient à les bien re» cevoir. Mais, les Barbares » voulurent vaincre sans tirer » l'épée, espérant faire périr » toute l'armée ennemie par » l'excès du chaud & par la » soif. Comme ils l'emportoient » beaucoup par le nombre, ils » enfermerent tellement les Ro» mains, qu'ils leur ôtoient tout » moyen d'avoir de l'eau. C'é» toit après un combat que les » Romains se trouvoient dans » une position si fâcheuse ; en » sorte que la fatigue, les bles» sures que plusieurs avoient » reçues, l'ardeur du soleil, » la soif se réunissoient pour » les accabler. Il ne leur restoit » pas même la ressource de » mourir en braves gens, l'épée » à la main, parce que les » Barbares occupant des postes » inaccessibles, s'y tenoient » tranquilles & refusoient de » combattre. Tout d'un coup, » les nues se rassemblent, elles » s'épaississent, & il en tombe, » non sans une protection parti» culiere de Dieu, une pluie » abondante. Ce bienfait du » ciel rendit la vie aux Ro» mains. D'abord, ils levent

» en haut la tête & le visage,
» & veulent recevoir l'eau dans
» leurs bouches. Ensuite, ils
» prennent leurs casques, & les
» présentent à la pluie; & lors-
» qu'ils les en ont remplis, ils
» boivent avidement & donnent
» à boire à leurs chevaux. Les
» Barbares crurent ce moment
» favorable pour les attaquer;
» & pendant qu'ils les voyent
» occupés du soin de désaltérer
» une soif long-tems soufferte,
» ils se préparent à fondre sur
» eux. Mais, le ciel, armé con-
» tre les ennemis des Romains,
» lance sur les Quades une
» grosse grêle & des tonnerres,
» qui les dissipent & les brû-
» lent, pendant que les troupes
» de Marc-Aurele étoient arro-
» sées d'une pluie douce & sa-
» lutaire. Ce double prodige
» rendit les Romains vain-
» queurs. Les Barbares jette-
» rent leurs armes, & vinrent
» chercher un asyle au milieu
» de leurs ennemis, pour se
» mettre à l'abri des foudres,
» dont ils étoient écrasés.
» Marc-Aurele y consentit,
» accorda la vie sauve aux
» Quades, & fut proclamé par
» ses soldats *Imperator*, ou Gé-
» néral victorieux pour la sep-
» tieme fois. »

Un Poëte payen a rendu témoignage à cette même merveille. Claudien, parlant de la victoire de Marc-Aurele sur les Quades, dit que l'honneur ne doit point en être attribué aux Généraux. » Car, ajoute-» t-il, une pluie de feu tomba
» sur l'ennemi. Le coursier,
» environné de flammes, agite
» & secoue son cavalier trem-
» blant. Le soldat sentoit son
» casque se fondre. Il voyoit le
» fer de sa pique & son épée se
» convertir en des ruisseaux de
» métal, devenu fluide & cou-
» lant. Dans ce combat, le ciel
» agit seul; & les armes des
» mortels n'eurent rien à faire.»

La colomne Antonine, monument contemporain, qui subsiste encore aujourd'hui dans Rome, atteste aussi le prodige, dont nous parlons. Il y est représenté en bas-relief, avec les autres exploits de Marc-Aurele contre les Germains. La date de ce prodige est fixée par M. de Tillemont, à l'an de Jesus-Christ 174.

Marc-Aurele donna un grand exemple de clémence envers Ariogese, roi des Quades, dont il avoit mis la tête à prix. Quand il eut été fait prisonnier, il se contenta de le reléguer à Alexandrie. Ce Prince, qui se plaisoit à honorer la vertu, parce qu'il en avoit beaucoup lui-même, dressa des statues dans la place de Trajan, à tous les personnages illustres, qui avoient perdu la vie dans la guerre des Marcomans. Le fruit qu'il retira de cette guerre & des victoires qu'il y remporta, ce fut la délivrance de la Pannonie, qui avoit été envahie par les Barbares, aussi-bien que la sûreté des provinces frontières. Il eût souhaité conquérir la Marcomanie & la Sarmatie;

c'est-à-dire, le païs habité par les Sarmates Jazyges. La révolte d'Avidius Cassius l'empêcha d'exécuter son projet, & l'obligea de laisser, au moins pour un tems, les Barbares en paix.

Il étoit en Pannonie, lorsqu'il reçut la nouvelle de cette révolte. La réputation d'Avidius Cassius étoit grande; & l'idée d'avoir à soutenir une guerre contre lui, effraya d'abord les troupes de Marc-Aurele. Dans Rome, la terreur fut si vive, que l'on s'imaginoit le voir incessamment arriver aux portes de la ville. Marc-Aurele, voyant le trouble se répandre parmi ses soldats, les convoqua, & leur tint un discours, que nous rapporterons ici d'après Dion Cassius, comme tout à fait propre à faire connoître de plus en plus le caractere de ce Prince Philosophe, & comme un exemple singulier & peut-être unique de modération en pareille circonstance.

» Braves camarades, leur » dit-il, je ne viens point me » livrer ici à des sentimens » d'indignation. Est-il permis à » un mortel de s'irriter contre » l'ordre des destins, qui dis- » posent de tout avec un pou- » voir suprême? Mais, le cas » où je me trouve, autorise la » plainte. N'est-ce pas, en ef- » fet, une dure nécessité, que » de n'avoir pas un moment » pour respirer en paix, & de » passer continuellement d'une » guerre à une autre? Une » guerre civile n'est-elle pas » un malheur, auquel je ne de- » vois point m'attendre? Il est » quelque chose encore de plus » cruel pour moi; c'est de voir » qu'il n'y ait aucune fidélité » parmi les hommes; c'est d'ê- » tre attaqué par un ami, comblé » de mes bienfaits, & d'avoir, » sans m'être rendu coupable » d'aucune injustice, à com- » battre pour ma place & pour » ma tête. Après l'exemple de » ce que je souffre, quelle vertu » sera en sûreté? Sur quelle » amitié pourra-t-on fonder ses » espérances? Encore, si j'étois » seul en danger, je prendrois » aisément mon parti, sçachant » que je ne suis pas né immortel. » Mais, c'est ici un péril com- » mun, qui intéresse tout l'Em- » pire & tous les citoyens. La » guerre n'épargne personne. Il » y auroit un moyen bien simple » pour finir la querelle, & je » l'embrasserois volontiers, s'il » étoit possible. Je suis très- » disposé de ma part à proposer » à Avidius Cassius un éclair- » cissement, & à me justifier » vis-à-vis de lui, soit devant » vous, soit devant le Sénat; » & je lui céderois l'Empire, » sans tirer l'épée, si l'on ju- » geoit que le bien public l'e- » xigeât ainsi. Car, c'est pour » le service de l'État que je » supporte tant de travaux, » que je m'expose à tant de » dangers, que dans un âge » déjà affoibli & avec une » santé délicate, je me tiens » ici constamment loin de l'Ita-

» lie

» lie depuis tant d'années, sans
» goûter jamais un sommeil
» tranquille, sans prendre un
» repas, qui ne soit sujet à être
» troublé. Mais, je ne dois pas
» espérer qu'Avidius Cassius se
» prête à un accord. Comment
» se fieroit-il à moi, après
» s'être montré si infidele à
» mon égard? Il faudra en venir
» aux armes; & le succès
» n'est pas ce qui m'inquiete.
» Pouvez-vous, chers camarades,
» douter de la victoire?
» Des Ciliciens, des Syriens,
» des Juifs, des Egyptiens, ne
» vous ont jamais résisté, & ne
» vous résisteront jamais, quand
» même ils vous surpasseroient
» autant en nombre, qu'ils vous
» sont inférieurs même par cet
» endroit. Avec de pareils soldats,
» le plus grand Général
» n'est pas plus capable de vaincre,
» qu'un aigle, qui conduiroit
» une bande de geais, ou un
» lion à la tête d'une troupe de
» daims timides. Je sçais qu'Avidius
» Cassius est un guerrier
» & qu'il s'est acquis beaucoup
» de gloire dans la guerre contre
» les Parthes. Mais, c'est
» avec vous qu'il a remporté les
» victoires, qui illustrent son
» nom. Ici il ne sera pas secondé;
» & d'ailleurs M. Vérus,
» qui nous demeure fidele, est
» un Général bien capable de
» le contrebalancer. Peut-être
» Avidius Cassius se repent-il
» déjà de sa démarche téméraire,
» depuis qu'il me sçait
» vivant; car, ce n'est que sur
» les bruits de ma mort qu'il a
» osé se révolter. Mais, quand
» même il persisteroit, au moins
» est-il certain qu'à notre approche,
» la crainte de notre
» valeur, la honte de m'avoir
» offensé, ne peuvent manquer
» de jetter le trouble dans son
» ame, & de lui faire abandonner
» ses projets insensés.
» Tout ce que je crains, je
» vous le dirai avec une entiere
» franchise, c'est que le désespoir
» ne le porte à se tuer
» lui-même, ou que quelqu'un,
» pensant me rendre service,
» ne se hâte de m'en défaire,
» & ne me prive du plus grand
» & du plus doux fruit de la
» victoire. Oui le comble de
» mes vœux seroit de pouvoir
» pardonner à un homme, qui
» m'a offensé, de garder la fidélité
» à un perfide, de me
» montrer ami de celui, qui a
» violé à mon égard les droits
» de l'amitié. Peut-être cette
» façon de penser vous paroît-elle
» peu croyable; mais,
» vous ne devez point en suspecter
» la sincérité. Le genre
» humain n'est pas entiérement
» perverti; & il nous reste encore
» quelques vestiges de la
» vertu des anciens tems. Que
» si quelqu'un s'opiniâtroit à me
» refuser créance, ce seroit
» pour moi un nouvel aiguillon,
» afin que ce qu'il auroit jugé
» impossible, il le vît accompli.
» Car, l'unique avantage, que
» je me propose de tirer des
» maux présens, c'est de les
» terminer d'une maniere,
» qui fasse honneur à la vertu,

» & de donner un exemple, qui
» prouve à l'univers, que mê-
» me les guerres civiles peu-
» vent avoir une fin heureuse.«

Telle étoit la douceur magnanime de Marc-Aurele. C'est ainsi qu'il s'exprima, en parlant à ses soldats. C'est sur ce même ton qu'il écrivit au Sénat. Nulle invective, nul reproche contre Avidius Cassius, si ce n'est qu'il le traitoit souvent d'ingrat. Avidius Cassius, de son côté, respecta toujours Marc-Aurele, & ne se permit aucune parole outrageuse contre lui, au moins en public.

Après la mort de ce rebelle, qui fut tué au bout de trois mois par un officier de son armée, Marc-Aurele fit éclater sa clémence envers sa famille & ses complices. Il pria le Sénat de ne point traiter ceux-ci à la rigueur. La plus grande peine à laquelle on les soumit, ce fut l'exil; encore en furent-ils bientôt rappellés. Ce ne fut pas sans éprouver quelque contradiction, que Marc-Aurele tint cette conduite. Plusieurs trouvoient son indulgence excessive; & il lui en fut même fait des reproches. *Si Avidius eût vaincu*, lui dit-on, *en auroit-il ainsi usé à votre égard?* La réponse de Marc-Aurele est remarquable. *Avec la vie, que nous menons*, dit-il, *& la profession que nous faisons d'honorer les Dieux, nous n'avions pas à craindre d'être vaincus.*

Quoique la rébellion d'Avidius Cassius eût été étouffée presque dans sa naissance, Marc-Aurele jugea avec raison qu'une aussi grande agitation devoit avoir laissé dans les provinces d'Orient quelque reste d'ébranlement, qui avoit besoin d'être calmé par sa présence. Il partit donc pour les aller visiter, & en même-tems qu'il eût soin d'y faire revivre le respect pour son autorité, il y laissa par tout des témoignages de sa clémence. On lui présenta tous les papiers trouvés chez Avidius Cassius après sa mort, lettres, mémoires contenant la preuve des intelligences, qu'il avoit entretenues en différentes parties de l'Empire. Marc-Aurele les brûla tous sans les lire, disant qu'il ne vouloit point se mettre dans le cas d'être forcé de haïr.

Il pardonna aux villes & aux peuples, qui avoient embrassé le parti d'Avidius Cassius. La seule ville d'Antioche, qui avoit été plus ardente & plus opiniâtre que les autres dans la rébellion, ressentit d'abord quelques effets de sa juste colère. Il ne voulut point l'honorer de sa présence, lorsqu'il vint en Syrie; & il y envoya une ordonnance sévere, qui interdisoit aux habitans d'Antioche ce qu'ils aimoient le plus, les spectacles & les divertissemens publics, & même toute assemblée, toute délibération en commun, tout exercice de ce que nous appellerions offices municipaux. Mais, le ressentiment de ce bon Prince n'étoit

pas de longue durée. Il ne put tenir contre les marques, que ceux d'Antioche lui donnerent de leur repentir. Il leur rendit leurs privileges, & visita leur ville, avant que de sortir de la province.

Pendant qu'il étoit en Syrie, les rois d'Orient s'empresserent de venir lui faire leur cour, & il y reçut une ambassade du roi des Parthes. Sa venue en ces contrées inquiétoit sans doute des Princes, qui connoissoient mieux la puissance de l'Empereur Romain, que sa modération. Toujours sage & libre d'ambition, Marc-Aurele maintint la paix, renouvella les traités, se fit aimer des Princes & des peuples, & laissa par tout des monumens d'une philosophie, qui ne consistoit pas dans de beaux discours, mais dans des effets réellement utiles à la société humaine.

Il avoit mené avec lui Faustine, sa femme, qu'il perdit dans ce voyage. Après la mort de cette Princesse, il n'eut pas la force de se passer d'une concubine; & il choisit la fille de l'intendant de la maison de sa femme. Il avoit pourtant alors plus de cinquante-quatre ans. Quoi qu'il en soit de ce trait singulier, Marc-Aurele passa de Syrie en Égypte, & vint à Alexandrie, qui avoit témoigné assez de chaleur pour le parti du rebelle. Comme néanmoins les Alexandrins n'avoient pas été aussi loin que ceux d'Antioche, il leur pardonna sans difficulté. Il se familiarisa même avec eux, & vécut dans leur ville comme citoyen, comme Philosophe, plutôt que comme Empereur.

Après qu'il eut rétabli l'ordre & le calme dans toute la contrée Orientale de l'Empire, se disposant à revenir en Italie, il passa par Athenes. Il s'y fit initier aux mystères de Cérès Eleusine. Il gratifia les Athéniens de divers privileges honorifiques & utiles. Comme cette ville avoit été de tout tems la mere des arts & des sciences, & qu'elle attiroit un concours infini d'étrangers, qui venoient y puiser la doctrine, il compta que fonder des professeurs à Athenes, c'étoit se rendre le bienfaiteur du genre humain, & il en établit avec de bons appointemens pour toutes les parties des belles connoissances. En revenant en Italie, il fut battu de la tempête. Il arriva néanmoins heureusement à Brindes; & sur le champ il prit la toge ou l'habit de paix, lui & toute sa suite. Jamais, il n'avoit souffert que les soldats parussent en habit de guerre à Rome ni dans l'Italie.

Ce fut un grand sujet de joie pour la Capitale, que le retour triomphant de Marc-Aurele. Il revenoit vainqueur des Marcomans & des Quades, & pacificateur de tout l'Orient. A l'occasion de tant d'heureux succès, la maison Impériale avoit reçu des accroissemens d'honneurs & de dignités. L'Empereur, pendant son voyage, avoit nommé

Pompeien, son gendre, au Consulat, & accumulé sur la tête de Commode, son fils, plusieurs titres qui l'approchoient du rang suprême, auquel il l'éleva peu après. Le peuple se réjouissoit de voir croître ce jeune Prince en splendeur & en éclat comme en âge, mais bien à tort; & il faut avouer que dans la conduite de Marc-Aurele à l'égard de son fils, on reconnoît plutôt un pere indulgent, qu'une ame forte & douée d'un discernement judicieux.

Il paroît que Marc-Aurele, revenu d'Orient, passa près de deux ans à Rome. Il employa ce tems de repos à réformer divers abus dans l'administration des affaires, & à établir de plus en plus le bon ordre dans le gouvernement. Mais, ces soins furent interrompus par la nécessité de retourner sur le Danube & de reprendre la guerre contre les Marcomans.

Marc-Aurele partit le cinq d'Août de l'an 929. Nous sommes peu instruits du détail de ses exploits. Nous sçavons seulement que les choses réussissoient au gré de ses vœux. Paternus remporta sur les Barbares une grande victoire, en vertu de laquelle Marc-Aurele fut proclamé *Imperator* pour la dixieme fois. Pertinax se signala aussi dans la Mœsie & dans la Dace. Déjà, Marc Aurele se flattoit d'achever bientôt de subjuguer des ennemis jusque-là indomptables, lorsque la mort le prévint deux ans après son départ de Rome. Il tomba malade à Vindobona en Pannonie. Mais, la maladie, si nous en croyons Dion Cassius, ne fut pas la cause de sa mort, qui doit être attribuée au crime de ses médecins, gagnés par Commode. D'autres ont écrit qu'il mourut volontairement & par son choix, ne pouvant résister à la douleur & à la honte, que lui causoient les déréglemens & les vices horribles de son fils, qui se disposoit à devenir un autre Néron. Nous laisserons là ces bruits, qui peuvent bien n'avoir d'autre fondement, que les regrets, que laissa Marc-Aurele après lui, & la haine que mérita la tyrannie de Commode. Il paroît que la peste s'étoit mise dans l'armée, & que c'est de ce mal que l'Empereur fut attaqué.

Le sixieme jour de sa maladie, se sentant défaillir, & moins affligé de sa mort prochaine, que des maux, qu'il prévoyoit devoir la suivre, il voulut faire un dernier effort, pour tâcher de mettre son fils sur les voies d'une conduite sage & d'un gouvernement vertueux. Il le manda auprès de son lit, avec ses amis & ses plus fideles conseillers, & se levant un peu sur le coude, il parla en ces termes:

» Mes amis, je ne suis point
» étonné que vous vous attendrissiez sur l'état où vous me
» voyez. Naturellement, les
» hommes compatissent à ce que
» souffrent leurs semblables, sur-

» tout lorsque le spectacle en » est sous leurs yeux. Je puis » même me promettre de vos » sentimens quelque chose de » plus ; & ceux que j'ai pour » vous me garantissent un re- » tour d'amitié de votre part. » Voici le tems venu pour moi, » de recueillir le fruit des » bienfaits dont je vous ai com- » blés depuis tant d'années, & » pour vous de m'en témoigner » votre reconnoissance. Mon » fils a besoin de vous. C'est » vous qui me l'avez élevé » jusqu'ici ; mais, voyez à quels » dangers la jeunesse est expo- » sée, & combien, dans un âge » que l'on peut justement com- » parer à l'agitation des flots » & de la tempête, lui est né- » cessaire le secours d'habiles » pilotes, qui le gouvernent » sagement, & qui empêchent » que l'inexpérience ne l'en- » traîne dans mille écueils, & » ne le livre à la séduction du » vice. Servez-lui de modéra- » teurs ; dirigez-le par vos » conseils ; & faites qu'il re- » trouve en vous plusieurs pe- » res au lieu d'un, que la mort » lui enleve. Car, mon fils, » vous devez sçavoir qu'il n'est » point de richesses, qui suffi- » sent à remplir le gouffre in- » satiable de la tyrannie ; point » de garde, si nombreuse qu'elle » soit, qui puisse assurer la vie » du Prince, s'il n'a pas soin » d'acquérir l'affection de ses » sujets. Ceux-là seuls ont droit » à une longue & heureuse » jouissance du souverain pou- » voir, qui travaillent non à » effrayer par la cruauté, mais » à régner sur les cœurs par » l'amour qu'inspire leur bon- » té à tous ceux, qui leur » obéissent. Ce n'est point à des » esclaves soumis par la néces- » sité, que l'on peut se fier. » C'est à des citoyens affection- » nés, que la bienveillance at- » tache, que le devoir & non » la flatterie conduit, & dont » la fidélité est aussi inébranla- » ble, que les principes sur » lesquels elle est appuyée. Des » esprits, ainsi disposés, ne se » portent jamais à secouer le » joug, si la violence & l'or- » gueil du Prince ne leur en » font naître la pensée. Prenez- » y garde, mon fils ; car, il » est difficile de mettre des bor- » nes à ses cupidités, lorsqu'on » a un pouvoir sans bornes » pour les satisfaire. Voilà, » mes amis, les conseils que » vous devez donner à ce jeu- » ne Prince. Rappellez-lui sou- » vent tout ce que je viens de » lui représenter. Par-là vous » le ferez devenir la source de » votre bonheur, & du bon- » heur du genre humain ; & » vous vous acquitterez envers » Marc-Aurele, de façon qu'il » vous devra plus que vous ne » lui devez. »

Tels furent les avis, aussi inutiles que sages, donnés par Marc-Aurele mourant, à son fils. Il ne survécut qu'un jour & une nuit ; & il expira le dix-sept Mars de l'an de Rome 931, étant âgé de près de cinquante-

neuf ans, & ayant regné depuis la mort de Tite-Antonin 19 ans & quelques jours. Dion Cassius raconte que le dernier jour de sa vie, le Tribun étant venu, suivant l'usage, lui demander le mot, il lui répondit : *Adressez-vous au Soleil levant ; pour moi, je me couche.*

Il avoit eu de Faustine, sa femme, trois fils & plusieurs filles. Antonius Géminus, frere jumeau de Commode, mourut âgé de quatre ans, & servit ainsi de preuve à la futilité de l'art des Astrologues, qui avoient promis une égale durée de vie aux deux Princes naissans. Un troisieme fils de Marc-Aurele vécut jusqu'à l'âge de sept ans, & reçut le titre de César avec Commode. Une grosseur, qui lui vint près de l'oreille, & qui exigea une opération, le fit périr. Son pere supporta ce malheur avec constance ; & après avoir donné cinq jours aux sentimens de la nature, il reprit le train des affaires & consola même les médecins, ou chirurgiens, à qui le mauvais succès de leur opération avoit causé une vive douleur. Ainsi, Marc-Aurele, en mourant, n'avoit d'autre fils que Commode, plus heureux, s'il n'en eût laissé aucun.

Entre ses filles, nous ne connoissons bien que Lucille, mariée en premier lieu à l'empereur Vérus & ensuite à Pompeien. Tout ce que nous pouvons dire des autres, c'est que leur pere, en leur choisissant des maris, eut bien plus d'attention à la noblesse des sentimens, qu'à celle de la naissance, & qu'il se donna des gendres, non qui comptassent une longue suite d'ancêtres, ou qui brillassent par leurs richesses, mais recommandables par le mérite personnel & par la vertu.

La mort de Marc-Aurele causa un deuil aussi sincere, qu'universel dans tout l'Empire. Quoiqu'il eût maintenu la discipline militaire avec exactitude, & qu'il n'eût point eu de molles complaisances pour les soldats, il en étoit aimé. Le Sénat, le peuple, les Provinces, tous ses sujets le pleurerent amérement. Il étoit très-digne de regrets par lui-même ; mais, son fils donna lieu encore de sentir plus vivement la perte, que l'Empire avoit faite. Dès que la nouvelle de sa mort fut arrivée à Rome, le Sénat s'assembla en habit de deuil. On commença par verser des larmes en abondance ; mais, bientôt l'admiration de sa vertu excitant dans les esprits d'autres sentimens, on s'écria que prêté par le ciel à la terre, Marc-Aurele venoit d'être rappellé dans le ciel. Le jour de ses funérailles solemnelles, lorsque son corps eut été rapporté à Rome, au lieu de pleurs, la place & le champ de Mars retentirent de ses éloges. Le Sénat & le peuple réunis, sans les formalités ordinaires des décrets, le proclamerent Dieu, tout d'une voix, le saluerent comme Dieu, non

par flatterie, mais par une persuasion, qui pour être fondée sur les chimeres de l'idolâtrie, n'en étoit pas moins sérieuse. On lui décerna ensuite tous les honneurs humains & divins, arc de triomphe, statue d'or dans le Sénat, temple, autel, Prêtres. Plusieurs de ses prédécesseurs avoient reçu les mêmes témoignages extérieurs de vénération. Mais, ce qui distingue ici Marc-Aurele, c'est l'accord des cœurs avec le langage, & de la pratique des particuliers avec les délibérations publiques. On eût regardé comme impie, dit Capitolin, celui qui n'auroit pas eu dans sa maison, parmi ses dieux Pénates, une représentation de Marc-Aurele. Ce culte se perpétua. Il étoit encore plus de cent ans après en pleine vigueur. Dioclétien même se faisoit gloire d'honorer Marc-Aurele comme une de ses principales divinités.

DIGRESSION

Sur le portrait de Marc-Aurele.

C'étoit un de ces caractères nés vertueux, qui ne connut jamais le trouble des passions. On remarque que dès son enfance, ni la tristesse, ni la joie n'altérerent la sérénité toujours égale de son visage. La grandeur ne fit en lui aucun changement. Adopté par Tite-Antonin, devenu César, associé à la puissance Tribunicienne, il fut constamment le même. Soumis à son pere, affable envers tous, simple & modeste dans ses procédés, il ne prenoit même les marques de sa dignité que dans les occasions d'éclat, & lorsqu'il paroissoit en public avec l'Empereur. Du reste, vivant & vêtu comme un simple particulier, il alloit écouter les Philosophes dans leurs écoles; il visitoit ses amis malades; & il recevoit le matin leurs respects sans appareil, sans faste & dans la chambre où il avoit couché.

Parvenu à la souveraine puissance, il gouverna de maniere qu'il n'est personne qui ne lui ait appliqué le mot célebre de Platon, par lequel est annoncé aux peuples & aux États un bonheur parfait, lorsqu'ils auront des Philosophes pour Rois, ou que leurs Rois seront Philosophes. Il porta la déférence pour le Sénat plus loin, que n'avoit jamais fait aucun de ses prédécesseurs. Il remplissoit fidélement les devoirs de Sénateur, ne manquant aucune assemblée, lorsqu'il étoit à Rome, & revenant souvent de campagne exprès pour y assister. Il y demeuroit exactement jusqu'à la fin. Jamais il ne sortit que le Consul n'eût congédié la compagnie par la formule accoutumée. Loin de prendre ombrage de l'autorité du Sénat, il l'exaltoit en tout, & s'y soumettoit lui-même. En partant pour la guerre contre les Marcomans, il demanda au Sénat la permission de prendre dans le trésor public les sommes dont il avoit besoin. *Car*, disoit-il, *tout appartient au Sénat & au peuple.*

Nous n'avons rien que nous ne tenions de vous. Le palais même, où nous habitons, est votre bien. Il se dessaisissoit souvent des affaires dont il devoit connoître lui-même, & en renvoyoit le jugement au Sénat. Il se plaisoit souvent à donner part dans l'exercice du gouvernement, non-seulement aux Magistrats actuellement en charge, mais aux anciens Préteurs & aux Consulaires, à qui il distribuoit des départemens & des emplois d'importance, les multipliant à dessein, rétablissant ceux qui étoient abolis, en créant de nouveaux, non-seulement pour le bien du service, mais afin de pouvoir mettre en place un plus grand nombre de Sénateurs. Dans toutes les affaires, soit en guerre, soit en paix, il prenoit toujours l'avis des meilleures têtes de cet Ordre auguste ; & il disoit souvent : *Il est plus juste que je suive le sentiment de tant d'illustres amis, que de prétendre moi seul faire plier tant d'illustres amis sous mes volontés.* Incapable d'aucun soupçon de jalousie, il permit même aux premiers citoyens de monter leur maison sur la maison Impériale, & d'avoir les mêmes officiers que lui.

Il se montroit soigneux de maintenir la splendeur du Sénat, en n'y faisant entrer que des sujets bien éprouvés, & qu'il connoissoit parfaitement. L'honneur des particuliers même, qui composoient la compagnie, lui étoit cher. S'il arrivoit qu'un Sénateur eût une affaire criminelle, il faisoit un examen secret du procès, avant que de le laisser éclater dans le public. Lorsqu'il s'agissoit d'en venir au jugement, il vouloit que l'accusé ne fût jugé que par ses pairs, & que jamais un Sénateur n'eût pour juge aucun chevalier Romain. Les plus sages de ses prédécesseurs lui avoient, en ce point, donné l'exemple. Il les imitoit encore, en soulageant par ses libéralités les Sénateurs, qui, sans qu'il y eût de leur faute, ne se trouvoient pas avoir un bien capable de soutenir leur dignité.

Le peuple jouit des droits de la liberté sous l'empire de Marc-Aurele. Ce Prince ne gênoit les citoyens que pour les empêcher de mal faire ; encore s'y prenoit-il avec douceur. Il employoit plus volontiers les invitations que les menaces, les récompenses que les châtimens. Quoique sans vices, il étoit très-convaincu de la nécessité de la tolérance à l'égard de ceux des autres, pourvu qu'ils ne fussent pas portés aux derniers excès. Il avoit souvent à la bouche ce mot judicieux : *Nous ne pouvons pas faire les hommes tels que nous les voudrions. Il faut les supporter tels qu'ils sont, & tirer d'eux le meilleur parti qu'il est possible.* Cette modération lui réussit. Il eut la satisfaction, suivant Capitolin, de voir les méchans devenir bons par ses soins, & les bons croître en vertu.

Il interdit l'usage des bains

communs aux deux sexes. Il réprima par de salutaires réglemens la licence des mœurs, la corruption de la jeunesse, les désordres des femmes ; plus heureux à réformer la ville & l'État que sa propre maison, couverte d'opprobres par les débordemens de Faustine. Il fut très-attentif à ne point fouler les peuples. Le premier moyen, dont il usa pour s'en dispenser, ce fut une prudente économie par rapport aux finances de l'État, qu'il évita d'épuiser par des largesses inconsidérées. Il porta la fermeté sur ce point jusqu'à refuser, après une grande victoire, la gratification que demandoient les soldats vainqueurs. *Tout ce qu'on vous donnera*, leur dit-il, *au-delà de ce qui vous est dû, il faudra le tirer du sang de vos peres & de vos proches.*

Dans une extrême détresse, il aima mieux vendre les meubles & les joyaux de son palais, que de charger les provinces de nouveaux impôts. C'est pourquoi, il mit en vente les statues & les tableaux précieux qui ornoient ses appartemens, sa vaisselle d'or & d'argent, les pierreries qu'Adrien avoit amassées à grands frais, & jusqu'à la garde-robe de l'Impératrice, & aux étoffes d'or & de soie qu'elle portoit sur elle. Cette vente dura deux mois. Elle fournit à Marc-Aurele de quoi suffire aux dépenses de la guerre. Après la victoire, il déclara qu'il racheteroit tout ce qu'il avoit été obligé de vendre, & qu'il rendroit l'argent à ceux qui voudroient le recevoir. Mais, il laissa sur ce point pleine & entiere liberté, sans vexer en aucune façon, ni ceux qui rapporterent ce qu'ils avoient acheté, ni ceux qui le garderent. Il est peu nécessaire d'observer qu'un Prince, si plein de bonté, ne souffroit point que l'on exigeât rien des peuples au-delà de ce qui étoit imposé, & qu'il punissoit sévérement les concussionnaires. Il remit même, dans des circonstances où le besoin d'argent le pressoit, ce qui étoit dû au fisc & au trésor public, lorsqu'il lui parut que la levée en seroit trop onéreuse. Dion Cassius cite une remise de cette nature, accordée par Marc-Aurele, & étendue à un espace de quarante-six ans, précisément lorsque le renouvellement de la guerre des Marcomans exigeoit de lui de plus grandes dépenses.

Les calamités des peuples & des villes le trouverent toujours prêt à les soulager. Dans un tems de famine, il distribua en pur don par toute l'Italie des bleds étrangers, dont il avoit amassé dans Rome d'abondantes provisions. Il rétablit Smyrne, Éphese, Nycomédie, ruinées par des tremblemens de terre, & Carthage qu'un incendie avoit dévastée.

Les plaisirs mêmes & les divertissemens des spectacles, qu'il croyoit nécessaires à la multitude, ne lui parurent pas

un objet indigne de ses soins. Il en sentoit tout le frivole ; & lorsqu'il y assistoit, au lieu de repaître ses yeux d'un vain amusement, il s'occupoit de choses utiles, il lisoit, il apostilloit ses lettres, il donnoit audience à ceux qui avoient des requêtes à lui présenter. Mais, son indifférence & son mépris pour les jeux ne l'empêchoient pas de s'accommoder au goût du peuple, qui en étoit avide. Il les donnoit avec magnificence ; & en une seule fête il fit paroître cent lions qui furent tués à coups de fleches. Lors même qu'il étoit éloigné de Rome, il ne vouloit point que les plaisirs de la multitude souffrissent de son absence. Il chargeoit les plus riches Sénateurs d'en faire les frais, suivant l'usage de tout tems observé dans la République. Il se fit une affaire de réfuter par des effets les bruits, qui s'étoient répandus, à l'occasion du départ des gladiateurs, qu'il avoit emmenés à la guerre contre les Marcomans. On disoit que son intention étoit de retrancher les divertissemens publics, & d'astreindre tout le monde à l'austérité de la vie philosophique. Ce fut pour lui un motif de témoigner d'autant plus d'indulgence sur ce point. Il la poussa même à l'excès, puisqu'il permit le spectacle des Pantomimes, si ennemi des bonnes mœurs, & banni par quelques-uns de ses prédécesseurs, qui, cependant, ne respectoient pas autant que lui la vertu. Seulement il apporta quelque modération aux dépenses des jeux, réduisant le salaire, que les Comédiens pouvoient demander, à cinq pieces d'or, & défendant qu'on leur en donnât jamais plus de dix.

On voit par tout ce qui vient d'être rapporté, que la bonté étoit le fond du caractère de Marc-Aurele. Il chérissoit tellement cette vertu, qu'il en fit une divinité, à laquelle il construisit un temple sur le Capitole. Il l'exerçoit même à l'égard des coupables ; & pour la punition des crimes, il se contentoit communément de peines plus légeres que celles qui étoient prescrites par les loix. Un Préteur avoit mérité, par sa mauvaise conduite, d'être destitué de sa charge. Marc-Aurele lui en laissa le titre, & ne le priva que de l'exercice de ses fonctions, qu'il transporta à un de ses Collegues. Il souffroit patiemment la liberté audacieuse de ceux qui ne craignoient point de lui manquer de respect. Un homme de fort mauvaise réputation, qui s'étoit déshonoré par l'infame métier de gladiateur, se présentant pour demander une charge, Marc-Aurele l'avertit de commencer par détruire les idées fâcheuses, qu'il avoit données de lui dans le public. *Je suis dans le cas de bien d'autres*, répondit insolemment le Candidat. *Je vois devenus Préteurs plusieurs de mes camarades d'escrime.* Cette réponse étoit un

reproche fait au Prince même, qui n'y opposa que la douceur.

Comme il étoit toujours enclin à pardonner les offenses, qui l'attaquoient personnellement, rien ne pouvoit faire violence à sa généreuse bonté, ni l'énormité des attentats, ni la crainte que l'impunité n'en provoquât de semblables. Il laissa jouir non-seulement de la vie, mais de leur fortune & de leur état, ceux même qui se rendirent coupables d'une rébellion manifeste, & qui prirent les armes contre lui & contre son fils; & s'il s'en trouve qui aient été mis à mort, ce ne fut point par son ordre.

La politique Romaine avoit toujours traité les Princes étrangers à la rigueur; mais, Marc-Aurele ne voulut point que sa clémence se démentît à leur égard. L'effusion du sang, même des personnes les plus viles, lui faisoit horreur. Il corrigea l'inhumanité des combats de gladiateurs, en leur donnant des fleurets au lieu d'épées & d'armes tranchantes, afin qu'ils se battissent comme les athletes sans danger pour leur vie. Un enfant, qui dansoit sur la corde, s'étant tué en tombant, Marc-Aurele ordonna que dans la suite on mît des matelats sous les cordes, sur lesquelles les voltigeurs exerçoient leur jeu; cette réforme se soutint. Du tems de Dioclétien, l'usage subsistoit encore de tendre des filets au-dessous des danseurs de corde. Un lion, accoutumé à dévorer les hommes, fut donné en spectacle au peuple, chez qui une folle curiosité étouffe tout sentiment. Marc-Aurele ne voulut point le voir; & il refusa de donner la liberté au maître de ce lion, quoiqu'il en fût vivement sollicité par les cris de la multitude. Il leur imposa silence, en commandant à un Héraut de crier à haute voix de sa part, que cet homme n'avoit rien fait qui méritât récompense.

La bonté de Marc-Aurele ne se tint pas toujours, comme il a déjà été observé, dans les justes bornes. Ce Prince ne sçut pas garder ce sage milieu, qui, en s'éloignant de la dureté, évite la foiblesse. Il excéda en indulgence à l'égard de tout ce qui l'approchoit. Il n'en faut point d'autre preuve que sa conduite molle par rapport à sa femme & à son fils. Il n'aima rien tant que la philosophie. Cet amour si louable devint par sa facilité une occasion de commettre bien des injustices. Comme on sçavoit que la philosophie étoit la voie pour obtenir la faveur du Prince, bien des gens se livroient à cette étude, non pour se perfectionner l'esprit & le cœur, mais dans la vue de faire fortune. Ils prenoient le masque de Philosophe sans en avoir les sentimens; & la bonté de Marc-Aurele étoit la dupe de leur hypocrisie. Ils acquéroient des richesses; ils parvenoient à des emplois, dont ils abusoient pour faire souvent bien du mal, & aux particu-

liers & à la République.

L'indulgence pour les criminels étoit aussi portée trop loin par Marc-Aurele. En voici un trait. Un charlatan, dans le champ de Mars, haranguant du haut d'un arbre la multitude attroupée, prédit que le feu tomberoit du ciel, & que la fin du monde arriveroit, lorsqu'il seroit lui-même changé en cicogne. Au jour marqué, il se laissa glisser le long de l'arbre, & fit partir une cicogne, qu'il avoit cachée dans son sein. Son projet ne se terminoit pas à cette illusion grossiere. Il tendoit à une fin également dangereuse & criminelle. Quelques scélérats, de concert avec lui, devoient mettre le feu en différentes parties de la ville, & profiter du désordre pour piller. L'imposteur ne peut pas exécuter son plan. Il fut arrêté & amené à l'Empereur, à qui il avoua tout. Un tel crime ne méritoit assurément aucune grace. Néanmoins, Marc-Aurele le pardonna.

En outrant ainsi la vertu, ce Prince a donné lieu de suspecter sa sincérité & sa franchise. On a cru qu'il entroit de l'affectation dans une douceur poussée au delà de toute mesure; & que la vanité y avoit plus de part que les sentimens du cœur, qui, lorsqu'ils sont vrais, se produisent avec simplicité & sans faste. Dion Cassius réfute ce reproche, en y opposant la constante égalité de la conduite de Marc-Aurele, qui, pendant un si grand nombre d'années, sous Tite-Antonin d'abord, & ensuite dans un regne de vingt ans, ne s'est jamais démentie. Il faut avouer que cette preuve est d'une grande force; & il y auroit une injustice manifeste à douter que le cœur de Marc-Aurele ne fût porté à la bonté. Mais, la crainte du blâme & la passion pour les louanges n'ont elles rien ajoûté aux sentimens d'une belle ame & aux lumieres d'une raison épurée? C'est ce qu'il est difficile de se persuader.

Un Prince, qui recherchoit si fort la gloire de la bonté, n'avoit garde de manquer à la justice, qui est d'une obligation rigoureuse. Les droits du fisc présentoient toujours quelque occasion aux esprits malfaisans de susciter à des citoyens paisibles de fâcheuses affaires & des chicanes odieuses. Marc-Aurele alla au-devant de cet abus. Il ne méprisa pas seulement les délations, qui tendoient à grossir ses revenus, & qui pouvoient opérer des confiscations avantageuses à ses intérêts; mais, il renouvella & fit observer les anciennes ordonnances contre les délateurs, qui seroient convaincus de faux.

Marc-Aurele, en général, faisoit rendre la justice & la rendoit lui-même avec une exactitude scrupuleuse. Il blâmoit beaucoup la précipitation dans les jugemens. Il obligea un Préteur de recommencer l'instruction d'une affaire criminelle,

qui avoit été brusquée, & d'écouter de nouveau les accusés. Lui-même il employoit quelquefois jusqu'à onze & douze jours à étudier & à discuter un procès d'importance, ne plaignant ni son tems ni sa peine, lorsqu'il s'agissoit d'éclaircir la vérité; car, il étoit très-laborieux, dit l'Historien, & il traitoit toutes les affaires avec poids & mesure. Il ne disoit, il n'écrivoit, il ne faisoit rien, qui ne fût pesé mûrement; & quelquefois, ce qui auroit paru de peu d'importance à d'autres, l'occupoit des jours entiers. Il pensoit qu'un Prince ne doit jamais se déterminer légérement, parce que la négligence dans les petites choses décrie sa conduite même dans les grandes.

Son amour pour le travail & son zele pour l'expédition d'un procès, dont la longueur est si fatiguante & si ruineuse pour les citoyens, l'engagerent à réformer la trop grande multitude de jours de vacations, que prenoient les tribunaux de justice. Il porta jusqu'à deux cens trente le nombre des jours d'audience dans l'année.

Marc-Aurele fit plusieurs ordonnances, où brillent l'équité & l'attention vigilante au bien public. La rigueur de l'ancien droit Romain étoit telle, que les seuls parens du côté paternel se succédoient mutuellement; ensorte que les meres n'héritoient point de leurs enfans, ni les enfans de leurs meres. Tite-Antonin commença à corriger cette dureté; & par un Sénatus-Consulte rendu sous son autorité, il donna aux meres infortunées, qui, contre l'ordre de la nature, verroient mourir leurs enfans avant elles, la foible & triste consolation d'être au moins leurs héritieres. Marc-Aurele ajoûta à cette disposition un supplément nécessaire, en appellant les enfans à la succession de leur mere. Cette mitigation fut dans la suite étendue plus loin par les Empereurs Chrétiens.

Comme un des objets les plus importans de la police générale de la société est la tutele des mineurs, Marc-Aurele fit de ce genre d'affaires le département propre & particulier de l'un des Préteurs; au lieu qu'auparavant l'usage & la loi en chargeoient les Consuls, qui, étant partagés par un grand nombre d'autres soins, ne pouvoient pas donner à celui-ci toute l'attention nécessaire. Il porta ses vues sur les causes d'État, toujours infiniment intéressantes, mais sur tout parmi les nations, qui admettent la plus grande distinction possible entre les hommes, celle de la liberté & de l'esclavage. Afin que chaque citoyen pût aisément fournir la preuve de son état, si on venoit à le lui contester, Marc-Aurele renouvella un ancien réglement de Servius Tullius, mais aboli par le non usage. Il ordonna que le nom de chaque enfant de condition libre, qui naîtroit dans Rome, seroit porté, dans les

trente jours après sa naissance, aux archives du trésor, dans le temple de Saturne. Il établit pour la même fin dans les provinces, des registres & des dépôts publics.

Marc-Aurele étendit à tous les Sénateurs l'obligation, que Trajan avoit imposée à ceux, qui aspiroient aux charges, d'avoir une partie considérable de leurs biens, placée en fonds dans l'Italie. Cette précaution devenoit de plus en plus nécessaire, par la facilité qu'on avoit de communiquer le droit de bourgeoisie aux villes & aux peuples, & par conséquent d'ouvrir l'entrée du Sénat à un très grand nombre de sujets d'origine étrangere; ensorte qu'il étoit à craindre que l'Italie, qui étoit le centre & la tête de l'Empire, ne devînt comme indifférente à la plupart de ceux, qui composoient le premier ordre de l'État.

Tels sont les principaux réglemens, émanés de l'autorité de Marc-Aurele. L'on doit y remarquer non-seulement la sagesse des loix en elles mêmes, mais une attention prudente à ne point innover sans nécessité, à travailler sur les fondemens déjà établis, & à aimer mieux rappeller un droit ancien, que de se procurer le vain honneur d'en introduire un nouveau. Ce Prince s'aidoit dans cette opération des lumieres des plus sçavans Jurisconsultes, parmi lesquels on nomme Cerbidius Scévola, maître célebre d'un disciple encore plus fameux, du grand Papinien.

Après ce tableau du gouvernement de Marc-Aurele, il ne nous reste qu'à ajouter un mot sur sa conduite privée. Il est inutile d'en citer la sobriété, la tempérance, l'éloignement de tout excès. Nous nous contenterons d'observer que sa vie fut toujours sérieuse, toujours occupée des devoirs du rang suprême. Il mangeoit seul communément; & on lui en a fait un reproche. Mais, deux raisons l'y déterminoient. Il vouloit d'une part ménager le tems, & ne pas perdre dans de longs repas, des heures qu'il trouvoit bien mieux employées au travail. De l'autre, il étoit bien aise de laisser une pleine liberté à ses amis, & de ne pas les gêner par la nécessité de se trouver à sa table.

Avant que de finir cet article, nous remarquerons que les Chrétiens furent les seuls, qui ne se ressentirent point de la douceur du gouvernement de Marc-Aurele. Il est compté dans nos fastes pour auteur de la quatrieme persécution, qui fit un très-grand nombre de martyrs, dans toute l'étendue de l'Empire. Les plus célebres sont Saint Polycarpe à Smyrne, Saint Justin à Rome, Saint Pothin, Sainte Blandine & leurs compagnons à Lyon. Il est pourtant vrai que Marc-Aurele ne donna point d'édit contre les Chrétiens. Il défendit même après le miracle, qui le

tira de péril dans le païs des Quades, qu'on les accusât pour cause de leur religion; mais, il ne les exempta point de la mort, lorsqu'ils seroient mis en justice, & laissa subsister les édits de ses prédécesseurs.

MARCELLA, *Marcella*, (a) niece d'Auguste, & sœur du jeune Marcellus, étoit fille de C. Marcellus & d'Octavie. Elle fut d'abord mariée à M. Agrippa, qui dans la suite se sépara d'elle pour épouser Julie, fille d'Auguste. Marcella, abandonnée de son premier mari, épousa Jule-Antoine, fils du Triumvir M. Antoine, & en eut un fils, L. Antoine, qui mourut à Marseille.

MARCELLÉES, *Marcellæa*, *Marcellea*, (b) nom d'une fête que les Syracusains instituerent en l'honneur de Marcellus, & en mémoire de ce qu'il avoit bien & sagement gouverné la Sicile.

MARCELLIN [Ammien]. *Voyez* Ammien.

MARCELLINUS. *Voyez* Lentulus [Cn. Cornélius) Marcellinus.

MARCELLINUS, *Marcellinus*, (c) grand-pere de l'Empereur Adrien, fut le premier Sénateur de sa famille.

MARCELLINUS, *Marcellinus*, (d) commandoit dans la Mésopotamie pour Aurélien, lorsque ceux de Palmyre voulurent l'engager à prendre la pourpre. Mais, Marcellinus fidele à son Prince, & éludant leur proposition par des délais affectés, donnoit avis de tout à Aurélien. Les Rebelles, se lassant d'attendre sa décision, en proclamerent un autre Empereur.

MARCELLUS [la famille des], *Marcellorum Gens*, une des plus illustres familles Romaines. C'étoit une famille Plébeienne; mais, elle n'en a pas moins produit plusieurs grands hommes, que nous allons faire connoître. Nous remarquerons seulement auparavant que le nom de Marcellus signifie la même chose que Martial, c'est-à-dire, fils de Mars. Les Romains aimoient fort les noms & les surnoms tirés de Mars, qu'ils regardoient comme l'auteur de leur origine; delà sont venus Marcus, Marcius, Mamers, Mamercus & Marcellus.

MARCELLUS [M. Claudius], *M. Claudius Marcellus*, M. Κλαύδιος Μάρκελλος, (e) fut créé Consul avec C. Valérius Potitus, l'an de Rome 423 & 329 avant Jesus-Christ.

Cette année fut marquée par un triste évenement, causé ou par l'intempérie de l'air, ou

(a) Crév. Hist. Rom. Tom. VIII. pag. 515. Crév. Hist. des Emp. Tom. I. p. 11, 69, 501.

(b) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. I. p. 354, 369.

(c) Crév. Hist. des Emp. Tom. IV. pag. 200.

(d) Crév. Hist. des Emp. Tom. VI. pag. 45.

(e) Tit. Liv. L. VIII. c. 18, 23. Roll. Hist. Rom. Tom. II. pag. 222. & suiv.

par un crime affreux. Tite-Live expose au long cette seconde cause, mais en avertissant qu'elle paroît douteuse à quelques Auteurs. On voyoit avec étonnement les principaux de la ville mourir de maladies qui paroissoient semblables, & tous presque avec les mêmes symptômes. Dans le trouble & l'allarme où étoit toute la ville, une femme esclave promit d'indiquer la cause de cette mortalité, pourvu qu'on la mît à l'abri des suites que pouvoit avoir cette affaire. On en donna sur le champ avis aux Consuls, & ceux-ci en firent leur rapport au Sénat, qui fit donner à l'esclave les assurances qu'elle demandoit. Elle déclara que cette mortalité venoit du poison préparé & composé par des Dames Romaines, & que si l'on vouloit la suivre, on en auroit des preuves évidentes. Les Consuls la suivirent en effet, surprirent quelques Dames occupées actuellement à faire cuire certaines drogues, & trouverent dans des armoires fermées, des breuvages tout préparés. Ils firent porter ces breuvages dans la place publique, & y firent comparoître vingt Dames Romaines, chez lesquelles on les avoit trouvés. Il y avoit entre elles deux Patriciennes, qui dirent que ces breuvages étoient des remedes salutaires. L'esclave, qui par cette réponse se voyoit accusée de faux, insista à ce que, pour prouver leur innocence, elles en prissent elles-mêmes. Ayant fait écarter la multitude, toutes consulterent ensemble, accepterent hardiment la proposition qu'on leur faisoit, burent chacune de ce breuvage, & périrent par leur propre crime. Les femmes qui les accompagnoient, arrêtées sur le champ, indiquerent un grand nombre d'autres Dames, dont il y en eut jusqu'à cent soixante-dix de condamnées. Jusqu'alors dans les Tribunaux de Rome il n'avoit point été question du crime d'empoisonnement.

Outre ce que dit Tite-Live, que quelques Auteurs attribuoient la mortalité de cette année, non à du poison, mais à une maladie épidémique ; il y a, ce semble, dans le récit même de ce fait, plusieurs circonstances qui le rendent peu vraisemblable, sur tout le nombre de près de deux cens femmes, convaincues de ce crime. Est-il croyable qu'elles eussent pu garder pendant quelque tems un secret de cette importance avec un silence si inviolable, qu'il n'en eût rien transpiré au dehors ?

Quelques années après, M. Claudius Marcellus fut nommé Dictateur pour présider aux assemblées Consulaires, & il choisit pour maître de la cavalerie, Sp. Postumius. Mais, il ne tint pas cependant ces assemblées, parce que son élection ayant été contestée, les Augures qui furent consultés, déclarerent qu'elle n'étoit pas valable. Les Tribuns du peuple se plaignirent hautement

hautement de ce jugement, & firent tous leurs efforts pour le décrier. Malgré cela, M. Claudius Marcellus fut obligé de se démettre de sa charge.

MARCELLUS [M. CLAUDIUS], *M. Claudius Marcellus*, M. Κλαύδιος Μάρκελλος. (*a*) fils du précédent, fut, selon Plutarque, le premier de sa maison qu'on appella Marcellus, c'est-à-dire, Martial. Il paroissoit né pour la guerre, robuste de corps, brave de sa personne, homme de tête & de main, fier & hautain dans les combats, mais dans le reste de la vie, doux, modeste, posé. Il avoit beaucoup de goût pour les lettres Grecques. [Les Latines balbutioient encore.] Mais, ce goût n'alla que jusqu'au point d'estimer & d'admirer ceux qui s'y distinguoient. Pour lui, occupé par les guerres, il ne put s'exercer à l'éloquence autant qu'il l'auroit souhaité. Encore tout jeune, il mérita les couronnes & les autres prix dont les Généraux récompensoient la valeur; & sa réputation croissant de jour à autre, le peuple le nomma Édile Curule, & les Prêtres le créerent augure. Il remplit toujours avec succès les fonctions des charges qui lui furent confiées.

Dans le tems qu'il fut nommé Consul, les Gaulois envoyerent des Ambassadeurs pour faire des propositions d'accommodement. Le Sénat inclinoit assez à la paix, mais M. Claudius Marcellus anima le peuple contre les Gaulois, & le détermina à la guerre. Ceux-ci, contraints de prendre les armes, se disposent à faire un dernier effort. Ils levent à leur solde chez les Gésates, environ trente mille hommes, qu'ils tinrent toujours prêts en attendant que les ennemis vinssent. Au printems, les Consuls entrent dans le païs des Insubriens, & s'étant campés proche d'Acerres, ville [illegible] entre le Pô & les Alpes, ils y mettent le siege. Comme ils s'étoient emparés les premiers des postes avantageux, les Insubriens ne purent aller au secours. Cependant, pour faire lever le siege, ils passerent le Pô avec une partie de leur armée, & assiégerent Clastidium, petit bourg qui depuis peu venoit d'être soumis aux Romains. Sur cette nouvelle, M. Claudius Marcellus, à la tête de la cavalerie & d'une partie de l'infanterie, court au secours des assiégés. Les Gaulois laissant là Clastidium, viennent au-devant de l'ennemi, & se rangent en bataille. Ils le regardoient déjà comme battu, voyant le

(*a*) Appian. pag. 329. Vell. Paterc. L. II. c. 38. Plut Tom. I. p. 298, 299. *& seq.* Corn. Nep. in Annibal. c. 5, 13. in M. Porc. Caton. c. 1. Tit. Liv. L. XXII. c. 35, 57. L. XXIII. c. 14. *& seq.* L. XXIV. c. 9, 21, 27. *& seq.* L. XXV. c. 3, 23. *& seq.* L. XXVI. c. 21. *& seq.* L. XXVII. c. 1, 2. *& seq.* Roll. Hist. Anc. Tom. III. pag. 299. *& suiv.* Hist. Rom. Tom. III. p. 47, 48. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. I. p. 253. *& suiv.* T. V. p. 178, 179.

peu d'infanterie qui le suivoit ; & ne tenant pas grand compte de sa cavalerie. Car, étant fort adroits aux combats à cheval, comme l'étoient en général les Gaulois, & croyant avoir de ce côté-là un grand avantage, ils se voyoient encore en cette occasion fort supérieurs en nombre à M. Claudius Marcellus.

Ils marchent donc droit à lui avec une impétuosité pleine de fureur, & avec de grandes menaces, comme sûrs de le vaincre. Leur roi Viridomate, superbement monté, devançoit ses bataillons & ses escadrons. M. Claudius Marcellus, pour les empêcher de l'enveloper à cause de son peu de troupes, étendit le plus qu'il put ses aîles de cavalerie, & leur fit occuper un grand terrein, en les diminuant & les affoiblissant peu-à-peu, jusqu'à ce qu'il présentât un front à-peu-près égal à celui de l'ennemi.

Sur le point de se mêler avec les Gaulois, il fit vœu de consacrer à Jupiter Férétrien, les plus belles armes prises sur les ennemis. Dans ce moment, le roi des Gaulois l'apperçut, & jugeant bien à plusieurs marques que c'étoit-là le Général des Romains, il poussa son cheval à toute bride, l'appellant à haute voix pour le défier au combat, & branlant une longue & pesante pique. C'étoit un homme très-bien fait, plus haut de taille même que les Gaulois, qui étoient communément fort grands. De plus, il brilloit tellement par l'éclat de son armure enrichie d'or & d'argent, & rehaussée de pourpre & des plus vives couleurs, que l'éclair n'est pas plus étincelant.

M. Claudius Marcellus, frappé de ce coup-d'œil, porte ses regards sur toute la bataille ennemie, & voyant que les plus belles armes étoient celles de ce Roi, il ne doute point que ce ne soient-là celles qu'il a vouées à Jupiter. Poussant donc à lui de toute sa force, il perce avec sa pique la cuirasse de son ennemi. Le coup, augmenté par la vîtesse & l'impétuosité du cheval, fut si roide, qu'il jetta le Roi à la renverse. M. Claudius Marcellus revient sur lui, lui appuie un second & un troisieme coup qui achevent de le tuer ; & sautant promptement à terre, il le dépouille de ses armes, & les prenant entre ses bras, il les éleve vers le ciel, & les offre à Jupiter Férétrien, en le priant d'accorder une pareille protection à toutes ses troupes. La mort du Roi entraîna la défaite de son armée. La cavalerie Romaine fond sur les Gaulois avec impétuosité. Ils font d'abord quelque résistance. Mais, cette cavalerie les ayant ensuite enveloppés, & attaqués en queue & en flanc, ils plierent de toutes parts. Une partie fut culbutée dans la riviere ; le plus grand nombre fut passé au fil de l'épée. Les Gaulois qui étoient dans Acerres, abandonnerent la ville aux Romains, & se retirerent à Milan qui

étoit la capitale des Insubriens.

Le consul Cn. Cornélius les suivit de près, & en forma le siege. Comme la garnison étoit fort nombreuse, & qu'elle faisoit de fréquentes sorties, les assiégeans eurent beaucoup à souffrir, & furent fort maltraités. Tout changea bientôt de face, lorsque M. Claudius Marcellus parut devant la place. Les Gésates, qui apprirent la défaite de leurs troupes & la mort de leur Roi, ayant voulu à toute force s'en retourner dans leur païs, Milan fut pris, & les Insubriens rendirent toutes leurs autres villes aux Romains, qui leur accorderent la paix à des conditions raisonnables, se contentant de leur ôter quelque partie de leurs terres, & d'exiger d'eux certaines sommes pour se dédommager des frais de la guerre.

Le Sénat décerna à M. Claudius Marcellus seul l'honneur du triomphe; & son triomphe fut un des plus remarquables qu'on eût vus à Rome, tant par les grandes richesses & la quantité de belles dépouilles, que par le grand nombre & la taille prodigieuse des captifs, & par la magnificence de tout l'appareil. Mais, le spectacle le plus agréable & le plus nouveau, ce fut M. Claudius Marcellus lui-même, portant à Jupiter l'armure du roi Barbare; car, ayant fait tailler le tronc d'un chêne, & l'ayant accommodé en forme de trophée, il le revêtit de ces armes en les arrangeant proprement & avec ordre.

Quand toute la pompe se fut mise en marche, il monta sur un char à quatre chevaux, & prenant ce chêne ainsi ajusté, il traversa toute la ville les épaules chargées de ce trophée, qui avoit la figure d'un homme armé, & qui faisoit le plus superbe ornement de son triomphe. Toute l'armée le suivoit avec des armes magnifiques, en chantant des chansons composées pour cette cérémonie, & des chants de victoire à la louange de Jupiter & de leur Général.

Dès qu'il fut arrivé dans cet ordre au temple de Jupiter Férétrien, il planta ce trophée, & le consacra. Il fut le troisieme & le dernier Capitaine qui eut la gloire de remporter des dépouilles opimes.

Les fastes portent que M. Claudius Marcellus triompha des Gaulois & des Germains. C'est ici la premiere fois qu'il est fait mention des Germains dans l'histoire Romaine. Ceux que les fastent nomment ici Germains, sont sans doute les Gésates.

Les Romains eurent tant de joie de cette victoire & de la fin de cette guerre, que d'une partie du butin ils firent faire une coupe d'or, pour l'envoyer à Delphes à Apollon Pythien, comme un monument de leur reconnoissance; qu'ils partagerent libéralement les dépouilles avec les villes qui avoient

embrassé leur parti ; & qu'ils en réserverent une grande partie pour en gratifier Hiéron Roi de Syracuse, leur ami & fidele allié.

L'an de Rome 536 & 216 avant Jesus-Christ, M. Claudius Marcellus fut nommé Préteur, & on lui donna la Sicile pour département. Cette même année arriva la malheureuse défaite de Cannes, où plusieurs milliers des Romains furent tués. Le peu qui se sauva se retira à Canusium. M. Claudius Marcellus qui commandoit alors la flotte d'Ostie, ayant reçu des ordres particuliers du Sénat, envoya à Rome, pour garder la ville, quinze cens hommes qu'il avoit levés pour servir sur la flotte. Pour lui, ayant envoyé la troisieme légion à Téane de Campanie avec des Tribuns légionnaires, il laissa la flotte avec ce qui pouvoit y rester de soldats, sous la conduite de P. Furius Philus ; & peu de jours après, il se rendit à Canusium à grandes journées.

A peine y étoit-il arrivé, que les Sénateurs de Nole lui donnerent avis de l'extrême danger où étoit la ville, parce que le peuple étoit près de se rendre à Annibal. Il accourut sans perdre de tems. Instruit qu'il s'étoit formé une conspiration, il prit toutes les mesures nécessaires pour en empêcher l'effet. Il s'étoit tenu quelques jours exprès renfermé dans la ville, non par crainte, mais pour inspirer à l'ennemi une confiance téméraire. Annibal, en effet, approcha des murailles avec moins d'ordre & de précaution qu'il n'avoit coutume. M. Claudius Marcellus, qui tenoit ses troupes rangées en bataille dans la ville, les fit sortir dans ce moment par trois portes, & tomba sur les assiégeans avec tant de force & d'impétuosité, qu'ils ne purent soutenir ce choc. Après s'être défendus pendant quelque tems avec assez de vigueur & de courage, ils furent enfin enfoncés, & obligés de se retirer dans leur camp. Annibal perdit dans cette action, deux mille trois cens hommes, & du côté de M. Claudius Marcellus il n'en fut tué que cinq cens.

Ce fut-là le premier avantage que les Romains remporterent sur Annibal depuis la bataille de Cannes, & il fut pour eux d'une extrême conséquence. Car, dans l'état où étoient alors les affaires de la République, il étoit plus difficile d'arrêter le cours des victoires d'Annibal, qu'il ne le fut dans la suite de le vaincre. Cet avantage commença à rassurer les Romains, & à leur inspirer de la confiance, en leur montrant qu'ils combattoient contre un ennemi qui n'étoit point invincible, & qui pouvoit être entamé & battu.

Alors, M. Claudius Marcellus ayant fait fermer la ville, & mis des gardes aux portes pour empêcher qui que ce fût d'en sortir, fit une recherche

exacte de ceux qui avoient eu des entretiens secrets pendant la nuit avec les ennemis. Soixante-dix des plus coupables ayant été convaincus du crime de trahison, le Préteur les condamna à perdre la tête, confisca leurs biens au profit du peuple Romain, & rendit au Sénat de Nole toute l'autorité que la cabale lui avoit ôtée.

L'année suivante, tout le monde avoit attendu sans impatience que le consul Ti. Pomponius Gracchus indiquât l'assemblée pour se nommer un Collegue. Mais, plusieurs ayant observé que l'on avoit éloigné comme à dessein M. Claudius Marcellus, à qui les vœux du public destinoient cette dignité préférablement à tout autre, comme une récompense des belles actions qu'il avoit faites pendant sa Préture, il s'excita un grand murmure dans le Sénat. On peut soupçonner qu'il y avoit réellement de l'artifice dans la conduite que l'on tenoit à l'égard de M. Claudius Marcellus. Il étoit Plébeien; le Consul l'étoit aussi. Il étoit assez vraisemblable que les Patriciens vouloient empêcher que les deux places de Consul ne fussent occupées l'une & l'autre par des Plébeiens; ce qui étoit jusques-là sans exemple. Quoi qu'il en soit de cette conjecture, le Consul, que sa qualité de Plébeien doit garantir du soupçon d'être entré dans ce complot, & qui se voyoit maître de l'éluder, répondit à ceux qui se plaignoient : » Messieurs, on » n'a rien fait que pour le bien » de la République. Il étoit à » propos que M. Claudius Mar» cellus passât dans la Campa» nie, pour y faire l'échange » des armées; & que l'assem» blée pour l'élection ne fût » indiquée qu'après qu'il se se» roit acquitté de sa commis» sion, & qu'il seroit revenu à » Rome, afin que vous puissiez » avoir pour Consul celui que » les conjonctures présentes » demandent, & que vous dé» sirez. » Ainsi, l'on ne parla plus d'assemblée jusqu'au retour de M. Claudius Marcellus. Dès qu'il fut revenu à Rome, elle se tint, & il fut nommé Consul d'un commun consentement, & entra aussitôt en charge. Mais, comme dans ce moment même on entendit un coup de tonnerre, & que sa nomination fut déclarée vicieuse par les Augures, il se démit, & on lui substitua Q. Fabius Maximus, qui fut alors Consul pour la troisieme fois.

Le peuple voulut du moins que M. Claudius Marcellus continuât à commander en qualité de Proconsul, parce que, depuis la bataille de Cannes, il étoit le seul Général qui eût combattu avec avantage contre Annibal en Italie. Il ne demeura pas oisif à Nole. Il fit des courses sur les terres des Hirpiniens & des Samnites de Caudium; & il mit tellement tout leur païs à feu & à sang, qu'il rappella à ces peuples le souvenir des ravages qu'ils avoient soufferts.

dans leurs anciennes guerres contre les Romains. Poussés à bout, ils envoyerent des députés à Annibal pour implorer son secours.

Annibal leur répondit qu'il mettroit bientôt les Romains hors d'état de leur nuire. Puis leur rappellant en termes emphatiques le souvenir de ses premiers exploits, il les assura que comme la bataille de Trasimene avoit eu plus d'éclat que celle de Trébie, & qu'ensuite la victoire remportée à Cannes avoit obscurci celle de Trasimene ; de même, avant qu'il fût peu, il feroit oublier celle de Cannes par une autre encore plus sanglante & plus glorieuse. Après leur avoir ainsi parlé, il les renvoya comblés de présens. En effet, ayant laissé dans le camp de Tifate un petit nombre de soldats pour le garder, il marcha avec le reste de son armée du côté de Nole, se promettant une facile victoire sur ce que ses alliés lui avoient rapporté de la foiblesse & de la négligence de M. Claudius Marcellus.

Hannon sortit en même tems du païs des Bruttiens, & vint joindre Annibal avec les soldats & les éléphans que Bomilcar avoit amenés de Carthage. Annibal, qui étoit campé assez près de la ville, ayant examiné tout avec beaucoup de soin, reconnut que ses alliés ne lui avoient fait que de faux rapports, & lui avoient exposé les choses tout autrement qu'elles n'étoient. Car, M. Claudius Marcellus se conduisoit avec beaucoup de prudence, ne sortant que bien accompagné pour aller piller le païs, après avoir fait reconnoître tous les environs, & s'être ménagé une retraite en cas qu'il fût attaqué, enfin avec les mêmes précautions que s'il eût eu à combattre contre Annibal lui-même. Et dans l'occasion présente, dès qu'il sçut que l'ennemi s'approchoit, il tint ses soldats renfermés dans la ville.

Annibal, ayant tenté vainement de corrompre la fidélité des Sénateurs de Nole, répandit ses troupes autour de la ville dans le dessein de l'attaquer en même-tems par tous les côtés. M. Claudius Marcellus le voyant près des murailles, fit sur lui une vigoureuse sortie, les Carthaginois furent d'abord mis en désordre, & il y en eut quelques-uns de tués. Mais, ils se rassurerent, & les forces étant devenues égales entre les deux partis, on commençoit à se battre de part & d'autre avec beaucoup de chaleur & d'animosité. L'action auroit été des plus mémorables, si un orage violent, qui survint tout d'un coup accompagné d'une grosse pluie, n'eût obligé les combattans de se séparer. Environ trente Carthaginois furent tués à cette premiere attaque ; M. Claudius Marcellus ne perdit pas un seul homme. La pluie continua toute la nuit, & dura

jusqu'au lendemain assez avant dans la mantinée.

Le troisieme jour, Annibal envoya une partie de ses troupes au fourrage. M. Claudius Marcellus sortit aussitôt avec son armée rangée en ordre de bataille, & Annibal ne refusa point le combat. Il y avoit environ mille pas entre la ville & son camp. Ce fut dans cet espace, qui faisoit partie d'une grande plaine dont la ville étoit environnée de tous côtés, qu'ils combattirent. Les deux armées pousserent d'abord de grands cris, qui firent revenir au combat déjà commencé ceux des fourrageurs Carthaginois, qui n'étoient pas fort éloignés. Les habitans de Nole offrirent aussi de se joindre aux Romains; mais, M. Claudius Marcellus, ayant loué leur zele, leur ordonna de former un corps de réserve pour le secourir en cas de besoin, & de se contenter, en attendant, de retirer les blessés de la mêlée sans combattre, à moins qu'il ne leur en donnât le signal.

On ne sçavoit de quel côté pencheroit la victoire. Les deux partis, animés par les discours & l'exemple de leurs Généraux, combattirent avec beaucoup de chaleur. Mais enfin, les Carthaginois lâcherent pied par tout; & comme la bravoure naturelle aux Romains s'augmentoit de moment à autre, tant par les exhortations & les éloges de leur Général, que par les applaudissemens que leur donnoient ceux de Nole du haut de leurs murailles, les Carthaginois prirent ouvertement la fuite, & se retirerent pleins d'effroi dans leur camp. Les Romains victorieux se mirent aussitôt en devoir de les y aller attaquer. Mais, M. Claudius Marcellus les fit rentrer dans la ville, où ils furent reçus avec beaucoup de joie & de grandes acclamations, même par le peuple, qui jusques-là avoit incliné pour les Carthaginois.

Les Romains tuerent dans cette journée plus de cinq mille des ennemis, en firent six cens prisonniers, & prirent dix-neuf drapeaux, avec deux éléphans; il y en eut quatre de tués sur le champ de bataille. M. Claudius Marcellus ne perdit pas mille hommes. Le lendemain, il y eut une treve tacite, pendant laquelle ils enterrerent leurs morts. M. Claudius Marcellus brûla les dépouilles des ennemis en l'honneur de Vulcain, à qui il avoit promis d'en faire le sacrifice.

L'année suivante, il fut créé Consul, c'étoit son troisieme consulat en comptant celui auquel il avoit été nommé, mais qu'il avoit été obligé d'abdiquer. On lui donna pour collegue Q. Fabius Maximus, qui entra dans son quatrieme consulat. Il y avoit long-tems qu'on n'avoit vu en place deux Consuls d'un si rare mérite.

Cependant, Annibal, après avoir ravagé tout le païs aux environs de Naples, alla cam-

per dans le voisinage de Nole. Quand le consul M. Claudius Marcellus eut appris qu'il approchoit, il ordonna au Propréteur Pomponius de le venir joindre avec l'armée qui étoit campée au-dessus de Suessule, & il se mit bientôt en devoir d'aller au devant d'Annibal, & de le combattre. Pendant le silence de la nuit, il fit sortir Claudius Néron avec l'élite de sa cavalerie par la porte la plus éloignée de l'ennemi, & lui ordonna, après qu'il auroit fait un grand circuit, de s'approcher peu à peu, & en se tenant couvert, de l'endroit où étoient les Carthaginois ; & enfin, quand il verroit l'action engagée, de les venir tout d'un coup attaquer par derriere. Claudius Néron n'exécuta point ses ordres, soit qu'il se fût égaré en chemin, ou que le tems lui eût manqué. Le combat s'étant donné sans lui, les Romains ne laisserent pas d'avoir l'avantage ; mais, n'étant pas secondés de la cavalerie, leur projet ne réussit pas comme ils l'avoient espéré. M. Claudius Marcellus, n'osant pas poursuivre les ennemis dans leur fuite, fit retirer ses soldats quoique vainqueurs. Cependant, Annibal perdit ce jour-là plus de deux mille hommes. M. Claudius Marcellus n'en perdit pas en tout quatre cens. Vers le coucher du soleil, Claudius Néron, ayant inutilement fatigué ses hommes & leurs chevaux pendant un jour & une nuit, arriva sans avoir seulement vu l'ennemi. C'est une grande douleur pour un habile Général qui a formé un projet important, de le voir avorter, par l'imprudence ou le peu de tête de celui sur qui il s'en étoit reposé pour l'exécution. Aussi le Consul fit-il une réprimande bien vive à Claudius Néron, jusqu'à lui reprocher qu'il n'avoit tenu qu'à lui qu'on ne rendît à Annibal la journée de Cannes. Le lendemain, M. Claudius Marcellus mit encore ses troupes en bataille ; mais, Annibal ne sortit point de son camp, avouant tacitement qu'il se reconnoissoit vaincu.

Quelque-tems après, les Romains craignant qu'il ne s'élevât une guerre dangereuse dans la Sicile, y firent passer M. Claudius Marcellus. Il s'étoit passé depuis peu à Syracuse bien des choses tristes & affreuses. En dernier lieu, on y avoit associé au college des préteurs Épicyde & Hippocrate, tous deux attachés à la fortune & aux intérêts d'Annibal. Ces nouveaux Magistrats brouillerent tout par leurs menées séditieuses, & vinrent à bout, par de fausses suppositions & des accusations calomnieuses, d'animer également la multitude & les troupes contre les Romains. Après plusieurs intrigues & plusieurs évenemens, ces deux chefs de parti se rendent maîtres de Syracuse, font tuer tous leurs collegues, & se font eux-mêmes déclarer seuls Préteurs dans

une assemblée tumultueuse.

Tel étoit l'état des choses, lorsque M. Claudius Marcellus arriva en Sicile. Déjà il avoit pris d'emblée la ville des Léontins, lorsqu'il apprit ce qui s'étoit passé à Syracuse ; il s'avança aussitôt vers cette Capitale, & campa avec son armée auprès du temple de Jupiter Olympien, à quinze cens pas de Syracuse. Avant que d'aller plus loin, & de faire aucun acte d'hostilité, il envoya des députés, pour faire sçavoir aux habitans qu'il venoit pour rendre la liberté aux Syracusains, & non pour leur faire la guerre, à mons qu'il n'y fût obligé. On ne leur permit pas d'entrer dans la ville. Épicyde & Hippocrate allerent au-devant d'eux hors des portes, & ayant entendu leurs propositions, ils répondirent fiérement, que si les Romains songeoient à mettre le siege devant leur ville, ils s'appercevroient bientôt que la différence étoit grande entre attaquer Syracuse & attaquer Léontium. M Claudius Marcellus se détermina donc à faire l'attaque de la ville par mer & par terre.

Il laissa le commandement des troupes de terre à Appius Claudius, & se réserva celui de la flotte. Elle étoit composée de soixante galeres à cinq rangs de rames, qui étoient pleines d'hommes armés d'arcs, de frondes & de dards pour nettoyer les murs des assiégés. Il y en avoit un grand nombre d'autres chargées de toutes sortes de machines propres à l'attaque des places. Comme il s'étoit rendu maître de Léontium dès le premier assaut par la terreur qu'il avoit jettée parmi les habitans, & qu'il ne désespéroit pas d'entrer par quelque côté dans une ville comme Syracuse, composée de plusieurs parties séparées les unes des autres, il fit approcher des murs, & exposa aux yeux des habitans l'appareil formidable des machines avec lesquelles il se préparoit à les attaquer. Il auroit pu réussir facilement, s'il y eût eu un homme de moins dans Syracuse. C'étoit le fameux Archimede, parent & ami du roi Hiéron. Il avoit pris soin de garnir les murs de tout ce qui étoit nécessaire pour une bonne défense.

Dès qu'il eut commencé à faire jouer du côté de la terre ses terribles machines, elles décocherent contre l'infanterie toutes sortes de traits, & des pierres d'une pesanteur énorme, qui voloient avec tant de bruit, de roideur, & de rapidité, que rien ne pouvant soutenir ce choc, elles renversoient & écrasoient tous ceux qu'elles rencontroient, & jettoient dans tous les rangs un désordre horrible.

M. Claudius Marcellus n'étoit pas mieux traité du côté de la mer. Archimede avoit disposé des machines pour lancer des traits à quelque distance que ce fût. Quoique les ennemis fus-

ſent encore loin de la ville, il les atteignoit par le moyen des balliſtes & des catapultes plus grandes & plus bandées. Quand les traits paſſoient au delà, il en avoit de plus petites & proportionnées à la diſtance; ce qui cauſoit une ſi grande confuſion parmi les Romains, qu'ils ne pouvoient rien entreprendre.

M. Claudius Marcellus preſque rebuté & pouſſé à bout, ſe retira avec ſes galeres le plus diligemment qu'il lui fut poſſible, & envoya donner ordre à ſes troupes de terre d'en faire autant. En même-tems, il aſſembla le conſeil de guerre, où il fut réſolu que dès le lendemain, avant la pointe du jour, on tâcheroit de s'approcher des murailles. On eſpéroit par ce moyen, ſe mettre à l'abri des machines, qui par le défaut d'une diſtance proportionnée à leur force, n'auroient plus aſſez de jeu.

Mais, Archimede avoit pourvu à tout. Il avoit préparé de longue main, comme nous l'avons déjà obſervé, des machines qui portoient à toute ſorte de diſtance quantité de traits proportionnés, & des bouts de poutres qui étant fort courts demandoient moins de tems pour les ajuſter; & l'on tiroit plus ſouvent.

Quand les Romains eurent donc gagné le pied des murailles, penſant y être bien à couvert, ils ſe trouverent encore en butte à une infinité de traits, ou accablés de pierres qui tomboient d'enhaut ſur leurs têtes, n'y ayant endroit de la muraille qui ne fît pleuvoir inceſſamment ſur eux une grêle mortelle qui tomboit à plomb. Cela les obligea de ſe retirer en arriere. Mais, ils ne furent pas plutôt éloignés, que voilà de nouveaux traits lancés ſur eux dans leur retraite; de ſorte qu'ils perdirent beaucoup de monde, & que preſque toutes leurs galeres furent froiſſées ou fracaſſées, ſans qu'ils puſſent rendre le moindre mal à leurs ennemis.

Enfin, M. Claudius Marcellus, voyant les Romains ſi effrayés, que s'ils appercevoient ſeulement ſur la muraille une petite corde ou la moindre piece de bois, ils prenoient d'abord la fuite, criant qu'Archimede alloit faire tirer contre eux quelque effroyable machine, renonça à l'eſpérance de la pouvoir prendre en y faiſant breche, ceſſa toutes les attaques, & réſolut de laiſſer achever ce ſiege au tems en le changeant en blocus. L'unique reſſource que les Romains crurent qu'il leur reſtoit, fut de réduire par la faim le peuple nombreux qui étoit dans la ville, en coupant tous les vivres qui pouvoient leur venir, ſoit par terre, ſoit par mer. Pendant huit mois qu'ils battirent la ville, il n'y eut ſorte de ſtratagèmes que l'on n'inventât, ni d'actions de valeur que l'on ne fît, à l'aſſaut près que l'on n'oſa plus

tenter. Tant un ſeul homme & une ſeule ſcience ont de force dans quelques occaſions, quand on ſçait les employer à propos ! Otez de Syracuſe un ſeul vieillard, la priſe de la ville eſt immanquable avec toutes les forces qu'ont les Romains. Sa préſence ſeule arrête & déconcerte tous leurs deſſeins.

Après que M. Claudius Marcellus eut réſolu de bloquer ſimplement Syracuſe, il laiſſa Appius devant la place avec les deux tiers de l'armée, & avec le reſte il s'avança dans l'iſle, où il fit rentrer quelques villes dans le parti des Romains.

Dans ce même tems, Himilcon, général des Carthaginois, arriva dans la Sicile avec une grande armée, dans l'eſpérance de la reconquérir entiérement, & d'en chaſſer les Romains. Hippocrate ſortit de Syracuſe avec dix mille hommes de pied & cinq cens chevaux pour l'aller joindre, afin de faire la guerre de concert contre M. Claudius Marcellus, en joignant enſemble leurs troupes. Épicyde reſta dans la ville pour y commander pendant le blocus. M. Claudius Marcellus, en revenant d'Agrigente, où les ennemis l'avoient prévenu, & dont ils s'étoient emparés, rencontra l'armée d'Hippocrate, l'attaqua, & la défit. Cet avantage retint dans le devoir pluſieurs de ceux qui ſongeoient à ſe ranger du côté des Carthaginois.

M. Claudius Marcellus retourna à Syracuſe; & après avoir envoyé Appius à Rome pour y demander le Conſulat, il lui donna pour ſucceſſeur dans le commandement de la flotte & du vieux camp T. Quintius Criſpinus, & alla lui-même établir ſes quartiers d'hiver à ſix ou ſept ſtades de l'Épipole, dans un lieu appellé Léon, où il ſe retrancha.

Au commencement de la campagne, M. Claudius Marcellus ſe trouvoit encore peu avancé. Il n'avoit aucun moyen de pouvoir prendre Syracuſe, ſoit par force, parce qu'Archimede lui oppoſoit toujours des obſtacles invincibles, ſoit par famine, parce qu'une flotte Carthaginoiſe, très-nombreuſe, y faiſoit entrer librement des convois. Il délibéroit donc s'il demeureroit devant la ville pour preſſer le ſiege, ou s'il marcheroit du côté d'Agrigente contre Hippocrate & Himilcon. Mais, avant que de prendre ce dernier parti, il voulut eſſaier s'il ne pourroit point ſe rendre maître de Syracuſe, par quelque intelligence ſecrete. Il avoit dans ſon camp pluſieurs Syracuſains des plus qualifiés, qui y étoient venus chercher un aſyle au commencement des troubles. M. Claudius Marcellus s'adreſſa à eux, leur promettant que ſi la ville ſe rendoit aux Romains, il lui conſerveroit ſes loix, ſes privileges, & ſa liberté. Ces Syracuſains ne manquoient pas de bonne volonté, mais il ne

leur étoit pas aisé de s'aboucher avec ceux de leurs parens ou amis qui étoient restés dans la ville, parce que les auteurs de la révolte tenant plusieurs habitans pour suspects, redoubloient leurs vigilances & leurs attentions, pour empêcher qu'on ne fît à leur insçu quelque tentative de cette nature en faveur des Romains. Ce fut l'Esclave de l'un de ces Syracusains fugitifs, qui s'étant introduit dans la ville comme déserteur, ménagea secrétement une intrigue, où entrerent jusqu'à quatre-vingts des principaux de Syracuse. Ils se partageoient pour venir tantôt les uns, tantôt les autres dans le camp de M. Claudius Marcellus, cachés dans des barques sous des filets de pêcheurs. Toutes les mesures étoient prises pour livrer la ville aux Romains, lorsqu'un certain Attale de dépit de n'avoir pas été mis du secret, découvrit la conspiration à Épicyde, qui fit mourir tous les conjurés.

Cette entreprise ayant ainsi échoué, un évenement fortuit présenta à M. Claudius Marcellus une nouvelle ressource, & fit renaître son espérance. Dès vaisseaux Romains avoient pris un certain Damippus, qu'Épicyde envoyoit pour négocier avec Philippe, roi de Macédoine. Épicyde témoigna beaucoup de désir de le racheter, & M. Claudius Marcellus ne s'en éloigna pas. On convint d'un endroit auprès du port Trogile, pour y tenir les conférences sur la rançon du prisonnier. Comme on y alla plusieurs fois, un Romain s'étant avisé de considérer de près le mur avec attention, en avoit compté les pierres, & mesuré des yeux la hauteur de chacune d'entr'elles; puis ayant fait le plus juste qu'il put la supputation du total, il reconnut que le mur n'étoit pas, à beaucoup près, aussi haut qu'il l'avoit cru, lui & les autres; & il conclut qu'avec de médiocres échelles on pouvoit facilement monter dessus.

Le soldat, sans perdre de tems, fit rapport de tout à M. Claudius Marcellus. Toute la sagesse n'est pas toujours dans la tête du Général; un Officier subalterne ou même un simple soldat peut lui donner de bonnes ouvertures. M. Claudius Marcellus ne négligea pas cet avis, & s'assura de la vérité du fait par ses propres yeux. Ayant ordonné que l'on préparât des échelles, il prit l'occasion d'une fête qu'on célébroit trois jours de suite à Syracuse en l'honneur de Diane, & pendant laquelle les habitans s'abandonnoient à la joie & à la bonne chere. A l'heure de la nuit où il conjectura que les Syracusains, après avoir passé le jour à manger & à boire, commenceroient à s'endormir, il fait avancer doucement un corps de mille soldats d'élite vers le mur avec des échelles. Quand les premiers furent arrivés au haut sans bruit & sans tumulte, d'au-

tres les suivirent, la hardiesse dès premiers donnant du courage aux seconds. Les mille soldats, profitant de la négligence des assiégés qui étoient ou ivres ou endormis, eurent bientôt escaladé le mur. Ayant enfoncé la porte de l'Hexapyle, les troupes s'emparerent de la partie de la ville appellée Épipole.

Il ne s'agissoit plus pour lors de tromper les ennemis, mais de les effrayer. Les Syracusains, allarmés par le bruit, commençoient à se troubler & à se mettre en mouvement. M. Claudius Marcellus fit sonner à la fois toutes les trompettes; ce qui jetta une telle épouvante parmi les habitans, que tout le monde prenoit la fuite, croyant qu'il ne restoit pas un seul quartier qui ne fût au pouvoir des Romains.

Cependant, Épicyde ayant assemblé promptement quelques troupes qu'il avoit dans l'isle qui joignoit l'Achradine, marcha contre M. Claudius Marcellus; mais, le trouvant plus fort & mieux accompagné qu'il ne l'avoit cru, après une légere escarmouche il se retira promptement dans l'Achradine, moins touché de la force & du nombre des ennemis, que de la crainte qu'il ne se formât quelque conjuration dans la ville en leur faveur, & qu'il ne trouvât en arrivant les portes de l'Achradine & de l'isle fermées.

Tous les Capitaines & les Officiers qui étoient autour de M. Claudius Marcellus, le félicitoient sur le succès de ses armes, & sur un bonheur si grand & si imprévu. Pour lui, lorsque de dessus la hauteur il eut considéré la beauté & la grandeur de cette ville, la plus vaste & la plus opulente qu'il y eût alors dans le monde, il ne put s'empêcher de verser des larmes, ou de joie d'avoir exécuté une si difficile & si glorieuse entreprise, ou de regret de voir que l'ouvrage merveilleux de tant de siecles alloit bientôt être réduit en cendres. Il rappelloit dans son esprit deux flottes puissantes des Athéniens coulées à fond devant cette ville, deux nombreuses armées taillées en pieces avec les deux illustres Généraux qui les commandoient, tant de guerres soutenues avec tant de courage contre les Carthaginois, tant de Tyrans fameux & de puissans Rois, Hiéron sur-tout, dont la mémoire étoit encore toute récente, qui s'étoit signalé par tant de vertus royales, & encore plus par les services importans qu'il avoit rendus au peuple Romain, dont les intérêts lui avoient toujours été aussi chers que les siens. Touché par ce souvenir, il crut avant que d'attaquer l'Achradine, devoir envoyer vers les assiégés, pour les exhorter à se rendre volontairement, & à prévenir la ruine de leur ville.

On avoit confié les portes & les murailles de l'Achradine, aux déserteurs, comme à des gens qui n'espérant point de par-

don dans les conditions du traité qu'on feroit avec M. Claudius Marcellus, les défenderoient contre lui avec plus d'opiniâtreté. En effet, ils ne voulurent jamais permettre que personne approchât des murailles, ou liât aucune conversation avec les habitans.

M. Claudius Marcellus, n'ayant point réussi de ce côté-là, tourna ses vues du côté d'un fort appellé Euryele, situé à l'extrêmité de la ville la plus éloignée de la mer, qui commandoit toute la campagne du côté de la terre, & qui, par cette raison, étoit fort propre à recevoir des convois. Philodeme, qui y commandoit, ne chercha pendant quelques jours, qu'à amuser M. Claudius Marcellus, en attendant qu'Hippocrate & Himilcon vinssent à son secours avec leurs troupes. M. Claudius Marcellus, voyant qu'il ne pouvoit se rendre maître de ce poste, campa entre la ville-neuve & Tyque. Mais enfin Philodeme, ne se voyant point secouru, rendit son fort, à condition qu'il remeneroit sa garnison à Épicyde dans l'Achradine.

Les députés de la ville-neuve & de Tyque, portant devant eux des branches d'olivier, étoient venus trouver M. Claudius Marcellus, le conjurant de défendre à ses soldats le carnage & l'incendie. Il leur accorda leur demande. Du reste, ces deux parties de la ville furent livrées au pillage.

Cependant, Bomilcar, qui étoit dans le port avec quatre-vingt-dix vaisseaux, prenant l'occasion d'une nuit obscure & orageuse, qui empêchoit la flotte des Romains de pouvoir tenir à l'encre, sort avec trente-cinq vaisseaux, va à Carthage, apprendre aux Carthaginois l'état où Syracuse se trouve réduite, & revient avec cent vaisseaux.

M. Claudius Marcellus, qui avoit mis des troupes dans Euryele, & qui ne craignoit plus d'être inquiété par ses derrieres, se met en état d'assiéger l'Achradine. Les deux partis se tiennent en repos pendant quelques jours.

Cependant, arrivent Hippocrate & Himilcon. Le premier avec les Siciliens, ayant placé & fortifié son camp près du port, & donné le signal à ceux qui occupoient l'Achradine, attaque le vieux camp des Romains où commandoit Crispinus; & Épicyde fait en même-tems une sortie sur les postes de M. Claudius Marcellus. Aucune de ces deux entreprises ne réussit. Hippocrate fut vigoureusement repoussé par Crispinus, qui le suivit jusques dans ses retranchemens, & M. Claudius Marcellus obligea Épicyde à se renfermer dans l'Achradine.

On étoit alors dans l'automne, & il survint une peste qui fit de grands ravages dans la ville, & encore plus dans les camps des Romains & des Carthaginois. Il semble qu'un fléau si terrible devoit faire cesser la

guerre de part & d'autre, mais elle paroissoit se rallumer tous les jours de plus en plus. Les Siciliens se rassembloient de nouveau, & appelloient du secours de toutes les parties de l'isle. Bomilcar, qui avoit fait un second voyage à Carthage pour amener un nouveau secours, revint avec cent trente vaisseaux de guerre & sept cens vaisseaux de charge. Les vents contraires l'empêcherent de doubler le promontoire de Pachynum. Épicyde, qui craignoit, que si les mêmes vents continuoient, cette flotte rebutée ne retournât en Afrique, laisse aux Généraux des troupes mercénaires le soin de garder l'Achradine, va trouver Bomilcar, & lui persuade de tenter le sort d'une bataille, dès que le tems le permettra. M. Claudius Marcellus de son côté, voyant que les troupes des Siciliens grossissoient tous les jours, & que s'il attendoit plus long-tems, & qu'il se laissât renfermer dans Syracuse, il seroit fort pressé en même-tems & par mer & par terre, résolut, malgré la supériorité que les ennemis avoient par le nombre des vaisseaux, d'empêcher Bomilcar d'aborder à Syracuse. Dès que les vents furent tombés, Bomilcar prit le large pour mieux doubler le promontoire, & dans le dessein de donner le combat. Mais, quand il vit les vaisseaux des Romains venir à lui en bel ordre, tout d'un coup, on ne sçait pourquoi, il prit la fuite, envoya ordre aux vaisseaux de charge de regagner l'Afrique, & se retira à Tarente. Épycide, déchu d'une si grande espérance, & n'osant rentrer dans une ville déjà à moitié prise, fit voile vers Agrigente, plutôt dans le dessein d'y attendre le succès du siege, que pour faire delà aucun mouvement.

Quand on eut appris dans le camp des Siciliens, qu'Épicyde étoit sorti de Syracuse, & que les Carthaginois abandonnoient la Sicile, ils envoyerent des députés à M. Claudius Marcellus, après avoir pressenti la disposition des assiégés, pour traiter des conditions auxquelles Syracuse lui seroit rendue. On convint assez unanimement de part & d'autre, que ce qui avoit appartenu aux Rois appartiendroit aux Romains, & qu'on conserveroit tout le reste aux Siciliens avec leur liberté & leurs loix. Après ces préliminaires, ils demanderent à entrer en conférence avec ceux qu'Épicyde avoit chargés du commandement pendant son absence. Les députés, s'étant abouchés avec eux, leur firent entendre qu'ils avoient été envoyés par l'armée des Siciliens vers M. Claudius Marcellus & vers eux, pour faire un traité dans lequel on ménageât les intérêts de ceux qui étoient assiégés, aussi bien que de ceux qui ne l'étoient pas, la justice ne souffrant pas que les uns songeassent à leur conservation particuliere, en négligeant celle des

autres. Ils furent ensuite introduits dans la place, & ayant fait connoître à leurs hôtes & à leurs amis les conditions dont ils étoient déjà convenus avec M. Claudius Marcellus, ils les engagerent à se joindre à eux, pour attaquer de concert & faire mourir Polyclite, Philition, & Épicyde surnommé Sindon, tous lieutenans d'Épicyde, qui s'intéressant peu au bien de Syracuse, ne manqueroient pas de traverser les négociations de paix.

Après s'être ainsi défaits de ces petits Tyrans, ils convoquerent l'assemblée du peuple. On jugea à propos de créer de nouveaux Magistrats, avant que d'envoyer des députés aux Romains; & ce fut du nombre de ceux qui venoient d'être élus Préteurs que furent tirés les députés. Celui qui portoit la parole en leur nom, & qui étoit chargé sur-tout de faire tous les efforts possibles pour obtenir que Syracuse ne fût point détruite, étant arrivé au camp de M. Claudius Marcellus avec ses Collegues, lui parla de la sorte : » Ce n'est point » le peuple de Syracuse, illus» tre Général, qui d'abord a » rompu l'alliance avec les Ro» mains, mais Hiéronyme, » moins coupable envers Ro» me, qu'envers sa patrie; & » ensuite, quand la paix fut ré» tablie par sa mort, ce ne fut » encore aucun Syracusain qui » la troubla, mais les Satelli» tes du Tyran, Hippocrate » & Épicyde. Ce sont eux qui » vous ont fait la guerre, après » nous avoir réduits en capti» vité, soit par la violence, » soit par la ruse & la perfi» die; & l'on ne peut point » dire que nous ayions eu au» cun tems de liberté, qui n'ait » été un tems de paix avec » vous. Maintenant que nous » sommes devenus nos maîtres » par la mort de ceux qui te» noient Syracuse dans l'op» pression, nous venons dans le » moment même vous livrer » nos armes, nos personnes, » nos murailles, & notre ville, » déterminés à ne refuser au» cune des conditions qu'il vous » plaira nous imposer. Au reste, » continua-t-il en s'adressant » toujours à M. Claudius Mar» cellus, il s'agit ici autant de » votre intérêt que du nôtre. » Les Dieux vous ont accordé » la gloire d'avoir pris la plus » belle & la plus illustre de » toutes les villes Grecques. » Tout ce que nous avons jamais » fait de mémorable, soit par ter» re, soit par mer, accroît » votre triomphe, & en releve » le prix. La renommée n'est pas » un garant assez fidele pour » faire connoître la grandeur » & la force de la ville que » vous avez prise; la postéri» té n'en pourra bien juger que » par ses yeux mêmes. Il faut » qu'à tous ceux qui aborde» ront ici, de quelque côté de » l'Univers qu'ils viennent, on » montre tantôt les trophées » que nous avons remportés sur

„ les

» les Athéniens & sur les Carthaginois, tantôt ceux que vous avez remportés sur nous ; & que Syracuse, mise pour toujours sous la protection de M. Claudius Marcellus, soit un monument perpétuel & subsistant du courage & de la clémence de celui qui l'aura prise & conservée. Il ne seroit pas juste que le souvenir d'Hiéronyme fît plus d'impression sur vos esprits, que celui d'Hiéron. Celui-ci a été votre ami bien plus long-tems, que l'autre votre ennemi. Vous avez ressenti, qu'il me soit permis de le dire, les effets de l'amitié d'Hiéron ; mais, les folles entreprises d'Hiéronyme ne sont retombées que sur lui. »

La difficulté n'étoit pas d'obtenir de M. Claudius Marcellus ce qu'on lui demandoit pour les assiégés, mais de conserver la tranquillité & le concert entre eux mêmes dans la ville. Les transfuges, persuadés qu'on les livreroit aux Romains, inspirerent la même crainte aux soldats étrangers. Ayant donc pris les armes subitement les uns & les autres, ils commencerent par égorger les Magistrats nouvellement élus, & courant de tous côtés dans la ville, ils font main-basse sur ceux qu'ils rencontrent, & pillent tout ce qui tombe sous leur main. Ils nomment six Officiers, trois pour commander dans l'Achradine, & trois dans l'isle. Le tumulte étant une fois appaisé, les soldats étrangers reconnurent par tout ce qu'ils apprirent de la négotiation entamée avec les Romains, que leur cause étoit toute séparée de celle des transfuges. Dans le moment arrivent les députés qu'on avoit envoyés à M. Claudius Marcellus, qui achevent de les détromper.

Parmi ceux qui commandoient dans l'isle, il y avoit un Espagnol, nommé Méricus ; on trouva le moyen de le gagner. Il livra de nuit la porte qui étoit près de la fontaine d'Aréthuse, & reçut les soldats que M. Claudius Marcellus y envoya. Le lendemain au point du jour, M. Claudius Marcellus fit une fausse attaque à l'Achradine, pour attirer de ce côté-là toutes les forces de cette place, & même de l'isle qui y étoit jointe, & afin de faciliter à quelques vaisseaux le moyen de jetter encore des troupes dans l'isle qui seroit dégarnie. Tout réussit comme il l'avoit projetté. Les soldats, que ces vaisseaux jetterent dans l'isle, trouvant les postes presque tous abandonnés, & les portes par lesquelles plusieurs venoient de sortir pour aller défendre l'Achradine contre M. Claudius Marcellus, encore ouvertes, s'en emparerent, après un léger combat. M. Claudius Marcellus, averti qu'il étoit le maître de l'isle, & d'un quartier de l'Achradine, & que Méricus, avec le corps qu'il commandoit, s'étoit joint à ses troupes, fait sonner

la retraite, pour empêcher qu'on ne pillât le trésor des rois de Syracuse, qui ne se trouva pas aussi considérable qu'on l'avoit cru.

Les déserteurs ayant profité de cet intervalle de tranquillité pour s'échapper, les Syracusains, délivrés de toute crainte, ouvrirent à M. Claudius Marcellus les portes de l'Achradine, & lui envoyerent des députés, qui avoient ordre de ne lui demander autre chose, sinon qu'il lui plût de leur conserver la vie à eux & à leurs enfans. M. Claudius Marcellus ayant pris l'avis de son conseil, où il avoit admis les Syracusains qui s'étoient réfugiés dans son camp, répondit à ces députés, » Qu'Hiéron, pendant cin» quante ans, n'avoit pas fait » plus de bien au peuple Ro» main, que ceux qui depuis » quelques années étoient maî» tres de Syracuse, n'avoient » voulu lui faire de mal; mais » que leur mauvaise volonté » n'avoit nui qu'à eux, & » qu'ils s'étoient punis eux» mêmes du violement des trai» tés, d'une maniere plus cruelle » que n'auroient souhaité les » Romains; qu'il tenoit Syra» cuse assiégée depuis trois ans, » non pour la réduire en escla» vage, mais pour la délivrer » de la tyrannie que des chefs » de déserteurs exerçoient sur » elle; qu'après tout, les Sy» racusains auroient tort d'im» puter une révolte soutenue » pendant toute l'année, au » défaut de liberté, puisqu'il » n'avoit tenu qu'à eux d'imiter » ceux de leurs concitoyens, » qui étoient venus chercher » un asyle dans le camp des » Romains, ou de suivre l'e» xemple de l'Espagnol Méri» cus, qui leur avoit livré le » poste dont il avoit la garde; » & qu'au moins ils auroient pû » prendre plutôt la salutaire » résolution de se rendre, à » laquelle ils s'étoient enfin » déterminés; que pour lui, il » ne regardoit pas l'honneur » d'avoir pris Syracuse comme » une récompense qui égalât » les travaux & les périls qu'il » avoit essuiés, pendant un si » long & si rude siege. «

Après ce discours, il envoya son Questeur avec des troupes dans l'isle, pour prendre & garder le trésor des Rois; puis, ayant fait mettre des sauvegardes aux portes des maisons de ceux qui étoient demeurés fideles aux Romains, il abandonna la ville au pillage. Il auroit bien souhaité pouvoir lui épargner ce funeste désastre; mais, il ne put refuser cette permission à des soldats, qui, sur son refus, se la seroient donnée eux-mêmes. Plusieurs même demandoient que Syracuse fût brûlée & rasée; mais, il ne voulut jamais y consentir; & ce ne fut qu'avec beaucoup de peine & malgré lui, qu'il leur abandonna toutes les richesses de cette superbe ville, & tous les esclaves qui s'y trouvoient, leur défendant expres-

sément de toucher à aucune personne libre, de tuer ou d'outrager qui que ce fût, & de faire esclave aucun des citoyens. On prétend que les richesses qui furent pillées à ce sac de Syracuse, égaloient celles qu'on auroit pu trouver actuellement dans Carthage, si elle avoit été prise.

Un accident imprévu causa une extrême douleur à M. Claudius Marcellus. Ce fut la mort d'Archimede, qui fut tué par un soldat qui ne le connoissoit pas. M. Claudius Marcellus, ne pouvant lui rendre la vie, comme il l'auroit souhaité, s'appliqua, autant qu'il fut en lui, à honorer sa mémoire. Il fit faire une recherche exacte de tous ses parens, les traita avec distinction, & leur accorda des privileges particuliers. Pour Archimede, il fit célébrer ses funérailles avec soin, & lui érigea un monument parmi ceux des grands hommes qui s'étoient le plus distingués à Syracuse.

M. Claudius Marcellus, après la prise de Syracuse, s'appliqua à régler toutes les affaires de Sicile; & il le fit avec une justice, un désintéressement, & une intégrité qui lui acquirent beaucoup de gloire à lui-même en particulier, & firent un honneur infini à la République en général. Jusques-là, dit Plutarque, les Romains avoient bien fait voir aux autres nations qu'ils étoient très-propres à conduire des guerres, & très-redoutables dans les combats; mais, ils ne leur avoient pas encore donné de grandes marques de bonté, d'humanité, de clémence, en un mot des vertus nécessaires pour un bon gouvernement. Il semble que ce fut M. Claudius Marcellus le premier, qui, en cette occasion, montra aux Grecs que les Romains ne les surpassoient pas moins en justice qu'en valeur & en habileté dans la guerre.

Avant que M. Claudius Marcellus sortît de Sicile, toutes les villes de cette province lui envoyerent des députés, pour ménager leurs intérêts. Il les traita tous différemment, selon les différens degrés d'attachement ou d'opposition que les habitans avoient fait paroître à l'égard des Romains. Ceux qui étoient demeurés constamment dans leur parti, ou qui du moins étoient rentrés dans leur amitié avant la prise de Syracuse, furent reçus & traités honorablement, comme de bons & fideles alliés. Ceux, que la crainte avoit obligés de se rendre après cette conquête, reçurent en vaincus la loi qu'il plut au vainqueur de leur imposer.

Les Romains avoient cependant encore aux environs d'Agrigente un reste d'ennemis qui n'étoient pas à négliger, commandés par Hannon & Epicyde, seuls Généraux qui restassent au parti Carthaginois dans la Sicile; un troisieme les étoit venu joindre, envoyé par Annibal, pour remplacer Hippo-

crate ; on le nommoit Mutines. Une sédition s'étant élevée parmi les Numides, dont trois cens abandonnerent le camp, & s'en allerent dans une ville voisine, Mutines partit aussi-tôt pour ramener les séditieux, après avoir recommandé fortement aux deux Généraux de n'en point venir aux mains avec les ennemis pendant son absence. Ceux-ci, choqués de cet avis, qui leur paroissoit avoir l'air d'un commandement, & d'ailleurs jaloux de la gloire de Mutines, se hâterent, pour montrer leur indépendance, d'aller présenter la bataille aux Romains. M. Claudius Marcellus, qui avoit repoussé de devant Nole Annibal vainqueur, ne put tranquillement se voir insulté par des gens qu'il avoit vaincus sur mer & sur terre, & ordonna aux siens de prendre au plutôt les armes, & de s'avancer en bon ordre contre les ennemis. Ils ne purent soutenir le choc des Romains, sur-tout quand ils se virent abandonnés par leur cavalerie Numide, sur laquelle ils comptoient le plus pour la victoire, & qui, partie par un reste de mécontentement qui avoit causé la sédition, partie par attachement pour Mutines, que les deux autres Généraux affectoient de mépriser, s'étoit engagé avec M. Claudius Marcellus à ne point combattre. Les Carthaginois furent donc bientôt mis en déroute. On leur tua ou prit un grand nombre de soldats, & ils perdirent huit éléphans. Ce fut la derniere action de M. Claudius Marcellus dans la Sicile. Il retourna vainqueur à Syracuse.

Lorsqu'il fut de retour à Rome, le Préteur C. Calpurnius assembla le Sénat dans le temple de Bellone, hors de la ville, selon l'usage, pour lui donner audience. Là, M. Claudius Marcellus rendit compte de ses exploits & de ses victoires ; &, après s'être plaint modestement, autant au nom des soldats qu'au sien, de ce qu'après avoir chassé les Carthaginois de la Sicile, & avoir remis la province sous la puissance des Romains, il n'avoit pas eu la liberté de ramener son armée, il demanda qu'il lui fût permis d'entrer dans la ville en triomphe. On ne crut pas devoir lui accorder cet honneur, parce que la guerre de Sicile ne paroissoit pas encore terminée. Il obtint seulement l'ovation, c'est-à-dire, le petit triomphe. La veille du jour où il devoit entrer dans Rome, il se procura les honneurs du grand triomphe sur le mont Albain, coûtume qui s'étoit établie quelques années auparavant, l'an de Rome 521.

Quand il fit son entrée dans la ville, outre le tableau qui représentoit la prise de Syracuse, il étoit précédé des catapultes, des ballistes, & de toutes les autres machines de guerre qui étoient tombées entre ses mains ; des superbes ornemens que la magnificence des Rois Syracusains avoit accumulés

pendant une longue paix dans leur ville capitale ; d'un grand nombre de vases d'argent ou d'airain, travaillés avec beaucoup d'art, de meubles précieux de toute espece, & de statues célebres, dont Syracuse étoit ornée plus qu'aucune autre des villes Grecques. On y vit aussi paroître huit éléphans, comme une preuve des victoires remportées sur les Carthaginois. Sosis de Syracuse & l'Espagnol Méricus marchoient devant M. Claudius Marcellus avec des couronnes d'or.

Cicéron loue beaucoup la modération de M. Claudius Marcellus par rapport aux tableaux & aux statues des Syracusains. Ayant pris Syracuse de vive force, dit cet orateur, il pouvoit en enlever généralement toutes les richesses. Mais, il consulta moins les droits de la victoire, que les loix de l'humanité ; ou plutôt, il sçut les allier par un sage tempérament, & par une sorte de partage égal. Il transporta à Rome beaucoup de chef-d'œuvres de l'art & en laissa du moins autant à Syracuse, pour orner l'une & consoler l'autre. Il se fit même un devoir de religion de n'enlever à celle-ci aucune statue de ses Dieux ; & pour celles qu'il fit passer à Rome, il les plaça toutes dans les temples de l'Honneur & de la Vertu, & dans d'autres lieux pareils, nulle à sa maison, nulle à sa campagne, nulle dans ses propres jardins. Il étoit persuadé que sa maison, destituée de ces statues, deviendroit elle-même l'ornement de la ville.

Tite-Live & Plutarque n'ont pas jugé si favorablement de la conduite de M. Claudius Marcellus. Ils observent qu'elle donna lieu, sans doute contre son intention, à un désordre qui causa de grands maux dans la République. Tous ces beaux ouvrages de sculpture & de peinture, dit le premier, étoient à la vérité des dépouilles conquises sur des ennemis, à qui les regles de la guerre permettoient de les enlever. Mais, ce fut-là la triste époque du goût que prirent les Romains pour les arts des Grecs qu'ils n'avoient jusques-là ni connus, ni estimés, goût funeste, qui les porta bientôt à piller sans scrupule dans les Provinces, non-seulement les maisons des particuliers, mais aussi les temples des Dieux ; & enfin à exercer leurs vols sacrileges jusques sur les temples de Rome, & en particulier sur ceux-la même que M. Claudius Marcellus avoit si magnifiquement ornés. Car, ajoute cet Historien, on ne voit plus aujourd'hui dans les temples de l'Honneur & de la Vertu les tableaux & les statues, que M. Claudius Marcellus y avoit placés, & qui y attiroient autrefois la curiosité des étrangers.

Plutarque insiste encore plus fortement sur cette réflexion. Jusqu'alors, dit-il, Rome n'avoit point eu, ni connu, ces

somptuosités & ces curiosités superflues, & l'on ne trouvoit point chez elle ces ornemens gracieux de sculpture, qui sont aujourd'hui si fort recherchés. Pleine d'armes prises sur les Barbares, & de dépouilles sanglantes, couronnée de monumens de triomphes & de trophées, elle offroit aux yeux un spectacle qui avoit l'air martial, & qui convenoit parfaitement à une nation guerriere & conquérante. Le peuple cependant sçavoit bon gré à M. Claudius Marcellus d'avoir orné la ville de tant de beaux ouvrages, qui dans leur variété renfermoient toute la grace, toute la délicatesse, tout le bon goût des Grecs. Les gens sensés ne pensoient pas de même, & préféroient infiniment la conduite de C. Fabius Maximus, qui n'emporta rien de semblable de la ville de Tarente, qu'il prit deux ans après; mais, se contentant de l'or & de toutes les richesses utiles, il laissa dans leur place les tableaux & les statues des Dieux. Ce fut à cette occasion qu'il dit cette parole mémorable : *Laissons aux Tarentins leurs Dieux irrités.* On reprochoit à M. Claudius Marcellus, 1º d'avoir suscité contre Rome la haine & l'envie, en faisant mener en triomphe, non-seulement les hommes, mais les Dieux captifs; 2º. de ce que d'un peuple accoûtumé à faire la guerre, ou à labourer ses champs, & qui ne sçavoit ce que c'étoit que luxe & que mollesse, il en avoit fait un peuple qui ne se piquoit plus que de finesse de goût pour les arts, & qui ne s'entretenoit plus que de la beauté de ces sortes d'ouvrages, & de l'habileté des ouvriers.

M. Claudius Marcellus fut élevé au Consulat pour la quatrieme fois, l'an de Rome 542, & 210 avant Jesus-Christ, & eut pour Collegue M. Valérius Lévinus, qui se trouvoit alors absent. Étant entré en charge aux ides de Mars, il assembla ce jour-là le Sénat seulement pour la forme, & déclara qu'en l'absence de son Collegue il ne mettroit en délibération aucune affaire qui regardât la République, ou les départemens des Généraux; qu'il sçavoit qu'il y avoit un grand nombre de Siciliens dans les environs de Rome, dans les maisons de campagne de ceux qui portoient envie à sa gloire; & que bien loin de les empêcher de débiter ouvertement à Rome les accusations que la calomnie avoit inventées contre lui, il leur auroit donné sur le champ audience dans le Sénat, si ces étrangers n'eussent pas affecté de publier qu'ils n'osoient parler contre le Consul en l'absence de son Collegue; qu'aussi-tôt que M. Valérius Lévinus seroit arrivé à Rome, il introduiroit les Siciliens dans le Sénat, & ne permettroit pas qu'on traitât d'aucune affaire avant qu'on les eût entendus; que M. Cornélius [c'étoit le Préteur de Sicile] avoit en quelque façon fait

battre la caisse dans toute sa province pour lui susciter des accusateurs, & en envoyer à Rome le plus grand nombre qu'il pourroit; qu'actuellement pour ternir sa réputation, il ne cessoit d'écrire aux amis qu'il avoit dans la ville, que la guerre n'étoit pas terminée dans la Sicile.

Le Consul, ayant fait admirer ce jour-là sa retenue & sa modération, congédia le Sénat. Lorsque M. Valérius Lévinus fut de retour, on tira au sort les départemens. La Sicile échut à M. Claudius Marcellus, avec le commandement de la flotte; & M. Valérius Lévinus se trouva chargé de commander dans l'Italie, & d'y faire la guerre contre Annibal. Quand les Siciliens, qui étoient dans le vestibule du Sénat, eurent appris cet arrêt du sort, ils furent si pénétrés de douleur, qu'une seconde prise de Syracuse ne les auroit pas affligés davantage. Ils pousserent des cris lamentables, qui attirerent sur eux les yeux de toute l'assemblée, & donnerent lieu à diverses réflexions. Dans la consternation où ils étoient, ils adresserent leurs plaintes à tous les Sénateurs en général, & à chacun d'eux en particulier, protestant qu'ils abandonneroient leur patrie & la Sicile, si M. Claudius Marcellus y revenoit avec la souveraine autorité; qu'avant qu'ils lui eussent donné aucun sujet de mécontentement, il avoit usé envers eux d'une rigueur excessive, & leur avoit montré une colere implacable. Que ne feroit-il point après les plaintes qu'il sçavoit qu'ils avoient portées à Rome contre lui? Qu'il seroit plus avantageux à cette isle infortunée d'être engloutie par les feux du mont Etna, ou submergée dans les gouffres de la mer, que d'être livrée à la vengeance de son ennemi déclaré.

Ces plaintes amères, souvent répétées dans les maisons des Grands, qui en étoient touchés à proportion, de la compassion qu'ils avoient pour les Siciliens, ou de la jalousie qu'ils avoient contre M. Claudius Marcellus, passerent jusques dans le Sénat. On demanda aux Consuls qu'ils voulussent bien consulter l'assemblée sur l'échange de leurs provinces.

M. Claudius Marcellus répondit que si les Siciliens avoient déjà eu audience dans le Sénat, il auroit peut-être pensé & agi autrement qu'il n'étoit disposé à le faire; mais que pour ne donner lieu à personne de dire que la crainte les eût empêchés de parler en toute liberté contre un homme à la puissance duquel ils alloient être soumis, il étoit prêt, si son Collegue n'y trouvoit point d'inconvénient, de changer de province avec lui; qu'il prioit seulement le Sénat de ne point donner d'avance gain de cause aux Siciliens contre lui, en ordonnant cet échange par un ar-

rêt. Comme il n'auroit pas été raisonnable, ajouta-t-il, de donner à M. Valérius Lévinus le choix des départemens, sans les soumettre à la décision du sort, ce seroit encore me faire un affront plus signalé, de lui donner l'emploi qui m'est échu.

Le Sénat, après avoir fait connoître ce qu'il désiroit, mais sans l'ordonner, se sépara. Les Consuls, ayant conféré ensemble, changerent de province, le destin, dit Tite-Live, forçant tous les obstacles pour mettre M. Claudius Marcellus aux mains avec Annibal, afin que, comme il étoit le premier des Romains qui avoit eu la gloire de le vaincre, il fut aussi le dernier que le Carthaginois pût se vanter d'avoir fait tomber dans ses embûches, & cela dans le tems que les armées Romaines prospéroient & reprenoient le dessus.

Après l'échange des provinces, les Siciliens ayant été introduits dans le Sénat, se plaignirent entre autres choses, que M. Claudius Marcellus les avoit traités avec la derniere inhumanité; qu'excepté les maisons dénuées de tout, & les temples dépouillés de tous leurs ornemens, il n'étoit rien resté dans Syracuse; qu'ils supplioient les Sénateurs d'avoir compassion de leur misere, & de leur faire rendre tout ce qui pourroit encore leur être restitué.

Après qu'ils eurent achevé ce discours plaintif, M. Valérius Lévinus leur ordonna de sortir de la salle, afin qu'on pût prendre les avis des Sénateurs. Mais, M. Claudius Marcellus prenant la parole: » Non, » non, dit-il, qu'ils demeurent, » afin que je réponde en leur » présence, puisque notre ré- » compense en faisant la guerre » pour vous, Messieurs, c'est » d'avoir pour accusateurs, » ceux que nous avons soumis » à votre Empire. Que Capoue » & Syracuse, prises dans une » même année, ayent la satis- » faction d'avoir cité à votre » tribunal leurs vainqueurs.»

Les députés rentrerent donc dans la salle, & M. Claudius Marcellus reprenant son discours: » Je n'ai pas assez ou- » blié la majesté du peuple Ro- » main, dit-il, ni la grandeur » de la place que j'occupe ac- » tuellement, pour abaisser un » Consul jusqu'à répondre aux » accusations de ces Grecs, » si c'étoit moi qui parusse ici » comme coupable. Mais, il » s'agit bien moins d'examiner » les traitemens dont j'ai usé à » leur égard, que la peine » qu'ils ont méritée par leur » révolte. Il n'y a point de » différence pour moi entre » avoir maltraité Syracuse dans » le tems présent, ou l'avoir » fait du tems d'Hiéron. Mais, » s'ils se sont révoltés contre » nous, s'ils ont poursuivi » nos Ambassadeurs les armes » à la main, s'ils nous ont fer- » mé les murailles & leurs por- » tes, & se sont servis des » armées des Carthaginois,

» pour se défendre contre nous, » peuvent-ils se plaindre d'a- » voir souffert des hostilités, » eux qui en ont exercé de si » réelles à notre égard ? L'obs- » curité même de ceux avec » qui l'on m'accuse d'avoir » traité, est une preuve que » je n'ai rejetté aucun de ceux » qui se sont présentés pour » rendre service à notre Ré- » publique. Avant que j'assié- » geasse Syracuse, j'ai fait tous » mes efforts pour conclure la » paix avec les Syracusains, » tantôt en leur envoyant des » Ambassadeurs, tantôt en me » trouvant en personne à des » conférences avec eux. Mais, » voyant qu'ils poussoient l'in- » solence jusqu'à outrager nos » Ambassadeurs & à m'insul- » ter moi-même, je me suis » vu obligé malgré moi d'avoir » recours à la force. C'est de- » vant Annibal & les Carthagi- » nois vaincus avec eux, qu'il » leur conviendroit de porter » leurs plaintes contre la sé- » vérité dont on a usé à leur » égard, & non pas devant le » Sénat du peuple vainqueur. » Pour moi je proteste que je » n'ai rien fait qui ne soit con- » forme aux loix de la guerre » & aux loix de l'équité. Que » vous autorisiez les arrange- » mens que j'ai cru devoir » prendre, c'est ce qui importe » beaucoup plus à la Républi- » que qu'à moi. J'ai rempli » mon devoir. C'est à vous de » prendre garde qu'en désap- » prouvant ou annullant ce que » j'ai fait, vous ne rendiez » les autres Généraux moins » ardens & moins zélés pour » le service de la Républi- » que. »

M. Claudius Marcellus, après avoir ainsi parlé, sortit du Sénat & alla au Capitole pour y faire les levées ; & les députés Siciliens se retirerent aussi. Alors M. Valérius Lévinus mit l'affaire en délibération. Les avis furent assez long-tems partagés. Plusieurs soutenoient avec T. Torquatus, qui avoit ouvert ce sentiment : » que les Géné- » raux de la République avoient » été chargés de faire la guerre » contre des Tyrans également » ennemis de Syracuse & de » Rome, & non contre Syracu- » se même ; que leur devoir » avoit été de la délivrer com- » me alliée, & non de la pren- » dre comme une ville enne- » mie ; & après l'avoir prise, » de lui rendre ses loix & sa » liberté, & non de la ravager. » Si Hiéron, cet ami & cet » allié si fidele, revenoit sur la » terre, oseroit-on lui montrer » d'un côté Syracuse à moitié » ruinée, & dénuée de tous » les ornemens, qui la déco- » roient de son tems ; & de » l'autre, Rome enrichie des » dépouilles de sa malheureuse » patrie ? »

Malgré ces déclamations véhémentes, qui avoient pour principe dans quelques-uns la compassion pour les Siciliens, dans d'autres l'envie contre M. Claudius Marcellus, l'arrêt

que le Sénat rendit fut pourtant assez modéré & assez favorable au Consul. On confirma ce qu'il avoit fait & réglé pendant la guerre & depuis sa victoire, & l'on en ordonna l'exécution. Le Sénat déclara qu'il prendroit soin des intérêts des Syracusains, & ordonna au consul M. Valérius Lévinus de leur accorder tous les soulagemens qui n'iroient point au détriment de la République.

On envoya sur le champ deux Sénateurs au Capitole, pour faire revenir M. Claudius Marcellus ; & les Siciliens étant aussi rentrés dans le Sénat, on lut en présence des parties intéressées, l'arrêt qui venoit d'être rendu. On congédia les députés de Syracuse, après leur avoir donné toutes les marques possibles d'amitié & de bienveillance. Mais, avant que de se retirer, ils se jetterent aux pieds de M. Claudius Marcellus, le priant & le conjurant de leur pardonner tout ce qu'ils avoient pu dire pour déplorer leurs malheurs & obtenir quelque soulagement en faveur de leur patrie, & de vouloir bien recevoir sous sa protection la ville de Syracuse, & en regarder les habitans comme ses cliens. Le Consul leur répondit avec beaucoup de bonté & de clémence. Les Syracusains, après le retour des députés, rendirent à M. Claudius Marcellus tous les plus grands honneurs dont ils purent s'aviser, établirent une fête qui portoit son nom, & qui subsistoit encore du tems de Cicéron, & ordonnerent par une loi expresse, que toutes les fois que M. Claudius Marcellus, ou quelqu'un de sa famille, viendroit à Syracuse, les Syracusains se couronneroient de chapeaux de fleurs, & offriroient en actions de graces des sacrifices aux Dieux. M. Claudius Marcellus, de son côté, se fit un honneur de les protéger, & ses descendans, tant que subsista son nom & sa famille, furent toujours les patrons de Syracuse.

Ainsi se termina, au contentement & à la gloire des deux parties, une affaire commencée avec une si grande vivacité, mais qui paroissoit cependant excitée, moins par le ressentiment de ceux de Syracuse, que par la jalousie de quelques Romains ennemis de M. Claudius Marcellus, comme Plutarque le dit clairement.

M. Claudius Marcellus marcha ensuite contre Annibal. Après s'être rendu maître de Salapie par intelligence, il prit de force Maronée & Meles sur les Samnites. Il y défit environ trois mille hommes qu'Annibal y avoit laissés en garnison, & abandonna à ses soldats tout le butin, qui fut assez considérable. Il y trouva aussi deux cens quarante mille boisseaux de bled, & cent dix mille boisseaux d'orge.

Ces avantages ne lui causerent pas tant de joie, qu'il ressentit de douleur pour la perte

que fit quelques jours après la République auprès de la ville d'Herdonée, lieu malheureux pour les Romains, qui y avoient déjà été battus deux ans auparavant par Annibal. M. Claudius Marcellus, sans être cependant trop effrayé de cette perte, écrivit au Sénat pour l'en informer. Il marqua en même-tems qu'il marchoit contre Annibal; & qu'ayant bien sçu, après la bataille de Cannes, rabattre l'orgueil que lui donnoit une victoire si complete, il sçauroit bien encore lui arracher la joie que lui inspiroit ce dernier avantage. En effet, il va chercher Annibal, & lui présente la bataille, l'action fut vive & longue, & l'avantage à peu près égal. Annibal se retire de nuit, & est suivi par le Consul, qui le joignit dans l'Apulie, auprès de Vénusium. Là ils passerent plusieurs jours à se harceler dans des actions où les Romains avoient toujours l'avantage, mais qui pouvoient plutôt passer pour de légeres escarmouches que pour de véritables combats. Annibal décampoit ordinairement pendant la nuit, & épioit l'occasion de tendre des pieges à son ennemi; mais, M. Claudius Marcellus s'attachoit à ne le suivre que de jour, & après avoir fait reconnoître soigneusement les lieux. C'est ainsi que se passa le reste de la campagne.

L'année suivante, le commandement de l'armée d'Italie fut continué à M. Claudius Marcellus. Ce Général persuadé qu'aucun autre Romain n'étoit plus capable que lui de tenir tête à Annibal, se mit en campagne dès que la terre put fournir des fourrages, & alla se présenter devant lui près de Canusium. Annibal tâchoit alors d'engager les habitans de cette ville à la révolte. Mais, dès qu'il sçut que M. Claudius Marcellus approchoit, il décampa. Le païs étoit tout découvert, & peu propre à des embûches. C'est ce qui l'obligea de chercher ailleurs des lieux remplis de bois, de défilés, & de côteaux. M. Claudius Marcellus le suivoit de près, campoit toujours à sa vue, & n'avoit pas plutôt achevé ses travaux, qu'il lui présentoit la bataille.

Annibal, content d'escarmoucher avec quelques petits détachemens de cavalerie & de frondeurs, ne croyoit pas qu'il fût de son intérêt de hazarder une bataille générale? Cependant, quelques précautions qu'il prit pour l'éviter, il se vit forcé d'en courir les risques; car, M. Claudius Marcellus, qui ne le quittoit point de vue, l'ayant atteint, se mit à attaquer de toutes parts ses travailleurs, & l'empêcha de se retrancher. Ainsi, ils en vinrent aux mains, & combattirent avec toutes leurs forces, jusqu'à ce que la nuit étant sur le point d'arriver, les sépara, sans que la victoire se fût encore déclarée. Ils se retrancherent fort à la hâte à cause du peu de jour qu'il leur res-

toit, & pafferent la nuit affez près les uns des autres.

Le lendemain, dès la pointe du jour, M. Claudius Marcellus rangea fon armée en bataille. Annibal accepta le défi, & avant que de commencer la charge, il exhorta fes foldats à bien faire. » Qu'ils fe fouvinffent de Trafimene & de Cannes, & rabattiffent la fierté d'un ennemi incommode, qui ne leur donnoit pas un moment de repos, qui les harceloit fans relâche dans leurs marches & dans leurs campemens, & ne leur laiffoit pas le tems de refspirer. Qu'il leur falloit voir tous les jours en même tems le lever du foleil, & l'armée des Romains en bataille. Que pour l'obliger à faire la guerre avec moins de vivacité, il falloit lui faire éprouver de nouveau la valeur des Carthaginois. » Animés par ces remontrances, & irrités d'ailleurs par l'acharnement d'un ennemi qui les tourmentoit fans ceffe, ils commencerent le combat avec une animofité extraordinaire. Après que l'action eut duré plus de deux heures, l'aîle droite des alliés commença à plier du côté des Romains. M. Claudius Marcellus, qui s'en apperçut, fit auffitôt avancer la douzieme légion à l'avant-garde. Mais, pendant que les uns lâchent pied fans fe reconnoître, & que les autres ne fe préfentent pour les remplacer qu'avec beaucoup de lenteur, tout le corps de bataille fut ébranlé & mis en défordre, & la crainte l'emportant fur la honte, tous prirent ouvertement la fuite. Il fut tué dans le combat environ deux mille fept cens, tant citoyens qu'alliés, & parmi eux quatre centurions Romains & deux tribuns légionnaires. On perdit quatre drapeaux de l'aîle droite des alliés, qui la premiere avoit fui, & deux de la légion qui avoit été envoyée pour prendre fa place.

Quand les foldats furent rentrés dans le camp, M. Claudius Marcellus les réprimanda d'un ton fi vif & fi févere, qu'ils furent encore plus fenfibles aux reproches de leur Général irrité, qu'à la douleur d'avoir combattu tout le jour avec défavantage. » Je rends graces aux Dieux immortels, dit-il, autant qu'on peut le faire après un fi mauvais fuccès, de ce que l'ennemi vainqueur n'eft pas venu attaquer notre camp, dans le tems que vous vous y retiriez avec tant de précipitation; car affurément la même terreur qui vous a fait quitter le champ de bataille, vous auroit fait abandonner votre camp. D'où peuvent donc venir cette frayeur & cette conftemation? Qui peut vous avoir fait oublier en fi peu de tems qui vous êtes, & quels font vos ennemis? Ne font-ce pas les mêmes que vous avez vaincus, & pourfuivis tant de fois pendant toute la campagne pré-

» cédente, que vous avez harcelés jour & nuit tout récemment, que vous avez fatigués par des escarmouches continuelles? Mais, j'ai tort d'exiger de vous, que vous souteniez la gloire de vos précédens avantages. Je ne vous remettrai ici devant les yeux que l'égalité du succès entre vous & vos ennemis dans le combat d'hier. C'étoit une grande honte pour vous cette égalité. Qui eût cru que vous fussiez capables de tomber encore plus bas, & de vous couvrir d'une ignominie encore plus grande? Quel changement peut-il être arrivé dans l'espace d'une nuit & d'un jour? Vos troupes ont-elles diminué? Celles des ennemis ont-elles augmenté? Pour moi, il ne me paroît pas que je parle à mes soldats, ou à des Romains. Je vois bien les mêmes hommes & les mêmes armes, mais ce ne sont plus les mêmes courages. Si vous n'aviez pas dégénéré de vous-mêmes, les Carthaginois vous auroient-ils vus fuir? Auroient-ils enlevé les drapeaux d'une seule compagnie, ou d'une seule cohorte? Ils pouvoient bien, jusqu'à présent, se vanter d'avoir taillé en pieces les légions Romaines; vous leur avez aujourd'hui procuré la gloire d'avoir vu des Romains tourner le dos devant eux. »

A ces paroles, ce ne fut qu'un cri de toute l'armée. Ils prierent M. Claudius Marcellus d'oublier ce qui s'étoit passé ce jour-là, & de mettre dans la suite leur courage à telle épreuve qu'il voudroit. » Oui, dit-il, » dès demain je vous mettrai à » l'épreuve, en vous menant » au combat, afin que vous ob» teniez la grace que vous de» mandez, victorieux plutôt » que vaincus. » En attendant, il commanda que l'on donnât du pain d'orge aux cohortes qui avoient perdu leurs drapeaux, & que les centurions des compagnies à qui ce déshonneur étoit arrivé, demeurassent pendant un tems marqué dans la grande place du camp, sans baudrier, leur épée nue à la main; ce qui étoit un genre de peine militaire, usité parmi les Romains; qu'au surplus ils fussent tous sous les armes dès le lendemain matin, tant la cavalerie que l'infanterie. Alors, il les congédia bien mortifiés, mais avouant qu'ils avoient bien mérité la réprimande qu'on venoit de leur faire; que ce jour-là il n'y avoit eu dans toute l'armée d'homme & de Romain que leur Général; & que pour lui faire oublier leur faute, il falloit ou vaincre, ou mourir.

Le lendemain, ils se trouverent tous sous les armes suivant l'ordre de M. Claudius Marcellus. Ce Général loua la contenance & la disposition où il les voyoit, & déclara qu'il placeroit aux premiers rangs ceux qui avoient commencé à fuir, & les cohortes qui avoient per-

du leurs drapeaux ; tous l'avoient demandé avec instance comme une grace. Il les avertit au reste qu'il falloit combattre & vaincre, & faire ensorte que la nouvelle de leur victoire arrivât à Rome, aussitôt que celle de leur défaite & de leur fuite. Il leur ordonna ensuite de prendre de la nourriture, afin d'avoir assez de vigueur pour soutenir le combat s'il duroit longtems. Après avoir dit & fait tout ce qui étoit capable d'animer le courage des soldats, il les mena au combat.

Quand Annibal vit qu'ils venoient le chercher : » Ce M. » Claudius Marcellus, dit-il, » est un étrange homme ! Il ne » peut supporter, ni la bonne, » ni la mauvaise fortune. Vain» queur il nous pousse l'épée » dans les reins ; vaincu, il re» vient au combat avec plus de » fierté qu'auparavant. » Après avoir dit ces paroles, il fit sonner la charge, & vint à la rencontre des Romains. Le combat fut bien plus opiniâtre que la veille, les Carthaginois faisant tous leurs efforts pour conserver l'avantage du jour précédent, & les Romains pour effacer la honte de leur défaite.

M. Claudius Marcellus avoit placé sur les deux aîles de la premiere ligne les troupes qui avoient mal fait leur devoir le jour précédent ; elles étoient commandées par L. Cornélius Lentulus & C. Claudius Néron. Pour lui, il s'étoit réservé le corps de bataille, afin d'être témoin de tout ce qui se passeroit, & en état d'animer ses troupes. Annibal avoit mis à la premiere ligne les Espagnols, qui étoient l'élite de son armée, & en faisoit la principale force. Mais, voyant que le combat demeuroit trop long-tems douteux, il fit conduire les éléphans vers le front de la bataille, espérant qu'ils pourroient causer quelque désordre parmi les ennemis. En effet, ils porterent le trouble parmi les enseignes & dans les premiers rangs ; & ils écraserent ou mirent en fuite tous ceux qui se trouverent d'abord à leur rencontre. La déroute auroit été plus grande, si C. Décimus Flavus, tribun légionnaire, ayant saisi l'étendard de la premiere compagnie des Hastaires, n'eût ordonné aux soldats de cette compagnie de le suivre. Il les mena dans l'endroit où ces bêtes énormes ramassées en un peloton causoient beaucoup de ravage, & leur commanda de lançer contre elles leurs javelots. Il n'y en eût pas un qui ne portât, étant jetté de si près contre de grosses masses d'animaux pressés les uns contre les autres. Ils ne furent cependant pas tous blessés ; mais, ceux qui sentirent la pointe de ces traits enfoncés dans leurs corps, prenant la fuite, & dans cet état n'étant pas moins redoutables à leurs gens qu'aux ennemis, entraînerent aussi ceux qui étoient sans blessures. Alors, tous les soldats Romains qui se trouverent

à portée, coururent, à l'exemple des premiers, après cette troupe fugitive, & accablerent de traits tous les éléphans qu'ils purent joindre. Ces animaux se jetterent donc sur les Carthaginois avec beaucoup de furie, & firent parmi eux plus de ravage qu'ils n'en avoient fait parmi les Romains, d'autant que la peur a bien plus de pouvoir sur eux, & les emporte avec beaucoup plus de violence, que ne le font la voix & la main de ceux qui les gouvernent.

L'infanterie Romaine s'avança aussitôt contre les Carthaginois, dont les éléphans avoient rompu les rangs, & n'eut pas de peine à mettre en fuite des gens qui avoient perdu de vue leurs drapeaux, & qui ne pouvoient plus se rallier. Alors, M. Claudius Marcellus détacha après eux sa cavalerie, qui les poursuivit jusqu'aux portes de leur camp, où ils rentrerent avec peine pleins de frayeur & de consternation. Pour surcroît de malheur, deux éléphans étoient tombés morts au milieu de la porte même; & comme ils en fermoient l'entrée, les soldats étoient obligés de se jetter dans le fossé, & de sauter par dessus la palissade pour se sauver. Aussi ce fut-là qu'il s'en fit un plus grand carnage. Il y eut environ huit mille soldats & cinq éléphans de tués. Cette victoire couta cher aux Romains. Les deux légions perdirent environ dix-sept cens hommes, & les alliés plus de treize cens, sans parler d'un grand nombre de blessés, tant des citoyens que des alliés. Mais, la terreur du nom d'Annibal étoit encore alors si grande parmi les Romains, que l'on pouvoit regarder comme un exploit éclatant d'avoir réduit ses troupes à prendre la fuite, quoique cet avantage fût acheté par une perte considérable.

Annibal décampa dès la nuit suivante. M. Claudius Marcellus auroit bien voulu le poursuivre, mais la multitude de ses blessés l'en empêcha. Cependant, il étoit en mauvais renom à Rome, depuis qu'il avoit été battu par les Carthaginois. C. Publicius Bibulus, tribun du peuple, étoit son ennemi déclaré. Par les déclamations continuelles dont il faisoit retentir toutes les assemblées, depuis la journée où M. Claudius Marcellus avoit été maltraité par Annibal, il l'avoit déjà décrié dans l'esprit de la populace; & l'on ne parloit pas moins que de le dépouiller de son emploi, lorsque ses amis obtinrent qu'il laissât un de ses Lieutenans à Vénusium pour y commander en sa place, pendant qu'il viendroit à Rome se justifier des accusations que l'on formoit contre lui en son absence.

Cette affaire se traita dans le Cirque Flaminien avec un grand concours du peuple & de tous les ordres de la République. Le Tribun du peuple attaqua, non-seulement M. Claudius Marcellus, mais tout le corps des No-

bles. Il leur reprochoit que c'étoit par leurs artifices & leurs délais affectés qu'Annibal demeuroit depuis dix ans dans l'Italie, & sembloit s'en être mis en possession par un séjour plus long qu'il n'en avoit jamais fait à Carthage ; que le peuple Romain étoit bien récompensé d'avoir continué le commandement à M. Claudius Marcellus, dont l'armée deux fois battue par l'ennemi se donnoit du bon tems & vivoit à l'aise pendant tout l'été, à l'ombre des murs & des maisons de Vénusium. M. Claudius Marcellus répondit en peu de mots & avec beaucoup de noblesse, se contentant de rapporter modestement ses principales actions, dont le simple récit, sans réflexion & sans autres preuves, étoit pour lui une pleine apologie. Mais, les premiers & les plus considérables d'entre les citoyens prirent hautement sa défense, & parlerent en sa faveur avec beaucoup de force & de liberté. Ils exhorterent le peuple à ne pas juger plus mal de M. Claudius Marcellus que leurs ennemis mêmes, en l'accusant de lâcheté lui qui étoit le seul de leurs Généraux qu'Annibal évitoit avec soin, & contre lequel il persévéroit à fuir le combat avec autant d'empressement, qu'il en avoit à le chercher contre tous les autres.

Le jugement ne fut pas douteux. Non-seulement la proposition que faisoit le Tribun d'ôter le commandement à M. Claudius Marcellus fut rejettée, mais dès le lendemain toutes les centuries le créerent Consul d'un commun consentement, & lui donnerent pour collegue T. Quintius Crispinus.

Ce dernier partit aussitôt pour aller prendre le commandement de l'armée qui avoit servi l'année précédente sous les ordres de Q. Fulvius Flaccus. Mais, M. Claudius Marcellus étoit retenu dans la ville par différens scrupules qui lui donnoient de l'inquiétude. Entr'autres, le dessein qu'il avoit de faire la dédicace de la chapelle qu'il avoit vouée à l'Honneur & à la Vertu, pendant la guerre de Gaule, lorsqu'il étoit sur le point de combattre les ennemis auprès de Clastidium, étoit arrêté par les Pontifes, qui soutenoient qu'une seule chapelle ne pouvoit être dédiée à deux Dieux tout-à-la-fois ; parce que si elle venoit à être frappée du tonnerre, ou qu'il y arrivât quelqu'autre prodige, il ne seroit pas aisé d'en faire l'expiation, tant qu'on ignoreroit à quel Dieu le sacrifice devoit s'adresser, l'usage n'étant pas d'offrir une même victime à deux Divinités, à moins qu'on ne fût certain qu'elles y avoient un égal droit. Ainsi, on bâtit à la hâte une nouvelle chapelle à la Vertu ; & cependant ce ne fut pas M. Claudius Marcellus qui en fit la dédicace. Car, il fut obligé d'aller à Vénusium, avec des recrues, se mettre à la tête de l'armée qu'il y avoit laissée l'année précédente.

Son

Son Collegue étant venu le joindre, ils camperent séparément entre Vénusium & Bantia, ne laissant entr'eux qu'environ une lieue d'intervalle. Annibal, quittant le païs des Locriens, s'approcha de leur armée. Les Consuls, d'un caractere également vif & bouillant, mettoient presque tous les jours leurs troupes en bataille, ne doutant point qu'ils ne pussent terminer heureusement la guerre, si Annibal osoit hazarder le combat contre les deux armées Consulaires jointes ensemble. C'est de quoi le général Carthaginois étoit bien éloigné. Il se renfermoit uniquement dans les ruses, qui avoient coutume de lui réussir, & il ne songea qu'à dresser des embûches à ses ennemis.

Comme il ne se donnoit que de légers combats entre les deux armées, où les deux partis avoient alternativement l'avantage, les Consuls crurent que l'on pourroit pendant cette espèce d'inaction, former le siege de Locres; & pour cela, ils ordonnerent à une partie des troupes qui étoient en garnison à Tarente d'aller investir Locres par terre, pendant que le Préteur de Sicile L. Cincius l'assiégeroit par mer. Annibal, averti de ce qui se passoit, détacha trois mille hommes de pied & deux mille cavaliers, à qui il ordonna d'aller se mettre en embuscade sur le chemin de Tarente à Locres dans un vallon au dessous de Pétilie. Les Romains, qui n'avoient point envoyé à la découverte, donnerent dans ce piege. Les ennemis leur tuerent sur la place environ deux mille hommes, & en firent deux cens prisonniers. Le reste ayant pris la fuite se dispersa dans la campagne & dans les bois, & regagna Tarente.

Il y avoit entre le camp des Carthaginois & celui des Romains, une éminence couverte de broussailles & de cavités. Les Romains s'étonnoient comment Annibal, étant arrivé le premier à un endroit si commode, ne l'avoit pas occupé; mais c'est cela même qui auroit dû leur être suspect. Il y avoit envoyé pendant la nuit quelques escadrons Numides, avec ordre de se tenir cachés pendant le jour dans le milieu du bois sans remuer en aucune façon, de peur que les Romains ne les apperçussent, ou que la lueur de leurs armes ne les trahît. Dans le camp de M. Claudius Marcellus on pensoit & l'on parloit de la maniere la plus capable de favoriser le dessein de l'ennemi. On disoit hautement qu'il falloit se saisir de cette colline & s'y fortifier, parce que si Annibal les prévenoit, ils auroient l'ennemi au dessus de leurs têtes. Le consul M. Claudius Marcellus fut frappé de ces discours, & s'adressant à son Collegue: » Que n'allons-nous nous-mêmes sur le » lieu, dit-il, avec un petit » nombre de cavaliers? Quand » nous aurons examiné ce pos-

» te de nos propres yeux, nous » serons plus sûrs du parti qu'il » nous faudra prendre. » T. Quintius Crispinus y consentit, & sur le champ ils partirent avec deux cens vingt cavaliers, tous Étrusques, excepté quarante qui étoient de Frégelles. M. Claudius Marcellus, fils du Consul, & d'autres Officiers, les accompagnerent. Les ennemis avoient placé un soldat, qui, sans être vu des Romains, découvroit tous les mouvemens qui se faisoient dans leur armée. Cette sentinelle ayant donné son signal, ceux qui étoient en embuscade laissent approcher M. Claudius Marcellus, jusqu'au pied du tertre. Ils eurent même l'attention de ne point quitter leur poste, que leurs camarades n'eussent fait un circuit, les uns à droite, les autres à gauche, pour enfermer les ennemis par derriere. Alors, ils se leverent, & tous ensemble, en poussant de grands cris, vinrent fondre sur le détachement des Romains. Les Consuls, voyant qu'il leur étoit également impossible de gagner la hauteur dont les ennemis étoient maîtres, & de retourner en arriere étant enveloppés de tous côtés, prirent le parti de se défendre courageusement; & ils auroient plus long-tems disputé la victoire, si la fuite des Étrusques n'eût jetté la frayeur parmi les autres. Cependant, les Frégellans, abandonnés de leurs compagnons, ne cesserent point de combattre, tant que les Consuls à leur tête les animerent par leurs discours & par leur exemple. Mais, lorsqu'ils virent qu'ils étoient blessés l'un & l'autre, & que M. Claudius Marcellus même, après avoir été percé d'un coup de lance, étoit tombé mourant de dessus son cheval, alors le peu qui restoit prit la fuite avec T. Quintius Crispinus, percé lui-même de deux javelots. M. Claudius Marcellus fut tué l'an de Rome 544, & 208 avant Jesus-Christ.

Observations sur son caractere, & sur sa mort.

On ne peut lui refuser l'honneur d'avoir été un des plus grands capitaines Romains. Q. Fabius Maximus & lui contribuerent également, quoique par des voies bien différentes, à sauver la République; & c'est avec raison que l'un fut appellé le bouclier & l'autre l'épée de Rome. Q. Fabius Maximus, d'un caractere ferme & constant, ne se départit jamais du plan qu'il forma d'abord, absolument nécessaire, au moins dans les commencemens, pour rétablir les affaires, & pour rendre peu à peu la confiance aux troupes découragées; & semblable à une riviere qui coule sans bruit, & qui gagne toujours du terrein, il s'appliqua & réussit à miner insensiblement les forces d'un ennemi, fier des victoires qu'il avoit remportées. M. Claudius Marcellus au contraire, d'une valeur vive & brillante, fit succéder

à la consternation dont les Romains étoient saisis depuis longtems, l'impatience de combattre, & leur éleva le courage jusqu'à les porter non-seulement à ne pas céder facilement la victoire, mais à la disputer opiniâtrément, ensorte qu'Annibal rencontroit à tous momens M. Claudius Marcellus comme un torrent impétueux, qui renversoit tous ses desseins, & ruinoit toutes ses entreprises. Ainsi, la fermeté & la constance de l'un à se tenir toujours sur la défensive, mêlée à l'audace & à la vivacité de l'autre qui hazardoit tout, fut le salut de Rome.

Mais, il faut avouer que si la gloire de leur vie a été à peu près égale, quoique par un genre de mérite tout différent ; la fin de M. Claudius Marcellus paroît donner l'avantage à la sage lenteur de Q. Fabius Maximus. Cette mort, déplorable par toutes sortes d'endroits, l'est sur-tout en ce qu'on peut lui reprocher d'avoir exposé au danger de périr sa personne, celle de son Collegue, & en même-tems toute la République, par une vivacité qui ne convenoit ni à son âge, [il avoit plus de soixante ans,] ni à la prudence qu'il devoit avoir acquise depuis tant d'années qu'il faisoit la guerre. Quand la présence d'un Commandant est nécessaire, ou d'un grand poids pour le succès d'une action importante & décisive, il doit pour lors payer de sa personne. Mais, lorsque l'avantage qui reviendra de la victoire n'est que médiocre, ou qu'il hazarde tout en s'exposant, ce n'est plus bravoure, mais témérité & bravade. Il doit se souvenir qu'il y a une extrême différence entre un Général & un simple soldat. Il ne s'exposera que comme il convient à un Général ; comme la tête, & non comme la main ; comme celui qui doit donner les ordres, & non comme ceux qui doivent les exécuter. Euripide dit dans une de ses pièces, que si un Général doit mourir, ce doit être en laissant sa vie entre les mains de la vertu, comme pour faire entendre qu'il n'y a point de véritable valeur sans sagesse & sans prudence, & que la vertu seule, non un vain désir de gloire, a droit sur la vie d'un Général, parce que le premier devoir du courage est de sauver celui qui sauve les autres. Aussi Appien remarque-t-il qu'Annibal le loua comme soldat, & le blâma fort comme Capitaine.

MARCELLUS [M. Claudius], *M. Claudius Marcellus*, M. Κλαύδιος Μαρκελλος, (a) fils du précédent, fut blessé dans cette malheureuse journée, où son pere perdit la vie, l'an de Rome 544, & 208 avant Jesus-Christ. Il servoit alors en qualité de Tribun des soldats. Il fit dans la suite la dédicace

(a) Tit. Liv. L. XXVII. c. 26, 27. L. XXIX. c. 11, 20.

fin dans le canton où étoit campé son Collegue. Dès qu'ils eurent joint leurs armées, ils désolerent tout le territoire des Boiens, jusqu'à la ville de Felsine; & incontinent après cette ville elle-même & tous les autres forts, ainsi que tous les habitans du païs se rendirent, à l'exception d'une troupe de jeunes gens qui avoient pris les armes pour piller, & qui alors s'étoient disperſés dans des forêts inacceſſibles. De-là les deux Conſuls paſſerent avec leurs troupes dans le païs des Liguriens. Les Boiens, dans l'eſpérance d'attaquer à leur avantage, l'arriere-garde des Romains, qu'ils comptoient devoir marcher avec négligence comme des gens qui croyent l'ennemi loin d'eux, les ſuivirent par des défilés inconnus. Mais n'ayant pu les atteindre, ils paſſerent promptement le Pô avec leurs vaiſſeaux; & après avoir ravagé le païs des Leves & des Libuens, comme ils s'en retournoient par les extrêmités de la Ligurie, avec le butin qu'ils avoient fait dans la campagne, ils furent rencontrés par l'armée Romaine. Le combat ſe livra entr'eux plus promptement, & fut ſoutenu de part & d'autre avec plus de chaleur, que s'ils y euſſent préparé leurs courages, & que les deux partis euſſent choiſi le tems & le lieu les plus convenables. En cette occaſion on remarqua ſenſiblement que dans la guerre la colere fait la plus grande partie de la valeur; car, les Romains ſongeant beaucoup moins à vaincre qu'à ſe venger, s'abandonnerent tellement à leur reſſentiment, qu'à peine laiſſerent-ils échapper un ennemi qui pût annoncer la défaite de leurs compagnons. Quand on eut reçu à Rome les lettres des Conſuls qui apportoient la nouvelle de ces heureux ſuccès, le Sénat ordonna que pendant trois jours on rendît aux Dieux des actions de graces, dans tous les Temples. Peu de tems après, M. Claudius Marcellus revint à Rome, où le triomphe lui fut décerné d'un conſentement unanime de tous les Sénateurs, ſur les Inſubriens & les habitans du païs de Côme. Il en fit la cérémonie avant que de ſortir de charge. Comme il n'avoit pas été heureux dans le païs des Boiens, il laiſſa à ſon Collegue l'eſpérance de triompher de ces peuples qu'il avoit vaincus. Il fit porter dans ſon triomphe quantité de dépouilles ſur les chars mêmes qu'il avoit pris aux ennemis, un grand nombre d'étendards, trois cens vingt mille as, & deux cens trente-quatre mille deniers d'argent aux armes de la République. Il fit diſtribuer à chaque fantaſſin quatre vingts as, le double aux cavaliers, & le triple aux Centurions.

Il fut élu Pontife peu de tems après, en la place de C. Sempronius Tuditanus, qui venoit de mourir. Trois ans après, il ſervit en qualité de Lieute-

nant, sous les ordres du Consul L. Cornélius Mérula. Ce Général, ayant remporté une victoire sur les Boiens, en écrivit au Sénat en attendant qu'il pût se rendre à Rome. Mais, ses lettres exciterent une dispute dans l'assemblée par la comparaison qu'on en fit avec celles que M. Claudius Marcellus avoit écrites à un grand nombre de Sénateurs, dans lesquelles il leur faisoit entendre que si l'on avoit eu l'avantage dans le combat de Modene, c'étoit à la fortune du peuple Romain, & à la valeur des soldats, qu'on en étoit redevable; & que si on avoit perdu tant de soldats, & qu'on eût manqué à exterminer entiérement les ennemis, comme on le pouvoit aisément, c'étoit au Consul qu'il falloit s'en prendre. Car, il auroit sauvé la vie à la plupart de ceux qui avoient été tués, s'il n'eût point attendu si tard à tirer du corps de réserve, les troupes qu'il avoit enfin envoyées à leur secours; & la défaite des ennemis auroit été entiere, s'il eût permis plutôt à la cavalerie des légions de les poursuivre. Ces lettres nuisirent à L. Cornélius Mérula.

M. Claudius Marcellus se mit sur les rangs pour briguer la Censure, l'an 189 avant Jesus-Christ, & il l'emporta sur un grand nombre de Candidats. On lui associa T. Quintius Flamininus. Ce fut M. Claudius Marcellus qui ferma le lustre, en conséquence de la préférence que le sort lui avoit donnée sur son Collegue. Le nombre des citoyens montoit à deux cens cinquante-huit mille trois cens huit chefs de famille.

M. Claudius Marcellus mourut l'an 177 avant Jesus-Christ. Son fils M. Claudius Marcellus le remplaça dans la dignité de Pontife.

MARCELLUS [M. CLAUDIUS], *M. Claudius Marcellus*, Μ. Κλαύδιος Μάρκελλος, (a) fut créé Préteur, l'an de Rome 567, & 185 avant Jesus-Christ.

MARCELLUS [M. CLAUDIUS], *M. Claudius Marcellus*, Μ. Κλαύδιος Μάρκελλος, (b) fut élu Préteur, l'an de Rome 573, & 169 avant Jesus-Christ. On lui donna l'Espagne pour département.

MARCELLUS [M. CLAUDIUS], *M. Claudius Marcellus*, Μ. Κλαύδιος Μάρκελλος, (c) fut nommé Préteur, l'an 188 avant Jesus-Christ, & eut la charge de rendre la justice aux citoyens de Rome. Ce fut par ses ordres, que L. Minucius Myrtilus & L. Manlius furent livrés par les Féciaux aux Ambassadeurs des Carthaginois qui les accusoient de les avoir maltraités, & emmenés à Carthage.

Cinq ans après, M. Claudius Marcellus fut créé Consul avec

(a) Tit. Liv. L. XXXIX. c. 22.
(b) Tit. Liv. L. LXIII. c. 11, 14, 15.
(c) Tit. Liv. L. XXXVIII. c. 35, 42. L. XXXIX. c. 44, 45, 54. & *seq.* L. XLIV. c. 18.

Q. Fabius Labéon. On leur donna pour département la Ligurie. Avant que d'y arriver, M. Claudius Marcellus envoya un courier au proconsul L. Porcius pour lui ordonner de s'avancer avec ses légions vers la nouvelle ville des Gaulois; & dès que le Consul parut, ces Barbares se rendirent à lui. Ils étoient au nombre de douze mille, n'ayant la plupart d'autres armes, que celles qu'ils avoient enlevées dans les campagnes. Ils eurent beaucoup de peine à se résoudre à les lui rendre, aussi-bien que les autres effets, ou qu'ils avoient pillés dans le païs, ou qu'ils avoient apportés avec eux. Aussi envoyerent-ils des Ambassadeurs à Rome pour s'en plaindre.

M. Claudius Marcellus, après avoir pacifié sa Province, entreprit de porter la guerre dans l'Istrie, ayant préalablement envoyé des Ambassadeurs au Sénat, pour lui demander la permission d'y faire passer ses légions, ce qui lui fut accordé. Il mourut l'an 169 avant Jesus-Christ. Comme il étoit alors Décemvir, il fut remplacé dans cette dignité par Cn. Octavius.

MARCELLUS [M. CLAUDIUS], *M. Claudius Marcellus*, M. Κλαύδιος Μάρκελλος, (a) parvint trois fois au Consulat. La premiere fois, ce fut l'an de Rome 586, & 166 avant Jesus-Christ, & il eut pour collegue C. Sulpicius Gallus. La seconde fois, ce fut l'an de Rome 597, & 155 avant Jesus-Christ. Il géra alors le Consulat avec P. Cornélius Scipion Nasica. La troisieme fois enfin, ce fut l'an de Rome 600, & 152 avant Jesus-Christ, & on lui donna pour collegue L. Valérius Flaccus.

M. Claudius Marcellus eut cette derniere année l'Espagne pour département; mais, il n'eut pas de grands succès contre les Celtibériens. Il reprit pourtant la ville d'Ocilis, de qui il exigea des ôtages & trente talens d'argent. Comme il se préparoit à mettre le siege devant Nergobrix, les habitans députerent vers lui pour lui demander la paix à telles conditions qu'il lui plairoit leur imposer. Il leur répondit qu'ils n'avoient point de paix à espérer, à moins que les Arvaques & les Celtibériens surnommés *Belli*, ne se joignissent à eux pour faire la même demande. Ces peuples n'eurent pas de peine à y consentir. Le Consul leur accorda une treve, pour leur donner le tems d'aller se présenter au Sénat. D'autres peuples, alliés des Romains, envoyerent aussi à Rome leurs députés, pour s'opposer à la demande des premiers, ne croyant être en sûreté qu'à l'abri des armes Romaines.

M. Claudius Marcellus passa les quartiers d'hiver dans un lieu appellé Cordube, situé sur le fleuve Bétis, en un païs ex-

(a) Cicer. in L. Pison. c. 34. Roll. Hist. Rom. T. V. p. 31, 104, 105.

trêmement fertile. Il agrandit la place, & la fortifia, de sorte qu'il en a été regardé comme le fondateur ; & telle est l'origine de la colonie de Cordoue.

Sous son premier Consulat, M. Claudius Marcellus avoit fait la guerre contre les Gaulois, avec un heureux succès. Il eut une fin bien malheureuse s'étant noyé en Afrique.

MARCELLUS [CLAUDIUS], *Claudius Marcellus*, Κλαύδιος Μάρκελλος, (a) Lieutenant de C. Marius, eut beaucoup de part à la défaite des Teutons, arrivée l'an 102 avant Jesus-Christ.

MARCELLUS [C.] ESERNINUS, *C. Marcellus Æserninus*, Γ. Μάρκελλος Αἰσερνῖνος, (b) rendit des services importans à la Sicile. Les Tyndaritains en particulier, pour lui témoigner leur reconnoissance, lui firent ériger une statue dans leur ville. Cicéron fait mention de ce C. Marcellus Eserninus en plusieurs endroits.

MARCELLUS [M. CLAUDIUS], *M. Claudius Marcellus*, M. Κλαύδιος Μάρκελλος, (c) personnage recommandable par sa naissance, par sa vertu, par son courage & par son éloquence.

Ayant été élevé au Consulat avec Ser. Sulpicius Rufus, l'an 51 avant Jesus-Christ, il fit le premier acte d'hostilité contre Jules César. On croit que ce fut de concert avec Cn. Pompée. Quoi qu'il en soit, M. Claudius Marcellus, qui avoit l'ame haute & courageuse, publia une ordonnance par laquelle il annonçoit qu'il mettroit en délibération une affaire d'où dépendoit le salut public ; & en conséquence il proposa au Sénat assemblé de révoquer Jules César, & de lui ordonner de quitter le Gouvernement des Gaules au premier Mars de l'année où l'on alloit entrer ; & en même-tems de l'astreinde à demander le Consulat en personne, & non pas par procureur. C'étoit porter de rudes coups à Jules César ; & il étoit ruiné, si les deux points de la proposition du Consul eussent pu passer & avoir leur exécution. Cn. Pompée lui-même, toujours dissimulé, toujours porté à tergiverser dans les choses qu'il souhaitoit le plus, affectoit de dire que M. Claudius Marcellus alloit trop loin, & qu'il ne convenoit pas de faire un affront sanglant à un homme tel que Jules César, dont les exploits étoient si glorieux & si utiles à la République.

Véritablement M. Claudius Marcellus outroit son zele, & dans certaines occasions il montroit de l'animosité & de l'aigreur. Jules César avoit fait donner à la ville de Côme dans la Gaule Cisalpine, le droit du Latium, en vertu duquel ceux qui y avoient exercé la premiere

(a) Plut. Tom. I. p. 417.

(b) Cicer. in Verr. L. VI. c. 78. & seq.

(c) Dio. Cass. pag. 148. & seq. Crév. Hist. Rom. Tom. VII. p. 250, 262, 263, 341. & suiv.

Magiſtrature devenoient citoyens Romains. M. Claudius Marcellus voulut priver de ce droit, les habitans de Côme, prétendant qu'il leur avoit été accordé ſans cauſe légitime, & qu'ils n'en étoient redevables qu'à la ſeule ambition de Jules Céſar, & au déſir qu'il avoit de ſe faire des créatures. Peut-être en cela avoit-il raiſon. Mais, il alla juſqu'à faire battre de verges un citoyen de cette ville, qui en avoit été premier Magiſtrat, en lui ordonnant d'aller montrer à Jules Céſar les marques des coups qu'il avoit reçus. On ſçait que les citoyens Romains étoient exempts de ſouffrir jamais un pareil traitement. Ainſi, M. Claudius Marcellus par cette action anéantiſſoit les privileges de la colonie fondée par Jules Céſar. Mais, qu'y gagnoit-il? C'étoit une inſulte faite de gaieté de cœur & ſans aucun fruit.

Après la bataille de Pharſale, il ſe retira à Mitylene, & là il ſe livra plus que jamais à l'étude de l'Éloquence & de la Philoſophie, prenant même les inſtructions du philoſophe Cratippe, qui eſt aſſez connu par les éloges que Cicéron lui donne en pluſieurs endroits. Comme M. Claudius Marcellus avoit l'ame grande, la Philoſophie ne fut pas pour lui une ſpéculation ſtérile; elle l'aida à ſoutenir ſa diſgrace avec fermeté, & à trouver dans la droiture & dans la pureté de ſes intentions de quoi ſe conſoler des évenemens. M. Brutus, parlant comme interlocuteur dans un des dialogues de Cicéron, témoigne avoir admiré ſa conſtance. Mais, il s'en étoit exprimé plus au long & avec plus d'énergie dans un de ſes propres ouvrages, dont Séneque nous a conſervé quelques traits tout-à-fait mémorables. » J'ai vû, diſoit-il, M. » Claudius Marcellus dans ſon » exil de Mitylene, jouiſſant » de tout le bonheur que com» porte la nature humaine, & » plus paſſionné que jamais pour » les belles connoiſſances. Auſſi » en m'éloignant de lui, je n'ai » pas cru quitter un exilé, mais » aller moi-même en exil. » Il ajoutoit que Jules Céſar avoit paſſé devant Mitylene ſans s'y arrêter, parce qu'il n'auroit pu ſoutenir la vue d'un homme de ce mérite, réduit à une ſituation ſi peu digne de lui. » Quelle » gloire pour M. Claudius Mar» cellus, s'écrie Séneque, que » dans ſon exil il ait fait envie » à M. Brutus & honte à Jules » Céſar! L'un & l'autre ils lui » ont rendu un témoignage bien » honorable. M. Brutus n'a pu » qu'avec une extrême douleur » revenir ſans lui à Rome, & » Jules Céſar en a rougi. » Ce fut lorſque Jules Céſar revenoit d'Aſie après avoir vaincu Pharnace, que M. Brutus qui l'accompagnoit, vit M. Claudius Marcellus à Mitylene.

Ce grand homme paroiſſoit réſolu de paſſer tranquillement le reſte de ſes jours dans cette retraite, ſe conſolant avec les

lettres & la Philosophie. Les instances réitérées de son frere C. Marcellus, & les lettres pressantes de Cicéron, ébranlerent sa constance, & le forcerent enfin à consentir que l'on fît des démarches auprès du vainqueur, pour lui obtenir la liberté de revenir à Rome.

Un jour donc que le Sénat étoit assemblé, & présidé par le Dictateur, Pison beau-pere de Jules César entama la matiere, & fit le premier mention du retour de M. Claudius Marcellus. Aussitôt le frere de cet illustre exilé se jetta aux pieds de Jules César; & en même-tems tout le Sénat s'étant levé vint à l'appui, & supplia son chef de rendre à la compagnie un de ses membres les plus distingués & les plus estimables. Jules César prit d'abord un ton sévere; il se plaignit de l'aigreur & de l'animosité que M. Claudius Marcellus avoit témoignées contre lui. Mais, lorsqu'on ne s'attendoit qu'à un refus, il ajouta que quelque sujet qu'il eût d'être mécontent personnellement de celui dont on lui demandoit le rappel, il ne pouvoit résister au vœu unanime du Sénat.

Cicéron, qui étoit présent, fut charmé. Ce jour lui parut le premier beau jour de la République, depuis le malheur des guerres civiles; & dans l'enthousiasme qui le saisit, il prononça cette belle harangue, que tout le monde connoît, que tous les siecles ont admirée, & dans laquelle en faisant l'éloge des exploits de Jules César, il éleve sa clémence & sa générosité au-dessus de la gloire de tous ses triomphes.

Ce discours dut faire d'autant plus de plaisir à Jules César, que jusques-là Cicéron s'étoit obstiné à un silence de tristesse, qui pouvoit aisément être pris pour une improbation de tout ce qui se passoit actuellement. Ce soupçon n'eût été que trop bien fondé; & notre Orateur, qui pensoit qu'il étoit important pour lui de l'effacer, prodigue à pleines mains les louanges à celui dont il craignoit le ressentiment caché. Il avoit pour maxime, que le Sage doit s'accommoder au tems; & dans la harangue dont nous parlons, il pousse bien loin les conséquences de ce principe, puisqu'il y fait parade d'un tendre attachement pour Jules César, & d'un zele pour la conservation de ses jours, qui l'engageroit à se mettre entre lui & les coups qu'on voudroit lui porter; langage bien différent des sentimens de son cœur, & absolument démenti par la joie excessive & démesurée que lui causa la mort funeste de l'oppresseur de la patrie.

M. Claudius Marcellus ne put pas jouir du bienfait de Jules César. En revenant à Rome s'étant arrêté à Athenes, il y fut assassiné par un malheureux qui lui étoit attaché depuis fort long-tems, & qui ensuite se tua lui-même. La cause, qui porta ce scélérat à une telle fureur, n'a pas été bien connue. Mais,

Cicéron a pris soin de justifier Jules César, sur qui quelques-uns voulurent jetter des soupçons.

MARCELLUS [C. CLAUDIUS], *C. Claudius Marcellus*, Γ. Κλαύδιος Μάρκελλος, (a) frere du précédent, fut élevé au Consulat avec L. Cornélius Lentulus l'an de Rome 703, & 49 avant Jesus-Christ. Il ne fut pas moins ennemi de Jules César que son frere.

MARCELLUS [C. CLAUDIUS], *C. Claudius Marcellus*, Γ. Κλαύδιος Μάρκελλος, (b) cousin des deux précédens, fut créé Consul avec L. Émilius Paulus l'an 50 avant J. C. Jules César voulut tenter de le gagner; mais, il le trouva inaccessible à la corruption, ensorte qu'il fut constamment attaché au parti de Cn. Pompée.

Dans une assemblée du Sénat, où l'on délibéroit sur les prétentions respectives de Jules César & de Cn. Pompée, C. Claudius Marcellus tourna la proposition d'une façon conforme à ses vues, & demanda les avis séparément sur Cn. Pompée & sur Jules César. Le très-grand nombre opina pour donner un successeur à Jules César, & quand il fut question de Cn. Pompée, on lui laissoit le commandement. Mais, C. Scribonius Curion, tribun du peuple, réunissant ce que le Consul avoit divisé, exigea que le Sénat fît connoître s'il vouloit que Cn. Pompée & Jules César abdiquassent tous les deux à la fois. L'affaire, présentée sous ce point de vue, changea de face; & le Tribun eut trois cens soixante-dix voix contre vingt-deux. C. Claudius Marcellus fut au désespoir, & il rompit sur le champ l'assemblée en criant à haute voix: *Triomphez donc & emportez-le sur nous, afin de vous donner Jules César pour maître.* Le Tribun au contraire sortit glorieux, & fut reçu du peuple avec mille acclamations.

En congédiant le Sénat, C. Claudius Marcellus avoit dit qu'il ne s'agissoit plus d'écouter de vains discours, pendant qu'on voyoit dix légions prêtes à passer les Alpes, & que la Patrie avoit besoin d'un défenseur qu'elle pût opposer à leurs attaques. En conséquence de cette déclaration, s'étant fait accompagner des Consuls désignés, pour s'autoriser davantage dans l'importante démarche qu'il vouloit faire, il alla trouver Cn. Pompée, qui étoit dans un fauxbourg, parce que sa qualité de Proconsul ne lui permettoit pas d'entrer dans la ville; & lui présentant une épée, il lui dit: » Nous vous ordonnons d'employer cette épée pour la défense de la patrie contre Jules César; nous vous déférons le commandement de toutes les troupes qui sont en Italie,

(a) Cæs. de Bell. Gall. L. VIII. pag. 409, 413. *& seq.* de Bell. Civil. L. I. pag. 449. Crév. Hist. Rom. Tom. VII. pag. 360.

(b) Dio. Cass. pag. 148. Crév. Hist. Rom. Tom. VII. p. 345. *& suiv.*

» & le droit d'en lever d'autres » à votre volonté. » Cn. Pompée répondit qu'il obéiroit aux Consuls, ajoutant cependant, » A moins qu'il n'y ait quelque » chose de mieux à faire. »

MARCELLUS [M. CLAUDIUS] ESERNINUS, (a) *M. Claudius Marcellus Æserninus*, M. Κλαύδιος Μάρκελλος Αἰσερνῖνος, fut créé Consul avec L. Arruntius, l'an de Rome 730, & 22 avant Jesus-Christ. Il épousa Octavie, sœur de l'Empereur Auguste, de laquelle il eut deux filles & un fils. C'est le jeune Marcellus dont il est parlé ci-après.

M. Claudius Marcellus Eserninus avoit été attaché au parti de Jules César. Pendant qu'il servoit en Espagne, il fut envoyé un jour à Cordoue pour retenir cette ville dans l'obéissance. Mais, les citoyens Romains qui y étoient, s'étant révoltés, M. Claudius Marcellus Eserninus, soit par force, soit autrement, s'accommoda avec eux, aussi-bien que les deux cohortes, de la cinquieme légion, qui étoient en garnison dans la place. Bien plus, il fut élu gouverneur de la province. Cependant, L. Cassius Longinus, ayant appris ce qui venoit de se passer, va se camper à quelques milles de Cordoue, sur une montagne. Les soldats de M. Claudius Marcellus Eserninus, voyant que les ennemis brûloient & saccageoient tout aux environs, vont lui dire qu'ils ne pouvoient souffrir cet affront en leur présence, & le prient de donner bataille. Il est contraint d'obéir, quoiqu'il vît bien que Jules César y perdroit, de quelque côté que se déclarât la victoire. Il passe donc le fleuve du Bétis, qui les séparoit, & se range en bataille devant L. Cassius Longinus, qui en fait autant de son côté, sans quitter l'avantage de son poste.

M. Claudius Marcellus Eserninus, voyant cela, persuade à ses soldats de se retirer; mais comme il repassoit l'eau, la cavalerie ennemie qui étoit plus forte que la sienne, lui vient fondre sur la queue & lui tue plusieurs de ses gens au passage. Cette défaite lui ayant appris combien il étoit dangereux de traverser un fleuve à la vue de son ennemi, il transporte son camp au delà, où l'un & l'autre se rangeoient souvent en bataille sans en venir aux mains, à cause de la difficulté du lieu. M. Claudius Marcellus Eserninus étoit plus fort en infanterie, & n'avoit que de vieux soldats expérimentés; mais, L. Cassius Longinus s'assuroit sur la fidélité de ses troupes, plutôt que sur leur valeur.

Comme les deux camps étoient en présence, M. Claudius Marcellus Eserninus se saisit d'un

(a) Dio. Cass. pag. 192. Hirt. Pans. de Bell. Alex. pag. 734. & seq. Plut. Tom. I. pag. 955. Crév. Hist. des Emp. Tom. I. pag. 58.

poste avantageux, afin d'y bâtir un fort & d'ôter l'eau à son ennemi. L. Cassius Longinus appréhendant cela, & craignant de se voir comme assiégé dans un païs, où tout lui étoit contraire, déloge sans bruit la nuit même, & marche en diligence vers Ulle, sur la fidélité de laquelle il comptoit. Il se campe si près de la ville, qu'on pouvoit le défendre de dessus les murailles, sans parler de l'avantage du lieu situé sur une montagne; de sorte que M. Claudius Marcellus Eserninus s'étant venu placer près de lui, & ayant reconnu la place, se vit contraint par nécessité à ce qu'il souhaitoit le plus, qui étoit de ne point combattre & d'empêcher seulement les autres de courir & de piller. Il commence donc à environner le camp ennemi & la ville, de forts qu'ils joignit ensuite par une circonvallation; mais, avant qu'elle fût achevée, L. Cassius Longinus détacha toute sa cavalerie pour tenir la campagne & incommoder les assiégeans, parce qu'elle lui eût été inutile, étant renfermée, & eût consumé ses vivres. Mais, peu de tems après, M. Claudius Marcellus Eserninus se retira, & retourna à Cordoue.

MARCELLUS [M. CLAUDIUS], *M. Claudius Marcellus*, M. Κλαύδιος Μάρκελλος, (*a*) fils de M. Claudius Marcellus Eserninus & d'Octavie, sœur de l'Empereur Auguste, fut l'amour & les délices du peuple Romain.

Auguste se hâta de le produire, parce qu'il le regardoit comme l'espérance de sa maison, & qu'il se proposoit d'en faire le premier & le principal appui de sa puissance. Comme il n'avoit point de fils, il le destinoit à être son successeur; & afin de l'approcher plus près de sa personne, il lui donna en mariage sa fille unique Julie, l'an de Jesus-Christ 25. Il avoit un tel empressement de conclurre cette affaire, qu'étant retenu en Espagne par la maladie, qui pendant plusieurs années le fatigua cruellement à diverses reprises, il ne voulut point que l'on attendît son retour pour la célébration des noces. Agrippa y présida en son absence & en son nom.

L'année suivante, lorsqu'Auguste fut revenu à Rome après les réjouissances, les fêtes, les actions de graces aux Dieux pour son heureux retour, le Sénat donna à M. Claudius Marcellus le droit d'opiner au rang des anciens Préteurs, & celui de pouvoir être créé Consul dix ans avant l'âge prescrit par les loix. Il fut nommé cette même année à l'Édilité Curule, qu'il exerça l'année suivante.

(*a*) Dio. Cass. pag. 514. *& seq.* Plut. Tom. I. pag. 955. Tacit. Annal. L. I. c. 3. L. II. c. 41. Hist. L. I. c. 15. Vell. Paterc. L. II. c. 93. Crév. Hist. Rom. Tom. VIII. pga. 529, 532. Hist. des Emp. Tom. I. pag. 11, 46. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XXI. pag. 373.

Auguste n'épargna rien pour la magnificence des jeux que donna l'Édile, son neveu & son gendre. Il seroit seulement à souhaiter qu'il eût assez respecté les bienséances pour ne pas prétendre augmenter la célébrité de ces jeux, en y faisant danser sur la scêne un chevalier Romain & une Dame d'un rang illustre.

Il fit encore honneur à M. Claudius Marcellus d'un agrément qu'il procura au peuple, en couvrant d'une banne toute la place publique pendant les chaleurs de l'été, qui furent très-grandes. On n'avoit jamais rien pratiqué de semblable, si ce n'est pour des jeux ou dans de certaines fêtes pompeuses. Auguste fit jouir de cette commodité pendant tout l'été ceux que leurs affaires amenoient dans la place publique, & en particulier les plaideurs; en quoi, dit Pline, il n'auroit pas été approuvé de Caton le Censeur, qui eût souhaité que, pour les écarter de la place, on l'eût semée de pointes de cailloux.

Auguste, peu de tems après, étant tombé dangereusement malade, ne se nomma point de successeur. Il donna seulement son anneau à Agrippa; & cette préférence choqua infiniment M. Claudius Marcellus, & étonna tout le monde, parce qu'on n'avoit point douté jusques-là qu'il ne se destinât son neveu pour successeur. L'habileté ou le bonheur d'un médecin délivra Auguste du danger de la mort. Le rétablissement de la santé du Prince fut suivi de près de l'éloignement d'Agrippa. Ce grand homme, accoutumé depuis tant d'années à tenir le premier rang auprès de l'Empereur, ne pouvoit cacher son chagrin sur l'élévation & les espérances de M. Claudius Marcellus; & celui-ci, neveu d'Auguste, souffroit avec peine de se voir balancé par Agrippa. Leur rivalité éclata sans doute plus librement à l'occasion de la maladie du Prince; & la confiance singuliere, témoignée par Auguste presque mourant, à Agrippa, acheva de porter à l'excès le mécontentement de M. Claudius Marcellus. Auguste, revenu en santé, se crut obligé de sacrifier Agrippa. Celui qui avoit été l'occasion de sa chûte, ne jouit pas long-tems de la satisfaction d'avoir éloigné un rival si redoutable. Le jeune M. Claudius Marcellus, âgé à peine de vingt ans, neveu & gendre de l'Empereur, & destiné à lui succéder, au milieu de ces brillantes espérances, fut frappé d'une maladie mortelle; & la même méthode qui avoit sauvé Auguste, employée par le même médecin, ou hâta, ou du moins n'empêcha pas la mort de M. Claudius Marcellus.

Il fut amérement regretté du peuple, dont il avoit mérité l'estime & l'affection par la sagesse de sa conduite d'une part, & de l'autre, par ses ma-

nieres affables & populaires. On avoit même pris plaisir à se persuader que s'il devenoit un jour le maître, il rétabliroit la liberté Républicaine ; objet dont les Romains continuoient d'être épris, & qui ne sortit de long-tems de leur cœur & de leur mémoire.

Séneque fait un éloge magnifique de ce jeune neveu d'Auguste. Il lui attribue un courage élevé & ardent, un puissant génie, une modération & une tempérance admirables dans un tel âge & dans une si haute fortune, la patience dans le travail, l'éloignement des plaisirs, enfin des talens capables de porter tout l'édifice de grandeur que son oncle auroit voulu établir sur lui.

Tout le monde connoît les beaux vers par lesquels Virgile a déploré sa mort. Quelle grande & noble idée nous donne-t-il de ce jeune héros, lorsqu'il dit *que les destins n'ont voulu que le montrer à la terre, & qu'ils se sont hâtés de le lui enlever, jaloux des accroissemens que prendroit la race Romaine, s'ils lui eussent laissé la possession durable du don qu'ils lui avoient fait.* On pourroit être tenté de soupçonner de l'adulation dans cet éloge. Mais, si l'on pese bien le témoignage rendu par Séneque à M. Claudius Marcellus, on sentira qu'en mettant à part le tour poëtique, du reste le Poëte contemporain n'en dit pas plus que le Philosophe, écrivant dans un tems où il étoit sans intérêt.

Les vers de Virgile, avec la plus grande magnificence, respirent la douleur, & l'on peut ajouter foi sans peine à ce que rapporte son commentateur, que lorsque le Poëte les lut à Auguste & à Octavie, les larmes coulerent de leurs yeux, leurs sanglots interrompirent plusieurs fois la lecture, & permirent à peine de l'achever.

Il n'est point étonnant qu'Octavie ait été profondément touchée des vers de Virgile, ni qu'elle les ait libéralement récompensés. Elle aimoit son fils avec une tendresse inexprimable, & le deuil qu'elle en porta dura autant que sa vie.

Auguste pareillement ressentit une vive affliction de cette perte. Il fit à son neveu de pompeuses funérailles, qui furent sur tout honorées par les gémissemens du peuple. Il prononça lui-même son éloge funebre. Pour perpétuer sa mémoire, il voulut qu'un grand théatre commencé par Jules César, & qu'il acheva, portât le nom de M. Claudius Marcellus. Il engagea le Sénat à lui décerner une statue d'or avec une couronne de même métal ; & l'on enjoignit aux Magistrats qui donneroient les jeux Romains, de placer au milieu d'eux cette statue sur une chaise Curule, afin que M. Claudius Marcellus, même après sa mort, parût présider avec eux à la cérémonie des jeux.

Malgré ces témoignages de la douleur d'Auguste, quelques

Modernes ont jetté sur lui des soupçons au sujet de la mort de M. Claudius Marcellus. Ils s'autorisent de Pline & de Tacite, dont ils étendent les expressions au delà de ce qu'elles portent. Pline dit que les vœux de M. Claudius Marcellus [apparemment pour le rétablissement de l'ancienne forme de République], donnerent de l'ombrage à son oncle. Tacite, en exprimant les inquiétudes du peuple au sujet de Germanicus, introduit les citoyens se rappellant les tristes exemples de M. Claudius Marcellus & de Drusus, tous deux chéris universellement, tout deux enlevés par une mort prématurée; ce qui amene cette réflexion, que l'amour de la nation semble porter malheur à ceux qui en sont l'objet; que toujours leur vie est de courte durée. Mais, sur de petits mots vagues & susceptibles d'une autre interprétation, est-il permis d'accuser Auguste du crime le plus noir, lui que l'on sçait d'ailleurs avoir tendrement aimé sa famille?

Pour ce qui est de Livie, Dion Cassius fait une mention expresse des mauvais bruits qui coururent sur son compte. Elle fut regardée par plusieurs comme ayant part à la mort de M. Claudius Marcellus, qui faisoit obstacle aux projets ambitieux qu'elle méditoit. On ne peut disconvenir de l'ambition de cette Dame, ni de sa passion ardente pour l'élévation de ses enfans. Mais, l'ambition devoit-elle la porter à un crime, qui, s'il venoit à être découvert, la perdoit pour jamais? Les morts illustres attirent toujours de semblables discours; & s'il y a de la simplicité à refuser sa croyance au mal lorsqu'il est prouvé, c'est malignité de le croire sur les plus légers indices. La saison même qui fut très-fâcheuse, & funeste non-seulement à M. Claudius Marcellus, mais à un grand nombre d'autres, semble avoir pris soin de disculper Livie.

MARCELLUS [Eserninus], *Æserninus Marcellus*, Αἰσερνῖνος Μάρκελλος, (a) petit-fils de C. Asinius Pollion. Celui-ci prit plaisir à le former, trouvant en lui de si heureuses dispositions pour l'éloquence, qu'il le regardoit comme devant être son héritier à cet égard, & recueillir pleinement cette partie de sa succession. C'est un des beaux exemples que l'antiquité nous offre des soins paternels pour l'instruction d'un enfant. C. Asinius Pollion donnoit à son petit-fils des matieres de déclamation; & lorsque le jeune homme avoit fini son discours, il le récitoit à son grand-pere, qui lui corrigeoit son ouvrage avec l'attention d'un bon professeur de rhétorique, remarquant ses omissions & y suppléant, lui faisant sentir ce qui étoit vicieux & le réformant. Ensuite,

(a) Crév. Hist. des Emp. Tom. I, pag. 212.

il plaidoit lui-même la cause de la partie adverse. Il paroît que les soins de C. Asinius Pollion ne furent pas privés de leur fruit. Eserninus Marcellus fut compté parmi les Orateurs. Mais, il faut qu'il n'ait pas vécu âge d'homme, puisque son nom ne se trouve point dans les fastes Consulaires, & que l'histoire fait peu mention de lui.

MARCELLUS [Eserninus], *Æserninus Marcellus*, Αἰσερνῖνος Μάρκελλος, (a) fameux Orateur. Il refusa de prêter son ministere à Cn. Pison, lorsqu'il fut accusé d'avoir eu part à la mort de Germanicus, l'an de Jesus-Christ 20. On croit que cet Eserninus Marcellus est le même que le précédent.

MARCELLUS [Cornélius], *Cornelius Marcellus*, (b) Sénateur Romain, fut inquiété sous Néron, l'an de Jesus-Christ 65, comme complice de L. Silanus. Mais, ayant d'abord éludé sa condamnation par l'appel qu'il en interjetta à l'Empereur, il fut à la fin oublié comme sujet peu important par ce Prince attentif à la perte des citoyens les plus considérables. Il ne fut pas de même oublié par Galba, qui le fit tuer en Espagne.

MARCELLUS [Éprius], *Eprius Marcellus*, (c) homme d'une éloquence dangereuse, fut Préteur pendant les trois derniers jours de l'an de Jesus-Christ 48. Quelques années après, il fut accusé par les Lyciens, qu'il avoit extrêmement vexés. Mais, il cabala si bien, il fit une si forte brigue, que non-seulement il fut absous, mais plusieurs de ses accusateurs furent punis par l'exil.

L'an de Jesus-Christ 66, Eprius Marcellus se joignit, à la sollicitation de Néron, à Cossutianus Capiton, pour accuser Thraséa. Cossutianus Capiton ayant commencé, Eprius Marcellus insista avec toute la véhémence possible, joignant à Thraséa Helvidius Priscus son gendre, Paconius Agrippinus, fils de Paconius, mis à mort par Tibere, & Curtius Montanus, jeune homme qui se distinguoit par son mérite & par ses talens. Élevant donc sa voix, Eprius Marcellus crioit comme un furieux, qu'il s'agissoit ici du salut public; que la fierté rébelle des inférieurs faisoit violence à la douceur naturelle du Prince. Oui, disoit-il, le Sénat est trop indulgent, de se laisser impunément braver par Thraséa, qui forme un parti, par Helvidius Priscus, compagnon des fureurs de son beau-pere, par Paconius Agrippinus, qui a hérité de son

(a) Tacit. Annal. L. III. c. 11.

(b) Tacit. Annal. L. XVI. c. 8. Hist. L. I. c. 37. Crév. Hist. des Emp. Tom. II. pag. 447.

(c) Dio. Cass. pag. 752, 753. Tacit. Annal. L. XIII. c. 33. L. XVI. c. 22. & *seq.* Hist. L. II. c. 53. L. IV. c. 6. & *seq.* Crév. Hist. des Emp. Tom. II. pag. 190, 275, 458. & *suiv.* Tom. III. pag. 150, 280. & *suiv.*

pere la haine contre les Empereurs, par Curtius Montanus, Auteur de poësies détestables.

Eprius Marcellus se contenta de nommer les trois derniers, mais il s'acharna sur Thraséa. » Que penser, disoit-il, d'un » Consulaire qui s'absente du » Sénat, d'un Prêtre qui ne » paroît point à la cérémonie » des vœux, d'un citoyen qui » évite de prêter le serment » de fidélité? Violant toutes » les pratiques civiles & reli- » gieuses de nos ancêtres, » Thraséa ne se déclare-t-il pas » ouvertement traître & enne- » mi? Autrefois il se faisoit une » gloire des fonctions de Sé- » nateur; c'étoit pour lui une » joie de protéger les détrac- » teurs du Prince. Qu'il re- » prenne ses anciens erremens; » qu'il vienne, qu'il nous mar- » que ce qu'il prétend changer » & réformer. Nous souffrirons » plus aisément une censure » détaillée sur chaque article, » qu'un silence qui embrasse » tout dans une condamnation » universelle. Qu'y a-t-il qui » lui déplaise dans la situation » présente des choses? Est-ce » la paix établie dans tout l'u- » nivers? Sont-ce les victoires » que nous remportons sans que » nos armées souffrent aucune » perte? Il s'afflige du bon- » heur de l'État; les places pu- » bliques, les théâtres, les » temples lui font horreur com- » me d'affreuses solitudes; il » nous menace de s'exiler. Ne » satisfaites pas, Messieurs, » un travers d'ambition si étran- » ge. Puisqu'il ne reconnoît » plus ici ni Sénat, ni Magis- » trats, ni République, il faut » qu'il s'arrache par la mort à » une ville d'avec laquelle il » s'est depuis long-tems séparé » par la haine, & dont il ne » peut plus même aujourd'hui » supporter la vue. «

A ce discours, qu'Eprius Marcellus animoit par des gestes menaçans, par un ton de voix emporté, par le feu de la colere qui étinceloit dans ses yeux & sur son visage, le Sénat demeura consterné. Le respect pour la vertu de Thraséa, dont on se représentoit l'image vénérable, portoit la douleur à son comble. Mais, ce grand homme n'en fut pas moins condamné, & sa condamnation entraîna celle des autres accusés, dont quelques-uns furent seulement exilés. Les accusateurs avoient trop bien servi Néron, pour n'être pas récompensés. Eprius Marcellus, entr'autres, reçut cinq millions de sesterces.

Il devint depuis Ministre de Vespasien, & il eut la principale part au gouvernement sous son Empire. On est étonné qu'un Prince aussi sage que Vespasien, ait donné sa confiance à Eprius Marcellus. Il y a apparence qu'il n'en abusa pas. Vespasien n'étoit pas homme à le souffrir.

Cependant, Helvidius Priscus, qui, sur l'accusation d'Eprius Marcellus, avoit été exi-

lé, en confervoit toujours du reffentiment; & il le fit éclater en accufant à fon tour Eprius Marcellus. Cette vengeance avoit opéré une divifion dans le Sénat, car fi Eprius Marcellus périffoit, c'étoit un préjugé contre un grand nombre d'autres coupables, qui avoient comme lui exercé l'odieux métier de délateur. Cette querelle fit grand bruit, & comme les deux adverfaires avoient du feu & du talent, il y eut des difcours de part & d'autre prononcés dans le Sénat, & enfuite donnés au public. Cependant, Galba ne s'expliquant point, plufieurs des Sénateurs priant Helvidius Prifcus de s'adoucir, il abandonna fon projet, & fut loué des uns comme modéré, blâmé des autres comme manquant de conftance.

On conçoit bien qu'en ceffant de pourfuivre fon ennemi, Helvidius Prifcus ne s'étoit pas réconcilié avec lui. La haine réciproque étoit en toute occafion difpofée à reparoître; & elle fe manifefta au fujet de la députation que le Sénat vouloit envoyer à Vefpafien. Helvidius Prifcus demandoit que les députés fuffent choifis par les Magiftrats, après un ferment préalable de faire tomber leur choix fur des fujets dignes de repréfenter la compagnie. Selon Eprius Marcellus, qui fuivoit l'avis du Conful défigné, ils devoient être tirés au fort, & l'intérêt perfonnel le rendoit vif pour ce fentiment, parce que s'attendant bien à n'être pas nommé par la voie des fuffrages, il ne vouloit pas paroître avoir été rebuté. La difpute s'échauffa, & après quelques altercations, ils en vinrent à haranguer en forme, l'un contre l'autre. » Pourquoi, difoit » Helvidius Prifcus à fon ad» verfaire, pourquoi craignez» vous le jugement du Sénat ? » Vous êtes riche, vous avez » le talent de la parole. Ce font» là de grands avantages, fi le » fouvenir de vos crimes ne » vous rendoit timide & trem» blant. Le fort eft aveugle, & » ne difcerne point le mérite ; » mais, les fuffrages & l'exa» men du Sénat mettent au » creufet la conduite & la ré» putation de chacun. Il eft » utile à la République, hono» rable pour Vefpafien, qu'on » lui préfente d'abord ce que » le Sénat a de membres plus » vertueux, dont les difcours » réglés par la fageffe pré» viennent avantageufement les » oreilles de l'Empereur. Vef» pafien a été ami de Thraféa » & de Soranus ; & s'il n'eft » pas à propos de punir les ac» cufateurs de ceux qu'il re» grette avec nous, au moins » ne doit-on pas affecter de les » montrer dans les occafions » d'éclat. Le jugement du Sé» nat, tel que je le propofe, » fera comme un avertiffement » qui fera connoître à l'Em» pereur les fujets dignes de » fon eftime, & ceux dont il » doit fe défier. Pour un Prince

» qui veut bien gouverner, il » n'eſt point de ſecours plus » utile que de bons amis. Eprius » Marcellus doit être content » d'avoir porté Néron à faire » périr tant d'innocens. Qu'il » jouiſſe de l'impunité & des » récompenſes de ſes crimes ; » mais qu'il laiſſe Veſpaſien à » de plus honnêtes gens que » lui. »

Eprius Marcellus répondit » qu'il n'étoit point l'auteur de » l'avis que l'on attaquoit avec » tant de vivacité ; qu'il n'avoit » fait que ſuivre le Conſul dé- » ſigné ; que lui-même ſe con- » formoit à une coutume an- » ciennement établie pour ex- » clure la brigue, que ſouvent » introduiſent dans ces ſortes » de choix la flatterie pour les » uns & la haine contre les au- » tres ; qu'il ne voyoit aucune » raiſon de s'écarter des uſa- » ges reçus, ni de convertir en » affront pour les particuliers » l'honneur que l'on rendoit à » l'Empereur ; que les diſtinc- » tions étoient inutiles, lorſ- » qu'il s'agiſſoit d'un devoir » commun à tous, & pour le- » quel tous ſuffiſoient égale- » ment ; que l'attention vrai- » ment néceſſaire étoit bien » plutôt d'éviter de bleſſer par » la fierté & l'arrogance l'eſ- » prit d'un Prince, qui dans un » nouvel avenement obſervoit » tout, & ne pouvoit manquer » d'être ſuſceptible de quelque » inquiétude. Pour moi, ajouta » Eprius Marcellus, je me ſou- » viens de la condition des tems » dans leſquels je vis, de la » forme de gouvernement éta- » blie par nos peres. J'admire » l'antiquité, je me conforme » à l'état préſent. Je déſire de » bons Princes, je les ſupporte » tels qu'ils ſont. La condam- » nation de Thraſéa ne doit pas » plus être imputée au diſcours » que je fis alors, qu'au juge- » ment du Sénat ? Notre Miniſ- » tere étoit un voile derriere » lequel la cruauté de Néron ſe » jouoit du public ; & la faveur » auprès d'un tel Prince n'a pas » été moins orageuſe pour moi, » que l'exil peut avoir été » triſte pour d'autres. En un » mot, je laiſſe à Hervidius Priſ- » cus la gloire d'égaler par ſa » conſtance & par ſon courage » les Catons & les Brutus. » Quant à moi, je fais partie » de ce Sénat qui a ſouffert la » ſervitude. Je conſeille même à » Helvidius Priſcus de ne point » s'élever au deſſus de l'Empe- » reur, & de ne pas prétendre » réformer par ſes leçons un » Prince âgé de ſoixante ans, » comblé d'honneurs, & pere » de deux fils qui ſont dans la » force de l'âge. Si les méchans » Empereurs veulent une domi- » nation ſans aucunes bornes, » les meilleurs mêmes ſouhai- » tent que la liberté ſe con- » tienne dans une juſte me- » ſure. »

Quoiqu'Eprius Marcellus fût un malhonnête homme, les avis qu'il donnoit à ſon adverſaire étoient ſenſés, & ce Stoïcien rigide eût très-bien

fait d'en profiter. Le sentiment qui remettoit au sort le choix des députés, l'emporta. Le gros des Sénateurs inclinoient à conserver l'ancien usage ; & les plus illustres craignoient l'envie, s'ils étoient préférés par voix d'élection.

La querelle de nos deux adversaires se renouvella peu après. C'étoit l'an de Jesus-Christ 70. Helvidius Priscus, commençant par louer beaucoup Cluvius Rufus, qui non moins distingué qu'Eprius Marcellus par ses richesses & par son éloquence, n'avoit cherché à nuire à personne sous Néron, tournoit un si bel exemple contre l'accusateur de Thraséa. Le feu de son indignation se communiqua à tous les Sénateurs ; ensorte qu'Eprius Marcellus feignit de vouloir se retirer. »Nous » nous en allons, dit-il à » Helvidius Priscus, & nous » vous laissons votre Sénat ; re» gnez ici en la présence du » fils de l'Empereur. » Vibius Crispus le suivoit ; ils étoient tous deux fort irrités, mais avec de la différence dans les airs de visage. Eprius Marcellus lançoit des regards menaçans ; Vibius Crispus cachoit son ressentiment sous un ris forcé. Leurs amis accoururent, & les empêcherent de sortir. La querelle se ranima; d'un côté, le nombre & la justice; de l'autre, le crédit & la richesse. Tout le jour se passa en disputes très-vives, sans que l'on conclût rien.

Dans la suite, Eprius Marcellus entra dans une conspiration contre Vespasien. Le complot fut découvert ; & Eprius Marcellus, condamné par le Sénat, se coupa la gorge avec un rasoir, l'an de Jesus-Christ 79.

MARCHE D'UNE ARMÉE. *Voyez* Armée.

MARCIA [l'eau], *Marcia Aqua. Voyez* Fucin [le lac.]

MARCIA, *Marcia*, Μαρκία, (*a*) femme de M. Atilius Régulus, ce fameux Romain qui termina ses jours à Carthage dans les plus cruels tourmens. Lorsque la nouvelle en eut été portée à Rome, le Sénat livra les plus distingués des prisonniers Carthaginois à Marcia & à ses enfans. Ils les enfermerent dans une armoire garnie de pointes de fer, pour leur rendre avec usure les douleurs au milieu desquelles M. Atilius Régulus avoit fini sa vie, & les laisserent cinq jours entiers sans nourriture, au bout desquels Bostar mourut de faim & de misere. Mais, Amilcar, dont le tempérament étoit plus vigoureux, vécut encore cinq autres jours à côté du cadavre de Bostar, avec lequel il étoit enfermé, au moyen de la nourriture qu'on ne lui fournit que pour prolonger ses tourmens. A la fin, les Magistrats, informés de ce qui se passoit dans la maison de Mar-

(*a*) Aul. Gell. L. VI. c. [illegible], Roll. Hist. Rom. Tom. II. pag. 542.

cia, firent cesser ces inhumanités, renvoyerent à Carthage les cendres de Bostar, & ordonnerent que les autres prisonniers fussent traités plus doucement. Ils nous semble que quelque dignes que fussent les Carthaginois d'une telle barbarie, le Sénat n'auroit pas dû les livrer au ressentiment d'une femme, & qu'un contraste d'humanité auroit été une plus noble vengeance, & plus digne du nom Romain.

MARCIA, *Marcia*, Μαρκία, Vestale, qui se laissa corrompre par L. Butétius Barrus. *Voyez* Barrus & Licinie.

MARCIA, *Marcia*, Μαρκία, (*a*) fille de Marcius Philippus, fut mariée à Caton d'Utique. Elle paroît avoir été une Dame de grande vertu, & dont on a parlé très-honorablement; mais, cette partie de la vie de Caton d'Utique est comme le nœud d'une tragédie qui paroît toujours embarrassé & indissoluble. Voici ce qui se passa, comme le rapporte l'Historien Thraséa, qui cite pour son garant Munatius, ami particulier de Caton, & qui passoit sa vie avec lui. Il dit que, parmi ceux qui aimoient & admiroient Caton, il y en avoit qui marquoient & qui découvroient plus que les autres les sentimens qu'ils avoient pour lui; de ce nombre étoit Q. Hortensius, personnage d'une grande dignité & d'une plus grande vertu, qui, désirant de n'être pas seulement l'ami & le compagnon de Caton, mais de devenir encore son allié, & de mêler, de quelque maniere que ce fût, sa famille avec la sienne, tâcha de le porter à lui donner sa fille Porcia, qui étoit actuellement mariée à Bibulus, & qui en avoit déjà eu deux enfans, afin qu'il s'en servît comme d'une terre fertile. Il ajouta que cela paroissoit d'abord étrange dans l'opinion des hommes, mais que, par rapport à la nature, il étoit beau & utile à la République, qu'une belle & vertueuse femme à la fleur de son âge ne demeurât pas inutile, en laissant passer le tems d'avoir des enfans, & qu'elle n'appauvrît pas non plus son mari, en lui en donnant plus qu'il n'en vouloit & qu'il n'en pouvoit nourrir; qu'en communiquant ainsi les femmes aux plus gens de bien, on feroit en sorte que la vertu se multiplieroit & se communiqueroit dans les familles, & que toute la ville se mêleroit & se fondroit, pour ainsi dire, en un seul & même corps par ces alliances; que si Bibulus étoit si amoureux de sa femme qu'il ne pût pas s'en passer, il promettroit de la lui rendre après qu'il en auroit eu un enfant, & que par cette communauté il seroit plus étroitement uni & à Caton & à lui.

(*a*) Plut. Tom. I. pag. 770, 771; 778, 784. Crév. Hist. Rom. Tom. VII. pag. 625, 626.

Caton répondit qu'il aimoit & estimoit Q. Hortensius, & qu'il faisoit grand cas de son alliance ; mais qu'il trouvoit étrange qu'il lui demandât en mariage sa fille, qui étoit mariée à un autre. Alors Q. Hortensius changeant de langage, ne feignit point de lui découvrir sa passion, & lui demanda sa femme Marcia, qui étoit encore assez jeune pour avoir des enfans, & Caton en avoit déjà suffisamment. L'on ne sçauroit pas dire que Q. Hortensius lui fît cette demande, parce qu'il sçavoit qu'il n'aimoit pas sa femme, car une marque qu'il l'aimoit, c'est qu'elle étoit encore actuellement enceinte. Caton, voyant donc le violent désir & la grande passion de Q. Hortensius pour Marcia, ne la lui refusa point; mais, il lui dit qu'il falloit avoir le consentement de Marcius Philippus son pere. Celui-ci, quand on lui en parla, & qu'il vit que Caton y donnoit les mains, y consentit aussi de son côté ; mais, il ne voulut jamais fiancer sa fille, que Caton ne fût présent au contrat & ne le signât avec lui.

De sçavans hommes ont reproché à Plutarque de s'être trompé, en disant que Caton avoit prêté sa femme à Q. Hortensius ; & ils ont prétendu que cela étoit faux, en quoi ils se sont trompés eux-mêmes, comme Ruauld l'a fort bien remarqué. 1°. Plutarque avoit tiré cette particularité des mémoires de Thraséa, & Munatius, l'ami particulier de Caton, l'avoit ainsi écrit, lui qui en avoit été témoin. 2°. Strabon écrit formellement dans l'onzieme livre : *Et de notre tems Caton a donné sa femme Marcia à Q. Hortensius.* Il dit *de notre tems*, parce que cette aventure étoit arrivée pendant son enfance. Enfin, cela est fondé sur le consentement unanime de tous les Auteurs qui en ont parlé.

Quelque tems après, Q. Hortensius étant mort, & ayant laissé Marcia héritiere de tous ses grands biens, au préjudice de son fils, qui étoit un mauvais sujet, Caton la reprit. Delà Jules César avoit pris occasion d'accuser Caton d'avoir agi dans toute cette affaire par un sordide intérêt. Mais, Plutarque prétend que proposer une telle accusation, c'est la réfuter, & qu'il n'y a nulle différence entre taxer Hercule de lâcheté, ou Caton d'une basse avidité pour l'argent. La chose en elle même souffre plus de difficulté, ou plutôt elle est absolument inexcusable. Il est vrai que Caton ne fit que suivre en cela une coutume anciennement établie chez les Romains. Mais, cette coutume est si contraire à l'honnêteté publique & aux bonnes mœurs, qu'il convenoit mieux à un homme tel que lui de la combattre, que de l'autoriser par son exemple.

MARCIA, *Marcia*, Μαρκία, femme de Fabius Maximus,

confident d'Auguſte. *Voyez* Fabius Maximus.

MARCIA FURNILLA, (*a*) *Marcia Furnilla*, d'une naiſſance illuſtre, fut la ſeconde femme de l'empereur Tite. Ce Prince en eut une fille, à laquelle il donna le nom de Julie. Il répudia enſuite Marcia, ſans que nous ſçachions la cauſe de ce divorce, qui pourroit bien n'être autre que ſes amours avec Bérénice.

MARCIA, *Marcia*, Μαρκία, fille de Crémutius Cordus. *Voyez* Cordus [Crémutius].

MARCIA, *Marcia*, Μαρκία, (*b*) d'une maiſon ennemie de l'empereur Commode, n'en devint pas moins concubine de ce Prince. Marcia, qu'avoit entretenue Quadratus, paſſa ſur le même pied au Palais impérial, & ſe maintint en faveur juſqu'à la mort de Commode, à laquelle elle eut grande part. Xiphilin témoigne qu'elle protégea les Chrétiens, qui réellement jouirent d'une grande paix pendant tout ce regne. Il ne nous a pas inſtruits des motifs qui pouvoient déterminer une femme de cette eſpece à employer ſon crédit pour des perſonnes qui lui reſſembloient ſi peu. Elle fut miſe à mort par Didius Julianus. *Voyez* Commode.

MARCIA, *Marcia*, Μαρκία, (*c*) qui fut la premiere femme de l'Empereur Sévere. Après la mort de cette Princeſſe, Sévere alla chercher une femme dans la Syrie, où il épouſa la célebre Julie.

MARCIA, *Marcia*, Μαρκία, (*d*) nom d'une des Nymphes, ſelon M. l'abbé Banier.

MARCIA, *Marcia*, (*e*) nom commun à pluſieurs loix Romaines. Il y en avoit une concernant la Cenſure, une autre qui ordonnoit le partage des terres, &c.

MARCIANA, *Marciana*, (*f*) ſœur de Trajan, fut mere de Matidie qui eut une fille, qu'on donna en mariage à Adrien.

Deux médailles de Marciana, en nous apprenant qu'elle fut conſacrée après ſa mort, nous marquent en même tems que c'étoit le Sénat, qui étoit le diſpenſateur de la conſécration. Entre les autres honneurs qu'il accorda à la mémoire de cette Princeſſe, il ordonna que ſa ſtatue ſeroit menée en proceſſion dans la pompe du Cirque ſur cette ſorte de char ſacré nommé Theuſa, attelé de deux éléphans. C'eſt ce que ſignifie la légende, *ex Senatus-Conſulto*, qui accompagne le char en queſtion ſur les médailles d'or & d'argent de Marciana.

(*a*) Crév. Hiſt. des Emp. Tom. III. pag. 529, 530.

(*b*) Dio. Caſſ. pag. 818. *& ſeq.* Crév. Hiſt. des Emp. Tom. IV. pag. 484, 508. *& ſuiv.* Tom. V. pag. 47.

(*c*) Crév. Hiſt. des Emp. Tom. V. pag. 42.

(*d*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. IV. p. 368.

(*e*) Roſin de Antiq. Rom. pag. 833, 842, 847, 848.

(*f*) Crév. Hiſt. des Emp. Tom. IV. pag. 202. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 262.

MARCIANUS [GÉNÉSIUS], *Genesius Marcianus*, (*a*) fut pere d'Alexandre Sévere, qu'il eut de Julie Mamée sa femme. Tout ce que nous sçavons de Génésius Marcianus, c'est qu'il étoit Syrien, & qu'il parvint au Consulat.

MARCIANUS, *Marcianus*, (*b*) beau-pere d'Alexandre Sévere. Selon quelques Auteurs, comblé d'honneurs par son gendre, il se porta à des desseins ambitieux, & tenta d'arracher à Alexandre Sévere la souveraine puissance avec la vie. Son crime ayant été reconnu, il en subit la peine, & sa fille fut répudiée.

MARCIEN, *Marcianus*, (*c*) brave & expérimenté Capitaine. Gallien, étant forcé de quitter l'Illyrie, y laissa pour commander en sa place Marcien avec Claude. Ces deux Officiers firent très-bien leur devoir contre les Barbares. Ils les vainquirent, & les réduisirent à s'estimer heureux, s'ils pouvoient retourner en sûreté dans leur païs. Claude vouloit qu'on les poursuivît & qu'on achevât de les exterminer. Marcien, qui avoit d'autres vues, s'y opposa, & leur donna ainsi lieu de revenir bientôt après, avec de plus grandes forces que jamais ils n'en avoient amenées sur les terres de l'Empire. Claude & Marcien, ayant nettoyé l'Illyrie par la fuite des Barbares, vinrent rejoindre Gallien, non pour le servir, mais pour lui ôter l'Empire avec la vie.

MARCIUS, *Marcius*, (*d*) Μάρκιος, famille Romaine, qui a produit un nombre de grands personnages, parmi lesquels on compte Ancus Marcius, petit-fils de Numa Pompilius, qui regna après Tullus Hostilius. Nous allons faire connoître les hommes illustres de cette famille.

MARCIUS, *Marcius*, (*e*) Μάρκιος, parent de Numa Pompilius, au rapport de Plutarque. C'est le premier de sa famille dont l'histoire fasse mention. Il doit être le même qui suit.

MARCIUS [NUMA], *Numa Marcius*, (*f*) fils de Marcus, du nombre des Sénateurs, fut créé grand Pontife par Numa Pompilius. Ce Prince l'établit en même-tems l'arbitre de tous les sacrifices, lui laissant le choix des victimes qui seroient offertes, des jours & des temples où elles seroient immolées, & la liberté de tirer d'où il voudroit les sommes qui seroient employées pour ces cérémonies. Il soumit de même à sa jurisdiction tous les autres sacrifices, tant publics, que particuliers, afin que le peuple sçût à qui il devoit s'adresser quand il s'agiroit de la religion, &

(*a*) Crév. Hist. des Emp. Tom. V. p. 216.
(*b*) Crév. Hist. des Emp. Tom. V. pag. 266.
(*c*) Crév. Hist. des Emp. Tom. V. pag. 474, 475.
(*d*) Plut. Tom. I. p. 213.
(*e*) Plut. T. I. p. 63.
(*f*) Tit. Liv. L. I. c. 20. Tacit. Annal. L. VI. c. 11.

que le culte des Dieux de la patrie ne fût point négligé, ni altéré, ni corrompu par le mêlange des loix & des cérémonies étrangeres. Il voulut encore que ce fût lui qui décidât des devoirs funebres & des victimes qu'on offriroit aux dieux Manes, & qui distinguât les prodiges qui seroient admis & expiés, d'avec ceux qui seroient rejettés, comme ne méritant aucune attention. C'étoit Jupiter qui devoit faire connoître cette différence, par les présages qu'il donneroit dans le temple que Numa Marcius lui dédia sur le mont Aventin, sous le nom de Jupiter Élicius.

Tacite fait mention d'un Numa Marcius, établi Préfet de la ville par Tullus Hostilius. C'est sans doute le même que le fils de Marcus.

MARCIUS [Ancus], *Ancus Marcius. Voyez* Ancus Marcius.

MARCIUS [C.], *C. Marcius* Γ. Μάρκιος, (*a*) fameux Romain, qui, ayant perdu son pere dans son bas âge, fut élevé sous la conduite de sa mere, appellée Véturie, femme d'une austere vertu, & fit voir par son exemple que si l'état d'orphelin est fâcheux par bien des endroits, il n'empêche pas cependant celui qui s'y trouve de devenir un grand homme. Mais, comme cet état fait ordinairement que l'éducation est négligée, il en arrive souvent que les caracteres nés pour les plus grandes vertus, se trouvent accompagnés de grands vices qui n'ont pas été corrigés dans la jeunesse. C. Marcius avoit un caractere de fermeté & de constance dans ses résolutions, qui lui fit faire dans la suite beaucoup de grandes & belles actions, mais qui, pour n'avoir pas été manié & conduit dans le tems, lui fit aussi commettre un grand nombre de fautes considérables, à peu près comme une terre naturellement forte & féconde, quand elle n'est pas cultivée produit beaucoup de mauvaises plantes avec les bonnes. En effet, cette fermeté & cette constance dégénéroient souvent en des emportemens dont il n'étoit pas maître, & en une opiniâtreté inflexible, qui ne sçavoit ce que c'étoit que de se rendre par déférence aux sentimens des autres. Aussi, pendant que d'un côté l'on admiroit en lui une supériorité d'ame qui le rendoit inaccessible aux attraits de la volupté & des richesses, & invincible aux plus durs travaux; d'un autre côté son caractere altier & impérieux le faisoit paroître difficile & intraitable dans le commerce de la vie. Tant il est vrai, dit Plutarque après avoir tracé ce portrait, que le plus grand fruit que les hommes puissent tirer de la familiarité des Muses, c'est d'ac-

(*a*) Tit. Liv. L. II. c. 33. *& seq.* Plut. T. I. p. 313, 314. *& seq.* Dionys. Halicarn. L. VI. c. 10. L. VII. c. 5. *& seq.* L. VIII. c. 1. *& seq.* Roll. Hist. Rom. Tom. I. p. 270. *& suiv.*

quérir par le commerce des lettres une douceur qui les rende aimables.

C. Marcius, qui avoit plus d'inclination & plus de penchant pour la guerre que tous les Romains de son tems, jugeant avec raison que les armes étrangeres & artificielles ne sont pas d'un grand usage pour ceux qui n'ont pas eu soin d'exercer & de préparer celles qui leur sont propres & naturelles, puisqu'elles sont nées avec eux, forma & dressa si bien son corps à toutes sortes d'exercices & de combats de lice, qu'il couroit avec une extrême vîtesse, luttoit avec une vigueur & une force qu'on ne pouvoit soutenir; & quand il en venoit aux prises dans les véritables combats, il étoit toujours invincible. Ses camarades, qui dans les exercices publics lui disputoient le prix du courage & de la vertu, ne manquoient jamais d'imputer leur défaite à sa force insurmontable qui ne succomboit sous aucun travail.

Il fit sa premiere campagne encore fort jeune, lorsque Tarquin le superbe, chassé du trône, réduit à l'extrêmité après plusieurs batailles perdues, & jouant, pour ainsi dire, de son reste, revenoit à la tête de plusieurs peuples du Latium & de toute l'Italie, qui faisoient un dernier effort pour le rétablir dans Rome, moins dans le dessein de le servir, que dans la vue de s'opposer à l'agrandissement des Romains, qui les remplissoient de crainte & d'envie. Dans la bataille qui fut disputée avec beaucoup d'opiniâtreté, & où la fortune changea souvent de parti, C. Marcius combattant avec une valeur étonnante sous les yeux du Dictateur, vit un Romain porté par terre; il courut à son secours, le couvrit de sa personne, arrêta l'ennemi qui alloit l'achever, & le tua sur la place. Après la victoire, le Général le couronna des premiers d'une couronne de chêne; car, c'étoit la coutume des Romains d'honorer de cette couronne, celui qui avoit sauvé à la guerre un citoyen.

Il semble que la réputation & les honneurs, dont les jeunes gens médiocrement ambitieux, se voyent trop tôt en possession, & avant qu'ils soient parvenus à un âge mûr & raisonnable, éteignent leur soif & remplissent leur avidité trop facile à assouvir. Il n'en est pas de même des hommes qui ont l'ame forte & élevée; les honneurs qu'ils possedent ne font qu'aiguiser & exciter davantage leur faim; & ranimés par la réputation dont ils jouissent, ils sont poussés, comme par un vent impétueux, vers tout ce qui est grand & beau. Car, ne se regardant pas comme ayant déjà reçu la récompense, mais comme donnant seulement des gages de ce que l'on doit attendre d'eux, ils ont honte d'abandonner & de trahir leur propre gloire, & de ne pas la surpasser par des exploits encore

plus grands & plus glorieux.

C. Marcius, animé de ces sentimens, se proposa lui-même à lui-même, pour rival, & tâchant de se rendre toujours par de nouveaux exploits comme un nouvel homme, il ajouta sans relâche grandes actions à grandes actions, entassa dépouilles sur dépouilles, & fit naître entre les premiers & les derniers Généraux, sous lesquels il servit, une espece de jalousie,& d'émulation à qui l'honoreroit, davantage & à qui rendroit de plus grands témoignages de sa valeur; car, les Romains ayant eu dans ces tems-là plusieurs guerres à soutenir, & ayant donné un nombre infini de batailles, il n'y en eut pas une où C. Marcius ne remportât des couronnes & des prix d'honneur. Les autres se proposoient la gloire pour fin de leur vertu, & pour lui il se proposoit pour fin de sa gloire, la satisfaction de sa mere qu'il aimoit fort tendrement. Car, qu'elle entendît les louanges qu'on lui donnoit, qu'elle vît & touchât les couronnes qu'il avoit gagnées, & qu'elle l'embrassât en versant des larmes de joie, c'étoit en cela qu'il faisoit consister le comble de sa gloire & sa souveraine félicité. Elle le pria & le pressa de se marier; il se maria; & même après avoir eu des enfans de son mariage, il demeura toujours avec elle dans la même maison. Comme il avoit déjà acquis beaucoup de réputation & d'autorité dans la ville par sa vertu, le Sénat, qui avoit pris la protection des Nobles, étoit en guerre & en dissention avec le peuple qui se trouvoit fort maltraité par les Usuriers. Car, ceux qui avoient peu de bien, le voyoient saisir & vendre à l'encan; & ceux qui n'avoient rien, étoient emmenés eux-mêmes prisonniers, quoiqu'ils montrassent les cicatrices des blessures qu'ils avoient reçues en combattant vaillamment pour la patrie, dans toutes les guerres où ils s'étoient trouvés. Cela remplit la ville de trouble & de confusion.

Les ennemis, avertis de ce désordre, se jetterent sur les terres de Rome, & y porterent le fer & le feu. Les Consuls eurent beau faire appeller à son de trompe ceux qui étoient en âge de porter les armes, afin qu'ils vinssent s'enrôler, personne n'obéit. Dans cette circonstance, les Magistrats furent encore partagés; les uns étoient d'avis qu'il falloit céder en quelque façon aux pauvres & relâcher un peu de la rigueur du droit; les autres soutenoient tout le contraire. Du nombre de ces derniers étoit C. Marcius, non qu'il estimât que l'argent fût ce qu'il y avoit de plus considérable dans cette affaire, mais c'est qu'il regardoit cette audace & cette insolence du peuple comme un essai qu'il faisoit de ses forces, pour renverser enfin les loix; c'est pourquoi, il leur disoit que s'ils étoient sages, ils arrêteroient au plutôt cette fu-

reur effrénée, & étoufferoient de bonne heure une étincelle qui alloit causer un furieux embrasement.

Le Sénat s'assembla plusieurs fois en très-peu de tems, sans pouvoir rien conclure ; les pauvres s'attroupent tout d'un coup, s'exhortent les uns les autres, quittent la ville & se retirent sur le mont Sacré. On sçait que cette sédition ne s'appaisa qu'après que le peuple eut demandé & obtenu du Sénat qu'on éliroit de leur corps cinq hommes, qui auroient pouvoir & autorité de protéger & de défendre les oppressés, & qu'on appelleroit Tribuns du peuple.

C. Marcius, qui n'étoit pas content de ce que le peuple empiétoit ainsi sur les Nobles, & qui voyoit la plupart des Patriciens dans les mêmes sentimens, ne laissa pas de les exhorter à témoigner autant de zele & d'ardeur que le peuple pour la défense de la patrie, & à faire voir qu'ils étoient moins au dessus de lui par leurs richesses & leur puissance, que par leur vertu.

En ce tems-là, la ville la plus considérable, & comme la capitale des Volsques, avec lesquels on avoit la guerre, c'étoit Corioles. Le consul Postumus Cominius ayant assiégé cette place, toute la nation des Volsques allarmée s'assemble & se met en marche pour la secourir, & pour combattre les Romains sous ses murailles, en les attaquant & en les enveloppant des deux côtés. Le général Romain partage ses troupes ; avec la moitié il va s'opposer au secours, & laisse l'autre moitié dans le camp continuer le siege sous le lieutenant Titus Lartius, un des meilleurs & des plus braves Officiers qui fussent dans l'armée. Ceux de Corioles, méprisant le petit nombre qui étoit resté contr'eux font une sortie ; & fondant de tous côtés avec fureur sur les Romains, les renversent d'abord & les poussent jusques dans leurs retranchemens. Là, C. Marcius accourt avec une petite troupe, tue tous ceux qui osent lui faire tête, arrête les autres & appelle les Romains à haute voix. Car, il étoit tel, que le vieux Caton demandoit un homme de guerre, non-seulement dangereux pour les coups de main, mais d'un regard si affreux & d'un ton de voix si épouvantable, que les ennemis ne pouvoient les soutenir. La plupart des Romains s'étant ralliés autour de lui, les ennemis effrayés prennent la fuite. C. Marcius qui n'étoit pas encore satisfait de cet avantage, les poursuit jusqu'à leurs portes. Là voyant qu'une grêle de traits, qu'on tiroit de dessus les murailles, empêchoit les Romains de pousser leur pointe, & qu'il n'y en avoit pas un qui osât seulement concevoir la pensée d'entrer pêle-mêle avec les fuyards dans une ville pleine d'ennemis, il les arrête, les exhorte & les

encourage par son exemple, leur criant que la fortune ouvroit bien plus la porte à ceux qui poursuivoient qu'à ceux qui étoient poursuivis. Malgré ses exhortations, peu de gens s'empressent à le suivre; mais lui, se lançant au travers des ennemis & s'ouvrant un chemin, entre parmi la foule, sans que personne ose s'opposer à ses efforts, ni tourner seulement la tête.

Quand il fut dans la ville, & qu'il vit qu'il n'y avoit que fort peu de ses gens qui fussent entrés avec lui pour le seconder, ramassant toutes ses forces, il fit des exploits incroyables avec une ardeur, une agilité, une grandeur de courage qu'on ne sçauroit assez louer, renversa tout ce qu'il trouva sur son passage, poussa les uns jusqu'aux extrêmités de la ville, força les autres à mettre bas les armes, & donna le tems à Titus Lartius d'entrer avec tous les Romains.

La ville prise de cette maniere, la plupart des troupes courent au pillage. C. Marcius irrité leur crie, » que c'étoit une » chose bien honteuse & bien » indigne que, pendant que le » Consul, avec les Romains » qui l'avoient suivi, étoit peut- » être encore engagé au com- » bat, ils ne songeassent qu'à » amasser du butin; ou plutôt » que, sous prétexte d'amasser » du butin, ils ne cherchassent » qu'à se mettre à couvert du » danger, saisis de frayeur en- » tre les bras de la victoire » même. »

Peu de soldats écouterent ses remontrances; c'est pourquoi, menant ceux qui s'offrirent volontairement à lui, il prit la route que l'autre armée avoit tenue, tantôt pressant ses gens de hâter leur marche, tantôt les conjurant de ne pas laisser ralentir leur ardeur, tantôt levant les mains au Ciel & priant les Dieux qu'il ne trouvât pas le combat fini, & qu'il pût arriver assez à tems pour partager avec ses citoyens le péril de cette journée.

C'étoit la coutume des Romains, quand ils étoient rangés en bataille, tout prêts à prendre leurs boucliers & à ceindre leurs robes, de faire leur testament sans rien écrire, en nommant seulement leur héritier en présence de trois ou quatre témoins. C. Marcius en arrivant trouva les soldats de Postumius Cominius occupés de cet objet, les deux armées étant en présence. D'abord sa présence étonna & effraya les premiers qui l'apperçurent, tant à cause du sang & de la poussiere dont il étoit couvert, que du petit nombre qui l'avoit suivi. Mais, après qu'il se fut approché du Consul, qu'en lui tendant la main avec toutes les marques d'une véritable joie, il lui eut appris qu'il étoit maître de Corioles, & que Postumus Cominius le recevant à bras ouverts, l'eut embrassé; alors tous ceux qui entendirent cette bonne nouvelle, & ceux qui en jugerent par les signes,

fentant redoubler leur courage, crierent qu'on les menât au combat. Avant le signal, C. Marcius demanda à Postumus Cominius quel étoit l'ordre de bataille des ennemis, & où ils avoient rangé leurs meilleures troupes. Postumus Cominius lui répondit qu'il croyoit que leur corps de bataille étoit composé des bandes Antiates, qui étoient les troupes les plus braves & les plus aguerries de toute leur armée. *Faites-moi donc la grace*, reprit C. Marcius, *de m'opposer à ces troupes-là.* Le Consul lui accorda sa demande, après avoir admiré & loué son courage & sa bonne volonté.

Comme on se fut ébranlé pour donner, C. Marcius devance sa troupe & charge avec tant de furie le milieu de la bataille des Volsques, qu'il l'enfonce du premier choc ; mais, les troupes des deux côtés s'étant tournées contre lui, & l'ayant enveloppé, il alloit être accablé sous le nombre, lorsque le Consul, qui s'apperçut du danger où il étoit, envoya ses meilleures cohortes pour le dégager ; la mêlée fut cruelle & sanglante autour de C. Marcius. Dans un moment, on vit la terre couverte de morts, jusqu'à ce qu'enfin ces cohortes pressent si vivement les ennemis, qu'elles les rompent & les mettent en fuite. En les poursuivant, elles conjuroient C. Marcius qui étoit couvert de blessures & accablé de lassitude, de se retirer au camp ; mais, il leur dit que ce n'étoit point aux vainqueurs à être las, & se montra des plus ardens à la poursuite. Toute l'armée des Volsques fut défaite ; il y eut beaucoup de morts & grand nombre de prisonniers.

Le lendemain, C. Marcius s'étant rendu auprès du Consul, toutes les troupes assemblées, le Consul monta sur un tribunal ; & après avoir rendu aux Dieux les graces qui leur étoient dues pour une si grande victoire, il s'adresse à C. Marcius, fait son éloge où il éleve merveilleusement les grandes actions qu'il lui avoit vu faire dans le combat, & celles qu'il avoit apprises par le rapport de Titus Lartius ; & lui donnant ensuite les prémices de tout le butin, il lui ordonne de choisir sur tous les biens, sur les chevaux & sur les prisonniers, & de prendre la dîme de tout avant que l'on fît le partage aux troupes, & par dessus tout cela, pour marquer qu'il avoit remporté le prix de la valeur, il lui donne pour lui le plus beau cheval de bataille magnifiquement harnaché.

Toute l'armée applaudit à ces libéralités; mais, C. Marcius s'avançant dit qu'il recevoit avec joie le cheval dont le Consul l'honoroit, & que les louanges de son Général lui étoient extrêmement agréables, mais qu'il refusoit tous les autres présens qu'il regardoit plutôt comme une paie que comme une marque d'honneur, & qu'il étoit

étoit content de partager également avec toute l'armée. » Je » vous demande pourtant, » ajouta-t-il, une grace par » dessus les autres, & je vous » conjure de ne pas me la re» fuser. J'ai parmi les Volsques, » un ami qui est aussi mon hôte, » homme de bien & d'honneur; » il est du nombre des prison» niers; & au lieu qu'auparavant il étoit heureux & riche, » il se trouve présentement » dans une dure servitude en» tre les mains de ses ennemis. » De tous les maux qui l'acca» blent, souffrez que je le sou» lage d'un seul, & que je » l'empêche d'être vendu com» me esclave. »

Ces paroles de C. Marcius furent suivies des acclamations de toutes les troupes, & il y en eut bien plus qui admirerent la force qui le faisoit triompher des richesses, que la valeur avec laquelle il domptoit ses ennemis. Ceux même en qui les honneurs excessifs, qu'on lui rendoit, avoient excité quelque jalousie, avouerent qu'il étoit d'autant plus digne de ces grands présens, qu'il les refusoit avec plus de modestie, & préférerent, sans comparaison, la vertu qui lui faisoit refuser de si grands biens, à celle qui l'en avoit rendu digne; car de se bien servir des richesses, cela est beaucoup plus beau que de se bien servir des armes; & de ne pas les désirer, cela est encore plus beau & plus héroïque que de s'en bien servir.

Quand le bruit & les cris des troupes furent appaisés, Postumus Cominius, prenant la parole, leur dit: » Mes compa» gnons, vous ne sçauriez pas » contraindre C. Marcius à re» cevoir ces présens qu'il ne » veut point, & qu'il s'opiniâ» tre à refuser. Donnons-lui » donc la seule récompense » qu'il n'est pas en son pouvoir » de rejetter, & hâtons-nous » d'ordonner que désormais il » sera apellé Coriolan, à moins » que la grande & belle action » qu'il vient de faire ne nous » ait prévenus & ne lui ait » déjà donné ce nom. » Depuis ce jour-là, il eut toujours ce troisieme nom de Coriolan, avec l'estime & l'admiration de ses concitoyens.

Peu de tems après, on vit arriver à Rome des ambassadeurs du peuple de Vélitres qui donnoient entiérement leur ville aux Romains, & qui les supplioient d'y envoyer une colonie, parce qu'une maladie contagieuse y avoit causé une si grande mortalité & fait un si grand ravage, qu'il y restoit à peine la dixieme partie de ses habitans. Les plus sages jugérent que cette pressante nécessité de Vélitres étoit arrivée fort à propos pour Rome, qui, à cause de la grande disette qu'elle souffroit alors, avoit un extrême besoin d'être soulagée & déchargée d'une partie de ses habitans. Ils espéroient encore par ce moyen de purger la ville de tout ce qu'il y avoit de plus

turbulent & de plus séditieux. Les Consuls, ayant donc fait les rôles de ceux qui devoient composer la colonie, leur ordonnerent de partir, & enrôlerent les autres pour la guerre contre les Volsques. Mais, les chefs du peuple, l'excitant par leurs harangues, s'opposerent à l'un & à l'autre de ces desseins. Le Sénat ne sçachant que faire dans cette conjoncture, C. Marcius Coriolan, qui étoit déjà fier de sa réputation, qui avoit l'esprit fort élevé & qui se voyoit respecté & honoré des principaux de Rome, parut pour s'opposer à ces Orateurs mutins & séditieux.

On fit donc partir la colonie, en établissant de grosses peines contre ceux qui désobéiroient au sort qui les avoit nommés. Mais, la levée des gens de guerre ne pouvant être faite en aucune maniere, le peuple refusant de prêter serment, C. Marcius Coriolan assembla ses cliens & quelques volontaires à qui il persuada de le suivre, & alla ravager les terres d'Antium, où ayant trouvé quantité de bled, de bétail & d'esclaves, il ne se réserva rien pour lui & ramena à Rome ses troupes chargées de butin, & qui suffisoient à peine à conduire leur proie. Les autres, voyant revenir leurs camarades si riches, commencerent à se repentir; & pleins d'envie ils regardoient C. Marcius Coriolan de mauvais œil, & ne pouvoient souffrir sa gloire & sa puissance, dont l'augmentation leur paroissoit comme la diminution & l'entier anéantissement de la leur.

Peu de tems après, C. Marcius Coriolan demanda le Consulat. Le succès extraordinaire qu'il avoit eu dans toutes ses campagnes, lui avoit extrêmement enflé le courage, & lui avoit acquis beaucoup de créatures, qui lui étoient toutes dévouées. Le peuple en général étoit disposé favorablement pour lui. Il eût regardé comme une injustice criante de refuser un homme distingué par sa naissance, & encore plus par son mérite, & de le déshonorer si publiquement, sur-tout après les grands services qu'il en avoit reçus, & il marquoit assez clairement ses dispositions. Ainsi, C. Marcius Coriolan comptoit sûrement qu'il seroit nommé Consul, & il n'avoit omis aucune des formalités qu'on observoit pour demander les charges. Le jour de l'élection venu, il se rendit à la place avec un superbe appareil, conduit par tout le Sénat, & environné de tous les Patriciens, qui n'avoient jamais fait paroître tant d'empressement & de zele pour aucun Candidat. Cet éclat & cette grande faveur changerent tout d'un coup les dispositions du peuple, & le firent passer de l'estime & de la bienveillance à l'envie & à la haine. Ajoutez la crainte dont il fut frappé de se faire un adversaire redoutable, en mettant la souveraine puissance entre les mains d'un

homme si zelé pour le parti, de la Noblesse, & si accrédité en même-tems. Le peuple, poussé par ces considérations, refusa C. Marcius Coriolan, & nomma pour consuls C. Minucius & A. Sempronius qui exercerent cette charge l'an de Rome 263, & 489 avant Jesus-Christ.

Le Sénat fut fort indigné de la nomination qu'on venoit de faire, se croyant plus outragé que C. Marcius Coriolan même. Pour lui, il ne supporta pas cet affront avec modération ni avec douceur, étant accoutumé à s'abandonner à cette partie de l'ame où résident la colere & l'opiniâtreté, & qu'il regardoit comme la source de la magnanimité & du courage; car, il n'avoit point en lui cet heureux tempérament de gravité, de douceur & de patience, qui fait la plus grande partie des vertus politiques, & qui est le fruit de l'éducation & de la raison. Il ignoroit qu'un homme, qui veut se mêler du gouvernement & converser avec les hommes, doit éviter sur toutes choses l'opiniâtreté qui, comme dit Platon, est toujours la compagne de la solitude, & être particuliérement dévoué à la patience, quoiqu'elle paroisse si ridicule & si méprisable à ceux qui n'en jugent pas sainement.

C. Marcius Coriolan, étant donc sans déguisement, entier & inflexible, croyant que tout surmonter, c'étoit absolument le partage de la fermeté & de la force, & qui ne voyant pas que c'est le plus souvent celui de la foiblesse & de la mollesse, qui, de la partie malade de l'ame, font sortir la colere, comme une enflure, qu'elles ne sçauroient dissiper, se retira chez lui tout troublé & plein de ressentiment contre le peuple. Tout ce qu'il y avoit de jeunes Patriciens qui l'avoient toujours parfaitement honoré & qui s'étoient entiérement attachés à lui, redoublerent, par malheur en cette rencontre, les témoignages de leur dévouement & de leur affection, & enflammerent encore plus sa colere par la part qu'ils prirent à son ressentiment & à sa douleur. Car, c'étoit leur capitaine & leur maître qui, avec beaucoup de simplicité, les dressoit au métier de la guerre dans les armées; & qui, en allumant entr'eux une ambition de vertu sans envie, leur enseignoit quelle étoit la gloire qu'ils devoient tirer de leurs belles actions.

Cependant, il arriva à Rome une grande quantité de bled, partie acheté en Italie & en Sicile, partie envoyé en pur don par Gélon, tyran de Syracuse. La plupart commencerent alors à concevoir de grandes espérances, que la ville alloit être soulagée de sa disette & délivrée de ses dissensions. Et le Sénat s'étant assemblé le jour même, le peuple environna le Palais, attendant l'effet des déli-

bérations qui y feroient prises, & espérant que le bled qu'on avoit acheté seroit vendu à un prix raisonnable, & que celui que Gélon avoit donné, feroit distribué gratuitement; car, il y eut des Sénateurs qui proposerent cet avis. Mais, C. Marcius Coriolan s'éleva & s'emporta avec beaucoup de violence contre ces partisans de la populace, les appellant séditieux & traîtres à la Noblesse, & leur reprochant qu'ils nourrissoient contre eux-mêmes les malheureuses semences d'audace & d'insolence qu'on avoit jettées parmi le peuple, & qu'on auroit dû étouffer dans leur naissance, en ne souffrant pas que le peuple s'emparât & se munît d'une puissance aussi considérable que celle du Tribunat; que ce peuple étoit déjà très-redoutable, en ce qu'il obtenoit tout ce qu'il vouloit; qu'on ne pouvoit le forcer à aucune chose malgré lui; qu'il n'obéissoit pas même aux Consuls; & que vivant dans l'anarchie & dans une parfaite indépendance, il ne se soumettroit qu'à ses chefs, qu'il appelloit ses Magistrats. » Ceux, qui conseillent de » faire des largesses & des dis» tributions de bled, comme on » l'a fait dans les États de la » Grece, où le peuple est le » plus absolu, ne font que fo» menter la désobéissance qui » sera enfin suivie de l'entiere » ruine de la République. Car, » ces mutins ne diront pas qu'ils » reçoivent ce bled comme la » récompense des services qu'ils » ont rendus à la guerre, où ils » ont tant de fois refusé d'aller, » ni comme le prix des attrou» pemens séditieux qu'ils ont » faits sur le mont sacré, & » par lesquels ils ont trahi & » abandonné leur patrie, ni » comme le salaire des calom» nies qu'ils ont reçues & ap» prouvées contre le Sénat; » mais, prétendant que nous » cédons à leur audace par » timidité, & que nous leur » donnons ce bled pour les » flatter & pour les appaiser, » ils ne mettront ni bornes à » leur licence, ni fin à leurs » séditions. C'est pourquoi, ce » seroit une insigne folie; & si » nous sommes sages, nous leur » arracherons cette puissance » Tribunitienne qui est l'entie» re destruction du Consulat & » la division de la ville qui n'est » plus une comme elle étoit, » mais déchirée & partagée en » deux factions qui nous em» pêcheront toujours de nous » réunir, & entretiendront à » jamais nos maux, nos troubles » & notre discorde. «

Par ces paroles & autres semblables, il entraîna tous ces jeunesgens & presque tous les autres riches, & leur communiqua la même fureur dont il étoit animé; de maniere qu'ils crioient tous que Rome n'avoit que lui seul qui fût invincible & véritablement ennemi de la flatterie; mais, quelques-uns des plus âgés s'opposoient à lui, prévoyant bien ce qui arriveroit.

En effet, il n'en arriva rien de bon; car, les Tribuns, qui étoient présens à cette délibération du Sénat, voyant que l'avis de C. Marcius Coriolan prévaloit, sortirent & coururent vers le peuple avec de grands cris, lui ordonnant de se joindre à eux & de leur prêter main forte. Le peuple, s'étant donc attroupé avec beaucoup de tumulte & de bruit, fut informé de l'avis qu'avoit proposé C. Marcius Coriolan; & il s'en fallut peu que, transporté de colere, il ne forçât les portes & n'entrât dans le Sénat. Mais les Tribuns, se contentant de rejetter toute la charge sur C. Marcius Coriolan, envoyerent le demander, afin qu'il vînt se justifier & se défendre; & voyant qu'on avoit maltraité & repoussé avec violence leurs Licteurs, ils allerent en personne, accompagnés des Édiles, pour l'emmener par force, & le saisir au corps. Les patriciens, accourus à son secours, repousserent les Tribuns & frapperent même les Édiles; la nuit vint mettre fin à ce désordre & les séparer.

Le lendemain, il y eut de part & d'autre beaucoup d'assemblées, de délibérations, de harangues, où les Tribuns du peuple souvent se porterent aux plus violens excès. Ils ordonnerent par exemple que C. Marcius Coriolan vînt répondre sur tous ces chefs : » S'il n'étoit » pas vrai que, pour boule- » verser tout le Gouvernement » & pour ruiner le peuple, il » avoit excité le Sénat; s'il » n'avoit pas été rebelle à leur » ordre, quand ils lui avoient » commandé de venir se justifier; » & enfin, si en maltraitant & » frappant les Édiles en pleine » assemblée, il n'avoit pas al- » lumé, autant qu'il étoit en » son pouvoir, une guerre ci- » vile, & poussé les citoyens à » prendre les armes pour s'en- » tre-tuer. « Le but de cette demande étoit, ou de l'humilier en le forçant à rabaisser sa fierté & à flatter le peuple, ou, s'il suivoit son naturel hautain & superbe, de rendre implacable la colere dont le peuple étoit animé contre lui; & ils espéroient bien plus de réussir dans ce dernier dessein, jugeant parfaitement de ce naturel intraitable que rien ne soumettoit.

C. Marcius Coriolan s'étant donc présenté, comme pour se justifier, le peuple lui donna audience avec un silence profond; mais, au lieu de commencer par des paroles humbles & suppliantes qu'on attendoit, il parla d'abord, non-seulement avec une liberté odieuse & en des termes plus séants dans la bouche d'un accusateur, que dans celle d'un accusé, mais avec un ton de voix & un air de visage où il paroissoit une audace qui approchoit extrêmement du mépris & de la sécurité. Le peuple irrité témoigna qu'il supportoit fort impatiemment une si grande insolen-

que déchirant ses habits, il vint à montrer les cicatrices des plaies honorables qu'il avoit reçues au-devant du corps, & qu'il eut demandé aux Tribuns si c'étoient-là des preuves du crime dont ils l'accusoient, & des actions qui tendissent à la tyrannie, presque tous les habitans furent touchés jusqu'aux larmes.

Les Tribuns, qui sentirent que leur accusé alloit leur échapper, changerent de batterie, & lui imputerent un nouveau crime; c'étoit de n'avoir pas remis au trésor public le butin qu'il avoit fait sur les terres des Antiates, comme la loi l'ordonnoit, mais de l'avoir partagé à ses soldats pour s'en faire des créatures, & s'en servir dans l'occasion pour ses desseins criminels, selon la coutume des ambitieux, dont les largesses gratuites sont les degrés ordinaires pour parvenir à la tyrannie.

Cette nouvelle accusation troubla C. Marcius Coriolan, qui ne s'y attendoit pas, & qui y répondit mal; & elle causa beaucoup de changement dans les esprits de la multitude, toujours volage, & accoutumée à se livrer aveuglément aux plus légeres impressions. Les Tribuns prononcerent contre l'accusé la peine d'un bannissement perpétuel; c'étoit la coutume qu'ils donnassent d'abord leurs conclusions. Ils remirent ensuite leur avis à la délibération des Tribus; elles étoient au nombre de vingt-une. Neuf opinerent pour absoudre C. Marcius Coriolan; les douze autres le condamnerent.

La sentence ayant été prononcée, le peuple en eut plus de joie & en conçut plus de fierté & d'orgueil que de toutes les batailles qu'il avoit déjà gagnées; mais, le Sénat en fut si affligé & si confus, qu'il osoit à peine lever les yeux, très-fâché & très-repentant de n'avoir pas poussé les choses à la derniere extrêmité, plutôt que de souffrir cette insolence du peuple, & que de lui laisser usurper un pouvoir si absolu. Alors, les différens habits & les autres marques extérieures de tristesse & de joie étoient peu nécessaires, pour juger des différentes passions, dont les uns & les autres étoient animés; car, il étoit aisé de voir que ceux qui se réjouissoient étoient du parti de la populace, & que ceux qui s'affligeoient étoient du côté des Patriciens.

Il n'y eut que C. Marcius Coriolan que ce coup ne put ni humilier ni étonner; il demeura toujours ferme & assuré dans sa contenance, dans sa démarche, & dans tout son air; & au milieu de ce grand nombre d'hommes qui étoient extrêmement touchés de son infortune, il fut le seul qui parut ne point compatir à leur douleur. Cette insensibilité n'étoit point un effet de sa raison ou de sa douceur; elle venoit encore moins de la modération avec laquelle il supportoit cet accident; mais, c'est qu'il étoit entiérement pos-

fédé par l'indignation & par la colère; & cet état, quoique le commun des hommes ne s'en apperçoive point, vient toujours d'un fond de tristesse; car, dès que la tristesse, subtilisée & comme enflammée, s'est convertie en fureur, elle chasse l'abattement & la foiblesse. Voilà pourquoi tout homme en colère paroît vaillant, comme un fébricitant paroît en feu, l'ame étant alors, pour ainsi dire, dans l'effervescence, dans le mouvement & dans la tension. Aussi les effets firent-ils bien voir que C. Marcius Coriolan, malgré cette apparente tranquillité, étoit dans cette passion violente; car, s'en étant retourné chez lui, il embrassa sa mere & sa femme qui déploroient leur malheur avec de grands cris & avec des torrens de larmes; & après leur avoir fait ses adieux & les avoir exhortées à supporter patiemment leur affliction, il sortit incontinent & s'en alla à une des portes de la ville, accompagné de tous les Patriciens.

Là, sans rien demander à aucun d'eux & sans vouloir en rien recevoir, il les quitta, n'ayant avec lui que trois ou quatre de ses cliens, & passa quelques jours dans des terres qu'il avoit auprès de Rome, combattu de mille différentes pensées que la colere lui suggéroit, & qui ne tendoient à rien de bon ni d'utile, mais qui alloient toutes à se venger des Romains. Enfin, il résolut de leur susciter quelque grande guerre avec leurs voisins; & il trouva à propos de tenter les Volsques les premiers, & de les solliciter à prendre les armes, sçachant qu'ils étoient puissans en troupes & en argent; & se doutant bien que les échecs qu'ils avoient reçus dans la derniere guerre, n'avoient pas tant diminué leurs forces, qu'excité leur jalousie & augmenté leur animosité.

Il y avoit en ce tems-là dans la ville d'Antium, un homme appellé Tullus Amphidius, ou plutôt Attius, qui, par ses richesses, par son courage & par la noblesse de sa maison, étoit comme Roi des Volsques. C. Marcius Coriolan sçavoit fort bien que de tous les Romains, il étoit celui que Tullus Attius haïssoit le plus; car, s'étant souvent rencontrés dans les combats, ils s'étoient menacés, défiés & bravés avec beaucoup de fierté comme cela arrive ordinairement à de jeunes guerriers jaloux d'honneur, & qui sont piqués d'une émulation de gloire; & à la haine publique qui les animoit l'un contre l'autre; ils avoient ajouté une haine particuliere qui les rendoit doublement ennemis. D'un autre côté, il connoissoit aussi son courage hautain & invincible, & il n'ignoroit pas qu'il souhaitoit plus que tous les Volsques une occasion de rendre aux Romains tous les maux qu'ils avoient faits à sa nation.

Il harzarda donc une chose

qui prouve bien la vérité de ce que dit un ancien Poëte, qu'il est difficile de résister à la colere, qu'on achete même aux dépens de sa vie ce qu'elle veut; car, ayant pris des habits les plus capables de l'empêcher d'être connu, il entra comme Ulysse dans la ville des ennemis. C'étoit sur le soir; il trouva beaucoup de gens dans les rues, & personne ne le reconnut. Il alla tout droit à la maison de Tullus Attius, entra sans être vu & alla s'asseoir près du foyer dans un grand silence; & s'étant couvert la tête, il demeura là sans remuer & sans dire une seule parole. Les gens de la maison en furent fort étonnés, ils n'oserent pourtant le faire lever; car, & son habit & son silence lui donnoient une sorte de majesté qui le rendoit respectable, mais ils allerent annoncer cette surprenante aventure à Tullus Attius qui soupoit.

Tullus Attius se leva d'abord de table, alla vers lui & lui demanda qui il étoit & en quoi il avoit besoin de son service. Alors, C. Marcius Coriolan découvrit sa tête; & après avoir été quelque tems sans parler, il lui dit: » Si tu ne me reconnois pas encore, ou que » tu ayes de la peine à en » croire tes yeux, c'est une » nécessité que je me décele » moi-même; je suis C. Marcius qui ai fait tant de mal » aux Volsques. Le surnom de » Coriolan que je porte ne permet pas de le nier; la seule » récompense qui me reste de » mes travaux & des dangers » auxquels j'ai exposé ma vie, » c'est ce surnom, monument » éternel de la haine que je vous » ai portée, c'est le seul prix » que l'on n'a pu m'enlever; » tous les autres m'ont été ravis, d'un côté par l'envie & » par l'insolence du peuple, & » de l'autre par la mollesse & » par la lâcheté des Nobles & » des Magistrats. J'ai été banni, » & je suis venu m'humilier à » ton foyer & me rendre ton » suppliant, non pas pour être » en sûreté ni pour sauver ma » vie, car serois-je venu chez » toi si je craignois la mort? » mais pour me venger des » Romains, & c'est déjà m'en » venger que de te rendre le » maître de ma personne. Si tu » as donc le courage d'attaquer » tes ennemis, sers-toi de mes » calamités présentes, & fais » tourner à l'avantage commun » des Volsques mes malheurs » particuliers. Je combattrai » encore plus heureusement » pour vous, que je n'ai combattu contre vous; car ceux » qui sçavent le secret de l'ennemi, sont plus en état de » bien servir que ceux qui » l'ignorent. Que si tu n'oses » penser à la guerre, il ne nous » est expédient, ni à moi de » vivre, ni à toi de sauver un » homme qui a toujours été ton » ennemi, & qui t'est présentement inutile. »

Tullus Attius, ravi d'entendre ce discours, & lui tendant

la main : » Leve-toi, lui dit-il, » C. Marcius Coriolan, & » prends courage ; tu nous fais » un présent inestimable en te » donnant à nous, & tu dois » t'attendre que les Volsques » t'en témoigneront leur recon» noissance. » Et sur l'heure même il le fit mettre avec lui à table, lui fit la meilleure chere dont il put s'aviser ; & le lendemain & les deux jours suivans ils consulterent entr'eux sur les moyens de faire la guerre.

Cependant, Rome étoit extrêmement troublée par l'animosité que les Patriciens conservoient contre le peuple, & qui étoit beaucoup augmentée depuis la condamnation de C. Marcius Coriolan. De tous côtés, les Devins, les Prêtres & les particuliers mêmes annonçoient des prodiges très-dignes de considération. Cependant, à Antium C. Marcius Coriolan & Tullus Attius parloient tous deux en secret aux principaux de la ville, & les exhortoient à prendre les armes, pendant que les Romains étoient divisés ; mais, comme la plupart étoient retenus par la honte de rompre sans aucun sujet une treve qu'ils avoient faite pour deux ans, les Romains leur en donnerent eux-mêmes un prétexte plausible, en faisant publier, sur un léger soupçon & sur une accusation très-fausse, le propre jour des jeux, que tous les Volsques eussent à sortir de Rome avant le Soleil couché. Il y a des Auteurs qui prétendent que ce fut une ruse de C. Marcius Coriolan même, qui envoya à Rome aux Consuls un homme aposté pour leur donner ce faux avis, que les Volsques avoient complotté de les attaquer pendant les jeux & de mettre le feu à la ville.

La publication de cet ordre irrita extrêmement les Volsques; & Tullus Attius, grossissant cet affront, leur persuada d'envoyer sommer les Romains de leur rendre toutes les terres & toutes les villes qu'ils leur avoient prises pendant la guerre.

Le Sénat, ayant entendu leurs Ambassadeurs, en fut indigné, & fit réponse que, si les Volsques prenoient les premiers les armes, les Romains les poseroient les derniers. Cette réponse ouie, Tullus Attius convoqua une assemblée générale de la nation des Volsques, où il fit conclure la guerre & leur conseilla de faire entrer C. Marcius Coriolan, d'oublier le passé, & d'avoir en lui une entiere confiance ; leur promettant qu'étant leur ami & leur allié, il leur feroit plus de bien qu'il ne leur avoit fait de mal, pendant qu'il avoit été leur ennemi.

C. Marcius Coriolan ayant donc été appellé, & ayant parlé au peuple, on trouva qu'il étoit aussi éloquent que grand Capitaine, & que son courage étoit guidé par beaucoup de prudence & de capacité, & sur l'heure même il fut élu Gé-

néral avec Tullus Attius. Craignant donc que le tems, qu'on emploiroit à faire cet armement, ne fût trop long & ne lui fît perdre une occasion très-favorable, il laissa aux Magistrats & aux principaux le soin d'assembler les troupes & de faire tous les autres préparatifs, & prenant avec lui les plus déterminés & les plus prompts à le suivre, il partit sans faire de revue, & tomba sur les terres des Romains tout d'un coup, & avant qu'on pût s'en douter à Rome. Il y fit un si grand butin, que ses troupes en étoient fatiguées & ne pouvoient suffire, non-seulement à l'emmener & à le porter, mais à le consumer dans le camp, quelque dégât qu'elles en fissent. Le moindre avantage que C. Marcius Coriolan prétendoit tirer de cette course précipitée, c'étoit de piller & de ruiner le païs; il avoit un but plus important & plus considérable, qui étoit de rendre les Patriciens plus suspects au peuple. Car, pendant qu'il ravageoit toute la campagne, il avoit grand soin d'épargner les terres des Nobles, & ne souffroit pas qu'on fît le moindre tort, ni qu'on en enlevât la moindre chose; ce qui envenima encore plus les esprits & augmenta la dissention & le désordre; les Patriciens accusant le peuple d'avoir chassé très-injustement le plus vaillant homme qu'ils eussent; & le peuple reprochant aux Patriciens que, par un mouvement de haine & de vengeance, ils avoient eux-mêmes appellé C. Marcius Coriolan, afin que, pendant que leurs maisons & leurs champs seroient pillés & saccagés, ils eussent le plaisir d'être spectateurs tranquilles, dans la confiance & dans l'assurance où ils étoient, qu'ils avoient au dehors la guerre même pour garde de leurs terres & de tous leurs biens.

Après cette expédition qui servit infiniment à augmenter le courage des Volsques & à leur faire mépriser leurs ennemis, C. Marcius Coriolan ramena sa troupe sans avoir perdu un seul homme; mais, après que toutes les forces des Volsques, qui accoururent tous d'un grand courage, furent assemblées, on les trouva si nombreuses, qu'on jugea à propos d'en laisser une partie dans le païs pour la sûreté des villes, & de mener l'autre partie contre les Romains. C. Marcius Coriolan donna à Tullus Attius le choix de l'armée qu'il voudroit commander; mais, Tullus Attius répondit que C. Marcius Coriolan ne lui étoit inférieur ni en courage, ni en expérience, & qu'il avoit sur lui l'avantage d'avoir été plus heureux dans tous les combats; qu'ainsi il falloit qu'il commandât l'armée qui marchoit en campagne; & que pour lui il demeureroit pour garder le païs & lui envoyer les convois & tout ce qui seroit nécessaire à ses troupes.

C. Marcius Coriolan, rendu encore plus puissant par ce partage, marcha d'abord contre la ville de Circée, colonie des Romains, qui, s'étant rendue à discrétion, fut garantie du pillage. De-là il alla ravager les terres des Latins, dans l'espérance que les Romains viendroient lui livrer bataille, pour défendre leurs alliés qui avoient plusieurs fois imploré leur aide; mais, comme le peuple étoit mal intentionné, & que les Consuls n'avoient plus guere de tems à être en charge, ils ne voulurent rien hazarder, & renvoyerent les Ambassadeurs des Latins sans leur accorder aucun secours. C. Marcius Coriolan, déchu de cette espérance, tourna ses armes contre les villes du Latium, prit d'assaut Tolérium, Labicum, Pédum & Boles qui oserent lui faire résistance. Les hommes furent vendus, & les biens pillés; mais, il prit un très-grand soin de celles qui lui ouvrirent les portes; & afin qu'elles ne souffrissent aucun dommage, même à son insçu, il campoit le plus loin qu'il lui étoit possible; & en passant sur leurs terres, il ne souffroit pas qu'on prît rien de ce qui étoit à elles. Il alla mettre le siege devant une autre ville qui n'étoit environ qu'à douze milles de Rome, & qui se défendit plus vigoureusement que les autres, & où beaucoup de Volsques furent tués; mais enfin il la prit, passa au fil de l'épée presque tous ceux qui étoient en âge de porter les armes, & y fit un très-grand butin.

Sur le bruit de ces grands avantages, les Volsques, qui étoient restés dans leur païs pour la sûreté de leurs villes, ne pouvoient se contenir; ils alloient par troupes dans le camp de C. Marcius Coriolan, disant hautement qu'ils ne connoissoient que lui de Général, & qu'il étoit leur seul Capitaine; aussi son nom étoit grand dans toute l'Italie, & l'on parloit avec admiration de cette grande valeur qui, par le changement d'un seul homme, avoit produit dans les affaires des changemens si surprenans & si merveilleux.

Le désordre augmentoit cependant à Rome; on n'osoit prendre les armes pour en venir à un combat, & l'on passoit les jours entiers à se quereller & à semer des propos séditieux les uns contre les autres; mais, Lavinium, où étoient les Dieux de leurs peres & d'où ils tiroient leur origine, parce que c'étoit la premiere ville qu'Énée eût bâtie dans le Latium, étant assiégée, cette nouvelle, qui fut d'abord publique, produisit tout d'un coup un changement merveilleux dans l'esprit du peuple, & tourna d'une maniere étrange & bizarre celui des Patriciens; car, le peuple vouloit casser & abolir la condamnation de C. Marcius Coriolan & le rappeller dans Rome; & le Sénat, s'étant assemblé pour délibérer sur cette proposition, la rejetta &

s'y opposa de toutes ses forces; soit que, par un esprit d'opiniâtreté, il prît toujours le parti de s'opposer à tout ce que le peuple désiroit le plus; soit qu'il ne voulût pas que C. Marcius Coriolan dût son rappel à la faveur du peuple; soit enfin que sa haine commençât à s'étendre sur C. Marcius Coriolan, parce que, quoiqu'il n'eût pas un égal sujet de se plaindre des deux partis, il les maltraitoit également, & qu'il s'étoit entiérement déclaré l'ennemi de sa patrie, dans laquelle il sçavoit bien que la plus grande & la meilleure partie compatissoit à ses malheurs, & étoit enveloppée dans la même injustice qu'on lui avoit faite.

Cette résolution du Sénat ayant été déclarée, le peuple se trouva dans l'impuissance de faire passer la loi par ses suffrages, car il falloit un décret du Sénat. C. Marcius Coriolan, qui en eut d'abord la nouvelle, en fut encore plus irrité, de maniere qu'il quitta le siege de Lavinium, & transporté de fureur, il marcha vers Rome avec ses meilleures troupes, & alla camper près des fossés Cluiliens à quarante stades de la ville, où son approche jetta une si grande épouvante & un tel effroi, qu'elle appaisa d'abord la sédition. Il n'y eut pas un Magistrat, pas un Sénateur qui osât contredire le peuple sur le rappel de C. Marcius Coriolan. Mais tous, voyant les rues pleines de femmes qui couroient çà & l'à tout éperdues, les temples remplis de vieillards qui, dans une profonde humiliation & versant des torrens de larmes, adressoient leurs prieres aux Dieux, & en général tous les esprits dénués de force & de courage, & incapables de trouver leur salut dans leurs conseils, reconnurent que le peuple avoit eu raison de vouloir rappeller C. Marcius Coriolan, & que le Sénat avoit très-mal fait de commencer à entrer en colere, & à avoir du ressentiment dans un tems où le seul bon parti étoit d'y renoncer, s'il en avoit été rempli.

Ils résolurent donc tous d'envoyer une ambassade à C. Marcius Coriolan, pour lui offrir son rappel & pour le supplier de terminer cette guerre. Les Ambassadeurs qui furent pris dans le Sénat, & qui étoient tous parens ou amis de C. Marcius Coriolan, s'attendoient à recevoir au moins de lui un favorable & gracieux accueil à leur arrivée, mais ils furent fort trompés; car, ayant été conduits au travers de l'armée en bataille, ils trouverent C. Marcius Coriolan assis dans le Conseil au milieu d'un grand nombre des principaux officiers, & qui, avec un trouble & une émotion qui paroissoient dans ses yeux, & d'un ton plein d'une sévérité terrible, leur ordonna d'exposer le sujet de leur ambassade en présence de tous les Volsques dont il étoit environné; les ambassadeurs

s'expliquerent dans les termes les plus modeſtes, les plus doux & les plus convenables à l'état de leur fortune.

Leur diſcours fini, C. Marcius Coriolan leur répondit, pour ce qui le regardoit, avec beaucoup d'aigreur & avec un emportement proportionné à l'injure qu'il avoit reçue, & pour ce qui regardoit les Volſques, comme leur Général, il demanda que les Romains leur rendiſſent toutes les villes & toutes les terres qu'ils avoient priſes dans les guerres précédentes; & que par une loi ils accordaſſent aux Volſques le même droit de bourgeoiſie qu'ils avoient accordé aux Latins; que ce n'étoit qu'à ces conditions juſtes & raiſonnables qu'ils pouvoient obtenir la paix. Il leur donna trente jours pour délibérer ſur ces demandes; & après qu'ils ſe furent retirés, il décampa & mena ſon armée hors du territoire de Rome.

Ce fut-là le premier prétexte de calomnie que ſaiſirent ceux des Volſques qui depuis longtems ne pouvoient ſupporter ſa puiſſance, & qui ne voyoient qu'avec un œil d'envie ſes ſurprenantes proſpérités; Tullus Attius même étoit de ce nombre. Ce n'eſt pas qu'il eût reçu aucune injure particuliere de C. Marcius Coriolan, mais il étoit pouſſé par une paſſion qui n'eſt que trop naturelle à l'homme; car, il avoit un ſecret dépit de voir ſa réputation obſcurcie par la gloire de ſon Collegue, & de ſe ſentir mépriſé par les Volſques qui faiſoient leur Dieu de C. Marcius Coriolan, & qui prétendoient que les autres ſe contentaſſent de la part qu'il vouloit leur faire de ſon autorité & de ſa puiſſance. Delà commencerent à éclorre toutes les accuſations qu'on ſema ſous main contre lui. La plûpart des officiers, s'attroupant & ſe liguant enſemble, ſe communiquoient leur mécontentement & appelloient cette retraite de l'armée une véritable trahiſon, qui ne conſiſtoit point à avoir livré des villes ou des armées, mais à avoir livré le tems duquel dépendent ordinairement le ſalut & la perte des villes & des armées; car, il avoit donné exprès aux ennemis un délai de trente jours, ſçachant bien que leurs affaires étoient ſi déplorées, qu'il ne falloit pas moins que ce tems-là pour les remettre ou pour y produire un grand changement.

Cependant, C. Marcius Coriolan ne paſſa pas les trente jours ſans rien faire; il ravagea les terres des alliés & prit ſept grandes villes très-peuplées. Les Romains n'oſerent jamais paroître pour les ſecourir; leurs eſprits étoient abattus & remplis de crainte, & ils n'avoient non plus de force pour la guerre, que des corps paralytiques ou aſſoupis.

Le terme étant expiré, & C. Marcius Coriolan étant revenu avec ſes troupes, ils lui envoye-

rent une seconde ambassade pour le supplier encore de modérer son ressentiment, de retirer son armée, & de proposer & faire ensuite ce qui lui paroîtroit le plus avantageux pour les deux partis ; lui déclarant que les Romains ne relâcheroient jamais rien par crainte, mais que s'il vouloit faire quelque avantage aux Volsques, ils y donneroient les mains après qu'ils auroient posé les armes. Là-dessus C. Marcius Coriolan dit qu'il ne leur répondoit point comme Général des Volsques ; mais que comme citoyen Romain qu'il étoit encore, il les exhortoit à rabaisser un peu de leur orgueil & à revenir le retrouver dans trois jours avec la ratification du traité dont il leur avoit expliqué les conditions toutes justes & raisonnables ; que s'ils en ordonnoient autrement, il n'y avoit plus de sûreté pour eux à revenir dans le camp, chargés de paroles vaines.

Le Sénat, informé de cette réponse par le retour des ambasseurs, comme si la ville eût été battue d'une horrible tempête qui allât la submerger, jetta, comme on dit, l'ancre sacrée ; car, il ordonna que tous les prêtres des Dieux, les Sacrificateurs, les Sacristains & les Augures, dont la divination par le vol des oiseaux étoit pratiquée de toute ancienneté à Rome, iroient vers C. Marcius Coriolan avec les habits & les ornemens dont ils avoient accoutumé d'être revêtus dans leurs cérémonies ; & qu'ils le conjureroient de poser premierement les armes, & de régler ensuite avec ses citoyens les articles de la paix des Volsques.

C. Marcius Coriolan les reçut dans le camp, mais il n'accorda rien à leurs prieres, & ne les traita pas plus favorablement ; car, il leur déclara qu'on n'avoit qu'à accepter ses premieres propositions ou qu'à se préparer à la guerre.

Les Prêtres étant de retour à Rome, les Romains résolurent de se tenir clos & couverts dans la ville, de défendre les murailles & de repousser les ennemis, mettant toute leur espérance dans le tems & dans les accidens inopinés de la fortune, puisque d'eux-mêmes ils ne pouvoient trouver aucun remede à leurs maux, & que la ville étoit pleine de frayeur & de trouble, & n'avoit que de fâcheux pressentimens.

Dans cette extrêmité, les Dames Romaines s'assemblent chez Véturie, ou, comme l'appelle Plutarque, Volumnie, mere de C. Marcius Coriolan. Cette Dame ne se refusa point à sa patrie ; mais, accompagnée de sa belle-fille & de ses deux petits-fils, elle prend le chemin du camp des ennemis. Ce spectacle inspira aux Volsques mêmes un respect mêlé de compassion, & les tint dans le silence. C. Marcius Coriolan, environné des principaux Officiers de

l'armée & de toutes les marques de sa dignité, étoit assis sur son tribunal. Voyant donc approcher ces femmes, il en fut d'abord surpris ; & ayant reconnu sa mere qui marchoit la premiere, il fit tous ses efforts pour demeurer inflexible & intraitable ; mais, trahi & vaincu par son cœur, il n'osa l'attendre sur son siege ; & descendant avec précipitation, il alla à grands pas au-devant d'elle, & se jettant à son cou, il la tint fort long-tems embrassée ; il embrassa ensuite sa femme & ses enfans, & n'épargna ni ses larmes ni ses caresses, se laissant entraîner aux sentimens de la nature, comme à un torrent qu'il ne pouvoit surmonter.

Quand il fut rassasié en quelque sorte, & qu'il s'apperçut que sa mere vouloit parler, il fit approcher les Volsques & donna audience à Volumnie, qui parla en ces termes : » A cette » langueur qui paroît sur no» tre visage, & à ces lugubres » & méchans habits que nous » portons, tu vois assez, mon » fils, sans que nous te le di» sions, dans quelle affreuse » désolation ton exil nous a » jettées. Pense présentement » qu'il faut que nous soyons les » plus malheureuses de toutes » les femmes, puisque ce que » nous avions de plus doux & » de plus agréable à voir, la » fortune nous l'a rendu le plus » affreux & le plus terrible, en » nous présentant à moi mon fils, » & à ta femme son mari, à la » tête d'une armée d'ennemis, » assiégeant sa propre patrie ; » & que ce qui est pour les au» tres une ressource & une con» solation dans toutes leurs » disgraces, d'avoir recours » aux Dieux & de leur adres» ser leurs prieres, devient » pour nous un nouveau dan» ger, puisque nous ne pouvons » demander en même-tems aux » Dieux ta conservation & la » victoire pour Rome, mais il » faut que mes prieres renfer» ment les plus horribles ma» lédictions que nos ennemis » mêmes pourroient prononcer » contre nous. Car, c'est une » nécessité que ta femme & tes » enfans soient privés de toi ou » de leur patrie. Je ne te parle » point de moi ; je n'attendrai » pas que la fortune ennemie » décide de cette guerre. Si je » ne puis te persuader de faire » succéder l'union & la paix à » ces désordres, & de devenir » plutôt le bienfaiteur des deux » partis, que le fléau de l'un » ou de l'autre, pense, mon » fils, & prépare-toi à n'ap» procher des murs de Rome » qu'en passant sur le corps mou» rant de celle qui t'a mis au » monde. Car, me conserverai» je pour voir le jour que mon » fils triomphera de Rome, ou » que Rome triomphera de » mon fils ? Si je te conjurois » de sauver ta patrie en perdant » les Volsques, le parti seroit » difficile à prendre pour toi ; » car, il n'est pas honnête de » ruiner ses citoyens, il ne l'est

» pas non plus de trahir ses
» amis ; mais, que te deman-
» dons-nous, mon fils, que la
» délivrance de nos maux ? Dé-
» livrance aussi heureuse pour
» les uns que pour les autres,
» & beaucoup plus glorieuse
» pour les Volsques, que pour les
» Romains, en ce qu'il paroîtra
» que la victoire les a mis en
» état de nous accorder les
» plus grands de tous les biens,
» l'amitié & la paix dont ils
» jouiront eux-mêmes. Si nous
» obtenons ces biens, tu en se-
» ras le principal, ou plutôt le
» seul auteur ; & si nous ne les
» obtenons pas, tu auras à sou-
» tenir les reproches des Ro-
» mains & des Volsques. Car,
» cette guerre, dont l'issue est
» incertaine, a cela de certain,
» que vainqueur tu seras ex-
» terminateur de ta patrie,
» & vaincu tu passeras pour
» avoir précipité, par les mou-
» vemens d'une colère impla-
» cable, tes amis & tes bienfai-
» teurs dans les calamités les
» plus horribles. «

C. Marcius Coriolan écoutoit ce discours sans répondre une seule parole ; & quand elle eût cessé de parler, il demeura long-tems dans un profond silence. Volumnie voyant cela : » Pour-
» quoi te taire, mon fils, con-
» tinua-t-elle. Est-ce qu'il est
» beau d'accorder tout à son
» ressentiment, & qu'il est hon-
» teux d'accorder quelque cho-
» se à une mere qui ne te fait
» que de ces sortes de prieres ?
» Où est-ce qu'il est d'un grand
» homme de se souvenir des
» maux qu'on lui a faits, &
» qu'il n'est ni d'un homme de
» bien, ni d'un grand homme
» d'honorer ou de reconnoître
» les grands biens qu'il a reçus
» de son pere & de sa me-
» re ? Cependant, personne au
» monde n'est si obligé que toi à
» la reconnoissance, puisque tu
» poursuis si atrocement l'in-
» gratitude ; mais bien plus,
» tu t'es déjà assez vengé de ta
» patrie, & tu n'as encore rien
» fait pour ta mere. Il étoit
» pourtant de la piété & de la
» justice que, même sans au-
» cune nécessité, j'obtinsse de
» toi par mes prieres des cho-
» ses si raisonnables & si équi-
» tables. Si je ne puis te flé-
» chir, à quoi bon ménagerois-
» je encore la derniere espé-
» rance ? «

En finissant ces mots, elle se jette à ses pieds avec sa femme & ses enfans. C. Marcius Coriolan se mit à crier : *Que faites-vous, ma mere ?* Et la relevant & lui serrant la main : *Vous avez vaincu*, lui dit-il, *& votre victoire est aussi heureuse pour votre patrie, que funeste pour moi. Je m'en vais, vaincu par vous seule.* Après leur avoir parlé quelque tems en particulier, il les renvoya à Rome à leur priere, & le lendemain au point du jour il décampa & emmena les Volsques, qui n'avoient pas tous les mêmes sentimens sur ce qui venoit de se passer ; car, les uns le blâmoient lui & son action ; les autres qui étoient bien aises

de la paix, ne blâmoient ni l'un ni l'autre; il y en avoit qui, quoique bien fâchés de voir la guerre si heureusement terminée, disoient hautement que C. Marcius Coriolan n'avoit pas fait l'action d'un méchant homme, & qu'il étoit pardonnable, si fléchi par des objets si touchans, il avoit cédé à une nécessité si puissante. Mais, ils le suivirent tous, moins par obéissance que par respect.

C. Marcius Coriolan, étant retourné à Antium avec l'armée, Tullus Attius qui le haïssoit & qui ne pouvoit le souffrir à cause de la crainte qu'il avoit de son autorité, résolut de le perdre, de peur que, s'il le laissoit échapper, il ne trouvât plus une occasion si favorable. Ayant donc aposté beaucoup de gens contre lui, il lui fit commandement de déposer sa charge, & de rendre compte aux Volsques de son administration. C. Marcius Coriolan, qui voyoit le danger qu'il y avoit pour lui à devenir homme privé, pendant que Tullus Attius demeureroit Capitaine général, & auroit tout crédit parmi les Volsques, répondit qu'ayant pris sa charge par l'ordre des Volsques, il la quitteroit aussi par leur ordre quand ils le lui signifieroient; mais que, sans attendre cela, il étoit prêt sur l'heure même à rendre compte de sa conduite à ceux des Antiates qui voudroient l'entendre.

L'assemblée étant donc formée, les orateurs, qui étoient préparés, se leverent & irriterent le peuple. Quand ils eurent tout dit, C. Marcius Coriolan se leva. Le grand respect qu'on avoit pour lui calma le bruit; le silence du peuple lui fit connoître qu'il pouvoit parler sans rien craindre. Les plus gens de bien, ravis de la paix qui avoit été conclue, témoignerent assez par leur contenance qu'ils l'écouteroient favorablement & ne lui feroient aucune injustice. Tullus Attius craignit donc qu'il ne se justifiât; car, outre qu'il étoit homme très-éloquent, ses premiers exploits avoient excité plus de reconnoissance que la derniere action n'avoit attiré de blâme; ou plutôt le crime dont il étoit accusé étoit un témoignage authentique de la grandeur de l'obligation qu'on lui avoit. Car, jamais les Volsques ne se seroient plaints de n'avoir pas pris Rome, s'ils ne s'étoient vus sur le point de s'en rendre les maîtres par la seule valeur de C. Marcius Coriolan. C'est pourquoi, Tullus Attius vit bien qu'il ne falloit plus différer ni s'amuser à gagner le peuple; & les plus audacieux des conjurés s'étant mis à crier qu'il ne falloit ni écouter, ni souffrir qu'un traître dominât les Volsques, & refusât de se démettre de sa charge, ils se jetterent en foule sur lui & le tuerent, sans que personne se mît en devoir de le secourir. Il parut pourtant bien par la suite que la plus grande partie de la

nation n'avoit pas consenti à ce meurtre ; car, dès que la nouvelle en fut répandue, de toutes les villes il accourut des gens pour honorer ses funérailles. Ils le revêtirent de ses habits de Général, & mirent son corps sur un lit magnifique, qui fut porté sur les épaules de jeunes Officiers les plus connus par leurs grandes actions. On fit marcher devant lui les dépouilles qu'il avoit prises aux ennemis, les couronnes qu'il avoit gagnées, & les plans des villes qu'il avoit prises. On le mit en cet état sur le bûcher, & on égorgea plusieurs victimes. Après que le bûcher fut consumé, on ramassa ses cendres, on les enterra dans le même lieu, & on lui éleva un tombeau magnifique.

Les Romains, selon Plutarque, ayant appris la mort de C. Marcius Coriolan, ne firent rien qui tendît à honorer sa mémoire, ni qui marquât non plus qu'ils conservoient encore quelque ressentiment contre lui. Ils accorderent seulement, aux instantes prieres des Dames, la permission d'en porter le deuil pendant dix mois, comme d'un pere, d'un fils & d'un frere ; car c'étoit le deuil le plus long que Numa Pompilius eût institué. Denys d'Halicarnasse écrit que les Romains regarderent cette mort comme une calamité publique, & qu'ils le pleurerent en public & en particulier.

Au reste, C. Marcius Coriolan fut tué la seconde année de la LXXIIIe. Olympiade, l'an de Rome 266, huit ans après sa premiere campagne. Il mourut donc à la fleur de son âge, s'il est vrai qu'il ait fait cette premiere campagne fort jeune, comme Plutarque l'a remarqué. Cela peut souffrir des contradictions assez bien fondées ; & c'est ce qui nous fait soupçonner que Denys d'Halicarnasse & Tite-Live n'ont pas eu des mémoires fort exacts sur le tems de la naissance de C. Marcius Coriolan, & sur les premieres actions de sa vie. Ce qui nous confirme dans cette pensée, c'est que Fabius, beaucoup plus ancien que ces Historiens, avoit écrit, comme le rapporte Tite-Live, qu'à la fin de son âge il avoit coutume de dire que l'exil étoit toujours fâcheux, mais encore beaucoup plus fâcheux pour un vieillard que pour un autre homme.

Réflexions sur les bonnes & mauvaises qualités de C. Marcius Coriolan.

On voit C. Marcius Coriolan, avec d'excellentes qualités, terminer sa vie d'une maniere bien triste. Il est peu de Romains qui aient eu plus de mérite que lui. Il fut au-dessus des plaisirs qui dominent la jeunesse. Il aima la justice, non par la nécessité qu'imposent les loix, ou par la crainte des châtimens, mais par inclination & par un heureux penchant avec lequel il sembloit être né. Il ne comptoit pas

l'innocence pour une vertu, tant il sentoit d'horreur pour le vice, & tant il avoit de zele pour en inspirer aux autres de l'éloignement. Jamais fils n'eut plus de respect ni de complaisance pour sa mere. Étant devenu orphelin par la mort de son pere, il se crut redevable à l'égard de Véturie, de la mesure de tendresse & de respect qu'il auroit due a son pere s'il eût vécu. Il fut libéral & magnifique, & jamais il ne laissa languir ses amis dans l'indigence. Il eut un talent merveilleux & incomparable pour la guerre, & sans les obstacles qu'il trouva de la part des séditieux, l'empire Romain, sous sa conduite, eût pris de grands accroissemens.

Un défaut dominant, qu'il n'eut pas soin de corriger dans sa jeunesse, lui fit perdre le fruit & le mérite de tant de belles qualités. Il manquoit de douceur & de condescendance. Il n'avoit point ces airs gracieux, ces manieres engageantes, qui préviennent & qui gagnent les cœurs. Il étoit d'un naturel dur, & difficile à revenir quand on l'avoit choqué. Incapable de modération dans ses ressentimens, il portoit sa colere aux plus fâcheuses extrêmités. En un mot, il ne connoissoit point ces ménagemens, & cette sage flexibilité, qui se plie au besoin des affaires, & à la diversité des caractères de ceux avec qui l'on a à traiter. Toujours chagrin & intraitable, il faisoit essuier sa mauvaise humeur sans distinction & sans égard pour personne. Rien ne lui fit plus de tort dans ses campagnes, qu'un génie si peu convenable à la société. Sa rigueur outrée à maintenir les loix & la discipline sans admettre jamais de tempérament, son attachement trop littéral à ce qu'il croyoit équitable, & une roideur inflexible dans ce qui lui avoit une fois paru le meilleur parti, contribuerent plus que tout le reste à aigrir les esprits, & à les éloigner de lui. Que les jeunes Seigneurs apprennent de cet exemple combien il est important de vaincre & de dompter ce que l'on appelle humeur; car, ce fut-là le vice-dominant de C. Marcius Coriolan.

Ce vice dominant le conduisit par des degrés imperceptibles à celui de tous les excès qui est le plus horrible, & qui a de plus funestes suites; ce fut de porter les armes contre sa patrie. Les autres crimes sont bornés dans leurs effets, & ne se font sentir souvent qu'à une seule personne, ou tout au plus qu'à un petit nombre. Celui-ci, étouffant dans le cœur la tendresse naturelle pour le lieu qui nous a donné la naissance, porte la fureur contre toute une ville & tout un païs, & entraîne après soi les ravages, les incendies, les meurtres, les violemens & les plus affreux sacrileges. Voilà ce que préparoit C. Marcius Coriolan à sa patrie. Il est vrai qu'elle l'avoit maltraité indigne-

ment, en payant par l'exil les importans services qu'il lui avoit rendus. Mais, ignoroit-il qu'il en est de la patrie, comme des peres & des meres, dont les enfans doivent souffrir avec patience les plus mauvais traitemens, & qu'il ne peut jamais y avoir une juste cause de prendre les armes contre elle? Il étoit du nombre de ceux dont parle Cicéron, qui se croient obligés & qui sont prêts à sacrifier leurs biens & leur vie même pour la patrie, mais qui ne voudroient pas pour elle souffrir le moindre affront, ni la plus légere atteinte, donnée à leur réputation. Fausse délicatesse! Amour mal entendu de la gloire! Les plus grands hommes ne pensent pas ainsi. L'histoire Romaine nous en fournit plusieurs exemples.

MARCIUS [C.], *C. Marcius*, Ι. Μάρκιος, (*a*) étoit Tribun du peuple, l'an de Rome 365, & avant Jesus-Christ 387. Il appella en jugement Q. Fabius, sur ce qu'ayant été envoyé vers les Gaulois en qualité d'Ambassadeur, il s'étoit mis à la tête des Clusiens contre le droit des gens. Il fut soustrait à ce jugement par une mort qui survint si à propos, qu'on la crut volontaire.

MARCIUS [C.] RUTILUS, *C. Marcius Rutilus*, (*b*) fut créé Consul avec Cn. Manlius, l'an de Rome 398, & 354 avant Jesus-Christ. Ayant conduit une armée contre les Privernates, il enrichit les soldats dans un païs qui depuis long-tems n'avoit point ressenti les malheurs de la guerre; & il usa envers eux d'une telle générosité, qu'il ne retint pas pour le trésor public la moindre partie d'un butin si abondant. Comme il vit que les Privernates s'étoient retranchés dans leur camp, ayant derriere eux leurs murailles: » Si vous me promettez, dit-il » à ses soldats, après les avoir » assemblés, que vous combat» trez avec courage, & que » sur le champ de bataille vous » songerez moins au butin qu'à » la victoire, dès à présent je » vous donne toutes les richesses » qui se trouveront dans le » camp & dans la ville de vos en» nemis. » Animés par des espérances si flatteuses, ils demandent le signal avec de grands cris, & vont au combat avec autant de confiance que de fierté. Au premier choc, ayant mis les Privernates en fuite, ils les poursuivirent jusqu'au pied de leurs murailles; & ils se disposoient à y planter leurs échelles, lorsque la ville se rendit. C. Marcius Rutilus triompha des Privernates.

L'année suivante, tous les Toscans soulevés marcherent contre Rome sous la conduite des Tarquiniens & des Falisques. Contre une si grande mul-

(*a*) Tit. Liv. L. VI. c. 1. Roll. Hist. Rom. T. II. pag. 84.

(*b*) Tit. Liv. L. VII. c. 16. *& seq.* Roll. Hist. Rom. T. II. p. 162. *& suiv.*

titude d'ennemis on créa dictateur C. Marcius Rutilus, le premier des Plébeiens qu'on eût élevé à ce rang; & il choisit pour maître de la cavalerie C. Plautius, Plébeien comme lui. Les Sénateurs, indignés qu'on ne laissât pas au moins la Dictature à leur disposition, firent tous leurs efforts pour empêcher qu'on ne fournît à C. Marcius Rutilus, les secours dont il avoit besoin pour cette guerre. Mais, le peuple n'en témoigna que plus de zele pour lui accorder tout ce qu'il demanda. Étant donc parti de la ville en bon équipage, il jetta un pont de bateaux sur le Tibre; & passant avec ses troupes, tantôt d'un côté de ce fleuve, tantôt de l'autre, par tout où le bruit des ennemis l'appelloit, il en opprima un grand nombre, à mesure qu'il les trouvoit dispersés dans la campagne pour piller. Ensuite, ayant attaqué leur camp, lorsqu'ils s'y attendoient le moins, il le prit, fit huit mille prisonniers, tua ou chassa tout le reste de dessus les terres des Romains, & revint à Rome, où il triompha par l'ordre du peuple, sans demander le consentement ou employer l'autorité du Sénat.

C. Marcius Rutilus fut créé de nouveau Consul avec P. Valérius Publicola, l'an de Rome 403, & avant Jesus-Christ 349. Ces deux Magistrats entreprirent de réconcilier les Sénateurs avec le peuple, en levant le seul obstacle qui s'y opposoit; ce fut de soulager le peuple en diminuant le fardeau de ses dettes, & en chargeant la République du soin de les acquitter. Pour cet effet, ils firent nommer cinq Commissaires, qui furent chargés de ce soin. La commission n'étoit pas aisée ni agréable, parce que dans ces sortes d'affaires, on mécontente toujours une des parties intéressées, & souvent toutes les deux. Ici les Commissaires se conduisirent avec toute la modération & la prudence possibles. Comme la plûpart des débiteurs tardoient de payer leurs dettes, moins par impuissance, que par négligence & par défaut d'ordre dans leurs affaires, l'État se mit en la place des créanciers, & ayant fait dresser des comptoirs dans la place, avec de l'argent, paya les dettes, après avoir pris ses sûretés; ou bien, faisant estimer à un prix raisonnable les fonds de terre & les maisons des débiteurs, il les adjugeoit à leurs créanciers. Par ce moyen, sans faire injustice à personne, & sans donner aucun sujet de plainte, un grand nombre de dettes furent acquittées.

Comme le paiement des dettes avoit causé beaucoup de changemens dans les fortunes des particuliers, & que bien des terres & des maisons avoient passé à de nouveaux maîtres, on jugea qu'il étoit nécessaire de faire le dénombrement. L'assemblée étant indiquée pour l'élection des Censeurs, C. Marcius

Rutilus se présenta parmi ceux qui demandoient cette charge. Mais, il renouvella la discorde entre les deux ordres. Il paroissoit qu'il avoit mal pris son tems; & les Consuls, qui étoient tous deux Patriciens, déclarerent qu'ils n'auroient point d'égard à sa demande. Mais, il obtint cette charge par sa constance aidée des Tribuns; outre qu'il n'y avoit point de dignité si éminente, donc C. Marcius Rutilus ne fût digne par lui-même, & que le peuple vouloit se frayer le chemin de la Censure par le mérite du même citoyen, qui lui avoit déjà ouvert celui de la Dictature. Ainsi, C. Marcius Rutilus fut nommé Censeur avec Cn. Manlius.

Il fut élevé au Consulat pour la troisieme fois, l'an de Rome 411, & 341 avant Jesus-Christ. On lui donna pour Collegue T. Manlius Torquatus. Deux ans après, il y fut encore élevé avec Q. Servilius. Les délices de Capoue, pernicieuses à la discipline militaire, avoient amolli le courage des soldats; & étouffant en eux le souvenir de leur patrie, & l'affection qu'on a naturellement pour elle, leur suggérerent le dessein d'ôter cette ville aux Campaniens, par le même crime qu'ils avoient autrefois commis eux-mêmes en égorgeant ses premiers habitans, pour se mettre en leur place. C. Marcius Rutilus, à qui la Campanie étoit échue pour province, fut informé de cette conjuration, quelque soin qu'on eût pris de la tenir secrete. Après en avoir appris toutes les circonstances de la bouche des Tribuns, il crut que le meilleur étoit d'éluder & ralentir peu à peu la premiere fougue des soldats, en leur laissant espérer qu'ils l'exécuteroient toûjours quand ils voudroient. Pour cet effet, il fit répandre parmi eux le bruit, que l'année suivante ils passeroient l'hiver en garnison dans les mêmes postes où ils avoient été placés pendant celle-ci. Car, on les avoit distribués dans différentes villes de la Campanie, & c'étoit de Capoue, où la conjuration avoit commencé, qu'elle s'étoit communiquée à tout le reste de l'armée. Ce sage tempérament que prit le Consul, calma pour le présent les esprits, & empêcha la sédition d'éclater.

Quand il eut mis ses troupes en campagne, voyant que les Samnites se tenoient en repos, il résolut de délivrer l'armée des soldats inquiets qui la portoient à la révolte. Il exécuta ce dessein, en renvoyant les uns, parce qu'ils avoient fait leur tems, d'autres à cause de leur vieillesse, ou de leur infirmité. De plus, il donna d'abord à quelques particuliers, puis à des compagnies entieres, des congés, pour aller vaquer à leurs affaires, dont ils avoient été trop long-tems éloignés. Il en écarta encore un grand nombre sous prétexte de quelques expéditions militaires. D'un autre côté, son Collegue & le

Préteur de Rome, de concert avec lui, retenoient ces sortes de gens dans la ville, tantôt pour une raison, tantôt pour une autre. D'abord, les soldats ne s'appercevant pas des artifices dont on usoit pour faire échouer leur entreprise, retournoient avec joie dans leurs maisons. Mais, quand ils virent qu'on ne renvoyoit point à l'armée ceux qui en étoient partis les premiers, & qu'on éloignoit précisément ceux qui avoient hiverné dans la Campanie, & sur tout les auteurs de la sédition, ils demeurerent interdits & étonnés; puis ils furent saisis d'une véritable crainte, ne doutant point que leur conjuration n'eût été découverte, & que bientôt on ne les appellât en jugement; & qu'après les avoir convaincus, on ne les fît périr les uns après les autres, en les sacrifiant à la cruauté tyrannique des Consuls & des Sénateurs. Ceux qui étoient restés dans le camp, faisoient secrétement entr'eux ces tristes réflexions, reconnoissant que le Consul avoit habilement éloigné les auteurs de la conspiration, & ceux qui étoient en état de la faire réussir. Cette affaire eut des suites assez considérables, qu'il seroit trop long de rapporter ici; mais, la rébellion fut enfin appaisée.

MARCIUS [C.], *C. Marcius*, Γ. Μάρκιος, (*a*) étant tribun du peuple, l'an de Rome 443, & 309 avant Jesus-Christ, fit porter, de concert avec L. Atilius son collegue, une loi, en vertu de laquelle le peuple, de vingt-quatre Tribuns militaires qu'on nommoit en ce tems-là, en choisiroit seize à l'avenir.

MARCIUS [C.] RUTILIUS, *C. Marcius Rutilus*, (*b*) fut créé Consul avec Q. Fabius, l'an de Rome 444, & 308 avant Jesus-Christ. Ayant conduit son armée dans le Samnium, il prit de force Allifes, & attaqua plusieurs autres forteresses ou petites places, dont il rasa celles qui firent résistance, & mit sous la puissance du peuple Romain celles qui se rendirent de bon gré. Quelque tems après, les Samnites ayant assemblé tout ce qu'ils purent d'armes & de soldats, marchent contre C. Marcius Rutilus. Mais, ce Général étant venu au devant d'eux, les deux armées se livrerent un sanglant combat; & quoique le carnage eût été à peu près égal, & que la victoire pût être disputée, cependant la perte de plusieurs Chevaliers, de quelques Tribuns militaires & d'un Lieutenant, & ce qui fit encore plus d'éclat, la blessure du Consul, donnerent aux Samnites l'honneur de cette journée.

Huit ans après, C. Marcius Rutilus fut créé Pontife, & depuis Censeur avec P. Cornélius

(*a*) Tit. Liv. L. IX, c. 30.

(*b*) Tit. Liv. L. IX. c. 33, 38. L. X. c. 9, 47.

Arvina. En fermant le lustre, l'an de Rome 459 & 293 avant Jesus-Christ, nos deux Censeurs trouverent que le nombre des citoyens montoit à deux cens soixante-deux mille trois cens vingt-deux.

MARCIUS [Q.] TRÉMULUS, Q. *Marcius Tremulus*, (a) fut élevé au Consulat avec P. Cornélius Arvina, l'an de Rome 447, & 305 avant Jesus-Christ. Pendant que P. Cornélius Arvina marcha contre les Samnites, Q. Marcius Trémulus conduisit son armée contre les Herniques, à qui le peuple avoit déjà ordonné qu'on fît la guerre. D'abord, les ennemis avoient si exactement fermé tous les chemins qui étoient entre les deux camps, qu'il n'étoit pas possible au courier le plus alerte & le plus adroit, de porter des nouvelles d'une armée à l'autre, & que les deux Consuls passerent plusieurs jours dans une grande inquiétude, l'une & l'autre ignorant absolument ce qui se passoit dans la Province de son Collegue. Cette allarme passa jusqu'à Rome, & obligea le Sénat d'enrôler toute la jeunesse, & d'en composer deux armées, pour s'en servir dans les besoins pressans. Mais, dans le reste de la campagne, les Herniques ne soutinrent ni la vigueur avec laquelle ils avoient commencé cette guerre, ni la réputation qu'ils avoient autrefois acquise par les armes. Ils ne firent rien qui mérite seulement que l'on en parle. En très-peu de jours, les Romains prirent trois fois leur camp; de sorte qu'ils furent obligés de demander au Consul une treve de trente jours, qu'il leur accorda, afin qu'ils eussent le tems d'envoyer des Ambassadeurs à Rome; mais, à condition qu'en attendant ils payeroient & nourriroient ses soldats pendant deux mois, & fourniroient à chacun d'eux une tunique. Le Sénat envoya ces Ambassadeurs au consul Q. Marcius Trémulus avec pouvoir de les traiter comme il le jugeroit à propos; & ce Général les reçut sous la puissance & sous la protection des Romains.

Il se hâta ensuite d'aller au secours de son Collegue, & força les Samnites de tenter le combat qu'ils avoient évité jusqu'alors. Les efforts de ses soldats ne contribuerent pas peu à faire prendre la fuite aux ennemis. De retour à Rome, Q. Marcius Trémulus triompha des Herniques. On ajouta à cet honneur celui d'une statue équestre, qui fut élevée dans la place publique devant le temple de Castor.

Il fut élevé une seconde fois au Consulat avec le même P. Cornélius Arvina, l'an de Rome 464 & 288 avant J. C.

MARCIUS [C.], C. *Mar-*

(a) Tit. Liv. L. IX. c. 42, 43. Roll. Hist. Rom. T. II. p. 302, 378.

cius, Γ. Μάρκιος, (a) l'un des cinq Augures qui furent tirés du corps du peuple, l'an de Rome 452, & 300 avant J. C.

MARCIUS [Q.] PHILIPPUS, *Q. Marcius Philippus*, (b) fut créé Consul, avec L. Émilius Barbula, l'an de Rome 471, & 281 avant J. C.

MARCIUS [C.] RUTILUS, *C. Marcius Rutilus*, (c) fut nommé deux fois Censeur. La seconde fois qu'il le fut nommé, il assembla aussitôt le peuple, & lui fit de vifs reproches de ce qu'il l'avoit nommé Censeur pour une seconde fois, après que leurs peres avoient abrégé de plus des deux tiers la durée de cette charge, parce que l'autorité en étoit trop grande. La modération qu'il montra en cette occasion où il s'agissoit de la Censure, lui fit donner le surnom de Censorinus. On fit un réglement qui défendoit de conférer deux fois à une même personne la charge de Censeur.

MARCIUS, *Marcius*, (d) Μάρκιος, fameux devin dont les Prophéties donnerent de l'inquiétude à la multitude superstitieuse, l'an de Rome 540, & 212 avant Jesus-Christ. L'année précédente, le Sénat ayant ordonné qu'on fît la recherche de ces sortes de livres, les œuvres de Marcius étoient tombées entre les mains de M. Atilius, Préteur de la ville, qu'on avoit chargé de cette affaire; & sur le champ, il les avoit remises au nouveau préteur P. Cornélius Sulla. De deux prédictions qu'il avoit faites, l'une, que l'évenement avoit déjà confirmée, donnoit du poids & de l'autorité à l'autre, dont on attendoit encore l'issue. Par la premiere, la défaite de Cannes avoit été prédite & annoncée en ces termes: *Descendant des Troyens, évite la riviere de Cannes, & prends garde que des étrangers ne t'obligent de combattre dans la plaine de Diomede. Mais, tu n'ajouteras point foi à mes avis, que tu n'ayes couvert cette campagne de ton sang. Et ce fleuve portera, de la terre fertile, dans la verte mer, plusieurs milliers de cadavres des tiens qui seront demeurés sur la place. Ta chair servira de pâture aux poissons, aux oiseaux & aux bêtes sauvages de ces contrées. Ce sont des secrets que Jupiter m'a révélés.* Ceux, qui avoient fait la guerre de ce côté-là, connoissoient les plaines de Diomede & la riviere de Cannes, comme la défaite même.

Ce fut donc alors que l'on fit lecture de la seconde Prophétie, beaucoup plus obscure que la premiere, non-seulement par la raison que l'avenir est plus incertain que le passé, mais encore plus embarrassée par les termes dans lesquels elle étoit exprimée. Cette Prophétie con-

(a) Tit. Liv. L. X, c. 9.
(b) Roll. Hist. Rom. Tom. II, c. 388.
(c) Roll. Hist. Rom. T. II. p. 448.
(d) Tit. Liv. L. XXV, c. 12.

tenoit des menaces d'un grand malheur exprimé en termes ambigus, & quelques moyens de l'éviter. Ces moyens étoient d'instituer des jeux en l'honneur d'Apollon, de lui sacrifier tous les ans en la maniere des Grecs, & de tirer du peuple, pour cet effet, certaine somme d'argent. On trouva à propos de prendre un jour entier pour examiner toutes les paroles de la prétendue Prophétie, & le lendemain les jeux d'Apollon, la maniere de lui sacrifier, & la taxe sur le peuple, furent établis par un arrêt du Sénat, dressé de point en point, sur ce qui étoit porté par la Prophétie de Marcius, de la meilleure maniere qu'on avoit pu l'entendre. Voilà l'origine & la premiere cause de l'institution des jeux que les Romains consacrerent en l'honneur d'Apollon. Le livre de Marcius fut depuis ce tems-là gardé soigneusement avec les autres livres publics & sacrés.

MARCIUS [L.], *L. Marcius*, Λ. Μάρκιος, (a) fils de Septimus, simple chevalier Romain, mais dont le courage & l'esprit étoient beaucoup au dessus de la condition dans laquelle il étoit né. Il avoit fortifié & perfectionné un naturel déjà excellent de lui-même, par les instructions & les exemples de Cn. Scipion, sous qui il avoit appris pendant tant d'années tout ce qui regarde le métier de la guerre.

Après la défaite & la déroute des armées Romaines en Espagne, l'an de Rome 540, & 212 avant Jesus-Christ, il ramassa tous les soldats que la fuite avoit dispersés; & y ayant joint tout ce qu'il put tirer des garnisons, il en forma un corps d'armée assez considérable, avec lequel il alla trouver T. Fonteius, lieutenant de P. Scipion. Mais, les soldats, alors campés en deçà de l'Hebre, dans en un droit où ils s'étoient retranchés, jugerent le mérite & l'autorité du chevalier Romain tellement supérieurs à ceux du Lieutenant, qu'ayant été décidé qu'on tiendroit une assemblée militaire, pour nommer celui qui commanderoit l'armée, ils choisirent L. Marcius, d'un consentement unanime, quittant leurs postes les uns après les autres, afin de donner leurs suffrages, sans cesser de garder leurs lignes. Le peu de tems qui leur resta avant l'arrivée des ennemis, fut employé à fortifier leur camp, & à y faire venir des provisions, les soldats exécutant tous les ordres qui leur étoient donnés non-seulement avec beaucoup de zele & de diligence, mais encore avec beaucoup de courage & d'intrépidité. Mais, quand ils apprirent qu'Asdrubal, fils de Gisgon, avoit passé l'Hébre, &

(a) Tit. Liv. L. XXV. c. 37. *& seq.* L. XXVI. c. 2, 20. L. XXVIII. c. 28. *& seq.* Cicer. pro L. Corn. Balb. c. 27.

& qu'il s'approchoit dans le dessein d'exterminer ce qui restoit de Romains; & qu'ils virent le signal du combat donné par le nouveau chef qu'ils venoient de nommer; alors, se souvenant des Généraux qui les avoient commandés auparavant, & sous les auspices & par les ordres desquels des armées nombreuses avoient coutume de marcher contre les ennemis, ils se mirent tous à pleurer, les uns se frappant la tête, & levant les mains vers les Dieux, qu'ils accusoient de leur malheur, les autres se couchant par terre, & invoquant le nom des Scipions, pour lequel ils avoient une singuliere vénération. Il n'étoit pas possible de tarir leurs larmes, ni d'appaiser leurs cris. Les Centurions tâchoient en vain de les consoler; & L. Marcius lui-même avoit beau leur faire des remontrances mêlées de douceur & de sévérité, en leur demandant pourquoi ils s'abandonnoient ainsi à la douleur, en pleurant comme des femmes, plutôt que de songer à se défendre & la République avec eux, & à tirer vengeance de la mort de ces Généraux qu'ils avoient tant aimés. Ils étoient dans ces dispositions, lorsque tout d'un coup ils entendirent le son des trompettes, & les cris des ennemis, qui étoient sur le point de les attaquer dans leurs retranchemens.

Alors, passant dans le moment de la douleur à l'indignation, & comme transportés de fureur & de rage, ils courent aux portes, & se jettent sur les Carthaginois, qui s'avançoient avec beaucoup de mépris & de sécurité. Une résistance si imprévue jetta la frayeur dans leurs esprits. Ils se demandoient les uns aux autres avec surprise, où les Romains avoient pu trouver tout d'un coup tant de soldats, après la défaite de leur armée? Qui pouvoit avoir rendu tant de confiance & d'audace à des gens qui avoient été défaits & mis en déroute si peu de jours auparavant? Quel Général avoit pu remplacer si-tôt les deux Scipions, tués sur le champ de bataille? Enfin, qui leur avoit donné le signal du combat, & qui commandoit dans leur camp? Pendant qu'ils faisoient ces réflexions sur une révolution si inopinée, les Romains, sans leur donner le tems de se reconnoître, les chargerent avec tant de furie, que d'abord ils commencerent à lâcher pied, remplis de crainte & d'étonnement, & un moment après à prendre ouvertement la fuite. Les Romains, qui les poursuivoient avec beaucoup de chaleur, auroient pu en faire un grand carnage. Mais, comme ils étoient exposés eux-mêmes à quelques revers fâcheux, si les Carthaginois reprenoient courage, L. Marcius fit promptement sonner la retraite. Et comme ils étoient animés par le premier succès, & qu'ils ne respiroient que le sang & le carnage, il eut assez

de peine à les ramener dans leur camp, ayant été obligé lui-même d'arrêter ceux qui portoient les drapeaux, & d'en saisir quelques-uns des plus mutins, qui refusoient d'obéir. Les Carthaginois, qui avoient d'abord été chassés des lignes de leurs ennemis, & repoussés assez loin & avec beaucoup de vigueur, s'étant apperçus que les Romains avoient cessé de les poursuivre, s'imaginerent que c'étoit la crainte qui les avoit arrêtés, & s'en retournerent dans leur camp à pas comptés, comme des gens qui méprisent leurs ennemis plus qu'ils ne les craignent. Ils userent de la même négligence à le garder, quand ils y furent rentrés. Car, quoiqu'ils eussent les Romains presque à leurs portes, ils les regardoient toujours comme les restes & les débris de deux armées qu'ils avoient défaites quelques jours auparavant, & ne croyoient pas être obligés d'observer beaucoup de discipline & de se tenir si fort sur leurs gardes. L. Marcius informé de cette négligence, forma un dessein, qui, du premier coup d'œil, paroissoit plutôt téméraire que hardi; ce fut d'aller attaquer les Carthaginois dans leurs lignes, lui qui avoit tout lieu de craindre qu'ils ne le vinssent forcer dans les siennes. En effet, il jugeoit avec raison qu'il lui étoit plus aisé de se rendre maître du camp d'Asdrubal, tandis qu'il étoit seul, que de défendre le sien contre les trois Généraux avec les trois armées, lorsqu'ils se seroient une seconde fois réunis. D'ailleurs, il considéroit que, si la fortune lui étoit favorable, il rétabliroit les affaires de la République dans la Province; au lieu que s'il étoit repoussé, on ne laisseroit pas de louer la confiance avec laquelle il auroit été le premier attaquer des troupes si supérieures aux siennes.

Cependant, pour empêcher que la surprise de ses soldats & les ténebres de la nuit ne jettassent du trouble dans l'exécution d'une entreprise qui paroissoit tellement au dessus de ses forces, il crut qu'il étoit à propos de les prévenir. Les ayant donc assemblés, il leur parla en ces termes : » Mes chers compagnons, » pour peu que vous vous souveniez de la vénération singuliere que j'ai eue pour le mérite des Scipions, nos Généraux, pendant leur vie, & » que je conserve encore après » leur mort, pour peu que » vous fassiez attention à l'état » présent de votre condition, » vous vous persuaderez aisément, que si la charge à laquelle vous m'avez élevé, est remplie pour moi d'honneur & » de distinction, d'un autre » côté elle est accompagnée de » beaucoup de soins & d'inquiétudes. Car, dans un tems » où je ne pourrois goûter aucune consolation, si la crainte » ne faisoit diversion à ma douleur, je me trouve chargé » de veiller à la conservation

» de tous tant que vous êtes, » ce qui est bien difficile dans » l'affliction; & dans l'embar- » ras où je suis, de trouver » les moyens de conserver à » la République les restes in- » fortunés de nos deux armées, » il ne m'est pas possible de » faire un moment de treve à » la douleur qui me presse & » qui m'accable. L'image des » deux Scipions se présente » jour & nuit à mes yeux; ils » me réveillent souvent en sur- » saut; il me semble qu'ils me » parlent, & que je les entends » se plaindre, & m'exhorter à » les venger; à venger avec » eux la République & vos » compagnons, toujours vic- » torieux dans ce païs; à imi- » ter leur exemple, & à me » conformer à leurs maximes » & à la méthode de faire la » guerre qu'ils ont pratiquée; » & enfin, après avoir été pen- » dant leur vie plus ponctuel » que personne à leur obéir, » à regarder encore après leur » mort, [& je vous prie de » le croire comme moi] com- » me le meilleur parti qu'il y » ait à prendre, celui qu'ils » auroient pris eux-mêmes dans » les différentes occasions. Ces » deux grands hommes, qui » viveront éternellement dans » l'esprit de la postérité, par » le souvenir de leurs belles » actions, ne demandent pas » aujourd'hui que vous hono- » riez leur mort par des plaintes » & par des larmes; mais que » sans les perdre de vue, vous » marchiez contre vos enne- » mis, comme s'ils étoient en- » core à votre tête, & qu'ils vous » donnassent eux-mêmes le si- » gnal du combat; & assuré- » ment, vous aviez hier leur » image devant les yeux, & vos » esprits étoient pleins de leur » idée, lorsque vous fîtes con- » noître aux Carthaginois, par » la valeur avec laquelle vous » les mîtes en fuite, que la per- » te des Scipions n'avoit pas » entraîné celle du nom Ro- » main, & que la fortune ne » sçauroit porter de coups mor- » tels à un peuple, que la dé- » faite de Cannes n'a pas été » capable d'accabler. Après » avoir fait une action si glo- » rieuse de votre propre mou- » vement, je voudrois main- » tenant éprouver ce que vous » êtes capables d'entreprendre » & d'exécuter sous les ordres » de votre chef. Car hier, lors- » qu'en faisant sonner la re- » traite, j'arrêtai l'impétuosité » avec laquelle vous poursui- » viez l'ennemi après l'avoir » mis en déroute, mon dessein » n'étoit pas de rendre votre » audace inutile, mais de la » réserver pour l'exécution » d'un dessein plus important, » mieux concerté, & plus glori- » eux. Je voulois vous procurer » une occasion favorable, où, » soutenus de votre courage & » de vos armes, bien préparés & » bien éveillés, vous puissiez » attaquer les Carthaginois sur- » pris, désarmés & même en- » dormis. Une espérance si flat-

» teuse n'a pas été conçue au hazard, mais elle est fondée sur de puissantes raisons. Et assurément, si quelqu'un vous demandoit comment vous avez pu, étant en si petit nombre, & après une défaite si malheureuse, défendre votre camp contre une si grande multitude d'ennemis vainqueurs, vous n'auriez autre chose à répondre, sinon, que vous attendant à être incessamment attaqués, vous vous êtes fortifiés par de bons ouvrages & par de solides retranchemens ; à quoi vous avez ajouté la vigilance, & toutes les précautions qui pouvoient vous mettre en état de bien recevoir vos ennemis. Les hommes sont faits de maniere, qu'ils ne prennent aucune mesure contre un péril qui n'a point de vraisemblance; & il est toujours aisé de les surprendre, quand ils s'imaginent qu'ils n'ont rien à craindre. Que nous ayions l'audace d'aller attaquer le camp des Carthaginois, eux qui ont voulu forcer le nôtre il y a si peu de tems, c'est la chose du monde à laquelle ils s'attendent le moins; rien n'est si éloigné de leur pensée. Entreprenons ce que personne ne craint que nous soyons en état d'entreprendre. L'exécution de ce projet deviendra aisée, par la seule raison qu'on la juge impraticable. A la troisieme veille, je vous menerai contre eux avec beaucoup de silence. Je suis bien informé qu'il n'y a ni sentinelles, ni corps-de-gardes postés suivant les regles ordinaires de la guerre. Je suis bien assuré que le premier assaut que vous donnerez à leur camp, en poussant de grands cris, vous en rendra les maîtres. C'est alors que les trouvant endormis dans leurs lits sans armes, & saisis de frayeur à une attaque si imprévue, je vous conseille de vous livrer à toute votre fureur, & d'exercer sur eux ce carnage, dont vous étiez hier si fâchés qu'on vous eût retirés. Je sçais que l'entreprise est hardie. Mais, c'est justement lorsqu'on a beaucoup à craindre & peu à espérer, que les coups les plus hardis sont aussi les plus assurés. C'est alors qu'on peut saisir l'occasion dans le moment qu'elle se présente, & ne pas s'exposer, en la laissant échapper, à la chercher inutilement dans la suite. Vous n'avez maintenant affaire qu'à l'armée de nos ennemis, qui est dans votre voisinage. Les deux autres n'en sont pas éloignées. Vous avez lieu d'espérer que vous vaincrez ces premiers ennemis en les attaquant sans différer; & vous avez déjà mesuré vos forces avec eux dans une action dont vous avez eu tout l'avantage. Pour peu que nous tardions, on apprendra le

» succès

» succès qu'eut notre sortie » d'hier ; on nous regardera » comme des ennemis qui sont » à redouter. Alors, tous les » généraux Carthaginois se ras- » sembleront avec toutes leurs » troupes. Pourrons-nous sou- » tenir trois Capitaines & trois » armées, auxquelles Cn. Sci- » pion n'a pu résister, lorsqu'il » avoit encore toutes ses for- » ces? Comme nos chefs ont péri » pour avoir partagé leurs ar- » mées, de même nos ennemis » peuvent être opprimés, tandis » qu'ils sont séparés. Le parti » que je vous propose est le » seul que nous ayions à pren- » dre dans les conjonctures » présentes. Préparez - vous » donc à profiter de l'occasion » que la nuit prochaine nous » présente. Allez, sous la pro- » tection des Dieux, prendre » de la nourriture & du repos, » afin d'aller ensuite attaquer le » camp des ennemis avec la » même vigueur & le même » courage que vous avez dé- » fendu le vôtre. »

Ils entendirent avec joie ce nouveau projet, proposé par un nouveau Général ; & ils en furent d'autant plus charmés, qu'il étoit plus hardi. Ils passerent le reste du jour à préparer leurs armes, & à prendre de la nourriture. Ils donnerent au repos une bonne partie de la nuit, & se mirent en marche à la quatrieme veille.

Il y avoit au de-là du camp des Carthaginois le plus voisin de L. Marcius, à six milles de distance, d'autres troupes Carthaginoises, séparées des premieres par un vallon profond couvert d'arbres touffus. L. Marcius, par une ruse digne des Carthaginois, cacha dans ce vallon une cohorte Romaine, avec quelque cavalerie. S'étant ainsi rendu maître du chemin par où les deux armées Carthaginoises pouvoient avoir communication, il conduisit ses troupes en silence, contre celles dont il étoit le moins éloigné. Et comme il ne trouva ni corps-de-garde aux portes du camp ennemi, ni sentinelles sur les retranchemens, il y entra sans trouver aucun obstacle, & avec autant de facilité que si c'eût été dans le sien. Dans le même instant, L. Marcius fit sonner la charge, & les Romains, en poussant de grands cris, se répandirent de tous côtés. Les uns tuent les ennemis, à moitié endormis dans leurs lits ; d'autres mettent le feu à leurs tentes, convertes de chaume fort sec, quelques-uns s'emparent des portes, pour leur couper le chemin de la fuite. Le feu, les cris, le carnage, les empêchent de rien entendre & de prendre aucunes mesures pour leur salut. Ils demeurent comme interdits & comme insensés ; ou, s'ils font quelque mouvement, ils tombent nus & découverts entre les mains de leurs ennemis bien armés. Les uns courent aux portes ; & les trouvant occupées par les Romains, se précipi-

tent dans les fossés. Ceux qui purent échapper aux Romains, se hâterent de courir pour gagner l'autre camp ; mais, ils furent arrêtés & tués, depuis le premier jusqu'au dernier, par la cohorte & les cavaliers qu'on avoit mis en embuscade dans le milieu du chemin. Ceux mêmes qui par hazard arriverent jusques-là, ne purent assez tôt donner nouvelle de la premiere défaite, tant les vainqueurs firent de diligence pour n'être pas prévenus par les fuyards. Ils trouverent dans ce second camp, encore beaucoup plus de négligence que dans le premier, parce que cette seconde armée ne croyoit pas avoir rien à craindre des Romains, dont elle étoit plus éloignée que la premiere, & que sur la fin de la nuit, la plupart étoient sortis pour aller chercher du bois & du fourrage. Ils virent seulement les armes des Carthaginois posées dans les corps-de-garde, & les soldats assis, ou couchés par terre, ou se promenant le long de leurs retranchemens, ou devant les portes du camp. Ce fut dans cet état d'indolence & de sécurité, qu'ils se virent tout d'un coup attaqués par les Romains, fiers de leur victoire, & encore tout couverts du sang de leurs premiers ennemis. Ainsi, ils ne purent les empêcher d'entrer dans leur camp. Cependant, étant accourus en foule vers les portes, aux premiers cris & à la premiere attaque des Romains, ils leur livrerent un sanglant combat. L'action auroit duré long-tems ; mais, ayant apperçu le sang qui dégouttoit des boucliers des ennemis, & jugeant par-là de la défaite de leurs camarades, ils furent saisis de frayeur, prirent aussitôt la fuite, & se sauverent où ils purent, laissant la plus grande partie des leurs sur la place, & leur camp au pouvoir des vainqueurs. Ainsi, dans l'espace d'un jour & d'une nuit, L. Marcius força deux camps ennemis, & défit la plus grande partie de ceux qui y étoient renfermés.

On assure qu'il y eut trente-sept mille hommes de tués, dix-huit cens de pris, & un butin très-considérable, & entr'autres un bouclier d'argent, pesant cent trente-huit livres, sur lequel on avoit gravé la figure d'Asdrubal, fils d'Amilcar. Les Écrivains, qui different dans quelques circonstances de ce célebre évenement, s'accordent tous dans les louanges qu'ils donnent à L. Marcius, comme à un grand Capitaine. Ils ajoutent même, à sa véritable gloire, des circonstances miraculeuses ; ils content qu'on apperçut autour de sa tête, pendant qu'il haranguoit, une flamme céleste qui causa beaucoup de frayeur à ses soldats, mais qui ne lui fit aucun mal à lui-même ; & qu'on a conservé dans le Capitole, jusqu'à l'embrasement de ce temple, comme un monument authentique de la victoire qu'il

avoit remportée ſur les Carthaginois, le bouclier qui portoit l'image d'Aſdrubal, & qu'on appelloit communément le bouclier de L. Marcius.

Il n'y a peut-être pas dans l'hiſtoire Romaine, un exploit de guerre plus complet dans toutes ſes circonſtances, plus ſingulier & plus remarquable par des évenemens ineſpérés, plus important par ſes ſuites, & plus avantageux à la République, que celui de L. Marcius dont nous venons de faire le récit. La défaite entiere des deux armées que les Romains avoient en Eſpagne, jointe à la mort des deux illuſtres Généraux qui les commandoient, avoit jetté dans le peu de troupes qui leur reſtoient en cette Province, une conſternation ſi générale, qu'elle paroiſſoit ne leur laiſſer aucune eſpérance ni aucune reſſource. Nul obſtacle ne pouvoit plus s'oppoſer au paſſage des Carthaginois en Italie, & ſi leurs armées victorieuſes, portant par-tout la terreur, avoient pu ſe joindre à celle d'Annibal, comme elles s'y préparoient depuis longtems, que ſeroit devenue Rome? Comment auroit-elle pu ſoutenir ce nouveau ſurcroît d'ennemis ſi formidables?

Un ſeul homme, un ſimple particulier, rompt toutes ces meſures, & diſſipe preſque en un moment un ſi terrible orage. L. Marcius ramaſſe les triſtes débris des armées Romaines, & réunit les troupes fugitives que la crainte avoit diſperſées de côté & d'autre. Il les conſole, il les raſſure, il les anime, il les remplit d'un tel courage & d'une telle confiance, qu'elles ſemblent avoir oublié entiérement qu'elles venoient d'être vaincues & défaites. On voit dans la conduite que garde ici cet Officier, toute l'habileté & toute la prudence du Général le plus conſommé dans l'art de commander. Il enviſage le péril dans toute ſon étendue, & n'en eſt point effrayé. Il ne ſonge qu'au remede, & non au danger. Il emploie également la force & la ruſe. Il ſaiſit habilement l'occaſion dès qu'elle ſe préſente, & met à profit ſes momens. Il donne ſes ordres avec un ſang froid & une tranquillité capables de raſſurer les plus timides. Il paroît hardi juſqu'à la témérité, & cependant il ſçait ſe contenir dans le feu même de l'action, & ne point ſe livrer à l'ardeur de la victoire qui emporte ſouvent les plus ſages. En un mot, qu'on examine avec ſoin toutes ſes démarches, on verra qu'elles ſont réglées par une profonde connoiſſance de l'art militaire. On reconnoît ici une attention particuliere de la Providence ſur l'Empire Romain.

Un mérite ſi accompli, accompagné d'un ſuccès ſi heureux & ſi ineſpéré, devoit, ce ſemble, lui attirer à Rome de grands applaudiſſemens, & une récompenſe bien glorieuſe. S'il s'y attendoit, il fut trom-

pé dans son espérance. Aussitôt après l'action, il écrivit au Sénat, & lui rendit compte de tout ce qui s'y étoit passé. Il avoit pris dans sa lettre le titre de Propréteur. Quand on en eut fait la lecture, on loua le grand & magnifique service qu'il avoit rendu à la République, c'est tout ce que l'on en dit. Mais, la plupart étoient choqués de ce que n'ayant été nommé pour commander ni par le Sénat, ni par le peuple, il avoit pris dans sa lettre la qualité de Propréteur. On trouvoit qu'il étoit de dangereuse conséquence que les Généraux fussent choisis par les armées, & que l'autorité auguste des Élections attribuées par les loix aux suffrages du peuple, & assujetties à la direction des Magistrats & à celle des Dieux mêmes consultés par les auspices, fût transportée dans les Provinces & dans les camps, & abandonnée à la témérité des soldats. Quelques-uns vouloient qu'on prît là-dessus les avis du Sénat; mais, on crut qu'il valoit mieux différer cette délibération, jusqu'après le départ des cavaliers qui avoient apporté la lettre de L. Marcius. A l'égard des recrues & des provisions qu'il demandoit, on lui répondit que le Sénat en auroit soin. Mais, on ne trouva pas qu'il fût à propos de lui donner le titre de Propréteur dans la réponse qu'on lui fit. Il ne paroît pas qu'il ait été parlé davantage de cette affaire dans le Sénat; & l'on n'improuva point expressément l'élection de L. Marcius; mais dans le fait, on la rendit inutile par la nomination de C. Claudius Néron pour commander en Espagne.

L. Marcius resta cependant dans l'armée sur un pied distingué, & P. Scipion l'Africain l'employa honorablement, comme on le voit dans le huitieme livre de la troisieme décade de Tite-Live.

MARCIUS [M.], *M. Marcius*, M. Μάρκιος, (a) Roi des sacrifices, mourut l'an de Rome 542, & 210 avant Jesus-Christ.

MARCIUS [M.] RALLA, *M. Marcius Ralla*, (b) fut nommé Préteur l'an de Rome 548, & 204 avant Jesus-Christ, & chargé de la commission de rendre la justice aux citoyens de Rome. Il servit depuis en Afrique sous P. Scipion l'Africain, & il fut un des députés que ce Général fit partir pour Rome avec les Ambassadeurs des Carthaginois, qui alloient demander la paix au Sénat.

MARCIUS [Q.] REX, (c) *Q. Marcius Rex*, étoit tribun du peuple, l'an de Rome 555, & 197 avant Jesus-Christ. Il contribua beaucoup à faire confirmer la paix faite avec Philippe, roi de Macédoine.

MARCIUS [Q.] RALLA,

(a) Tit. Liv. XXVII. c. 6.
(b) Tit. Liv. L. XXIX. c. 11, 13. L. XXX. c. 38.
(c) Tit. Liv. L. XXXIII. c. 25.

Q. *Marcius Ralla*, (*a*) fut créé Duumvir, l'an de Rome 558, & 194 avant Jesus-Christ, pour faire la dédicace d'une chapelle de la Fortune Primigénie, que P. Sempronius avoit vouée dix ans auparavant pendant la guerre de Carthage, & qu'il avoit depuis fait construire pendant sa Censure. Deux ans après, il fit aussi la dédicace de deux chapelles, bâties dans le Capitole à l'honneur de Jupiter; c'étoit L. Furius Purpuréo qui les lui avoit promises, la premiere dans la guerre de Gaule pendant sa Préture, & la seconde après son Consulat.

MARCIUS [M.], (*b*) *M. Marcius*, M. Μάρκιος, Tribun des soldats, de la seconde légion, fut tué dans un combat contre les Boiens, l'an de Rome 559, & 183 avant Jesus-Christ.

MARCIUS [Q.] PHILIPPUS, *Q. Marcius Philippus*, (*c*) fut élevé à la Préture, l'an de Rome 564, & 188 avant Jesus-Christ, & chargé du département de la Sicile. Deux ans après, il fut créé Consul avec Sp. Postumius Albinus. La nécessité d'étouffer une conjuration intestine empêcha d'abord ces deux Magistrats de prendre soin des armées, de la guerre & des provinces. Lorsque Q. Marcius Philippus n'eut plus rien qui le retînt à Rome, il partit pour se rendre chez les Liguriens Apuaniens. Là, pendant qu'il les poursuit jusques dans le fond de leurs forêts, asyle ordinaire de ces peuples contre les armées Romaines, il tomba dans des embûches qu'on lui avoit préparées, où il perdit quatre mille hommes, plusieurs drapeaux, & grand nombre d'armes.

L'an de Rome 569, & 183 avant Jesus-Christ, Q. Marcius Philippus fut député en Grece & en Macédoine pour examiner l'état présent des affaires. Le rapport, qu'il fit au Sénat à son retour, augmenta les inquiétudes, qu'on avoit déjà de Philippe. Quelques années après, il fut fait Décemvir des sacrifices, en la place de Q. Fulvius Flaccus.

Q. Marcius Philippus fut du nombre des Ambassadeurs qu'on envoya en Grece, l'an de Rome 581, & 171 avant Jesus-Christ. Arrivés à Corcyre avec mille hommes de pied, les Ambassadeurs partagerent entr'eux les contrées qu'ils devoient visiter. L'Épire, l'Étolie & la Thessalie furent assignées à Q. Marcius Philippus & à A. Atilius. Ayant été écoutés favorablement dans l'assemblée générale des Epirotes, ils passerent dans l'Étolie, où ils resterent quelque tems à attendre l'élection

(*a*) Tit. Liv. L. XXXIV. c. 53. L. XXXV. c. 41.

(*b*) Tit. Liv. L. XXXV. c. 5.

(*c*) Tit. Liv. L. XXXVIII. c. 35. L. XXXIX. c. 6, 8. *& seq.* L. XL. c. 3, 42. L. XLII. c. 37. *& seq.* L. XLIII. c. 11. *& seq.* L. XLIV. c. 1. *& seq.* Roll. Hist. Rom. Tom. II. pag. 481, 482. Tom. IV. pag. 407. *& suiv.* Tom. V, pag. 33.

d'un nouveau Préteur en la place de celui qui étoit mort; & lorsqu'ils eurent vu nommer Lyciscus, qu'ils sçavoient être favorable aux Romains, ils passerent dans la Thessalie, où les députés des Acarnaniens & les exilés de Béotie les vinrent trouver. Les premiers eurent ordre de dire à ceux qui les avoient envoyés, qu'ils avoient occasion de réparer les fautes que leur avoient fait commettre contre les Romains, les promesses trompeuses de Philippe & d'Antiochus, dans les deux guerres, qu'ils avoient soutenues de suite contre ces deux Rois; qu'après avoir éprouvé la clémence du peuple Romain, malgré les injures qu'il avoit reçues d'eux, c'étoit à eux de se rendre dignes de ses bienfaits par leurs services. On reprocha aux Béotiens l'alliance qu'ils avoient faite avec Persée; & sur ce qu'ils rejetterent cette faute sur Isménias, chef d'une des deux factions qui les divisoient, & assurerent qu'il y avoit eu des villes que lui & les autres partisans de Persée, avoient forcées d'entrer dans cette alliance, malgré la répugnance qu'elles y avoient: » C'est ce » qu'on verra, repliqua Q. » Marcius Philippus, car nous » interrogerons toutes les villes » chacune en particulier, & » nous leur laisserons la liberté » de prendre le parti qui leur » conviendra. »

Les Thessaliens donnerent audience aux Ambassadeurs dans leur assemblée à Larisse, où ils rendirent aux Romains de grandes actions de graces, pour la liberté qu'ils tenoient d'eux, & reçurent en même tems les remercîmens des Romains pour le secours qu'ils avoient donné à leur République dans la guerre de Macédoine & dans celle de Syrie. Ces témoignages d'une reconnoissance mutuelle engagerent la multitude à ordonner tout ce qui pouvoit faire plaisir aux Romains. L'Assemblée étoit finie lorsque les Ambassadeurs de Persée arriverent. Ce qui l'avoit sur-tout déterminé à les envoyer, c'étoit la confiance qu'il avoit en Q. Marcius Philippus, dont le pere avoit été l'hôte & l'ami du sien. Les Ambassadeurs, ayant tiré delà leur exorde, prierent Q. Marcius Philippus d'accorder une entrevue au Roi. Q. Marcius Philippus répondit qu'il avoit souvent oui parler à son pere de l'amitié que l'hospitalité avoit formée entre lui & le Roi Philippe; que c'étoit en considération de ces liaisons, qu'il s'étoit chargé de cette ambassade; qu'il accorderoit sur le champ à Persée la conférence qu'il désiroit, si sa santé le lui permettoit; & qu'aussitôt qu'il le pourroit faire sans s'incommoder, il feroit partir devant lui un courrier, pour aller donner rendez-vous au Roi, près du fleuve Pénée, à l'endroit où il séparoit Omolium de Dium.

Peu de jours après, ils se rendirent l'un & l'autre au lieu

dont ils étoient convenus. Le Roi étoit accompagné d'un cortege superbe, composé des seigneurs de sa cour, & d'une grande multitude de ses gardes. Celui des Ambassadeurs n'étoit pas moins considérable ; car, outre ceux de leur suite, il étoit venu de Larisse une foule de gens avec les députés des différens peuples, qui ne vouloient pas retourner chez eux sans être sûrs de ce qui se passeroit entre Persée & les Romains ; sans parler de ceux qui avoient été attirés par la curiosité d'assister à la conférence d'un grand Roi & des Ambassadeurs du premier peuple de l'univers. Lorsqu'ils furent à portée de se voir des deux bords du fleuve qui les séparoit, il y eut quelques allées & venues, avant qu'on décidât qui du Roi ou des Ambassadeurs le passeroit, le premier prétendant qu'on devoit quelque déférence à la majesté royale ; & les autres, que le peuple Romain ne devoit le céder à personne, sur tout Persée ayant demandé cette entrevue. Q. Marcius Philippus employa même une espece de bon mot qui détermina le Roi ; car, sur ce qu'il portoit le surnom de Philippe : *Il est juste*, dit-il, *que le plus jeune se rende auprès de son aîné, & le fils auprès de son pere.* Persée ne disputa pas davantage sur cet article. Mais, il restoit une autre difficulté à résoudre. Le Roi vouloit passer le fleuve avec toute sa suite. Les Romains ne lui permettoient de venir qu'avec trois personnes, ou s'il vouloit amener une si grande multitude, ils lui demandoient des ôtages pour gage de sa franchise & de sa bonne foi. Il accepta ce dernier parti, & leur envoya Hippias & Pantauchus, les premiers de sa cour, qu'il leur avoit déjà dépêchés en qualité d'Ambassadeurs. Mais, après tout, c'étoit moins pour leur sûreté que les Romains avoient exigé ces ôtages, que pour faire voir aux alliés la supériorité que le peuple Romain avoit dans cette conférence. Ils se saluerent avec beaucoup de civilité & de témoignages de bienveillance, comme des hôtes, & non comme des ennemis ; & s'étant fait apporter des sieges, ils s'y placerent.

Après quelques momens de silence, Q. Marcius Philippus, qui prit le premier la parole, commença par s'excuser sur la triste nécessité où il se trouvoit de faire des reproches à un Prince pour qui il avoit une grande considération. Il déduisit ensuite fort au long tous les sujets de plainte que le peuple Romain formoit contre lui, & les différentes atteintes que Persée avoit données aux traités. Il insista beaucoup sur l'attentat commis contre Eumene, & il finit en témoignant qu'il désiroit que le Roi pût lui fournir de bonnes raisons, & le mettre en état de plaider sa cause & de le justifier pleinement devant le Sénat.

Persée, après avoir coulé légerement sur le fait d'Eumene, qu'il paroissoit étonné qu'on osât lui imputer sans aucunes preuves plutôt qu'à tant d'autres ennemis qu'avoit ce Prince, descendit sur le reste dans un grand détail, & répondit le mieux qu'il lui fut possible à tous les chefs d'accusation formés contre lui. » Ce que je puis assurer, » dit-il, en finissant, c'est que » je n'ai point à me reprocher » d'avoir fait sciemment & de » propos délibéré, aucune » faute contre les Romains; » & si j'en ai commis quelqu'u» ne par inattention, averti » comme je viens de l'être, je » puis m'en corriger. Je n'ai » rien fait certainement qui » mérite qu'on me poursuive » avec une haine opiniâtre » comme vous faites, en me » supposant, ce semble, coupa» ble de crimes énormes & » atroces, qui ne peuvent s'ex» pier ni se pardonner. C'est » bien sans fondement qu'on » vante par tout la clémence » & la bonté du peuple Ro» main, si pour de si légers su» jets, qui à peine méritent une » explication, vous prenez » les armes & portez la guerre » contre des Rois qui sont vos » alliés. »

Le résultat de la conférence fut que Persée enverroit de nouveaux Ambassadeurs à Rome, afin de tenter toutes les voies possibles pour n'en point venir à une rupture & à une guerre ouverte. C'étoit un piege que l'Ambassadeur tendoit au Roi pour gagner du tems. Il feignit d'abord de trouver de grandes difficultés à la treve que demandoit Persée, pour envoyer à Rome ses Ambassadeurs, & il ne parut enfin s'y rendre que par considération pour le Roi. Il la désiroit néanmoins, & l'intérêt des Romains l'exigeoit. Ils n'avoient encore ni troupes ni Général en état d'agir; au lieu que du côté de Persée, tout étoit prêt, & que s'il n'eût point été aveuglé par une vaine espérance de paix, il auroit dû saisir ce moment qui lui étoit si favorable & si contraire aux ennemis, & se mettre d'abord en campagne.

Après cette entrevue, les Ambassadeurs Romains s'avancerent vers la Béotie, où il y avoit eu de grands mouvemens, les uns s'y déclarant pour Persée, les autres pour les Romains; mais enfin ce dernier parti l'emporta. Les Thébains, & à leur exemple presque tous les autres peuples de la Béotie, firent alliance avec le peuple Romain, chacun par leurs députés particuliers, [car les Romains le vouloient ainsi] & non par le consentement du corps entier de la nation, selon l'ancien usage. C'est ainsi que les Béotiens, pour avoir pris témérairement le parti de Persée, après avoir formé pendant long-tems une République, qui, en différentes occasions, s'étoit heureusement délivrée des plus grands périls, virent leur État,

pour ainsi dire, mis en pieces; & gouverné par autant de conseils qu'il y avoit de villes dans la Béotie. Car, elles demeurerent toutes dans la suite indépendantes les unes des autres, & ne formerent plus, comme auparavant, une seule ligue; & ce fut un effet de la politique Romaine, qui les divisa pour les affoiblir, sçachant qu'il étoit bien plus aisé par-là de les gagner & de les asservir, que si elles fussent demeurées toujours unies toutes ensemble.

De la Béotie, les députés passerent dans le Péloponnèse. L'assemblée de la ligue Achéenne fut convoquée à Argos. Ils demanderent mille hommes seulement pour les mettre en garnison dans Chalcis, jusqu'à ce que l'armée Romaine passât dans la Grece; & ces mille hommes y furent envoyés sur le champ. Q. Marcius Philippus & A. Atilius, ayant terminé les affaires de la Grece, retournerent à Rome au commencement de l'hiver.

Quand ils y furent arrivés, ils rendirent compte au Sénat de leur commission. Ce qu'ils firent valoir sur tout, ce furent la ruse & l'adresse avec lesquelles ils avoient trompé Persée, en concluant avec lui une treve qui le mettoit hors d'état de commencer dès-lors la guerre à son avantage comme il le pouvoit, & qui donnoit aux Romains le tems d'achever entiérement leurs préparatifs, & de se mettre en campagne. Ils n'oublierent pas de se vanter aussi d'avoir dissipé habilement le corps de République que formoient les Béotiens, & mis ces peuples dans l'impossibilité de se réunir pour faire alliance avec les Macédoniens.

La plus grande partie du Sénat leur sçut bon gré d'une conduite si prudente, qui marquoit une profonde politique & une dextérité non commune à manier les affaires. Mais, les anciens, imbus d'autres principes, & qui s'en tenoient aux maximes des vieux tems, dirent qu'ils ne reconnoissoient point ici le caractere Romain; que leurs ancêtres, comptant plus sur le vrai courage que sur la ruse, avoient coutume de faire la guerre ouvertement, & non par des souterreins. Qu'il falloit laisser ces lâches & indignes artifices aux Carthaginois & aux Grecs, chez qui il étoit plus glorieux de tromper l'ennemi, que de le vaincre les armes à la main; qu'à la vérité quelquefois le ruse, dans le moment même, paroissoit mieux réussir que le courage; mais qu'une victoire remportée hautement dans un combat, où l'on mesuroit de près ses forces, & que l'ennemi ne pouvoit attribuer ni au hazard ni à la tromperie, étoit d'une durée beaucoup plus stable, parce qu'elle laissoit dans les esprits une conviction intime de supériorité, de force & de courage de la part du vainqueur.

Malgré les remontrances des

Anciens, qui ne pouvoient goûter ces nouvelles maximes de politique, la partie du Sénat qui préféroit l'utile à l'honnête, eut assez de crédit pour faire passer à la pluralité des voix, que l'ambassade de Q. Marcius Philippus seroit approuvée, & qu'il seroit renvoyé dans la Grece avec pouvoir d'achever ce qu'il avoit commencé, & de faire tout ce qu'il jugeroit convenable au bien de la République.

Deux ans après, il fut créé Consul pour la seconde fois avec Cn. Servilius Cépion, & chargé de la guerre contre Persée. Il partit de Rome dès le commencement du printems, avec les troupes qu'on avoit destinées à recruter l'armée de Macédoine, & vint à Brundusium, où il devoit s'embarquer avec elles. M. Popillius, homme Consulaire, & plusieurs jeunes Romains d'une naissance égale à la sienne, suivirent le Consul dans la Macédoine, où ils alloient servir en qualité de Tribuns des soldats. Q. Marcius Philippus ayant débarqué à Ambrasie, se rendit par terre dans la Thessalie. Là ayant assemblé ses soldats pour les haranguer, il commença par le parricide que Persée avoit exécuté contre son frere, & médité contre son pere même. Il ajouta qu'étant monté sur le trône par un crime si énorme, il n'avoit cessé d'employer le poison & le fer contre ceux qui lui étoient suspects, & avoit aposté des scélérats comme lui pour ôter la vie à Eumene ; il n'omit pas les injures qu'il avoit faites au peuple Romain, en pillant les nations & les villes qui lui étoient alliées, contre les conditions du traité. Qu'il apprendroit par l'évenement combien les Dieux étoient irrités d'une telle conduite, & combien d'un autre côté, ils étoient favorables à la piété, à la justice, & aux autres vertus qui avoient élevé le peuple Romain à un si haut point de grandeur & de puissance. Il finit par la comparaison du peuple Romain, bientôt maître de l'univers entier & du royaume de Macédoine, & par celle des armées des deux nations, faisant observer que la République n'avoit pas employé de plus grandes forces, pour vaincre Philippe & Antiochus, si supérieurs à Persée.

Après avoir animé le courage des soldats par les raisons que nous venons de rapporter, il tint conseil pour examiner ce qu'il convenoit le plus de faire. Il fut décidé qu'on ne s'arrêteroit plus dans la Thessalie à perdre son tems, mais qu'on marcheroit droit en Macédoine. Q. Marcius Philippus ordonna donc aux soldats de prendre de la nourriture pour un mois ; & dix jours après avoir pris le commandement de l'armée, il décampa. Quand il eut fait une journée de chemin, il assembla ses guides, & les ayant interrogés, il leur commanda d'indiquer en son conseil, les che-

mins par où chacun d'eux vouloit le conduire. Ensuite, il en délibéra lui-même avec les principaux Officiers de l'armée. Mais, les sentimens étoient partagés ; les uns vouloient qu'on prît la route de Pythium ; d'autres, celle des monts Cambuniens, comme avoit fait le Consul A. Hostilius, l'année précédente ; & quelques-uns qu'on passât le long du marais d'Ascuris. Mais, comme ils avoient encore quelque chemin à faire, avant que d'arriver au terme où il falloit nécessairement se déterminer pour l'un ou pour l'autre de ces passages, ils différerent à en délibérer de nouveau quand ils s'y seroient campés ; & dès-lors ils entrerent dans la Perrhébie, puis s'arrêterent entre Azorum & Doliche, pour y prendre leur derniere résolution. Cependant, Persée sçachant que les ennemis approchoient, mais étant incertain du chemin qu'ils prendroient, résolut de leur fermer tous les passages. Dans ce dessein, il ordonna à Asclépiodote d'aller se poster sur le sommet des monts Cambuniens, appellé Volustana, avec dix mille soldats armés à la légere, & à Hippias, de s'emparer du défilé situé entre le fort de Lapathus & le marais d'Ascuris, avec douze mille Macédoniens. Pour lui, il se campa d'abord aux environs de Dium, avec le reste de ses troupes ; ensuite, comme un homme à qui le péril fait tourner la tête, il couroit delà avec un corps de chevaux légers, tantôt du côté d'Héraclée, tantôt de celui de Phila ; puis tout d'un coup retournoit à Dium, sans s'être arrêté.

Cependant, le Consul se détermina à prendre la route du marais d'Ascuris. Mais, il envoya devant quatre mille hommes commandés par M. Claudius & Q. Marcius son fils, qu'il chargea de choisir des postes commodes ; & il les suivit sans différer, avec tout le reste de l'armée. Mais, les chemins étoient si rudes, si rompus & si escarpés, que ceux qui avoient pris les devans, quoiqu'ils ne portassent avec eux que leurs armes, ayant avec bien de la peine fait cinq lieues en deux jours, camperent auprès d'un fort appellé la tour d'Eudiéru. Le lendemain, après avoir fait trois ou quatre lieues, ils s'emparerent d'une hauteur qui n'étoit pas éloignée du lieu où Hippias étoit posté avec sa troupe ; d'où ils envoyerent donner avis au Consul, qu'ils étoient arrivés à la vue de l'ennemi ; qu'ils étoient campés dans un lieu sûr & commode en toutes manieres ; mais qu'ils l'exhortoient à les venir joindre le plus promptement qu'il pourroit. Le Consul à qui la difficulté du passage qu'il avoit choisi, donnoit de l'inquiétude, & qui craignoit pour ceux qu'il avoit envoyés pour lui frayer le chemin au travers d'un païs rempli d'ennemis, rencontre le courrier qu'ils lui avoient dépêché, auprès du marais d'As-

curis. Cette heureuse nouvelle le rassura ; de façon que les ayant bientôt joints, il campa sur le penchant de la colline dont ils s'étoient emparés, dans la partie qui lui parut la plus commode. Ce poste étoit si élevé qu'ils avoient sous leurs yeux, non-seulement le camp des ennemis qui n'étoit guère éloigné d'eux que de mille pas, mais encore toute la contrée aux environs de Dium & de Phila, & même toute la côte maritime. Le courage des soldats s'anima lorsqu'ils apperçurent de si près le païs ennemi, & toutes les forces de Persée dont la défaite leur promettoit bientôt la fin de la guerre. Ainsi, pleins de joie & de confiance, ils prient le Consul de les mener sur le champ aux ennemis, mais ce Général leur donna un jour pour se remettre des fatigues d'une route si pénible ; & le troisieme de son arrivée, laissant-là une partie de ses troupes pour garder son camp, il marcha aux ennemis avec tout le reste.

Hippias que le Roi avoit envoyé, comme nous l'avons dit, pour garder ce passage, n'avoit pas plutôt vu les Romains campés sur la hauteur, qu'il avoit préparé les siens au combat. Ainsi il vint hardiment au devant du Consul. Les deux partis s'avançoient l'un contre l'autre avec leurs soldats armés à la légere, & ce qu'il y avoit de plus alerte & de plus brave parmi eux, pour engager une action. Dès qu'ils furent à portée, ils s'accablerent les uns les autres d'une grêle de traits, dont il y en eut de part & d'autre un grand nombre de blessés, mais peu de tués. Ce premier choc n'ayant fait qu'aiguiser leurs courages, ils en seroient venus aux mains le lendemain en plus grand nombre & avec plus d'animosité, si la place leur eût permis d'étendre leurs bataillons. Mais, le sommet de la colline se resserroit tellement en pointe, qu'à peine pouvoit-on y mettre trois rangs de front. C'est pourquoi, n'y ayant qu'un très-petit nombre de combattans, tous les autres, sur tout ceux qui étoient pesamment armés, demeuroient les spectateurs du combat. Les soldats armés à la légere des deux partis, cherchoient dans les détours de la montagne, des chemins, quelque escarpés qu'ils fussent, par où ils pussent aller à l'ennemi. Mais, quelques efforts qu'ils fissent, il y en avoit eu encore ce jour-là beaucoup plus de blessés que de tués, lorsque la nuit les obligea de se séparer. Le troisieme jour, le Consul tint un conseil où lui & ses amis se trouverent fort incertains du parti qu'il leur falloit prendre. Car, ils ne pouvoient ni séjourner plus longtems sur une éminence si stérile, ni l'abandonner sans honte, & même sans danger, l'ennemi pouvant fondre sur eux d'un lieu élevé, lorqu'ils descendroient pour regagner la plaine. Il ne leur restoit donc d'autre parti que de pousser hardiment leur

pointe, & de rendre prudente par l'évenement, une entreprise qui étoit téméraire dans son origine. Il est vrai qu'ils s'étoient engagés dans un mauvais pas, où ils eussent infailliblement reçu quelque grand échec, si le Consul eût eu un antagoniste semblable aux anciens Rois de Macédoine. Mais, Persée s'amusa à courir du côté de Dium, & à errer à quatre lieues du lieu où se passoit l'action, le long d'un rivage d'où il entendoit presque les cris des combattans; au lieu d'envoyer de tems en tems des gens frais au secours de ceux des siens qui étoient fatigués; au lieu de venir lui-même animer ses gens par sa présence, à l'exemple du Consul, qui âgé de plus de soixante ans, malgré la pesanteur de son corps, remplissoit tous les devoirs, & de brave soldat, & de grand Capitaine. Car, il persista avec une constance & un courage admirables dans un dessein qu'il avoit peut-être formé avec un peu trop d'audace; & laissant M. Popillius sur le sommet pour le garder, sans être rebuté par des difficultés qui paroissoient insurmontables, il envoya devant lui, pour applanir les chemins, des gens qu'il fit soutenir par Attale & Misagene, chacun à la tête des troupes auxiliaires de sa nation; & faisant marcher à l'avant-garde les bagages & la cavalerie, il conduisit lui-même l'arriere-garde composée des légions.

Il seroit difficile d'exprimer les peines que ses troupes essuyerent en descendant de ce sommet dans des especes de précipices où les bêtes de somme tomboient avec leurs fardeaux, sans pouvoir ni se retenir, ni se relever. Ils n'eurent pas fait quatre mille pas, qu'ils souhaitoient comme le plus grand bonheur qui leur pût arriver, qu'on leur laissât la liberté de rebrousser chemin. Leurs éléphans causoient presque autant de désordre dans leur marche, qu'auroient pu faire les ennemis. Car, quand ils étoient arrivés à quelque endroit inaccessible, renversant leurs gouverneurs, & poussant des cris horribles, ils répandoient la terreur par tout, sur-tout parmi les chevaux; jusqu'à ce qu'enfin on trouva le moyen de les faire passer. Ils étendoient dans le penchant de la montagne deux planches longues & épaisses, distantes l'une de l'autre d'un peu plus que la grosseur d'un éléphant, en les inclinant insensiblement vers le bas. Les deux extrêmités inférieures étoient appuyées sur des étaies qui les soutenoient en l'air à certaine hauteur. Ensuite, ils traversoient ces deux planches qui étoient paralleles, de plusieurs solives de trente pieds de long, pour en former une espece de pont qu'ils couvroient de terre. Ce premier pont étoit suivi à quelque petite distance, d'un second, d'un troisieme, & ainsi du reste, par tout où la pente étoit trop roide, pour être descendue sans

secours. Quand la bête étoit vers l'extrêmité du pont, on ôtoit les étaies, & alors elle tomboit ou sur les genoux, ou sur les fesses, jusqu'à l'entrée du second pont. Ils continuerent la même manœuvre, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés à une pente plus douce & plus pratiquable. Les Romains firent ce jour-là un peu plus de sept mille pas, se servant rarement de leurs pieds, mais se laissant le plus souvent rouler en bas avec leurs armes & leurs bagages, avec des peines incroyables; ensorte que celui qui leur servoit de guide avouoit qu'avec une poignée de monde Persée auroit pu faire périr toute leur armée. La nuit ils se trouverent dans une petite plaine entourée de toutes parts, ensorte qu'il ne leur fut pas possible de juger à la vue s'ils y étoient en sûreté. Mais, comme ils avoient rencontré contre leur espérance, un poste où ils pouvoient s'arrêter, ils furent contraints d'y demeurer encore tout le lendemain, pour attendre M. Popillius & les troupes qu'on avoit laissées avec lui, qui n'ayant point d'obstacle de la part des ennemis, eurent assez à lutter, aussi-bien qu'eux, contre la difficulté des lieux. Le jour suivant, toutes les troupes s'étant rejointes, traverserent un défilé que les habitans appelloient Callipeuce. Le quatrieme jour, ils rencontrerent des chemins qui n'étoient pas moins rudes & fâcheux; mais, l'expérience les avoit rendus plus habiles & plus patiens; & ce qui augmentoit leur confiance, c'est que l'ennemi ne paroissoit en aucun lieu, & qu'ils approchoient de la mer. Marchant donc sans crainte, ils descendirent dans les plaines, & alors les légions camperent entre Héraclée & Libéthrum, la plûpart s'étant postées sur les hauteurs, pour laisser à la cavalerie au milieu d'elles, la vallée & une partie de la plaine, où elle pût s'étendre.

On dit que le Roi étoit dans les bains, lorsqu'on l'avertit que l'ennemi approchoit. Il sort tout effrayé de sa place; il s'écrie qu'il est vaincu sans avoir livré de combat. Alors, prenant successivement divers partis qui lui étoient suggérés par la crainte, & n'étant pas moins incertain dans les ordres qu'il donnoit, enfin il appelle deux de ses favoris, Nicias & Andronicus; il ordonne au premier de courir à Pella où étoit son trésor, & de jetter dans la mer tout l'argent qu'il y trouveroit; & au second d'aller brûler les vaisseaux qui étoient dans le port de Thessalonique. Pour lui, enlevant de Dium les statues d'or qu'on y gardoit, il les fit embarquer à la hâte sur la flotte, & pour empêcher qu'elles ne devinssent la proie des ennemis, ordonna qu'on les transportât promptement à Pydna. En même tems, il retira Hippias & Asclépiodote des postes dont il leur avoit commis la garde; & par cette précipitation, il fit regarder

comme une hardiesse louable, la témérité qu'avoit eue le Consul, de s'engager dans un païs d'où il ne se seroit jamais tiré, si la tête n'avoit pas tourné à ses ennemis. Car, les Romains n'avoient que deux chemins pour sortir de ce mauvais pas; le premier conduisoit par Tempé dans la Thessalie, & l'autre dans la Macédoine en passant à côté de Dium. Mais, ils étoient l'un & l'autre au pouvoir des Macédoniens. Si donc Persée eût eu un peu plus de résolution, & qu'il eût résisté seulement dix jours à la frayeur qui l'emporta à l'approche des Romains, le Consul n'eût pu ni se retirer par Tempé dans la Thessalie, ni faire arriver des provisions dans les défilés où il s'étoit avancé.

Ce Général, mettant la plus grande partie de ses forces & de ses espérances dans la folie & l'inaction de ses ennemis, envoya un courrier à Larisse, pour ordonner de sa part à Sp. Lucrétius de s'emparer des forts que Persée avoit abandonnés aux environs de Tempé; & faisant partir M. Popillius devant lui, pour examiner les passages près de Dium, dès qu'il sçut que les Macédoniens les avoient tous laissés ouverts, il les suivit, & dès le second jour arriva à Dium, & fit camper ses troupes près du temple de Jupiter, avec défense de commettre aucune impiété dans ce lieu sacré. Pour lui, il entra dans la ville qu'il trouva petite, mais recommandable par la beauté des places publiques & des temples, ornés d'un grand nombre de belles statues, & d'ailleurs si bien fortifiée, que voyant de si grands avantages abandonnés sans nécessité par l'ennemi, il eut peine à croire qu'il n'y eût pas quelque tromperie cachée là-dessous. Ainsi, il passa un jour à reconnoître tout le païs d'alentour, puis décampa, & persuadé qu'il ne manqueroit point de vivres sur la route, il alla camper ce jour-là sur les bords du Mithys. Le lendemain, il poussa plus loin, & ayant reçu la ville d'Agassè de la bonne volonté de ses habitans, pour se concilier par sa clémence l'affection des autres Macédoniens, il se contenta de prendre d'eux des ôtages, & les laissa libres dans leur ville, sans y mettre de garnison, leur promettant qu'ils vivroient sous leurs loix, & exempts de tout impôt. Delà, après un jour de marche, il campa près du fleuve Ascordus; mais, comme à mesure qu'il s'éloignoit de la Thessalie, il éprouvoit davantage la disette de toutes choses, il retourna à Dium, faisant bien voir à quelle disgrace il eût été exposé, si on lui eût fermé le chemin de la Thessalie, puisqu'il n'avoit pu s'en éloigner sans danger.

Persée, ayant rassemblé tous ses lieutenans & toutes ses troupes, accusa ceux qui avoient commandé les détachemens, sur tout Asclépiodote & Hippias, d'avoir livré aux Romains l'entrée de la Macédoine, quoiqu'il

n'y eût personne à qui il dût faire ce reproche plus justement qu'à lui-même.

Cependant, le Consul qui n'avoit presque plus de vivres, & à qui la faim étoit sur le point de se faire sentir, appercevant la flotte en mer, ne douta presque point qu'elle ne lui apportât des provisions. Mais, quand elle fut entrée dans le port, il apprit que les vaisseaux de charge étoient restés à Magnésie. Alors, désespéré de voir que sans éprouver aucune disgrace de la part des ennemis, il sembloit que la nature eût conjuré sa perte, il ne sçavoit plus à quoi se déterminer, lorsque fort à propos il reçut les lettres par lesquelles Sp. Lucrétius lui mandoit qu'il étoit maître de tous les forts qui étoient autour de Tempé & de Phila, & qu'il y avoit trouvé une grande quantité de bled, & de toutes les autres provisions nécessaires dans la guerre.

Le Consul, ravi d'une si heureuse nouvelle, partit de Dium pour aller à Phila, tant pour renforcer la garnison, que pour distribuer à ses soldats des vivres que la disette ne leur permettoit pas d'attendre plus long-tems. Ce départ ne lui fit pas d'honneur. Les uns l'attribuerent à la crainte d'être obligés de combattre les ennemis, s'il demeuroit; les autres lui reprochoient d'avoir agi comme un homme qui ignoroit les révolutions qu'on éprouve d'un jour à l'autre dans la guerre, en abandonnant des avantages qu'il avoit entre les mains, sans espoir de les retrouver dans la suite. En effet, il ne se fut pas plutôt éloigné de Dium, que Persée comprenant de quelle nécessité il étoit pour lui de recouvrer une place qu'il avoit perdue par sa négligence, y accourut, & releva les murs & autres fortifications que les Romains avoient renversées.

Cependant, le Consul envoya M. Popillius assiéger Héraclée avec deux mille hommes armés; & quand il eut appris que cette ville étoit prise, il y alla camper, comme s'il eût eu dessein de chasser Persée de Dium, & de passer delà dans la Piérie. Mais, songeant dès-lors à prendre ses quartiers d'hiver, il envoya une partie de ses gens pour s'assurer des chemins par où on lui amenoit de la Thessalie les provisions nécessaires, & pour choisir des lieux où l'on pût établir ses greniers, & construire des logemens pour ceux qui conduisoient les convois.

Il écrivit peu de tems après des lettres au Sénat, par lesquelles il apprenoit à cette compagnie qu'il étoit passé dans la Macédoine, en chassant des défilés ceux qui lui en fermoient l'entrée; qu'il étoit en état d'y nourrir ses troupes pendant tout l'hiver, tant des vivres que le Préteur avoit eu soin d'y faire conduire, que des vingt mille boisseaux de froment, & des dix mille d'orge qu'il avoit achetés

des

des Epirotes, & dont il étoit convenu que le prix seroit remis à Rome entre les mains de leurs Ambassadeurs ; mais qu'il falloit envoyer de Rome même des habits pour les soldats, avec environ deux cens chevaux, sur tout de ceux de Numidie, n'y ayant pas moyen d'en trouver sur les lieux. Le Sénat, par l'arrêt qu'il rendit, accorda au Consul tout ce qu'il demandoit. Mais, il n'eut pas cependant l'honneur de terminer cette guerre, parce qu'on lui donna l'année suivante un successeur.

Il exerça depuis la Censure avec Paul Emile. Dans le dénombrement qu'ils firent, il se trouva trois cens trente-sept mille quatre cens cinquante-deux citoyens. Q. Marcius Philippus, pendant sa Censure, substitua un nouveau cadran solaire en la place de l'ancien, qui avoit été mis près de la tribune aux harangues cent ans auparavant.

MARCIUS [M.] SERMO, *M. Marcius Sermo*, (a) étoit Tribun du peuple, l'an de Rome 580, & 172 avant Jesus-Christ, & avoit entr'autres pour collegue Q. Marcius Scylla. Comme les Consuls négligeoient de se rendre dans leur province, nos deux Tribuns leur déclarerent qu'ils les condamneroient à l'amende, s'ils n'alloient pas prendre le commandement des armées ; & en même tems ils firent lecture dans le Sénat d'une loi qu'ils avoient dessein de porter au sujet des Liguriens qui s'étoient rendus à la bonne foi du Consul C. Popillius. Cette loi ordonnoit que s'il se trouvoit quelqu'un des Liguriens Statiellates que C. Popillius avoit vendus depuis qu'ils s'étoient rendus à lui, qui n'eût pas été remis en liberté avant les calendes prochaines du mois d'Août, le Sénat s'engageoit par serment à nommer un Commissaire, pour informer contre celui qui l'auroit frauduleusement retenu dans la servitude, & lui faire porter la peine de son injustice. Aussitôt après ils publierent cette loi avec l'autorité du Sénat.

MARCIUS [Q.] SCYLLA, *Q. Marcius Scylla*, Tribun du peuple. *Voyez* l'article précédent.

MARCIUS [C.] FIGULUS *C. Marcius Figulus*, (b) fut élevé à la Préture, l'an de Rome 583, & 169 avant Jesus-Christ. Comme le commandement de la flotte de Macédoine lui étoit échu, il se rendit à Brundusium dès le commencement du printems, pour passer delà dans la Grece. Le second jour après son départ de Brundusium, il entra dans le port de Corcyre, & dès le lendemain dans celui d'Actium, sur les confins de l'Acarnanie. Ayant ensuite doublé le promontoire

(a) Tit. Liv. L. XLII. c. 21.

(b) Tit. Liv. L. XLIII. c. 11. L. XLIV. c. 1. & seq.

de Leucate, il entra dans le port de Corinthe; puis laissant ses vaisseaux à Creuse, il prit son chemin par terre, & traversant promptement la Béotie, se rendit en un jour à Chalcis, pour y prendre le commandement de sa flotte.

Étant parti delà, à la tête de ses vaisseaux, il vint à Héraclée, & d'Héraclée il alla débarquer auprès de Thessalonique un grand nombre de soldats qui commencerent par ravager au loin la campagne, & recognerent dans leurs murailles ceux qui avoient osé en sortir pour venir contre eux, après les avoir vaincus en plusieurs rencontres. Déjà il avoit jetté l'épouvante dans la ville même, lorsque les habitans ayant disposé sur leurs murailles, des machines & des traits de toutes les especes, les lançoient non-seulement sur ceux qui erroient témérairement autour des portes de la ville, mais blessoient même à coups de pierre, ceux qui étoient restés sur les vaisseaux. Il fit donc rembarquer ses troupes; & renonçant à l'attaque de Thessalonique, il navigea vers Ænia qui en étoit éloignée de quinze mille pas, & située vis-à-vis de Pydna, dans un terroir très-fertile. Après en avoir ravagé tout le territoire, en suivant la côte, ils arriverent à Antigonie. Là, ils prirent terre, pillerent le païs, & transporterent une grande quantité de butin dans leurs vaisseaux. Les Macédoniens, les trouvant épars dans la campagne, les vinrent attaquer avec leur cavalerie & leur infanterie, en tuerent autour de cinq cens, en prirent à peu près autant, & les poursuivirent jusqu'à la mer. Alors, la difficulté de rentrer dans leurs vaisseaux, pendant que l'ennemi les pressoit l'épée dans les reins, & le désespoir de se sauver autrement, exciterent dans les Romains une indignation qui leur tint lieu de courage. Ils firent face aux Macédoniens sur le rivage; & secondés de ceux qui étoient sur la flotte, ils tuerent deux cens Macédoniens, en prirent un pareil nombre, & s'étant rembarqués, allerent faire une descente sur les terres de Pallene pour les piller. Elles confinoient à celles des Cassandriens les plus fertiles de tout le païs qu'ils avoient côtoyé. Ce fut-là que le roi Eumene parti d'Élée avec vingt vaisseaux couverts, vint à la rencontre du Préteur, & qu'il en trouva cinq autres que lui envoyoit le roi Prusias.

C. Marcius Figulus, encouragé par cette augmentation de puissance, entreprit de forcer Cassandrie. Mais, il n'en put venir à about. Ayant donc passé autour du promontoire, il alla aborder avec Eumene à Torone. Ils tenterent aussi de forcer cette ville; mais, s'appercevant qu'elle étoit défendue par une garnison très-nombreuse, ils abandonnerent aussi ce dessein, & navigerent du côté de Démé-

triade. Ils s'approcherent de ses murailles, & les voyant couvertes de gens armés & disposés à les bien recevoir, ils passerent outre & débarquerent à Iolcos, dans le dessein de retourner à Démétriade, après avoir ravagé la campagne. Mais ensuite, voyant que l'hiver approchoit, C. Marius Figulus envoya une partie de sa flotte à Sciathe, & s'en alla avec le reste à Oréum dans l'isle d'Eubée, jugeant cette ville la plus commode pour recevoir les convois, & les envoyer aux armées qui étoient dans la Macédoine & dans la Thessalie.

MARCIUS [Q.], *Q. Marcius*, Γ. Μάρκιος. (a) fils de Q. Marcius Philippus, servit sous son pere, dans la guerre contre Persée, ainsi qu'on peut le voir ci-dessus dans l'article de son pere.

MARCIUS [C.] FIGULUS, *C. Marcius Figulus*, (b) fut élevé au Consulat avec P. Cornélius Scipion Nasica, l'an de Rome 590, & 162 avant Jesus-Christ. Il y fut élevé de nouveau quatre ans après avec L. Cornélius Lentulus Lupus.

MARCIUS [L.] CENSORINUS, *L. Marcius Censorinus*, (c) fut créé Consul avec M. Manilius, l'an de Rome 603, & 149 avant Jesus-Christ. Cette année, la guerre ayant été déclarée dans les formes aux Carthaginois, on pressa les deux Consuls de partir le plus promptement qu'il seroit possible, & on leur donna un ordre secret de ne terminer la guerre que par la destruction de Carthage. Ils partirent aussitôt, & s'arrêterent à Lilybée en Sicile. La flotte étoit considérable. Elle portoit quatre-vingt mille hommes d'infanterie, & environ quatre mille de cavalerie.

Quand elle fut arrivée à Utique, il vint au camp des Romains des députés de Carthage, qui dirent qu'ils étoient envoyés au nom de l'État pour recevoir leurs ordres, auxquels on étoit prêt à obéir en tout. Le consul L. Marcius Censorinus, qui portoit la parole, après avoir loué leur bonne disposition & leur obéissance, leur ordonna de lui livrer sans fraude & sans délai généralement toutes leurs armes. Ils y consentirent, mais ils le prierent de faire réflexion à quel état il les réduisoit dans un tems, où Asdrubal, qui n'étoit devenu leur ennemi qu'à cause de leur parfaite soumission aux ordres des Romains, étoit presque à leurs portes avec une armée de vingt mille hommes. On leur répondit que Rome y pourvoiroit.

Cet ordre fut exécuté sur le champ. On vit arriver dans le camp une longue file de chariots, chargés de tous les préparatifs de guerre qui étoient dans Carthage, deux cens mille

(a) Tit. Liv. L. XLIV. c. 3.
(b) Roll. Hist. Rom. Tom. V. pag. 34.
(c) Roll. Hist. Rom. Tom. V. p. 9. & suiv.

armures complettes, un nombre infini de traits & de javelots, deux mille machines propres à lancer des pierres & des dards. Suivoient les députés de Carthage, accompagnés de ce que le Sénat avoit de plus respectables vieillards, & la religion de Prêtres plus vénérables, pour tâcher d'exciter à compassion les Romains dans ce moment critique, où l'on alloit prononcer leur sentence, & décider en dernier lieu de leur sort. Le Consul se leva un moment à leur arrivée avec quelques témoignages de bonté & de douceur; puis reprenant tout à coup un air grave & sévere: » » Je ne puis pas, leur dit-il, » ne point louer votre promptitude à exécuter les ordres » du Sénat. Il m'ordonne de » vous déclarer que sa derniere » volonté est que vous sortiez » de Carthage qu'il a résolu » de détruire, & que vous » transportiez votre demeure » dans tel endroit qu'il vous » plaira de votre domaine, » pourvu que ce soit à quatre» vingts stades de la mer. »

Quand le Consul eut prononcé cet arrêt foudroyant, ce ne fut qu'un cri lamentable parmi les Carthaginois. Frappés comme d'un coup de tonnerre qui les étourdit sur le champ, ils ne sçavoient ni où ils étoient, ni ce qu'ils faisoient. Ils se rouloient dans la poussiere, déchirant leurs habits, & ne s'expliquant que par des gémissemens & des sanglots entrecoupés. Puis revenus un peu à eux, ils tendoient leurs mains suppliantes tantôt vers les Dieux, tantôt vers les Romains, & imploroient leur miséricorde & leur justice pour un peuple qui alloit être réduit au désespoir. Mais, comme tout étoit sourd à leurs prieres, ils les convertirent bientôt en reproches & en imprécations, les faisant ressouvenir qu'il y avoit des Dieux vengeurs aussi-bien que témoins des crimes & de la perfidie. Les Romains ne purent refuser des larmes à un spectacle si touchant, mais leur parti étoit pris. Les députés même n'obtinrent pas qu'on sursît l'exécution de l'ordre jusqu'à ce qu'ils se fussent présentés au Sénat Romain, pour tâcher d'en obtenir la révocation. Il fallut partir, & porter la réponse à Carthage.

On les y attendoit avec une impatience & un tremblement qui ne se peuvent exprimer. Ils eurent bien de la peine à percer la foule qui s'empressoit autour d'eux pour sçavoir la réponse, qu'il n'étoit que trop aisé de lire sur leurs visages. Quand ils furent arrivés dans le Sénat, & qu'ils eurent exposé l'ordre cruel qu'ils avoient reçu, un cri général apprit au peuple quel étoit son sort; & dès ce moment ce ne fut plus dans toute la ville que hurlemens, que désespoir, que rage, & que fureur.

Les Consuls ne se hâterent pas de marcher contre Carthage, ne s'imaginant pas qu'ils

eussent rien à craindre d'une ville désarmée. On y profita de ce délai pour se mettre en état de défense; car, il fut résolu d'un commun accord de ne point abandonner la ville. On nomma pour Général au dehors Asdrubal qui étoit à la tête de vingt mille hommes, vers qui l'on députa pour le prier d'oublier en faveur de la patrie l'injustice qu'on lui avoit faite par la crainte des Romains. On donna le commandement des troupes dans la ville, à un autre Asdrubal, petit-fils de Masinissa. Puis, on fabriqua des armes avec une promptitude incroyable. Les Temples, les Palais, les places publiques furent changés en autant d'atteliers. Hommes & femmes y travailloient jour & nuit. On faisoit par jour cent quarante boucliers, trois cens épées, cinq cens piques ou javelots, mille traits & un grand nombre de machines propres à les lancer ; & parce qu'on manquoit de matiere pour faire des cordes, les femmes couperent leurs cheveux & en fournirent abondamment.

Cependant, les Consuls s'avancent vers la ville pour en former le siege. On peut croire que c'est alors que fut faite par les Romains, la double cérémonie de l'évocation des divinités Tutélaires de Carthage, & du dévouement de cette ville. Après toutes les imprécations usitées en pareille circonstance, les Consuls l'attaquerent par la force des armes. Ils ne s'attendoient à rien moins qu'à y trouver une vigoureuse résistance, & la hardiesse incroyable des assiégés les jetta dans un grand étonnement. Ce n'étoit que sorties fréquentes & vives pour repousser les assiégeans, pour brûler les machines, pour harceler les fourrageurs. L. Marcius Censorinus attaquoit la ville d'un côté, & M. Manilius de l'autre. P. Scipion, dès-lors la terreur de Carthage, servoit alors en qualité de Tribun, & se distinguoit parmi tous les Officiers autant par sa prudence que par sa bravoure. Les Consuls firent plusieurs fautes pour n'avoir pas voulu suivre ses avis. Cependant, l'année de leur Consulat expira, & le soin de continuer le siege qu'ils avoient commencé, fut confié à leurs successeurs.

MARCIUS [Q.] REX, *Q. Marcius Rex*, (*a*) fut créé Consul avec M. Porcius Caton, l'an de Rome 634, & 118 avant J. C.

MARCIUS [L.] PHILIPPUS, *L. Marcius Philippus*, (*b*) fut élevé au Consulat, avec Sex. Julius César, l'an de Rome 661, & 91 avant Jesus-Christ. M. Livius Drusus, Tribun du peuple, pour servir le Sénat, & lui attirer la faveur

(*a*) Roll. Hist. Rom. T. V. p. 304.
(*b*) Roll. Hist. Rom. T. V. p. 489. *& suiv.* T. VI. pag. 7, 8, 96. *& suiv.*

de la multitude, entreprit de faire passer des loix Agraires ; mais, il trouva dans la personne de L. Marcius Philippus un redoutable adversaire.

L. Marcius Philippus, outre les avantages de la naissance, des grandes alliances, outre la dignité & l'autorité de sa place, étoit encore capable par le talent de la parole de donner du poids au parti qu'il embrassoit. Après M. Crassus & M. Antoine, qui se disputoient le premier rang de l'Éloquence, venoit L. Marcius Philippus, mais à une grande distance. » Quoiqu'il n'y eût personne, » dit Cicéron, qui pût se placer entre ces deux grands » Orateurs & lui, je ne puis » néanmoins l'appeller ni le » second, ni le troisieme ; de » même que dans une course de » charriots, je ne compterois » point pour second, ni troisieme, celui qui seroit à » peine sorti de la barriere, » lorsque le premier auroit déjà reçu le prix. » Mais, à considérer L. Marcius Philippus en lui-même, indépendamment de toute comparaison, on ne pouvoit lui refuser le titre & le mérite d'Orateur. Il avoit un tour libre & hardi, beaucoup de sel & d'enjouement. Il ne manquoit ni d'invention pour trouver des pensées convenables, ni de facilité pour les exprimer ; avec cela, beaucoup de connoissance des ars des Grecs ; & dans les altercations quand il étoit échauffé, quelque chose de piquant & de caustique, qui plait toujours beaucoup aux Auditeurs.

Nous ne pouvons dire, faute de monumens, quel motif engagea L. Marcius Philippus actuellement Consul à prendre parti contre M. Livius Drusus & contre le Sénat. Étant Tribun, il avoit autrefois proposé une loi Agraire, & Cicéron cite d'un discours qu'il fit alors un trait séditieux. Il dit qu'il n'y avoit pas dans la ville deux mille hommes qui eussent dequoi vivre. On sent assez les conséquences d'un mot comme celui-là, prononcé par un Tribun devant une multitude qui prétendoit jouir des droits de la souveraineté. Du reste cependant, la conduite de L. Marcius Philippus dans son Tribunat avoit été assez modérée, & il avoit souffert sans beaucoup de peine que sa loi ne passât point. S'étoit-il donc convaincu pour toujours que les loix Agraires étoient pernicieuses, & s'opposoit-il par cette raison à celles que portoit M. Livius Drusus ? Ou avoit-il quelque sujet personnel d'inimitié contre ce jeune Tribun, de mécontentement contre le Sénat ? C'est ce que nous ne sçavons point. Mais, ce qui est certain, c'est qu'il agit avec beaucoup de chaleur & même de passion.

Comme il résistoit donc de toutes ses forces aux loix proposées, & ne vouloit pas souffrir qu'on en délibérât, M. Livius Drusus le fit mener en pri-

fon, & traiter si outrageusement, que le sang lui sortoit des narines en abondance. Encore le Tribun ne fit-il qu'en plaisanter, disant que ce n'étoit pas du sang, mais du jus de grives, parce que L. Marcius Philippus passoit pour aimer la bonne chere & les fins morceaux.

Les loix furent ensuite reçues; mais, M. Livius Drusus étant mort peu de tems après, L. Marcius Philippus fit casser toutes ses loix par un seul décret du Sénat, comme portées contre les Auspices, & dès-là nulles de plein droit.

Il parvint quelques années après à la Censure, qu'il géra avec M. Perperna. Ces Magistrats se gouvernerent selon les impressions de L. Cinna; & L. Marcius Philippus n'eut pas honte de rayer du catalogue des Sénateurs, Ap. Claudius son oncle, dont le mérite égaloit la naissance. Mais, il avoit été accusé par un Tribun & dépouillé du commandement qu'il exerçoit, en haine de son attachement pour le parti de la noblesse & de L. Sylla. Voilà ce qui lui attira la dégradation du rang de Sénateur & une flétrissure honteuse non pas pour lui, mais pour L. Marcius Philippus, qui ayant accepté la Censure des mains du Tyran de Rome, agissoit conséquemment en approuvant les actes de la Tyrannie. Ces mêmes Censeurs firent le dénombrement des citoyens qui se trouverent monter à quatre cens soixante-trois mille, nombre beaucoup plus grand que les précédens, sans doute à cause des peuples d'Italie nouvellement associés au droit de bourgeoisie Romaine. Ils nommerent Prince du Sénat L. Valérius Flaccus.

L. Marcius Philippus eut de vives contestations avec l'orateur L. Licinius Crassus, comme on peut le voir dans l'article de ce dernier. Il prononça aussi contre M. Émilius Lépidus, Consul l'an 78 avant Jesus-Christ, un discours très-vif, qui se trouve parmi les fragmens que nous avons de Salluste. Nous en avons cité quelques lambeaux dans l'article de M. Émilius Lépidus.

L. Marcius Philippus fut fort attaché au parti de Cn. Pompée. Un jour, plaidant pour ce grand homme, il dit qu'il ne falloit pas s'étonner si un Philippe animoit un Alexandre. Une autrefois, il s'exprima d'une façon qui dût encore flatter infiniment Cn. Pompée. On s'étoit déterminé à le faire partir pour l'Espagne avec le titre de Proconsul. Mais, la chose ne passa pas sans difficulté; & quelques Sénateurs représenterent qu'il étoit bien étrange que l'on revêtît un chevalier Romain du rang & de l'autorité de Proconsul. *Ce n'est pas simplement comme Proconsul qu'il faut l'envoyer*, dit L. Marcius Philippus, *mais comme tenant la place de deux Consuls à la fois;* mot aussi honorable à Cn. Pompée, qu'in-

jurieux aux Consuls qui étoient actuellement en charge.

MARCIUS, *Marcius*, Μάρκιος, (a) certain homme qui arrivé tout récemment d'Italie à l'armée, disoit que le bruit général étoit à Rome, que Cn. Pompée étoit assiégé dans son camp. *Tu n'es donc venu*, lui répondit Cicéron, *que pour en sçavoir la vérité & pour en croire tes yeux.*

Ce Marcius, par flatterie pour Cn. Pompée, vouloit faire croire que ce bruit de Rome étoit faux ; & Cicéron le confirme par cette réponse ambigue qui est très-plaisante.

MARCIUS [Q.] REX, *Q. Marcius Rex*, (b) géra seul le Consulat, l'an de Rome 684, & 68 avant Jesus-Christ. Son collegue L. Cécilius Métellus mourut dans les premiers jours de Janvier ; & le successeur que l'on lui donna étant mort aussi avant même que d'entrer en charge, on ne jugea pas à propos de procéder à une nouvelle élection.

Le Consul unique, Q. Marcius Rex, ne s'est pas rendu fort célebre dans l'histoire ; & tout ce que nous avons à en dire, c'est qu'après son Consulat, il alla se mettre en possession du gouvernement de Cilicie, où il ne se distingua pas extrêmement.

Malgré cela, à son retour d'Asie, il prétendit aux honneurs du triomphe, & il resta long-tems aux portes de Rome ; sans pouvoir les obtenir, parce que, dit Salluste, certaines gens accoutumés à faire argent de tout, s'y opposoient. C'est pourquoi, Q. Marcius Rex, n'étant point encore entré dans la ville, conservoit toujours la la puissance Proconsulaire, & ses soldats n'étoient point licentiés. Dans ces circonstances, la conjuration du L. Catilina ayant été découverte, il reçut ordre de marcher du côté de Fésules en Étrurie. A peine y étoit-il arrivé, que C. Mallius, un des principaux d'entre les conjurés, osa lui faire des propositions. C. Mallius lui envoya des députés pour lui représenter la triste situation de ce grand nombre de malheureux qu'il commandoit, & que le mauvais état de leurs affaires réduisoit au désespoir. Il le prioit de considérer que tant de citoyens méritoient bien que la République se portât à soulager leur infortune ; mais qu'en tout cas ils étoient résolus au moins de ne périr qu'en gens de cœur, & après avoir vengé d'avance leur mort. Q. Marcius Rex, ayant reçu comme il convenoit, ce discours mêlé de prieres & de menaces, répondit aux députés de C. Mallius, qu'ils ne devoient rien espérer, qu'auparavant ils n'eussent mis les armes bas.

(a) Plut. T. I. p. 880.

(b) Sallust. in Catil. c. 17. & seq. Crév. Hist. Rom. Tom. VI. pag. 297, 456, 468.

MARCIUS [C.] FIGULUS, *C. Marcius Figulus*, (*a*) parvint au Consulat avec L. Jules César, l'an de Rome 688, & 64 avant J. C.

MARCIUS [Q.], *Q. Marcius*, K. Μάρκιος, (*b*) Tribun des soldats, après avoir suivi le parti de Cn. Pompée, passa dans celui de Jules César.

MARCIUS [L.], *L. Marcius*, A. Μάρκιος, (*c*) chevalier Romain, dont Cicéron fait mention dans son oraison pour Q. Ligarius.

MARCIUS [Q.], *Q. Marcius*, (*d*) Censeur, qui fit faire une statue de la Concorde, & qu'on plaça dans un lieu public. Le censeur C. Cassius la fit transporter depuis dans le Sénat.

MARCIUS [Q.] CRISPUS, *Q. Marcius Crispus*, (*e*) Proconsul, dont parle Cicéron dans sa onzieme Philippique.

MARCIUS [Q.], *Q. Marcius*, K. Μάρκιός, (*f*) que Cicéron qualifie son ami. C'étoit, au rapport de cet Orateur, un homme courageux, & fort expérimenté dans le métier des armes.

MARCIUS [L.] PHILIPPUS, *L. Marcius Philippus*, (*g*) fut créé Consul avec Cn. Corn. Lentulus Marcellinus, l'an de Rome 696, & 56 avant Jesus-Christ. Avant son Consulat, il avoit eu le gouvernement de la Syrie; mais, il ne s'y étoit pas distingué par de grands exploits. Il fut le second mari d'Atia, mere d'Auguste, & beau-pere de Caton d'Utique.

Son Collegue, dans le consulat, Cn. Corn. Lentulus Marcellinus se montra un zélé & intrépide défenseur de la liberté publique. L. Marcius Philippus suivit à la vérité les mêmes erremens; mais, il étoit homme doux & peu capable par lui-même d'une forte résolution. Aussi, Cn. Corn. Lentulus Marcellinus gouverna-t-il seul en quelque sorte tout le Consulat. L. Marcius Philippus fut néanmoins employé depuis dans des affaires de la derniere importance. Mais, l'extrême mollesse de son caractere fut cause qu'il n'y apporta pas un grand zele, & qu'il s'acquitta d'une maniere peu satisfaisante de ce dont il avoit été chargé.

MARCIUS [L.] PHILIPPUS, *L. Marcius Philippus*, fils du précédent & d'Atia sa femme, fut élevé avec Auguste, & dans la suite mis à mort par Caligula.

MARCIUS [L.] CENSORINUS, *L. Marcius Censorinus*, (*h*) fut créé Consul avec C. Calvisius Sabinus, l'an de Rome 713, & 39 avant Je-

(*a*) Crév. Hist. Rom. T. VI. p. 413.
(*b*) Hirt. Pans. de Bell. Hisp. p. 835.
(*c*) Cicer. Orat. pro Q. Ligar. c. 34.
(*d*) Cicer. Orat. pro domo sua ad Pontif. c. 99.
(*e*) Cicer. Philipp. 11. c. 312.
(*f*) Cicer. in L. Pison. c. 42.
(*g*) Crév. Hist. Rom. Tom. VII. pag. 73, 89, 108. T. VIII. p. 89. *& suiv.*
(*h*) Crév. Hist. Rom. Tom. VIII. pag. 326, 327.

fus-Christ. En ce tems-là, l'autorité du Consulat étoit étrangement affoiblie, & réduite presque à rien; mais au moins jusqu'ici, on en avoit respecté la durée, en ce sens qu'il n'y avoit point eu de Consuls qui n'eussent été créés pour aller jusqu'à la fin de l'année, quoique plusieurs se fussent vus obligés, soit par le dictateur Jules César, soit par les Triumvirs, d'abdiquer avant le terme, pour laisser ce titre d'honneur à d'autres, que l'on vouloit en décorer. L. Marcius Censorinus & C. Calvisius Sabinus sont les premiers Consuls, qui entrant en charge au premier Janvier, n'aient été mis en place que pour un nombre de mois limités, au bout desquels ils devoient être relevés par des successeurs désignés en même-tems qu'eux. Cette pratique, qui avilissoit & dégradoit de plus en plus le Consulat, fut suivie constamment par les Empereurs. On ne vit plus de Consul d'un an. Ceux qui commençoient l'année lui donnoient leur nom, & on les appelloit ordinaires. Les autres, que l'on appelloit Consuls subitituês, n'étoient gueres connus qu'à Rome & dans l'Italie. Dans les Provinces ils faisoient peu de bruit, & pour cette raison on les y qualifioit petits Consuls.

MARCIUS [CRISPUS], (a) *Crispus Marcius*, personnage Prétorien, selon Velleius Paterculus.

MARCIUS AGRIPPA, (b) *Marcius Agrippa*, étoit un homme né dans l'obscurité, & qui s'étoit poussé par de sales emplois. Macrin ne laissa pas de se servir de lui, & de le substituer même à un homme de mérite & de tête.

MARCIUS [M.], *M. Marcius*, M. Μάρκιος, (c) dont on a des Médailles qui lui donnent le titre d'Auguste. Il y a apparence que c'est quelqu'un de ces Tyrans qui s'éleverent si fréquemment dans les différentes provinces de l'Empire, vers le milieu du troisieme siecle de l'ere Chrétienne.

Il est fait mention dans Zonare d'un certain Marcus, Philosophe de profession, qui, selon cet Auteur, fut choisi par le Sénat pour Empereur. Mais, il mourut au bout de très-peu de jours. C'est vraisemblablement le même que M. Marcius.

MARCIUS [le bouclier de], (d) *Clypeus Marcius*. Voyez Marcius [L.], fils de Septimus.

MARCODURUM, *Marcodurum*, (e) lieu de la Gaule Belgique, selon Tacite. » Leurs » cohortes, dit cet Historien, » furent taillées en pieces au-

(a) Vell. Paterc. L. II. c. 69.
(b) Crév. Hist. des Emp. Tom. V. pag 191.
(c) Crév. Hist. des Emp. Tom. V. pag. 390, 391.

(d) Tit. Liv. L. XXV. c. 39.
(e) Tacit. Hist. L. IV. c. 28. Notic. de la Gaul. par M. d'Anvill. pag. 433, 434.

» près de Marcodurum; où » elles ne se tenoient pas » beaucoup sur leurs gardes, » parce qu'elles étoient éloi- » gnées des bords du Rhin. » Ce lieu est à présent Duren sur la Roër, au dessus de Juliers. Nos Rois y ont eu un Palais, appellé *Duria villa*, ou *Dura*, dont les anciennes Annales font mention en parlant des assemblées qui y ont été convoquées.

MARCOLICA, *Marcolica*, (a) ville d'Espagne, selon Tite-Live. Cet Historien dit que M. Marcellus quittant le gouvernement d'Espagne, prit la fameuse ville de Marcolica, & en emporta de grandes richesses qu'il mit dans le trésor public. Comme ce fait n'est rapporté que d'une maniere fort décousue & sans liaison avec ce qui suit ou ce qui précede, il n'est pas aisé de juger où cette ville étoit placée. Il est d'ailleurs étonnant qu'une fameuse ville ait été inconnue aux Géographes qui ont décrit l'Espagne, jusqu'à en nommer les villes qui ne subsistoient plus.

MARCOMANS, *Marcomani*, *Marcomanni*, *Marcommani*, Μαρκομμάνοι, (b) peuple Germain du nombre de ceux qui composoient la nation Sueve. » La cité des Marcomans, dit » Tacite, est la plus puissante & la plus fameuse par » ses exploits. La contrée mê- » me qu'ils occupent est un » monument de leur valeur. » Ils l'ont conquise sur les » Boiens qu'ils en ont chassés.

Spener croit que le nom de Marcomans est formé de *Marck* & de *Manner*, deux mots qui dans la langue Allemande signifient des hommes établis pour la garde & pour la défense des frontieres. S'il est vrai, comme on en convient assez, que les Helvétiens furent chassés par les Germains de leur premiere demeure à la source du Necre & du Danube, il est naturel de dire que l'armée qui les chassa, demeura dans le païs pour empêcher qu'ils n'y retournassent; & que de-là elle prit le nom de *Marcomani*.

On croit que la premiere demeure des Marcomans étoit entre le Rhin & le Danube, dont l'un bordoit la Gaule, & l'autre terminoit la Rhétie, & qu'elle s'étendoit jusqu'au Necre. Cette opinion est uniquement appuyée sur ce que des trois peuples qui posséderent le païs, d'où les Helvétiens avoient été chassés, les Marcomans étoient le peuple le plus puissant. Leur nom en est une preuve. Strabon, Velleius

(a) Tit. Liv. L. XLV. c. 4.

(b) Strab. pag. 290. Tacit. Annal. L. II. c. 45, 46, 62. de Morib. Germ. c. 42. Vell. Patercul. L. II. c. 108, 109. Cæs. de Bell. Gall. L. I. pag. 57. Crév. Hist. des Emp. Tom. I. p. 146, 155. Tom. IV. pag. 32, 33, 409. & suiv. Tom. V. pag. 68, 225. Tom. VI. pag. 25, 26. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XX. pag. 54. & suiv.

Paterculus & Tacite, nous en fournissent une autre, en appellant simplement Maroboduus roi des Marcomans, sans nommer les chefs des autres peuples qui accompagnoient les Marcomans, dans l'expédition dont ces Auteurs entendent parler. Mais, il est constant que leur demeure ne peut se fixer que par conjecture, quoiqu'avec assez de probabilité. Cluvier a tâché de marquer les bornes précises du païs des Marcomans, & ce qu'il dit est assez vraisemblable. Le voici. Le Necre bornoit la Marcomanie au nord; le Kocker, qui se joint au Necre, & le Brentz qui se jette dans le Danube, la bornoient à l'Orient, le Danube au Midi, & le Rhin à l'Occident. De cette façon les Marcomans auroient possédé les terres que comprennent le duché de Wurtemberg, la partie du Palatinat du Rhin, qui est entre le Rhin & le Necre, le Brisgaw, & la partie du duché de Suabe, située entre la source du Danube & le Brentz.

Autant est-il difficile de dire où fut précisément la premiere demeure des Marcomans, & de décider s'ils s'établirent dans le païs dont les Helvétiens avoient été dépossédés; autant peut-on parler avec certitude de leurs autres expéditions, qui se trouvent appuyées du témoignage de divers Auteurs approuvés. Jules César nous apprend que les Marcomans passerent dans la Gaule, sous la conduite d'Arioviste, dont une partie de l'armée, après sa défaite, repassa avec lui dans son ancienne demeure. On doute pourtant si après Arioviste les Marcomans eurent un autre Roi, ou s'ils conserverent leur liberté jusqu'au regne de Maroboduus. Il est du moins certain que ce dernier, à son retour de la cour d'Auguste, où il avoit été élevé, fut Roi des Marcomans, & qu'allarmé de l'approche des Romains qui portoient leurs armes dans la Rhétie & dans le Norique, il persuada à ses peuples de se retirer dans l'intérieur de la Germanie, & d'y aller chercher une nouvelle demeure. Velleius Paterculus parle aussi de cette migration des Marcomans. On y voit que Maroboduus, à la tête des Marcomans, des Sédusiens & des Harudes, passa dans le païs des Boiens, situé au milieu de la forêt Hercynienne; qu'il s'y établit après avoir vaincu les Boiens, & qu'il soumit ensuite tous les peuples voisins, soit par la force de ses armes, soit par la crainte qu'elles leur inspirerent.

Lorsque Maroboduus se fut emparé du païs des Boiens, connu alors sous le nom de *Boiohamum*, on ne connut plus de sédusiens ni de Harudes; leur nom fut confondu avec celui des Marcomans qui se conserva. A l'égard des terres qu'ils avoient abandonnées, elles furent occupées par différens peuples, soit Gaulois, soit Germains.

Il y a des Auteurs qui ont écrit que les Marcomans, avant que de passer dans le païs des Boiens, demeuroient dans la Moravie; mais, cette opinion contredit absolument Jules César & Velleius Paterculus. Comment les Marcomans auroient-ils été menés par Arioviste de la Moravie dans les Gaules? Et comment Maroboduus, en passant dans le païs des Boiens, se seroit-il éloigné des conquêtes des Romains, puisque ce païs étoit alors beaucoup plus près des Romains que la Moravie? Il convient mieux de dire qu'il laissa les bords du Rhin, parce que les Romains avoient commencé à soumettre la Rhétie, & qu'il se retira dans le païs des Boiens, qui l'éloignoit des armes des Romains, par qui le Norique n'avoit pas encore été subjugué.

Quoi qu'il en soit, le nouvel Empire de Maroboduus allarma les Romains, & ils ne négligerent rien pour le perdre. Auguste vivoit encore lorsque Tibere marcha contre Maroboduus à la tête de près de cent mille hommes. Quelques Historiens ont dit que des soins plus pressans suspendirent subitement l'effet de cette entreprise. Tacite fait dire à Maroboduus lui-même, qu'il obligea les Romains à traiter avec lui d'égal à égal. Il est vrai que la politique Romaine l'emporta enfin sur son courage & sur ses forces, en suscitant & fomentant contre lui des guerres intestines. Arminius, ce Germain si célebre par la défaite de Varus, l'attaqua le premier, sous le prétexte spécieux de la liberté Germanique, & gagna sur lui une victoire complete. Mais, les Romains, contens pour cette fois de l'avoir affoibli, se hâterent de mettre obstacle aux progrès d'Arminius, dont les succès ne leur faisoient pas moins d'ombrage que la puissance de son ennemi. Bientôt après, ils donnerent à Maroboduus un nouvel adversaire moins à craindre pour eux qu'Arminius; ce fut Catvalda, jeune Seigneur Gothon, mécontent du Roi des Marcomans, qui l'avoit forcé d'abandonner sa patrie. Excité & soutenu par Jubillius, chef des Hermondures, qui s'étoit dévoué aux intrigues des Romains, il saisit avidement l'occasion de se venger. Ayant sçu gagner une partie de la noblesse de Maroboduus, il pénétra subitement dans le canton où le Roi des Marcomans avoit sa résidence, s'empara de son palais & de la forteresse qui le défendoit, & l'obligea de se retirer chez les Romains, dont la politique sçavoit cacher les manœuvres, & qui se faisoit encore honneur d'ouvrir une retraite aux Souverains barbares, dont ils avoient sourdement machiné la perte.

Maroboduus, dans sa retraite chez les Romains, fut suivi par ceux de ses sujets qui lui demeurerent fideles: leur nombre fut assez considé-

rable pour en former comme une nouvelle peuplade, que les Romains logerent sur les frontieres de leur Empire, au delà du Danube, entre le Marus & le Cusus, c'est-à-dire, vers la Moravie. Ils y furent bientôt accrus par les partisans de Catvalda, qui eut au bout de quelques mois le même sort que Maroboduus, & se retira comme lui chez les Romains. L'on avoit retenu Maroboduus à Ravenne. L'on envoya Catvalda à Fréjus. Sans doute le malheur commun des deux chefs & leur éloignement éteignirent l'inimitié de leurs partis, qui se réunirent entiérement dans les quartiers communs qui leur furent assignés sous l'autorité d'un Prince nommé Vannius.

Vannius jouit tranquillement pendant trente ans du pouvoir que les Romains lui avoient confié; mais, la longue durée de son regne ennuya enfin ses sujets, & peut-être encore plus les Romains. Vangion & Sidon, enfans de sa sœur, prirent les armes contre lui; ils étoient appuyés par ce même Jubillius dont Tibere s'étoit servi pour perdre Maroboduus. Vannius fut vaincu & chassé, & ses neveux partagerent sa dépouille. Les Romains, ayant ainsi réussi à diviser des forces qu'ils commençoient à redouter, ouvrirent une retraite à Vannius & à ceux qui le suivirent, & leur assignerent de nouveaux quartiers dans la Pannonie.

Vangion vivoit encore vingt-quatre ans après sous Vespasien, & suivoit son parti contre Vitellius. Italicus avoit succédé à Sidon; il se signala avec Vangion à la bataille de Crémone.

Au tems dans lequel Tacite écrivit sa description de la Germanie, c'est-à-dire, vers l'an de Jesus-Christ 98 ou 99, les Marcomans & les Quades obéissoient à des Rois d'une autre nation; mais, ils continuerent toujours d'occuper la Boheme & la Moravie. On voit qu'au tems de Marc-Aurele ils s'étoient étendus jusqu'au Granua vers l'Orient; mais, ils ne s'avancerent point au midi, & ne traverserent jamais le Danube, dont le passage étoit défendu par des villes & par des camps retranchés qui bordoient cette frontiere. Ils essayoient de tems en tems de forcer ces passages, & de faire des courses dans le Norique & dans la Pannonie; c'est seulement à l'occasion de ces guerres qu'il en est parlé dans les Historiens. Mais, comme nous n'avons que des abrégés de l'histoire de ces tems-là, on n'y trouve que le nom de ces peuples; & celui de leurs Rois est rarement marqué.

On voit, par exemple, qu'en 86 ils firent quelques mouvemens, & que Domitien ayant passé le Danube pour entrer dans leur païs, perdit une bataille contre eux, & fut contraint de leur accorder la paix. Au tems de Tacite & de l'Empereur Trajan, ils demeurerent tranquilles; mais, sous Marc-

Aurele, ils reprirent les armes & perdirent plusieurs batailles qui les affoiblirent beaucoup. Commode conclut des traités avec ces peuples qu'il lui étoit aisé de subjuguer. Les Marcomans manquoient, & de vivres, & de troupes. Les pertes qu'ils venoient de faire dans plusieurs combats, & les ravages exercés sur leurs terres, les avoient réduits à une foiblesse qui ne leur permettoit plus de soutenir la guerre, & qui ne leur laissoit de ressource que dans la paix. Commode la leur accorda aux conditions suivantes. Il exigea qu'ils donnassent des ôtages ; qu'ils rendissent les prisonniers; qu'ils payassent tous les ans un tribut en bled, dont la quantité fut fixée ; qu'ils lui fournissent un certain nombre de troupes auxiliaires. Il leur interdit toute assemblée, si ce n'est une fois le mois, en un lieu marqué, & en présence d'un centurion Romain. Il leur défendit de faire la guerre aux Jazyges & aux Vandales. A ces conditions, il abandonna les forts construits dans leur païs, & en retira les garnisons. Ainsi, il renonçoit à une conquête bien avancée ; il privoit les Romains de la gloire infiniment précieuse pour eux d'étendre leur Empire ; & ce qui mettoit le sceau de l'ignominie à cette paix, c'est qu'il l'achetoit par d'abondantes distributions d'argent faites à des peuples prêts à subir le joug.

Les Marcomans se releverent dans la suite des pertes qu'ils avoient essuyées, & subsisterent jusqu'au tems d'Attila & de l'invasion des Huns. On contiue de voir dans les Historiens de ces tems-là le nom des Marcomans & des Quades. Il est vrai qu'ils n'étoient maîtres que de la Bohème & de la Moravie, & que les peuples qui avoient obéi à Maroboduus ne relevoient plus d'eux ; mais, ils étoient encore assez puissans.

Ils furent obligés de se soumettre aux Huns sous Attila, comme les autres nations Germaniques. Mais, la puissance de ce Prince ayant été détruite par la guerre civile excitée entre ses fils, les divers peuples Germaniques secouerent le joug & formerent de nouvelles ligues. On ne trouve plus alors le nom de Marcomans, ni celui de Quades. Des nations, venues des bords de la mer Baltique, se mirent à la tête de ces ligues, & leur donnerent les noms de Gépides, de Rugiens, d'Hérules & de Lombards.

MARCUS, *Marcus*, Μάρκος, (*a*) fut pere de Numa Marcius, que Numa Pompilius créa grand Pontife.

MARCUS, *Marcus*, Μάρκος. *Voyez* Mamercus.

MARCUS ATILIUS, (*b*) *Marcus Atilius*, Préteur l'an de Rome 539, & avant Jesus-

(*a*) Tit. Liv. L. I. c. 20.

(*b*) Tit. Liv. L. XXIV. c. 43, 44. L. XXV. c. 1. L. XXVI. c. 6, 33. L. XXVII. c. 4.

Chrift 213. En cette qualité, il eut ordre de rendre la juftice aux étrangers, à la place de fon Collegue, M. Émilius, à qui le fort avoit fait tomber cette commiffion, & qu'on envoya commander auprès de Lucérie les deux légions, que Q. Fabius, alors Conful, avoit commandées pendant fa Préture.

Cette année, la longueur de la guerre & l'alternative des bons & des mauvais fuccès introduifirent un fi grand changement dans la fortune & dans les efprits des Romains, & altérerent tellement la religion de leurs aucêtres, par le mêlange de plufieurs cérémonies étrangeres, qu'il fembloit que les hommes & les Dieux fuffent devenus tout autres qu'ils n'étoient auparavant. Et ce n'étoit pas feulement dans le fecret des maifons particulieres, qu'on aboliffoit l'ancien culte, mais au milieu de la place publique & dans le Capitole même. On voyoit des troupes de femmes offrir aux Dieux des facrifices, & leur adreffer des prieres inconnues jufques-là dans Rome. Une foule de Prêtres & de devins avoient rempli les efprits de vaines fuperftitions; & ce défordre avoit encore été augmenté par une multitude de gens de la campagne, que la ftérilité des terres, caufée par la longueur de la guerre, avoit obligés de fe retirer dans la ville; & par la facilité, que trouvoient ces fanatiques, de s'enrichir aux dépens d'une populace aveugle, en exerçant impunément un art auffi pernicieux, qu'il étoit nouveau. Les gens de bien commencerent à murmurer en fecret contre ces abus, jufqu'à ce qu'enfin les plaintes en furent portées dans le Sénat. Les Édiles & les Triumvirs capitaux, ayant été féverement blâmés de leur négligence, fe mirent en devoir de chaffer cette canaille de la place publique, & de renverfer les autels fur lefquels ils fe préparoient à offrir leurs facrifices impies. Mais, ils avoient entrepris une réforme, qui étoit au-deffus de leur autorité; & peu s'en fallut qu'ils n'en fuffent outragés eux-mêmes dans leurs perfonnes. Le mal avoit fait trop de progrès pour être guéri par les Magiftrats du fecond ordre. Le Sénat fut obligé de charger Marcus Atilius de délivrer la République d'une fuperftition fi dangereufe. Ce Magiftrat ordonna, par un édit qui fut publié dans l'affemblée du peuple, que quiconque avoit entre fes mains des formules de prophéties, de prieres ou de facrifices par écrit, eût à les lui remettre avant les calendes d'Avril; & il défendit à toute perfonne, de quelque condition qu'elle pût être, de facrifier en aucun lieu public ou facré, avec des cérémonies nouvelles & étrangeres.

Marcus Atilius fe trouva depuis au fiege de Capoue en qualité de Lieutenant de Q. Fulvius Flaccus; & il eut beaucoup de part à la prife de cette ville.

Les

Les habitans, après leur reddition, envoyerent à Rome des députés, qui firent en présence du Sénat, un discours bien capable d'exciter la compassion. Leur discours fini, ils sortirent pour laisser aux Sénateurs la liberté de délibérer. Marcus Atilius, qui, de tous les Officiers, qui avoient servi à Capoue, avoit le plus de poids & d'autorité, étant prié de dire son avis : » J'ai été admis, dit-il, » au conseil que les Consuls » tinrent après la prise de cette » ville. Là, après qu'on eut » examiné, qui d'entre les » Campaniens avoit rendu quel- » que service à notre Républi- » que, on ne trouva que deux » femmes, sçavoir, Vestia Op- » pia, de la ville d'Atelle, » mais qui résidoit en ce même » tems-là à Capoue, & Faucula » Cluvia, autrefois courtisanne » de son métier. La premiere » n'a pas laissé passer un seul » jour, sans offrir aux Dieux » des sacrifices pour le salut & » la victoire du peuple Romain. » L'autre a secrétement fourni » des alimens, à ceux de nos » prisonniers qui en manquoient. » Tout le reste des Campaniens » a été animé contre nous d'une » haine égale à celle des Car- » thaginois ; & Q. Fulvius a » plutôt fait trancher la tête aux » plus illustres qu'aux plus » coupables de cette nation. » Au reste, je ne vois pas que » le Sénat puisse rien décider » au sujet des Campaniens, qui » sont citoyens Romains, sans » consulter le peuple. C'est ce » qui fut pratiqué du tems de » nos ancêtres, à l'égard des » Satricans qui s'étoient révol- » tés. Car, avant toutes choses, » Marcus Antistius, tribun, » proposa au peuple de porter, » comme il fit, une loi, par la- » quelle le Sénat étoit autori- » sé à décider de la peine, » qu'on feroit subir à ceux de » Satricum. Je crois que sui- » vant cet exemple, il faut » qu'un ou plusieurs Tribuns » demandent au peuple une loi, » qui nous permette de juger » les Campaniens. » L'avis de Marcus Atilius fut suivi ; & le peuple consulté répondit qu'il s'en rapporteroit à ce que le Sénat auroit décidé. Cette compagnie, en conséquence, rendit différens arrêts, relatifs à l'état actuel des peuples nouvellement soumis.

Quelque tems après, Marcus Atilius eut ordre de partir avec Manius Acilius, pour se rendre à Alexandrie, auprès de Ptolémée & de Cléopatre, qui regnoient alors. Ils devoient leur demander le renouvellement de l'alliance & de l'amitié, qui avoient été contractées entre la République & les rois d'Égypte, & leur donner pour présens, au Roi, une robe & une tunique de pourpre avec une chaire d'ivoire ; & à la Reine, un manteau de diverses couleurs avec un voile de pourpre.

MARCUS ATINIUS, (a)

(a) Tit. Liv. L. XXV. c. 15.

Marcus Atinius, commandoit dans Thurium durant la seconde guerre Punique, l'an de Rome 540 & avant Jesus-Christ 212. Les habitans, à l'exemple des Métapontins, s'étant révoltés contre les Romains, écrivirent des lettres & envoyerent des députés à Hannon & à Magon qui étoient dans le voisinage. Comme Marcus Atinius n'avoit à ses ordres qu'une garnison fort médiocre, ils espéroient qu'on pourroit aisément l'engager dans un combat téméraire, non pas tant par la confiance qu'il auroit en ses soldats, qui étoient en petit nombre, que par l'espérance d'être secondé de la jeunesse même de Thurium. Il l'avoit rangée par compagnies & lui avoit donné des armes à dessein de s'en servir en de pareilles occasions. Les deux généraux Carthaginois, ayant partagé leurs troupes entr'eux, entrerent sur les terres des Thuriniens. Hannon marcha contre la ville, enseignes déployées, avec l'infanterie, tandis que Magon, avec la cavalerie, se tint en embuscade derriere des collines propres à le couvrir.

Marcus Atinius, qui n'avoit découvert par ses coureurs, que la seule infanterie, sortit à la tête des siens, rangés en bataille, sans avoir aucune connoissance, ni de la perfidie, qu'on lui avoit préparée audedans de la ville, ni des embûches, qui l'attendoient audehors. L'infanterie ne combattit pas avec beaucoup de chaleur, parce qu'il y avoit peu de Romains au premier rang, & que ceux de Thurium attendoient l'évenement de l'action, sans y prendre part; les Carthaginois, de leur côté, lâchant pied à dessein d'attirer derriere la colline, où leur cavalerie étoit en embuscade, l'ennemi qui ne s'attendoit à rien moins. Dès qu'on y fut arrivé, les cavaliers sortant de leur poste avec de grands cris, mirent sur le champ en fuite la troupe des Thuriniens mal disciplinée, & peu fidelle au parti pour lequel il sembloit qu'elle devoit agir. Les Romains, quoique pressés d'un côté par l'infanterie, & de l'autre par la cavalerie des Carthaginois, soutinrent assez longtems le combat. Enfin, ils prirent aussi la fuite & se retirerent du côté de Thurium. Mais, les traîtres, s'étant assemblés en un corps, n'eurent pas plutôt reçu leurs compatriotes dans la ville, que voyant les Romains en déroute, & près d'y entrer après eux, ils crierent que les Carthaginois alloient se jetter dans la ville avec les fuyards, & s'en rendre maîtres, si on ne leur en fermoit promptement les portes; ce qui fut fait. Ainsi, les Romains demeurerent exposés à la merci des Carthaginois, qui en firent un grand carnage.

Marcus Atinius entra cependant dans la ville, avec un petit nombre des siens. Après cet accident, les avis furent partagés pendant quelque tems, les uns soute-

nant qu'il falloit défendre la ville ; & les autres, qu'il falloit céder à la mauvaise fortune, & la livrer aux vainqueurs. Mais, bientôt les mauvais conseils l'emporterent sur les plus fideles, comme il arrive ordinairement parmi des gens, à qui le parti le plus heureux paroît toujours le meilleur. Les habitans sauverent la vie à Marcus Atinius moins par respect pour les Romains, qu'en reconnoissance de la douceur avec laquelle il les avoit gouvernés. Après qu'on l'eut conduit au port, & qu'on l'eut embarqué avec ses gens, on reçut les Carthaginois dans la ville.

MARCUS, *Marcus*, Μάρκος. *Voyez* Marcius.

MARCUS APER, *Marcus Aper*, l'un des plus beaux génies du barreau en son tems, étoit Gaulois de nation, & vivoit dans le premier siecle. Son inclination le porta à voyager dans sa jeunesse. Il la suivit quelque tems, & poussa ses courses jusques dans la Grande-Bretagne, où il prétendoit avoir vu un homme qui avoit porté les armes, du tems que Jules César passa dans cette isle pour la subjuguer. Marcus Aper alla ensuite à Rome, où il paroît qu'il fixa sa demeure. D'abord il y fréquenta le barreau, & s'y acquit beaucoup de réputation, tant par la beauté de son esprit que par la force de son éloquence. Quoiqu'il fût reconnu à Rome pour un étranger, il ne laissa pas de s'y voir élevé aux plus hautes dignités. Il fut Sénateur, Questeur, Tribun & Préteur. Mais, s'il faut l'en croire, tous les agrémens attachés à ces charges honorables avoient moins d'attraits pour lui, que l'exercice de sa premiere profession.

Marcus Aper est un des Orateurs qui brillent le plus dans le fameux dialogue sur la corruption de l'Éloquence, dont le but est de soutenir les avantages de la nouvelle Éloquence au dessus de l'ancienne. Ce Dialogue se tint la sixieme année de Vespasien, l'an de Jesus-Christ 74 ; ainsi, Marcus Aper vécut au delà de cette époque. Mais, il semble qu'on ne peut placer sa mort guere plus loin que l'an de Jesus-Christ 85. On a attribué pendant fort longtems, tantôt à Quintilien, tantôt à Tacite le fameux dialogue sur la corruption de l'Éloquence, & c'est pour cela qu'on le trouve ordinairement à la suite des œuvres de ces deux Écrivains ; mais, les Sçavans qui ont examiné ce point de critique avec le plus de soin, conviennent aujourd'hui qu'il n'est ni de l'un ni de l'autre de ces deux célebres Écrivains. L'Auteur dont nous avons extrait cet article, ne fait point difficulté de l'attribuer à Marcus Aper, & allegue des preuves qui semblent suffisantes pour donner du poids à son sentiment.

MARCUS, *Marcus*, Μάρκος, dont les aventures sont ra-

contées sous l'article de Barbulas. *Voyez* Barbulas.

MARCUS ARGENTARIUS, *Marcus Argentarius*, (*a*) poëte Grec, dont le nom a été inconnu à Vossius.

MARCUSANUS, *Marcusanus*. *Voyez* Magusanus.

MARDES, *Mardi*, Μάρδοι, nom commun à plusieurs peuples de l'Asie, qu'il est à propos de bien distinguer pour ne pas mettre de confusion dans la lecture de l'histoire ancienne.

MARDES, *Mardi*, Μάρδοι, (*b*) peuple de Médie, que Strabon met dans le voisinage des Perses. Ce doit être le même peuple dont parle Quinte-Curse en ces termes. » Ensuite ayant » ravagé toute la campagne de » la Perse, & réduit quantité de » Bourgades en son obéissance, » Alexandre tira vers les Mar» des, nation belliqueuse & » bien éloignée de la façon de » vivre des autres Perses. Ils » creusent des cavernes dans » les montagnes, où ils se ca» chent avec leurs femmes & » leurs enfans, & ne vivent » que de la chair de leurs » troupeaux ou des bêtes sau» vages. Les femmes, contre » le naturel de leur sexe, ne » sont pas moins farouches que » les hommes ; elles ont les » cheveux hérissés ; leur robe » ne leur va que jusqu'au ge» nouil, & leur front est en» vironné d'une fronde qui » leur sert d'ornement de tête » & d'armes tout ensemble. » Mais, un même torrent de » fortune entraîna ces peuples » comme les autres, & le Roi » revint à Persépolis, trente » jours après qu'il en fut parti, » où il fit des présens aux » Grands de sa Cour, & à tous » les autres selon leur méri» te. »

MARDES, *Mardi*, Μάρδοι, (*c*) peuple dans le voisinage de la mer Caspienne. Ces Mardes sont ceux que M. d'Anville, dans ses Cartes, place sur les bords du fleuve Mardus au pied du mont Caspius. Strabon, décrivant le circuit de la mer Caspienne, selon Eratosthene, met dans cet ordre, les Albaniens, les Cadusiens, l'Anariaque, les Mardes & les Hyrcaniens. Il étend ces derniers jusqu'à l'embouchure de l'Oxus. Ces Mardes étoient contigus à l'Hyrcanie, comme nous venons de dire, mais ils appartenoient à la Médie, ainsi que les précédens.

Ils furent aussi subjugués par Alexandre. » Les Mardes, dit » Quinte-Curse, peuple voisin » de l'Hyrcanie, gens brutaux & » accoutumés aux brigandages, » étoient les seuls qui n'avoient » envoyé ni Ambassadeurs, ni » présens, & qui ne témoignoient

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. II. pag. 266.

(*b*) Strab. pag. 524. Q. Curt. L. V. c. 6.

(*c*) Strab. pag. 507. Q. Curt. L. VI. c. 5. L. VIII. c. 3. Diod. Sicul. p. 602. Ptolem. L. VI. c. 2. Plin. T. I. p. 334. Just. L. XII. c. 4.

» pas avoir grande envie d'obéir. » Le Roi, piqué de cette insolence, & ne pouvant souffrir qu'il y eût une nation qui » lui mît en compromis le titre » d'invincible, laissa là le bagage, & des gens pour le » garder, & tourna tête contre » eux, avec la fleur de ses » troupes. Il marcha toute la » nuit, & au point du jour il » se fit voir aux ennemis. Ce » fut plutôt un tumulte qu'un » combat; car, les Barbares » chassés des collines dont ils » s'étoient saisis, s'enfuirent, » & l'on prit les bourgs voisins » abandonnés des habitans. » Mais, on ne pouvoit pas entrer bien avant dans le païs, » sans beaucoup fatiguer l'armée, à cause qu'il est presque tout entouré de montagnes & de forêts inaccessibles, outre que les Mardes » ont un art tout nouveau de » fortifier la plaine. Car, ils » plantent des arbres fort proches les uns des autres, dont » ils plient les branches avec » la main, pendant qu'elles » sont encore un peu tendres, » puis les tordant par le bout » ils les replantent & les enfoncent dans la terre. De-là » sortant comme d'une autre » racine, elles font comme une » nouvelle tige, & jettent des » scions plus beaux & plus » forts que les premiers, lesquels toutefois ils ne laissent » pas croître selon que la nature les pousse, mais ils les croisent les uns sur les autres, » & quand ils sont chargés » de feuilles & de branches, » ils couvrent toute la campagne; de sorte que ce sont » comme des rets cachés qui » empêchent le passage.

» En cela, tout l'expédient » étoit de couper le bois pour » s'ouvrir un chemin; mais, » c'étoit un objet de grand » travail, parce que les troncs » des arbres étoient pleins de » nœuds, qui résistoient au fer, » & les verges étant souples & » courbées en l'air en forme » de berceaux, obéissoient au » coup & lui ôtoient toute la » force; outre que les habitans » du païs accoutumés à passer » au travers des buissons comme des bêtes sauvages, s'étoient fourrés dans ce bois, » d'où ils tiroient à couvert sur » les ennemis. Le Roi se gouverna aussi en chasseur, & les » relançant de leur fort en tua » plusieurs; puis il envoya ses » soldats faire l'enceinte du » bois, avec ordre de se jetter » dedans pour peu qu'il y eût » d'ouverture. Mais, comme » ils ne connoissoient pas le » païs, la plupart s'égaroient, » & quelques-uns furent pris, » & avec eux son grand cheval Bucéphale, qu'il considéroit tout autrement que le » reste des animaux; car, il ne » souffroit pas qu'autre qu'Alexandre le montât; & quand » il le sentoit approcher, il se » mettoit à genoux pour le recevoir, de façon qu'on croyoit » qu'il avoit le sens de connoî-

» tre celui qu'il portoit.
» Le Roi, outré de colere » & de douleur au delà de tou» te bienséance, commanda » qu'on lui cherchât son che» val, & fit publier qu'il ex» termineroit tout s'il ne se re» trouvoit. Les Barbares fu» rent tellement effrayés de ces » menaces, qu'ils le lui rame» nerent avec quantité de pré» sens; mais, ils ne s'appaisa » pas pour cela, il fit couper » le bois & apporter quantité » de terre des montagnes pour » combler la place, & unir le » chemin; de sorte que voyant » l'ouvrage avancé, & déses» pérant de pouvoir tenir plus » long-tems, ils se rendirent, » & donnerent des ôtages, que » le Roi fit mettre entre les » mains de Phradate. En cinq » jours il fit cette expédi» tion. »

Diodore de Sicile parle de ces Mardes à peu près comme Quinte-Curse. » Alexandre, » dit-il, parcourant les bords » de la mer Hyrcanienne [c'est » la même que la mer Cas» pienne], arriva au païs des » Mardes. Ces peuples, qui sont » d'une force de corps pro» digieuse, s'effrayoient peu » de la réputation du Roi, & ne » daignerent le prévenir par au» cune démarche de soumission » ou de respect. Au contraire, » ils distribuerent en différentes » gorges de leurs montagnes, » huit mille hommes qui atten» doient tranquillement les Ma» cédoniens. Le Roi les atta» qua, en tua le plus grand » nombre, & força les autres à » se réfugier dans les retraites » inaccessibles de leurs monta» gnes. Il fit enfin mettre le feu » à leurs habitations. Il arriva » cependant que les jeunes » Écuyers qui conduisoient les » chevaux du Roi, s'étant un » peu écartés des files, les » Barbares les surprirent & » leur enleverent le plus beau » de ses chevaux. C'étoit un » présent que Démarate de » Corinthe avoit fait au Roi, » & le seul cheval dont il se » fût servi dans tous les com» bats qu'il avoit donnés en » Asie. Le cheval nu ne se lais» soit monter que par l'Écuyer » du manege. Mais, lorsqu'il » étoit couvert de la housse » royale, personne ne pouvoit » s'en approcher que le Roi » même, devant lequel il flé» chissoit les jarrets, afin que » le Roi se mît en selle plus » aisément. Alexandre, très» affligé de cette perte, fit » couper tous les arbres de la » campagne, & publier à son » de trompe que si on ne lui » rendoit pas son cheval, il dé» soleroit tout le païs, & en » feroit égorger tous les habi» tans. Cette menace produisit » son effet. Ces Barbares lui » ramenerent le cheval, dont » ils accompagnerent encore » la restitution de présens con» sidérables. Le tout étoit con» duit par cinquante hommes qui » demanderent pardon au Roi » pour toute la nation. Alexan-

» dre retint en ôtages les plus » considérables de ces députés. »

Ces Mardes sont les mêmes que Ptolémée met dans la Médie. Ils sont aussi les mêmes que Pline étend avec d'autres nations au dessus de l'Élymaïde.

MARDES, *Mardi*, Μάρδοι, (a) peuple de la grande Arménie, selon Ptolémée; mais, comme le remarque Cellarius, les autres anciens Géographes les placent hors de l'Arménie. Ils étoient aux confins de l'Arménie & de la Médie. Peut-être n'étoient-ils pas différens de ceux qui précedent immédiatement.

MARDES, *Mardi*, Μάρδοι, (b) peuple de la Margiane. Ces Mardes s'étendoient, dit Pline, depuis les montagnes de la ville d'Antioche dans la Margiane jusqu'aux Bactriens. C'est, ajoute Pline, une nation féroce & indépendante.

MARDES, *Mardi*, Μάρδοι, (c) peuple que Pline place sur la côte Septentrionale du Pont Euxin entre les *Achæi*, & les *Cercetæ*. Le Pere Hardouin soupçonne que ce n'étoit pas le nom propre d'une nation, mais un nom commun à divers peuples qui menoient une vie sauvage & libertine, & qui par la férocité de leurs mœurs se ressembloient.

MARDI, *Dies Martis*, troisieme jour de la semaine, consacré autrefois par les Payens à la Planete de Mars, d'où lui est venu son nom. On l'appelle dans l'office de l'Église *feria tertia*.

MARDIE, *Mardia*, (d) lieu de Thrace, situé entre Philippopolis & Andrinople, près duquel se donna une bataille entre Constantin & Licinius.

MARDION, *Mardion*, (e) Μαρδίων, eunuque du tems de la reine Cléopatre & de Marc-Antoine.

MARDOCEMPADUS, *Mardocempadus*. *Voyez* Mérodach Baladan.

MARDOCHÉE, *Mardochæus*, Μαρδοχαῖος, (f) fils de Jaïr, de la race de Saül, & des premiers de la tribu de Benjamin. Il fut mené captif à Babylone, par Nabuchodonosor, avec Jéchonias, roi de Juda, l'an du monde 3405, & avant Jesus-Christ 595. Il s'établit à Suses, & y demeura jusqu'à la premiere année de Cyrus, qu'il s'en retourna, à ce qu'on croit, à Jérusalem, avec plusieurs autres captifs. Mais ensuite, il revint à Suses, voyant que le temple demeuroit imparfait, & que sa nation étoit sans appui dans la Judée. Il y a beaucoup d'apparence que Mardochée étoit fort jeune, lorsqu'il fut mené en captivité; car, depuis le transport de Jéchonias par Na-

(a) Ptolem. L. V. c. 13.
(b) Plin. T. I. p. 313.
(c) Plin. T. I. p. 305.
(d) Crév. Hist. des Emp. Tom. VI. pag. 294.
(e) Plut. T. I. p. 943.
(f) Esth. c. 2. & seq. Capit. Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 374. & seq.

buchodonosor, jusqu'à la troisieme année de Darius, fils d'Hystaspe, ou Assuérus, qui épousa Esther cette année-là, il y a quatre-vingts ans.

Quelques-uns croyent que Mardochée vint à Babylone ou à Suses dans la personne de son pere, & que pour lui il naquit dans ce païs-là; mais, il est inutile de recourir à cette solution. Mardochée, ayant douze ans, par exemple, au tems du transport de Jéchonias, en eut quatre-vingt-douze autant du mariage d'Esther avec Assuérus. A cet âge, il put fort bien s'acquitter des emplois que le Roi lui donna, & vivre encore long-tems, supposé comme le veulent les Juifs, qu'il ait vécu en tout cent quatre-vingt-dix-huit ans, & quand même il n'en auroit vécu que cent dix, ou cent vingt. Quoi qu'il en soit, Mardochée avoit auprès de lui sa niece, fille de son frere, nommée Édisse ou Esther, qu'il avoit adoptée & élevée comme sa fille, après la mort de son frere.

Esther étant devenue l'épouse d'Assuérus, de la maniere que nous avons dit dans l'article d'Esther, Mardochée sans vouloir déclarer qui il étoit, se contenta de demeurer plus assidu à la porte du Palais, afin de sçavoir des nouvelles d'Esther. Un jour, deux eunuques du Roi ayant conçu quelque mécontentement contre leur maître, entreprirent d'attenter contre sa personne, & de le tuer. Mardochée, ayant découvert leur dessein, en donna avis à la reine Esther, qui en avertit le Roi au nom de Mardochée. On en fit aussitôt la recherche; l'avis fut trouvé véritable, les deux eunuques furent pendus, & la chose fut écrite dans les Annales par l'ordre du Roi. Après cela, Assuérus éleva Aman à la plus haute fortune où un favori puisse prétendre; il lui donna place au dessus de tous les Princes qui étoient auprès de sa personne; & tout les serviteurs du Roi fléchissoient les genoux devant ce courtisan. Mardochée ne put jamais se résoudre à lui rendre cet honneur, parce qu'Aman prétendoit aux-mêmes honneurs que les sujets rendoient au Roi de Perse, c'est-à-dire, aux honneurs divins.

Aman fut si irrité de ce refus, qu'il jura la perte des Juifs. Il obtint du Roi un édit, qui les condamnoit tous à périr, & qui confisquoit leurs biens au profit du Roi. Dès que cet édit fut publié, Mardochée en donna avis à Esther, & la sollicita d'en demander la révocation au Roi. Mais, pendant cet intervalle, il arriva une chose qui pensa désespérer Aman. Le Roi, ne pouvant s'endormir pendant la nuit, se fit lire les Annales des années précédentes. On y lut la conspiration des deux eunuques découverte par Mardochée. Le Roi demanda si cet homme avoit été récompensé de son avis; & ayant

après qu'il ne l'avoit pas été, il demanda : Qui est là dans l'anti-chambre? On lui répondit que c'étoit Aman. Celui-ci y étoit venu, pour demander que Mardochée fût attaché à la potence. Assuérus le fit entrer, & lui dit : » Que doit-on » faire, pour honorer un homme que le Roi veut combler » d'honneurs? » Aman, croyant que c'étoit lui-même que le Roi vouloit honorer, lui dit : » Il faut que cet homme soit » revêtu des habits royaux; » qu'il monte le cheval du Roi; » qu'il ait en tête le diadême » royal; que le premier des » grands de sa Cour tienne son » cheval par les rênes; & que » marchant devant lui par les » places de la ville, il crie : » C'est ainsi que sera honoré celui que le Roi voudra honorer. Le Roi lui répondit : » Hâtez-vous donc, prenez » une robe & un cheval, & faites à Mardochée tout ce que » vous avez dit. »

Aman alla donc trouver Mardochée, & l'ayant revêtu des habits royaux, le fit monter sur le cheval du Roi, & le conduisit par la ville, ainsi qu'il l'avoit lui-même inspiré à Assuérus. Après cela, Aman s'en retourna dans sa maison, accablé de douleur & de dépit; & Mardochée revint à la porte du Palais. Cependant, Esther après s'être préparée par le jeûne & par la priere, alla se présenter au Roi, dans la vue de tirer son peuple du danger auquel Aman l'avoit exposé. Elle se contenta d'abord de demander à Assuérus qu'il eût pour agréable de venir avec Aman manger dans son appartement. Au premier repas, elle ne découvrit pas encore au Roi ce qu'elle désiroit. Elle le pria seulement de lui faire le même honneur encore une seconde fois. Alors, elle lui découvrit la conspiration d'Aman; que Mardochée étoit son oncle; qu'elle étoit Juive de naissance; & que tout son peuple étoit condamné à la boucherie. Alors, Assuérus révoqua l'édit qu'il avoit donné contre les Juifs, condamna Aman à être pendu à la potence qu'il avoit fait dresser pour Mardochée, donna à la Reine la confiscation des biens de ce favori, & éleva Mardochée aux mêmes honneurs qu'Aman avoit possédés. Il permit aux Juifs de se venger de leurs ennemis dans toute l'étendue de ses États, & d'exercer cette vengeance le jour même qui étoit destiné à leur perte, c'est-à-dire, le 14 de Nisan; & ce jour fut dans la suite des siecles, un jour de fête solemnelle pour toute leur nation.

La plupart des critiques & des commentateurs croyent que Mardochée est auteur du livre d'Esther. Il est certain que c'est lui qui écrivit conjointement avec Esther la lettre qui ordonnoit la célébration de la fête des Sorts, ou de Purim. Or, cette lettre n'est autre que le livre d'Esther, auquel on a fait

quelques légers changemens, pour lui donner la forme d'un livre plutôt que d'une lettre.

MARDONIUS, *Mardonius*, Μαρδόνιος, (a) seigneur Perse, d'une illustre famille, étoit fils de Gobryas. Il venoit d'épouser une des filles du roi Darius, lorsque ce Prince ayant rappellé tous ses autres Généraux, l'an 494 avant Jesus-Christ, l'envoya pour commander en chef dans toutes les parties maritimes de l'Asie, avec ordre de faire une invasion dans la Grece, & de le venger des Athéniens & des Érétriens pour l'incendie de Sardes.

Lorsque Mardonius fut arrivé dans la Cilicie avec son armée, il monta sur un vaisseau, & fit voile avec sa flotte, tandis que les autres Capitaines menerent l'armée de terre dans l'Hellespont. Après que Mardonius eut côtoyé toute l'Asie, & qu'il fut arrivé dans l'Ionie, il fit une chose qui dut sembler étrange aux Grecs, qui ne pouvoient croire que dans l'assemblée des sept Perses, Otane persuada d'établir dans la Perse la Démocratie. Car, Mardonius établit dans toutes les villes le gouvernement populaire, & chassa tous les Souverains. Après cela, il tira droit vers l'Hellespont, où ayant assemble une grande armée navale, & levé une grande armée de terre, il fit passer ces troupes sur l'Hellespont, & prit son chemin par l'Europe, du côté d'Érétrie & d'Athenes. Ces villes étoient véritablement le prétexte de son voyage, mais en effet il avoit dessein de se rendre maître d'autant de villes Grecques qu'il lui seroit possible. En effet, il subjugua les Thasiens avec ses troupes navales, sans qu'ils fissent résistance; & avec ses troupes de terre, il assujettit les Macédoniens, outre ceux qui l'étoient déjà. Car, il avoit déjà réduit sous sa puissance toutes les nations qui étoient parmi les Macédoniens. Au sortir de Thase, cette armée navale alla jusques à Achanthe sans perdre la terre de vue; & d'Achanthe, voulant tourner vers le mont Athos, l'on dit qu'il s'éleva un vent impétueux du côté du Septentrion, qui la mit entiérement en désordre. Il poussa quantité de vaisseaux contre les rochers de cette montagne; il y en eut trois cens de perdus, & plus de vingt mille hommes y périrent; les uns furent dévorés par les bêtes, d'autres ne sçachant pas nager furent noyés; quelques-uns donnerent contre les rochers, car la mer est fort dangereuse en cet endroit; une grande partie mourut de froid.

(a) Herod. L. VI. c. 43. *& seq.* L. VII. c. 10, 82. L. IX. c. 60. *& seq.* Just. L. II. c. 13, 14. Corn. Nep. in Arist. c. 2. in Paus. c. 1 Plut. Tom. I. p. 321, 324. *& seq.* Diod. Sicul. pag. 242, 252, 257. *& seq.* Pauf. pag. 2, 48. *& seq.* Roll. Hist. Anc. Tom. II. pag. 154. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. VI. pag. 66. *& suiv.* T. VII. p. 306.

Telle fut l'aventure de cette armée navale. Quant à Mardonius qui avoit campé dans la Macédoine avec ses troupes de terre, il fut attaqué de nuit par les Bryges, peuple de Thrace, & perdit dans cette surprise un grand nombre des siens, & lui-même fut blessé. Cependant, ils ne purent éviter d'être vaincus & assujettis par les Perses; car, Mardonius ne sortit point de cette contrée qu'il ne les eût rangés sous sa puissance. Enfin, après qu'il les eut subjugués, il se retira avec son armée, à cause de la perte qu'il avoit soufferte sur terre par la surprise des Bryges, & à cause de celle qu'il avoit essuyée auprès du mont Athos, qui étoit sans doute la plus grande. Ainsi, cette armée retourna en Asie, n'ayant pas réussi fort heureusement dans ses entreprises.

Darius, s'appercevant trop tard que la jeunesse & le peu d'expérience de Mardonius étoient la cause de l'échec qu'avoient reçu ses troupes, le rappella, & mit ensuite à sa place deux autres Généraux, Datis Mede de nation, & Artapherne, fils d'Artapherne son frere qui avoit été Gouverneur de Sardes.

Les mauvais succès de Mardonius ne l'avoient pas rendu plus sage ni moins ambitieux. A peine Xerxès, fils de Darius, fut-il monté sur le trône qu'il se prépara à porter la guerre en Grece. Dans le Conseil qui fut tenu à ce sujet, Mardonius qui désiroit extrêmement d'avoir le commandement des troupes, parla le premier. Il commença par élever Xerxès au dessus de tous les Rois qui l'avoient précédé, & de tous ceux qui devoient le suivre. Il montra l'indispensable nécessité de venger l'injure faite au nom Persan. Il décria les Grecs, comme des peuples lâches & timides, sans courage, sans force, sans expérience de la guerre. Il en apporta pour preuve la conquête que lui-même avoit faite de la Macédoine, qu'il exagéra avec des termes pleins de faste & de vanité, montrant qu'il n'avoit trouvé aucune résistance. Il ne craignit pas d'assurer qu'aucun peuple de la Grece n'oseroit venir à la rencontre de Xerxès, qui marchoit avec toutes les forces de l'Asie; & que s'ils avoient la témérité de se présenter devant lui, ils apprendroient à leurs dépens, que les Perses étoient les peuples de la terre les plus guerriers & les plus courageux.

Les louanges excessives que Mardonius donnoit à Xerxès, langage ordinaire des flatteurs, auroient dû le lui rendre suspect, & lui faire craindre que ce Seigneur, sous une apparence de zele pour sa gloire, ne cachât son ambition, & le désir violent qu'il avoit de commander l'armée. Mais, ces paroles douces & flatteuses, qui se glissent comme un serpent sous les fleurs, loin de déplaire aux Princes, les charment & les entraînent. Ils ne sçavent

pas qu'on ne les loue que parce qu'on les croit foibles, & assez vains pour se laisser tromper par des louanges disproportionnées à leur mérite & à leurs actions. Voilà, ce qui ferma la bouche à tous ceux qui étoient dans le Conseil. Au milieu de ce silence général, Artabane, oncle de Xerxès, Prince recommandable par son âge & par sa prudence, eut le courage de contredire ce qu'avoit avancé Mardonius. Mais, la guerre contre les Grecs n'en fut pas moins résolue; & Mardonius, comme il l'avoit souhaité, fut un des Généraux qui commanderent l'armée de terre. L'entreprise, malgré les préparatifs extraordinaire que l'on avoit faits, n'eut pas un heureux succès. Après la bataille de Salamine, où les Perses furent mis enfuite, Xerxès se hâta bientôt de regagner l'Asie, laissant Mardonius avec une armée de trois cens mille hommes pour réduire la Grece s'il le pouvoit.

Ce Général fit passer l'hiver à ses troupes dans la Thessalie; & le printems suivant il les mena dans la Béotie. Il y avoit dans le païs un oracle fort célebre, c'étoit celui de Lébadie, qu'il crut devoir consulter pour sçavoir quel seroit le succès de la guerre. Le Prêtre, dans l'enthousiasme dont il fut saisi, répondit en une langue que personne des assistans n'entendoit, comme pour insinuer que l'oracle ne daignoit pas s'expliquer à un Barbare. Il envoya en même-tems Alexandre, roi de Macédoine, avec plusieurs seigneurs Persans à Athènes, & fit faire à ses habitans, de la part de son maître, des offres fort avantageuses, pour les détacher du reste des alliés. Il leur promettoit de rétablir entiérement leur ville qui avoit été brûlée, de leur fournir de grandes sommes d'argent, de leur permettre de vivre selon leurs loix, & de leur donner le commandement sur toute la Grece.

Aristide étoit pour lors en charge. Il répondit qu'il pardonnoit aux Barbares, qui n'estimoient que l'or & l'argent, d'avoir espéré de pouvoir corrompre leur fidélité par de magnifiques promesses. » Mais, » sçachez, ajouta-t-il, que » tant que cet astre [en même- » tems il leur montroit de sa » main le soleil] continuera sa » course, les Athéniens seront » mortels ennemis des Perses, » & qu'ils ne cesseront de ven- » ger sur eux le ravage de leurs » terres, & l'incendie de leurs » maisons & de leurs temples. » Il pria le Roi de Macédoine, s'il vouloit être véritablement leur ami, de ne plus se rendre auprès d'eux le porteur de telles paroles, qui ne pouvoient que le déshonorer, sans produire aucun fruit.

Aristide ne se contenta pas d'une déclaration si forte & si précise. Pour inspirer encore plus d'horreur de semblables propositions, & pour interdire à jamais tout commerce avec

les Barbares par un motif de religion, il ordonna que les Prêtres maudissent & chargeassent d'anathèmes quiconque oseroit proposer de faire alliance avec les Perses, ou d'abandonner celle des Grecs.

Quand Mardonius eut appris par la réponse des Athéniens, que nul prix, nul avantage, ne pouvoient les porter à vendre leur liberté, il marcha avec toute son armée vers l'Attique, détruisant tout ce qu'il rencontroit dans son chemin. Les Athéniens, n'étant pas en état de résister à ce torrent, s'étoient retirés à Salamine, & avoient abandonné leur ville. Mardonius, ne perdant pas encore toute espérance d'accommodement avec eux, leur envoya un député pour leur faire les mêmes propositions qu'auparavant. Un Athénien, nommé Lycidas, étant d'avis qu'on l'écoutât, fut lapidé sur le champ; & les femmes Athéniennes, coururent en mêmetems à sa maison, lapiderent aussi sa femme & ses enfans; tant la paix avec les Barbares paroissoit un crime détestable! On respecta néanmoins dans le député le caractere dont il étoit revêtu, & on le renvoya sans lui faire aucun mauvais traitement. Mardonius connut alors qu'il n'y avoit point de paix à attendre. Il entra dans Athènes, brûla & démolit tout ce qui avoit échappé au saccagement de l'année précédente.

Il quitta ensuite l'Attique, pour reprendre le chemin de la Béotie. Il crut que ce païs étant ouvert & uni, il lui convenoit mieux d'y combattre que dans l'Attique, païs rude & raboteux, plein de hauteurs & de défilés, qui par cette raison ne pourroit lui fournir de terrein propre à ranger en bataille sa nombreuse armée, ni donner lieu d'agir à sa cavalerie. Il campa à son retour sur la riviere d'Asope. Les Grecs l'y suivirent sous le commandement de Pausanias, roi de Lacédémone & d'Aristide, général des Athéniens. L'armée des Perses étoit, selon Hérodote, de trois cens mille hommes, ou, selon Diodore de Sicile, de cinq cens mille. Celle des Grecs n'étoit que de soixante-six mille hommes. Il n'y avoit que cinq mille Spartiates; mais, ils étoient accompagnés de trente-cinq mille Ilotes, sept pour chaque Spartiate; ces derniers étoient des troupes armées à la légere; les Athéniens n'étoient qu'au nombre de huit mille. Tout le reste étoit des alliés. Les Spartiates commandoient l'aîle droite, & les Athéniens la gauche; honneur que les Tégéates leur disputerent, mais inutilement.

Mardonius, pour tâter les Grecs, envoya sa cavalerie escarmoucher contr'eux, en quoi il étoit le plus fort. Les Mégaréens, qui étoit campés dans la plaine, en souffrirent beaucoup, & quelque vigoureuse résistance qu'ils fissent, ils étoient près de plier, lorf-

qu'un détachement de trois cens Athéniens, avec quelques gens de trait, s'avança pour les soutenir. Masistius, Général de la cavalerie des Perses, l'un des plus considérables Seigneurs de la nation, les voyant venir à lui en bon ordre, tourna bride & poussa contr'eux. Les Athéniens l'attendirent de pied ferme. Il y eut là un choc fort rude, les deux partis cherchant également à montrer par le succès de ce combat quel seroit celui de la bataille générale. La victoire fut long-tems disputée; mais enfin, les Perses prirent la fuite.

Après ce combat, les deux armées furent long-tems sans en venir aux mains, parce que les devins, sur l'inspection des entrailles des victimes, leur prédisoient également aux uns & aux autres la victoire, s'ils ne faisoient que se défendre, au lieu qu'ils les menaçoient également d'une défaite entiere s'ils attaquoient.

Ils passerent ainsi dix jours à se regarder. Mardonius, qui étoit d'un caractere vif & bouillant, souffroit avec peine un si long délai. D'ailleurs, il ne lui restoit plus de vivres que pour peu de jours, & les Grecs se fortifioient de plus en plus par de nouvelles troupes qui leur arrivoient journellement. Il assembla donc son Conseil, pour délibérer si l'on donneroit la bataille. Artabaze, Seigneur d'un rare mérite & d'une grande expérience, étoit d'avis qu'on ne hazardât point de bataille, mais qu'on se retirât sous les murs de Thebes, où l'on auroit soin d'amasser des vivres & des fourrages. Il représentoit que le seul délai étoit capable de ralentir beaucoup l'ardeur des alliés; qu'on travailleroit à en détacher plusieurs par l'or & l'argent qu'on répandroit parmi les chefs, & parmi ceux qui avoient le plus de crédit dans chaque ville; &, que par ce moyen ils pourroient plus facilement & plus sûrement se rendre maîtres de la Grece. Cet avis étoit fort sage, mais l'avis contraire l'emporta, parce que c'étoit celui de Mardonius, que personne n'osoit contredire. Il fut résolu qu'on donneroit la bataille le lendemain. Alexandre, roi de Macédoine, qui étoit dans le cœur pour les Grecs, s'approcha secrétement de leur camp sur le minuit, & instruisit Aristide de tout ce qui s'étoit passé.

Aussitôt Pausanias donna ordre aux Officiers de se préparer au combat, & il communiqua à Aristide le dessein qu'il avoit formé de changer son ordre de bataille, en faisant passer les Athéniens de l'aîle gauche à l'aîle droite pour les opposer aux Perses, contre lesquels ils étoient accoutumés à combattre. Soit prudence, soit timidité qui lui eût fait proposer ce parti, les Athéniens l'accepterent avec joie. On n'entendoit parmi eux que des exhortations qu'ils se faisoient

les uns autres de se montrer gens de cœur ; que ni eux, ni leurs ennemis, n'étoient point changés depuis la bataille de Marathon, si ce n'est que la victoire avoit augmenté le courage des Athéniens, & abattu celui des Perses. » Nous ne combattons pas, comme eux, disoient-» ils, pour un païs & pour une » ville seulement, mais pour » les trophées érigés à Marathon & à Salamine, afin qu'ils » ne paroissent pas l'ouvrage » de Miltiade & de la fortune, » mais l'ouvrage des Athéniens. » En parlant ainsi, ils alloient gaiement changer de poste ; mais, Mardonius, sur l'avis qu'il en eut, ayant pareillement changé son ordre de bataille, on remit les choses de part & d'autre dans leur premier état. Ainsi, tout ce jour-là se passa sans rien faire.

Le soir on tint Conseil parmi les Grecs, & il fut résolu qu'on décamperoit, & que l'on iroit chercher un lieu commode pour les eaux. La nuit étant venue, & les Capitaines commençant à s'avancer à la tête de leurs corps, vers le camp qu'on avoit marqué, il y eut beaucoup de confusion parmi les troupes, dont les unes alloient d'un côté & les autres d'un autre, sans garder d'ordre dans leur marche. On s'arrêta vers la petite ville de Platée.

Au premier bruit du départ des Grecs, Mardonius mit toute son armée en bataille, & s'avança vers l'ennemi avec de grands cris & d'horribles heurlemens des Barbares, qui pensoient marcher bien moins pour combattre, que pour dépouiller des fuyards ; & leur Général, se tenant sûr de la victoire, insultoit fiérement à la timide & lâche prudence d'Artabaze, & à la fausse idée qu'il avoit conçue des Lacédémoniens, que l'on prétendoit ne prendre jamais la fuite devant l'ennemi ; & cependant on voyoit ici le contraire. Il sentit bientôt que cette idée n'étoit pas fausse. Il tomba sur les Lacédémoniens qui étoient seuls & séparés du corps de l'armée, au nombre de cinquante mille hommes, avec trois mille Tégéates. Le choc fut des plus rudes ; de part & d'autre on montra un courage de lions, & les Barbares connurent qu'ils avoient affaire à des soldats déterminés à vaincre ou à mourir. Les Athéniens, vers qui Pausanias avoit dépêché un Officier, s'étoient mis en marche pour l'aller secourir ; mais, les Grecs qui tenoient le parti des Perses, au nombre de cinquante mille hommes, vinrent à leur rencontre, & les empêcherent de passer outre. Aristide, avec sa petite troupe, soutint de pied ferme leur attaque, & leur fit voir que le grand nombre ne peut rien contre le courage & la bravoure.

La bataille étant ainsi partagée en deux endroits, les Lacédémoniens furent les premiers qui rompirent les Perses, &

les mirent en déroute. Mardonius étant tombé mort d'une blessure qu'il reçut, toute l'armée prit la fuite, & les Grecs qui combattoient contre Aristide, en firent autant, dès qu'ils eurent appris la défaite des Barbares. Mardonius perdit la vie, l'an 479 avant Jesus-Christ, le quatre du mois de Boëdromion, selon la maniere de compter des Athéniens.

Mardonius fut tué par un Spartiate, nommé Arimneste, qui lui fracassa la tête d'un coup de pierre, comme le lui avoit prédit l'oracle d'Amphiaraüs; car, Mardonius avoit envoyé un Lydien consulter pour lui cet Oracle; & en même-tems il avoit aussi envoyé un Carien, à l'antre de Trophonius. Le Prophete de ce dernier répondit au Carien dans sa langue Carienne. Pour le Lydien, il coucha dans le sanctuaire d'Amphiaraüs, selon la coutume; & s'étant endormi, il lui sembla qu'un des Prêtres du Dieu s'approcha de lui, qu'il lui ordonna de sortir du temple, & que sur son refus il lui jetta à la tête une grosse pierre dont il songea qu'il étoit mort.

Cornélius Népos, dans la vie de Pausanias, dit que Mardonius étoit Mede de nation, & il ajoute qu'il étoit le plus brave & le plus expérimenté Général qui fût dans toute la Perse; éloge qui se trouve confirmé par le témoignage de Diodore de Sicile.

MARÉADE, *Mareades*, (a) traître qui livra Antioche aux Perses & qui ensuite fut puni de sa perfidie par les Perses mêmes. *Voyez* Cyriade.

MARÉE, *Marea*, Μαρέα, Μαρέη, Μαρεία, Μαρία, (b) ville d'Égypte, située selon Thucydide au dessus de Pharos, & selon Hérodote sur les frontieres du païs, du côté de la Libye. *Voyez* Apie.

MARÈNE, *Marene*, (c) païs dont parle Tite-Live. Il appartenoit, selon cet Historien, au roi Cotys. Atlesbis, roi des Thraces, & Corragus l'un des Lieutenans d'Eumene, ayant fait une irruption dans les États de Cotys, s'étoient emparés du païs de Marene. Cette circonstance obligea ce Prince de quitter Persée pour aller défendre ses États, l'an 171 avant J. C.

MARÉON, *Mareon*, Μαρέων. *Voyez* Samarie.

MARÉOTE [le Nome], *Mareotes Nomus*, (d) Μαρεώτης Νομὸς, contrée d'Afrique, située à l'extrêmité de la Libye & de l'Égypte, près d'Alexandrie. Pline y met les Marmarides, les Adyrmachides, & les Maréotes. Il regarde ce païs comme faisant partie de la Libye, & comme étant contigu à l'Égypte.

(a) Crév. Hist. des Emp. Tom. V. p. 429.
(b) Thucyd. pag. 68. Herod. L. II. c. 18, 30.
(c) Tit. Liv. L. XLII. c. 67.
(d) Plin. Tom. I. p. 251, 254. Ptolem. L. IV. c. 5.

Saint Athanase, dans son Apologie contre les Ariens, parle aussi de ce païs. » Le Nome Maréote, dit-il, est une » contrée du distric d'Alexan» drie, dans laquelle il n'y a » jamais eu ni Évêque, ni Cho» révêque, mais toutes les Égli» ses de ce canton-là dépen» dent de l'Évêque d'Alexan» drie; il y a seulement des » Prêtres qui ont chacun de » grands villages. »

Ptolémée met dans ce Nome le long de la mer, Chimo village, Plinthine & la petite presqu'Isle, port de mer. Plus avant dans les terres il met pour villes ou villages, Monocaminum, Almiræ, Taposiris, Cobii, Antiphili, Hiérax, Phomotis, & Palemaria village.

MARÉOTIDE, *Mareotis*, païs le même que le Nome Maréote. *Voyez* Maréote.

MARÉOTIDE [LE PALUS], *Palus Mareotis*, Λίμνη Μαρεῶτις, (*a*) grand lac d'Afrique, situé en Égypte près d'Alexandrie.

Strabon, parlant de cette ville, dit que deux mers l'arrosent, l'une au Nord, qui est la mer d'Égypte, partie de la Méditerranée, l'autre au Midi, que l'on appelle le lac de Mareia ou Maréotide. Il dit encore que les eaux de ce lac sont accrues par des canaux qui viennent du Nil, tant à côté que de plus haut, de sorte que l'on peut s'y rendre par eau de toute l'Égypte. Il arrivoit delà que les habitans d'Alexandrie avoient sur ce lac, un port plus riche & mieux pourvu que celui qui étoit du côté de la Méditerranée.

On lit dans Pline: » Le lac » Maréotide au Midi de la ville » communique par un canal » avec l'embouchure du Nil sur» nommée Canopique, & par » là jouit du commerce de la » Méditerranée. Il contient plu» sieurs isles, & a trente mille » pas de trajet, selon que Caius » César le rapporte. D'autres » disent que sa longueur est de » quarante schœnes, en comp» tant chaque schœne pour » trente stades, & qu'ainsi il a » cent cinquante mille pas de » longueur & autant de lar» geur. » Strabon dit que la largeur de ce lac passe cent cinquante stades, & que sa longueur n'en a pas trois cens; c'est-à-dire, qu'il fait la longueur presque double de la largeur. Il met huit isles dans ce lac. Le vin, qui croissoit dans les environs, étoit nommé *Mareoticum vinum*; & Strabon en parle avec éloge. Virgile dit de ses vignes:

Sunt Thasiæ vites, sunt & Mareotides albæ.

Selon Horace, M. Antoine, dans ses parties de débauche avec Cléopatre, se grisoit avec

(*a*) Strab. p. 789. *& seq.* Plin. Tom. I. p. 258. Q. Curt. L. IV. c. 7, 8. Virg. Georg. L. II. v. 91. Horat. L. I. Ode. 37. v. 14. *& seq.* Athen. p. 33. Ptolem. L. IV. c. 5.

ce vin. Du moins, il le fait entendre par ces vers :

Mentemque lymphatam Mareotico
Redegit in veros timores
Cæsar.

Au reste, c'étoit ce lac, nommé proprement Mareia, qui fut l'origine de l'adjectif *Mareotis*, nom que l'on donna au païs & au lac même. Dela vint aussi le nom de *Mareotes* que prit le Nome dont nous avons parlé ci-dessus.

Il y a dans Athénée un passage qui mérite d'être remarqué. Le voici. Sophocle dit que le vin Maréote ou d'Alexandrie tire cette dénomination d'une source qui est à Alexandrie, & que l'on appelle Mareia, & d'une ville de même nom, qui étoit autrefois fort grande, & qui n'est présentement qu'un village ; & elle tenoit elle-même ce nom de Maron, l'un de ceux qui accompagnoient Bacchus dans ses guerres d'Afrique. Il y a plusieurs observations à faire sur ce passage. 1°. Athénée ne qualifie *Marea* ou *Mareia*, que du nom de κρήνη, source, fontaine ; ce qui ne convient guere à un grand lac, tel que le lac Maréotide. Mais, on peut dire que Sophocle parle d'un tems bien antérieur à celui où l'on fit le canal, qui établissoit la communication du Nil avec Alexandrie & avec ce lac, qui fut peut-être fort augmenté par cette entrée du Nil. Il est fort vraisemblable qu'avant cet accroissement, ce lac n'étoit qu'un étang formé par les eaux d'une simple source, & que la communication avec le Nil en fit un grand lac. Cette augmentation est sensible, si on fait attention à la diversité des mesures que les Anciens nous en donnent. 2°. Cette ville *Marea* ou *Mareia*, n'est rien moins qu'imaginaire, & Hérodote en fait mention, la nommant ville bien expressément. 3°. Athénée nous en apprend la décadence en disant que ce n'étoit plus qu'un village. Cela s'accorde avec le récit de Ptolémée, qui place dans la Maréotide Palemaria ou Palemarea, c'est-à-dire, l'ancienne Marea ou Mareia, qu'il appelle village.

MARÈS, *Mares*, (*a*) un des sept principaux Seigneurs des Perses & des Medes, qui ne perdoient jamais le Roi de vue, & qui étoient assis les premiers après lui.

MARÉSA, *Maresa*, Μαρησὰ, (*b*) ville de Palestine, dans la tribu de Juda. On l'appelle aussi Marissa, Marescha, Moréseth, & Morasthi. Le prophete Michée étoit de cette ville ; & du tems d'Eusebe, elle étoit déserte, à deux milles d'Eleuthéropolis. Ce fut auprès de Marésa, dans la vallée de Séphata, que se donna la fameu-

(*a*) Esth. c. 1. v. 14.

(*b*) Josu. c. 15. v. 44. Paral. L. II. c. 14. v. 9. *& seq.* Michæ. c. 1. v. 15. Maccab. L. I. c. 5. v. 66. Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 450. *& seq.*

se bataille entre Asa, roi de Juda, & Zara, roi de Chus. Asa demeura victorieux contre une armée d'un million d'hommes, qu'il mit en fuite, & poursuivit jusqu'à Gérare. Certains lisent Samaria au lieu de Marissa.

Dans les derniers tems de la République des Juifs, Marésa étoit attribuée à l'Idumée, ainsi que plusieurs autres villes Méridionales de Juda. Elle étoit peuplée de Juifs & de nations leurs alliées, du tems de Jean Hyrcan. Le roi Alexandre Jannée la prit sur les Arabes. Gabinius la rebâtit; & enfin les Parthes la ruinerent pendant la guerre d'Antigonus contre Hérode.

MARÉSA, *Maresa*, Μαρισὰ, (*a*) de la tribu de Juda, étoit fils de Laada.

MARETH, *Mareth*, (*b*) Μαγαρὼθ, ville de Palestine, dans la tribu de Juda.

MARGANA, *Margana*, (*c*) Μάργανα, ville du Péloponnese, dans l'Élide, selon Diodore de Sicile. La traduction Latine de Rhodoman porte Marganum. Xénophon parle aussi de cette ville; mais, il la nomme Marganées. Elle fut prise par les Arcadiens, l'an 365 avant Jesus-Christ.

MARGANÉENS, *Marganenses*, Μαργανεῖς, (*d*) les habitans de Margana dans l'Élide. *Voyez* Margana.

MARGANÉES, *Marganea*, Μαργανέαι. *Voyez* Margana.

MARGANUM, *Marganum*. *Voyez* Margana.

MARGARITION, *Margaritíon*, (*e*) terme qui se trouve fréquemment dans les anciennes épitaphes, & qui marque une grande affection. Ce terme veut dire une perle.

MARGIANE, *Margiane*, Μαργιανὴ, (*f*) contrée d'Asie, située le long du fleuve Margus, duquel elle prenoit son nom. Selon Ptolémée, elle étoit bornée au couchant par l'Hyrcanie; au nord par l'Oxus, depuis son embouchure jusqu'à la Bactriane; à l'Orient par la Bactriane elle-même, le long des montagnes; & au Midi par l'Arie & par les monts Sariphes. Ptolémée y met les peuples suivans, les *Derbicæ*, les *Parni*, les *Massagetæ*, les *Daæ*, les *Tapori* ou *Tapuri*. Les places de cette Province étoient Ariaca, Sina, Aratha, Argadina, Jasonium, Rhéa, Antioche, Guriane, Nicée.

Pline dit de la Margiane, qu'elle est dans la plus belle exposition du monde; que c'est le seul païs de ces cantons qui porte des vignes; qu'elle est entourée de montagnes délicieuses; qu'elle a quinze cent

(*a*) Paral. L. I. c. 4. v. 21.
(*b*) Josu. c. 15. v. 59.
(*c*) Diod. Sicul. pag. 497. Xenoph. pag. 635.
(*d*) Xenoph. p. 491.
(*e*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. V. pag. 55.
(*f*) Ptolem. L. VI. c. 10. Plin. Tom. I. pag. 313. Strab. p. 72, 73, 510, 516. Just. L. XLI. c. 1.

[illegible] que l'année [illegible] n'en est pas facile à [illegible] qui ont [illegible] pris. Il [illegible] vignes [illegible] grosses [illegible]

[illegible]

[illegible] que [illegible]

[illegible]

lités qu'on peut avoir. On n'a qu'à voir le second Alcibiade de Platon. Démosthene ne pouvoit pas employer une comparaison plus propre que celle-là pour faire mépriser Alexandre. Mais, ces Lieutenans du Roi en Asie sçavoient-ils ce que c'étoit que Margitès ? Oui, car Homere étoit aussi connu en Asie qu'en Grece.

MARGITÈS, *Margites*, (a) Μαργίτης, dont parle Lucien dans quelques-uns de ses Dialogues.

MARIA, *Maria*, Μαρία, (b) nom d'un village d'Egypte. La traduction Latine de Diodore de Sicile porte *Marius vicus*. Il se donna vers ce village un sanglant combat, où Apriès fut pris. Le vainqueur le fit ensuite étrangler.

MARIA, *Maria*, (c) nom commun à plusieurs loix Romaines, dont la plupart avoient été portées par C. Marius.

MARIAGE, *Matrimonium*, terme, qui considéré en lui-même & quant à sa simple étymologie, signifie obligation, devoir, charge & fonction d'une mere, *quasi matris munus* ou *munium*.

A le prendre dans son sens théologique & naturel, il désigne l'union volontaire & maritale d'un homme & d'une femme, contractée par des personnes libres pour avoir des enfans. Le Mariage est donc 1°. une union, soit des corps, parce que ceux qui se marient s'accordent mutuellement un pouvoir sur leurs corps; soit des esprits, parce que la bonne intelligence & la concorde doivent regner entre eux. 2°. Une union volontaire, parce que tout contrat suppose par sa propre nature le consentement mutuel des parties contractantes. 3°. Une union maritale, pour distinguer l'union des époux d'avec celle qui se trouve entre des amis; l'union maritale étant la seule qui emporte avec elle un droit réciproquement donné sur le corps des personnes qui la contractent. 4°. L'union d'un homme & d'une femme, pour marquer l'union des deux sexes & le sujet du mariage. 5°. Une union contractée par des personnes libres. Toute personne n'est pas par sa propre volonté, & indépendamment du consentement de toute autre en droit de se marier. Autrefois les esclaves ne pouvoient se marier sans le consentement de leurs maîtres; & aujourd'hui, dans les États bien policés, les enfans ne peuvent se marier sans le consentement de leurs parens, ou tuteurs s'ils sont mineurs, ou sans l'avoir requis, s'ils sont majeurs. 6°. Pour avoir des enfans. La naissance des enfans est le but & la fin du Mariage.

Le Mariage peut être considéré sous trois différens rapports, ou comme contrat natu-

(a) Lucian. Tom. I. p. 545. Tom. II. pag. 465.

(b) Diod. Sicul. p. 43.

(c) Rosin de Antiq. Rom. pag. 830, 853, 870.

ſtades de tour ; que l'entrée n'en eſt pas facile à cauſe des déſerts de ſable qui ont vingt mille pas d'étendue. Strabon parle de même des déſerts qui enferment ce païs. Il ajoute : » Quant à ſa fertilité pour » le vin, les vignes y ſont » aſſez groſſes pour qu'un hom» me puiſſe à peine en embraſ» ſer une, & il y pend des gra» pes de raiſin de deux cou» dées de long. »

Alexandre fit bâtir dans la Margiane une ville à laquelle il donna le nom d'Alexandrie. Cette ville ayant été détruite par les Barbares, Antiochus Soter la fit rétablir ; mais, elle prit depuis le nom d'Antiochie.

Ce païs fait aujourd'hui partie de la Coraſſanne ou du Khoraſſan.

MARGINES, (*a*) nom que l'on donnoit aux bords, pratiqués le long des grands chemins, & qui ſervoient pour les gens à pied. Ils pouvoient auſſi ſervir pour monter à cheval, dans ces anciens tems où les étriers n'étoient point encore en uſage. *Voyez* chemin.

MARGINIA [la ville de], *urbs Marginia.* (*b*) Nous trouvons cette expreſſion dans Quinte-Curſe, & il y a apparence que c'eſt une faute qui s'eſt gliſſée dans le texte de cet Auteur. Il vaudroit mieux lire avec la plupart des Commentateurs *Margiana*, que *Marginia.*

Quoi qu'il en ſoit, voici les circonſtances que fournit Quinte-Curſe, au ſujet de cette ville. » Enſuite Alexandre paſſa » les fleuves Ochus & Oxus, » & vint à la ville de Margia» ne, aux environs de laquel» le il choiſit des lieux propres » pour bâtir ſix villes, deux » tournées vers le midi, & » quatre vers l'orient, aſſez » près les unes des autres, afin » qu'elles puſſent plus aiſément » s'entre-ſecourir. Elles ſont » toutes élevées ſur de hautes » collines, & tenoient alors en » bride les peuples nouvelle» ment conquis ; mais, aujour» d'hui, ayant oublié leur ori» gine, elles obéiſſent à ceux » à qui elles ont autrefois com» mandé. »

MARGITÈS, *Margites*, (*c*) Μαργίτης, ſurnom que Démoſthene donnoit à Alexandre. Plutarque dit que cet Orateur écrivoit lettres ſur lettres aux Lieutenans du Roi en Aſie, pour ſuſciter dans ce païs-là une guerre à Alexandre, qu'il appelloit un enfant & un autre Margitès.

Margitès étoit un homme qui ſçavoit beaucoup, & qui ſçavoit tout mal. Homere avoit fait contre lui un Poëme, où il le diffamoit comme un homme inutile à tout, parce qu'il manquoit de cette ſageſſe qui met à profit toutes les bonnes qua-

(*a*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. IV. pag. 179.

(*b*) Q. Curt. VII. c. 10.

(*c*) Plut. Tom. I. p. 856.

lités qu'on peut avoir. On n'a qu'à voir le second Alcibiade de Platon. Démosthene ne pouvoit pas employer une comparaison plus propre que celle-là pour faire mépriser Alexandre. Mais, ces Lieutenans du Roi en Asie sçavoient-ils ce que c'étoit que Margitès ? Oui, car Homere étoit aussi connu en Asie qu'en Grece.

MARGITÈS, *Margites*, (a) Μαργίτης, dont parle Lucien dans quelques-uns de ses Dialogues.

MARIA, *Maria*, Μαρία, (b) nom d'un village d'Egypte. La traduction Latine de Diodore de Sicile porte *Marius vicus*. Il se donna vers ce village un sanglant combat, où Apriès fut pris. Le vainqueur le fit ensuite étrangler.

MARIA, *Maria*, (c) nom commun à plusieurs loix Romaines, dont la plupart avoient été portées par C. Marius.

MARIAGE, *Matrimonium*, terme, qui considéré en lui-même & quant à sa simple étymologie, signifie obligation, devoir, charge & fonction d'une mere, *quasi matris munus* ou *munium*.

A le prendre dans son sens théologique & naturel, il désigne l'union volontaire & maritale d'un homme & d'une femme, contractée par des personnes libres pour avoir des enfans. Le Mariage est donc 1°. une union, soit des corps, parce que ceux qui se marient s'accordent mutuellement un pouvoir sur leurs corps ; soit des esprits, parce que la bonne intelligence & la concorde doivent regner entre eux. 2°. Une union volontaire, parce que tout contrat suppose par sa propre nature le consentement mutuel des parties contractantes. 3°. Une union maritale, pour distinguer l'union des époux d'avec celle qui se trouve entre des amis ; l'union maritale étant la seule qui emporte avec elle un droit réciproquement donné sur le corps des personnes qui la contractent. 4°. L'union d'un homme & d'une femme, pour marquer l'union des deux sexes & le sujet du mariage. 5°. Une union contractée par des personnes libres. Toute personne n'est pas par sa propre volonté, & indépendamment du consentement de toute autre en droit de se marier. Autrefois les esclaves ne pouvoient se marier sans le consentement de leurs maîtres ; & aujourd'hui, dans les États bien policés, les enfans ne peuvent se marier sans le consentement de leurs parens, ou tuteurs s'ils sont mineurs, ou sans l'avoir requis, s'ils sont majeurs. 6°. Pour avoir des enfans. La naissance des enfans est le but & la fin du Mariage.

Le Mariage peut être considéré sous trois différens rapports, ou comme contrat natu-

(a) Lucian. Tom. I. p. 545. Tom. II. pag. 465.

(b) Diod. Sicul. p. 43.

(c) Rosin de Antiq. Rom. pag. 830, 853, 870.

rel, ou comme contrat civil, ou comme sacrement.

Le Mariage, considéré comme sacrement, peut être défini l'alliance ou l'union légitime par laquelle un homme & une femme s'engagent à vivre ensemble, le reste de leurs jours comme mari & épouse, que Jesus-Christ a instituée comme le signe de son union avec l'église, & à laquelle il a attaché des graces particulieres pour l'avantage de cette société & pour l'éducation des enfans qui en proviennent.

Le sentiment des catholiques à ce sujet, est fondé sur un texte précis de l'Apôtre Saint Paul dans son épître aux Ephésiens, & sur plusieurs passages des Peres, qui établissent formellement que le Mariage des Chrétiens est le signe sensible de l'alliance de Jesus-Christ avec son église, & qu'il confere une grace particuliere, & c'est ce que le Concile de Trente a décidé comme de foi. On croit que Jesus-Christ éleva le Mariage à la dignité de sacrement, lorsqu'il honora de sa présence les noces de Cana. Tel est le sentiment de Saint Cyrille dans sa lettre à Nestorius, de Saint Epiphane, de Saint Maxime & de Saint Augustin. Les Protestans ne comptent pas le Mariage au nombre des sacremens.

On convient que l'obligation de regarder le Mariage en qualité de sacrement n'étoit pas un dogme de foi bien établi dans le douzieme & le treizieme siecle. Saint Thomas, Saint Bonaventure & Scot n'ont osé définir qu'il fût de foi que le Mariage fût un sacrement. Durand & d'autres Scholastiques ont même avancé qu'il ne l'étoit pas. Mais, l'église assemblée à Trente a décidé la question.

Au reste, quand on dit que le Mariage est un sacrement proprement dit de la loi de grace, on ne prétend pas pour cela que tous les Mariages que tous les Chrétiens contractent soient autant de sacremens. Cette prérogative n'est propre qu'à ceux qui sont célébrés suivant les loix & les cérémonies de l'église. Selon quelques Théologiens, il y a des Mariages valides qui ne sont point sacremens, quoique Sanchez prétende le contraire. Un seul exemple fera voir qu'il s'est trompé. Deux personnes infidelles, mariées dans le sein du paganisme ou de l'hérésie, embrassent la religion Chrétienne; le Mariage qu'elles ont contracté subsiste sans qu'on puisse dire qu'il est un sacrement. La raison est qu'il ne l'étoit pas dans le moment de sa célébration, & qu'on ne le réhabilite point lorsque les parties abjurent l'infidélité. Les sentimens sont plus partagés sur les Mariages contractés par procureurs. On convient généralement qu'ils sont valides; mais, ceux qui leur refusent le titre de sacrement, comme Melchior Cano, remarquent qu'il n'est pas vraisemblable que Jesus-Christ ait promis de donner la grace sanc-

tifiante par une cérémonie à laquelle n'assiste pas celui qui devroit la recevoir, à laquelle il ne pense souvent pas dans le tems qu'on la fait. D'autres prétendent que ces Mariages sont de vrais sacremens, puisqu'il s'y rencontre forme, matiere, ministre de l'église, & institution de Jesus-Christ; que d'ailleurs l'église en juge, & par conséquent qu'elle ne les regarde pas comme de simples contrats civils.

Les Théologiens ne conviennent pas non plus entre eux sur la matiere ni sur la forme du Mariage considéré comme sacrement. 1°. L'imposition des mains du prêtre, le contrat civil, le consentement intérieur des parties, la tradition mutuelle des corps, & les parties contractantes elles-mêmes, sont autant de choses que différens Scholastiques assignent pour la matiere du sacrement dont il s'agit. 2°. Il n'y a pas tant de division sur ce qui constitue la forme du Mariage. Les uns disent qu'elle consiste dans les paroles par lesquelles les contractans se déclarent l'un à l'autre qu'ils se prennent mutuellement pour époux; & les autres enseignent qu'elle se réduit aux paroles & aux prieres du Prêtre.

Sur ces diverses opinions il est bon d'observer 1°. que ceux qui assignent pour la matiere du sacrement de Mariage les personnes mêmes qui s'épousent en face de l'église, confondent le sujet du sacrement avec la matiere du sacrement. 2°. Que ceux qui prétendent que le consentement intérieur des parties, manifesté au dehors par des signes ou par des paroles, est la matiere du sacrement de Mariage, ne font pas attention qu'ils confondent la matiere avec les dispositions qui doivent se trouver dans ceux qui se marient, ou, pour mieux dire, avec la cause efficiente du Mariage. 3°. Que ceux qui soutiennent que la tradition mutuelle des corps est la matiere du Mariage, confondent l'effet de ce sacrement avec la matiere. 4°. Dire que le sacrement de Mariage peut s'administrer sans que le Prêtre y contribue en rien, c'est confondre le contrat civil du Mariage avec le Mariage considéré comme sacrement.

Le sentiment le plus suivi est que le sacrement de Mariage a pour matiere le contrat civil que les deux parties font ensemble, & pour forme les prieres & la bénédiction sacerdotale. La raison en est que tous les missels, rituels, eucologes, que le P. Martenne a donnés au public, nous apprennent que les Prêtres ont toujours béni les noces; cette bénédiction a toujours été regardée comme le sceau qui confirme les promesses respectives des parties. C'est ce qui a fait dire à Tertullien, que les Mariages des fideles sont confirmés par l'autorité de l'église. Saint Ambroise parle dans une de ses lettres de

la bénédiction nuptiale donnée par le Prêtre, & de l'imposition du voile sur l'époux & sur l'épouse; & le quatrieme Concile de Carthage veut que les nouveaux mariés gardent la continence la premiere nuit de leurs noces par respect pour la bénédiction sacerdotale.

Delà il s'en suit que les Prêtres sont les Ministres du sacrement de Mariage; qu'ils n'en sont pas simplement les témoins nécessaires & principaux; & qu'on ne peut pas dire avec fondement que les personnes qui se marient s'administrent elles-mêmes le sacrement, par le mutuel consentement qu'elles se donnent en présence du curé & des témoins. Tertullien dit que les Mariages cachés, c'est-à-dire, qui ne sont pas faits en présence de l'église, sont soupçonnés de fornication & de débauche. Par conséquent dès les premiers tems de l'église, il n'y avoit de conjonctions légitimes d'hommes & de femmes, qu'autant que les Ministres de l'église les avoient eux-mêmes bénies & consacrées. Dans tous les autres sacremens, les Ministres sont distingués de ceux qui les reçoivent. Sur quel fondement prétend-on que le Mariage soit exempt de cette regle? Le Concile de Trente a exigé la présence du propre curé des parties, & l'ordonnance de Blois a adopté sa disposition.

La fin du Mariage est la procréation légitime des enfans qui deviendront membres de l'église, & auxquels les peres & meres doivent donner une éducation chrétienne.

MARIAGE, *per coemptionem*, une des trois formes de Mariages usités chez les Romains. Cette forme étoit la plus ancienne & la plus solemnelle, & étoit beaucoup plus honorable pour la femme, que le Mariage qu'on appelloit *per usum*, ou par usucapion.

On appelloit celui-ci Mariage *per coemptionem*, parce que le mari achetant solemnellement sa femme, achetoit aussi conséquemment tous ses biens; d'autres disent que les futurs époux s'achetoient mutuellement. Ce qui est certain, c'est que pour parvenir à ce Mariage, ils se demandoient l'un à l'autre; sçavoir, le futur époux à la future, si elle vouloit être sa femme, & celle-ci demandoit au futur époux s'il vouloit être son mari; & suivant cette forme, la femme passoit en la main de son mari, c'est-à-dire, en sa puissance ou en la puissance de celui auquel il étoit lui-même soumis. La femme ainsi mariée étoit appellée *justa uxor*, *tota uxor*, *mater-familias*. Les cérémonies de cette sorte de Mariage sont très-bien détaillées par M. Terrasson, dans son Histoire de la Jurisprudence Romaine.

MARIAGE PAR CONFARRÉATION, *per confarreationem*, étoit aussi une forme de Mariage usitée chez les Romains. Elle fut introduite par Romulus. Les futurs époux se

rendoient à un temple où l'on faisoit un sacrifice en présence de dix témoins. Le Prêtre offroit entr'autres choses un pain de froment & en dispersoit des morceaux sur la victime ; c'étoit pour marquer que le pain, symbole de tous les autres biens, seroit commun entre les deux époux, & qu'ils seroient communs en biens ; ce rit se nommoit confarréation. La femme par ce moyen étoit commune en biens avec son mari, lequel néanmoins avoit l'administration. Lorsque le mari mouroit sans enfans, elle étoit héritiere; s'il y avoit des enfans, la mere partageoit avec eux. Il paroît que dans la suite cette forme devint particuliere aux Mariages des Prêtres.

MARIAGE SOLEMNEL, celui qui, chez les Romains, se faisoit *per coemptionem*, à la différence de celui qui se faisoit seulement *per usum*, ou par usucapion. Parmi nous on entend par Mariage solemnel celui qui est revêtu de toutes les formalités requises par les canons & par les ordonnances du Royaume.

MARIAGE PAR USUCAPION, ou *per usum*. C'étoit une forme de Mariage usitée chez les Grecs & chez les Romains. Le mari prenoit ainsi une femme pour l'usage, c'est-à-dire, pour en avoir des enfans légitimes, mais il ne lui communiquoit pas les mêmes privileges qu'à celle qui étoit épousée solemnellement. Ce Mariage se contractoit par la co-habitation d'un an. Lorsqu'une femme maîtresse d'elle-même avoit demeuré pendant un an entier dans la maison d'un homme, sans s'être absentée pendant trois nuits, alors elle étoit réputée son épouse, mais pour l'usage & la co-habitation seulement; c'étoit une des dispositions de la loi des douze tables.

Ce Mariage, comme on voit, étoit bien moins solemnel que le Mariage *per coemptionem*, ou par confarréation. La femme qui étoit ainsi épousée, étoit qualifiée *uxor*, mais non pas *mater-familias*. Elle contractoit un engagement à la différence des concubines, qui n'en contractoient point; mais, elle n'étoit point en communauté avec son mari, ni dans sa dépendance.

Le Mariage par usucapion pouvoit se contracter en tout tems & entre toutes sortes de personnes. Une femme, que son mari avoit instituée héritiere à condition de ne se point remarier, ne pouvoit pas contracter de Mariage solemnel sans perdre la succession de son mari, mais elle pouvoit se marier par usucapion, en déclarant qu'elle ne se marioit point pour vivre en communauté de biens avec son mari, ni pour être sous sa puissance, mais seulement pour avoir des enfans. Par ce moyen, elle étoit censée demeurée veuve, parce qu'elle ne faisoit point partie de la famille de son nouveau mari, & qu'elle ne lui

faisoit point part de ses biens, lesquels conséquemment passoient aux enfans qu'elle avoit eus de son premier Mariage.

MARIAGE DES ROMAINS.

(a) Le Mariage des Romains se célébroit avec plusieurs cérémonies scrupuleuses qui se conserverent long-tems, du moins parmi les bourgeois de Rome, & qu'il ne sera pas inutile de rapporter ici.

Il étoit précédé des fiançailles, comme on le peut voir dans Plaute & dans Térence. Celui qui vouloit prendre une fille en mariage, s'adressoit aux parens, & leur demandoit s'ils vouloient bien lui donner leur fille en Mariage. On dressoit ensuite le contrat, qui étoit scellé du cachet des parens. Ce contrat contenoit les conventions & les articles du Mariage; d'où vient que Juvénal a dit:

Si tibi legitimis pactam junctamque tabellis
Non es amaturus. . . . .
Veniet cum signatoribus auspex.

L'époux envoyoit à la future épouse un anneau, comme un gage de leur Mariage futur. C'est ce que nous apprenons de Tertullien, d'Isidore de Séville, d'Aulu-Gelle, de Macrobe, d'Appien, & principalement par ces vers de Juvénal:

Conventum tamen & pactum & sponsalia nostra
Tempestate paras; jamque à tonsore Magistro
Pecteris, & digito pignus fortasse dedisti.

Cet anneau étoit de fer & sans chaton au tems de Pline.

On n'avoit point d'abord prescrit chez les Romains l'âge pour les fiançailles ou les accordailles, & elles se pouvoient faire par les deux parties à l'âge de sept ans. Mais, Auguste ordonna depuis qu'elles se feroient deux ans avant le mariage, c'est-à-dire, à l'âge de dix ans, les filles pouvant légitimement contracter Mariage à douze.

Les Romains étoient fort superstitieux sur le tems des épousailles; ils avoient un proverbe qui disoit: *Le mois de Mai funeste aux noces.* Les calendes, les nones & les ides étoient encore des jours défendus, parce que c'étoient des féries ou des fêtes. Cette défense ne regardoit que les filles qui n'avoient point été mariées. On souffroit aisément que les veuves se remariassent même en ces jours-là. Les jours de deuil & de sépulture n'admettoient point de noces. On n'en faisoit point non plus pendant que les boucliers, nommés Ancilles, étoient hors du temple

(a) Cout. des Rom. par M. Nieup. pag. 323. *& suiv.* Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 215. *& suiv.*

de Mars ; on attendoit qu'on les y eût reportés, pour les célébrer. Les jours de fêtes, & tout le commencement du mois de Juin jusques aux Ides, qui sont le quinzieme, étoient encore un tems défendu. La loi des Perses étoit encore plus dure, puisqu'il ne leur étoit permis de célébrer des noces qu'au commencement de l'équinoxe du printems.

On avoit grand soin de prendre les auspices avant le Mariage, pour sçavoir la volonté des Dieux, comme le témoigne ce vers de Plaute :

Ultro ibit nuptum, non manebit auspices.

Tacite, parlant des noces de Messaline, dit que son Mariage avec Silius se fit avec toutes les cérémonies requises, sacrifices, témoins, auspices, festins, baisers, embrassemens, enfin dans toutes les libertés de la femme & du mari ; & parlant du Mariage de Néron avec Pythagore, il fait mention des auspices, qu'on prit pour cela. Le Mariage se fit avec toutes les cérémonies ordinaires. L'argent fut consigné entre les mains des Augures. On lui mit le voile que portoient les épousées ; on lui dressa un lit nuptial, on alluma le flambeau de l'hymen.

La Mariée étoit coëffée des cheveux d'un vieillard, dit Sextus Pompeius, qu'on frisoit avec le fer d'une javeline, qui étoit restée dans le corps d'un gladiateur qu'on avoit tué, afin que de même que ce fer avoit été uni au corps du gladiateur, elle fût pareillement unie avec son Mari ; ou bien parce que les femmes étoient sous la protection de Junon Curite, qui étoit appellée Curis dans la langue Sabine, où ce mot signifioit une javeline ; ou bien encore pour marquer par cette javeline, qui est appellée par quelques-uns *hasta celibaris*, que la nouvelle Mariée enfanteroit des hommes forts & courageux ; ou bien parce que la pique étoit consacrée à Junon ; ou enfin en mémoire de l'enlevement des Sabines, ou pour d'autres raisons alléguées par Plutarque & par Festus.

On partageoit aussi les cheveux de la nouvelle Mariée en six tresses à la maniere des Vestales, pour lui marquer qu'elle devoit vivre chastement avec son Mari. On lui mettoit sur la tête un chapeau de fleurs, & par dessus ce chapeau une espece de voile, appellé *Flammeum*, pour ménager sa pudeur, que les gens riches enrichissoient de pierreries. On lui donnoit des souliers de la même couleur du voile, mais plus élevés que la chaussure ordinaire, pour la faire paroître de plus grande taille. On pratiquoit anciennement chez les Latins une autre cérémonie fort singuliere, qui étoit de présenter un joug sur le col de ceux qui se fiançoient, pour leur indiquer que le Mariage est une sorte de joug ; & c'est

de-là, dit-on, qu'il a pris le nom de *conjugium*. La nouvelle Épouse étoit revêtue d'une robe flottante, telle à peu près que celle qu'avoit tissue de ses propres mains Caia Cécilia. Sa couronne ou son chapeau de fleurs étoit de verveine qu'elle avoit arrachée elle-même, & on la ceignoit avec une ceinture de laine, que le Mari ôtoit dans le lit nuptial.

Ainsi parée, la nouvelle Mariée étoit arrachée des bras de sa mere, ou de sa plus proche parente, afin qu'elle ne parût pas courir d'elle-même à la perte de sa virginité. Le soir elle étoit conduite à la maison de son Époux, par trois jeunes garçons, dont le pere & la mere étoient encore vivans. On les nommoit Paranymphes, parce qu'ils accompagnoient l'Épouse. Un des trois marchoit devant, ayant à la main une torche de pin, & les deux autres soutenoient la nouvelle Mariée, après laquelle on portoit une quenouille garnie de laine à filer avec un fuseau, pour marquer l'ouvrage auquel elle devoit s'appliquer ; car, les femmes des Romains n'étoient obligées à aucun autre travail qu'à filer de la laine, & nous voyons que les femmes les plus distinguées s'en occupoient entiérement, par l'exemple de Lucrece, au rapport de Tite-Live. Suétone dans la vie d'Auguste nous apprend qu'il portoit des robes filées par sa femme, sa sœur, sa fille, & ses petites-filles.

La nouvelle Épouse étoit aussi accompagnée de ses parens, de ses voisins & de ses amis qui étoient en grand nombre, & qui portoient chacun leur présent. Un jeune garçon sans barbe, qu'on appelloit Camille, portoit dans un vase couvert, appellé *cumera*, des hochets & autres petits amusemens pour l'enfant qui devoit naître. La porte de la maison du nouvel Époux étoit ornée de tapisseries & de fleurs. Lorsque l'Épouse y étoit arrivée, on lui demandoit qui elle étoit, & elle répondoit en parlant à son futur Époux : *Où vous serez Caius, je serai Caia ;* c'est-à-dire, *où vous serez maître & pere de famille, je serai maîtresse & mere de famille*. Elles répondoient toutes par la même formule, ne leur étant pas permis de dire leurs noms propres. Romulus avoit porté une loi, par laquelle une femme étoit participante des biens & des sacrifices de son Mari. La porte étoit ornée, par les mains de l'Époux, de bandes de laines frottées d'huile, ou de graisse de porc ou de loup. Ils croyoient détourner par-là tous les maléfices. La Mariée ne marchoit pas sur le seuil de la porte, mais on l'enlevoit par dessus, afin qu'elle parût entrer malgré elle dans la maison d'un homme, ou bien parce que le seuil étoit consacré à Vesta, déesse des Vierges, & qu'il ne convenoit pas qu'il fût foulé aux pieds par

une fille qui devoit bientôt cesser de l'être.

Quand elle étoit entrée dans la maison, on lui en donnoit les clefs, pour lui marquer qu'elle devoit avoir soin du ménage; on lui donnoit aussi de l'eau & du feu, parce qu'ils croyoient que tout étoit engendré de ces deux élémens. Cette eau servoit à laver ses pieds & ceux de son nouvel Époux. Après cette cérémonie, le Mari donnoit le souper des noces à la nouvelle Mariée & à tous ceux qui l'accompagnoient, comme l'Épouse ou ses parens l'avoient donné le jour des fiançailles. Pendant le repas, on faisoit venir des joueurs de flûte, & les Convives invoquoient Talasius, comme les Grecs Hymenée. Talasius ou Talassion étoit invoqué, parce qu'il avoit vécu fort heureusement & fort long-tems avec sa femme, qui avoit été du nombre des Sabines enlevées. Peu de tems après, le Mari jettoit des noix aux petits enfans, pour marquer qu'il quittoit la bagatelle; c'est pour cela aussi que les Épouses consacroient à Vénus les poupées qu'elles avoient eues étant filles.

Dès que l'heure du coucher étoit arrivée, les Époux se rendoient dans la chambre nuptiale, où les matrones qu'on appelloit *pronubæ*, accompagnoient la Mariée & la mettoient au lit génial, ainsi nommé, parce qu'il étoit dressé en l'honneur du génie du Mari. Ce lit étoit vis-à-vis la porte. Pour empêcher qu'on n'entendît les cris de la Mariée, lorsqu'elle perdoit sa virginité, on chantoit des vers libres & lascifs, qu'on appelloit Fescennins. On avoit soin cette premiere nuit de ne point laisser de lumiere dans la chambre nuptiale, soit pour épargner la modestie de la Mariée, soit pour empêcher l'Époux de s'appercevoir des défauts de son Épouse, au cas qu'elle en eût de cachés.

Lorsque les amis s'en alloient, on leur faisoit quelques petits présens. Le lendemain des noces, on recommençoit le festin chez le nouveau Marié, & ce festin étoit appellé *repotia*. Les amis & les parens envoyoient des présens à la Mariée, & le Mari leur en faisoit à son tour. Enfin, la nouvelle Épouse faisoit un sacrifice dans la maison de son Mari, pour commencer à agir avec la liberté qui convient à une femme.

Voilà tout ce qui s'observoit dans la célébration du Mariage. Il pouvoit être rompu non-seulement par la mort, mais encore par le divorce, comme les fiançailles par la répudiation. Le billet qu'envoyoit celui qui répudioit, étoit conçu en ces termes: *Je rejette la promesse que vous m'aviez faite*, ou *je renonce à la promesse que je vous avois faite;* & alors l'homme étoit condamné à payer le gage qu'il avoit reçu de la fem-

me, & celle-ci étoit condamnée au double; mais, si l'un ni l'autre n'avoit donné sujet à la répudiation, il n'y avoit point d'amende. Romulus avoit porté une loi qui permettoit le divorce aux hommes seulement, & non aux femmes.

Nous ajouterons encore ici deux remarques. 1°. Que les femmes mariées conservoient toujours leur nom de fille, & ne prenoient point celui du Mari. On sçait qu'un citoyen Romain qui avoit séduit une fille libre, étoit obligé par les loix de l'épouser sans dot, ou de lui en donner une proportionnée à son état; mais, la facilité que les Romains avoient de disposer de leurs Esclaves, & le grand nombre de courtisannes rendoient le cas de la séduction extrêmement rare.

2°. Il faut distinguer chez les Romains deux manieres de prendre leurs femmes; l'une étoit de les épouser sans autre convention que de les retenir chez soi; elles ne devenoient de véritables Épouses, que quand elles étoient restées auprès de leurs maris un an entier, sans même une interruption de trois jours; c'est ce qui s'appelloit un mariage par l'usage, *per usum*. L'autre maniere étoit d'épouser une femme après les conventions matrimoniales, & ce Mariage s'appelloit par vente mutuelle, *per coemptionem*. Alors, la femme donnoit à son Mari trois as en cérémonie, & le Mari donnoit à sa femme les clefs de son logis, pour marquer qu'il lui donnoit l'administration de son logis. Ces femmes seules, qu'on épousoit par une vente mutuelle, étoient appellées meres de famille, *matres-familias*, & il n'y avoit que celles-là qui devinssent héritieres de leurs Maris après leur mort.

Il résulte de-là que chez les Romains le *matrimonium per usum*, ou ce que nous nommons aujourd'hui concubinage, étoit une union moins forte que le mariage par vente mutuelle; c'est pourquoi, on lui donnoit aussi le nom de demi-mariage, *semi-matrimonium*, & à la concubine celui de demi-femme, *semi-conjux*. On pouvoit avoir une femme ou une concubine, pourvu qu'on n'eût pas les deux en même-tems. Cet usage continua depuis que par l'entrée de Constantin dans l'Église, les Empereurs furent devenus Chrétiens. Constantin mit bien un frein au concubinage, mais il ne l'abolit pas, & il fut conservé pendant plusieurs siecles chez les Chrétiens. On en a une preuve bien authentique dans un Concile de Tolede, qui ordonne que chacun, soit Laïc, soit Ecclésiastique, se contente d'une seule compagne, ou femme, ou concubine, sans qu'il soit permis de tenir ensemble l'une & l'autre..... Cet ancien usage des Romains se conserva en Italie, non-seulement chez les Lombards, mais depuis encore quand les François y établirent leur domination. Quelques au-

tres peuples de l'Europe regardoient aussi le concubinage comme une union légitime. Cujas assure que les Gascons & autres peuples voisins des Pyrénées n'y avoient pas encore renoncé de son tems.

MARIAGE DES GRECS, ET DE QUELQUES AUTRES PEUPLES. (a) Les Grecs étoient divisés en plusieurs Républiques, dont chacune avoit pour le Mariage des Loix différentes. Les Lacédémoniens, dit Plutarque dans la vie de Lycurgue, avoient établi des peines & des notes d'infamie pour ceux qui gardoient le célibat; il leur étoit défendu d'assister aux exercices des jeunes filles qui se battoient toutes nues; les Magistrats les obligeoient de se promener tout nus en hiver dans le marché, & de chanter une chanson qu'on avoit faite contre eux. La chanson portoit qu'ils étoient punis justement pour avoir désobéi aux Loix. Ils étoient aussi privés de l'honneur que les jeunes gens étoient obligés de rendre aux plus anciens. Dercyllidas grand Capitaine, recommandable par les services qu'il avoit rendus à la République, mais qui ne s'étoit point Marié, demandant un jour à un jeune garçon qu'il lui cédât sa place, celui-ci lui répondit : *Vous n'avez point de fils qui puisse un jour me céder la sienne*, & refusa de se lever; ce qui fut approuvé. Ceux qui se marioient enlevoient leurs futures Épouses; ce qui étoit autorisé par les Loix, pourvu qu'elles fussent en âge nubile. Celle, qui présidoit à la cérémonie des noces, menoit cette fille ainsi enlevée, lui tondoit les cheveux, l'habilloit en homme, & la mettoit au lit, où le nouvel Époux la venoit trouver comme furtivement. Dans l'isle de Cos le fiancé s'habilloit en femme.

Les Athéniens, selon Dinarque, ne donnoient des charges considérables de Gouverneurs ou d'Ambassadeurs, qu'à des gens mariés qui eussent des fonds de terre. Ils se marioient ordinairement en hiver, & plus volontiers au mois de Janvier, qui, à cause de cela, étoit appellé chez eux Gamélion, ce qui veut dire le mois des Noces. Le quatrieme jour du mois, selon Hésiode, étoit un jour bon & heureux pour les noces.

Les autres loix des Mariages, que plusieurs ont ramassées, sont peu certaines. Des Auteurs modernes en ont fait des recueils, où mêlant les tems fabuleux d'Hercule & de Troie avec les tems plus bas de la Grece florissante, ils tournent en loix du Mariage des faits qui ne se trouvent qu'une fois dans des Mariages particuliers.

Les Amazones ne se marioient point qu'elles n'eussent tué un ennemi dans le combat.

(a) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 213, 214.

Chez les Macédoniens, les contractans mangeoient du pain coupé avec une épée. Chez les Galates, ils buvoient tous deux dans la même coupe. Les Béotiens, dit Plutarque, menoient la nouvelle Épouse à la maison de son Mari, dans un charriot dont ils brûloient l'essieu devant la porte, pour lui donner à entendre qu'il falloit demeurer là, n'y ayant plus de voiture pour s'en retourner.

Une autre coutume d'Athenes étoit de couvrir la tête du fiancé de figues, de fruits de palmier, de légumes & de petites pieces de monnoie de cuivre, ce qu'on faisoit aussi aux serviteurs, lorsqu'ils entroient la premiere fois au service d'un maître.

En certains lieux de la Grece, lorsque la nouvelle Épouse passoit à la maison de son Mari, un jeune homme chargé d'épines & de ces glands qui naissent sur des chênes, marchoit devant elle & crioit : *J'ai fui le mal, & j'ai trouvé le bien.*

MARIAGE DES HÉBREUX. (*a*) Le Mariage passe pour être d'une obligation stricte parmi les Hébreux. Ils prennent à la lettre comme un précepte ces paroles dites à nos premiers peres : *Croissez & multipliez-vous, & remplissez la terre.* Ils croyent que celui qui ne marie pas ses enfans, prive Dieu de la gloire qui lui est due, devient en quelque sorte homicide, détruit l'image du premier homme, & est cause que le Saint-Esprit se retire d'Israël. On fait cette question dans le Thalmud : *Qui est celui qui prostitue sa fille*? Et on répond : C'est le pere qui la garde trop long-tems à la maison, ou qui la marie à un vieillard. L'âge où le Mariage devient une obligation, est l'âge de vingt ans. Mais, d'ordinaire, les Juifs marient leurs enfans de meilleure heure. Toutefois une fille mariée par son pere avant l'âge du puberté, qui est de douze ans & demi, peut se séparer de son Mari, sur un simple dégoût qu'elle aura conçu de lui.

Le Mariage d'Adam & d'Eve est le plus beau & le plus solemnel qui se soit jamais célébré ; soit qu'on considere le Ministre, le témoin & le Paranymphe qui est Dieu même ; soit qu'on envisage le mérite & la dignité des personnes qui le contractent, & qui sont la tige de tous les hommes qui ont été, ou qui seront à jamais dans la suite de tous les siecles.

Dans les premiers tems, les Mariages entre freres & sœurs étoient non-seulement permis, mais même nécessaires, à cause du petit nombre de personnes qui étoient dans le monde. Depuis la multiplication du genre humain, ils ont été illicites, &

(*a*) Genes. c. 1. v. 28.

même

même condamnés sous de grièves peines. Cependant, les Patriarches ont usé assez longtems de la liberté d'épouser leurs proches parentes, même après que le monde a été assez peuplé, pour qu'ils en pussent prendre ailleurs ; mais, ils le faisoient pour des motifs particuliers, par exemple, de peur de s'allier dans des familles corrompues par le culte des faux Dieux, ou pour conserver dans leurs propres maisons la vraie religion, dont ils étoient dépositaires. C'est pour cela qu'Abraham épousa Sara sa sœur ou sa niece, & que ce Patriarche donna des ordres si exprès à son intendant Éliézer d'aller chercher une femme à son fils parmi les filles de ses neveux ; & que Jacob épousa les deux sœurs, filles de son oncle.

Les Mariages se firent d'abord chez les Hébreux avec beaucoup de simplicité comme on le peut voir dans le livre de Tobie. 1°, Tobie demande en Mariage Sara, fille de Raguel ; on la lui accorde. 2°. Le pere, prenant la main droite de sa fille, la met dans la main droite de l'Époux, ancienne coutume ou cérémonie dans les alliances. 3°. Le pere écrit le contrat & le cachette. 4°. Un festin suit cet engagement. 5°. La mere mene la fille dans une chambre destinée aux Époux. 6°. La mere pleure, & la fille aussi ; la mere, parce qu'elle se sépare de sa fille ; & la fille, parce qu'elle va être séparée de sa mere. 7°. Le pere bénit les Époux, c'est-à-dire, fait des vœux pour eux ; cela étoit fort simple ; mais, l'essentiel s'y trouve. Ces festins Nuptiaux duroient sept jours, coutume ancienne. Dans la suite des tems, les Mariages des Juifs furent chargés de cérémonies.

MARIAMNE ; *Mariamne*, Μαρίαμνη, nom que Josephe donne à Marie, sœur de Moïse & d'Aaron. *Voyez* Marie.

MARIAMNE ; *Mariamne* ; Μαριάμνη, (*a*) fille d'Alexandre fils du roi Aristobule, & d'Alexandra fille d'Hyrcan, grand Sacrificateur des Juifs, fut la plus belle Princesse de son tems. Elle épousa Hérode le Grand, & en eut trois fils, Alexandre, Aristobule, & Hérode qui mourut jeune dans les études à Rome, & deux filles, Salampso & Cypros.

L'histoire de Mariamne se trouve dans un assez grand détail, sous l'article d'Hérode le Grand, auquel nous renvoyons le Lecteur. Nous nous contenterons donc de rapporter ici en abrégé ce qui regarde cette Princesse.

Hérode avoit pour Mariamne un amour extrême, mais Mariamne n'avoit pour lui que peu de retour. Elle commença même à le haïr, depuis qu'il eut fait mourir Aristobule, frere de Mariamne, à qui il avoit

(*a*) Joseph. de Antiq. Judaïc, pag. 512, & *seq*.

donné la grande Sacrificature un an auparavant. Mariamne lui témoignoit assez ouvertement son aversion; mais, Hérode vaincu par son amour, ne pouvoit se résoudre à la quitter.

Après la victoire qu'Auguste remporta sur Marc-Antoine, Hérode qui avoit toujours été attaché à Marc-Antoine, & qui lui avoit envoyé du secours contre Auguste, fut obligé de recourir à la clémence de ce dernier. En partant de Jérusalem, il donna des ordres secrets à Joseph & à Soëme, qu'il laissa pour gouverner en son absence, de faire mourir Mariamne & Alexandra sa mere, s'ils apprenoient qu'il lui fût arrivé quelque chose en chemin. Mariamne, ayant tiré adroitement ce secret de Soëme, conçut une haine implacable contre Hérode; & à son retour, au lieu de répondre à ses caresses, & aux protestations d'amitié qu'il lui faisoit, elle le repoussa, & lui fit des reproches de son inhumanité. Enfin elle fit tant, qu'Hérode ne put plus souffrir ses mépris, aigri d'ailleurs par les mauvais rapports qu'on lui faisoit continuellement de Mariamne, & par l'accusation que Solomé, sœur d'Hérode & ennemie jurée de Mariamne, lui suscita, en subornant un échanson du Roi, qui déposa que Mariamne l'avoit sollicité de donner au Roi un breuvage.

Hérode, ayant appliqué à la question un des eunuques de Mariamne, qu'il sçavoit lui être très-fidele, n'en put rien tirer au sujet du poison ou du breuvage; mais, vaincu par la force des tourmens, il avoua que la haine de sa maîtresse pour le Roi, ne venoit que de ce qu'elle avoit appris de Soëme. Alors, Hérode entrant en fureur, & croyant que Mariamne n'auroit jamais tiré ce secret de Soëme, s'il n'y avoit eu entr'eux quelque autre commerce, commanda aussitôt qu'on arrêtât Soëme, & qu'on le menât au supplice. Après cela, il assembla ses amis, & accusa devant eux la Reine en des termes si pleins d'aigreur, que l'on vit bien qu'il vouloit qu'ils la condamnassent à mort, & ils le firent tout d'une voix. Mariamne marcha au supplice avec un air de grandeur & d'intrépidité, qui étonna tous ceux qui la virent. Après sa mort, l'amour qu'Hérode avoit pour elle, se réveilla, & devint plus fort qu'auparavant. Souvent il l'appelloit par son nom, comme si elle eût encore été en vie.

Josephe dit que Mariamne étoit une Princesse très-chaste & très-courageuse, mais trop fiere & d'un naturel trop aigre. Elle surpassoit infiniment en beauté, en majesté, & en bonne grace toutes les autres femmes de son siecle; & tant de rares qualités furent la cause de son malheur, parce que voyant le Roi son mari si passionné pour elle, elle crut n'en pouvoir

rien appréhender. Elle perdit le respect qu'elle lui devoit, & ne craignit pas même de lui avouer le ressentiment qu'elle conservoit toujours de ce qu'il avoit fait mourir son pere & son frere. Une semblable imprudence lui rendit aussi ennemies la mere & la sœur de ce Prince, & le contraignit lui-même de devenir enfin son ennemi.

MARIAMNE, *Mariamne*, Μαριάμνη, (a) fille de Simon de la ville d'Alexandrie, épousa aussi Hérode le Grand. Sa beauté extraordinaire lui gagna le cœur d'Hérode, & le consola en quelque maniere de la perte de la premiere Mariamne. Elle fut mere d'Hérode qui avoit été institué son héritier & son successeur au royaume de Judée. Mais, cette Princesse ayant été accusée d'avoir conspiré contre son époux & son Roi avec plusieurs autres personnes de la maison Royale, & même d'avoir fait entrer son pere dans son parti, & ne pouvant pas pleinement se justifier, fut chassée du Palais. Cela fut cause qu'Hérode fit un autre testament, & ôta la grande Sacrificature au pere de Mariamne pour la donner à Matthias, fils de Théophile.

MARIANDENES, MARIANDYNÉES, MARYANDENES, *Mariandeni*, *Mariandynei*, *Maryandeni*. Voyez Mariandynes.

MARIANDINES, *Mariandini*. Voyez Mariandynes.

MARIANDYNES, *Mariandyni*, Μαριανδυνοὶ, (b) peuple de l'Asie mineure. Ptolémée, écrit Mariandines; Xénophon, Maryandenes; Strabon & Pausanias, Mariandynes; Hérodote, Mariandenes, Maryandenes, Mariandynes; & Pomponius Méla, Mariandynées.

Cette nation habitoit entre la Bithynie & la Paphlagonie, aux environs d'Héraclée, sur le bord du Pont Euxin, & donnoit son nom au golfe qui recevoit le Sangarius, le Lycus & quelques autres fleuves moins connus.

Étienne de Byzance & Eusthate sur Denys le Périégete croyent que les Mariandynes prenoient leur nom d'un certain homme d'Éolie, nommé Mariandynus; mais, Strabon dit sous l'autorité de Théopompe, que ce Mariandynus étoit maître d'une partie de la Paphlagonie; qu'il envahit ce canton sur les Bébryces, & qu'il lui donna son nom après sa conquête. Sur ce pied-là, la Bébrycie & la Mariandynie auroient été successivement le nom d'un même païs, & les Mariandynes feroient un mélange de Paphlagoniens & de Bébryces. Strabon ajoute que les Mariandynes n'ont aucune

(a) Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 589.
(b) Ptolem. L. V. c. 1. Xenoph. pag. 374. Strab. pag. 345, 541, 542, 678. Pauf. pag. 340. Herod. L. I. c. 28. L. III. c. 90. L. VII. c. 72. Pomp. Mel. p. 83. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. III. p. 105.

différence qui les distingue ; mais qu'ils ressemblent entiérement aux Bithyniens, de sorte qu'ils paroissent comme eux venus de Thrace. Les Milésiens, ayant bâti Héraclée, mirent sous le joug les Mariandynes, & les vendirent comme esclaves, mais sans les envoyer hors du païs.

Hérodote compte les Mariandynes au nombre des peuples, qui furent subjugués par Crœsus. Il les compte aussi au nombre de ceux qui composoient l'armée de Xerxès.

Ce peuple eut quelque connoissance d'Adonis, puisque selon Julius Pollux ils avoient parmi eux un cantique qu'ils chantoient à son honneur, & qu'ils nommoient Ἀδωνιμαοιδὸς Ἀδωνιμαοδὸς, Μαριανδύνων, γεωργῶν ἆσμα. Ce fut Phœnix, frere de Cadmus, qui conduisit une colonie dans cette contrée, où il porta la connoissance des Dieux de Phénicie; & leur culte pénétra de-là aux extrêmités de l'Asie mineure dont ces peuples faisoient une partie. Le nom de ce cantique, que les Paysans chantoient à la campagne, en est une preuve; & il y a apparence, comme le remarque Bochart, qu'il fut nommé *Adoni-modim* des mots par où il commençoit, comme ce sçavant homme le prouve par l'exemple de plusieurs Pseaumes qui tirent leurs noms des premieres paroles qui les composent.

MARIANDYNIE, *Mariandynia*, Μαριανδυνία, nom que l'on donne au païs habité par les Mariandynes. *Voyez* Mariandynes.

MARIANDYNUS, *Mariandynus*, Μαριάνδυνος. *Voyez* Mariandynes.

MARIANDYNUS SINUS, (*a*) golfe ainsi nommé des Mariandynes qui habitoient aux environs. Ce golfe commençoit au fleuve Sangarius, & s'étendoit jusqu'au delà du Lycus.

MARIANUS, *Marianus*, (*b*) surnom de Jupiter, pris de C. Marius, qui, entr'autres monumens, fit ériger à ce Dieu un Temple.

MARICA, *Marica*, Μαρίκα, (*c*) Nymphe, qui avoit un bois sacré en Italie, près de Minturnes. Plutarque en fait mention à l'occasion de la fuite de C. Marius. » Les habitans de Minturnes, dit-il, le font sortir » pour le mener sur le bord de » la mer. Comme chacun s'empresse, & que les uns lui » présentent une chose, les autres une autre, il se passe » un assez long-tems. Une autre chose encore les retarda. » Sur le chemin qui mene de » Minturnes à la mer, on trouve le bois sacré de la Nymphe » appellée Marica; tous ceux » du païs ont pour ce bois une » singuliere vénération, & ils

(*a*) Plin. Tom. I. pag. 301. Herod. L. IV. c. 38.

(*b*) Rosin. de Antiq. Roman. p. 143.

(*c*) Plut. T. I. p. 428. Virg. Æneid. L. VII. v. 47. Tit. Liv. L. XXVII. c. 37.

» observent sur-tout avec un » grand soin de n'en laisser rien » sortir de tout ce qui y est » entré. Il n'y avoit donc pas » moyen de passer dans ce bois, » & il falloit prendre un grand » circuit, ce qui auroit été » fort long. Comme ils étoient » dans cet embarras, un des » plus vieux de la troupe se » mit à crier, qu'il n'y avoit » point de chemin défendu, » & par lequel on ne pût passer pour sauver C. Marius; » & prenant lui-même quelque » partie des provisions que l'on » portoit au vaisseau, il mar» cha le premier au travers du » bois. Tout ce dont il avoit » besoin lui ayant été fourni » avec la même affection, & un » certain Béléus lui ayant don» né un vaisseau, il s'embarqua. » Quelques années après, il fit » faire un grand tableau de toute » cette aventure, & le consacra » dans le temple de Marica, d'où » il étoit descendu sur le rivage » pour s'embarquer, & à la » Déesse, à laquelle il croyoit » avoir l'obligation du bon vent » qui l'accompagna dans son » voyage. »

Il est parlé de Marica dans le septieme livre de l'Énéide. Nous y lisons au sujet de Latinus:

Hunc Fauno & Nympha genitum
Laurente Marica.

Sur quoi Servius dit : *Est autem Marica dea littoris Minturnensium, juxta Lirim fluvium.* On prétend que c'est la même que Circé ; & ce qui pourroit en être une preuve, c'est la loi qui s'y observoit de ne rien laisser sortir de tout ce qui étoit entré dans ce bois sacré. Car, c'étoit sans doute pour compatir à la douleur que la Déesse avoit eue de ce qu'Ulysse l'avoit quittée.

MARICUS LUCUS. *Voyez* Marica.

MARICUS, *Maricus*, (*a*) Gaulois du païs des Boiens, homme de la lie du peuple, eut l'insolence d'entreprendre de chasser les Romains, prenant le titre de libérateur des Gaules & de Dieu sauveur. Cet enthousiaste, ayant assemblé huit mille hommes de ses compatriotes, étendoit la séduction jusques chez les Éduens, & il en avoit entraîné les cantons les plus voisins dans la révolte. La nation Éduenne, puissante & illustre entre toutes celles de la Gaule, arrêta le progrès du mal; & ayant levé des troupes, & reçu de Vitellius un renfort de quelques cohortes, elle dissipa aisément un amas confus de paysans mal disciplinés. Maricus fut pris dans le combat, & ensuite exposé aux bêtes; & comme elles l'épargnerent, le vulgaire imbécille le regardoit déjà comme protégé des Dieux & invulnérable. Mais, il ne fut pas à l'épreuve des coups de lance, dont il fut percé sous

(*a*) Tacit. Hist. L. II. c. 61. Crév. Hist. des Emp. Tom. III. pag. 132, 133.

les yeux de Vitellius. Le supplice du chef termina toute l'affaire ; & aucun de ses partisans ne fut recherché ni inquiété.

MARIE, *Maria*, *Μαριὰμ*, (a) fille d'Amram & de Jocabed, & sœur de Moyse & d'Aaron, naquit vers l'an du monde 2424, & avant J. C. 1576. Elle devoit avoir dix ou douze ans, lorsque Moïse fut exposé sur le bord du Nil, puisqu'elle se trouva là, & s'offrit à la fille de Pharaon, pour aller chercher une nourrice à cet enfant, qui étoit son frere. La Princesse ayant agréé ses offres, Marie alla chercher sa propre mere, à qui l'on donna le jeune Moïse pour le nourrir. Josephe croit que Marie épousa Hur, de la tribu de Juda ; mais, on ne voit pas qu'elle en ait eu des enfans. Ce Hur est celui qui monta avec Moïse & Aaron sur la montagne, & qui soutenoit les mains de Moïse, pendant que Josué combattoit les Amalécites.

Il paroît que Marie fut éclairée des lumieres surnaturelles de la prophétie. Elle est du moins qualifiée prophéteſſe dans l'Écriture. Après le passage de la mer Rouge, Marie prit un tambour à la main ; & toutes les femmes marcherent après elle avec des tambours, formant des chœurs de musique. Marie, conduisant le chœur des femmes, répétoit après celui des hommes : » Chantons un hymne à » la gloire du Seigneur, parce » qu'il a relevé sa grandeur, & » qu'il a précipité dans la mer » le cheval & le cavalier. »

Lorsque Séphora, femme de Moïse, fut arrivée dans le camp d'Israël, Marie & Aaron eurent une dispute avec elle, & ils parlerent contre Moïse en disant : Le Seigneur n'a-t-il parlé que par le seul Moïse ? Et ne nous a-t-il pas aussi parlé comme à lui ? Le Seigneur ayant entendu cela, dit à Moïse, à Aaron & à Marie : Allez-vous en, vous trois seulement, au Tabernacle de l'alliance ; & quand ils y furent, le Seigneur descendit dans une colomne de nuée, & se tenant à la porte du Tabernacle, il dit à Aaron & à Marie : » S'il se trouve parmi » vous un Prophete du Seigneur, je lui apparoîtrai en » vision, ou je lui parlerai en » songe ; mais, il n'en sera pas » ainsi de Moïse mon serviteur, » car je lui parle bouche à bouche, & il voit le Seigneur » clairement, & non sous des » énigmes ou des figures. Pourquoi donc n'avez-vous pas » craint de parler contre lui ? » Alors, le Seigneur se retira, & Marie parut tout-à-coup couverte de lepre. Aaron l'ayant vue en cet état, dit à Moïse : » Seigneur, je vous prie, ne » faites pas tomber sur nous » cette peine, & que celle-ci

(a) Exod. c. 2. v. 4. *& seq.* c. 15. v. 20, 21. c. 17. v. 10, 11. Numer. c. 12. v. 1. *& seq.* Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 56, 75, 109.

» ne soit pas comme un cadavre,
» ou comme un avorton, dont
» la moitié de la chair est con-
» sumée, avant qu'il sorte du
» sein de sa mere. Vous voyez
» que la lepre lui a déjà man-
» gé la moitié du corps. » Alors
Moïse cria au Seigneur, & le
Seigneur lui répondit : » Si son
» pere lui avoit craché au vi-
» sage, n'auroit-elle pas dû de-
» meurer au moins sept jours
» couverte de confusion? Qu'elle
» demeure donc sept jours hors
» du camp ; & après cela, on
» la fera revenir. » Ainsi, Ma-
rie fut obligée de demeurer sept
jours hors du camp ; & le peu-
ple demeura au même lieu jus-
qu'à ce qu'elle fût rappellée.

On ne sçait aucune particula-
rité de la vie de Marie, jusqu'à
sa mort, arrivée dans le pre-
mier mois de la quatrieme an-
née après la sortie d'Égypte.
Elle mourut au campement de
Cadès, dans le désert de Sin,
l'an du monde 2552, & 1448
avant Jesus-Christ. Le peuple
fit son deuil, & elle fut enter-
rée au même lieu. Josephe dit
qu'elle fut enterrée somptueuse-
ment & aux dépens du public,
& que l'on fit son deuil pendant
un mois. Saint Grégoire de Nys-
se & Saint Ambroise ont cru
qu'elle avoit conservé une vir-
ginité perpétuelle. Nous avons
dit plus haut que Josephe lui
donne Hur pour mari. Plusieurs
anciens & plusieurs nouveaux
Commentateurs expliquent de
Marie, de Moïse & d'Aaron,
ce qui est dit dans Zacharie :
» J'ai fait mourir trois Pasteurs
» en un mois, & mon cœur s'est
» resserré à leur égard, parce
» que leur ame m'a été infi-
» delle. « Eusebe dit que l'on
montroit encore de son tems le
tombeau de Marie à Cadès.

MARIE, *Maria*, Μαριὰμ, (*a*) fille d'Ezra, & sœur de
Sammaï & de Jesba.

MARIE, *Maria*, Μαριὰμ, (*b*) mere de Dieu, & vierge
tout ensemble, fille de Joa-
chim & d'Anne, de la Tribu de
Juda, épousa Joseph, de la mê-
me Tribu. L'Écriture ne nous
dit rien de ses parens ; elle ne
nous apprend pas même leurs
noms, à moins que Héli, dont
parle Saint Luc, ne soit le mê-
me que Joachim. Tout ce que
l'on dit de la naissance de Ma-
rie & de ses parens, ne se trouve
que dans des écrits apocryphes,
mais qui sont très-anciens. Ma-
rie étoit de la race royale de
David, aussi-bien que Joseph
son époux ; & elle étoit aussi al-
liée à la race d'Aaron, puisque
Sainte Elisabeth, femme de
Zacharie, étoit sa cousine.

Marie fit de bonne heure le
vœu de chasteté, & s'engagea
à une virginité perpétuelle. Les
livres apocryphes disent qu'elle
fut consacrée au Seigneur, &
offerte au Temple dès sa plus
tendre jeunesse ; & que les Prê-

(*a*) Paral. L. I. c. 4. v. 17.
(*b*) Matth. c. 1. v. 16. *& seq.* c. 2. v. 11. *& seq.* Luc. c. 1. v. 27. *& seq.* c. 2. v. 1. *& seq.* Joann. c. 19. v. 25. *& seq.*

tres lui donnerent pour époux Joseph, qui étoit un saint & vénérable vieillard, que la Providence désigna à cet effet par un miracle, la verge qu'il portoit ordinairement ayant verdi & fleuri, comme fit autrefois celle d'Aaron. Il épousa Marie, non pour vivre avec elle dans l'usage ordinaire du mariage, & pour avoir des enfans, mais simplement pour être le gardien de sa virginité. Quoique ces circonstances ne puissent pas passer pour certaines, cependant la résolution que Marie avoit prise de garder la continence, même dans le mariage, ne peut être révoquée en doute, puisque sa virginité est attestée par l'Evangile, & qu'elle même parlant à l'Ange, qui lui annonçoit qu'elle deviendroit mere d'un fils, lui déclare qu'elle ne connoît point d'homme; c'est-à-dire, qu'elle vivoit dans la continence avec son mari. Aussi, Josephe s'étant apperçu de sa grossesse, fut saisi d'étonnement, & résolut de la répudier, sans éclat toutefois & sans employer les formalités ordinaires. C'est qu'il sçavoit la résolution réciproque qu'ils avoient prise l'un & l'autre de vivre dans la continence au sein du mariage.

Marie étant donc fiancée, ou, si l'on veut, mariée avec Joseph, l'ange Gabriel lui vint annoncer qu'elle deviendroit mere du Messie. Marie lui demanda comment cela se feroit, puisqu'elle ne connoissoit point d'homme. Mais, l'Ange lui répondit que le Saint-Esprit descendroit en elle, & que la vertu du Très-haut la couvriroit de son ombre; ensorte qu'elle concevroit, sans avoir commerce avec aucun homme; & pour confirmer ce qu'il lui disoit, & faire voir qu'il n'y a rien d'impossible à Dieu, il ajoûta qu'Elisabeth sa cousine, qui étoit avancée en âge & stérile, étoit alors dans le sixieme mois de sa grossesse. Marie répondit: *Je suis la servante du Seigneur; qu'il me soit fait selon votre parole.* Et aussitôt elle conçut par l'opération du Saint-Esprit, le Fils de Dieu, vrai Emmanuel, c'est-à-dire, Dieu avec nous.

Peu de tems après, elle partit pour aller à Hébron, dans les montagnes de Juda, afin de visiter sa cousine Elisabeth. Aussitôt qu'Elisabeth eut entendu la voix de Marie, qui la saluoit, son enfant, le jeune Jean-Baptiste, tressaillit dans son sein; elle fut remplie du Saint-Esprit, & s'écria: « Vous êtes bénie » entre toutes les femmes, & » le fruit de vos entrailles est » béni. Et d'où me vient ce » bonheur, que la mere de mon » Seigneur vienne vers moi? » Car, votre voix n'a pas plutôt frappé mes oreilles, que » mon enfant a tressailli de joie » dans mon sein. Vous êtes » bienheureuse d'avoir cru aux » paroles du Seigneur, car tout » ce qui vous a été dit de sa » part, sera accompli. » Alors, Marie pénétrée de reconnoissance, & remplie de lumieres sur-

naturelles, loua Dieu en disant: *Mon ame glorifie le Seigneur, & mon esprit est ravi de joie en Dieu mon sauveur, &c.*

Marie demeura avec Elisabeth environ trois mois, & elle s'en retourna ensuite à sa maison. Lorsqu'elle fut près d'accoucher, on publia un Edit de César Auguste, qui ordonnoit que tous les sujets de l'Empire allassent se faire enregistrer chacun dans leur ville. Ainsi, Joseph & Marie, qui étoient tous deux de la famille de David, se rendirent dans la ville de Bethléem, d'où leur famille étoit originaire. Or, pendant qu'ils étoient en ce lieu, le tems auquel Marie devoit accoucher s'accomplit, & elle enfanta son fils premier-né; elle l'emmaillota elle-même, & le coucha dans la creche du lieu, ou de l'étable où ils s'étoient retirés, n'ayant pu trouver de place dans l'hôtellerie publique, à cause de l'affluence du peuple qui se trouvoit alors à Bethléem. Les Peres Grecs mettent ordinairement la naissance de Jesus-Christ dans une caverne; Saint Justin & Eusebe la placent hors de la ville, mais dans le voisiage, & Saint Jérôme dit qu'elle étoit à l'extrêmité de la ville, vers le midi.

On croit communément que la Sainte Vierge enfanta Jesus la nuit qui suivit leur arrivée à Bethléem, & que ce fut le 25 de Décembre. Telle est l'ancienne tradition de l'Église. Nous ne parlons point ici des prétendus miracles rapportés dans le faux Evangile de l'enfance du Sauveur, autrement appellé l'Évangile de Saint Thomas. Ces sortes de livres ne méritent qu'un souverain mépris. Les Peres enseignent que Jesus-Christ sortit du sein de sa mere, sans rompre le sceau de sa virginité; qu'elle enfanta sans douleurs, & sans aucun secours de sage-femme, parce qu'elle avoit conçu sans concupiscence, & que ni elle, ni le fruit qu'elle portoit, n'avoient aucune part à la malédiction prononcée contre Adam & Eve.

Dans ce même-tems, les Anges avertirent les Pasteurs qui étoient à la campagne près de Bethléem, & ils vinrent pendant la nuit même trouver Joseph & Marie, & l'enfant qui étoit couché dans la creche, & ils lui rendirent leurs devoirs & leurs adorations. Peu de jours après, des Mages vinrent d'Orient, & apporterent à Jesus des présens mystérieux, de l'or, de l'encens & de la myrrhe; après quoi, avertis par un Ange, qui leur apparut en songe, ils s'en retournerent en leur païs par un autre chemin que celui par où ils étoient venus.

Le tems de la purification de Marie étant arrivé, c'est-à dire, quarante jours après la naissance de Jesus, Marie alla à Jérusalem, pour y présenter son fils au Temple & pour y offrir le sacrifice qui étoit ordonné par la loi, pour la purification d'une femme après ses couches. Il y

avoit alors à Jérusalem un homme nommé Siméon, qui étoit rempli du Saint-Esprit, & qui avoit reçu une assurance secrette qu'il ne mourroit point, qu'il n'eût vu le Christ du Seigneur. Il vint donc au Temple par un mouvement de l'Esprit de Dieu; & ayant pris le petit Jesus entre ses bras, il bénit le Seigneur; & s'adressant à Marie, il lui dit: » Cet enfant » est pour la ruine & pour la » résurrection de plusieurs dans » Israël, & pour être en butte » à la contradiction des hommes; jusques-là que votre ame sera percée comme » par une épée, afin que les » pensées, cachées dans le cœur » de plusieurs, soient découvertes. »

Après cela, comme Joseph & Marie se disposoient à s'en retourner à Nazareth leur patrie, l'Ange du Seigneur apparut à Joseph, & lui dit en songe de se retirer en Égypte, avec la mere & l'enfant, parce qu'Hérode avoit dessein de faire périr cet enfant. Joseph obéit & demeura en Égypte jusqu'à la mort d'Hérode. L'ancienne tradition des Orientaux est que la Vierge & Saint Joseph s'arrêterent à Hermopolis; & on montre encore entre le Caire & Héliopolis, une fontaine & un jardin de baume, dans un lieu nommé Matara. L'on prétend que la Sainte Vierge s'arrêta en ce lieu, & qu'elle lava dans cette fontaine les langes de son fils. Ce lieu est encore en vénération dans l'Egypte. Après la mort d'Hérode, Joseph & Marie revinrent à Nazareth, n'osant pas aller à Bethléem, parce qu'elle étoit du royaume d'Archélaüs, fils & successeur d'Hérode.

Marie & Joseph alloient tous les ans à Jérusalem à la fête de Pâque, & lorsque Jesus fut âgé de douze ans, ils l'y menerent avec eux. Quand les jours de la fête furent passés, ils s'en retournerent; mais, l'enfant Jesus demeura à Jérusalem sans qu'ils s'en apperçussent, & pensant qu'il seroit avec quelques-uns de ceux de leur compagnie, ils marcherent durant un jour. Ensuite, ne l'ayant pas trouvé parmi ceux de leur connoissance, ils s'en retournerent à Jérusalem pour l'y rechercher. Trois jours après, ils le trouverent dans le Temple assis au milieu des Docteurs, les écoutant & les interrogeant. Lorsqu'ils le virent, ils furent remplis d'étonnement; & sa mere lui dit: » Mon fils, pourquoi en avez-» vous usé ainsi avec nous? » voilà votre pere & moi qui » vous cherchions étant fort » affligés. Jesus lui répondit: » Pourquoi me cherchiez-vous? » Ne sçaviez-vous pas qu'il faut » que je sois occupé de ce qui » regarde le service de mon » pere? » Il revint ensuite avec eux à Nazareth, & il leur étoit soumis. Or, sa mere conservoit dans son cœur toutes ces choses. L'Évangile ne parle plus de Marie jusqu'aux noces de

Cana, où elle se trouva avec Jesus.

Ce fut la trente-troisieme année de son âge que Jesus ayant résolu de se manifester au monde, alla au baptême de Saint Jean, delà dans le désert, puis à Cana de Galilée, où il fut invité aux noces avec sa mere & ses disciples. Le vin venant à manquer, la mere de Jesus lui dit: Ils n'ont point de vin. Jesus lui répondit: Qu'y a-t-il de commun entre vous & moi? Mon heure n'est pas encore venue. Saint Chrysostôme, & ceux qui ont accoutumé de le suivre dans ses explications, croyent que Marie avoit eu en cette occasion quelque mouvement de vanité, & qu'elle avoit été tentée du désir de se voir relevée par les miracles de son fils; & que c'est ce qui lui attira cette réponse du Sauveur, qui paroît un peu dure; mais, les autres Peres & Commentateurs attribuent ce que dit Marie à sa charité & à sa compassion envers ces pauvres gens; & les paroles du Sauveur, ils les attribuent, non à Jesus comme homme, mais à Jesus comme Dieu. En cette qualité, il dit à Marie: » Je » n'ai rien de commun avec » vous; je sçais quand je dois » faire éclater ma puissance; ce » n'est point à vous de me prescrire le tems de faire des miracles. »

Or il y avoit là six grandes cruches de pierre. Jesus, les ayant fait remplir d'eau jusqu'au haut, dit aux serviteurs d'en puiser, & d'en porter au maître d'hôtel. Le maître-d'hôtel en goûta, & trouva que c'étoit un excellent vin. Ce fut-là le premier miracle que Jesus fit au commencement de sa prédication. Après cela, il alla à Capharnaüm, avec sa mere, ses freres, ses Disciples, & il semble que dès lors Marie y fit sa principale demeure. Cependant, Saint Epiphane croit qu'elle le suivit par tout durant le tems de sa prédication. Mais, nous ne trouvons pas que les Evangélistes en fassent mention, lorsqu'ils parlent des saintes femmes qui le suivoient pour subvenir à ses besoins.

Un jour que Jesus étoit dans sa maison à Capharnaüm, il s'assembla autour de lui une si grande foule de peuple, que ni lui ni ses disciples n'avoient pas le tems de manger. Cela fit courir le bruit qu'ils étoient tombés en défaillance. Les termes Grecs peuvent marquer que Jesus étoit devenu furieux, ou qu'il avoit perdu l'esprit; & la vulgate lit: *Dicebant enim quoniam in furorem versus est.* La mere de Jesus & ses freres vinrent se présenter, pour le tirer de la foule. Ce n'étoient pas eux sans doute qui jugeoient si mal de Jesus, mais le peuple ignorant, ou les Pharisiens, qui disoient au même endroit qu'il étoit possédé du démon. Marie & les freres ou les parens de Jesus vinrent donc pour voir ce qui avoit donné lieu à ce bruit qui s'étoit répandu.

On avertit Jesus qu'ils étoient là, & qu'ils le demandoient. Mais, il leur répondit : Qui est ma mere, & qui sont mes freres? Et regardant ceux qui étoient à l'entour de lui, il dit : Voici ma mere & mes freres ; car, quiconque fait la volonté de Dieu, celui-là est ma mere, ma sœur & mes freres.

Marie alla à Jérusalem à la derniere Pâque qu'y fit Jesus ; Elle y vit tout ce qui s'y passa contre lui, elle le suivit au Calvaire, elle demeura au pied de sa croix avec un courage digne de la mere d'un Dieu. Jesus ayant donç vu sa mere, & près d'elle le Disciple qu'il aimoit, dit à sa mere : Femme, voilà votre fils ; puis il dit au Disciple : Voilà votre mere. Et depuis ce tems-là, ce Disciple la prit chez lui. Nous ne doutons pas, dit D. Calmet, que le Sauveur n'ait apparu à sa très-sainte mere, aussitôt après sa Résurrection, & qu'elle n'ait été ou la premiere, ou une des premieres à qui il donna cette consolation. Elle se trouva avec les Apôtres à son Ascension, & elle resta avec eux dans Jérusalem, attendant la venue du Saint Esprit. Après cela, elle demeura dans la maison de Saint Jean l'Evangéliste, & ce Saint Apôtre prit soin d'elle comme de sa propre mere. On croit qu'il la mena avec lui à Ephese, où elle mourut dans une extrême vieillesse. On a une lettre du Concile Œcuménique d'Ephese, qui prouve qu'au cinquieme siecle on croyoit qu'elle y étoit enterrée.

Ce sentiment n'étoit pas néanmoins si universel, qu'on ne voie dans le même siecle des Auteurs qui croyoient que Marie étoit morte, & avoit été enterrée à Jérusalem. L'Empereur Marcien & Pulcherie, ayant bien de la peine à trouver le corps de Marie, pour le mettre dans l'église des Blaquernes, à Constantinople, s'adresserent à Juvénal, alors évêque de Jérusalem, qui leur dit que son tombeau étoit à Gethsemani, près de Jérusalem. Marcien fit apporter ce tombeau à Constantinople. On prétend que la figure du corps de Marie étoit gravée sur la pierre, & que ce n'étoit pas un ouvrage de la main des hommes. Depuis ce tems, on a continué de montrer le tombeau de Marie à Gethsemani, dans une église magnifique dédiée en son nom ; & on l'y montre encore aujourd'hui. On dit que les Apôtres étant dispersés dans les diverses parties du monde, pour travailler à la prédication de l'Évangile, tout d'un coup ils furent tous miraculeusement transportés à Jérusalem, afin qu'ils pussent assister à la mort de Marie. Après sa mort, ils enterrerent son corps dans la vallée de Gethsemani, où l'on entendit pendant trois jours entiers des concerts des esprits céléstes. Au bout des trois jours, ces concerts ayant cessé, &

Saint Thomas, qui n'avoit pas assisté à sa mort, étant arrivé à Jérusalem, & ayant souhaité de voir ce saint corps, les Apôtres ouvrirent son tombeau; mais, ne l'ayant pas trouvé, ils jugerent que Dieu l'avoit voulu honorer de l'immortalité par une résurrection anticipée, qui précédât celle de tous les hommes à la fin des siecles. Mais, on ne doit pas dissimuler que ces sortes de traditions sont très-incertaines, pour n'en rien dire de plus.

Quelques-uns ont cru que Marie avoit fini sa vie par le martyre, fondés sur ces paroles du vieillard Siméon : *Votre ame sera percée comme d'un glaive.* Mais, on l'explique ordinairement de la douleur qu'elle souffrit à la vue du supplice de son fils, n'y ayant aucune histoire qui nous parle de son martyre. Saint Epiphane déclare qu'il ne peut pas dire si elle est morte, ou si elle est demeurée immortelle, si elle a été enterrée, ou non; que personne en un mot ne sçait quelle a été sa fin ; mais qu'il ne doute point que si elle est morte, sa mort n'ait été heureuse. Le sentiment de l'église aujourd'hui est qu'elle est morte; mais, on dispute si elle est ressuscitée, ou si elle attend la résurrection générale à Ephese, ou à Jérusalem, ou en quelque autre lieu.

Quant à l'âge auquel elle est morte, & à l'année précise de sa mort, il est inutile de se fatiguer à rechercher ces deux époques, puisqu'on n'en peut rien dire que de douteux, & qu'on ne peut les fixer qu'au hazard. Nicéphore Calliste, & ceux qui l'ont suivi, ne donnent aucune preuve de ce qu'ils avancent sur cela, & ne méritent de leur chef aucune créance. Nous ne parlons pas non plus du portrait que ce même Auteur nous a fait de Marie, en disant qu'elle étoit d'une taille médiocre, ou, selon quelques-uns, un peu au-dessus de la médiocre ; que son tein étoit de la couleur du froment ; qu'elle avoit les cheveux blonds, les yeux vifs, la prunelle tirant sur le jeaune, & à peu près de la couleur d'une olive, les sourcils noirs & en demi-cercle, le nez assez long, les levres vermeilles, les doigts & les mains grands, l'air simple, modeste, grave; des habits propres, sans faste & sans ostentation, & de la couleur naturelle de la laine. On a prétendu que saint Luc l'avoit peinte ; & on montre en plusieurs endroits, de ses portraits qu'on assure avoir été pris sur celui que Saint Luc avoit fait. Mais, les Anciens ne nous ont point appris que Saint Luc ait été peintre, ni qu'il ait peint Marie. Nicéphore Calliste, Auteur du quatorzieme siecle, est le premier qui en ait parlé d'une maniere bien expresse; cependant, Théodore, lecteur de l'église de Constantinople, qui vivoit au sixieme siecle, raconte qu'Eudocie envoya de Jérusalem à

Constantinople à l'impératrice Pulcherie, une image de Marie, peinte par Saint Luc. Il est certain que ce saint Evangéliste nous a appris plusieurs particularités de la vie de Marie, qu'il est mal aisé qu'il ait apprises d'autres que d'elle-même; ce qui fait juger qu'il avoit eu l'avantage de la connoître, & d'avoir même eu part à sa confidence.

On montre quelques lettres de Marie à Saint Ignace le martyr, & de Saint Ignace à Marie. Saint Bernard les croyoit véritables. Mais à présent, personne ne doute qu'elles ne soient supposées. On porte le même jugement des lettres prétendues de Marie à ceux de Messine & à ceux de Florence, que l'on prétend qu'elle écrivit de Jérusalem en Hébreu, que Saint Paul traduisit en Grec, au moins celle au peuple de Messine, & que Constantin Lascaris mit en Latin.

Nous n'entrerons point ici dans la discussion du culte & des fêtes de Marie, du tems auquel elles ont été instituées, de l'objet que l'église s'y propose; cette matiere n'est pas de notre sujet.

Les Juifs, ennemis de Jesus, ont débité contre Marie plusieurs faussetés dans le libelle intitulé *Toledôs Jesu*, ou *Vie de Jesus*. Ils disent que Marie étoit cœffeuse, épouse de Johanan; que s'étant laissé séduire par un certain Pandere, elle en eut un fils nommé Josua, ou Jesus; que Pandere ou Panthere s'étant sauvé à Babylone, Marie demeura chargée de son fils. Akiba se transporta à Nazareth pour s'instruire de la naissance de Jesus, qui dès ses plus tendres années se distinguoit à l'école. Il tira de la mere, qu'elle étoit coupable d'adultere. Quand il fut de retour, on arrêta Jesus, on le rasa, & on lava sa tête avec une eau qui empêche les cheveux de croître; delà vient que ses Disciples se rasent la tête. Ils veulent marquer les Prêtres & les Religieux qui portent une couronne. Ils ajoutent qu'à la mort de Marie, on lui dressa un monument superbe avec une inscription à Jérusalem, ce qui couta la vie à cent Chrétiens, parens de Jesus, qui se signalerent dans cette occasion. Voilà les fables que les Juifs publient contre Marie.

Les Mahométans au contraire ont pour elle des sentimens d'estime & de respect, qu'on auroit peine à croire dans des gens qui sont d'une croyance si différente de la nôtre. Mais, ils ne demeurent pas dans les bornes de la vérité & de la sobriété; ils ajoutent plusieurs particularités fabuleuses à ce que nous sçavons de Marie. Ils disent, par exemple, qu'Anne, mere de Marie, & épouse d'Amram, étant enceinte d'elle, voua au Seigneur ce qu'elle portoit dans son sein, sans sçavoir si c'étoit un fils, ou une fille; que Dieu imposa à l'enfant le nom de Marie, & qu'Anne donna

l'enfant à garder au Prêtre Zacharie, qui l'enferma dans une des chambres du temple, dont la porte étoit si haute, qu'il y falloit monter par une échelle, & dont il portoit toujours la clef sur lui.

Zacharie lui rendoit souvent visite, & il ne le faisoit jamais, qu'il ne trouvât auprès d'elle les plus excellens fruits de la Palestine, & toujours à contre saison; ce qui l'obligeoit de lui demander d'où lui venoient de si beaux fruits? A quoi Marie répondoit: » Tout ce que vous » voyez vient de la part de » Dieu, qui pourvoit de toutes » choses ceux qu'il lui plaît, » sans compte & sans nom» bre. »

Pour la pureté de Marie dans sa naissance & dans la conception du Verbe, sur sa virginité avant & après l'enfantement, ils en parlent d'une maniere qui devroit faire honte à plusieurs Chrétiens. Ils disent que l'Ange Gabriel, ayant été envoyé à Marie, pour lui annoncer la naissance de Jesus, lui dit: » O Marie! Dieu vous a élue, » purifiée, & très-particulié» rement choisie entre toutes les » femmes du monde. O Marie! » soumettez-vous à votre Sei» gneur; prosternez-vous, & » adorez-le avec toutes les » créatures du monde qui l'a» dorent. Voici un grand secret » que je vous révele? Dieu » vous annonce son Verbe, » dont le nom sera le Christ, ou » le Messie Jesus, qui sera » votre fils, très-digne de res» pect en ce monde & en l'au» tre. »

Abulfarage écrit, dans ses Dynasties, que la tradition des Chrétiens d'Orient, étoit que Marie n'étoit âgée que de treize ans, lorsqu'elle enfanta Jesus, & qu'elle n'en vécut que cinquante-un. Quelques Musulmans attribuent faussement aux Chrétiens de reconnoître Marie pour la troisieme personne de la Sainte-Trinité; ce qui vient de ce que les Chrétiens Orientaux lui donnent le nom d'Al-Seidai, qui signifie la Dame; & qu'entre les Peres Grecs, Saint Cyrille la nomme, le supplément ou le complément de la très-Sainte-Trinité; mais, d'autres Mahométans nous purgent de cette calomnie.

MARIE, *Maria*, Μαριὰμ, (*a*) mere de Jean, surnommé Marc, Disciple des Apôtres, avoit une maison dans Jérusalem, où l'on croit que les Apôtres se retirerent après l'Ascension, & où ils reçurent le Saint-Esprit. Cette maison étoit sur le mont Sion. Saint Epiphane dit qu'elle échappa à la ruine entiere de Jérusalem par Tite, & qu'elle fut changée en une église fort célebre, & qui subsista pendant plusieurs siecles. Après l'emprisonnement de Saint Pierre, les fideles assemblés dans cette maison, y prioient avec instance;

(*a*) Actu. Apost. c. 12. ỳ. 12. *& seq.*

& cet Apôtre, délivré par le ministere d'un Ange, vint frapper à la porte de cette maison. On ne sçait aucune particularité, de la vie de Marie, mere de Jean, surnommé Marc.

MARIE DE CLÉOPHAS, *Maria Cleophæ*, Μαρία ἡ τοῦ Κλωπᾶ. (a) Cette Marie portoit le nom de Cléophas, dit Saint Jérôme, ou à cause de son pere, ou à cause de sa famille, ou pour quelque autre raison qui ne nous est pas connue. D'autres croyent avec plus de fondement, qu'elle étoit épouse de Cléophas, & mere de Saint Jacques le Mineur & de Saint Simon, frere du Seigneur. Ces derniers Auteurs prennent Marie mere de Jacques, & Marie de Cléophas, pour la même personne. Saint Jean lui donne le nom de Marie de Cléophas, & les autres Évangélistes, celui de Marie, mere de Jacques. Cléophas & Alphée sont la même personne, comme Saint Jacques, fils de Marie de Cléophas, est le même que Saint Jacques, fils d'Alphée. Dans la langue Hébraïque, Alphée & Cléophas ne different que dans la maniere dont les Grecs ont écrit & prononcé ces deux noms. Cléophas peut venir de l'Hébreu *Cheleph*, qui signifie changer; comme qui diroit, le changeur, l'inconstant, ou de la ville de Cheleph, marquée dans Josué, & qui étoit frontiere de Nephthali, dans la Galilée. Cléophas ou Alphée pouvoit être originaire de cette ville.

Pour revenir à Marie de Cléophas, nous ne sçavons que peu de particularités de sa vie. On croit qu'elle étoit sœur de la Sainte Vierge, & qu'elle fut mere de Jacques le mineur, de Joseph, de Simon & de Jude, qui sont nommés dans l'Évangile les freres de Jesus-Christ, c'est-à-dire, ses cousins Germains. Elle crut de bonne heure à Jesus-Christ, & elle l'accompagna dans ses voyages pour le servir. Elle se trouva à la derniere Pâque & à la mort du Sauveur; elle le suivit au Calvaire, & durant la passion, elle étoit avec la Sainte Vierge, au pied de la croix. Elle fut aussi présente à sa sépulture, & prépara dès le vendredi des parfums pour l'embaumer; mais, étant allée à son tombeau le dimanche dès le grand matin, avec quelques autres femmes, elles y apprirent de la bouche des Anges, qu'il étoit ressuscité, & en porterent aussitôt la nouvelle aux Apôtres. En chemin, Jesus leur apparut, & elles lui embrasserent les pieds en l'adorant.

On ne sçait pas l'année de la mort de Marie de Cléophas; mais, les Grecs font mémoire, le 8 d'Avril, des saintes femmes qui porterent le parfum pour

(a) Matth. c. 13. v. 55. c. 27. v. 56. c. 28. v. 1. & seq. Marc. c. 6. v. 3. c. 15. v. 40. Luc. c. 23. v. 56. c. 24. v. 1. & seq. Joann. c. 19. v. 25.

embaumer

embaumer le corps du Sauveur, & ils prétendent avoir leurs corps à Constantinople, dans une église de la Sainte Vierge, bâtie par Justin II. Le Martyrologe Romain marque la fête de Marie de Cléophas le 9 d'Avril, & il met la translation de son corps à Véroli, dans la campagne de Rome, au 25 de Mai. D'autres prétendent qu'elle est dans une petite ville de Provence appellée les trois Maries, sur le bord du Rhône & de la mer.

Marie, dont les Reliques se conservent à Véroli dans la campagne de Rome, étoit la mere de Jacques & de Jean; elle s'appelloit, non Marie, mais Salomé, quoique communément on lui donne aussi le nom de Marie, mere de Jacques & de Jean. Saint Matthieu la nomme simplement la mere des fils de Zébédée, & Saint Marc l'appelle Salomé. Elle étoit donc épouse de Zébédée, & mere de Saint Jacques & de Saint Jean. C'est ce que M. de Tillemont avoit déjà remarqué, & ce qui nous est confirmé par M. Nicolas Aloysius, dans sa lettre écrite de Rome au mois de Janvier 1726, où il dit qu'il a eu occasion de s'instruire à fond sur ce sujet, ayant examiné tous les monumens de l'Église de Véroli.

MARIE SALOMÉ, *Maria Salome*, Μαρία Σαλώμη, (*a*) fille de Marie de Cléophas dont nous venons de parler, & sœur de Saint Jacques le Mineur, & des autres qui sont appellés dans l'Écriture freres du Seigneur, étoit cousine-germaine de Jesus selon la chair, & niece de la Sainte Vierge. Elle s'appelloit proprement Salomé, & c'est sans fondement qu'on lui donne le nom de Marie, qui est celui de sa mere.

D'autres prétendent que Salomé étoit fille de Saint Joseph époux de la Sainte Vierge; & c'est le sentiment des Grecs modernes, qui est fondé sur le témoignage de Saint Épiphane.

Le Martyrologe Romain donne le nom de Marie Salomé à la mere de Saint Jacques le Majeur. On ne sçait sur quel fondement; car, on ne trouve ni dans l'Évangile, ni dans aucun bon Auteur, qu'elle s'appellât Marie; mais, on sçait certainement qu'elle s'appelloit Salomé.

MARIE, *Maria*, Μαρία, (*b*) sœur de Marthe & de Lazare, que l'on a si mal à propos confondue avec la femme pécheresse dont parle Saint Luc, & dont il ne nous dit pas le nom, mais qui est probablement Marie Magdeleine dont nous parlerons ci-après. Marie, sœur de Marthe & de Lazare, demeuroit avec son frere & sa sœur à Béthanie, village près de Jérusalem. Jesus avoit une affection

(*a*) Marc. c. 15. v. 40.

(*b*) Matth. c. 26. v. 6. *& seq.* Marc. c. 14. v. 3. *& seq.* Luc. c. 7. v. 37. *& seq.* c. 10. v. 38. *& seq.* Joann. c. 11. v. 1. *& seq.* c. 12. v. 1. *& seq.*

particuliere pour cette famille, & on voit par l'Évangile, qu'il se retiroit souvent dans cette maison avec ses Disciples. Un jour, & peut-être la premiere fois que Jesus y alla, Marthe l'ayant reçu avec beaucoup d'affection, & s'empressant de lui faire la meilleure chere qu'elle pourroit, Marie sa sœur se tenoit aux pieds de Jesus, & écoutoit tranquillement sa parole; mais, Marthe dit à Jesus: » Seigneur, ne considérez-vous » point que ma sœur me laisse » servir toute seule ? Dites-» lui donc qu'elle m'aide. » Jesus lui répondit que Marie avoit choisi la meilleure part, qui ne lui seroit point ôtée.

Quelque tems après, Lazare leur frere étant tombé malade, ses sœurs en avertirent Jesus; mais, Jesus ne partit que lorsqu'il fut mort. Il arriva à Béthanie, & d'abord Marthe alla au devant de lui, & lui dit que s'il n'eût pas été absent, Lazare ne seroit pas mort. Jesus lui promit qu'il le ressusciteroit. Il fit ensuite avertir Marie qu'il étoit là. Marie y accourut aussitôt, & fit à Jesus la même plainte que Marthe. Il demanda où il étoit enterré; on l'y conduisit, il frémit, il pleura, il pria son pere; puis ayant crié à haute voix: *Lazare, sortez du tombeau*, Lazare en sortit vivant, & Jesus le rendit à ses sœurs. Après cela, il se retira du voisinage de Jérusalem, & n'y revint que quelques jours avant la Pâque. Six jours avant cette solemnité, Jesus vint à Béthanie avec ses Disciples, & on l'invita à souper chez Simon le Lépreux. Marthe servoit, & Lazare étoit un de ceux qui étoient à table. Marie, ayant pris une livre de parfum de Nard d'épi, le plus précieux de tous ceux de cette espece, le répandit sur la tête & sur les pieds de Jesus. Elle essuya ses pieds de ses cheveux, & toute la maison fut remplie de l'odeur de ce parfum. Judas Iscariote en murmura; mais, Jesus prit la défense de Marie, & dit que par cette action, elle avoit prévenu son embaumement, & avoit en quelque sorte annoncé sa sépulture & sa mort prochaines. Depuis ce tems, l'Écriture ne nous dit plus rien de Marthe & de Marie. Ceux qui confondent Marie, sœur de Marthe, avec Marie Magdeleine, disent que la premiere assista à la mort & au supplice du Sauveur, & qu'elle alla au tombeau pour l'embaumer. L'ordre Romain, & un Nicéphore cité par M. Cotelier, le racontent ainsi. Mais, nous ne trouvons point cela dans les Auteurs sacrés.

Les anciens Latins & les Grecs modernes croyent que Marie & Marthe sont demeurées à Jérusalem, & y sont mortes. Divers Martyrologes anciens y marquent leur fête le 19 de Janvier. Flodoard, qui vivoit en 920, dit que de son tems, on voyoit le corps de Sainte Magdeleine, qu'il confondoit avec Marie, sœur de Lazare.

Les Grecs font sa fête le 18 de Mars, à cause des parfums qu'elle répandit ce jour-là sur Jesus. Bardilon, abbé de Leuze, apporta, dit-on, de Jérusalem à Vezelay le corps de Sainte Magdeleine, vers l'an 920; & dans les douzieme & treizieme siecles, on venoit de tous côtés à Vezelay, pour y honorer ses reliques. Mais, la créance la plus commune aujourd'hui, & qui étoit commencée dès l'an 1254, est que le corps de Sainte Magdeleine, qu'on a confondue depuis long-tems avec Marie, sœur de Lazare, est dans l'Église des Jacobins de Saint Maximin, au Diocèse d'Aix en Provence; tradition dont l'origine est très-incertaine.

MARIE MAGDELEINE, *Maria Magdalene*, Μαρία ἡ Μαγδαληνή, (a) que la plupart confondent très-mal à propos avec Marie, sœur de Lazare & de Marthe, étoit apparemment cette pécheresse, dont parle Saint Luc, mais dont il ne dit pas le nom. Voici quelques circonstances, qui peuvent faire croire que c'est la même qu'il nomme Marie Magdeleine, & dont il dit que Jesus avoit chassé sept démons.

Jesus ayant ressuscité le fils de la veuve de Naïm, entra dans la ville, & y fut invité à manger chez un Pharisien nommé Simon. Lorsqu'il fut à table, une femme de mauvaise vie vint dans la maison avec un vase d'albâtre, plein d'huile de parfum, & se tenant debout derriere Jesus & à ses pieds, car il étoit couché sur un lit de table à la maniere des Anciens, répandit son parfum sur ses pieds, les baisa, les arrosa de ses larmes, & les essuya de ses cheveux. Le Pharisien, l'ayant considérée, dit en lui-même, si cet homme étoit Prophete, il sçauroit qui est celle qui le touche, & que c'est une femme de mauvaise vie. Alors, Jesus qui voyoit le fond de son cœur, lui dit: » Un créancier » avoit deux débiteurs, dont » l'un lui devoit cinq cens de» niers, & l'autre cinquante. » Comme ils n'avoient pas de» quoi payer, il leur remit à » tous deux leurs dettes. Le» quel des deux l'aimera da» vantage? Simon répondit: Je » pense que c'est celui à qui » il a remis une plus grande » somme. »

Après cela, Jesus relevant tout ce que cette femme venoit de faire pour lui, ajouta: » beaucoup de péchés lui sont » remis, parce qu'elle a beau» coup aimé; mais, celui à qui » on remet moins, aime moins. » Alors, il dit à cette femme: Vos péchés vous sont remis.

Au chapitre suivant, Saint Luc dit que Jesus allant de ville en ville, prêchoit l'Évan-

(a) *Josu.* c. 17. v. 11. *Reg.* L. IV. c. 9. v. 27. *Matth.* c. 28. v. 1. *& seq.* *Marc.* c. 16. v. 1. *& seq.* *Luc.* c. 7. v. 36. *& seq.* c. 8. v. 2. *& seq.* *Joann.* c. 20. v. 1. *& seq.*

gile, accompagné de ses douze Apôtres, & qu'il y avoit aussi quelques femmes, qui avoient été délivrées des malins esprits & guéries de leurs maladies, entre lesquelles étoit Marie, surnommée Magdeleine, dont sept démons étoient sortis.

Nous avouons que cela ne prouve pas démonstrativement que la femme pécheresse soit Marie Magdeleine; mais, c'est-là tout ce que l'on a pour soutenir ce sentiment. Ainsi, sans prétendre que ce ne soit qu'une seule personne, après avoir rapporté ce qui regarde la pécheresse, nous allons dire ce que l'on sçait de Marie Magdeleine.

Marie Magdeleine tiroit son surnom, ou du bourg de Magdala, situé dans la Galilée, au delà du Jourdain, non loin de Gamala, apparemment le même qui est marqué dans Saint Matthieu, selon l'Hébreu, au lieu que le Grec lit *Magedan*, ou de *Magdolos*, ville située au delà du Jourdain, au pied du mont Carmel, la même que Mageddo, marquée dans Josué & dans le quatrieme livre des Rois. Les Rabbins parlent d'une Marie Magdeleine, femme du Rabbin Papus, fils de Juda, & d'une autre Marie Magdeleine, femme de Hamchuna, pere du Nazaréen, laquelle fut surnommée Magdala ou Magdeleine, non à cause de sa patrie, mais à cause de sa profession de coëffeuse ou de friseuse; comme si l'on vouloit marquer par ce terme *Magdala*, qui signifie une tour, que Magdeleine, en frisant & en coëffant les femmes, leur bâtissoit en quelque façon des tours sur la tête :

. . . . . . Tanta est quærendi cura decoris.
Tot premit ordinibus, tot adhuc compagibus altum
Ædificat caput.

Ligtfoot croit que c'est cette Marie Magdeleine dont parlent Saint Luc & les autres Évangélistes, & que cet Auteur confond avec Marie, sœur de Lazare. Marie Magdeleine est nommée dans les Évangélistes, parmi les femmes qui suivoient le Sauveur, pour le servir, suivant l'usage des Juifs. Saint Luc & Saint Marc remarquent que cette femme avoit été délivrée de sept démons par Jesus; ce que quelques-uns entendent à la lettre. Mais, d'autres l'entendent des crimes & des désordres de sa vie passée dont Jesus l'avoit tirée. D'autres pensent qu'elle a toujours vécu dans la virginité, & par conséquent ils la distinguent de la pécheresse de Saint Luc, & ne peuvent entendre les sept démons qui la possédoient, que d'une possession réelle & effective, qui n'est point incompatible avec la sainteté. Elle suivit Jesus au dernier voyage qu'il fit de Galilée à Jérusalem, & elle se trouva au pied de la croix avec la Sainte Vierge. Elle demeura sur le Calvaire jusqu'à la mort du Sauveur, & elle le vit met-

tre dans le tombeau ; après quoi, elle s'en retourna à Jérusalem, pour acheter & pour préparer des parfums, afin de l'aller embaumer le jour du Sabbath, qui alloit commencer.

Elle demeura dans la ville pendant tout le jour du Sabbath, & le Dimanche de très-grand matin, elle alla au sépulcre avec Marie, mere de Jacques, & & Salomé. En chemin elles se disoient l'une à l'autre : Qui nous ôtera la pierre qui ferme le tombeau ? Alors, elles sentirent un grand tremblement de terre. C'étoit la marque de la résurrection de Jesus. Étant arrivées à son tombeau, elles virent deux Anges, qui leur annoncerent que Jesus étoit ressuscité. Aussitôt Marie Magdeleine courut à Jérusalem, pour apprendre cette agréable nouvelle aux Apôtres ; & en même-tems elle revint au sépulcre. Pierre & Jean y vinrent aussi, & furent témoins que le corps n'y étoit plus. Ils s'en retournerent, mais Marie Magdeleine resta ; & s'étant penchée, pour voir dans l'intérieur du sépulcre, elle y vit deux Anges assis, l'un à la tête, & l'autre au pied du tombeau. Ils lui dirent : Pourquoi pleurez-vous ? Elle répondit : On a emporté mon Seigneur, & je ne sçais où on l'a mis. En même-tems, s'étant tournée, elle vit Jesus sous la forme d'un jardinier, qui lui demanda ce qu'elle cherchoit. Elle lui répondit : Seigneur, si c'est vous qui avez pris mon maître, dites-le moi, afin que je l'emporte. Jesus lui dit : Marie ; & aussitôt elle le reconnut, & se jetta à ses pieds, pour les baiser ; mais, Jesus lui dit : « Ne » me touchez point, car je ne » vais pas encore à mon pere ; » comme s'il eût voulu dire : » Vous aurez le tems de me » voir. Allez trouver mes fre» res, les Apôtres, & dites» leur que je vais monter à » mon Dieu & à leur Dieu, à » mon pere & à leur pere. » Ainsi, Marie Magdeleine eut le bonheur de voir la premiere de toutes le Sauveur après sa résurrection.

Elle revint donc à Jérusalem, & elle apprit aux Apôtres qu'elle avoit vu le Seigneur, qu'elle lui avoit parlé, & leur raconta ce qu'il lui avoit dit. Mais, les Apôtres ne la crurent pas d'abord, jusqu'à ce que cette nouvelle se confirma par quantité d'autres témoignages.

Voilà ce que l'Évangile nous dit de Marie Magdeleine, différente de Marie, sœur de Marthe, qu'on a aussi très-souvent appellée de ce nom, Car, l'histoire prétendue de Marie Magdeleine, que l'on dit avoir été écrite en Hébreu par Sainte Marcelle, servante de Sainte Marthe, regarde Marie, sœur de Marthe ; & d'ailleurs, c'est une piece absolument fabuleuse. Saint Modeste, Archevêque de Constantinople au septieme siecle, dit que Marie Magdeleine, de laquelle Jesus avoit chassé sept Démons, alla à

Ephese après la mort de la Sainte Vierge; qu'elle demeura toujours auprès de Saint Jean, tant qu'elle vécut; & qu'elle finit sa vie par le martyre. On en avoit alors les actes; mais, on ne les connoît plus aujourd'hui. Le Commentaire sur Saint Marc, attribué à Saint Jérôme, dit que Marie Magdeleine étoit veuve. Saint Grégoire de Tours, de même que Saint Modeste, dont nous venons de rapporter le témoignage, dit que son tombeau étoit à Ephese, & qu'il n'étoit pas encore ouvert. On y révéroit encore ses reliques en 745, lorsque Saint Villebaud y passa. Les Ménées des Grecs marquent qu'elle y mourut, & qu'elle y fut enterrée. L'empereur Léon le Sage, dont le regne commença en 886, fit rapporter ses reliques d'Ephese à Constantinople. Codin, qui parle de cette translation, l'entend de Marie, sœur de Lazare; mais, Cédrene l'entend de Marie Magdeleine.

MARIE, *Maria*, Μαρία, (*a*) femme Chrétienne, dont parle Saint Paul dans son Epître aux Romains, & dont il dit qu'elle a beaucoup travaillé pour la foi & pour l'Église de Rome. Elle étoit en cette ville au commencement de l'an 58. On ne sçait rien de certain ni sur ses actions, ni sur sa mort.

MARIENS, *Marienses*, (*b*) peuple de l'isle de Chypre, selon Diodore de Sicile. Leur roi Stasiœcus fut contraint de se soumettre à Ptolémée, roi d'Égypte, l'an 312 avant Jesus-Christ.

Il faut remarquer que c'est le texte Latin de Diodore de Sicile, qui porte *Marienses*; mais que le texte Grec, traduit littéralement, porteroit plutôt *Malienses*. Comme cet endroit est fort obscur, on ne sçauroit rendre les mots qu'à peu près.

MARIMUTH, *Marimuth*, Μαριμωθ, (*c*) fils d'Urie, fut un de ceux qui répudierent leurs femmes, qu'ils avoient épousées contre la disposition de la loi.

MARINE DES ANCIENS. *Voyez* Navigation & Vaisseau.

MARINIANA, *Mariniana*, (*d*) que l'on ne connoît que par les médailles qui attestent son Apothéose, fut mariée à Valérien. De ce mariage naquirent deux fils, qui furent tous deux Augustes, Valérien le jeune & Egnatius.

MARINUS [JULIUS], (*e*) *Julius Marinus*, ami inséparable de Tibere, qui l'avoit suivi à Rhodes, & qui ne le quittoit point à Caprées, fut mis à mort par l'ordre de ce Prince. Il est à remarquer que Séjan s'étoit servi de Julius Marinus pour perdre Curtius Atticus, illustre chevalier Romain, qui avoit

(*a*) Ad Roman. Epist. c. 16. v. 6.
(*b*) Diod. Sicul. p. 715.
(*c*) Esdr. L. I. c. 10. v. 36. L. II. c. 3. v. 3.

(*d*) Crév. Hist. des Emp. Tom. V. pag. 421.
(*e*) Crév. Hist. des Emp. Tom. I. pag. 575.

accompagné Tibere à Caprées. Ainsi, l'on ne fut pas fâché dans le public que son exemple tournât contre lui-même, & qu'il fût traité comme il avoit traité les autres.

MARIS, *Maris*, Μάρις, fleuve. *Voyez* Marus.

MARIS, *Maris*, Μάρις, (a) capitaine Troyen. Maris, voyant que son frere Atymnius étoit tombé sous les coups d'Antiloque, voulut venger sa mort. Il se jette donc sur Antiloque; & comme il étoit près de le percer de sa pique, Thrasymede lui porte un grand coup, qui donne dans la jointure du bras avec l'épaule, lui coupe les muscles & brise l'os. Maris tombe avec un grand bruit sur le rivage, & la lumiere fuit de ses yeux. Ainsi, ces deux freres, compagnons de Sarpédon, domptés par les deux fils de Nestor, descendirent ensemble dans l'éternelle nuit. Ils étoient tous deux excellens archers, & fils du célebre Amisodar, qui avoit nourri l'indomptable chimere, dont la force fut fatale à tant de peuples.

MARISSA, *Marissa*, Μάρισσα, ville. *Voyez* Marésa.

MARISSÉNIENS, *Marisseni*, Μαρισσηνοι, les habitans de Marissa.

MARISUS, *Marisus*, Μάρισος, fleuve. *Voyez* Marus.

MARITÆUS, *Maritæus*, un des surnoms qu'on avoit donnés à Jupiter.

MARIUS. *Voyez* Maria.

MARIUS. *Voyez* Marios.

MARIUS STATILIUS, (b) *Marius Statilius*, Officier Romain, qui vivoit du tems de la seconde guerre Punique, l'an de Rome 536, & 216 avant Jesus-Christ. Il fut envoyé un jour à la découverte, avec un escadron de Lucaniens. Cet Officier, s'étant avancé jusqu'aux portes du camp ennemi, ordonna à ses gens de rester là. Pour lui, il entra dedans avec deux cavaliers; & en ayant examiné la disposition avec beaucoup de soin & d'exactitude, il alla annoncer aux Consuls, qu'infailliblement les ennemis étoient en embuscade en quelque endroit peu éloigné; qu'ils avoient laissé des feux dans la partie de leur camp la plus voisine de celui des Romains; que leurs tentes étoient toutes ouvertes; que ce qu'ils avoient de plus précieux étoit exposé à la vue; qu'il avoit même vu de l'argent répandu çà & là, comme pour inviter l'ennemi à le ramasser. Ces raisons que Marius Statilius apportoit pour appaiser la cupidité des soldats, ne fit que l'allumer davantage. Ils se mirent tous à crier que si on ne leur donnoit pas le signal, ils se mettroient en marche, sans attendre qu'on le leur donnât. Mais, ils ne manquerent pas de conduc-

(a) Homer. Iliad. L. XVI. v. 317. & seq.

(b) Tit. Liv. L. XXII. c. 42, 43.

teurs. Cependant, ils ne se hâterent pas d'abord d'avancer, & ce fut un grand bonheur pour les Romains, car ils apprirent bientôt par des voies très-sûres, que toute l'armée ennemie etoit en embuscade derriere les montagnes voisines.

MARIUS BLOSIUS, *Marius Blosius*, (a) étoit Préteur des Campaniens, l'an de Rome 536, & 216 avant J. C. Un jour, Annibal lui envoya un courrier pour l'avertir que le lendemain il se rendroit lui-même à Capoue; & en effet il partit, comme il l'avoit dit, avec un petit nombre de soldats. Le Préteur, ayant assemblé les citoyens, leur ordonna d'aller au-devant d'Annibal, en grand nombre, avec leurs femmes & leurs enfans. Tout le monde y courut, non-seulement par obéissance, mais encore par curiosité, pour voir un Général qui s'étoit signalé par tant de victoires.

MARIUS ALFIUS, (b) *Marius Alfius*, étoit premier Magistrat des Campaniens, l'an de Rome 537, & 215 avant Jesus-Christ. Il fut tué cette même année dans un combat qui se donna pendant la nuit.

MARIUS [C.], *C. Marius*, Γ. Μάριος, (c) étoit, comme tout le monde le sçait, un soldat de fortune, né de parens très-pauvres & très-obscurs. Le lieu de sa naissance fut Arpinum, ou quelque village dépendant de cette ville. Il passe dans l'histoire pour Arpinate; & Cicéron, qui étoit de ce même lieu, se fait en plus d'un endroit grand honneur d'un tel compatriote, & vante la gloire de sa ville natale, qui a donné deux libérateurs à l'Empire, C. Marius & lui.

L'éducation de C. Marius répondit à la fortune de ses parens. Ils travailloient de leurs mains; & lui-même aussi pendant les premiers tems de sa jeunesse gagna sa vie en travaillant à la terre comme un homme de journée. Il est aisé de juger par-là qu'il ne fut pas instruit dans les lettres Grecques; & lorsque dans la suite établi dans Rome il fut à la source des belles connoissances, il affecta de mépriser ce qu'il ignoroit. Possédé de l'ambition de dominer, il trouvoit même ridicule d'étudier les sciences & les arts d'un peuple qui étoit actuellement soumis à une domination étrangere. Il auroit pourtant eu besoin, dit Plutarque, de sacrifier aux Graces & aux Muses Grecques; & s'il eût appris par l'étude de la philosophie & des beaux arts à adoucir la violence de son caractere, & à modérer

(a) Tit. Liv. L. XXIII. c. 7.

(b) Tit.-Liv. L. XXIII. c. 35.

(c) Plut. Tom. I. pag. 406, 407. & *seq.* Vellei. Paterc. L. II. c. 9. & *seq.* Tacit. Annal. L. I. c. 9. L. XII. c. 60. Hist. L. II. c. 38. de Morib. German. c. 37. Flor. L. III. c. 1. & *seq.* Valer. Maxi. L. IX. c. 2. Appian. pag. 383. & *seq.* Sallust. in Jugurth. c. 33. & *seq.* Cæs. de Bell. Gall. L. I. pag. 42. Hirt. Pans. de Bell. Afric. pag. 776. Roll. Hist. Anc. Tom. I. p. 315, 316. Tom. VI. pag. 391. Hist. Rom. Tom. V. pag. 347. & *suiv.*

ses passions, il n'auroit pas déshonoré les plus grands exploits militaires, & les plus importans services rendus à la patrie, par des cruautés & des barbaries qui font de son nom un objet d'horreur. Mais, dans les tems même les plus brillans & les plus glorieux de sa vie, on remarque toujours en lui, quelque chose d'agreste & de féroce. Il eut tout le bon & tout le mauvais d'une éducation rustique. Ses mœurs furent toujours grossieres; mais, il fut sobre, austere, endurci au travail & à la fatigue, méprisant les richesses & les plaisirs, uniquement avide de gloire. Pour ce qui est de la probité que Salluste lui attribue, il ne peut avoir mérité cet éloge que par le réglement de ses mœurs. Car, il ne connut jamais les loix de la droiture, de la franchise, de la reconnoissance, dès que sa fortune, ou l'exécution de ses projets, s'y trouverent intéressées. C'est un homme qui n'eut qu'une passion, l'envie de s'agrandir, mais qui ne se fit jamais un scrupule d'y tout sacrifier.

Ce fut cette ambition qui le tira de la charrue pour lui faire prendre la profession des armes, par laquelle il espéra pouvoir s'élever. Il eut le bonheur d'être formé par un grand maître. Il fit ses premieres campagnes au siege de Numance, sous P. Scipion l'Africain. Ce grand homme, qui s'appliquoit avec un extrême soin à connoître ses soldats, & qui avoit la vue perçante & le jugement sûr, démêla le jeune C. Marius entre tous les autres. Il remarqua qu'il se prêtoit plus volontiers qu'aucun à toutes les réformes qu'il faisoit dans son camp, & au rétablissement de la discipline. Il reconnut sa bravoure dans une occasion où C. Marius tua un ennemi sous ses yeux. En conséquence il se l'attacha par des louanges, par des récompenses d'honneurs; & l'on rapporte même qu'un jour que P. Scipion avoit soupé avec plusieurs Officiers, comme on vint à parler des Généraux, & que quelqu'un de la compagnie, soit pour lui faire sa cour, soit tout de bon & sincérement, lui eût demandé qui seroit celui qui pourroit le remplacer, P. Scipion, frappant doucement sur l'épaule de C. Marius, dit: *Ce sera peut-être celui-ci.* Si ce fait est vrai, il prouve assurément, comme l'observe Plutarque, une grande supériorité de génie, & dans celui qui tout jeune paroissoit déjà si grand, & dans celui qui sur de premiers commencemens jugeoit si bien de l'avenir. L'Historien ajoute que ce mot de P. Scipion fut recueilli par C. Marius comme un oracle, qui lui éleva le courage, & l'enhardit à entrer dans la route des honneurs.

Il fut d'abord Tribun des soldats; & Salluste remarque que lorsqu'il fut nommé par le peuple à cet emploi, ses actions seules solliciterent pour lui. Car,

il avoit paru bien plus dans les camps & dans les armées, que dans la place publique ; & la plupart de ceux qui lui donnoient leurs voix, ne le connoissoient pas de visage.

Il devint ensuite Tribun du peuple, l'an de Rome 633, non sans avoir précédemment essuyé un refus, au rapport de Valere Maxime, qui dit même qu'il avoit déjà eu le même affront dans la petite ville d'Arpinum, où il n'avoit pu s'élever à aucune charge municipale. Mais, rien n'étoit capable de le rebuter; & le sentiment intérieur de son mérite, joint à son ambition, le soutenoit contre les évenemens les plus capables de décourager. Il fut aidé, pour parvenir au Tribunat, du crédit d'un Métellus, à la maison duquel lui & ses peres étoient attachés depuis long-tems.

Salluste dit que dans toutes les charges inférieures, par lesquelles C. Marius passa, il se conduisit de maniere à se montrer digne des plus relevées. C'est ce qui se vérifie particuliérement dans son Tribunat, où il fit paroître une dignité, une fermeté, une hauteur au-dessus de son état présent, & de sa fortune. A peine ses grands exploits dans la suite, & ses prospérités éclatantes, purent-elles lui inspirer une plus noble fierté.

Il proposoit une loi, qui établissoit une nouvelle précaution pour prévenir la brigue dans les assemblées du peuple, & dans la maniere de donner les suffrages. Cette loi déplaisoit aux Sénateurs, dont elle sembloit diminuer le crédit, & le Consul Cotta fit ordonner par le Sénat que C. Marius seroit mandé pour rendre raison de sa conduite. Il vint, & parut devant cette auguste assemblée, non en subalterne qui se justifie devant ses supérieurs, mais en maître qui donne la loi; & il déclara au Consul, que si l'on ne retiroit le décret qui venoit d'être rendu, il le feroit mener en prison. On ne fut pas fort effrayé de cette menace, & Métellus commençant à opiner, prit parti pour le Consul. Alors, C. Marius ayant fait entrer son huissier, lui ordonna de saisir Métellus & de le mener lui-même en prison. Métellus implora le secours des autres Tribuns, mais inutilement. Le Sénat fut obligé de plier, & la loi passa. Cette action de vigueur fit grand honneur au Tribun, & le peuple le regarda comme un défenseur qui alloit en toute occasion prendre son parti contre le Sénat. On se trompoit; & bientôt on en eut la preuve.

Un de ses Collegues mit en avant une loi qui ordonnoit des distributions de bled aux citoyens. C. Marius s'éleva contre cette largesse, & tenant ferme jusqu'au bout, empêcha que la loi ne fût reçue & autorisée. Par cette conduite, il se fit également estimer des deux partis, comme ne cherchant à plaire ni aux uns ni aux autres, mais envi-

sageant uniquement le bien public.

Après le Tribunat, il demanda l'Édilité Curule. Mais, il falloit, comme dit Valere Maxime, qu'il ne pénétrât dans le Sénat qu'à force d'essuyer des refus. L'aventure est singuliere & unique. Il voit qu'il va manquer l'Édilité Curule. Il y renonce par nécessité. Mais, le même jour, on nommoit les Édiles Plébeiens. Il se présente pour cette seconde charge inférieure à l'autre, & est encore refusé. Ainsi, seul de tous les Romains, il éprouva deux refus en un même jour. Il n'en rabattit rien néanmoins ni de sa fierté ni de ses espérances, & peu de tems après il se mit sur les rangs pour la Préture.

Il ne fut pas refusé, mais il ne s'en fallut pas de beaucoup; car, de six Préteurs que l'on élisoit, il ne fut nommé que le dernier, & même avec grande peine, & aussitôt après il fut accusé de brigue. Il soutint les risques du jugement avec sa hauteur accoutumée. Les accusateurs ayant demandé qu'Hérennius fût entendu comme témoin, celui-ci prétendit devoir en être dispensé, attendu que C. Marius & les parens de C. Marius étoient ses cliens. Il étoit de l'intérêt de l'accusé de laisser passer ainsi doucement la chose. C'étoit un témoin dont il étoit débarrassé. Mais, c'est à quoi sa fierté ne put se résoudre. Il se leva, & déclara qu'il n'étoit plus client de personne, du moment qu'il avoit possédé une Magistrature; ce qui pourtant, selon le témoignage de Plutarque, n'étoit pas exactement vrai, car il n'y avoit que les Magistratures Curules qui affranchissent les cliens de la dépendance de leurs patrons. Or, C. Marius n'avoit point encore eu le droit de la chaise Curule. Quoi qu'il en soit, l'affaire prenoit d'abord un fort mauvais train pour lui. Enfin néanmoins, les suffrages des Juges ayant été mi-partis, il échappa ainsi la condamnation, & demeura en possession de la Préture.

Il l'exerça l'an de Rome 637 avec une médiocre réputation. L'année suivante, il fut envoyé dans l'Espagne ultérieure, où il donna la chasse à quelques troupes de brigans.

De retour à Rome, n'ayant ni richesses, ni éloquence, il manquoit des deux avantages qui attiroient alors le plus de considération. Cependant, les vertus des vieux tems, que l'on voyoit briller en lui, une ame hautaine, un courage insurmontable au travail, une simplicité parfaite dans sa façon de vivre, en un mot ses mœurs austeres ne laisserent pas de le mettre en honneur. Il se maria alors, & fit une belle alliance, ayant épousé Julie, qui fut tante de Jules César; & c'est-là le premier engagement qui jetta Jules César dans la faction populaire.

Plutarque place ici un trait remarquable du courage de C.

Marius contre la douleur. Il avoit des varices qui lui défiguroient les jambes ; il résolut de se les faire couper. Il donna donc une de ses jambes au chirurgien, sans vouloir être lié, & souffrit l'opération sans faire aucun mouvement, sans pousser le moindre cri, d'un visage tranquille & dans un profond silence. La douleur étoit pourtant cruelle, & il ne voulut pas permettre au chirurgien de travailler sur son autre jambe, disant que la réforme ne valoit pas le mal qu'on lui faisoit. Ainsi, dit Cicéron, il supporta la douleur en homme de courage ; mais, il crut qu'il convenoit à la condition humaine de ne point souffrir de gaieté de cœur une douleur non nécessaire.

C. Marius avoit passé cinq ans depuis sa Préture, sans faire de nouveaux pas vers la fortune. Il s'agissoit pour lui de parvenir au Consulat. Mais, la Noblesse en fermoit l'entrée aux hommes nouveaux. Elle leur permettoit de partager quelquefois avec eux les autres charges ; mais, elle se réservoit cette dignité suprême, qu'elle auroit cru souillée, si elle étoit tombée entre les mains d'un homme sans naissance. Q. Cécilius Métellus fournit contre son intention à C. Marius, le moyen de forcer cette barriere, en le faisant son Lieutenant général dans l'armée de Numidie. C'étoit le mettre dans son élément ; & il se conduisit dans cet emploi de la maniere la plus propre à mériter une estime & une admiration universelles. Il n'y avoit ni travail, ni danger si grand, qui fût capable de l'effrayer ; aucune fonction utile, si basse & si petite qu'elle fût, qu'il dédaignât. Il l'emportoit sur ceux de son rang pour la prudence & la supériorité des vues, & le disputoit au dernier des soldats pour la simplicité dans le boire & dans le manger, & pour la patience dans les fatigues ; & par-là il s'en faisoit extrêmement aimer. » Car, dit Plutarque, » rien ne console tant ceux qui » sont obligés à un travail pénible, que de voir qu'on le » partage volontairement avec » eux. C'est en quelque façon » en ôter la nécessité & la contrainte. Aussi le plus agréable » de tous les spectacles pour les » soldats Romains, c'est un Général mangeant avec eux du » pain bis, couché sur des » feuillées, & mettant la main » à l'œuvre pour creuser un » fossé, ou dresser une palissade. » Ils n'estiment pas autant les » Commandans qui leur font » part de la gloire & des richesses, que ceux qui ne » craignent point de prendre » part avec eux aux fatigues ; » & c'est une voie plus sûre » pour gagner leur affection, » de partager leur travail, que » de leur permettre de ne rien » faire. » Telle étoit la conduite de C. Marius ; & cette route pour parvenir au Consulat, eût été assurément bien louable, s'il n'y eût pas joint les sourdes

menées, les mauvaises pratiques, & enfin l'inimitié déclarée contre un Général, plein de mérite & de vertus, & à qui il avoit obligation.

Il est vrai que Q. Cécilius Mételluss lui donna quelque sujet de plainte. Ce Général avoit d'excellentes qualités; mais, il étoit fier, hautain, méprisant, défaut assez ordinaire à la Noblesse.

Lors donc que C. Marius lui demanda son congé, & la permission d'aller à Rome demander le Consulat, Q. Cécilius Métellus parut étonné de cette proposition, comme d'une chose extraordinaire, & l'avertit en ami de ne pas s'embarquer dans une entreprise si étrange, & de ne pas former des desseins au-dessus de son état. Il lui dit qu'il ne convenoit pas à tous d'aspirer aux premieres places; qu'il devoit être assez content de sa fortune; enfin qu'il étoit de sa sagesse, de ne pas faire au peuple une demande qui lui attireroit la honte d'un juste refus; qu'au reste il lui accorderoit son congé, dès que les affaires publiques le permettroient. Comme il se vit extrêmement pressé par la même demande, que C. Marius réitéra par la suite, il lui répondit avec insulte, qu'il ne devoit pas tant se hâter de partir pour Rome; qu'il seroit assez tems pour lui de demander le Consulat, lorsque son fils le demanderoit. Ce jeune Métellus, qui servoit alors sous son pere, n'avoit que vingt ans; & l'on ne pouvoit être Consul qu'à quarante-trois.

Un mépris si marqué ne servit qu'à augmenter encore le vif désir qu'avoit C. Marius de devenir Consul, & à l'aigrir contre son Général. Il n'écouta plus que sa colere & son ambition, mauvais & dangereux conseillers. Il songea uniquement à gagner les soldats dans les quartiers d'hiver où il commandoit, en se relâchant de la sévérité de la discipline, & les traitant avec plus d'indulgence. D'ailleurs, comme il y avoit à Utique un grand nombre de négocians Romains, il ne cessoit de décrier dans leur esprit Q. Cécilius Métellus, comme un homme qui avoit plus de faste que de mérite, qui étoit d'un orgueil insupportable, qui traînoit exprès la guerre en longueur, pour avoir le plaisir de commander plus long-tems. Que pour lui, avec la moitié des troupes qu'avoit Q. Cécilius Métellus, il se faisoit fort de prendre Jugurtha dans peu de jours, & de le mener à Rome pieds & poings liés. Ces discours faisoient d'autant plus d'impression sur l'esprit de ces marchands, qu'ils s'ennuyoient fort d'une guerre qui ruinoit leur commerce. Ainsi, tous, soldats & négocians, dans l'espérance de voir finir la guerre sous un autre Général, écrivant à leurs amis de Rome, ils leur faisoient de grandes plaintes de Q. Cécilius Métellus, & relevoient fort le mérite de C. Marius.

Un caractere factieux s'aide de tout. C. Marius mit même dans ses intérêts un Prince Numide, nommé Gauda, petit-fils de Masinissa par Manastabal. Il lui présenta pour point de vue le royaume de Numidie, qui ne pouvoit manquer de lui appartenir, dès que Jugurtha seroit pris ou tué. L'esprit de ce Prince étoit baissé par de grandes & continuelles maladies. D'ailleurs, il étoit mécontent de Q. Cécilius Métellus, qui l'avoit refusé sur plusieurs prétentions chimériques & ridicules. Ainsi, Gauda se laissa aisément persuader par C. Marius, & se mit au rang de ceux qui sollicitoient pour lui le Consulat.

Cependant, C. Marius poursuivoit son congé avec beaucoup d'instance; & Q. Cécilius Métellus y apportoit toujours de nouveaux délais. Enfin, comme il n'y avoit plus que douze jours jusqu'à l'élection des Consuls, il le laissa partir. C. Marius fit une diligence inouie; car, en deux jours & une nuit, il arriva du camp à Utique, qui étoit sur la mer. Là il fit un sacrifice avant que de s'embarquer; & l'on dit que le devin l'assura que le Dieu lui promettoit non-seulement de très-grandes prospérités, mais des prospérités au-dessus de toutes ses espérances. Fier de ces magnifiques promesses, il s'embarqua, & eut le vent si favorable, qu'en quatre jours il traversa la mer & arriva à Rome.

Il fut reçu par le peuple avec de grandes démonstrations d'estime & d'affection. Tout ce qu'on y avoit écrit d'Afrique, avoit fait beaucoup d'impression sur les esprits. La haute naissance de Q. Cécilius Métellus, qui auparavant attiroit le respect, ne servoit plus qu'à exciter contre lui l'envie; & au contraire, l'obscurité de l'extraction de C. Marius lui étoit favorable auprès du peuple, qui se croyoit méprisé lui-même par le mépris que l'on faisoit de cet homme nouveau, comme l'appelloient les Nobles. Les Tribuns, de leur côté, travailloient sans cesse à soulever la populace, & ne haranguoient jamais sans combler C. Marius de louanges, & accabler Q. Cécilius Métellus de reproches. Au reste, ce n'étoit point par les bonnes ou mauvaises qualités de l'un ou de l'autre que l'on se décidoit. La cabale, l'esprit de parti, voilà ce qui gouvernoit toute cette affaire.

Le crédit des Nobles étoit fort tombé, depuis que plusieurs d'entre eux avoient été condamnés pour crime de péculat & de concussion, & le pouvoir du peuple beaucoup augmenté. Il y parut bien dans l'élection des Consuls. Le peuple se déclara ouvertement pour C. Marius; & l'on vit, ce qui n'étoit arrivé depuis long-tems, un homme nouveau nommé à cette charge. On lui donna pour collegue L. Cassius Longinus. On ne s'en tint pas là; sur la réqui-

ction d'un Tribun, le commandement de l'armée de Numidie, qui avoit été continué par le Sénat à Q. Cécilius Métellus, fut déféré par le peuple à C. Marius.

Voilà donc le nouveau Consul satisfait & triomphant; mais, il n'a acquis toute cette grandeur qu'aux dépens de la probité & de la reconnoissance. Peut-être sera-t-on bien aise de trouver ici le jugement que Cicéron porte d'une telle conduite. Il met d'abord sous les yeux en abrégé, les intrigues & les artifices dont C. Marius se servit pour décrier Q. Cécilius Métellus; puis il ajoute : » Il » fut enfin nommé Consul; mais, » il s'écarta des loix de l'hon- » neur & de la justice, en ca- » lomniant un excellent & il- » lustre citoyen, qui l'avoit fait » son Lieutenant général. Pou- » vons-nous, dit-il, après cela » le regarder comme un homme » de bien? Convient-il donc à » l'homme de bien de mentir » pour son intérêt, de calom- » nier, de tromper, d'enlever » aux autres ce qui leur appar- » tient? Rien moins assurément. » Y a-t-il au monde aucun » avantage, si désirable qu'il » puisse paroître, auquel il soit » permis de sacrifier le titre & » la gloire d'honnête homme? » Cette utilité prétendue par » où compensera-t-elle la perte » qu'elle vous cause en vous » ôtant la justice & la probité? » Ne vous métamorphosez- » vous pas vous-même en bête, » lorsque sous la figure humaine » vous cachez toute l'avidité & » toute la violence d'une bête » féroce? « Le Casuiste le plus sévere s'exprimeroit-il d'une façon plus énergique?

C. Marius se mit bientôt à préparer avec un soin extrême, tout ce qui lui étoit nécessaire pour la guerre dont il étoit chargé. Il levoit les recrues pour les légions; il demandoit des troupes auxiliaires aux alliés, aux peuples, aux Rois. Il invitoit les plus braves d'entre les Latins; il engageoit même par ses instances ceux qui avoient fait leur tems, & reçu leur congé, à le suivre dans cette expédition. C'étoit un empressement général à donner son nom pour aller servir sous lui. On tenoit la victoire assurée, & le soldat ne doutoit pas qu'il ne dût revenir chargé de butin. Ce zele si marqué du peuple pour C. Marius mortifioit beaucoup la Noblesse. De son côté, il la bravoit avec fierté, ne manquoit point d'occasion de l'attaquer & de la décrier ouvertement, & se vantoit à tout propos que le Consulat étoit une dépouille qu'il avoit remportée sur la mollesse & l'indignité des Nobles. On peut juger de la véhémence de ses harangues devant le peuple, par celle que Salluste nous a conservée, ou peut-être lui a prêtée.

Souvent en parlant des autres Généraux qui avoient été battus en Afrique, comme un L. Calpurnius Bestia & un Sp.

Posthumius Albinus, il lui échappoit de dire qu'ils descendoient véritablement de maisons illustres, mais que c'étoient des lâches & des ignorans, qui s'étoient attiré leurs malheurs par leur incapacité & leur peu de courage. Après quoi, poussant l'orgueil jusqu'à l'excès de la démence, il demandoit à ceux qui l'écoutoient, s'ils ne pensoient pas que les ancêtres de ces deux hommes auroient bien mieux aimé laisser des descendans qui lui ressemblassent, que de laisser ces malheureux, puisque ce n'étoit pas même par la noblesse que ces grands hommes s'étoient illustrés, mais par leurs vertus & par leurs grands exploits, aussi glorieux pour eux, qu'utiles à la République.

Cependant, il se mit en état de répondre par des effets aux promesses qu'il avoit faites. Il embarqua en toute diligence, les provisions, les armes, la caisse militaire, & les autres choses nécessaires pour l'armée. Il fit partir en même-tems A. Manlius, l'un de ses Lieutenans généraux. Pour lui cependant, il se hâta d'achever les levées, sans s'astreindre à la pratique ancienne, qui n'admettoit à la milice que les citoyens qui avoient quelque bien, afin que la République eût dans leurs possessions comme un gage de la fidélité & du zele de ses soldats. C. Marius reçut indifféremment tous ceux qui se présenterent, même les plus pauvres, & ceux qui n'avoient rien absolument. Cette lie de la multitude lui fut toujours infiniment attachée; & ambitieux comme il étoit, il comptoit en tirer un grand secours pour se faire dans Rome un parti considérable. Il se mit donc en mer, avec des troupes beaucoup plus nombreuses qu'il n'avoit eu ordre de lever, & il arriva en peu de jours à Utique. P. Rutilius, Lieutenant général, lui remit le commandement de l'armée. Car, Q. Cécilius Métellus avoit pris soin d'éviter la rencontre d'un successeur, dont la vue seule auroit été pour lui un cruel désagrément.

C. Marius, après avoir rendu completes les légions & les troupes auxiliaires, mena son armée dans un païs abondant; & tout le butin qui s'y fit, il le distribua aux soldats. Il attaqua & prit des villes & des châteaux de peu de défense, & donna en différens lieux quelques combats, la plupart assez légers. Par ce moyen, le soldat nouvellement levé s'accoutume à tenir ferme dans l'occasion. Il voit que les fuyards sont ou pris, ou tués; que le plus brave a le moins à craindre; que les armes sont la source de la gloire & des richesses, l'appui de la patrie, de la liberté, & de tout ce que l'on a de plus cher au monde. Ainsi, en peu de tems, il n'y eut plus de différence entre les vieilles & les nouvelles troupes.

C. Marius, après avoir ainsi aguerri ses soldats, & remporté divers avantages sur les ennemis,

mis, se voyant en état de former quelque grande entreprise, résolut d'aller surprendre Capsa. C'étoit une place importante, située avantageusement & fortifiée de bonnes murailles, défendue par un peuple nombreux, & munie de toutes sortes de provisions. L'horreur des lieux où elle étoit située, en rendoit la conquête encore plus difficile. Hors les environs de la ville même, tout le païs étoit désert, inculte, aride & infecté de serpens très-venimeux. Cette situation sembloit rendre l'accès de Capsa impratiquable aux ennemis. Mais, C. Marius pensa avec raison, que ce seroit précisément ce qui ôteroit aux habitans toute prévoyance en leur ôtant toute crainte. Il eut donc grande attention à cacher son dessein; & du reste il prit ses mesures avec beaucoup de prudence. Il commença par enlever dans les campagnes tout le bétail qu'il donna en garde à la cavalerie auxiliaire, avec ordre de la faire toujours avancer avec les troupes. Chaque jour on distribuoit un certain nombre de pieces de ce bétail dans l'armée; & du cuir des animaux qu'on avoit tués, C. Marius en faisoit faire des outres. Le sixieme jour on arriva au fleuve Tana, près duquel fut dressé un camp, où on laissa tous le bagage, & l'on ne mit sur les bêtes de somme que les outres remplis d'eau. Chaque soldat aussi eut ordre de s'en charger. En cet état on part environ au coucher du soleil. On marche toute la nuit, & le jour on s'arrête. La troisieme nuit, on arrive avant l'aurore à un lieu tout coupé de vallons & de petites hauteurs, qui n'étoit éloigné de Capsa que de deux milles. C. Marius fit tenir ses troupes le plus cachées qu'il se pouvoit entre ces petites éminences; & à la pointe du jour, plusieurs Numides, qui ne soupçonnoient aucun danger, étant déjà sortis de la ville, il ordonne tout d'un coup à sa cavalerie, & à ceux des gens de pied qui étoient les plus légers à la course, de s'avancer promptement vers Capsa, & de se saisir des portes. Les Habitans se rendirent aussitôt, soit par l'étonnement & la terreur où cette attaque inopinée les avoit jettés, soit parce qu'ils voyoient plusieurs d'entre eux surpris hors des murs, & déjà tombés entre les mains des ennemis. La ville fut brûlée. Tout ce qu'il y avoit de Numides en âge de porter les armes, fut tué, le reste vendu, le butin partagé entre les soldats. Cette rigueur, dit Salluste, étoit contraire aux loix de la guerre.

Un succès si extraordinaire fit beaucoup d'honneur à C. Marius, & augmenta fort sa réputation. Ses entreprises les moins prudentes ne laissoient pas de tourner à sa gloire, parce qu'elles passoient pour un effet de son courage. Les soldats, charmés de la douceur avec laquelle ils étoient gouvernés, & d'ailleurs enrichis de butin,

élevoient leur Général jusqu'au ciel. Les Numides le redoutoient, comme s'il y eût eu en lui quelque chose au-dessus de l'homme. Enfin, tant alliés qu'ennemis, tous croyoient que les Dieux le guidoient & l'inspiroient dans toutes ses entreprises.

Après cet heureux évenement, il s'avança vers d'autres places; il en força quelques-unes, il en brûla plusieurs autres, que le désastre de Capsa avoit fait désérter; & mettant tout à feu & à sang, il remplit le païs ennemi de désolation & d'horreur. Ces conquêtes couterent fort peu de monde aux Romains.

Il forma une entreprise dont l'exécution étoit d'une extrême difficulté. Non loin de la riviere de Mulucha, qui séparoit les Royaumes de Jugurtha & de Bocchus, au milieu d'une vaste plaine s'élevoit une montagne ou plutôt une roche d'un assez long circuit, d'une hauteur prodigieuse, sur le sommet de laquelle étoit un château de grandeur médiocre, qui n'avoit qu'une seule avenue fort étroite, tout le reste n'étant que précipices, aussi escarpés, que si ce n'eût pas été la nature, mais l'industrie des hommes qui les eût taillés à plomb. La garnison ne manquoit de rien; elle avoit des vivres en abondance, & une fontaine d'eau vive dans le roc. C'étoit dans ce château que Jugurtha avoit placé son trésor. C. Marius avoit grande envie de s'en rendre maître. Il étoit fort difficile d'en faire les approches, d'y remuer la terre, & de s'y servir de machines. Quand on avoit tant fait que d'avancer les machines avec grande peine, ou avec grand péril, les assiégés ou les écrasoient à coups de pierre, ou y mettoient le feu, & les réduisoient en cendres. Les soldats ne pouvoient se tenir fermes dans le travail à cause de l'inégalité du terrein. Les plus braves y demeuroient ou morts, ou blessés, & les autres perdoient courage.

C. Marius, après avoir consumé plusieurs jours inutilement, & sans que le travail avançât, se trouva fort embarrassé, & ne sçavoit quel parti prendre. Cependant, le bonheur singulier qui l'avoit accompagné dans toutes ses entreprises, le soutenoit. Il l'éprouva encore ici. Un soldat Ligurien, en cherchant des limaçons qu'il apperçut dans des fentes de rocher, arriva presque insensiblement jusqu'au haut de la montagne. La curiosité naturelle à l'homme le porta à s'avancer encore davantage; & s'attachant tantôt aux branches d'un chêne, qui se trouva là heureusement, tantôt aux rochers qui lui donnoient le plus de prise, il parvint jusqu'à la plate-forme de la forteresse, & vit que ce lieu étoit entiérement abandonné, tous les Numides s'étant tournés du côté que les assiégeans attaquoient. Le Ligurien descendit promptement, & vint rendre compte à C. Marius de ce qu'il avoit vu. Le Consul,

s'étant assuré de la vérité de ce rapport, par d'autres soldats que le Ligurien conduisit au même endroit, songea à profiter d'une si heureuse découverte, & il en vint à bout.

L. Sylla arriva en ce tems-là dans le camp avec une nombreuse cavalerie. C'étoit pour la lever dans le Latium & chez les alliés d'Italie, que C. Marius l'avoit laissé à Rome. Ils furent quelque tems amis. Mais, la bonne intelligence ne pouvoit pas durer long-tems entre deux ambitieux. Nous verrons bientôt y succéder une inimitié déclarée.

Jugurtha cependant, faisant réflexion sur la perte qu'il avoit faite de ses meilleures places & de la plus grande partie de ses trésors, sentit plus que jamais, qu'il étoit hors d'état de soutenir la guerre, & qu'il falloit absolument vaincre en bataille rangée, ou se voir enlever piece à piece tout son royaume. Mais, Bocchus, sans le secours duquel il ne pouvoit rien, avoit peine à prendre ce parti. Pour l'y faire entrer, il employa ses artifices ordinaires, en corrompant à force d'argent ceux qui avoient le plus de pouvoir sur l'esprit du Roi de Mauritanie. De son côté, il promit à ce Prince la troisieme partie de la Numidie, si l'on venoit à bout de chasser les Romains de l'Afrique, ou si la paix se faisoit sans qu'il lui en coutât rien de ses États. Ces offres le déterminerent.

Il vint joindre Jugurtha avec des troupes nombreuses, & dans le tems que C. Marius s'y attendoit le moins, & qu'il étoit en marche pour se retirer dans ses quartiers d'hiver, ils lui tombent l'un & l'autre sur les bras presque à la derniere heure du jour, ils choisirent exprès ce tems, parce que les ténebres de la nuit pouvoient beaucoup embarrasser les ennemis, à qui le païs étoit inconnu ; au lieu que pour eux, victorieux ou vaincus, la nuit leur étoit favorable. La surprise causa d'abord quelque trouble parmi les Romains, qui n'eurent pas le tems de se former en ordre de bataille, ni de prendre leurs rangs à l'ordinaire, l'infanterie se trouvant pêle-mêle au milieu des chevaux. Ils perdirent beaucoup de monde dans cette premiere attaque, quelque valeur qu'ils fissent paroître ? Ils étoient pressés de tous côtés par les Numides, dont le nombre surpassoit le leur de beaucoup. Néanmoins, les vieux soldats, instruits par une longue expérience, & les nouveaux par l'exemple des Anciens, formant différens pelotons, selon que le hazard les rassembloit, se rangeoient en rond, se tenoient serrés & couverts, & faisant front de tous côtés, soutenoient avec un courage intrépide l'attaque des Barbares.

C. Marius, dans une action si vive, & si capable de déconcerter les Généraux les plus expérimentés, conserva toujours son sang froid. Avec la compa-

gnie de cavalerie qui ne quittoit jamais sa personne, & qu'il avoit composée, non de ceux avec qui il avoit le plus de liaison, mais des plus braves; il soutenoit les siens, il se mêloit à tout moment dans le gros des ennemis, & ne pouvant faire entendre sa voix pour donner les ordres nécessaires, il tâchoit de se faire entendre par des signes de la main.

Le jour étoit déjà fini, sans que les barbares cessassent de combattre; au contraire, comptant que la nuit leur donnoit un grand avantage sur les ennemis, ils redoubloient de plus en plus leur ardeur. C. Marius, occupé du soin d'assurer une retraite à son armée, s'empare de deux collines assez proches l'une de l'autre, y retire peu à peu ses troupes, & s'y fortifie. Les deux Rois alors, par la difficulté de le suivre sur cette hauteur, mirent fin au combat. Ils n'éloignent pourtant pas leurs armées, mais les font demeurer au pied des collines, que leur multitude les mettoit à portée d'environner.

Les barbares, énivrés en quelque sorte de leur prospérité, & du succès qu'ils avoient eu dans le combat, passerent une bonne partie de la nuit dans la joie & dans les danses, jettant de grands cris selon leur coutume. C. Marius, observant attentivement ce qui se passoit chez les ennemis, donne ordre à son armée de garder un profond silence, & supprime, pour cet effet, les différens signaux que donnoient ordinairement les trompettes pour les veilles de la nuit. Mais, dès que le jour approche, il ordonne que les trompettes sonnent tous ensemble la charge, & que les troupes sortent des retranchemens en poussant de grands cris de tous côtés. Les Maures & les Gétules, fatigués des mouvemens de la nuit, commençoient à peine à s'endormir. Réveillés donc en sursaut par ce bruit effrayant, ils ne pouvoient ni prendre leurs armes, ni se sauver par la fuite, ni se déterminer à aucun parti salutaire. Se voyant pressés par l'ennemi, sans que personne les encourageât & les fortifiât, le tumulte, la surprise, la crainte les avoient comme étourdis, & mis hors d'eux-mêmes. Leur déroute fut entiere. Ils abandonnerent la plupart de leurs drapeaux & de leurs armes, & l'on en fit un plus grand carnage dans ce combat, qu'on n'avoit fait dans tous les autres, parce que le sommeil & la peur leur ôtoient le moyen de se sauver.

C. Marius, après cette victoire, continua sa marche pour aller prendre ses quartiers d'hiver dans les villes maritimes. Le grand avantage, qu'il venoit de remporter, ne l'avoit rendu ni moins circonspect, ni plus présomptueux. La marche se fit comme si l'on eût eu l'ennemi en présence. Après avoir donné aux Officiers tous les ordres nécessaires, il ne laissoit pas

d'agir avec autant de soin que s'il n'avoit eu personne pour le seconder. On le voyoit partout, il distribuoit les louanges & les réprimandes, selon le mérite de chacun. Sa vigilance n'étoit pas moindre dans le camp, que dans la marche. Il faisoit la ronde lui-même, non par aucune défiance qu'il eût que ses ordres ne fussent pas exécutés, mais pour faire aimer le travail aux soldats, en leur montrant que leur Général le partageoit avec eux. En effet, C. Marius, pendant toute cette guerre, maintint plutôt la discipline par l'honneur & l'émulation, que par les châtimens & la sévérité, & cette voie lui réussit. La République ne fut pas moins bien servie sous son commandement doux & indulgent, que s'il avoit conduit ses soldats avec rigueur.

Après quatre jours de marche, les Romains se trouverent près de Cirte. Là Jugurtha & Bocchus vinrent les attaquer de nouveau, ayant pris leurs mesures pour fondre sur eux par quatre endroits différens en même-tems. Mais, C. Marius étoit en garde contre toutes les surprises, & les Numides & les Maures furent entiérement défaits. L. Sylla se distingua dans cette bataille. Jugurtha y fit des merveilles; & même ayant tué de sa main un ennemi, il alla montrer son épée ensanglantée à un corps considérable d'infanterie Romaine, leur criant qu'ils combattroient en vain; qu'il venoit de tuer C. Marius. Peu s'en fallut que ce mensonge ne jettât la terreur & le désordre parmi les Romains. Mais, L. Sylla & C. Marius lui-même étant venus les ranimer, Jugurtha après avoir épuisé toutes les ressources de son adresse & de son courage, après s'être opiniâtré à combattre jusqu'à demeurer presque seul, eut bien de la peine à se sauver.

Cette seconde défaite découragea Bocchus, & le fit penser à séparer ses intérêts de ceux de Jugurtha. Il fit donc sçavoir à C. Marius qu'il vouloit s'accommoder, & le pria de lui envoyer quelqu'un avec qui il pût entrer en conférence. L. Sylla fut chargé de cette commission. Jugurtha étant venu à la conférence sans armes & avec peu d'escorte, des gens placés en embuscade tuerent tous ceux qui l'accompagnoient, le chargerent de chaînes, & le remirent en cet état entre les mains de L. Sylla, qui le conduisit aussitôt à C. Marius.

Ainsi fut terminée la guerre d'une façon dont L. Sylla eut tout l'honneur, si cependant il y a de l'honneur à vaincre par la perfidie d'un autre. Quoi qu'il en soit, C. Marius, par un juste retour, de même qu'il avoit privé Q. Cécilius Métellus de la gloire d'achever la victoire, fut lui-même frustré de la gloire du dernier acte, qui en étoit la consommation.

L'aventure lui fut d'autant plus sensible, que L. Sylla en triompha hautement, & sans

garder aucunes mesures. Il se conduisit en cette occasion, dit Plutarque, en jeune homme immodérément avide de gloire, dont il commençoit tout récemment à goûter les douceurs. Au lieu d'attribuer à son Général l'honneur de cet évenement, comme son devoir l'y obligeoit, il s'en réserva la plus grande partie, & fit faire un anneau qu'il portoit toujours, & dont il se servoit pour cachet, où il étoit représenté, recevant Jugurtha des mains de Bocchus. C. Marius, piqué jusqu'au vif de cette espece d'insulte, ne la lui pardonna jamais; & ce furent là l'origine & la semence de cette haine implacable qui éclata depuis entre ces deux Romains, & qui coûta tant de sang à la République.

C. Marius étoit encore en Afrique, lorsqu'il apprit qu'il avoit été créé Consul pour la seconde fois. Le péril extrême de l'Italie, qui craignoit une invasion de la part des Cimbres, après la sanglante défaite de Q. Servilius Cépion & de Cn. Mallius dans la Gaule, avoit forcé de passer par dessus toutes les regles & tous les intérêts de parti, pour remettre en place au bout de trois ans un homme qui avoit eu tant de peine à parvenir une premiere fois au Consulat, mais qui alors étoit regardé comme la seule ressource de l'Empire. Il revint donc promptement en Italie, & entra en triomphe dans la ville le même jour qu'il entroit en charge, c'est-à-dire, le premier Janvier, faisant voir aux Romains un spectacle qu'ils avoient de la peine à croire même en le voyant, Jugurtha captif & chargé de chaînes. C. Marius, soit distraction, soit hauteur, entra dans le Sénat, après la cérémonie, avec sa robe triomphale, ce qui étoit sans exemple. Il s'apperçut que toute la compagnie étoit surprise & choquée de cette nouvauté. Il sortit de la salle dans le moment même, & revint avec l'habit ordinaire, c'est-à-dire, la robe bordée de pourpre. Il portoit néanmoins encore alors une simple bague de fer. Ce ne fut qu'à son troisieme Consulat qu'il prit l'anneau d'or.

Il géra son second Consulat, l'an de Rome 648, & 104 avant Jesus-Christ; & il eut pour collegue C. Flavius Fimbria. Si les Cimbres avoient exécuté sur le champ leur résolution de marcher contre Rome, tout étoit à craindre. Mais, sans qu'on en sçache la raison, ils tournerent le dos à l'Italie; & après avoir ravagé tout le païs, depuis le Rhône jusqu'aux Pyrénées, ils passerent en Espagne. Ainsi, les Romains eurent le tems de se remettre de leur frayeur, & C. Marius eut celui d'exercer & de former ses soldats, de les endurcir au travail, de leur élever & fortifier le courage, & sur tout de se faire connoître à eux, & de les accoutumer à sa discipline. Car, au lieu de cette douceur & de

cette indulgence que Salluste lui attribue à l'égard des troupes de Numidie, comme nous l'avons vu, Plutarque le peint ici comme très-févere par rapport à celles qu'il commandoit actuellement. Ses manieres rudes & farouches, dit-il, qu'ils ne pouvoient supporter d'abord, & son austérité inflexible dans les punitions, dès qu'ils furent accoutumés à la regle & à l'obéissance, leur parurent non-seulement justes, mais salutaires. Ils se familiariserent avec ce qu'il avoit de terrible, l'âpreté de sa colere, la rudesse étonnante de sa voix, la fierté de son regard, l'air farouche de son visage; & ils conçurent que tout cela devoit inspirer de la terreur, non à eux, mais aux ennemis.

Une action de justice & d'équité lui concilia beaucoup les esprits. Son neveu C. Lusius, qui servoit sous lui en qualité de Tribun des soldats, Officier de mœurs corrompues, ayant employé à différentes reprises de vives sollicitations pour porter au crime un soldat qui étoit soumis à son commandement, & le trouvant toujours inflexible, eut enfin recours à la violence. Le soldat, aimant mieux s'exposer au danger de périr, que de consentir à une telle infamie, perça C. Lusius de son épée. Il fut cité devant C. Marius comme digne de mort, pour avoir tué son Officier. Lorsque ce Général eut appris ce qui s'étoit passé, de la bouche même du soldat, car personne n'avoit osé prendre sa défense, & qu'il se fut assuré par la déposition des témoins, que C. Lusius avoit essayé plusieurs fois de séduire le jeune homme, il fit apporter une de ces couronnes destinées à récompenser les actions les plus glorieuses, & en couronna lui-même le soldat, l'exhortant à conserver toujours les mêmes sentimens de probité & d'honneur. Il faut se souvenir que ce sont des payens qui parlent & agissent ainsi.

Cette année ne fut pourtant pas tout à fait oisive pour les Romains, par rapport aux expéditions militaires. Mais, les monumens qui nous restent, nous donnent si peu de détail, que ce que nous sçavons, c'est que L. Sylla, alors Lieutenant Général de C. Marius, battit les Tectosages, peuples voisins de la Garonne.

On croit devoir rapporter à cette même année, ou à l'année suivante, le nouveau canal du Rhône creusé par C. Marius, quoique Plutarque n'en parle que sous son quatrieme Consulat. Un Ouvrage tel que celui-là convient au loisir que lui laisserent d'abord les barbares. Comme il tiroit de la mer par le Rhône ses principales provisions, il remarqua que l'entrée de ce fleuve étoit difficile, parce que les embouchures s'étoient remplies de vase & d'une grande quantité de sable, que la mer y apportoit. Il fit donc creuser par ses soldats un nou-

veau canal, qui commençant au Rhône au dessous d'Arles, traversoit le Champ de la Crau jusqu'au delà du village de Foz, dont le nom est un vestige subsistant de cet ancien Ouvrage que les Romains appellerent *Fossa Mariana*, & qui vraisemblablement se terminoit à la tour de Bouc, ou d'Embouc. Après la victoire, C. Marius abandonna le canal aux Marseillois, en récompense de leurs bons & fideles services. Ces peuples en tirerent pendant long-tems un revenu considérable. Mais, depuis plusieurs siecles, il s'est rempli de sable.

Le tems de nommer de nouveaux Consuls étant arrivé, tous les esprits se tournerent encore du côté de C. Marius. On attendoit les barbares, & il paroissoit que les Romains ne vouloient combattre des ennemis si terribles que sous ses ordres & l'ayant à leur tête. Il fut donc nommé Consul par le peuple pour la troisieme fois, & le Sénat lui décerna encore extraordinairement, & sans qu'il fût besoin de tirer au sort, le département des Gaules; & cela, du consentement & par les avis des Scaurus, des Métellus, & de toute la Noblesse. Dans les grands dangers, l'intérêt public l'emporte sur les ressentimens particuliers.

Les Cimbres ne revinrent pas sitôt qu'on le croyoit, & le troisieme Consulat de C. Marius se passa encore sans aucun évenement considérable. Les barbares n'étoient pas encore réunis, losque C. Marius fut élu Consul pour la quatrieme fois, & on lui donna pour collegue Q. Lutatius Catulus. Ces deux Magistrats qui avoient tout préparé pour se mettre en campagne, partirent de Rome dès qu'ils apprirent que les barbares étoient en marche. Ceux-ci, ayant partagé leurs troupes, s'avançoient par deux routes différentes. Les Cimbres prenoient par le Norique, pour entrer en Italie par le Trentin. Les Teutons & les Ambrons se proposoient de traverser la province Romaine, & de tourner par la Ligurie. Les Consuls, sur ces nouvelles, se séparerent aussi. Q. Lutatius Catulus se posta du côté des Alpes Noriques pour y attendre les Cimbres; & C. Marius alla camper au confluent de l'Isere & du Rhône, pour s'opposer aux Teutons & aux Ambrons.

La marche des Cimbres fut longue, & nous n'entendrons parler d'eux que l'année prochaine. Mais, les Teutons se trouverent bientôt en présence de C. Marius. Ils avoient des troupes innombrables, qui embrasserent une grande étendue de païs. Ils jettoient des cris, ou plutôt des hurlemens, capables de porter la terreur dans les esprits, & présentoient tous les jours la bataille à C. Marius, avec des insultes piquantes, lui reprochant sa lâche timidité. Il ne s'émut point de toutes leurs

injures & de toutes leurs bravades. Il se tint toujours renfermé dans son camp, uniquement occupé à réprimer pour le présent l'ardeur de ses troupes, qui témoignoient un désir & une impatience incroyables d'en venir aux mains avec l'ennemi. Pour les accoutumer à soutenir la vue effrayante des barbares, & leur ton de voix hautain & sauvage, il envoyoit les différens corps de son armée les uns après les autres sur les retranchemens du camp, & les y faisoit rester un tems considérable, persuadé que la nouveauté ajoute beaucoup aux objets déjà terribles par eux-mêmes, & qu'au contraire par l'habitude on se familiarise avec ce qu'il y a de plus effrayant.

Ils avoient de la peine à se voir ainsi tenus dans l'inaction, regardant ces longs délais comme des reproches de lâcheté. Pour les appaiser, il leur disoit que ce n'étoit pas qu'il se défiât de leur courage, mais qu'averti par des oracles des Dieux, il attendoit l'occasion & le lieu favorables pour la victoire. Car, il menoit par tout avec lui une femme Syrienne, nommée Marthe, qui passoit pour une illustre prophéteſſe. On la portoit en litiere avec de grands honneurs & de grands respects, & il prenoit d'elle l'ordre pour les sacrifices. Elle avoit une grande mante de pourpre qui s'attachoit avec des agraffes, & elle portoit à la main une pique environnée de bandelettes & de bouquets de fleurs. Le stupide vulgaire, qui auroit eu peine à déférer à l'autorité d'un aussi grand Général que C. Marius, se laissoit gouverner par une devineresse.

Un Officier des Teutons, remarquable par la grandeur de sa taille & par l'éclat de ses armes, défia personnellement C. Marius à un combat singulier. Le Consul lui répondit que s'il avoit si grande envie de mourir, il pouvoit s'aller pendre. C. Marius sçavoit trop que la gloire d'un Général n'est pas de se piquer d'une bravoure de soldat.

Les Teutons se lasserent bientôt d'un repos pour lequel ils n'étoient pas faits. Ils tenterent de forcer C. Marius dans son camp; mais, ayant été accablés d'une grêle de traits, & ayant perdu beaucoup de monde, ils résolurent de continuer leur marche, dans la confiance qu'ils traverseroient les Alpes sans trouver de difficulé ni d'opposition. Ils s'avancent donc, & passent comme en revue devant le camp des Romains. Ce fut alors qu'on connut mieux leur nombre effroyable, à la longueur du tems que dura leur marche. Car, ils furent six jours entiers à défiler devant les retranchemens de C. Marius en marchant continuellement. Comme ils passoient fort près des Romains, ils leur demandoient par moquerie, s'ils ne vouloient rien mander à leurs femmes; qu'incessamment ils seroient en état de leur don-

ner des nouvelles de leurs maris.

Quand les Barbares eurent achevé de paſſer, & qu'ils furent un peu avancés, C. Marius leva ſon camp, & les ſuivit en queue, ſe poſtant toujours près d'eux, choiſiſſant toujours des lieux forts d'aſſiette, & ſe retranchant pour paſſer les nuits ſans avoir rien à craindre. Les Barbares, qui continuoient d'aller en avant, vinrent juſqu'à la ville d'Aix, d'où ils n'avoient pas beaucoup de chemin à faire pour arriver aux Alpes. Ils y établirent leur camp près d'une petite riviere. C'eſt apparemment la riviere de l'Arc, qui paſſe à un quart de lieu d'Aix. C. Marius, réſolu de leur livrer bataille en cet endroit, ſe poſta dans un lieu très-avantageux, mais où il n'étoit pas aiſé d'avoir de l'eau. On ne ſçait pas s'il le fit exprès, comme le dit Plutarque, pour aiguillonner le courage de ſes troupes en les mettant dans la néceſſité d'en aller puiſer dans la petite riviere voiſine à la vue des Barbares, ou ſi ſon habileté fit tourner à l'avantage de l'armée la faute qu'il avoit commiſe. Quoi qu'il en ſoit, il eſt certain que c'eſt ce qui donna occaſion à la victoire. Comme les ſoldats ſe plaignoient de manquer d'eau, le Conſul leur montrant de la main la petite riviere: *Voilà de l'eau devant vous*, leur cria-t-il, *mais il faut l'acheter par le ſang.* Tous élevent leurs voix à ce mot: *Menez-nous donc aux ennemis*, répliquerent-ils, *pendant que notre ſang n'eſt pas encore épuiſé & deſſéché par la ſoif.* C. Marius les refuſa, en leur diſant qu'il falloit auparavant fortifier leur camp. Il ſuivoit en cela l'ancienne maxime des Romains. Les ſoldats obéirent, & ſe mirent à travailler à leurs retranchemens; & cependant les valets s'étant armés comme ils purent, allerent pour faire leur proviſion d'eau. Les Barbares étoient campés de l'autre côté de la riviere.

Il n'y eut d'abord qu'un petit nombre d'ennemis qui tomberent ſur les valets Romains; car, c'étoit préciſément l'heure, que les uns dînoient après le bain, & que les autres ſe baignoient encore, le lieu fourniſſant quantité de ſources d'eaux chaudes. Il ne fut plus au pouvoir de C. Marius de retenir les ſoldats, qui craignoient pour leurs valets. D'ailleurs, les Ambrons, qui étoient les meilleures troupes des ennemis, ſe leverent promptement, & coururent aux armes. Comme ils avoient la riviere à paſſer, cette circonſtance rompit leur ordonnance. Avant qu'ils puſſent ſe remettre en bataille, les Liguriens chargerent avec furie les premiers, & commencerent le combat. Les Romains accoururent en même-tems, & deſcendant des lieux avantageux qu'ils occupoient, ils tomberent ſi rudement ſur les Barbares, qu'ils les renverſerent. La plupart furent tués ſur le bord de la riviere, où ils

s'entrepoussoient les uns les autres, & qui fut bientôt remplie de sang & de morts. Les Romains poursuivirent les fuyards, passant avec eux la riviere, & les poussant jusqu'à leur camp.

Ils revinrent ensuite dans le leur. Mais, on n'entendit point l'armée Romaine retentir de chants de victoires, comme cela étoit naturel après un si grand succès. Ils passerent toute la nuit dans la frayeur & dans le trouble, car leur camp n'étoit ni fermé, ni retranché. Le très-grand nombre des Barbares n'avoit point combattu; mais, la douleur qu'ils ressentoient de la défaite de leurs camarades, ne fut pas moins vive que celle des Ambrons mêmes. Tous ensemble jetterent toute la nuit des cris affreux, qui ne ressembloient point à des clameurs & à des gémissemens d'hommes, mais qui étoient comme des hurlemens & des mugissemens de bêtes. C. Marius comptoit de moment à autre qu'il alloit être attaqué, & craignoit beaucoup le tumulte & le désordre d'une action qui se passeroit dans les ténebres. Les Barbares ne sortirent point cette nuit, ni le lendemain; mais, ils passerent tout ce tems-là à se préparer à la bataille.

Cependant, C. Marius sçachant qu'au dessus du camp des Barbares, il y avoit des creux & des ravins couverts de bois, y envoya un de ses Lieutenans avec trois mille hommes d'infanterie, pour s'y mettre en embuscade, & tomber sur les ennemis par derriere, quand le combat seroit engagé. Il donna ordre aux autres de prendre de la nourriture & du repos. Le lendemain au point du jour, il les mit en bataille sur la hauteur devant son camp, & envoya sa cavalerie dans la plaine. Les Teutons n'attendirent pas que l'infanterie Romaine fût aussi descendue, afin de la combattre de plain-pied avec un égal avantage pour le terrein; mais, transportés de colere, ils prennent leurs armes & vont l'attaquer sur la hauteur. C. Marius envoie par tout les principaux Officiers donner ordre aux soldats d'attendre l'ennemi sans branler, & dès qu'il seroit avancé à la portée du trait, de lancer leurs javelots, de mettre ensuite l'épée à la main, & de le repousser en le heurtant avec leurs boucliers. Car, le lieu allant en pente, il pensa avec raison que ni les coups que porteroient ces Barbares, n'auroient de roideur, ni leur ordonnance serrée ne pourroit se maintenir, leurs corps étant vacillans & sans assiette ferme à cause du penchant & de l'inégalité du terrein.

Il ne se contenta pas de donner ses ordres; mais, il y joignit son exemple, étant lui-même accoutumé à combattre aussi bien qu'à commander. Les Romains faisant tête aux Barbares, & les arrêtant tout court comme ils tâchoient de monter, ceux-ci pressés furent contraints

de reculer peu à peu, & de regagner la plaine. Les premiers bataillons commençoient à se rallier & à se remettre en bataille, mais la confusion & le désordre régnoient dans les derniers. Car, ce Lieutenant de C. Marius dont nous avons parlé ci-dessus, attentif à tout ce qui se passoit, aux premiers cris de la charge, qui retentirent jusqu'aux côteaux voisins, sous lesquels il étoit en embuscade, avoit saisi le moment de partir, & étoit venu fondre impétueusement avec de grands cris sur les derniers, les attaquant par derriere, & les taillant en pieces. Ceux-ci, poussés avec cette furie, portent le désordre dans les rangs qui sont devant eux. En un moment, toute leur armée fut remplie de trouble. Vivement pressés à la tête & à la queue, ils ne purent longtems soutenir ce double choc; ils se débanderent & prirent la fuite. Les Romains les poursuivirent, & en tuerent ou firent prisonniers plus de cent mille. L'Epitome de Tite-Live marque qu'il y eut deux cens mille hommes de tués, & quatre-vingt-dix mille faits prisonniers; ce qui paroît bien difficile à croire.

Le butin fut immense; & toute l'armée d'un commun consentement en fit présent à C. Marius. Et ce présent, si grand, si magnifique, paroissoit encore au-dessous du service qu'il avoit rendu dans un si pressant danger. Il en usa très-généreusement; & voulant récompenser de si braves troupes, il leur fit vendre ce butin à vil prix, aimant mieux prendre ce parti que de le donner en pur don, sans doute pour ne pas paroître estimer peu le présent qu'on lui avoit fait, & de plus afin que sa libéralité, ne paroissant point gratuite, ne fût point à charge à ceux qui en profiteroient. Cette conduite acheva d'attirer à C. Marius une estime universelle; & les Grands réunirent en sa faveur leurs applaudissemens avec ceux du peuple.

Pour ce qui est des armes conquises sur les Barbares, C. Marius aussitôt après la bataille, choisit les plus riches, les plus entieres, & celles qui pouvoient orner le plus son triomphe. Il les mit à part, & ayant amassé toutes les autres sur un grand bûcher, il en fit aux Dieux un sacrifice magnifique. Toute son armée étoit autour du bûcher, couronnée de branches de laurier; & lui, en habit de cérémonie & dans l'appareil le plus auguste, prit un flambeau allumé, & l'élevant vers le ciel avec ses deux mains, il alloit mettre le feu au bûcher, lorsqu'on vit tout-à-coup des couriers venir à toute bride vers lui.

Quand ils furent près de C. Marius, ils descendirent de cheval, & courant le saluer, ils lui annoncerent qu'il étoit Consul pour la cinquieme fois, & lui remirent en même tems les

lettres qui lui notifioient son élection. Ce fut un nouveau surcroît de joie ; toute l'armée pour témoigner le plaisir qu'elle en ressentoit, se mit à jetter de grands cris, qu'elle accompagnoit du bruit guerrier de ses armes ; & tous les Officiers ornerent de nouvelles couronnes la tête de C. Marius. Dans ce moment, il mit le feu au bûcher, & acheva le sacrifice.

L'année suivante, il marcha contre les Cimbres, pour achever ce qu'il avoit si glorieusement commencé ; & l'on continua aussi le commandement à Q. Lutatius Catulus, sous le titre de Proconsul. Pendant que celui-ci agissoit contre les Barbares, C. Marius fut appellé à Rome. Il y fut reçu avec de grandes marques de joie. On lui décerna l'honneur du triomphe ; mais, il refusa de l'accepter, & le différa jusqu'à ce qu'il eût terminé la guerre, disoit-il, par de nouveaux succès, encore plus éclatans que les premiers. Il étoit juste qu'il ne privât pas de leur part de cette gloire ses soldats, qui avoient eu tant de part aux grands exploits qui la lui avoient méritée ; & en même tems il rassuroit les esprits, parlant de sa victoire comme d'une chose certaine. Il partit aussitôt pour aller joindre Q. Lutatius Catulus, & fit venir ses troupes de la Gaule Narbonnoise, où il les avoit laissées après la défaite des Teutons. Il paroît que Q. Lutatius Catulus avoit mis le Pô entre lui & les Barbares, puisqu'il est dit que C. Marius, lorsqu'il se fut joint avec lui, passa ce fleuve, & que ce fut auprès de Verceil que la bataille se donna.

Ces deux Généraux se ressembloient bien peu. Q. Lutatius Catulus avoit autant de douceur & d'aménité dans l'esprit & dans les mœurs, que C. Marius étoit rustique & féroce. C'étoit-là une premiere source de désunion. Mais de plus, C. Marius, malgré sa supériorité infinie pour le mérite guerrier, étoit jaloux jusqu'à la petitesse de tout l'honneur qu'auroit pu s'attirer son compagnon.

L. Sylla donna encore occasion à cette mésintelligence de croître & de s'aigrir. Il avoit quitté C. Marius pour s'attacher à Q. Lutatius Catulus ; & même il rendit un service signalé dans la circonstance présente. Quoique le païs fût ravagé, il trouva moyen de mettre l'abondance dans l'armée de Q. Lutatius Catulus, au point que les soldats de C. Marius se trouverent heureux de soulager par ce secours la disette où ils étoient. C. Marius n'en fut que plus piqué d'avoir cette obligation à un ennemi. Néanmoins, ces divisions n'éclaterent point alors. Le danger commun réunissoit au moins pour un tems des esprits si disposés à la discorde.

Les Barbares étoient à peu de distance des Romains. Mais, ils différoient de donner la bataille, attendant toujours les

Teutons avec impatience, soit qu'ils ignorassent, soit, & ce qui est plus vraisemblable, qu'ils ne voulussent pas croire leur défaite. Voyant que les deux Généraux avoient réuni leurs troupes, ils envoyerent à C. Marius des Ambassadeurs lui demander pour eux & pour leurs freres, des terres & des villes suffisantes pour les loger & les nourrir. Interrogés qui étoient ces freres dont ils parloient, ils répondirent que c'étoient les Teutons. Toute l'assemblée se mit à rire, & C. Marius, en se moquant, leur dit: » Laissez là désormais vos freres, & ne vous en mettez point en peine. Ils ont la terre que nous leur avons donnée, & ils la garderont éternellement. « Les Barbares, piqués de l'ironie, lui dirent d'un ton menaçant qu'il se repentiroit de cette insulte, & qu'il en seroit puni incessamment par les Cimbres, & bientôt après par les Teutons, dès qu'ils seroient arrivés. » Ils sont arrivés, » reprit C. Marius, les voici; & il ne seroit pas honnête que vous vous en allassiez, avant que d'avoir salué & embrassé vos freres. « En même-tems, il ordonna qu'on amenât les Rois des Teutons, chargés de chaînes.

Quand les Ambassadeurs eurent fait ce rapport aux Cimbres, ils prirent la résolution de combattre; & Boiorix, un de leurs Rois, à la tête d'un petit corps de cavalerie, s'approchant du camp du Consul, l'appella à haute voix, & le défia à prendre jour & lieu pour en venir aux mains, & décider qui demeureroit maître du païs. C. Marius lui répondit que jamais les Romains ne prenoient conseil de leurs ennemis sur ce qui regardoit le combat; mais que cependant il vouloit bien avoir cette complaisance pour les Cimbres. Ils convinrent donc que ce seroit pour le troisieme jour après celui où ils parloient actuellement, & dans la plaine de Verceil, qui paroissoit commode aux Romains pour déployer leur cavalerie, & aux Barbares pour y étendre leurs nombreux bataillons.

Ni les uns ni les autres ne manquerent pas au rendez-vous. Ils se mettent en bataille. Q. Lutatius Catulus avoit sous lui un peu plus de vingt mille hommes d'infanterie, & C. Marius trente-deux mille. Q. Lutatius Catulus fut placé au centre, & les troupes de C. Marius furent rangées sur les deux aîles. Nous ne pouvons gueres annoncer comme certain le détail de cette grande journée. D'ailleurs, & c'est précisément ce qui augmente l'incertitude, C. Marius étoit si immodérément avide de gloire, si violemment jaloux de quiconque s'élevoit à côté de lui, que rien n'est difficile à croire de ce qui lui sera attribué comme partant de ce principe. Ici par exemple, l'ordonnance de ses troupes, rangées de façon qu'elles environnassent des

deux côtés celles de Q. Lutatius Catulus, avoit pour motif, selon Q. Lutatius Catulus & L. Sylla, l'espérance qu'il avoit conçue qu'avec ces deux aîles il tomberoit sur les ennemis, & les romproit, & qu'ainsi la victoire seroit entiérement due à ses soldats, sans que l'autre armée y eût aucune part.

Les Cimbres donnerent à leurs bataillons autant de profondeur que de front, de sorte que c'étoit une bataille quarrée, dont chaque face occupoit trente stades de terrein. Leur cavalerie, qui étoit de quinze mille chevaux, marchoit en superbe équipage. Tous les cavaliers avoient des casques en forme de gueules ouvertes, & de mufles de toutes sortes de bêtes étrangeres & épouvantables, & les rehaussant par des panaches faits comme des aîles, & d'une hauteur prodigieuse, ils en paroissoient eux-mêmes plus grands. Ils étoient armés de cuirasses de fer très-brillantes, & couverts de boucliers tout blancs. Ils portoient chacun deux javelots à darder de loin; & quand ils avoient joint l'ennemi, ils se servoient de grandes & lourdes épées. Dans cette rencontre, ils n'allerent pas heurter les Romains de front; mais prenant à droite, ils avançoient peu-à-peu dans le dessein de les enfermer entre eux & leur infanterie, qu'ils laissoient sur leur gauche.

Les Généraux Romains s'apperçurent de cette ruse dans le moment même, mais ils ne purent retenir leurs soldats. L'un d'eux s'étant mis à crier que les ennemis fuyoient, tous les autres commencerent aussitôt à courir pour les poursuivre. Cependant, l'infanterie des Barbares s'avançoit comme les flots de la vaste mer. C. Marius & Q. Lutatius Catulus, levant les mains au ciel, firent vœu l'un d'immoler une hécatombe aux dieux, l'autre de dédier un temple à la fortune de ce jour. On n'eut pas plutôt montré à C. Marius les entrailles des victimes, qu'il s'écria: *La victoire est à moi.* Il n'en faut pas davantage pour animer toute une armée.

C. Marius n'eut pourtant, si l'on en doit croire L. Sylla, aucune part à la victoire; & sa basse jalousie fut bien punie par un accident qu'il n'avoit pas prévu. Car, quand on se fut ébranlé pour en venir aux mains, une si grande poussiere s'éleva, que les deux armées en furent couvertes, & cachées l'une à l'autre. C. Marius qui s'étoit avancé le premier pour charger avec ses troupes, eut le malheur de manquer l'ennemi dans cette obscurité où les deux armées étoient ensevelies, & ayant poussé fort loin au de-là de leur bataille, il fut longtems errant dans la plaine sans pouvoir se retrouver. Malgré cela, tout l'honneur de cette grande journée est resté à C. Marius; & Q. Lutatius Catulus n'est connu que des Sçavans.

Lors même que l'évenement étoit tout récent, on crut lui faire assez d'honneur que de l'associer en second à la gloire de C. Marius.

Quand la nouvelle de cette victoire fut arrivée à Rome, elle y causa une joie qui ne peut s'exprimer. Le peuple sur tout, déclaré depuis long-tems pour C. Marius, qu'il regardoit en quelque sorte comme sa créature, ne croyoit pouvoir lui rendre d'assez grands honneurs. Il lui donna le glorieux titre de troisieme fondateur de Rome, estimant que le service qu'il venoit de rendre à la patrie, n'étoit pas moins grand que celui que Camille lui avoit autrefois rendu en vainquant les Gaulois. Dans leurs repas, ils en offroient à C. Marius les prémices, & lui faisoient des libations en même-tems qu'à leurs Dieux. Ils vouloient qu'il triomphât seul; & même on lui décernoit deux triomphes, l'un pour sa victoire sur les Teutons, l'autre pour celle sur les Cimbres. C. Marius se montra modéré dans cette occasion. Il n'accepta qu'un triomphe, & il y associa Q. Lutatius Catulus. Il sentit qu'il y auroit de l'injustice à priver un si illustre compagnon d'un honneur qui lui étoit certainement dû; & de plus il craignit d'être troublé dans son propre triomphe par les troupes de Q. Lutatius Catulus, si l'on faisoit un si cruel affront à leur Général. Entre les prisonniers qui furent menés en triomphe, on remarqua principalement le roi Teutobodus, qui avoit été pris après la bataille d'Aix en Provence.

L'Histoire fait mention de deux cohortes d'Ombriens, que C. Marius, pour honorer leur valeur, gratifia toutes du droit de bourgeoisie Romaine; & comme dans la suite on lui représenta que la loi ne permettoit pas d'accorder de pareilles récompenses, il répondit agréablement & fiérement tout ensemble que le bruit des armes ne lui avoit pas permis d'entendre la voix de la loi.

C. Marius voulut en quelque façon perpétuer son triomphe par une pratique singuliere & pleine de vanité. Il affecta de se servir dans la suite pour boire, d'un vase semblable à celui que l'on attribuoit à Bacchus, vainqueur des Indes; ensorte que chaque fois qu'il buvoit, dit Valere Maxime, il comparoit ses victoires à celles de ce fabuleux Conquérant. Tel fut le faste de ce laboureur d'Arpinum, de ce soldat de fortune.

Un autre monument de sa victoire, qui n'étoit point sujet à une pareille critique, fut un temple qu'il érigea, comme avoit déjà fait anciennement M. Claudius Marcellus, à l'Honneur & à la Vertu guerrieres. Mais, son caractere dur & sauvage, son aversion pour les arts & pour les connoissances des Grecs, parurent dans la construction de ce temple, où il ne voulut point qu'on employât le marbre, &

où

où il ne fit entrer que les pierres les plus simples & les plus communes, sans aucun ornement ni de sculpture, ni de peinture, n'ayant même voulu se servir que d'un architecte Romain. Et comme il fut obligé de donner au peuple des jeux & des spectacles Grecs pour la dédicace de ce temple, il entra dans le théâtre, mais il ne fit que s'asseoir, & sortit un moment après.

Ce n'étoit point assez pour lui d'avoir été élevé cinq fois au Consulat, &, ce qui étoit sans exemple dans Rome, d'avoir géré cette charge suprême pendant quatre années consécutives. Il rechercha & poursuivit un sixieme Consulat avec plus d'ardeur, que jamais personne n'en avoit eu pour y parvenir une premiere fois. Il tâchoit de se rendre agréable au peuple en faisant le complaisant, en affectant des manieres douces, aisées, affables, en quoi il avoit tout-à-fait mauvaise grace, parce qu'il forçoit son caractere, naturellement dur & impérieux. A toutes ces basses manœuvres il joignit un moyen plus efficace. Il répandit l'argent à pleines mains dans les Tribus, & vint à bout, non-seulement de se faire nommer Consul pour la sixieme fois, mais d'écarter Q. Métellus Numidicus, qui s'étoit mis sur les rangs, & de se faire donner L. Valérius Flaccus moins pour Collegue que pour valet. Alors, il se lia étroitement avec le plus mauvais citoyen de Rome, L. Apuleius Saturninus. Celui-ci s'étant ouvert le chemin au Tribunat par le meurtre, ils unirent leurs forces & leurs ressentimens, avec cette différence néanmoins, que l'un agissoit à front découvert, au lieu que l'autre cachoit son jeu.

Dès que L. Apuleius Saturninus fut en place, il proposa plusieurs loix. Mais, celle qui fit le plus de bruit, fut une nouvelle loi agraire, qui ordonnoit des distributions de terres, & l'établissement de différentes colonies. Le Sénat ne manqua pas de résister selon sa coutume à cette largesse pernicieuse. Le peuple se partagea, parce que la plupart des citoyens n'y avoient point d'intérêt, & que les soldats de C. Marius étoient presque les seuls qui dussent en profiter. Enfin, une opposition en forme de la part de quelques Tribuns sembloit devoir tout arrêter. Mais la loi passa néanmoins.

Il y avoit dans cette loi une clause particuliere, par laquelle il étoit ordonné qu'après que le peuple auroit accepté la loi, dans les cinq jours suivans, le Sénat en jureroit l'observation, & que quiconque refuseroit de faire ce serment, seroit envoyé en exil. Cette clause étoit un piege tendu à la franchise & à la fermeté de Q. Métellus Numidicus, & C. Marius employa l'artifice & la fourbe pour l'y faire tomber. Il déclara dans le Sénat qu'il se

donneroit bien de garde de prêter un serment si injuste, & qu'il ne pensoit pas qu'aucun homme sage pût jamais s'y résoudre. Car, ajoura-t-il, si la loi est bonne & utile en elle-même, c'est faire injure au Sénat de le forcer à en jurer l'observation, puisqu'il doit s'y porter par raison & de plein gré; & si elle est mauvaise, c'est la derniere injustice de vouloir extorquer de nous un serment pour nous contraindre d'y consentir. Ce raisonnement étoit sans réplique, & le serment ajouté à la loi devoit faire sentir l'injustice de la loi même. Aussi Q. Métellus Numidicus protesta-t-il hautement que jamais il ne feroit le serment exigé par le Tribun. C'étoit-là où C. Marius l'attendoit, ne doutant point qu'une déclaration de lui en plein Sénat dans une matiere juste & légitime ne fût un engagement que rien au monde ne feroit capable de lui faire révoquer.

Le cinquieme jour depuis la loi reçue, dernier délai marqué par le Tribun pour la prestation du serment, C. Marius assembla le Sénat, affectant de paroître troublé & inquiet. Il dit qu'il craignoit beaucoup que le peuple ne se portât à de violentes extrêmités, si le Sénat refusoit le serment; mais qu'il s'étoit avisé d'un expédient qui remédioit à tout, & qui consistoit à jurer qu'on acceptoit la loi, en cas qu'elle fût loi; que par ce serment on ne s'engageoit à rien, puisqu'il étoit de notoriété publique qu'elle avoit passé par violence, contre les auspices, & après un coup de tonnerre, entendu & annoncé. Il n'y avoit personne qui ne sentît la foiblesse & le ridicule de ce subterfuge; mais, la crainte de l'exil l'emporta sur tous les autres motifs. C. Marius sortit pour aller prêter le serment, & tous les Sénateurs généralement, à l'exception d'un seul, le suivirent. Cet homme unique étoit Q. Métellus Numidicus. Quelques prieres & quelques instances que lui fissent ses amis, il ne fut point ébranlé. Mais, L. Apuleius Saturninus ne fut pas long-tems sans en tirer vengeance. Il fit rendre un décret par le peuple, portant injonction aux Consuls de faire publier qu'on interdisoit le feu & l'eau à Q. Métellus Numidicus, & qu'on défendoit à tous les sujets de la République de le recevoir chez eux; c'étoit la formule de l'exil.

C. Marius, qui avoit nourri les fureurs de L. Apuleius Saturninus, en devint bientôt le vengeur. Mais, il fallut qu'il y fût forcé. Ce séditieux, à qui il avoit une fois lâché la bride, le fatiguoit par les nouveaux excès auxquels il se portoit tous les jours. Son insolence étoit extrême. C. Marius le ménageoit cependant, le regardant sans doute comme un instrument utile à ses vues. Il se plut même d'abord à attiser le feu de la discorde entre le Sénat & ce Tribun; & il joua pour

cela le plus indigne rôle qu'il soit possible d'imaginer. Car, les premiers du Sénat s'étant rendus chez lui, pour l'exhorter à prendre la défense de la République contre un furieux qui la déchiroit, il reçut en même-tems L. Apuleius Saturninus dans sa maison par une autre porte; & prétextant une incommodité, qui l'obligeoit souvent de sortir, il passa & repassa d'un appartement à l'autre, & fit si bien qu'il les renvoya tous plus aigris & plus animés qu'ils n'étoient venus. Mais, L. Apuleius Saturninus poussa si loin les choses, qu'enfin C. Marius fut obligé de l'abandonner. Il porta bientôt la peine due à ses fureurs. Il fut mis à mort.

Il fut ensuite question du rappel de Q. Métellus Numidicus; & C. Marius s'y opposa le plus qu'il lui fut possible. Mais ce fut en vain. Ne pouvant donc soutenir la vue des honneurs qu'il prévoyoit bien qu'on rendroit à son ennemi, il quitta la ville, & s'embarqua pour la Cappadoce & la Galatie, alléguant pour prétexte qu'il alloit s'acquitter des sacrifices qu'il avoit voués à la Mere des Dieux. Nous verrons bientôt qu'il avoit encore une vue secrete, qui étoit de provoquer & de hâter la guerre que l'on soupçonnoit Mithridate de méditer contre les Romains, ne doutant pas en ce cas qu'on ne lui donnât le commandement des armées, & par conséquent l'occasion d'acquérir une nouvelle gloire & de nouvelles richesses. Aussi, quoique ce Roi si puissant eût pris à tâche de l'accabler de témoignages d'honneur, C. Marius ne se laissa point adoucir, ni amener à lui rendre déférence pour déférence, mais lui dit avec sa hauteur accoutumée: *Roi de Pont, il faut ou devenir plus puissant que les Romains, ou vous soumettre à leurs ordres.* Mithridate, qui n'avoit jamais entendu personne qui lui parlât de ce ton, conçut alors ce que c'étoit que la fierté Romaine, qu'il ne connoissoit jusques-là que par le rapport des autres.

De retour à Rome, C. Marius fut un des Généraux qu'on opposa aux peuples rebelles de l'Italie. Mais, il ne se distingua pas par de grands exploits. Soit par nécessité des conjonctures, soit peut-être lenteur & glaces de l'âge, il paroît que le systême général de sa conduite étoit de temporiser, de ne rien hazarder. Il vainquit néanmoins les Marses dans un combat; mais, ils étoient venus l'attaquer; & lorsqu'il les eut poussés dans des vignes environnées de haies, ayant remarqué qu'ils avoient de la peine à les traverser en se retirant, il craignit de rompre lui-même ses rangs, & cessa de les poursuivre. L. Sylla, comme s'il eût été destiné à achever ce qui étoit commencé par C. Marius, se trouva par hazard, avec le corps d'armée qu'il commandoit, de l'autre côté de ces vignes. Il tomba sur les malheureux Marses, &

en fit un grand carnage. On fait monter le nombre de leurs morts dans les deux actions de cette journée à six mille.

Cette nation des Marses étoit très-belliqueuse ; & l'on disoit communément dans Rome que l'on n'avoit jamais triomphé des Marses, ni sans les Marses. Peut-être cette considération rendoit-elle C. Marius plus circonspect à les attaquer. Quoi qu'il en soit, hors quelques occasions particulieres, il se tint opiniâtrément renfermé dans son camp, sans être touché, ni des plaintes de ses soldats, ni des insultes des ennemis. Et comme un jour Pompédius Silo s'avançant à portée de se faire entendre, lui crioit à haute voix: *Si vous êtes grand Général, C. Marius, que ne combattez-vous donc ?* C. Marius lui répondit : *Mais plutôt vous, si vous êtes un grand Général, forcez-moi de combattre.*

Plutarque parle d'une action, dans laquelle les soldats de C. Marius le seconderent mal, & ne profiterent point de l'avantage que les ennemis leur donnerent sur eux, en sorte que les deux armées se retirerent dos à dos. Peu de tems après, C. Marius demanda son congé, & revint à Rome, ayant beaucoup perdu de sa réputation. Il alléguoit pour motif de sa retraite des rhumatismes, qui le tourmentoient beaucoup, prétendant que depuis long-tems il ne se soutenoit que par un courage au-dessus de ses forces, mais qu'enfin le mal devenoit si violent, qu'il ne lui étoit plus possible d'y résister.

Sous le Consulat de L. Sylla, l'an de Rome 664, & 88 avant Jesus-Christ, l'inimitié entre ce Magistrat & C. Marius fut portée aux derniers excès, & devint une guerre en forme. Peu s'en étoit fallu que deux ans auparavant les épées n'eussent été tirées à l'occasion d'un présent fait par Bocchus au peuple Romain. C'étoient des statues de la Victoire portant des trophées, & accompagnées d'un groupe en or qui représentoit Jugurtha livré à L. Sylla par Bocchus. Ces statues furent placées dans le Capitole ; ce qui piqua la jalousie de C. Marius. Il ne pouvoit souffrir que L. Sylla tirât à soi la gloire d'avoir terminé la guerre contre le roi de Numidie. Il voulut faire enlever les statues du Capitole ; L. Sylla s'y opposa. Déjà les amis de l'un & de l'autre se rangeoient chacun autour de leur chef ; on étoit près d'en venir aux mains, lorsque la guerre sociale, qui éclata dans ces circonstances, força les deux factions de se réunir, au moins pour un tems, contre l'ennemi commun.

Ce feu mal éteint se réveilla lorsque le danger fut passé. Un nouvel objet irritoit la cupidité des deux chefs de parti ; c'étoit le commandement de la guerre contre Mithridate, qu'ils ambitionnoient l'un & l'autre, comme une occasion d'acquérir, sans de grands périls, beaucoup de

gloire & beaucoup de richesses. Dans L. Sylla, ce désir n'avoit rien d'extraordinaire, & qui ne fût conforme aux regles. Il étoit encore dans la force de l'âge, en outre Consul, & en cette qualité Général né des armées Romaines, & fondé en titre pour s'attribuer le premier & le plus brillant département.

C. Marius n'avoit d'autre titre que son ambition & son avidité, passions qui ne vieillissent point. Il ne pouvoit supporter d'être regardé dans la République, comme ces vieilles armes rouillées, selon l'expression de Plutarque, dont on ne compte plus faire usage. N'ayant aucun des talens qui pouvoient faire briller un citoyen dans la paix, & voulant briller à quelque prix que ce fût, il soupiroit après la guerre ; & il ne considéroit aucune des raisons qui l'en rendoient désormais incapable. Il n'étoit pas loin alors de soixante-dix ans ; il étoit devenu pesant & extrêmement gros ; il n'y avoit que peu de tems qu'il avoit été forcé par les infirmités de la vieillesse de renoncer à une guerre voisine, dont il ne pouvoit supporter les fatigues. Maintenant il vouloit traverser les mers, & porter la guerre dans le fond de l'Asie. Pour détruire l'idée qu'il avoit donnée lui-même de son dépérissement, il venoit tous les jours au champ de Mars s'exercer avec la jeunesse, & il affectoit de montrer qu'il avoit encore, & de l'agilité pour manier les armes, & de la vigueur pour se tenir ferme à cheval. Quelques-uns lui applaudissoient ; mais, les plus sensés avoient pitié de l'aveuglement d'un homme, qui de pauvre étant devenu très-riche, & d'une basse & obscure naissance s'étant élevé au faîte de la grandeur, ne sçavoit point mettre de bornes à sa fortune, ni jouir en paix de sa réputation & de son opulence, & qui, comme s'il eût manqué de tout, vouloit du sein de la gloire & des triomphes, transporter une foible & pesante vieillesse en Cappadoce & au de-là du Pont-Euxin, pour combattre contre les Satrapes de Mithridate. Il tâchoit de couvrir sa cupidité d'un prétexte spécieux, en disant qu'il se proposoit d'instruire lui-même son fils dans le métier de la guerre. Mais, personne n'étoit la dupe de ce beau discours; on sçavoit quel motif le faisoit agir, & on le renvoyoit tout publiquement à sa maison de campagne & à la côte de Baies, prendre les eaux chaudes & guérir ses fluxions. Il avoit effectivement à Misenes, près de Baies, une maison de campagne très-délicieuse, & ornée dans un goût de mollesse qui ne convenoit guere à un soldat élevé durement, & dont la vie s'étoit passée dans les plus pénibles travaux de la guerre.

Le conseil que l'on donnoit à C. Marius étoit bon ; mais, il s'en falloit bien qu'il fût disposé à le suivre. Au contraire,

résolu de pousser son projet avec ardeur, il attira dans ses intérêts P. Sulpicius, à qui jusques-là une bonne conduite, soutenue de talens sublimes, avoit attiré une estime universelle, & qui tout-à-coup, comme s'il se fût lassé d'être heureux avec la vertu, se précipita dans les plus grands malheurs, en se rendant le plus furieux Tribun du peuple qui eût jamais été.

L. Sylla avoit reçu du Sénat le commandement de la guerre contre Mithridate, avec ordre de partir dès qu'il auroit nettoyé la Campanie de quelques troupes de Samnites, qui tenoient encore la ville de Nole & ses environs. Dejà il avoit joint son armée, & il s'occupoit avec succès à donner la chasse à ce reste de rebelles. C. Marius & P. Sulpicius crurent que son absence étoit une occasion favorable pour le faire dépouiller par le peuple de l'emploi que le Sénat lui avoit donné. Mais, il falloit commencer par gagner la faveur de la multitude; ainsi, sans montrer encore où ils vouloient aller, P. Sulpicius proposa une loi, qui le rendoit absolument maître dans les assemblées du peuple. Dès que la loi fut passée, dévoilant le motif secret de toute sa conduite, P. Sulpicius proposa au peuple de donner à C. Marius le commandement de la guerre contre Mithridate. La chose ne souffrit point de difficulté; & on lui donna même les troupes que commandoit actuellement L. Sylla; en sorte que C. Marius dépêcha sur le champ deux Tribuns légionnaires pour aller prendre possession en son nom du commandement de cette armée.

Mais, L. Sylla ne fut pas si docile que son rival se l'imaginoit; il résolut de défendre son droit par la force. Il marche donc avec son armée contre Rome. Deux Tribuns de C. Marius s'étant présentés, furent assommés à coups de pierre. Cependant, les Officiers généraux qui servoient sous L. Sylla, l'abandonnerent tous, respectant le nom de la patrie, & ne pouvant se résoudre à tourner contre elle ses propres armes. Il ne resta auprès de lui que son Questeur. C. Marius & P. Sulpicius ayant appris la mort des deux Tribuns, userent de représailles sur les amis que L. Sylla avoit dans Rome. Ainsi, on se croisoit mutuellement; & pendant que les uns quittoient le camp de L. Sylla pour retourner à la ville, les autres fuyoient de la ville pour chercher un asyle dans le camp de L. Sylla. Mais, ces représailles n'avançoient point les affaires de C. Marius, qui se trouvoit dans un cruel embarras.

Comme L. Sylla se présentoit en ennemi, il fut reçu en ennemi par les habitans; & outre les soldats que C. Marius & P. Sulpicius avoient pu ramasser à la hâte, toute la multitude montant sur les toits, faisoient pleu-

voir sur les troupes de L. Sylla une grêle de pierres & de tuiles qui ne leur permettoit point d'avancer. Alors, L. Sylla ne fit pas difficulté de crier aux siens qu'ils missent le feu aux maisons; & lui-même, s'armant d'une torche ardente, il leur en montra l'exemple. C. Marius n'avoit pas des forces suffisantes pour résister à une armée. Il fit les derniers efforts; il appella à lui, & les citoyens qui étoient dans les maisons, & même les esclaves, à qui il promit la liberté. Mais tout fut inutile. Il n'y eut que trois esclaves qui se laissassent tenter à ses promesses. Il se retira donc dans le Capitole; & voyant qu'il alloit y être forcé, il s'enfuit de la ville avec P. Sulpicius & quelques autres, laissant la victoire à L. Sylla. Ce fut-là le premier combat en forme qui se donna dans Rome entre citoyens, non plus à la maniere d'une sédition tumultueuse, mais au son des trompettes & enseignes déployées, comme on se bat entre ennemis. L. Sylla fit déclarer ennemis publics, C. Marius & ses principaux partisans.

Les aventures de la fuite de C. Marius fourniroient la matiere d'un Roman des plus intéressans. Au sortir de Rome, tous ceux qui l'accompagnoient s'étant dispersés, il se retira avec son fils dans une maison de campagne qu'il avoit près de Lanuvium. Son dessein étoit de gagner la mer, & de sortir de l'Italie. Il se rendit donc à Ostie; & là ayant trouvé un vaisseau qu'un de ses amis lui avoit fait tenir prêt, il y entra avec Granius son beau-fils. Il paroît que ce bâtiment étoit fort petit, & peut-être une espece de paquebot, avec lequel C. Marius côtoya le rivage, ayant d'abord un assez bon vent. Mais, bientôt le vent fraîchit, la mer devint furieuse; & les mariniers ayant beaucoup de peine à manœuvrer, & craignant que leur bâtiment ne pût pas résister aux vagues, vouloient aborder. C. Marius le leur défendit, parce qu'ils étoient près de Terracine, où il avoit un ennemi puissant, qui se nommoit Géminius. Enfin, le gros tems ne cessant point, & même augmentant, & de plus C. Marius se trouvant violemment incommodé des Nausées qui fatiguent ordinairement ceux qui se mettent sur mer, il fallut céder à la nécessité; & C. Marius fut débarqué à terre avec toute sa compagnie.

Ils ne sçavoient quel parti prendre, ni de quel côté tourner leurs pas. Tout leur étoit contraire; la terre où ils appréhendoient d'être surpris par les ennemis; la mer, parce qu'elle étoit toujours orageuse. Rencontrer des hommes, étoit pour eux un sujet de crainte; n'en point rencontrer, c'étoit manquer d'un secours absolument nécessaire; car, ils n'avoient plus de vivres, & ils commençoient à sentir la faim. Dans cette détresse, ils apperçurent des

bergers, dont ils s'approcherent pour leur demander quelque soulagement. Mais, ces pauvres gens n'avoient rien à leur donner. Seulement ayant reconnu C. Marius, ils l'avertirent de se sauver promptement, parce qu'ils avoient vu peu auparavant des cavaliers qui le cherchoient. Il quitta donc le grand chemin, & s'enfonça dans un bois épais où il passa la nuit fort mal à son aise, d'autant plus que la faim tourmentoit ceux qui étoient avec lui, & les mettoit de fort mauvaise humeur. Pour lui, quoique foible & épuisé de besoin & de fatigue, il avoit encore assez de courage pour en donner aux autres. Il exhortoit les compagnons de sa fuite à ne point renoncer à une derniere espérance qui lui restoit, & pour laquelle il se réservoit lui-même; c'étoit un septieme Consulat, qu'il prétendoit lui être assuré par les destins. Et à cette occasion il leur raconta un fait, ou une fable, plus propre que les meilleures raisons à inspirer de la confiance à des esprits superstitieux.

Il leur dit que lorsqu'il étoit encore enfant, il vit tomber un nid d'aigle, & le reçut dans un pan de sa robe; qu'il y avoit sept aiglons, & que son pere & sa mere ayant consulté les devins sur cet évenement qui leur parut un prodige, il leur fut répondu que leur fils deviendroit le plus illustre des hommes, & posséderoit sept fois la souveraine Magistrature. Quoi qu'il en soit de ce fait, duquel même les naturalistes contestent la possibilité, prétendant que les aigles n'ont jamais que deux aiglons, ou trois au plus, nous sçavons à quoi nous en tenir sur ces prétendus présages, amorces des charlatans, & amusement des dupes. Mais, C. Marius y avoit grande foi; & il est constant que dans sa fuite & dans les plus grandes extrêmités où il se trouva, il parla souvent du septieme Consulat que les Dieux lui destinoient.

Pendant qu'il erroit avec sa troupe fugitive sur le bord de la mer, n'étant pas loin de Minturnes, ville située près de l'embouchure du Liris, ils apperçoivent une troupe de cavaliers qui venoient à eux. Dans le même moment tournant les yeux vers la mer, ils voyent deux vaisseaux marchands, seule ressource pour eux dans un si pressant danger. C'est à qui courra plutôt vers la mer. Ils se jettent à l'eau, & tâchent de gagner les deux vaisseaux à la nage. Granius & quelques autres arrivent à l'un de ces vaisseaux, & passent dans l'isle d'Enarie. C. Marius étoit vieux & pesant; & ce ne fut qu'avec beaucoup de peine, que deux esclaves le portant au-dessus de l'eau atteignirent l'autre vaisseau, dans lequel il fut reçu. Cependant, les cavaliers étoient arrivés sur le bord, & crioient aux matelots d'amener à terre, ou de jetter dehors C. Marius,

& de s'en aller où ils voudroient. C. Marius implore avec larmes la pitié des maîtres du vaisseau, qui après avoir délibéré quelque tems, fort embarrassés, fort incertains du parti qu'ils devoient prendre, enfin touchés des larmes d'un si illustre suppliant, répondirent aux cavaliers, qu'ils ne livreroient point C. Marius. Ceux-ci se retirerent fort en colere.

C. Marius se croyoit hors de péril. Il ne sçavoit pas qu'il étoit destiné à se trouver dans de plus cruelles perplexités que toutes celles qu'il avoit éprouvées, & à voir la mort encore de plus près. En effet, la générosité de ceux qui lui avoient donné un asyle dans leur vaisseau, ne fut pas de longue durée; la peur les saisit, & s'étant approchés de la terre, ils jetterent l'ancre à l'embouchure du Liris. Alors, ils lui proposerent de descendre, pour se reposer un moment après tant de fatigues. C. Marius, qui ne se défioit de rien, y consentit. On le porte sur le rivage, on le place en un endroit où il y avoit de l'herbe. Mais, pendant qu'il y étoit tranquille, & ne songeant à rien moins qu'au malheur qui le menaçoit, il voit lever l'ancre, & le vaisseau partir. Ces marchands, comme la plupart des hommes, n'étoient ni assez méchans pour faire le mal, ni assez vertueux pour faire le bien en s'exposant au danger. Ils avoient eu honte de livrer C. Marius, mais ils ne croyoient pas qu'il fût sûr pour eux de le sauver.

Quelle fut la désolation de C. Marius, lorsqu'il se vit sur ce rivage, seul, sans secours, sans défense, abandonné de tout le monde? Il ne s'abandonna pas cependant lui-même; il se leva; & comme le Liris, qui serpente en cet endroit dans les terres, y forme des marais, il traversa avec des fatigues incroyables des fossés pleins d'eau, des terres bourbeuses, & enfin arriva à la cabane d'un pauvre bûcheron. Il se jette à ses pieds, & le conjure de sauver un homme, qui, s'il échappe au danger, peut le récompenser au delà de ses espérances. Le bûcheron, soit qu'il le connût, soit qu'il fût frappé de l'air de fierté & de majesté que ses malheurs ne lui avoient point fait perdre, lui répondit que s'il n'avoit besoin que de repos, il en trouveroit dans sa cabane, mais que s'il fuyoit des ennemis, il lui montreroit une plus sûre retraite. C. Marius ayant accepté cette derniere offre, le bûcheron le mene près d'un marais dans un endroit creux, où il le couvre de feuilles, de roseaux, & de joncs.

Nous sera-t-il permis ici d'inviter le lecteur à considérer attentivement C. Marius dans le déplorable état où nous le voyons en ce moment? Quelles pouvoient être alors ses pensées? Combien devoit-il détester une ambition funeste, qui du faîte de la grandeur & de la

gloire, l'avoit précipité dans un abîme de misere, au-dessous de la condition du dernier des hommes ? Quelle leçon pour ceux qui ne sçavent jamais être contens de leur sort, & qui s'imaginent manquer de tout, dès qu'un seul objet manque à leur insatiable cupidité ?

C. Marius n'eut pas le loisir de s'entretenir long-tems de ces tristes réflexions. Car bientôt il entendit un grand bruit qui venoit du côté de la cabane. C'étoient des cavaliers envoyés par Géminius de Terracine son ennemi, & qui ayant rencontré le bûcheron, l'interrogeoient, le pressoient, & lui faisoient des menaces sur ce qu'il recéloit un ennemi public, condamné à mort par le Sénat Romain. Il ne restoit plus de ressources à C. Marius. Il sort de sa retraite, se déshabille, & s'enfonce dans l'eau noire & bourbeuse de la mare. Ce sale asyle ne put le cacher. Ceux qui le poursuivoient accoururent, & l'ayant tiré de l'eau nu & tout couvert de boue, ils lui mettent une pierre au cou, & le traînent sur le champ à Minturnes, où ils le livrent aux Magistrats ; car, l'ordre étoit arrivé dans toutes les villes de l'arrêter & de le tuer, en quelque lieu qu'on le trouvât.

Cependant, les Magistrats de Minturnes voulurent délibérer préalablement, & déposerent leur prisonnier dans la maison d'une femme qui se nommoit Fannia, & qui avoit de longue main des raisons de ne pas l'aimer. Fannia montra néanmoins de la générosité dans le besoin que C. Marius avoit de son secours. Elle le logea avec tout le zele imaginable, & même tâcha de le consoler & de l'encourager. C. Marius voulant reposer, se mit sur un lit, & fit fermer la porte de la chambre où il étoit.

La délibération des Magistrats & du Sénat de Minturnes n'avoit pas été longue, & ils avoient résolu d'obéir. Mais, il ne se trouva pas un seul citoyen qui voulût se charger de cette odieuse exécution. Un étranger, Gaulois ou Cimbre de naissance, fut envoyé pour tuer C. Marius, & entra dans la chambre l'épée à la main. Le lit où reposoit C. Marius étoit placé dans un enfoncement fort sombre. Du milieu de cette obscurité il lança sur le barbare un regard étincelant, ayant les yeux tout en feu, & en même tems il lui cria d'une voix terrible : *Malheureux, tu oses tuer C. Marius* ! Ce fut un coup de tonnerre pour ce soldat, qui s'enfuit sur le champ, jettant son épée à terre, & criant : *Je ne puis point tuer C. Marius.*

Cet exemple non-seulement étonna, mais toucha & attendrit les Minturnois. Ils se reprocherent à eux-mêmes d'avoir été plus barbares que ce barbare, & de s'être rendu coupables de cruauté & d'ingratitude envers le libérateur de l'Italie, qu'il leur étoit même honteux

de ne pas défendre. » Qu'il se » sauve, s'écrierent-ils, qu'il » se sauve, & qu'il aille accomplir ailleurs ses tristes » destinées. Hélas! nous n'avons » que trop lieu de prier les » Dieux de nous pardonner la » faute involontaire que nous » commettons, en renvoyant » C. Marius hors de notre ville » sans défense & sans secours. « Ils entrent en foule dans la maison où il étoit; ils l'environnent, & le conduisent à la mer. Chacun s'empresse de lui témoigner son zele, en portant au vaisseau qu'on lui destinoit, les provisions dont il avoit besoin. Mais, un obstacle retardoit leur marche, & leur faisoit perdre du tems. Sur le chemin entre la ville & la mer, étoit un bois consacré à la Nymphe Marica, par rapport auquel ils observoient cette pratique superstitieuse, de n'en rien emporter de ce qui étoit une fois entré. Ainsi, il leur falloit faire un long circuit, que leur impatience supportoit avec peine. Enfin, un vieillard s'étant écrié que toute voie étoit bonne & autorisée des Dieux pour sauver C. Marius, ose le premier traverser le bois, & est suivi de tous les autres. Bientôt, tout est prêt, & C. Marius s'embarque sur un très-petit bâtiment, au milieu des vœux de tous les Minturnois, qui levoient les mains au ciel, & prioient les Dieux de prendre ce grand homme sous leur protection. Il fit dans la suite, lorsqu'il fut de retour en Italie, peindre toute cette aventure, & en plaça le tableau dans le temple de Marica.

De Minturnes C. Marius passa dans l'isle d'Énarie, où il rejoignit Granius. Ensuite ils firent route ensemble vers l'Afrique; mais, comme ils manquoient d'eau, ils furent obligés de relâcher en Sicile du côté du mont Eryx. Le malheur poursuivoit par tout notre fugitif. Le Questeur de la province, se trouvant dans ces quartiers, tomba sur les gens de C. Marius qui étoient descendus pour faire eau, en tua dix-huit, & pensa le prendre lui-même. Ce fut une nécessité pour C. Marius de se rembarquer au plus vîte, & il passa dans l'isle de Méninge, où il apprit pour la premiere fois des nouvelles de son fils. Il sçut que s'étant sauvé avec Céthégus, l'un des douze compris dans le décret du Sénat, il s'étoit retiré auprès d'Hiempsal, qui regnoit dans une partie de la Numidie. Ce Prince étoit vraisemblablement de la postérité de Masinissa, & avoit obligation des États qu'il possédoit à C. Marius, qui l'y avoit établi lui ou son pere, après la défaite & la prise de Jugurtha. C'étoit cette raison qui avoit fait espérer au jeune C. Marius de trouver un asyle sûr auprès de ce Numide; & le vieux C. Marius aussi un peu ranimé par cette même espérance, osa passer de l'isle de Méninge dans la province de Carthage.

Le Magiſtrat Romain, qui commandoit dans cette province, n'avoit jamais eu de relation particuliere avec C. Marius, & n'en avoit reçu ni bien ni mal; & dès-là qu'un homme étoit indifférent, il ſembloit que l'humanité ſeule & la compaſſion naturelle duſſent l'attendrir ſur le ſort déplorable où étoit réduit un ſi grand & ſi illuſtre perſonnage. Mais, il n'eſt que trop ordinaire de mépriſer les malheureux. A peine C. Marius étoit-il débarqué, qu'il vit venir à lui un Officier du Préteur, qui lui dit d'un ton menaçant: » Le Préteur Sextilius vous » défend de mettre le pied dans » ſa province. Si vous contre» venez à ſes ordres, il vous » déclare qu'il eſt réſolu d'exé» cuter le décret du Sénat, & » de vous traiter en ennemi pu» blic. « La ſurpriſe, l'indignation, la douleur ſaiſirent tellement C. Marius, qu'il demeura fort long-tems ſans rien dire, regardant fixement celui qui étoit venu lui faire ce meſſage. Enfin, comme l'officier le preſſoit, & lui demandoit quelle réponſe il rendroit au Préteur: *Va*, lui dit-il, *rapporter à celui qui t'envoie, que tu as vu C. Marius fugitif, aſſis au milieu des ruines de Carthage.* Cette réponſe étoit une excellente leçon de l'inſtabilité des choſes humaines, réuniſſant ſous un même point de vue la deſtruction de l'une des plus puiſſantes villes du monde, & le renverſement de la fortune du premier des Romains. C. Marius ne ſe preſſa pas d'exécuter l'ordre du Préteur; & il étoit encore autour de Carthage, lorſqu'il recueillit ſon fils, qui avoit été obligé de s'enfuir des États d'Hiempſal.

Ce fut ſans doute une grande joie pour le pere & pour le fils de ſe retrouver enſemble après une ſéparation mêlée de tant de dangers. Pendant qu'ils marchoient le long de la mer, C. Marius apperçut des ſcorpions qui ſe battoient. Il ſe piquoit d'habileté dans l'art prétendu de la divination. Il jugea ce préſage mauvais, & il en conclut qu'ils étoient menacés de quelque péril, comme ſi le bon ſens tout ſeul, ſans que les ſcorpions s'en mêlaſſent, n'eût pas ſuffi pour l'avertir qu'ils avoient à craindre, & la politique timide de Sextilius, & le reſſentiment d'Hiempſal. Ils ſe jettent donc dans une barque de pêcheur, qui les mene dans l'iſle de Cercine. Il étoit tems de partir. Car, à peine étoient-ils embarqués, qu'ils virent des cavaliers Numides envoyés par Hiempſal à la pourſuite du jeune C. Marius. Ce danger ne fut pas le moindre de ceux qu'ils coururent; mais il fut le dernier. Ils paſſerent le reſte de l'hiver aſſez tranquillement dans les iſles de la mer d'Afrique, attendant quelque coup de bonne fortune, qui leur donnât moyen de retourner en Italie. C'eſt ce qui arriva peu de tems après, ſous le Conſulat de Cn. Octavius & de L. Cornélius Méru-

la, l'an de Rome 665 & 87 avant J. C.

L. Cornélius Cinna, qu'on avoit déposé pour lui substituer L. Cornélius Mérula, eut la plus grande part au retour de C. Marius. Privé du Consulat, il gagna une armée qui étoit dans la Campanie, & mit encore dans ses intérêts quelques peuples d'Italie; ce qui jetta les Consuls dans le plus grand embarras. C. Marius profita de cette conjoncture. Il repassa la mer, & vint aborder à un port de Toscane, amenant avec lui environ mille hommes, partie cavaliers Maures, partie aventuriers Italiens, que son nom ou des disgraces semblables à la sienne avoient attachés à sa fortune. Il portoit sur son visage & dans toute sa personne un air de tristesse convenable à ses malheurs; & la compassion qu'excitoit sa vue, jointe à sa grande réputation, lui donna moyen d'assembler bientôt six mille hommes, d'autant plus aisément qu'il recevoit tous ceux qui se présentoient, jusqu'aux esclaves mêmes à qui il donnoit la liberté. Alors, il envoya offrir ses services à L. Cornélius Cinna; & celui-ci, qui avoit affecté de paroître n'avoir aucune intelligence avec lui, quoique réellement ils fussent d'accord en tout, assembla le Conseil de guerre comme pour délibérer sur la proposition de C. Marius. Ainsi, il fut bientôt résolu qu'on l'admettroit. C. Marius fut donc reçu; & L. Cornélius Cinna le déclara Proconsul, & voulut lui donner des faisceaux & des licteurs. Mais, il les rejetta, disant que de tels honneurs ne convenoient pas à la fortune d'un exilé. Et pour tâcher de se rendre un objet de pitié, il prenoit une contenance affligée & des manieres tristes, à travers lesquelles néanmoins il étoit aisé de sentir une fierté de courage, irritée & non pas abattue par les maux qu'il avoit soufferts.

Dans le Conseil il fut résolu d'aller attaquer Rome. L'exemple en avoit été donné par L. Sylla; & C. Marius ne se piquoit pas d'être plus délicat que son ennemi sur l'amour & le respect dûs à la patrie. C. Marius surprit par intelligence Ostie à l'embouchure du Tibre, & livra cette malheureuse place au pillage & à la fureur du soldat, Peu de tems après, Rome pensa être prise par trahison. Un App. Claudius, Tribun des soldats, qui avoit autrefois reçu quelque service de C. Marius, lui livra le Janicule, dont il avoit la garde. Déjà L. Cornélius Cinna & C. Marius étoient maîtres de ce poste, qui commandoit la ville, & y étoit joint par un pont, lorsque Cn. Octavius & Cn. Pompeius accoururent & repousserent les ennemis. Ensuite, C. Marius travailla à ôter aux assiégés toute espérance de recevoir des vivres & des rafraîchissemens. Dans cette vue, il alla

prendre toutes les places des environs de Rome où il y avoit des magasins, Antium, Aricie, Lanuvium & quelques autres. Après quoi ayant rejoint L. Cornélius Cinna, il alla avec lui présenter bataille au Consul Cn. Octavius, qui n'osa accepter le défi. D'un autre côté, l'autre Consul L. Cornélius Mérula abdiqua le Consulat.

Alors, C. Marius & L. Cornélius Cinna, se voyant vainqueurs, tinrent un grand conseil avec les principaux chefs de leur parti, pour délibérer sur la maniere dont ils useroient de la victoire ; & il fut conclu qu'ils feroient main basse sur tous leurs ennemis, afin que leur faction demeurant seule maîtresse du gouvernement, disposât de tout avec une entiere autorité. Ravager la ville par d'horribles carnages, c'étoit ce qu'ils appelloient y établir la paix. Ainsi, C. Marius, qui avoit imité L. Sylla, en attaquant Rome & la forçant à main armée, fut bien éloigné d'imiter son humanité & sa modération à l'égard des citoyens, comme il arrive d'ordinaire que les seconds exemples enchérissent sur les premiers.

Cependant, le Sénat qui ignoroit cette cruelle délibération, ne tarda pas à envoyer des députés pour inviter L. Cornélius Cinna & C. Marius à entrer dans la ville. Le premier fit donc son entrée, précédé de ses licteurs, & environné de ses gardes. Mais, C. Marius s'arrêta à la porte, disant avec une ironie pleine d'insulte, que les exilés n'avoient pas droit d'entrer dans la ville, & qu'il falloit qu'une nouvelle loi abrogeât celle par laquelle il avoit été condamné à l'exil. Les Tribus s'assemblerent donc au plutôt ; mais, à peine trois ou quatre eurent-elles donné leur suffrage, que C. Marius, las de cette comédie, entra subitement, & livra Rome à toutes les horreurs de la guerre. Toutes les portes de la ville furent fermées, afin que personne ne pût s'enfuir ; & sous prétexte de chercher les ennemis de C. Marius, les soldats se répandirent dans tous les quartiers. Sur tout une troupe d'esclaves que C. Marius avoit affranchis, & dont il avoit fait comme sa garde, ayant reçu de lui pleine licence, commirent les plus horribles excès. Un très-grand nombre de citoyens furent tués, les femmes déshonorées, les maisons pillées. C'étoit avoir été ennemi de C. Marius, que d'être riche. En un mot, Rome fut traitée comme une ville prise d'assaut.

Le carnage & le pillage des maisons durerent cinq jours & cinq nuits dans Rome, dont l'aspect étoit devenu un objet d'horreur. Pendant que les têtes de ceux que l'on massacroit étoient exposées sur la tribune aux harangues, les corps étoient jettés dans les rues, où on les fouloit aux pieds; car, il étoit

défendu de leur donner la sépulture.

Toute l'Italie se ressentoit pareillement des fureurs de C. Marius. Les grands chemins & les villes étoient remplies de ses satellites, qui suivoient à la piste ceux qui s'étoient enfuis & qui se cachoient, & très-peu échapperent. Les malheureux ne trouvoient ni amis ni parens fideles ; & presque tous furent trahis par ceux chez qui ils s'étoient retirés pour se mettre en sûreté.

Cependant, C. Marius arrangeoit les affaires du gouvernement, ou plutôt les siennes, déposant les Magistrats qui lui étoient suspects, & renversant les loix de L. Sylla. L'année approchant de sa fin, L. Cornélius Cinna & lui se nommerent Consuls eux-mêmes, sans aucune forme d'assemblée ni d'élection.

Le premier jour de la nouvelle année fut signalé par d'horribles cruautés. Le fils de C. Marius tua de sa main un Tribun du peuple, & en envoya la tête aux Consuls; deux Préteurs furent exilés ; & un Sénateur, qui se nommoit Sex. Licinius, fut précipité par ordre de C. Marius du haut du roc Tarpeien.

Il n'y avoit que la mort qui pû arrêter les fureurs de ce sanguinaire vieillard. Elle ne tarda pas à venir. L'état de prospérité où il se trouvoit, ne calmoit point les inquiétudes que lui donnoit la crainte du retour de L. Sylla, qui faisoit la guerre avec beaucoup de succès contre les Généraux de Mithridate. Un si redoutable vengeur faisoit trembler C. Marius, qui ne put même dissimuler ses frayeurs. Un jour qu'il s'entretenoit avec ses amis après le souper, ayant rappellé toutes les aventures de sa vie, & cette vicissitude de prospérités éclatantes & d'affreuses disgraces, il ajouta qu'il n'étoit pas d'un homme sensé de s'exposer de nouveau, après de pareilles expériences, aux caprices de la fortune.

Ces pensées le tourmentoient, & lui causoient des insomnies, dont il étoit extrêmement fatigué. Il s'avisa d'un remede qui ne convenoit guere ni à sa dignité, ni à son âge. Ce fut de se livrer sans mesure aux excès de la table, & de passer les nuits à boire avec ses amis. Par ce régime bientôt il s'échauffa le sang. La fievre le prit, qui porta tout d'un coup à la tête ; & dans ses délires il ne pensoit qu'à la guerre de Mithridate. Il s'imaginoit en avoir la conduite, & non seulement il en parloit, mais il faisoit les gestes & prenoit les attitudes d'un homme qui combat, ou d'un Général qui donne ses ordres ; tant étoit violente & incurable, tant avoit pénétré jusques dans les moëlles la passion que lui avoient inspirée pour ce commandement l'ambition & la jalousie agissant de concert. Ainsi, dit Plutarque, âgé de soixante-

dix ans, seul entre tous les hommes parvenu à être sept fois Consul., enfin possédant des richesses qui auroient suffi à plusieurs Rois, il se lamentoit comme souffrant l'indigence, & il mourut avant que d'avoir pu exécuter ses projets. Insensé! qui au lieu de conserver par la reconnoissance les bienfaits de la fortune, se laissoit enlever le présent pour ne s'occuper que d'un fol avenir. Tel est le sort, ajoute cet Historien Philosophe, de ceux qui n'ayant pas eu soin de préparer d'abord dans leur ame par l'étude & par les belles connoissances comme un fondement & une base solide pour recevoir les biens du dehors, versent inutilement & les richesses & les honneurs dans un abîme insatiable, & où jamais il ne se trouve de fond. C. Marius mourut le treize Janvier, l'an de Rome 666, & 86 avant J. C.

DIGRESSION

Sur le caractere de C. Marius & sur sa fortune.

Presque tous ceux qui ont parlé de C. Marius, ont observé qu'il ne fut pas moins funeste à ses citoyens dans la paix, qu'utile dans la guerre. Valere Maxime va plus loin, & juge avec raison que ses victoires ne sont pas une suffisante compensation pour les horreurs dont il s'est rendu coupable, & qu'il mérite moins l'admiration pour ses grandes actions contre les ennemis de Rome, que la haine & la détestation publique pour les crimes qu'il a commis contre la patrie. En effet, il eut tous les vices des grands scélérats; il fut sans foi, sans honneur, sans humanité, ingrat, ennemi de toute vertu, jaloux de tout mérite, cruel comme une bête féroce. Qu'on traite après cela C. Marius de grand homme & de héros. C'est peut-être l'exemple le plus marqué de l'imbécillité du genre humain, qui entend assez peu ses intérêts pour attacher l'idée de l'héroïsme à l'art funeste de le détruire, & qui veut que cet héroïsme subsiste avec les vices les plus nuisibles à la société.

Sa fortune ne nous paroît guere plus digne d'envie, que sa conduite n'est digne de louange. Il devint sans doute le plus fameux des Romains. Mais, si au lieu de nous laisser éblouir par ce vain éclat des richesses & des dignités, nous considérons ce qu'il lui en a coûté pour les acquérir & pour s'en assurer la possession, que d'intrigues, de cabales, d'inquiétudes! Ajoutez le tourment de l'envie, les craintes, le dépit d'être souvent forcé de céder, & enfin les déplorables aventures de sa fuite. N'auroit-il pas été plus heureux, si tranquille dans l'état obscur où il étoit né, labourant lui-même un petit champ, ou laissé par ses peres, ou même acquis par son travail, il eût mené une vie exempte de soucis & de périls?

MARIUS [C.], *C. Marius*,

V. Μάριος, (a) fils du précédent, fut soupçonné d'avoir été l'auteur de la mort de L. Porcius Caton, arrivée l'an 89 avant Jesus-Christ.

L'année suivante, comme il fuyoit de Rome avec son pere, il fut envoyé un jour par ce dernier à une terre qui étoit voisine, afin qu'il y prît tout ce qui seroit nécessaire pour le voyage. Pendant que le jeune C. Marius faisoit ses préparatifs, la nuit se passa; & le jour étant venu, on apperçut de loin des cavaliers, qui suspectant une maison si liée aux Marius, s'avançoient pour en faire la recherche. Mais, le fermier ou intendant de Q. Mucius Scévola, aussi fidele que son maître avoit été généreux, cacha le fugitif dans une charette remplie de feves, & menant sa charette vers Rome, il passa tout au travers de ceux qui cherchoient C. Marius, & qui le laisserent continuer sa route sans en avoir le moindre soupçon. C. Marius entra ainsi dans la ville, & jusques dans la maison de sa femme, où ayant pris toutes les choses dont il pouvoit avoir besoin, il sortit heureusement de Rome; & ne songeant qu'à lui seul, il vint à la mer, s'embarqua, & passa en Afrique.

Il se retira auprès d'Hiempsal, qui regnoit dans une partie, de la Numidie. Ce Prince étoit vraisemblablement de la postérité de Masinissa, & avoit obligation des États qu'il possédoit à C. Marius, qui l'y avoit établi lui ou son pere après la défaite & la prise de Jugurtha. C'étoit cette raison qui avoit fait espérer à C. Marius de trouver un asyle sûr auprès de ce Numide.

Mais, Hiempsal plus sensible à la crainte d'un mal présent, qu'à la reconnoissance d'un bienfait passé, étoit embarrassé de son suppliant. Il lui rendoit des honneurs, mais il le retenoit malgré lui, & l'empêchoit de sortir de son Royaume. Cette conduite donna de l'inquiétude au Romain, qui vit bien que les prétextes qu'alléguoit le Roi pour le retenir, n'avoient rien de sincere, & ne lui pronostiquoient rien d'avantageux. Pour se tirer de peine, il profita de l'occasion qui se présenta, sans qu'il eût pensé à se la ménager. Il étoit jeune & bien fait. Le péril auquel il étoit exposé, toucha une des concubines du Roi; & bientôt elle passa, comme il est fort aisé, de la pitié à l'amour. D'abord C. Marius la rejetta avec dédain. Mais, lorsqu'il reconnut d'une part qu'il n'avoit d'espérance de s'enfuir que par son moyen, & de l'autre que les sentimens de cette femme avoient quelque chose de fort élevé au dessus d'une folle & aveugle passion, il se fia à elle, & s'en trouva bien. Car, aidé de son secours, il se sauva avec

(a) Plut. Tom. I. pag. 425. & *seq.* Vell. Paterc. L. II. c. 26, 27. Corn. Nep. in T. Pomp. Attic. c. 1. Appian. p. 402, 403. Roll. Hist. Rom. Tom. V. pag. 519, 546, 553. & *suiv.* T. VI. p. 23. & *suiv.*

ses amis des mains d'un Prince, à qui une perfidie utile n'auroit peut-être pas beaucoup coûté. Il rejoignit son pere, auprès de Carthage ; & ce fut sans doute une grande joie pour le pere & pour le fils de se retrouver ensemble après une séparation mêlée d'une infinité de dangers. Dans la suite, lorsque le pere eut repris le dessus, & qu'il fut parvenu à son septieme Consulat, C. Marius tua de sa main un Tribun du peuple, & en envoya la tête aux Consuls.

Il parvint lui-même au Consulat, l'an 82 avant Jesus-Christ, & on lui donna pour collegue Cn. Papirius Carbon. C. Marius étoit encore fort jeune, & les Auteurs qui lui donnent le plus d'âge, ne vont pas au delà de vingt-six à vingt-sept ans. Rien n'étoit plus irrégulier qu'une pareille élection. Mais alors, on ne connoissoit plus de loix. La mere de ce jeune Consul fut assez sensée pour pleurer cet honneur prématuré, qu'elle prévoyoit être funeste à son fils.

Il étoit ennemi déclaré de L. Sylla ; & comme il ne doutoit point que ce dernier ne fût à la fin victorieux, ce fut pour lui un motif de se porter à une horrible barbarie ; & craignant que ceux qu'il vouloit perdre ne lui échapassent, il hâta sa vengeance pendant qu'il étoit encore le maître. Le préteur Brutus Damasippus commandoit dans Rome en l'absence des Consuls, qui tous deux en étoient sortis pour se mettre à la tête des armées. C. Marius écrivit de son camp à ce Préteur, pour lui ordonner de massacrer les chefs de la faction de L. Sylla, c'est-à-dire, les premiers du Sénat & de la Noblesse. Brutus Damasippus étoit un scélérat, dévoué à toutes les fureurs du parti qu'il avoit embrassé. Il exécuta donc sans scrupule cet ordre inhumain.

Ces cruautés ne précéderent pas de beaucoup la défaite entiere de C. Marius par L. Sylla. La bataille se donna près d'un lieu nommé par les Latins Sacriportus entre Signia & Préneste. Les soldats de L. Sylla, lorsqu'ils se trouverent en présence de l'ennemi, étoient si fatigués d'une longue marche, pendant laquelle ils avoient essuyé une grande pluie, qu'ils se jettoient par terre, se couchant sur leurs boucliers pour prendre quelque repos. Il fallut donc que L. Sylla consentit à leur donner l'ordre de se retrancher; & ils se mirent sur le champ en devoir de se dresser un camp. Mais, C. Marius étant venu les attaquer avec fierté & avec menaces pendant qu'ils travailloient, ces vieux soldats se crurent insultés. L'indignation leur fit retrouver leurs forces ; & plantant leurs demi-piques sur le bord du fossé qu'ils avoient déjà creusé, ils marchent à l'ennemi l'épée à la main. Le combat fut vif. Mais, bientôt l'aîle gauche de C. Marius commen-

çant à plier, cinq cohortes & deux escadrons passerent du côté de L. Sylla. Cette désertion découragea les autres; en un moment la fuite fut générale, & tous chercherent à se retirer dans Préneste. L. Sylla les poursuivit vivement, de sorte que les Prénestins craignirent qu'il n'entrât avec les fuyards dans leur ville, & fermerent leurs portes. Ce fut là que se fit le plus grand carnage. C. Marius, qui trouva en arrivant les portes fermées, fut tiré dans la ville par dessus les murs avec une corde.

La ville de Préneste étoit très-forte. Il fallut l'assiéger dans les formes. Lucrétius Ofella, lieutenant de L. Sylla, fut chargé du commandement de ce siege. C. Marius ne voulut pas se rendre; mais, ayant tâché de se sauver par des souterreins qui conduisoient de la ville dans la campagne, & trouvant les issues fermées & gardées par des soldats, il se battit avec le jeune Télésinus. Leur dessein étoit de se délivrer tous deux à la fois par une mort honorable des supplices que leur préparoit L. Sylla. Mais, C. Marius après avoir tué son ami, se trouvant simplement blessé, se fit achever par un de ses Esclaves. Sa tête fut portée à L. Sylla qui la fit mettre sur la Tribune aux Harangues, & qui en la considérant, insulta à la jeunesse de ce Consul, qui auroit dû, disoit-il, manier la rame, avant que d'entreprendre de conduire le gouvernail.

C. Marius ne s'étoit guere montré imitateur de son pere, que par rapport à la cruauté. Du reste, après avoir d'abord donné quelques signes de bravoure, qui l'avoient même fait appeller fils de Mars, il démentit tellement ses premiers essais, qu'il mérita d'être surnommé fils de Vénus.

MARIUS [faux]. *Voyez* Amatius

MARIUS [M.] GRATIDIANUS, *M. Marius Gratidianus*. *Voyez* Gratidianus.

MARIUS [L.], *L. Marius*, Λ. Μάριος, (a) qui demeuroit à Mynde, au rapport de Cicéron.

MARIUS [M.], *M. Marius*, M. Μάριος. (b) fut battu de verges, à la vue du peuple Romain, par toute la ville. Cicéron dit que ce fut L. Catilina qui le fit ainsi maltraiter.

MARIUS [M.], *M. Marius*, M. Μάριος, (c) fut envoyé d'Espagne par Sertorius à Mithridate, roi de Pont, avec le titre de Proconsul, l'an 75 avant Jesus-Christ, & ce qui est singulier, & qui marque extrêmement la prééminence du nom Romain, ce Proconsul de la création de Sertorius avoit tous les honneurs dans l'armée de Mithridate. Si quelque ville d'Asie avoit été prise, il y en-

(a) Cicer. in Verr. L. III. c. 61.
(b) Cicer. de Petition. Consul. c. 8.
(c) Plut. Tom. I. pag. 496, 499. Crév. Hist. Rom. Tom. VI. pag. 139, 196, 197.

troit en pompe, précédé de ses faisceaux & de ses haches, & suivi du Roi de Pont, qui se réduisoit au second rang. Il donnoit la liberté à quelques-unes de ces villes; il accordoit à d'autres des immunités & des exemptions, le tout au nom de Sertorius, sans qu'il fût permis à Mithridate de faire aucun acte de souveraineté dans une province Romaine.

M. Marius ayant été fait prisonnier deux ans après par L. Licinius Lucullus, on ne lui fit aucun quartier, parce qu'on le regardoit comme un traître à la patrie. On le fit mourir dans les tourmens. L. Licinius Lucullus, craignant même qu'il n'évitât le supplice en mourant les armes à la main, avoit pris la précaution de recommander à ses soldats avant le combat, de ne tuer aucun des ennemis qui manquât d'un œil. Car M. Marius étoit dans le cas. Appien l'appelle Valérius, au lieu de Marius.

MARIUS, *Marius*, (*a*) certain homme dont parle Horace dans une de ses Satyres. Cet homme, ayant tué sa Maîtresse, alla aussitôt se jetter lui-même dans la riviere.

MARIUS NÉPOS, *Marius Nepos*, (*b*) fut exclu du Sénat par Tibere l'an de Jesus-Christ 17, parce qu'il étoit tombé dans la misere par ses déréglemens.

MARIUS [Sext.], *Sext. Marius*, (*c*) fut accusé par Calpurnius Salvianus, pendant les féries Latines, l'an de Jesus-Christ 25. Mais, l'accusateur fut blâmé d'avoir profané par cette inhumanité des jours consacrés à la religion, & envoyé en exil.

MARIUS [Sext.], *Sext. Marius*, (*d*) Espagnol, dont les richesses causerent la perte. La beauté de sa fille y contribua aussi beaucoup.

Cet homme étoit le plus riche de toute l'Espagne, & possédoit des mines d'or, qui lui rendoient un très-grand produit. Dion Cassius raconte un trait Romanesque de ses richesses. Il dit, & nous ne sçavons si on doit l'en croire, que Sext. Marius étant mécontent d'un de ses voisins, l'invita à manger chez lui, & l'y retint pendant deux jours; & que durant ce court intervalle il rasa la maison de ce voisin, & la rebâtit plus belle & plus spacieuse qu'elle n'étoit auparavant. Il l'y mena ensuite, & lui déclarant le fait: *C'est ainsi*, lui dit-il, *que je fais sentir à qui je veux, & ma vengeance, & ma libéralité.* Pour ce qui est de sa fille, il craignit pour elle les débauches forcenées de Tibere, & dans la vue de la mettre à l'abri de ce danger, il l'éloigna de la Cour,

(*a*) Horat. L. II. Satyr. 3. v. 275. & *seq.*
(*b*) Tacit. Annal. L. II. c. 48.
(*c*) Tacit. Annal. L. IV. c. 36. Crév. Hist. des Emp. Tom. I. pag. 406.
(*d*) Tacit. Annal. L. VI. c. 19. Crév. Hist. des Emp. Tom. I. pag. 583.

& la tint cachée dans une sûre retraite. Tibere irrité le fit accuser d'être lui-même le corrupteur de sa propre fille ; & sur cette odieuse imputation, Sext. Marius fut précipité du haut du roc Tarpeien. Ses biens ayant été confisqués, Tibere s'empara de ses mines d'or, soit par avidité réelle, soit peut-être pour déguiser, sous l'apparence d'un vice moins honteux, le vrai motif de sa haine contre ce pere infortuné.

MARIUS [P.], *P. Marius*, (*a*) fut Consul avec L. Asinius Gallus, l'an de Jesus-Christ. 62.

MARIUS [M. AURÉLIUS], *M. Aurelius Marius*, (*b*) armurier de son métier, & ensuite soldat, qui par sa valeur s'étoit avancé dans le service. Après la mort de Victorin, il fut élu Empereur dans les Gaules par le crédit de Victoria.

Cet Aventurier méritoit bien sa fortune, si l'on doit croire qu'il soit le même Marius qui, selon Aimoin, vainquit & tua Chrocus, roi des Allemands, auteur & chef d'une irruption violente dans les Gaules, & de mille cruautés exercées par les Barbares qu'il commandoit. Trébellius ne dit rien d'un fait si éclatant, & il se contente de rapporter la harangue que ce soldat devenu Empereur fit après son élection, & dans laquelle, loin de rougir de la bassesse de son premier état, il en tire vanité, se fait honneur d'avoir toujours manié le fer, & éleve la vie dure & laborieuse qu'il a menée, bien au dessus de la mollesse de Gallien. Il ne regna que trois jours, au bout desquels il fut tué par un soldat qui avoit autrefois travaillé dans sa boutique, & auquel le nouvel Empereur témoignoit du dédain & du mépris. Le soldat irrité le perça de son épée, en lui disant avec insulte : *Cette épée est l'ouvrage de tes mains.*

Ce qui montre qu'au moins une partie de ce récit est fausse, c'est qu'on a de lui un très-grand nombre de médailles. Aurélius Victor & Eutrope assurent au contraire que M. Aurélius Marius succéda immédiatement à Posthume, & que ce ne fut qu'après sa mort que Victorin regna dans les Gaules. Il est difficile de prendre parti là-dessus. Toutes les médailles de M. Aurélius Marius ont été recueillies par le P. Banduri.

On rapporte des choses étonnantes de la force de corps de M. Aurélius Marius. Avec ses doigts il faisoit, dit-on, des prodiges, & ils étoient aussi durs que le fer sur lequel il les avoit exercés.

MARMA, *Marma*, Μαρμὰ, (*c*) de la tribu de Benjamin, étoit fils de Saharaïm & de Hodès sa femme.

(*a*) Tacit. Annal. L. II. c. 48.
(*b*) Crév. Hist. des Emp. Tom. V. pag. 473.
(*c*) Paral. L. I. c. 8. v. 10.

MARMARÉENS, *Marmarenses*, Μαρμαρεῖς, (*a*) peuple de l'Asie mineure, quelque part vers les extrêmités de la Lycie, sur un rocher escarpé, selon Diodore de Sicile.

Alexandre le Grand ayant mis pied à terre sur la côte voisine, ces Barbares prirent les Macédoniens en queue; & après en avoir tué plusieurs, ils firent encore beaucoup de prisonniers & leur enleverent un grand nombre de chevaux de charge. Le Roi irrité forma le siege autour de leur fort, avec une grande impatience de l'emporter. Les Marmaréens, qui avoient du courage, & qui comptoient beaucoup sur la hauteur inaccessible de leur poste, soutenoient courageusement les attaques de l'ennemi; elles furent consécutives pendant deux jours entiers, & le Roi vouloit venir à bout de son entreprise. Les vieillards du lieu conseillerent alors aux jeunes gens de mettre fin à leur résistence, & de se rendre au Roi aux meilleures conditions qu'ils pourroient obtenir de lui. Les jeunes gens n'accepterent point ce conseil, & déclarerent qu'ils vouloient mourir avec la liberté de leur patrie. Les vieillards répliquerent que puisqu'ils refusoient de se rendre, ils leur conseilloient de les tuer eux-mêmes avec leurs femmes & leurs enfans; après quoi, tous ceux qui étoient dans la force de l'âge tâcheroient de s'échapper la nuit à travers les ennemis, & de se réfugier ensuite en quelque retraite de leurs montagnes. La jeunesse se prêta à ce second avis, & on régla que chacun d'eux assemblant toute sa famille fît chez soi un festin, où l'on serviroit tout ce qui restoit de vivres dans chaque maison, après quoi on se résoudroit à exécuter l'avis proposé. Ces jeunes hommes, qui étoient à peu près au nombre de six cens, jugerent pourtant ensuite qu'il seroit affreux d'égorger eux-mêmes leurs parens; ainsi, ils se déterminerent à mettre le feu à leurs maisons, après quoi ils devoient se réfugier sur quelque montagne voisine. C'est ainsi qu'ils donnerent au moins pour sépulture à leurs parens leur propre demeure; & pour eux traversant, comme on se l'étoit proposé, le camp ennemi à la faveur des ténebres, ils arriverent sur une haute montagne de ces cantons.

MARMARIDES, *Marmaridæ*, Μαρμαρίδαι, (*b*) les habitans de la Marmarique. *Voyez* Marmarique.

MARMARIQUE, *Marmarica*, Μαρμαρικὴ, (*c*) contrée d'Afrique, située entre l'Égypte & les Syrtes.

Cette contrée n'a pas toujours eu le même nom, & ses bornes ont beaucoup varié.

(*a*) Diod. Sicul. pag. 576.
(*b*) Diod. Sicul. p. 127.
(*c*) Ptolem. L. IV. c. 5. Plin. Tom. I. pag. 249, 251. Strab. pag. 798, 825, 838. Diod. Sicul. pag. 127.

Ptolémée fait commencer la Marmarique à la Cyrénaïque du côté du couchant, & ne l'étend pas à l'orient jusqu'à l'Égypte; il met entre deux la Libye ou le Nome de Libye. Agathamérus, au contraire, en décrivant les provinces de l'Afrique, le long de la Méditerranée, en allant du couchant au levant, nomme d'abord la Pentapole, ensuite la Marmarique, puis l'Égypte. Ces deux Géographes nomment cette contrée Μαρμαρικὴ, *Marmarica*. Les autres Écrivains ne font mention que des peuples qu'ils appellent Marmarides. *Ab Api*, dit Scylax, *est gens Libyca*, *Marmaridæ*, *usque ad Hesperides*. De sorte que, selon ce même Géographe, le païs des Marmarides renfermoit la Cyrénaïque & la Pentapole, outre les terres qui se trouvoient entre cette derniere Province & la ville d'Apis. Pline semble aussi leur donner les mêmes bornes; car, il dit que les Marmarides habitoient presque depuis Parétonium, ville voisine d'Apis du côté de l'orient, & s'étendoient jusqu'à la grande Syrte. Si on s'en tenoit à ces deux Écrivains, il ne seroit guere possible de distinguer la Marmarique de la Cyrénaïque & de la Pentapole. Mais, Strabon débrouille la difficulté, en disant que les Marmarides joignoient l'Égypte, & s'étendoient jusqu'à la Cyrénaïque. Dans un autre endroit, il dit encore que les Marmarides habitoient à l'orient de la Cyrénaïque, & avançoient jusqu'au *nomus Ammoniacus*. De cette façon la Marmarique étoit bornée au nord par la mer Méditerranée, à l'orient par l'Égypte, autrement par le *nomus Ammoniacus*, & à l'occident par la Cyrénaïque. Quant aux bornes du côté du midi, elles sont fort incertaines.

Voici les villes que Ptolémée place dans la Marmarique, & auxquelles il donne le nom de Nomes.

Axylis villa, Chersonnesus magna, Phthia portus, Paliurus, Batrachus portus, Petræ parvæ portus, Antipyrgus, Scytranius portus, Catænium promontorium, Ardanis promontorium, Petræ magnæ portus. Ces villes étoient sur le bord de la mer; & les suivantes au milieu des terres. Leucoë, Bonchyris, Leucæ ou Albæ Camini, Meneläüs, Gaphara, Masuchis, Masadalis, Abathuba, Leucæ ou Albæ Napæ, Tacaphoris, Dioscoron, Migo, Saragina, Alo, Mazacila, Billa.

MARMITE, *Cacabus*, Κάκκαβος, Χύτρα, (*a*) instrument de cuisine, connu des Anciens. D. Bernard de Montfauçon, dans son Antiquité, présente une Marmite, tirée de la colomne de Trajan. On voit ensuite sur la même planche, la marmite

(*a*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 122.

de Silene, qui a été prise d'une des images de ce Satyre.

MARNE. *Voyez* Matrona.

MARO, *Maro*, (a) fameux délateur, sous l'empire de Tibere. *Voyez* Paulus.

MAROBODUUS, *Maroboduus*, (b) né d'une famille particuliere des Marcomans, peuple Sueve, ne descendoit point de Rois ou chefs de sa nation. Il avoit été conduit à Rome dans sa jeunesse, & il avoit appris dans cette ville à joindre la politique ou la finesse Romaine à la fierté Germanique. De retour chez les Sueves Marcomans, ses intrigues le mirent à la tête de sa nation. C'est ce que Strabon nous assure, & Velleius Paterculus dit qu'il l'assujettit à un gouvernement absolument despotique.

Le voisinage des Romains dont il n'étoit séparé que par le Rhin, & la puissance des Hermundures qui bornoient les Marcomans vers l'orient, lui paroissant un obstacle à ses projets d'agrandissement, il engagea ses nouveaux sujets à passer avec lui dans le *Boiohæmum*, païs fertile, entouré de tous côtés par des montagnes dont il étoit facile de garder les passages, & qui étoit habité par les Boiens, nation alors peu nombreuse & amollie par une longue paix.

Dès que Maroboduus se fut établi dans la Boheme, il commença à étendre sa domination vers le Nord de ce païs. Il soumit les Marsignes & les Buriens, les Semnones, les Burgundiones & les Longabardes qui étoient Sueves, & s'étendit au Nord jusqu'auprès de la mer Baltique. Il avoit à l'occident les Hermundures ou Herminones qu'il n'osa attaquer. Ces peuples étoient les Sueves proprement dits. Ils occupoient une partie de la Misnie, de la Franconie & du Palatinat de Baviere. Ils étoient très-puissans, & les Romains les regardoient comme leurs alliés. Tacite dit qu'ils étoient les seuls à qui il fût permis de venir librement sur les terres de l'Empire.

Maroboduus, qui connoissoit les forces de l'Empire, & qui ne vouloit pas s'exposer à une guerre, dont il prévoyoit que les suites auroient été funestes à un nouvel établissement, avoit de grands ménagemens pour les Romains, & ne songeoit qu'à les amuser par des négociations où il mêloit de tems en tems les menaces aux protestations d'amitié & d'attachement, tandis que par ses intrigues il étendoit sa puissance dans l'intérieur de la Germanie.

Sa politique ne put en imposer à Tibere, qui fit enfin

(a) Crév. Hist. des Emp. Tom. I. p. 443.

(b) Strab. p. 290. Vell. Patercul. L. II. c. 108, 109, 119. Tacit. Annal. L. II. c. 26, 44. *& seq.* L. III. c. 11. de Morib. Germ. c. 42. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XX. pag. 56. *& suiv.*

comprendre à Auguste qu'il n'étoit pas de l'intérêt de l'Empire de souffrir une Monarchie qui s'accroissoit tous les jours, & qui étant, pour ainsi dire, aux portes de Rome, pouvoit envahir l'Italie au moment qu'on s'y attendroit le moins. Auguste prit pour prétexte de rupture, les plaintes de quelques nations alliées, dont Maroboduus avoit usurpé les terres; & il envoya Tibere contre les Marcomans, à la tête d'une armée la plus nombreuse qu'on eût vue depuis les guerres civiles. Maroboduus dit, dans Tacite, qu'elle étoit de douze légions; ce qui auroit fait soixante-douze mille hommes d'infanterie, sans la cavalerie & les alliés.

Les Marcomans devoient être attaqués par différens côtés à la fois. Les Cattes donnoient passage aux Romains par leur païs du côté de la Germanie. Ainsi, quoique Maroboduus eût joint de nouvelles troupes au corps de soixante-dix mille hommes qu'il tenoit toujours sur pied, il auroit été accablé; car, les Germains n'étoient pas en état de résister aux légions Romaines, qui avoient sur eux l'avantage des armes & de la discipline. Le brave Arminius, le héros de la Germanie, devoit uniquement à l'imprudence de Varus l'avantage qu'il avoit remporté sur les Romains la neuvieme année de Jesus-Christ; & Tibere, qui joignoit la plus grande circonspection à la bravoure & à l'habileté militaire, n'étoit pas un Général facile à surprendre.

La révolte de la Pannonie & de l'Illyrie, qui éclata précisément dans le même tems, sauva Maroboduus d'une perte presque certaine. Auguste qui voyoit de quelle importance étoit cette révolte, accorda la paix aux Marcomans à des conditions honorables.

Cependant, la puissance de Maroboduus dans la Germanie, étant devenue suspecte aux peuples de la ligue occidentale, ils se préparerent à lui faire la guerre. Ils craignoient sa politique & ses intrigues, mais ils n'avoient qu'une médiocre opinion de sa bravoure. Arminius, chef des Chérusques, commandoit l'armée de cette ligue occidentale. Les Semnones & les Langobardes quitterent le parti des Marcomans pour se joindre à Arminius, tandis que Maroboduus trouva de son côté le moyen de débaucher Inguiomérus, oncle d'Arminius. Il y eut un combat où la perte fut égale des deux côtés. Maroboduus n'osant en risquer un second se retrancha, & se retira ensuite dans le *Boiohæmum*, d'où il envoya demander du secours à Tibere, qui répondit qu'on ne donneroit pas de troupes à un allié qui n'avoit point secouru les Romains dans leurs guerres contre les Chérusques.

Cependant, comme Arminius seroit devenu trop puissant par la défaite des Marcomans, & qu'on le craignoit beaucoup

plus que Maroboduus, Tibere chargea Drusus de ménager un accommodement entre les Chérusques & les Marcomans. Ce traité est de l'an de Jesus-Christ 17.

La défection de deux grandes nations ayant affoibli Maroboduus, les Marcomans, auxquels la dureté de son gouvernement l'avoit rendu odieux, appellerent Catvalda, qu'il avoit obligé de quitter le *Boiohæmum* pour se retirer chez les Gothons, sur les bords de la mer Baltique. La défection fut universelle. Maroboduus, abandonné de tout le monde, se réfugia sur les terres de l'Empire, d'où il envoya implorer la protection des Romains.

Tibere lui accorda une retraite & l'envoya à Ravenne, où il lui assigna une somme pour son entretien; mais, il ne forma aucune entreprise en sa faveur. Il parloit cependant quelquefois du projet de le rétablir, mais seulement pour contenir les Sueves, & pour les obliger de ménager les Romains.

L'expulsion de Maroboduus est de l'an de Jesus-Christ 19. Catvalda ne jouit pas long-tems du pouvoir qu'il avoit usurpé, ayant été chassé l'année suivante par Vibillius ou Jubillius, roi des Sueves Hermondures, qui sont ceux que Tibere menaçoit de tems en tems du rétablissement de Maroboduus. Catvalda alla aussi chercher une retraite chez les Romains, qui l'envoyerent à Fréjus. Tibere joignit ceux des Marcomans qui avoient suivi Catvalda dans sa retraite, à ceux qui avoient accompagné Maroboduus, & leur procura un établissement au-delà du Danube, sur la frontiere orientale des Quades, entre le Marus & le Cusus. Il leur donna pour roi Vannius qui étoit de la nation des Quades, & qui eut quelques successeurs.

On ignore ce que devint Catvalda. Pour Maroboduus, il survécut dix-huit ans entiers à sa disgrace; & par son attachement à la vie il perdit, même aux yeux des Romains, la réputation qu'il s'étoit acquise par son habileté.

Velleius Paterculus parle de Maroboduus & de sa puissance d'une maniere très-emphatique; mais, c'étoit pour se conformer à ce que Tibere lui-même en avoit dit au Sénat, dans un discours qui subsistoit encore du tems de Tacite. Tibere, pour faire valoir le service qu'il avoit rendu à l'Empire en le délivrant de Maroboduus, ne craignit pas de comparer ce Roi avec Antiochus, avec Pyrrhus, & même avec Philippe, pere d'Alexandre. Mais, il falloit beaucoup rabattre de ces éloges; car, l'histoire nous montre que Maroboduus avoit eu plus d'ambition & de manege que de courage & de vraie habileté. On sçait que l'histoire de Velleius Paterculus, écrite avant la disgrace de Séjan, est

un ouvrage dicté par la plus basse flatterie.

MARON, *Maron*, Μαρῶν. *Voyez* Madon.

MARON, *Maron*, Μαρῶν, (*a*) Égyptien qui entendoit parfaitement la culture de la vigne. Il accompagna Osiris dans ses voyages, & bâtit en Thrace une ville qui fut appellée de son nom Maronée. Il fut honoré comme un Dieu par les Égyptiens.

MARON, *Maron*, Μαρῶν, (*b*) fils d'Évanthe, étoit grand Prêtre d'Apollon qu'on adoroit à Ismare. Il donna à Ulysse d'excellent vin. » Il m'avoit » fait ce présent, dit Ulysse » dans le neuvieme livre de » l'Odyssée, par reconnois» sance de ce que touchés de » son caractère, nous l'avions » sauvé avec sa femme & ses » enfans, & garanti du pilla» ge; car, il demeuroit dans le » bois sacré d'Apollon. Il me » donna encore sept talens d'or » & une belle coupe d'argent; » & après avoir rempli douze » grandes urnes de cet excel» lent vin, il fit boire tous mes » compagnons. C'étoit un vin » délicieux, sans aucun mé» lange, une boisson divine. Il » ne la laissoit à la disposition » d'aucun de ses esclaves, pas » même de ses enfans; il n'y » avoit que sa femme & lui & » la maîtresse de l'office qui en » eussent la clef. Quand on en » buvoit chez lui, il mêloit » dans la coupe vingt fois au» tant d'eau que de vin, & » malgré ce mêlange il en sor» toit une odeur céleste qui » parfumoit toute la maison. Il » n'y avoit ni sagesse ni tem» pérance qui pussent tenir con» tre cette liqueur. »

MARON, *Maron*, Μαρῶν, (*c*) Spartiate, qui fut un des plus grands capitaines de son tems. Il signala sur-tout son courage au combat des Thermopyles, & ne le céda en cette occasion qu'à Léonidas; ce qui lui mérita l'honneur d'un temple qu'on lui érigea à Lacédémone. Il étoit fils d'Orsiphante, & avoit un frere, nommé Alphée, qui ne se distingua pas moins que lui au même combat, & qui en fut récompensé de la même maniere.

MARONÉE, *Maronea*, (*d*) Μαρώνεια, ville de Thrace, située, selon les cartes de M. d'Anville, sur les bords de la mer Égée, au fond d'un golfe, entre Énos & Abdere. On en attribue la fondation à un cer-

(*a*) Diod. Sicul. pag. 11, 12. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. II. p. 289.

(*b*) Homer. Odyss. L. IX. v. 196. *& seq.*

(*c*) Pauf. pag. 183. Herod. L. VII. c. 227.

(*d*) Ptolem. L. III. c. 11. Pomp. Mel. pag. 104. Diod. Sicul. p. 12. Herod. L. VII. c. 109. Plin. Tom. I. p. 204, 714. Homer. Odyss. L. IX. v. 197. *& seq.* Tit. Liv. L. XXXI. c. 16, 31. L. XXXVII. c. 33, 60. L. XXXVIII. c. 41. L XXXIX. c. 24. *& seq.* L. XLIII. c. 7. Roll. Hist. Anc. Tom. IV. p. 615. Tom. V. pag. 490. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. II. 509. T. X. p. 305.

tain Maron duquel elle prit le nom.

Pomponius Méla dit qu'elle étoit sur le bord du Nestus, & Étienne de Byzance près de la Chersonnese; mais, ni l'un ni l'autre n'en marquent la vraie situation. Hérodote la donne en décrivant la route de Xerxès; & ce qu'il en dit est appuyé du témoignage de Ptolémée. Tous deux la mettent environ au milieu entre le Nestus & la Chersonnèse. En effet, comme le dit Étienne de Byzance lui-même, Maronée étoit une ville de la Ciconie, près du lac Ismaris. Polybe la place dans le voisinage d'Énos, & Tite-Live joint ensemble les Énéens, les Maronites & les Thasiens. Selon Pline, elle s'appella anciennement Ortaguréa. Le P. Hardouin voudroit qu'on lût Ortagoréa.

Philippe, pere de Persée, ayant appris qu'il avoit été condamné par les Romains à rendre les villes de Thrace dont il s'étoit emparé, & à en retirer ses garnisons, quoiqu'il fût extrêmement irrité contre tous ceux que cet ordre avoit soustraits à sa domination, fit principalement tomber sa vengeance sur les Maronites. Il chargea Onomastus, qui commandoit le long de la côte maritime, de faire tuer les chefs de la faction qui lui étoit opposée. Cet Officier se servit du ministere d'un certain Cassandre, l'un des partisans de Philippe, établi depuis long-tems à Maronée, qui fit égorger ceux dont on demandoit la mort, par des Thraces qu'il introduisit dans la ville pendant la nuit, avec la même inhumanité qui s'exerceroit dans une ville prise d'assaut en tems de guerre. Les Romains ne manquerent pas de reprocher à Philippe cette exécution sanglante, aussi injuste à l'égard des Maronites innocens, qu'insultante pour le peuple Romain, dont la protection avoit attiré une mort si cruelle à ceux à qui le Sénat avoit voulu procurer la liberté. Mais, ce Prince soutint que ni lui ni les siens n'avoient eu aucune part à ce carnage; qu'il étoit la suite d'une sédition qui s'étoit excitée entre les partisans d'Eumene & les siens. Mais, la chose étoit trop manifeste pour être révoquée en doute.

Sur d'anciennes médailles on lit ΜΑΡΩΝΕΙΤΩΝ; dans une autre on lit ΔΙΟΝΥΣΟΥ ΣΩΤΗΣΟΣ ΜΑΡΩΝΙΤΩΝ. Cette ville reconnoissoit le dieu Bacchus pour son protecteur à cause de l'excellence du vin qui croissoit sur son territoire. *Vino*, dit Pline, *antiquissima claritas Maroneo, in Thraciæ maritima parte genito, ut auctor est Homerus.* Il fait allusion à ce que dit Homere dans le neuvieme livre de l'Odyssée.

Il y a une médaille de petit bronze, où est représentée la tête de Philippe, avec ces mots: ΜΑΡΩΝΕΙΤΩΝ ΝΕΩΚΟΡΩΝ. Mais, les Maronites que ce Prince traita si cruellement, n'ont jamais pris sous les Empe-

reurs cette qualité de Néocores; ce qui rend suspecte cette médaille rapportée par Goltzius.

La ville de Maronée s'appelle aujourd'hui Marogna. Cette ville a été épiscopale. Docimasius, son Évêque, souscrivit au Concile d'Éphese, tenu l'an de Jesus-Christ 431.

MARONÉE, *Maronea*, (a) Μαρώνεια, ville d'Italie, dans le Samnium, selon Tite-Live. » Le consul Marcellus, étant » entré, dit-il, dans Salapie par » composition, prit de force » Maronée & Meles sur les » Samnites. Il y défit environ » trois mille hommes qu'Anni- » bal y avoit laissés en garni- » son, & abandonna à ses sol- » dats tout le butin, qui fut » assez considérable. Il y trou- » va aussi deux cens quarante » mille boisseaux de bled, & » cent dix mille boisseaux d'or- » ge. »

MARONÉE, *Maronea*, (b) Μαρώνεια, lieu de Grece dans l'Attique, selon quelques Auteurs. Il y avoit des mines dans cet endroit.

MARONIE, *Maronia*, Μαρώνεια, nom de lieu, le même que celui de Maronée. *Voyez* Maronée.

MARONITES, *Maronitæ*, les habitans de Maronée. *Voyez* Maronée.

MARPESIA CAUTES, (c) nom qui, selon Jornandès, fut donné au mont Caucase, parce que Marpésie, reine des Amazones, y avoit demeuré quelque tems.

L'expression *Marpesia Cautes*, se trouve employée dans Virgile; & il y en a qui croyent qu'on doit l'entendre du mont Caucase; d'autres aimeroient mieux l'entendre d'une montagne de l'isle de Paros, qu'Étienne de Byzance nomme Marpessa.

MARPESSA. *Voyez* Marpésia.

MARPESSE, *Marpessa*, (d) Μάρπησσα, &, selon Homere, Μάρπισσα, étoit fille d'Événus. Elle avoit épousé Idas le plus brave de tous les hommes qui fussent alors sur la terre, & si brave qu'il osa prendre les armes contre Apollon même qui lui avoit enlevé sa femme. Idas & Marpesse, pour conserver dans leur famille la mémoire de cette triste aventure, donnerent à leur fille Cléopatre le surnom d'Alcyone, à cause des regrets & des larmes que cet enlevement avoit causé à sa mere, qui comme une autre Alcyone, se voyoit par-là cruellement séparée de son mari.

Appollodore conte autrement cette histoire dans son premier livre; car, il dit qu'Idas avoit enlevé Marpesse; qu'Apollon l'ayant rencontré la lui ôta, & que comme ces deux rivaux alloient commencer un furieux combat,

(a) Tit. Liv. L. XXVII. c. 1.

(b) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. X. pag. 306.

(c) Virg. Æneid. L. VI. v. 471.

(d) Homer. Iliad. L. IX. v. 549. & seq. Pausan. p. 219, 321.

Jupiter les accorda en donnant le choix à Marpesse qui choisit Idas.

MARPHADATE, *Marphadates*, Μαρφαδάτης, (*a*) ou, comme lisent d'autres, Maphradate, étoit un seigneur Cappadocien, du sang royal. Caton, fils de Caton d'Utique, étant en Cappadoce, alla loger chez ce Seigneur, qui avoit une fort belle femme, & il y fit un plus long séjour qu'il ne falloit pour sa réputation ; car, il donna lieu à des brocards & à des railleries que l'on faisoit courir contre lui. Tantôt on écrivoit : *Caton part demain en trente jours ;* tantôt : *Caton & Marphadate sont deux bons amis, ils n'ont qu'une ame ;* car, la femme de Marphadate s'appelloit Psyché, qui signifie ame. Et une autre fois : *Caton est noble & généreux, il a une ame royale.*

MARRUBIA GENS. *Voyez* Marubium.

MARRUCINES, *Marrucini. Voyez* Marucines.

MARRUVIUM, *Marruvium. Voyez* Maruvium.

MARS, *Mars*, Ἄρης, (*b*) étoit, selon Hésiode, fils de Jupiter & de Junon. Bellone sa sœur conduisoit son char ; la Terreur & la Crainte, Φόβος & Δειμὸς, que la fable fait ses deux fils, l'accompagnoient.

Ce n'est que parmi les poëtes Latins, qu'on trouve la fable ridicule qui dit que Junon, jalouse de ce que Jupiter ayant frappé sa tête, avoit fait sortir Pallas ou Minerve de son cerveau, sans qu'elle eût eu aucune part à la génération de cette Divinité, avoit formé la résolution d'aller en Orient pour tâcher d'apprendre comment elle pourroit aussi avoir des enfans sans le ministere de son mari ; qu'étant fatiguée du chemin, elle s'étoit assise près du temple de la déesse Flore, qui lui demanda le sujet de ce voyage ; & que l'ayant appris, elle lui accorda ce qu'elle souhaitoit, à condition qu'elle ne déclareroit point à Jupiter son mari, le secret qu'elle alloit lui apprendre. Junon ayant promis avec serment de n'en rien dire à qui que ce fût, Flore lui dit d'aller dans le champ d'Olen, *in Oleniis campis*, & qu'elle y trouveroit une fleur qui avoit la vertu de faire concevoir sans avoir commerce avec aucun homme. Junon y ayant été éprouva, dit la fable, la vertu de cette fleur, & conçut

(*a*) Plut. T. I. p. 794.

(*b*) Hesiod. Deor. Generat. v. 922, 933. *& seq.* Just. L. II. c. 4. L. XLIII. c. 2. Cæs. de Bell. Gall. L. VI. pag. 233. Diod. Sicul. pag. 235. Pauf. pag. 24, 37, 52. *& seq.* Ovid. Metam. L. VI. c. 3. L. XIV. c. 17. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 365, 377, 378. Tom. IV. pag. 34, 35. *& suiv.* Tom. V. pag. 533. Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 54, 125. *& suiv.* Tom. II. pag. 404. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 55, 64, 119, 200, 202. Tom. III. pag. 10, 105. Tom. IV. pag. 583. Tom. VI. pag. 26. Tom. VII. pag. 44, 45. T. IX. pag. 14, 79. *& suiv.* Tom. X. pag. 301, 302. Tom. XIII. pag. 263, 264. Tom. XVIII. pag. 9.

un fils à qui elle donna le nom de Mars.

Cette fiction, inconnue à la plupart des Anciens, n'a apparemment d'autre fondement que quelque allégorie qu'il est fort inutile de vouloir pénétrer; ou bien elle n'aura été inventée, comme le prétend un ancien Mythologue, que sur le caractere féroce de Mars, qu'on n'a pu s'imaginer avoir été fils d'un Prince aussi poli que Jupiter. Il est vrai qu'Apollodore dit dans sa Bibliotheque, que Junon mit au monde le dieu Mars, sans la participation d'aucun homme; mais, il ne dit rien du reste de la fable.

Quoi qu'il en soit, Lucien nous apprend que Junon fit élever le jeune Mars par Priape, qui, selon le même Auteur, étoit l'un des Titans ou des Dactyles Idéens; qu'il lui apprit la danse & les autres exercices du corps, comme les préludes de la guerre; & que d'un Dieu rustique & grossier il en fit un grand Capitaine. Les Bithyniens, ajoute l'Auteur que nous venons de citer, disent que c'est pour cela qu'on offre à Priape la dixme des dépouilles qui sont consacrées au dieu Mars.

Pour bien démêler l'histoire de ce Dieu, il est bon de distinguer plusieurs Princes de ce nom. Le premier, à qui Diodore de Sicile fait honneur de l'invention des armes, & de l'art de ranger les troupes en bataille, est sans doute Bélus, que l'Écriture appelle Nembrod, ce fort chasseur devant le Seigneur, qui, après avoir exercé son adresse contre les bêtes féroces, s'en servit contre les hommes, & en ayant subjugué un grand nombre, s'en fit déclarer Roi. Justin attribue à Ninus, & la chronique d'Alexandrie à Thuras l'un de ses descendans, ce que Diodore de Sicile dit de Bélus. Hygin nous apprend qu'on donna à cet ancien Roi de Babylone le nom de Bélus, à cause qu'il étoit le premier qui avoit fait la guerre aux animaux.

Le second Mars étoit un ancien Roi d'Égypte; le troisieme étoit Roi des Thraces, nommé Odin, qui se distingua si fort par sa valeur & par ses conquêtes, qu'il mérita parmi ce peuple belliqueux les honneurs du Dieu de la guerre, & c'est celui qu'on nomme Mars Hyperboréen. C'est apparemment de celui-là que Pausanias dit qu'il fut nourri par une femme de Thrace, nommée Théro, qui étoit peut-être sa mere.

Le quatrieme est appellé le Mars de la Grece, surnommé Arès; le cinquième & le dernier est le Mars des Latins, qui entra dans la prison de Rhéa Sylvia, & la rendit mere de Rémus & de Romulus; & celui-là étoit Amulius, frere de Numitor. Enfin, on donna le nom de Mars à la plupart des Princes belliqueux, & chaque païs se fit honneur d'en avoir un, ainsi qu'un Hercule. On le trouve en

effet parmi les Gaulois sous le nom d'Hésus ; & cet ancien peuple, si nous en croyons Lucain, & après lui Lactance, lui immoloit même des victimes humaines.

On le trouve aussi parmi les Scythes & les Perses. Les premiers l'honoroient sous la figure d'une épée, & les derniers sous le nom d'Orion, qui étoit le même, si nous en croyons Vossius, que le fameux Nembrod, dont on changea le nom dans le tems de son apothéose. Enfin, Julien l'Apostat fait mention d'un Mars d'Édesse, surnommé Azisus.

Les Grecs ont chargé l'histoire de leur Mars des aventures de tous ceux que nous venons de nommer. Tout le monde connoît d'après Homere, 1°. Le jugement de Mars au Conseil des douze Dieux pour la mort d'Hallirotius, fils de Neptune. Mars le défendit si bien qu'il fut absous ; 2°. La mort de son fils Ascalaphus, tué au siege de Troie qu'il courut venger lui-même; mais, Minerve le ramena du champ de bataille, & le fit asseoir malgré sa fureur. 3°. Sa blessure par Diomede, dont la même Déesse conduisoit la pique; Mars en la retirant jetta un cri épouvantable, tel que celui d'une armée entiere qui marche pour charger l'ennemi; le Médecin de l'Olympe mit sur sa blessure un baume qui le guérit sans peine, car dans un Dieu il n'y a rien de mortel. 4°. Enfin, les amours de Mars & de Vénus sont chantés dans l'Odyssée; les captifs mis en liberté par Vulcain lui-même qu'on déshonoroit, s'envolerent l'un dans la Thrace & l'autre à Paphos. C'est au sujet de cette aventure que Lucrèce adresse ces beaux vers à Vénus:

Hunc tu, diva, tuo recubantem corpore sancto,

Circumfusa super, suaveis ex ore loquelas

Funde.

» Dans ces momens heureux, » où livrée à ses embrassemens, » vous le tenez dans vos bras » sacrés, employez, belle » Déesse, pour adoucir son ca» ractere, quelques-unes de ces » douces paroles dont le char» me est si ravissant. »

Arnobe, qui vouloit prouver aux Payens, que le Mars de la Grece n'étoit qu'un homme déifié, nous apprend plusieurs particularités de son histoire. Il leur reproche d'abord qu'ils sçavoient bien qu'il étoit né à Sparte, ou, selon d'autres, dans les extrêmités de la Thrace; qu'il avoit demeuré treize mois en Arcadie dans une prison où les Aloïdes le tinrent enfermé; que dans la Carie on lui immoloit des chiens, & chez les Scythes des ânes.

Les Poëtes donnent à Mars plusieurs femmes & plusieurs enfans. Il eut, disent-ils, Hermione de Vénus, Rémus & Romulus de Rhéa, & Évadné qui se jetta dans le bûcher de son

son mari Capanée, de la fameuse Thébé.

Les monumens représentent Mars d'une maniere assez uniforme, sous la figure d'un homme armé d'un casque, d'une pique & d'un bouclier ; tantôt nu, tantôt avec l'habit militaire, même avec un manteau sur les épaules ; quelquefois barbu, mais le plus souvent sans barbe ; quelquefois enfin avec le bâton de commandement à la main. Mars vainqueur paroît portant un trophée, & Mars Gradivus est représenté dans l'attitude d'un homme qui marche à grands pas ; quelquefois il a sur la poitrine une égide avec la tête de Méduse.

Les Scythes, comme nous l'avons déjà dit, honoroient Mars sous la figure d'une épée ; & les Romains, suivant le témoignage de Varron, rapporté par Clément d'Alexandrie le représentoient sous celle d'une lance, avant qu'ils eussent trouvé l'art de donner la figure humaine à leurs statues ; coutume qu'ils avoient apprise des Sabins.

Le revers d'une médaille d'Aurélien nous représente Mars & le Soleil levant qui soutiennent un globe de leurs mains droites ; un captif à leurs pieds est lié les mains derriere le dos. Tout cela marque les victoires de cet Empereur en Orient, qui le rendoient le maître du monde.

Il semble que le culte de Mars n'a pas été fort répandu chez les Grecs ; car, Pausanias qui fait mention de tous les temples des Dieux & de toutes les statues qu'ils avoient dans la Grece, ne parle d'aucun temple de Mars, & ne nomme que deux ou trois de ses statues, en particulier celle de Lacédémone, qui étoit liée & garrotée, afin que le Dieu ne les abandonnât pas dans les guerres qu'ils auroient à soutenir. Mais, son culte triomphoit chez les Romains, qui regardoient ce Dieu comme le pere de Romulus & le protecteur de leur Empire. Parmi les temples qu'il eut à Rome, celui qu'Auguste lui dédia après la bataille de Philippes, sous le nom de Mars vengeur, passoit pour le plus célebre. Vitruve remarque que les temples de Mars étoient de l'ordre Dorique, & qu'on les plaçoit ordinairement hors des murs, afin que le Dieu fût là comme un rempart, pour délivrer les murs des périls de la guerre. Cependant, dans la ville d'Halicarnasse le temple de ce Dieu fut érigé au milieu de la forteresse. Les Saliens, prêtres de Mars, formoient à Rome un college Sacerdotal très-célebre.

Le coq, le vautour, &c. lui étoient consacrés ; on lui immoloit d'ordinaire le taureau, le verrat & le bélier.

Il y a une inscription qui prouve qu'on le mettoit quelquefois dans la classe des Divinités infernales ; & à qui ce titre convenoit-il mieux qu'à

un Dieu meurtrier, dont le plaisir étoit de repeupler sans cesse de nouveaux habitans le royaume de Pluton ?

Il nous reste à dire un mot des noms que les Anciens ont donnés à Mars. Les Grecs l'appelloient *Arès*, dommage, à cause des maux que cause la guerre ; mais, il y a apparence que ce nom vient de l'Hébreu *arith*, qui veut dire fort, terrible. Les Latins tiroient le nom de Mars de *mares*, mâles, parce que ce sont les hommes qu'on emploie à la guerre. Ils l'appelloient encore *Gradivus*, & *Quirinus*, & mettoient cette différence entre ces deux noms, que le premier représentoit ce Dieu pendant la guerre, & l'autre pendant la paix. Ils avoient même deux temples dédiés à cette Divinité sous ces deux titres, l'un dans la ville, & l'autre hors des portes. Les Romains, dans l'apothéose de Romulus, donnerent à ce premier Roi de Rome le nom de Quirinus, pour soutenir la fable de sa naissance, qui le faisoit passer pour le fils de Mars. Dénys d'Halicarnasse nous apprend que les Sabins donnerent le même nom à leur dieu Enyalius, & il n'ose assurer si c'étoit Mars lui-même ; mais, comme cet Auteur ajoute que le même peuple appelloit une lance, *curis*, d'où les Latins formerent le nom de Quirinus, il y a bien de l'apparence que c'est la même Divinité, & que la lance en étoit le symbole parmi eux, comme l'épée chez les Scythes. Les mêmes Sabins, selon le témoignage de Varron, appelloient Mars, Mamercus, & ce nom fut donné ensuite à la famille Émilia. Le nom d'Enyalius lui venoit de Bellone, & paroît confirmer le sentiment de ceux qui disent qu'elle étoit sa mere. Celui de Thurius marque son impétuosité dans les combats.

Les Grecs & les Latins donnoient souvent à Mars le nom ou l'épithete de Dieu commun, ainsi qu'on peut le voir dans Homere, dans Cicéron, & dans Servius sur le huitieme livre de l'Énéide ; & il est bon de sçavoir qu'on appelloit ainsi les Dieux qui favorisoient tous les partis. Les Romains & les autres peuples Latins lui donnoient aussi l'épithete de *Pater*, Pere. Ils l'appelloient aussi, *Sylvestris*, & on l'invoquoit, selon Caton, pour la conservation des biens de la campagne. Les Latins le nommoient *Salisubsulus*, à cause des danses guerrieres. On lui donnoit quelquefois l'épithete de *cæcus*, ainsi qu'on le voit dans Virgile, *cæco Marte resistunt*. On trouve dans Homere celle de *résistant*, & dans d'autres Poëtes celle de *corithaix*, comme qui diroit branlant son casque, celle de sanguinaire, de cruel, de terrible, &c. noms qui lui convenoient parfaitement.

Mais, le plus ingénieux de tous les noms de Mars, est celui qu'Homere lui donne, en l'appellant Ἀλλοπρόσαλλος, *Al-*

loprofallus, inconſtant, dévoué tantôt à un parti, tantôt à l'autre, & ce nom revient aſſez à celui de Dieu commun, dont nous avons déjà parlé.

MARS, *Martius*, (*a*) le troiſieme mois de l'année, ſelon notre maniere de compter.

Ce mois étoit le premier mois de l'année parmi les Romains. On conſerve encore cette maniere de compter dans quelques calculs Eccléſiaſtiques, en particulier lorſqu'il s'agit de compter le nombre d'années qui ſe ſont écoulées depuis l'incarnation de Notre-Seigneur, c'eſt-à-dire, depuis le 25 de Mars.

En Angleterre, le mois de Mars eſt à proprement parler le premier mois, la nouvelle année commençant au 25 de ce mois-là. Les Anglois le comptent néanmoins comme le troiſieme, pour s'accommoder à la coutume de leurs voiſins, & il en réſulte ſeulement qu'à cet égard on parle d'une façon & que l'on écrit de l'autre.

En France, on a commencé l'année à Pâques juſqu'en 1564; de ſorte que la même année avoit ou pouvoit avoir deux fois le mois de Mars, & on diſoit Mars avant Pâques & Mars après Pâques. Lorſque Pâques arrivoit dans le mois de Mars, le commencement du mois de Mars étoit d'une année, & la fin d'une autre.

C'eſt Romulus qui diviſa l'année en dix mois, & donna le premier rang à celui-ci, qu'il nomma du nom de Mars ſon pere. Ovide dit néanmoins que les peuples d'Italie avoient déjà ce mois avant Romulus, & qu'ils le plaçoient fort différemment; les uns en faiſoient le troiſieme, d'autres le quatrieme, d'autres le cinquieme, & d'autres le ſixieme ou même le dixieme de l'année. C'étoit en ce mois que l'on ſacrifioit à Anna Pérenna, qu'on commençoit les Comices; que l'on faiſoit l'adjudication des baux & des fermes publiques; que les femmes ſervoient à table les eſclaves & les valets, comme les hommes le faiſoient aux Saturnales; que les Veſtales renouvelloient le feu ſacré.

Le mois de Mars étoit ſous la protection de Minerve, & il a toujours eu 31 jours. Le mois de Mars paſſoit pour être malheureux pour les mariages, auſſi-bien que le mois de Mai. Numa Pompilius changea l'ordre inſtitué par Romulus, & fit commencer l'année au premier Janvier; l'année ſe trouva ainſi de douze mois, dont Janvier & Février étoient les premiers.

Les calendes de Mars étoient remarquables par pluſieurs cérémonies. On allumoit le feu nouveau ſur l'autel de Veſta avec les rayons du ſoleil, par le moyen d'un miroir ardent, de la même façon à peu près qu'on le renouvelle dans l'égliſe Catholique la veille de Pâques.

(*a*) Plut. Tom. I. p. 72.

Hujus mensis die prima, dit Macrobe dans le premier livre des Saturnales, *ignem novum Vestæ aris accendebant, ut, incipiente anno, cura denuo servandi novati ignis inciperet.*

On ôtoit les vieilles branches de laurier & les vieilles couronnes, tant de la porte du Roi des sacrifices, que des cours, des maisons des flamines, & des haches des Consuls, & l'on en mettoit de nouvelles, ce qui s'appelloit *mutatio laurearum*. C'est ce que nous apprend le même Macrobe. *Tum in regia curiisque, atque Flaminum domibus, laureæ veteres novis laureis mutabantur.* Ovide nous dit la même chose.

Laurea Flaminibus, quæ toto perstitit anno,
Tollitur, & frondes sunt in honore novæ.
Adde quod arcana fieri novus ignis in æde
Dicitur, & vires flamma refecta capit.

Les Magistrats entroient dans ce mois en possession de leurs charges, ce qui dura, dit Ovide, jusqu'aux guerres des Carthaginois; car alors, on changea, & on y entroit le premier de Janvier. Les dames Romaines célébroient une fête particuliere selon l'institution de Romulus; on l'appelloit *Matronalia*.

On trouve le mois de Mars personnifié sous la figure d'un homme vêtu d'une peau de louve, parce que la louve étoit consacrée au Dieu Mars. » Il » est aisé, dit Ausone, de » reconnoître ce mois par la » peau de louve, dont il est » ceint, c'est le Dieu Mars » lui-même qui la lui a donnée; » le bouc pétulant, l'hirondelle » qui gazouille, le vaisseau » plein de lait & l'herbe ver» doyante, nous annoncent » dans ce mois le printems qui » commence à renaître. «

Les Astronomes comptent aussi ce mois pour le premier, parce que c'est alors que le soleil entre dans le signe d'Ariès ou du bélier, par lequel ils commencent à compter les signes du Zodiaque.

MARSANA, *Marsana*, (a) un des principaux Seigneurs de la cour du roi Assuérus.

MARSATII. *Voyez* Marsaces.

MARSEILLE, *Massilia*, (b) Μασσαλία, ville des Gaules, située sur le bord de la mer Méditerranée. La fondation de cette ville par des Phocéens sortis d'Ionie, est une chose connue de tout le monde; mais,

(a) Esth. c. 1. v. 14.

(b) Herod. L. I. c. 164. *&* *seq.* Athen. pag. 576. Just. L. XXXVII. c. 1. L. XLIII. c. 3. *&* *seq.* Strab. pag. 63, 99, 106, 115, 128, 179. *&* *seq.* Plut. Tom. I. pag. 79. Thucyd. pag. 11. Tit. Liv. L. V. c. 34. L. XXI. c. 20. L. XXXVII. c. 54. L. XXXVIII. c. 17. L. XL. c. 18. Cæs. de Bell. Civil. L. I. p. 474. *&* *seq.* L. II. pag. 521. *&* *seq.* Ptolem. L. II. c. 10. L. III. c. 1. Pomp. Mel. pga. 135. Solin. pag. 70, 71.

tout le monde ne convient pas des circonſtances hiſtoriques de cet établiſſement.

Fondation de Marſeille.

Selon Hérodote, lorſque Cyrus envoya Harpagus pour aſſiéger Phocée, ville de la dépendance des Ioniens, les habitans plutôt que de ſubir le joug & de ſe ſoumettre aux Barbares, comme tant d'autres avoient fait, s'embarquerent eux, leurs femmes, & leurs enfans, avec tous leurs effets ; & après divers évenemens, ayant jetté dans la mer une maſſe de fer ardente, ils s'engagerent tous par ferment de ne point revenir à Phocée que cette maſſe de fer n'eût furnagé ſur l'eau. Dans la ſuite, étant abordés aux rives de la Gaule, près de l'embouchure du Rhône, ils s'y établirent du conſentement du Roi de cette contrée, & bâtirent une ville qui fut depuis appellée Marſeille. Quelques Auteurs croyent que cette ville ſubſiſtoit déjà, & qu'elle avoit été fondée par une ancienne colonie des mêmes Phocéens ſous le regne de Tarquin l'ancien, vers la deuxieme année de la 45ᵉ Olympiade, environ ſix cens ans avant la naiſſance de Jeſus Chriſt, & que ceux qui vinrent s'y établir en fuyant Harpagus, en furent nommés les fondateurs, parce qu'ils augmenterent beaucoup l'étendue & la puiſſance de cette ville. Cette ſeconde fondation ſe fit en la 60ᵉ Olympiade, environ 540 ans avant Jeſus-Chriſt, pendant que Servius Tullius regnoit à Rome.

Ariſtote, cité par Athénée, après avoir attribué à des marchands Phocéens la fondation de Marſeille, ajoute ce qui ſuit : » Euxene Phocéen étoit logé » chez le Roi Nannus, [ou » plutôt dans la ville où regnoit » ce Roi.] Nannus, ayant pré- » paré les noces de ſa fille, in- » vita au feſtin Euxene qui ſe » trouvoit là par hazard. Les » noces ſe faiſoient de cette » maniere : Après le repas on » faiſoit entrer la fille ; elle » devoit préſenter une phiole » à celui qu'elle vouloit d'en- » tre ceux qui étoient préſens » & qui la recherchoient en » mariage ; & celui à qui elle » donnoit la phiole, devenoit » ſon époux. La fille du Roi, » appellée Petta, étant entrée, » ſoit par hazard, ſoit pour une » autre raiſon, préſenta la phio- » le à Euxene. Le Roi, qui » regarda cet évenement comme » un effet de la Providence, » donna ſa fille en mariage à » Euxene, qui changea le nom » de ſa femme en celui d'Ariſ- » toxene. Ils eurent un fils » nommé Protis, dont les deſ- » cendans s'appellent encore

Plin. Tom. I. pag. 146. Roll. Hiſt. Anc. Tom. V. pag. 117. Notic. de la Gaul. par M. d'Anvill. pag. 438. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. IV. pag. 268, 269. Tom. V. pag. 71, 72. Tom. XIX. pag. 156, 157. *& ſuiv.* T. XX. p. 184. *& ſuiv.*

» aujourd'hui à Marseille Pro-
» tiades. «

Justin raconte la chose différemment. » Les Phocéens, selon
» lui, faisant le métier de Pi-
» rates, vinrent dans la mer
» Gauloise à l'embouchure du
» Rhône. Charmés de la beauté
» du païs, ils s'en retourne-
» rent chez eux ; & racontant
» ce qu'ils avoient vû, ils en-
» gagerent plusieurs de leurs
» compatriotes à venir dans les
» Gaules. Simos & Protis fu-
» rent Commandans de la flotte.
» Arrivés dans les Gaules, ils
» allerent voir Nannus, Roi
» des Sogobrigiens, sur les
» terres duquel ils avoient en-
» vie de bâtir une ville. Ce
» jour-là par hazard, Nannus
» étoit occupé à préparer les
» noces de sa fille Gyptis, qu'il
» devoit donner en mariage
» selon la coutume de la na-
» tion, à celui qui seroit choisi
» pour son gendre pendant le
» repas. Tous ceux qui avoient
» été invités aux noces étant
» venus, on invita aussi les Grecs
» au festin. On fit venir ensuite
» la fille ; & son pere lui ayant
» commandé de présenter de
» l'eau à celui qu'elle choi-
» sissoit pour son époux, lais-
» sant là tous les autres, elle
» se tourna du côté des Grecs,
» & présenta de l'eau à Protis,
» qui devenu gendre d'hôte
» qu'il étoit, obtint de son
» beau-pere une place pour
» bâtir une ville. Marseille fut
» ainsi bâtie à l'embouchure du
» Rhône. «

Le Roi Nannus étant mort, Comanus son fils ne se montra pas si favorable aux Marseillois. La puissance naissante de leur ville lui donna de l'ombrage. On lui fit entendre que ces étrangers, qu'on avoit reçus dans le païs à titre d'hôtes & de supplians, pourroient un jour s'en rendre les maîtres à titre de conquête. On employa à cet effet l'apologue de la chienne, qui demanda d'abord à sa compagne sa cabane pour huit jours seulement, afin d'y mettre bas ses petits, puis à force de prieres obtint un second terme, pour avoir le tems de les nourrir, & enfin quand ils furent devenus grands & forts, se rendit maîtresse & propriétaire d'un lieu d'où l'on ne pouvoit plus la chasser.

Le Roi, animé par ces paroles, médite la perte des Marseillois par des embûches qu'il leur prépare. Il choisit pour cet effet le jour qu'ils célébroient la fête de Flore. Il y envoie un grand nombre de braves hommes qui entrerent dans la ville à la vue de tout le monde par le droit d'hospitalité commune entre les deux peuples. Il y en fit conduire secrétement plusieurs autres dans des chariots couverts de joncs & de feuilles ; & pour lui, il se cache avec une armée derriere les montagnes voisines, afin de se trouver à point nommé aux portes, au moment que les conjurés les lui ouvriroient pendant la nuit, & pour se rendre maître de la

ville ensevelie dans le sommeil & dans le vin. Mais, une Dame, parente du Roi, touchée du sort qui attendoit un jeune & aimable Grec, avec qui elle avoit un commerce de galanterie, lui découvrit les desseins qu'on tramoit contre sa patrie, dans le tems qu'il la tenoit entre ses bras, & l'exhorta à se dérober au péril qui le menaçoit. Le jeune homme court d'abord le révéler aux Magistrats, qui profitant de l'avis font faire main basse sur tous les Liguriens, & passer au fil de l'épée tant ceux qu'on prit dans la ville, que ceux qu'on tira de dessous les joncs qui les couvroient. Après quoi, tournant contre le Roi les mêmes embûches qu'il leur dressoit, ils le surprennent & le tuent avec sept mille hommes. Depuis ce tems-là, les Marseillois eurent grand soin de fermer leurs portes les jours de fête, de faire la garde, de poster des sentinelles sur les remparts, d'examiner les étrangers, enfin de garder leur ville en tems de paix, comme si effectivement ils avoient la guerre.

Guerres des Marseillois.

Ils eurent depuis de grandes guerres à soutenir contre les Liguriens & contre les Gaulois, ce qui contribua beaucoup à augmenter la gloire de leur ville; & les différentes batailles qu'ils gagnerent, les rendirent célebres chez leurs voisins. Ils battirent souvent les armées des Carthaginois, avec lesquels ils étoient en guerre pour des vaisseaux de pêcheurs que les Carthaginois leur avoient enlevés; & après les avoir vaincus, ils leur donnerent la paix. Ils firent alliance avec les Espagnols; ils observerent fidelement le traité qu'ils avoient fait avec les Romains, presque dès la fondation de Rome, & ils secoururent leurs alliés dans toutes leurs guerres; ce qui augmenta la confiance qu'ils avoient en leurs forces, & leur procura la paix du côté des ennemis.

Comme donc Marseille étoit florissante, tant par la réputation de ses belles actions, que par l'abondance de ses richesses & l'éclat de ses forces, tout les peuples voisins conspirerent ensemble pour abolir le nom des Marseillois, comme pour éteindre un incendie commun. Ils élurent d'un consentement unanime pour chef le roi Catumandus, qui, lorsqu'il assiégeoit Marseille avec une grande armée de troupes d'élite, épouvanté d'une apparition qu'il eut pendant le sommeil d'une femme qui se disoit déesse, & dont le regard étoit affreux & menaçant, accorda de son propre mouvement la paix aux Marseillois.

Ces peuples furent toujours amis des Romains, auxquels ils furent d'un grand secours dans la guerre contre Annibal. Le Consul Cn. Servilius fit précéder la flotte des Romains par deux vaisseaux des Marseillois, qui s'exposerent courageuse-

ment à tous les dangers. Les Marſeillois donnerent à P. Cornélius Scipion quatre galeres à trois rangs de rames pour l'accompagner juſqu'à Tarragone. C. Marius, à cauſe des bons ſervices qu'ils lui avoient rendus dans la guerre contre les Ambrons, leur fit préſent de la foſſe qu'il avoit creuſée à l'embouchure du Rhône. Non-ſeulement ils avoient recours aux Romains, quand ils étoient attaqués par leurs ennemis, mais encore leur recommandation étoit d'un grand poids auprès des Romains. Le Sénat avoit ordonné qu'on détruisît la ville & le nom des Phocéens, parce qu'ils avoient porté les armes contre le peuple Romain; les Marſeillois envoyerent à Rome des Ambaſſadeurs pour demander grace pour eux, & ils l'obtinrent.

Colonies des Marſeillois.

Ils établirent en différens tems plusieurs colonies, & bâtirent plusieurs villes, Agde, Nice, Antibe, Olbie, qui étendirent fort leur domaine, & augmenterent leur puiſſance. Ils avoient des ports, des arſenaux, des flottes, qui les rendoient formidables à leurs ennemis.

Tant de nouveaux établiſſemens contribuerent à répandre davantage les Grecs dans les Gaules, & y cauſerent un changement merveilleux. Les Gaulois, quittant peu à peu leur ancienne ruſticité, commencerent à s'humaniſer, & à prendre des mœurs plus douces. Au lieu que pour la plupart, ils ne reſpiroient auparavant que les armes, ils s'accoutumerent à ſuivre les loix d'un ſage gouvernement. Ils apprirent à mettre en valeur les terres, à cultiver les vignes, à planter des oliviers. Par tous ces moyens, il ſe fit un ſi merveilleux changement, & dans les provinces, & dans les peuples qui les habitoient, qu'on eût dit, non que la Grece étoit paſſée dans les Gaules, mais que les Gaules avoient été transférées dans la Grece.

Loix des Marſeillois.

Les habitans de la nouvelle ville y firent des loix très-ſages pour la police & pour le gouvernement, qui étoit Ariſtocratique, c'eſt-à-dire, entre les mains des Anciens. Six cens Sénateurs formoient le conſeil de la ville. Ils exerçoient leur charge pendant toute la vie. De ce nombre on en choiſiſſoit quinze pour prendre ſoin du courant des affaires, & trois pour préſider aux aſſemblées, en qualité de premiers Magiſtrats.

Celui qui n'avoit pas d'enfans, & qui n'étoit pas du nombre des citoyens depuis trois générations, ne pouvoit prétendre à la dignité de Timuque, c'étoit le nom que l'on donnoit aux ſix cens Sénateurs. Si quelqu'un avoit rendu une ſentence injuſte, non-ſeulement il étoit condamné à perdre ſes biens, mais

encore il étoit déclaré infâme par les six cens.

Ils avoient une loi qui défendoit aux femmes de boire du vin. Leur discipline étoit si sévere, qu'ils permettoient à un maître de casser jusqu'à trois fois l'affranchissement, qu'il avoit accordé à son esclave, s'ils reconnoissoient que le maître avoit été trompé trois fois par ce même esclave ; que si le maître l'affranchissoit une quatrieme fois, il ne pouvoit plus revenir contre cet affranchissement. On conservoit dans la ville, depuis sa fondation, un glaive pour égorger les criminels ; ce glaive étoit si mangé par la rouille, qu'à peine pouvoit-il servir. Mais, c'est une marque, dit Valere Maxime, que dans les plus petites choses on doit conserver tous les monumens des anciens usages.

Le droit d'hospitalité étoit chez les Marseillois en une singuliere recommandation, & s'y exerçoit avec toute sorte d'humanité. Pour maintenir la sûreté de l'asyle qu'ils donnoient aux étrangers, on ne souffroit point que personne entrât armé dans la ville. Il y avoit à la porte des gens préposés pour garder les armes de ceux qui y entroient, & pour les leur rendre à leur sortie.

On en fermoit l'entrée à tous ceux qui auroient voulu y introduire, ou la paresse, ou une vie délicate & voluptueuse ; & l'on avoit un soin particulier d'en écarter toute duplicité & tout mensonge.

Ils se piquoient sur tout de sobriété, de frugalité, de modestie. Chez eux la dot la plus considérable ne passoit jamais cent pieces d'or, c'est-à-dire, à peu près cent pistoles. On n'en pouvoit employer que cinq pour les habillemens, & autant pour les bijoux. Valere Maxime, qui vivoit sous Tibere, admire les réglemens de police qui s'observoient encore de son tems à Marseille. » Cette ville, » dit-il, austere gardienne de » l'ancienne sévérité des mœurs, » exclut de son théatre les co» médiens, dont les pieces rou» lent en grande partie sur des » amours illicites. » La raison que l'on apporte de cette maxime, est encore plus belle & plus remarquable que la maxime même. » De peur, ajoute » l'auteur, qu'en se familiari» sant avec ces sortes de spec» tacles, on ne se portât ai» sément à les imiter. «

Leurs maisons n'étoient pas couvertes de tuiles, mais de torchis. Il y avoit devant les portes de la ville deux bieres, l'une pour les corps morts des gens de condition libre, l'autre pour ceux des esclaves ; ces bieres étoient portées dans un chariot au lieu de la sépulture. On vouloit que la cérémonie des funérailles se fît sans ces pleurs & ces lamentations indécentes, qui ont coutume de l'accompagner, & qu'elle se terminât le jour même par un sacrifice domestique, &

par un repas entre les parens & les amis. » Car, enfin, convient- » il de s'abandonner sans bornes » à une douleur humaine, ou » de sçavoir mauvais gré à la » divinité de ce qu'il ne lui a pas » plu de partager son immor- » talité avec nous. « Ainsi parle un ancien Auteur.

Autres particularités touchant les Marseillois.

Tacite dit un mot de la ville de Marseille, qui en est un grand éloge ; c'est dans la vie de Julius Agricola son beau-pere. Après avoir parlé de l'excellente éducation qu'il reçut par les soins & la tendre affection de Julia Procilla sa mere, Dame d'une rare vertu, qui lui fit employer les premieres années de sa jeunesse dans l'étude des arts & des sciences qui convenoient à sa naissance & à son âge, il ajoute : » Ce qui lui épargna » les dangers qui entraînent » ordinairement les jeunes gens » dans le désordre, fut, outre » son bon naturel, le bonheur » d'avoir pour école dès son » enfance la ville de Mar- » seille, qui, par un heureux » mêlange, joint à la po- » litesse des Grecs, la sim- » plicité & la retenue des pro- » vinces. «

On voit par ce que nous venons de rapporter, que Marseille étoit devenue une école célebre de politesse, de sagesse, de vertu, & en même-tems de tous les arts & de toutes les sciences. Nous nous étendrons ci-après un peu plus sur ces deux derniers articles. Les Marseillois ne se distinguoient pas moins par la sagesse de leur gouvernement, que par leur habileté & leur goût pour l'étude. Cicéron, dans une de ses harangues, releve extrêmement la maniere dont ils conduisoient leur République. » On peut assurer, » dit-il, que non-seulement dans » la Grece, mais même parmi » toutes les autres nations, rien » n'est comparable à la sage » police établie à Marseille. » Cette ville, si fort éloignée » du païs, des mœurs, & du » langage de tous les autres » Grecs, placée dans les Gau- » les au milieu de peuples bar- » bares qui l'environnent de » toutes parts, est conduite si » prudemment par les conseils » de ses Anciens, qu'il est plus » aisé de louer la sagesse de » son gouvernement, que de » l'imiter. «

Ils avoient posé pour reglè fondamentale de leur politique, dont ils ne se départirent jamais, de se tenir attachés inviolablement aux Romains, aux mœurs desquelles leur caractere étoit bien plus conforme qu'à celles des Barbares qui les environnoient. D'ailleurs, le voisinage des Liguriens, dont ils étoient également ennemis, devoit contribuer à les unir par l'intérêt commun, cette union les mettant en état de faire une utile diversion de part & d'autre en deçà & au delà des Alpes. Ils rendirent donc aux Romains

de grands services dans tous les tems, & ils en reçurent aussi en plusieurs occasions des secours considérables.

Justin rapporte un fait qui seroit bien honorable pour les Marseillois, s'il étoit bien constant. Ayant appris que les Gaulois avoient pris & brûlé Rome, ils pleurerent amérement ce désastre de leurs alliés comme s'il étoit arrivé à leur propre ville. Ils ne s'en tinrent pas à de stériles larmes. De l'or & de l'argent tant public que particulier qui se trouva chez eux, ils formerent la somme à laquelle les Gaulois avoient taxé les vaincus pour leur faire acheter la paix, & l'envoyerent à Rome. Les Romains, infiniment sensibles à une si noble générosité, accorderent à Marseille le privilege d'immunité, & le droit de séance aux spectacles entre les Sénateurs. Ce qui est bien certain, c'est que pendant la guerre contre Annibal, Marseille aida les Romains par toutes sortes de bons offices, sans que les mauvais succès qu'ils essuyerent dans les premieres années de la guerre, & qui leur enleverent presque tous leurs alliés, fussent capables d'ébranler le moins du monde leur fidélité.

Dans la guerre civile entre Jules César & Cn. Pompée, cette ville garda une conduite qui marque bien la sagesse de son gouvernement. Jules César, à qui elle avoit fermé ses portes, fit venir dans son camp les quinze Sénateurs qui avoient en main l'autorité, & leur représenta qu'il étoit fâcheux que la guerre commençât par l'attaque de leur ville ; qu'ils devoient plutôt se rendre à l'autorité de toute l'Italie, que de se livrer aveuglément aux désirs d'un seul homme ; & il ajouta tous les motifs les plus capables de les toucher. Après avoir fait leur rapport au Sénat, ils revinrent dans le camp, & rendirent cette réponse à Jules César : Qu'ils sçavoient que le peuple Romain étoit divisé en deux partis ; qu'il ne leur apparrenoit point de décider de quel côté étoit le bon droit ; que les deux chefs de ces partis étoient également les protecteurs de leur ville ; que tous deux en étoient les amis & les bienfaiteurs ; que pour cette raison, obligés de leur témoigner à tous deux également leur reconnoissance, il étoit de leur devoir de ne point aider l'un au préjudice de l'autre, & de ne point le recevoir ni dans leur ville ni dans leur port. Ils souffrirent un long siege, où ils firent paroître tout le courage possible ; mais enfin, l'extrême nécessité où ils se trouverent réduits, manquant de tout, les obligea de se rendre. Quelque irrité que fût Jules César d'une résistance si opiniâtre, il ne put refuser à l'ancienne réputation de la ville de la sauver du pillage, & de conserver ses citoyens.

Décadence des mœurs des Marseillois.

Il faut que dans la suite les Marseillois aient bien dégénéré de leur ancienne vertu, & qu'ils soient tombés dans le luxe & la mollesse, puisque lorsqu'on parloit à des gens mous, efféminés & adonnés à toutes sortes de débauches, il étoit passé en proverbe de leur dire : *Allez à Marseille*, ou *vous êtes venus de Marseille.* Pétrone, dont Servius rapporte les paroles dans son Commentaire sur Virgile, attribue aux Marseillois une coutume bien barbare. » Toutes les fois, dit-il, que » les Marseillois étoient attaqués de la peste, un d'entre » les pauvres s'offroit pour être » nourri pendant une année » entiere très-délicatement aux » dépens du public. Après quoi, » on l'ornoit de verveine & de » vêtemens sacrés ; & après lui » avoir fait faire le tour de la » ville, en le chargeant de malédictions, pour que les maux » de la ville retombassent sur » lui, on le chassoit. « Ou, selon la leçon de Pierre Daniel, on le sacrifioit, & on le mettoit en pieces.

État des sciences & des arts chez les Marseillois.

ou

Académie ancienne de Marseille.

Strabon, parlant de Marseille, dit, » que c'est elle qui a » adouci les mœurs des Barbares, & qui les a préparés à » devenir Romains. Cette ville, » qui étoit autrefois également » fameuse par son expérience » dans l'art de la guerre & par » ses victoires, a tourné toutes ses vues du côté de la » littérature, & son état présent le prouve bien. Tout ce » qu'il y a de personnes distinguées & véritablement polies, » s'adonnent à la philosophie » & à l'éloquence. C'est à l'exemple des Marseillois, que » les Gaulois goûterent les » charmes d'un loisir studieux. » Ils ont appris d'eux à cultiver » les beaux arts, & en public » & en particulier. C'est aussi à » l'exemple de Marseille que » les principales villes des Gaules entretiennent leurs Orateurs & leurs médecins aux » dépens du public. «

Plusieurs Auteurs d'un mérite distingué ont reconnu dans ces termes une véritable Académie, telle que celle qu'Auguste fonda, & qui s'assembloit dans le temple d'Apollon Palatin ; telle enfin que nos Académies modernes. Il paroît certain que Marseille étoit savante & polie dès son origine. Les Phocéens ses fondateurs n'étoient eux-mêmes qu'une colonie d'Athènes. Phocée avoit reçu de cette derniere ville les sciences & les arts, avec cette politesse qui n'en est point séparée. Il paroît que les Marseillois se sont adonnés successivement à divers arts, ou à diverses sciences, suivant les différens besoins de leur République. On trouve dès la

fondation, des Voyageurs, des Mathématiciens & des Hydrographes qui contribuoient également à la sûreté du commerce & à la perfection de la navigation. On cite entre autres Euthymene antérieur à Hérodote, qui rapporte son systême sur le débordement du Nil. Cet Euthymene poussa bien avant ses voyages du côté du midi & du cap de bonne Espérance, comme Pythéas qui vivoit du tems des guerres Puniques, poussa les siens du côté du Nord, & jusqu'à l'isle de Thulé, que l'on a cru mal à propos être l'Islande. L'un & l'autre voyagerent en Physiciens, observant les faits singuliers, & se demandant raison de ce qu'ils voyoient de surprenant dans la nature. L'explication, qu'Euthymene donna du débordement du Nil, quoiqu'un peu extraordinaire, ne laisse pas de supposer de grandes connoissances. Pour Pythéas, il paroît qu'il est le premier qui ait rapporté la cause du flux & reflux à la pression du tourbillon de la lune.

Toutes les connoissances, qui sont subordonnées à l'art de la guerre ou à celui de la navigation, étoient cultivées à Marseille; & suivant Thucydide & Strabon, l'architecture navale y fit de grands progrès. Il y avoit même un corps de constructeurs en titre, dont on croit qu'il est parlé sous le nom de college de Dendrophores, dans une inscription du monastere de Saint-Sauveur. La science des machines pour l'attaque ou pour la défense des places y avoit aussi été portée à un haut point, selon Strabon.

Marseille devenue tranquille, lorsque Rome n'eut plus rien à craindre, forma ces Grammairiens dont Suétone nous a conservé l'histoire, & qui porterent les premiers à Rome le goût des lettres Grecques. Après la prise de Marseille par Jules César, ses citoyens profiterent de la liberté que le vainqueur leur laissa, en se livrant à l'étude de la Philosophie & des belles lettres. C'est sur tout dans ce siecle, que l'on préféroit Marseille à Rome & à Athenes pour l'éducation des enfans. Varron, cité par Saint Jérôme, nous apprend que l'on y parloit dans le même tems Grec, Latin & Gaulois. Marseille produisit alors des Poëtes & des Orateurs qui répondent à l'idée que l'on a d'un siecle, où il semble que la nature ait fait les efforts les plus heureux; mais, les Académiciens qui suivirent Cornélius Gallus, digne ami d'Auguste & de Virgile, ne furent point de dignes successeurs d'un homme dont Virgile a célébré la réception sur le Parnasse. Le goût, s'étant corrompu dans l'Asie mineure, corrompit insensiblement celui des Orateurs & des Poëtes. Marseille se ressentit de cette corruption; elle ajouta à l'éloquence déjà altérée plusieurs autres défauts. Oscus, Agrotas, Pacatus, Orateurs &

Académiciens Marſeillois, porterent des premiers à Rome le goût des déclamations, & préparerent les voies à la famille Eſpagnole, aux Séneques, à Lucain, à Florus. Pétrone attaqua ce mauvais goût dans la cour d'un Prince, éleve de Séneque & Émule de Lucain; & nous n'avons rien de plus beau contre l'affectation du ſtyle que ſon Satyricon. Il y prend parfaitement le tour & les manieres de ceux qu'il joue. Jamais homme n'a ſenti le ridicule avec plus de fineſſe, & ne l'a rendu avec plus d'art.

Les plus habiles critiques de l'Académie de Marſeille entreprirent & donnerent une édition d'Homere, ſur celle qu'Ariſtote & Anaxarque avoient revue par ordre d'Alexandre, & c'eſt de cette édition que nous ſont venus, dit-on, tous les manuſcrits. Madame Dacier le reconnoît dans ſa Préface de l'Iliade.

Au genre de déclamation dans lequel les Marſeillois n'avoient que trop bien réuſſi, ſuccéda une nouvelle eſpece d'éloquence. Les Orateurs quitterent le genre délibératif ſur des ſujets puiſés ou imaginés dans l'Hiſtoire, & chercherent dans la Philoſophie & dans la Morale des ſujets purement Académiques. Ces Orateurs s'appelloient des Sophiſtes, nom qui n'étoit point alors une injure. Philoſtrate nous a conſervé la vie de ceux qui ſe diſtinguerent de ſon tems. Celui qui joue le plus grand rôle eſt Phavorin né à Arles élevé à Marſeille, où il enſeignoit la Philoſophie avec applaudiſſement. Ses livres ſont perdus, mais Aulu-Gelle nous a conſervé pluſieurs de ſes maximes & réparties, & même des diſcours entiers. Tous ſes ſentimens ſont grands, nobles, vertueux.

La Phyſique étoit auſſi cultivée à Marſeille; & l'Académie de cette ville a donné en divers tems des Médecins qui lui ont fait honneur, tel que Crinas qui a écrit pour l'eau commune, la ſaignée & les bains froids; mais, il ne paroît point que Marſeille ait donné d'anciens Juriſconſultes.

Depuis le regne des Antonins, ſous leſquels les lettres ſemblent avoir fait un dernier effort, on trouve un vuide de deux ſiecles dans l'hiſtoire de l'Académie de Marſeille; & ce vuide eſt terminé par des ſçavans d'un ordre reſpectable, tels qu'Oréſius, l'une des lumieres du Concile d'Arles, tenu, comme on croit, en 314. Le ſiecle qui ſuivit celui d'Oréſius, fut le plus brillant & le dernier de l'Académie de Marſeille. On y voyoit à la fois, Saint Honorat, Caſſien, qui, ſelon quelques ſçavans, étoit cependant Scythe de nation, le Poëte Marius Victor, Gennade, Salvien, Paulin petit-fils d'Auſone, & quelques autres qui ſont connus. L'irruption des Vandales qui inonderent les Gaules, &

qui prirent Marseille en 414 ; dispersa cette pieuse & sçavante compagnie ; & c'est ici qu'on peut fixer avec Agathias l'époque de la durée de l'Académie de Marseille. C'est aussi le sentiment de feu M. Olivier, membre de la nouvelle Académie, fondée en cette ville, dans son discours sur ce sujet, dont on n'a donné ici que le précis, & que l'on peut lire tout entier dans le recueil de plusieurs pieces de poësie, présentées à l'Académie des belles lettres de Marseille pour le prix de l'année 1727.

Description des païs occupés par les Marseillois.

La nation des Ségorégiens ou Ségobrigiens, que Justin nomme pour être celle qui reçut d'abord les Phocéens, n'est point connue d'ailleurs, & nous ne croyons pas qu'il soit convenable de la confondre avec les Reiens, dont l'emplacement est éloigné de la mer. C'est avec les Salyes qu'on voit constamment que les Marseillois ont disputé le terrein, jusqu'à ce que leur alliance avec Rome, en donnant occasion aux Romains de porter leurs armes dans la Gaule, eut assuré à ces alliés une possession paisible des établissemens qu'ils avoient formés le long de la côte. Ces établissemens s'étendoient d'un côté jusqu'à Empories, à l'entrée de l'Espagne, & de l'autre jusqu'à Nicée, & au port *Monœcus*, que Strabon regarde comme le plus reculé vers l'Italie, & que Ptolémée leur accorde également. Les Salyes ayant été réduits par Sextius, Strabon fait entendre que les Marseillois obtinrent un terrein de huit stades en largeur le long de la côte, & de douze stades aux endroits qu'occupoient leurs colonies. Cependant, il faut penser qu'ils avoient cherché à se placer en avant dans les terres, si l'on croit qu'Étienne de Byzance ne s'est point trompé en disant qu'*Avenio* & *Cabellio* sont des villes Marseilloises, quoique renfermées dans le territoire des Cavares. Ce qu'on lit dans le premier livre des Commentaires sur la guerre civile, que Cn. Pompée avoit accordé à Marseille, *agros Volcarum Arecomicorum & Iluorum*, ou *Helviorum*, selon diverses leçons, doit s'entendre simplement de quelques terres, qui dans le territoire de ces peuples pouvoient être à la bienséance de quelque établissement Marseillois. Étienne de Byzance nomme plusieurs villes Marseilloises, Azania, Alonis, Trœzen, sur lesquelles nous croyons qu'il convient mieux d'avouer que nous les ignorons, que de hazarder des conjectures incertaines.

Description de Marseille.

Strabon, le plus exact des anciens Géographes, tout prévenu qu'il étoit en faveur des villes d'Asie, où l'on n'em-

ployoit que marbre & que granit, décrit Marseille comme une ville très-bien bâtie & d'une grandeur considérable, disposée en maniere de théatre autour d'un port naturellement creusé dans les rochers. Peut-être même étoit-elle encore plus superbe avant le regne d'Auguste, sous lequel vivoit Strabon; car, cet Auteur parlant de Cyzique, comme d'une des plus belles villes d'Asie, remarque qu'elle étoit enrichie des mêmes ornemens d'Architecture, qu'on avoit autrefois vus dans Rhodes, dans Carthage & dans Marseille. On ne trouve aujourd'hui aucuns restes de cette ancienne magnificence, en vain y chercheroit-on les fondemens des temples d'Apollon & de Diane, dont parle Strabon. On sçait seulement que ces édifices étoient sur le haut de la ville. On ignore aussi l'endroit où Pythéas fit dresser cette célebre aiguille pour déterminer la hauteur du pole de Marseille.

Marseille avoit été bâtie sur une presqu'isle, environnée de la mer, excepté dans un espace assez étroit, qui étoit fermé d'une ancienne muraille. Tout a été démoli, & on a étendu la ville le long du port, où l'on a bâti de belles maisons avec des rues droites & spacieuses.

L'Église de Marseille est une des plus anciennes des Gaules. Les Provençaux soutiennent même qu'elle a été fondée par le Lazare qu'avoit ressuscité notre Seigneur. Ils disent que les Juifs chasserent de Jérusalem Lazare avec Marthe & Marie Magdeleine ses sœurs, Marcelle leur servante, Saint Maximin, Saint Célidoine qu'on croit être l'aveugle né & Joseph d'Arimathie, Disciple de Jesus-Christ; qu'ils les exposerent sur un vaisseau sans gouvernail, sans voiles & sans rames; qu'ils arriverent heureusement à Marseille; qu'ils se séparerent pour aller prêcher l'évangile dans la Provence; & que Marie Magdeleine & Lazare demeurerent à Marseille, dont Lazare fut le premier Évêque. Il y a de fort bonnes raisons pour prouver le contraire de cette tradition; mais, il ne faut pas les aller débiter en Provence. Les Provençaux ne sont pas traitables sur cet article. Le Parlement d'Aix condamna au feu un livre de Launoy, où ce fameux Critique combattoit cette tradition. Quoi qu'il en soit, on a établi à Marseille un culte particulier à Saint Lazare & à Sainte Magdeleine, que l'on regardoit comme sa sœur. Saint Victor, officier des troupes, fut martyrisé dans cette ville, l'an de Jesus-Christ 290. Saint Défendant & ses Compagnons, que l'on croit avoir été de la légion Thébéenne, furent martyrisés dans la ville ou dans le territoire de Marseille. Le bienheureux Jean Cassien, premier Abbé de Saint Victor de Marseille, étoit le fondateur de cette abbaye.

On divise aujourd'hui Marseille

ſeille en ville vieille & en ville neuve. La vieille eſt un aſſez vilain endroit ; elle eſt ſituée ſur l'éminence au-deſſus du port. Les rues ſont ſales & les maiſons mal bâties. On y remarque la Majour ou la Cathédrale qui eſt aſſez grande. La nouvelle ville eſt parfaitement bien bâtie & bien percée. Elle eſt ſéparée de l'ancienne par une des plus belles rues qu'on puiſſe voir, & qui regne depuis la porte d'Aix juſqu'à la porte de Rome. C'eſt cette même rue qu'on appelle le Cours. Elle a deux rangs d'arbres & des maiſons des deux côtés, toutes de même ſymmétrie, ornées de portiques & de grandes colomnes avec leurs chapitaux. On trouve dans la ville neuve de belles maiſons.

MARSES, *Marſi*, Μαρσοὶ, (*a*) peuple d'Italie aux environs du lac Fucin. On croit communément que les Marſes avoient les Veſtins au ſeptentrion, les Pélignes & les Samnites à l'orient, le Latium au midi & les Sabins à l'occident.

Les Anciens leur donnoient une origine fabuleuſe. Les uns les faiſoient venir d'Aſie avec Marſyas le Phrygien, qu'Apollon vainquit à la flûte, comme on le voit dans quelques vers de Silius Italicus. D'autres les faiſoient deſcendre d'un fils d'Ulyſſe & de Circé. On dit qu'ils ne craignoient point la morſure des ſerpens, dont ils ſe garantiſſoient par le moyen de certaines herbes & par des enchantemens. Le peuple s'imaginoit qu'ils employoient des paroles prétendues magiques, & c'eſt à quoi les poëtes Latins font de ſi fréquentes alluſions. Ce ne ſont, dit Ovide, ni les herbes de Médée, ni les ſons enchanteurs des Marſes qui rendent une paſſion durable.

Non facient ut vivat amor Medeïdes herba,
Miſtaque cum magicis nænia Marſa ſonis.

Il eſt certain que les Marſes étoient des impoſteurs, c'eſt du moins ce que croyoit Ennius, lorſqu'il ſe vantoit d'avoir un ſouverain mépris pour eux ; & c'eſt ce que Galien, dont l'autorité en cette matiere ne peut être conteſtée, confirme par rapport aux Marſes de ſon tems, qui n'avoient, dit-il, quoi que ce ſoit de ce qu'on leur attribuoit. Ils manioient bien des viperes; mais, ils avoient auparavant la précaution d'en tirer le venin, & le peuple imbécille ne laiſſoit pas de les regarder comme des hommes extraordinaires.

Les Marſes étoient un peuple courageux, & rien ne le prou-

(*a*) Sili. Italic. L. VIII. v. 503. & *ſeq*. Ptolem. L. III. c. 1. Strab. pag. 219, 240, 241. T. Liv. L. VIII. c. 6. L. IX. c. 41, 46. L. X. c. 3. L. XXXIII. c. 36. L. XXII. c. 9. L. XXVIII. c. 45. Virg. Georg. L. II. v. 167. Æneid. L. X. v. 544. Cæſ. de Bell. Civil. L. I. pag. 453. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. VII, p. 281, 282.

ve mieux que la guerre Marſique, qui fut ainſi appellée de leur nom.

MARSES, *Marſi*, Μαρσοὶ, (*a*) peuple Germain, qui, ſelon quelques-uns, deſcendoit d'un des fils du dieu Tuiſton. On croit que les Marſes habitoient avec les Bructeres au midi de la Friſe, au nord de la Lippe, & à l'occident du Rhin.

Leur païs fut ravagé par Germanicus. Les légions que commandoit ce Général, entrerent chez les Marſes pendant la nuit, à la faveur de la clarté de la Lune; & s'étant avancées juſqu'à leurs bourgades, elles les inveſtirent auſſitôt. Les ennemis étoient nonchalamment couchés, ou le long des tables, ou dans leurs lits, ſans avoir ſeulement eu le ſoin de poſer des ſentinelles. Leur négligence ou leur ſécurité les empêchoit de penſer à la guerre; l'ivrognerie dans laquelle ils étoient plongés, ne leur permettoit pas même de goûter les douceurs de la paix. Germanicus, afin d'embraſſer une plus grande étendue de païs, partage en quatre corps ſes légions, avides de piller, & met tout à feu & à ſang dans l'eſpace de cinquante milles de terrein. Les ſoldats n'ont égard ni au ſexe, ni à l'âge; ils raſent tous les édifices tant ſacrés que profanes, ſans épargner le temple appellé Tanfanes, le plus célebre & le plus reſpectable de toute la contrée, & exercent tous ces ravages ſans recevoir aucune bleſſure, ne rencontrant par-tout que des gens à moitié endormis, ſans armes, ou diſperſés dans la campagne.

MARSIGNES, *Marſigni*, (*b*) peuple de Germanie, que Tacite met avec les Gothins, les Oſes & les Buriens, au deſſus des Marcomans & des Quades vers l'orient d'été. Ils habitoient dans des lieux champêtres & ſur des montagnes. On croit que ce ſont les *Marvingi*, que Ptolémée place auprès de la forêt Gabreta & au deſſus des Curiones.

Ces quatre peuples, que Tacite nomme enſemble, dont il eſt impoſſible de marquer les limites, & qui peut-être n'en eurent jamais de certaines, étoient vers les ſources de la Morava & de l'Oder, entre l'Oder & la Varéta, & vers les ſources de la Viſtule.

MARSIQUE [la guerre], *bellum Marſicum*. *Voyez* Sociale.

MARSPITER, *Marſpiter*, un des ſurnoms donnés à Mars.

MARSUS, *Marſus*, Μάρσος, (*c*) augure, ſelon Cicéron qui en fait mention dans ſon premier livre de la Divination. C'eſt apparemment ce Prince qui regna ſur les Toſcans plus de trois cens ans avant la fondation de Rome.

(*a*) Tacit. Annal. L. I. c. 50. *& ſeq.* L. II. c. 25. de Morib. Germ. c. 2. Strab. pag. 290. Crév. Hiſt. des Emp. Tom. I, pag. 321, 362. T. II. p. 116.

(*b*) Tacit. de Morib. Germ. c. 43.

(*c*) Cicer. de divinat. L. I. c. 133.

MARSYAS, *Marſyas*, (a) Μαρσύας, fleuve de l'Aſie mineure, dans la Phrygie. Tite-Live dit que ce fleuve commence aſſez près des ſources du Méandre, dans lequel il ſe jette un peu plus loin. Selon Pline, il baignoit les murs de la ville d'Apamée. Strabon dit que le Marſyas nait près d'Apamée ; qu'il coule au milieu de cette ville; & qu'après en avoir traverſé un fauxbourg avec beaucoup de rapidité, il ſe joint au Méandre.

Maxime de Tyr, qui avoit été ſur les lieux, ſoutient que le Méandre & le Marſyas ſortoient de la même ſource, & que ce n'étoit qu'après avoir traverſé la ville de Célenes qu'ils ſe partageoient & prenoient chacun leur nom. Il nous apprend auſſi que les habitans de cette ville offroient des ſacrifices à ces deux fleuves.

Nous trouvons dans Quinte-Curſe une deſcription ſinguliere du fleuve Marſyas. » Alexandre, dit-il, vint camper devant les murs de Célenes. En ce tems-là, le fleuve Marſyas, que les fables des Grecs ont rendu célebre, paſſoit à travers la ville. Sa ſource eſt au ſommet d'une montagne, d'où il tombe ſur un roc avec grand bruit, & de-là va ſe répandre dans la plaine, arroſe les campagnes voiſines, conſervant ſes eaux toujours claires ſans les mêler avec d'autres; & parce qu'il reſſemble en couleur à la mer, quand elle eſt calme, les Poëtes ont pris de-là occaſion de feindre que les Nymphes éprises de ſon amour, faiſoient leur demeure en ce rocher. Au reſte, dans l'enceinte des murailles il garde ſon nom ; mais, au ſortir des remparts, comme il s'enfle & devient impétueux, on l'appelle Lycus. »

C'eſt une erreur groſſiere de la part de l'Auteur cité, de croire que le Marſyas ſoit le même que le Lycus. Il eſt bien vrai que ce dernier fleuve alloit auſſi tomber dans le Méandre ; mais, il ne faut pas pour cela, le confondre avec le Marſyas, qui eſt bien différent.

MARSYAS, *Marſyas*, (b) Μαρσύας, fleuve de Syrie, ſelon Pline. Il le fait couler au milieu de la ville d'Apamée. Le P. Hardouin penſe que ce fleuve eſt le même que celui qui a été appellé par les Grecs Axius, à cauſe de quelque reſſemblance avec un fleuve de Macédoine de ce nom ; & il en donne pour preuve une médaille des Rois de Syrie, ſur laquelle on lit ces mots : ΑΠΑΜΕΩΝ ΤΩΝ ΠΡΟϹ ΤΩ ΑΞΙΩ. Le P. Hardouin prétend que ce fleuve ſe nomme aujourd'hui

(a) Tit. Liv. L. XXXVIII. c. 13. Plin. Tom. I. p. 275. T. II. p. 549. Xenoph. p. 246. Herod. L. V. c. 119. Pauſ. p. 668. Strab. pag. 554, 577. Q. Curt. L. III. c. 1. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XII. p. 31.

(b) Plin. T. I. p. 266, 268. Ptolem. L. V. c. 15.

Cingas, & que ce nom est pris de celui que lui donne Ptolémée, qui l'appelle Σίγγας, *Singas*.

MARSYAS, *Marsyas*, (a) Μαρσύας, dont les Poëtes ont fait un Silene, un Satyre, étoit de Célenes, ville de Phrygie, & fils de Hyagnis, ou, selon Hygin, d'Œagre; auquel nom le commentateur Munker substitueroit volontiers l'ancien génitif *Hyagni*. Humfroi Prideaux est du même avis, dans ses notes sur la chronique de Paros; & ils ont raison l'un & l'autre, puisqu'Œagre étoit pere, non pas de Marsyas, mais d'Orphée. Quelques-uns, dit Plutarque, ont prétendu que le vrai nom de Marsyas étoit Massès.

Il joignoit, suivant Diodore de Sicile, à beaucoup d'esprit & d'industrie une sagesse & une continence à toute épreuve. Il fit paroître son génie dans l'invention de la flûte, où il sçut rassembler tous les sons, qui auparavant se trouvoient partagés entre les divers tuyaux du chalumeau. Il eut un attachement singulier pour Cybele, fille de Dindyme & d'un Roi de Phrygie & de Lydie, appellé Méon; & les malheurs, arrivés à cette Princesse en conséquence de ses amours avec Atys, ne purent obliger Marsyas à se séparer d'elle. Chassée de la maison de son pere, après le meurtre de son amant, devenue furieuse & vagabonde, elle eut en la personne de Marsyas un fidele compagnon de ses courses & de ses voyages, qui les couduisirent l'un & l'autre à Nyse séjour de Bacchus, où ils rencontrerent Apollon, fier de ses nouvelles découvertes sur la Lyre.

On sçait la dispute de ces deux concurrens en fait de Musique, & quelle en fut l'issue. Ce ne fut, assure l'Historien, qu'en joignant sa voix aux sons de sa lyre, qu'Apollon demeura vainqueur. Diodore de Sicile fait écorcher Marsyas par Apollon même. Hygin prétend qu'un Scythe lui servit de bourreau. Philostrate le jeune dit la même chose, dans le tableau qu'il nous a donné de cette exécution. D'où il paroît que Saumaise n'a pas eu raison de taxer Hygin d'ignorance sur ce point, comme ayant mal entendu la force du verbe ἀποσκυτίσαι, que portoit l'original Grec qu'il traduisoit, & comme ayant cru bonnement que ce verbe signifioit donner commission à un Scythe, au lieu qu'il signifie seulement écorcher, selon Hésychius.

Si l'on en veut croire Fortunio Licéti, Marsyas écorché par Apollon, n'est qu'une allégorie. Avant l'invention de la lyre,

(a) Juven. Satyr. 9. v. 2. Suid. Tom. II. pag. 100, 101. Ovid. Metam. L. VI. c. 9. Pauf. pag. 42, 99, 468, 668. Diod. Sicul. pag. 134. Roll. Hist. Anc. Tom. V. p. 676. Myth. par. M. l'Abb. Ban. Tom. IV. pag. 181. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. V. pag. 232. Tom. VIII. p. 85, 86. T. X. p. 258. *& suiv.*

dit-il, la flûte l'emportoit sur tous les autres instrumens de Musique, & enrichissoit par conséquent ceux qui la cultivoient. Mais, sitôt que l'usage de la lyre se fut introduit, comme elle pouvoit accompagner le chant du Musicien même qui la touchoit, & qu'elle ne lui défiguroit point les traits du visage comme faisoit la flûte, celle-ci en fut notablement décréditée, & elle fut abandonnée en quelque sorte aux gens de la plus vile condition, qui ne firent plus fortune par ce moyen. Or, ajoute Fortunio Licéti, comme dans ces anciens tems la monnoie de cuivre avoit cours, & que les joueurs de flûte ne gagnoient presque rien, les joueurs de lyre leur ayant enlevé leurs meilleures pratiques, les Poëtes feignirent qu'Apollon vainqueur de Marsyas l'avoit écorché. Ils ajouterent que son sang avoit été métamorphosé en un fleuve qui portoit le même nom, & qui traversoit la ville de Célenes, où l'on voyoit dans la place publique, dit Hérodote, la peau de ce Musicien, suspendue en forme d'outre ou de ballon. D'autres l'ont fait mourir moins cruellement, & assurent que de désespoir d'avoir été vaincu, ou, comme le dit Suidas, ayant l'esprit aliéné il se précipita dans ce fleuve, & s'y noya.

L'ancienne Musique instrumentale lui étoit redevable de plusieurs découvertes, & on le fait avec Olympe, auteur du mode Phrygien & du mode Lydien, que d'autres attribuent à son pere Hyagnis. Il perfectionna sur-tout le jeu de la flûte & du chalumeau, qui avant lui étoient simples. Il joignit ensemble par le moyen de la cire & de quelques fils, plusieurs tuyaux ou roseaux de différentes longueurs, d'où résulta le chalumeau composé, & il fut aussi l'inventeur de la double flûte, dont quelques-uns cependant font honneur à son pere. Quant au chalumeau composé, Athénée le regarde comme l'ouvrage de Marsyas, & cela sur la fois de l'historien Métrodore & du poëte Euphorion.

Il est vrai que le passage qu'il cite de celui-ci, porte que Silene inventa le chalumeau composé, & Marsyas le chalumeau lié, ou collé avec de la cire. Τὴν δὲ πολυκάλαμον [σύριγγα] Σιληνὸν, Μαρσύαν δὲ τὴν κηροδετὸν. Mais, Saumaise corrige très-heureusement ce passage en y changeant la ponctuation, en y supprimant le second δὲ, & en lisant de cette maniere : Τὴν δὲ πολυκάλαμον Σιληνὸν Μαρσύαν κηροδετὸν. C'est-à-dire, » & ce » fut le Silene ou le satyre » Marsyas qui inventa le cha- » lumeau composé, & collé » avec de la cire. » Ce fut encore lui qui, pour empêcher le gonflement du visage si ordinaire dans le jeu des instrumens à vent, & pour donner plus de force au joueur, imagina une espece de ligature ou de bandage composé de plusieurs cour-

roies, qui lui affermissoient les joues & les levres, de façon qu'elles ne laissoient entre celles-ci qu'une petite fente pour y introduire le bec de la flûte. On appelloit ce bandage φορϐεῖα ou περιστόμιον. Il en est parlé dans Plutarque, dans le Scholiaste d'Aristophane, & ailleurs; & l'on en voit la figure sur quelques anciens monumens.

Les représentations de Marsyas décoroient plusieurs édifices. Il y avoit dans la citadelle d'Athenes une statue de Minerve qui châtioit le satyre Marsyas, pour s'être approprié les flûtes que la Déesse avoit rejettées avec mépris. Ces flûtes de Marsyas avoient été consacrées dans le temple d'Apollon à Sicyone, par un berger qui les avoit recueillies. On voyoit à Mantinée dans le temple de Latone un Marsyas jouant de la double flûte; & il n'avoit point été oublié dans le beau tableau de Polygnote. Servius le Grammairien atteste que les villes libres avoient dans la place publique une statue de Marsyas qui étoit comme un symbole de leur liberté, à cause de la liaison intime de Marsyas pris pour Silene, avec Bacchus connu des Romains sous le nom de Liber. Il y avoit à Rome dans le Forum une de ces statues avec un tribunal dressé tout auprès, où l'on rendoit la justice. Les avocats qui gagnoient leurs causes, avoient soin de couronner cette statue de Marsyas, comme pour le remercier du succès de leur éloquence, & pour se le rendre favorable en qualité d'excellent joueur de flûte. Car, on sçait combien le son de cet instrument & des autres influoit alors dans la déclamation, & combien il étoit capable d'animer les Orateurs & les Acteurs. On voyoit de plus à Rome, dans le Temple de la Concorde, un Marsyas garrotté, peint de la main de Zeuxis.

On voit dans les Antiquaires, Marsyas attaché à un arbre les mains liées derriere le dos; Apollon, qui tient sa lyre à la main gauche, a à ses pieds un jeune homme qui paroît implorer son assistance; on croit que c'est Olympe son Disciple, qui demande grace pour son maître, ou plutôt la permission de lui rendre les devoirs funebres; ce qu'il obtint, comme nous l'apprenons d'Hygin.

Le marquis Maffei a fait dessiner aussi une statue magnifique qui est à Rome, où l'on voit Marsyas les bras étendus, attaché à un arbre. On en trouve d'autres où Apollon tient d'une main un couteau, & de l'autre la peau de Marsyas; ce qui confirmeroit l'opinion de ceux qui croyent qu'il l'écorcha lui-même. Il y en a enfin qui représentent Marsyas avec les oreilles & la queue des Faunes & des Satyres.

MARTÉA, *Martea*, *Voyez* Hérès.

MARTHE, *Martha*, (a)

(a) Plut. T. I. p. 414, 415. Crév. Hist. Rom. T. V. p. 411.

Μάρθα, femme Syrienne, qui passoit pour une illustre Prophéteſſe. D'abord, elle avoit demandé à Rome audience au Sénat pour lui communiquer ſes prophéties, & le Sénat l'avoit rebutée ſans vouloir l'écouter. Mais, s'étant adreſſée aux femmes, [car c'eſt preſque toujours par les femmes que commencent à gagner créance les devins, les ſorciers, les diſeurs de bonne aventure, & autres charlatans, & la raiſon n'en eſt pas bien cachée,] elle leur donna des preuves de ſa ſcience dans l'avenir. Un jour, dans l'amphithéatre, s'étant trouvée aſſiſe aux pieds de la femme de C. Marius pour voir le combat de deux célebres Gladiateurs, elle lui nomma heureuſement celui qui remporteroit la victoire. La femme de C. Marius charmée l'envoya à ſon mari qui témoigna une grande admiration & une eſpece de vénération pour elle. Il la menoit par-tout avec lui. On la portoit en litiere avec de grands honneurs & de grands reſpects, & il prenoit d'elle l'ordre pour les ſacrifices. Elle avoit une grande mante de pourpre qui s'attachoit avec des agraffes, & elle portoit à la main une pique environnée de bandelettes & de bouquets de fleurs. Le ſtupide vulgaire, qui auroit eu peine à déférer à l'autorité d'un auſſi grand Général que C. Marius, ſe laiſſoit gouverner par une divinereſſe.

Il y en eut cependant qui douterent ſi C. Marius produiſoit cette femme, comme étant véritablement perſuadé qu'elle avoit le don de prophétie, ou s'il faiſoit ſemblant de le croire pour aider à une fourberie dont il eſpéroit tirer de grands ſecours. Il y avoit lieu en effet à ce doute. D'un côté, la crédulité de C. Marius pour les devins, & ſa ſuperſtition outrée ſur les ſignes & ſur les préſages, peuvent fort bien faire croire qu'il étoit la dupe de cette Syrienne, & qu'il la prenoit pour une véritable prophéteſſe. N'avons-nous pas vu des hommes d'un excellent eſprit, abuſés par des femmes de ce caractere? Et de l'autre côté, la fable qu'il inventa pour raſſurer ſes compagnons, de ce nid d'aigle qui étoit tombé ſur ſa robe avec ſept aiglons, & ces vautours apprivoiſés dont il ſe ſervit ſi habilement, comme Sertorius ſe ſervit de ſa biche peu d'années après, jettent un grand air de manege & de fourberie politique ſur-tout ceci. Pour nous, nous croirions que C. Marius étoit en même-tems & ſuperſtitieux & fourbe.

Au reſte, nous ſçavons par l'Évangile que Marthe étoit un nom de femme dans ce païs-là. Preſque dans tous les tems, on trouve des exemples de pareilles fourberies, que les plus grands hommes ont employées pour ſe concilier l'eſprit des peuples, en leur perſuadant que Dieu avoit d'eux un ſoin tout particulier. Dans ces occaſions, le menſonge une fois reçu, fait

le même effet que la vérité même.

MARTHE, *Martha*, Μάρθα, (*a*) sœur de Lazare & de Marie, & hôtesse de Jesus-Christ dans le bourg de Béthanie. Marthe est toujours nommée avant Marie; ce qui fait juger qu'elle étoit l'aînée. Un jour, le Sauveur étant venu loger chez Marthe & Marie, Marthe s'empressoit à lui préparer à manger, pendant que Marie assise aux pieds de J. C., écoutoit en paix sa parole. Marthe s'en plaignit au Sauveur, & lui dit que Marie sa sœur lui laissoit tout faire; elle le pria de lui dire de l'aider. Mais, Jesus lui répondit: *Marthe, Marthe, vous vous empressez & vous vous troublez pour préparer bien des choses; une seule est nécessaire. Marie a choisi la meilleure part, qui ne lui sera pas ôtée.*

Quelque tems après, Lazare étant tombé malade, les deux sœurs en donnerent avis à Jesus, qui étoit alors au delà du Jourdain. Il ne se hâta pas de l'aller guérir. Il ne partit que quand Lazare fut mort. Lorsqu'il fut arrivé près de Béthanie, Marthe instruite de son arrivée, alla au devant de lui, & lui dit: » Seigneur, si vous eussiez été ici, mon frere ne seroit pas mort. Jesus lui répondit: Votre frere ressuscitera. Marthe répliqua: Je sçais qu'il ressuscitera au dernier jour. Mais, Jesus lui dit: Je suis la résurrection & la vie; quiconque croit en moi, quand il seroit mort, revivra; & quiconque vit & croit en moi, ne mourra pas pour toujours. Croyez-vous cela? Oui, Seigneur, répondit-elle; je crois que vous êtes le Christ, fils de Dieu, qui êtes venu en ce monde. » Ayant dit cela, elle alla avertir secrétement sa sœur que Jesus étoit arrivé. Marie, sans rien dire à ceux qui étoient avec elle, se leva, & alla trouver Jesus. Elle lui dit, comme avoit déjà fait Marthe, que s'il eût été là, Lazare ne seroit pas mort. Jesus se fit conduire au tombeau de Lazare & le ressuscita, comme on l'a dit ailleurs.

Six jours avant la passion, Jesus étant venu à Béthanie pour la fête de Pâque, fut invité à manger chez un Pharisien, nommé Simon le Lépreux. Marthe servoit; Lazare étoit l'un des conviés, & Marie répandit une boëte de parfum précieux sur la tête & sur les pieds de Jésus. Voilà tout ce que l'Écriture nous apprend de Sainte Marthe.

Les anciens Latins & les Grecs modernes croyent qu'elle mourut à Jérusalem, aussi-bien que Marie & Lazare, & qu'ils y furent enterrés. Plusieurs anciens Martyrologes mettent leur fête le 19 de Janvier; & d'autres, le 17 de Décembre. Aujourd'hui les Latins la font le 29 de Juillet.

(*a*) Luc. c. 10. v. 38. *& seq.* Joann. c. 11. v. 1. *& seq.* c. 12. v. 1. *& seq.*

Quelques monumens peu certains portent que Marthe ayant été mise avec Lazare, Marie, & Marcelle leur servante, sur un vaisseau demi-ruiné, ils arriverent à Marseille, d'où Marthe se retira à Tarascon en Provence, où l'on trouva, dit-on, son corps, en 1187.

MARTHÉSIE, *Marthesia*, reine des Amazones. *Voyez* Lampéto.

MARTIA, *Martia*, (a) nom d'une des légions Romaines.

MARTIA, *ou* MARTIALIS, *Martia*, *Martialis*, (b) surnom de Junon. Junon Martialis se voit au revers d'une médaille. Elle avoit à Rome un Temple de ce nom qui se trouve sur les médailles de Volusien.

MARTIAL [M. VALERE], *M. Valerius Martialis*, (c) poëte Latin, né à Bilbilis en Espagne. Son pere s'appelloit Fronto, & sa mere Flacille; ce qu'il témoigne lui-même dans sa trente-cinquieme Epigramme du cinquieme livre. Sa femme se nommoit Claudia Marcella. Il naquit sous Claude & vint à Rome sous Néron, n'ayant encore que vingt ou vingt-un ans, & il demeura trente à trente-cinq ans, sous les empereurs. Galba, Othon, Vitellius, Vespasien, Tite, Domitien, Nerva & Trajan. On croit qu'il en sortit après la premiere ou seconde année de Trajan, se voyant négligé par cet Empereur. Il s'en retourna en son païs, où il mourut cinq ou six ans après. Tite & Domitien lui firent du bien, & lui donnerent le même droit qu'aux citoyens qui avoient trois enfans. Il fut créé Tribun, & fit voir qu'il étoit de l'ordre des chevaliers, auxquels dans l'amphithéâtre on donnoit un rang au dessus des simples citoyens.

Quoique Martial n'ait vécu que peu d'années depuis son retour dans sa patrie, il eut cependant le tems de s'y ennuyer, n'y trouvant nulle compagnie sortable, & qui eût du goût pour les lettres; ce qui lui fit souvent regretter son séjour de Rome. Car, au lieu que dans cette sçavante ville ses vers étoient extrêmement goûtés & applaudis, à Bilbilis ils ne faisoient qu'exciter contre lui l'envie & la médisance; traitement qu'il est difficile de soutenir tous les jours avec patience.

Il nous reste de lui quatorze livres d'Epigrammes, & un livre de Spectacles. Vossius croit que ce dernier est un recueil des vers de Martial & de quelques autres Poëtes de son tems sur les Spectacles que Tite fit représenter l'an de J. C. 80.

(a) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. IV. pag. 12.

(b) Antiq. expl. par D. Bernard de Montf. Tom. I. pag. 56.

(c) Roll. Hist. Anc. T. VI. p. 207. *& suiv.* Crév. Hist. des Emp. Tom. III. pag. 357. Tom. IV. pag. 223, 320. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 169. *& suiv.* Tom. II. pag. 343. *& suiv.* Tom. III. p. 240. T. IX. p. 86. *& suiv.*

Pline; en l'honneur duquel il avoit fait une Epigramme, lui donna une somme d'argent lorsqu'il se retira de Rome; car, il étoit peu avantagé des biens de la fortune. A cette occasion, pline remarque que c'étoit un ancien usage d'accorder des récompenses utiles ou honorables à ceux qui avoient écrit à la gloire des villes ou de quelques particuliers. Aujourd'hui, dit-il, la mode en est passée, avec tant d'autres, qui n'avoient pas moins de grandeur & de noblesse. Depuis que nous cessons de faire des actions louables, nous méprisons la louange.

Il pleura la mort de Martial, lorsqu'il en sçut la nouvelle; il aimoit & estimoit son génie. Mais, il seroit à souhaiter qu'il y eût eu autant de pudeur & de modestie dans ses vers, qu'il y a quelquefois d'esprit.

On lui reproche son humeur trop mordante, sa flatterie honteuse à l'égard de Domitien, jointe à la maniere indigne dont il le traita après sa mort.

On divise ordinairement les épigrammes de Martial en trois parties fort inégales. La plus petite comprend ce qu'il y a de bon; celle d'après, ce qu'il y a de médiocre; & la plus grande, ce qu'il y a de mauvais. C'est le jugement qu'il semble avoir voulu faire lui-même de ses vers; & il n'a jamais mieux rencontré, que lorsqu'il a dit de ses propres ouvrages:

Sunt bona, sunt quædam mediocria, sunt mala plura.

Ce Poëte est considéré comme le principal auteur des pointes fondées sur des jeux de mots; mais, il peut avoir l'avantage sur Catulle pour l'Epigramme, dont la force & la beauté sont renfermées dans la pensée. L'amour des subtilités, & l'affectation des pointes dans le discours, avoient pris, dès le tems de Tibere ou de Caligula, la place du bon goût qui regnoit sous l'empire d'Auguste. Cette corruption s'introduisit d'abord dans les Écoles de droit & de Rhétorique; ensuite, elle gagna les Philosophes & les Poëtes mêmes, sur-tout du tems de Néron; mais, sous le regne de Domitien, personne n'en fut plus infecté que Martial; outre cela, les obscénités font la plus grande partie de ses ouvrages. C'est ce que l'on remarque particuliérement à la fin de son troisieme livre, dans le septieme & l'onzieme. Pour remédier à ces inconvéniens, quelques personnes, dans ces derniers tems, ont jugé à propos de faire un recueil de celles des épigrammes de Martial, qui se sentent le moins des défauts de leur Auteur. Entre ceux qui se sont donné ce soin, on peut nommer André Frusius, Edmond Auger, Matthieu Rader, Pierre Rodeille, Joseph Jouvenci, Jésuites, & M. Nicole, dans son recueil Latin d'épigrammes choisies, qu'il a accompagnées

de courtes notes qui sont fort claires.

Une des meilleures éditions de Martial, pour le texte, est celle de Vincent Colesson, professeur en droit, qui fut faite vers l'an 1680, par l'ordre de Louis XIV, roi de France, pour les études de Monseigneur le Dauphin.

MARTIALES, *Martiales*, (*a*) nom donné aux soldats de la légion Martia.

MARTIALES LARINI, (*b*) étoient, selon Cicéron, des Ministres publics du dieu Mars.

MARTIALIS [Corn.], *Corn. Martialis*, (*c*) étoit soupçonné d'être ennemi de l'empereur Néron. Ce fut pour cela que ce Prince le dépouilla de sa charge de Tribun des cohortes Prétoriennes.

MARTIALIS [Corn.], (*d*) *Corn. Martialis*, officier distingué, fut tué dans le Capitole par les Vitelliens, l'an de Jesus-Christ 69.

MARTIALIS, *Martialis*, (*e*) centurion qui tua Caracalla. *Voyez* Caracalla.

Après la mort de ce Prince, on affecta de célébrer par des acclamations réitérées Martialis meurtrier de Caracalla, & l'on insistoit avec complaisance sur la conformité du nom de ce Centurion avec celui du dieu Mars, pere & fondateur de la nation Romaine.

MARTIALIS [Flamen]. *Voyez* Flamines.

MARTIANUS, *Martianus*, (*f*) dont parle Cicéron dans une de ses lettres à T. Pomponius Atticus.

MARTIANUS. *Martianus*, nom donné par Galba à Icélus son affranchi. *Voyez* Icélus.

MARTIAUX [les Jeux], *Ludi Martiales*, furent ainsi appellés, comme ceux institués en l'honneur d'Apollon, furent appellés Apollinaires. Les Romains les célébrerent d'abord dans le Cirque le 13 de Mai, & dans la suite le premier d'Août, parce que c'étoit le jour auquel on avoit dédié le temple de Mars. On faisoit dans ces jeux des courses à cheval & des combats d'hommes contre les bêtes, deux choses qui s'accordoient à merveille avec la fête du Dieu de la guerre. Les Historiens remarquent que Germanicus tua deux cens lions dans ces jeux, du tems de l'empereur Tibere.

MARTINE, *Martina*, (*g*) célebre empoisonneuse, qui avoit des liaisons intimes avec Plancine. Cette femme ayant été arrêtée en Syrie par Cn. Sentius Saturninus, l'an de Jesus-Christ 19, fut envoyée à Ro-

(*a*) Cicer. Philipp. 4. c. 155.
(*b*) Cicer. Orat. pro A. Cluent. c. 32.
(*c*) Tacit. Annal. L. XV. c. 71.
(*d*) Tacit. Hist. L. III. c. 70. *& seq.*
(*e*) Crév. Hist. des Emp. Tom. V. p. 178, 188.
(*f*) Cicer. ad T. Pomp. Attic. L. XII. Epist. 52.
(*g*) Tacit. Annal. L. II. c. 74. L. III. c. 7. Crév. Hist. des Emp. Tom. I. pag. 412.

me. Mais, en arrivant à Brundusium, elle y mourut subitement ; & quoiqu'on eût trouvé du poison caché dans un nœud de ses cheveux, on n'en apperçut cependant aucune trace sur son corps.

On a remarqué que, dans tous les tems, l'empoisonnement a été le vice des femmes, plus que des hommes. Telles ont été cette Martine sous Tibere, Locuste sous Néron, la Canidie d'Horace, sans parler de Circé, de Médée, & de tant d'autres, dont l'Antiquité a vanté le sçavoir faire.

MARTINIANUS [M.], *M. Martinianus*, (a) s'avança par son courage dans les armées de Licinius. Il étoit maître des offices, & fut créé César à Chalcédoine, par ce Prince qui vouloit par-là se procurer de l'appui. Mais, après la sanglante bataille que Constantin gagna près de la même ville, il fut livré aux soldats victorieux, qui le mirent en pieces dans la Cappadoce l'an de Jesus-Christ 324 ou 325.

MARTIUS CAMPUS. *Voyez* Campus Martius.

MARTIUS, *Martius*, (b) surnom de Jupiter. Ce surnom lui venoit de ce que les guerriers l'invoquoient au commencement des combats.

MARTIUS [P.], *P. Martius*, (c) Magicien, sous l'empire de Tibere. Il fut ordonné par arrêt du Sénat, que P. Martius seroit battu de verges & décapité, suivant l'ancien usage, hors de la porte Esquiline, après que sa sentence auroit été publiée à son de trompe, le tout par ordre des Consuls.

MARTIUS FESTUS, *Martius Festus*, (d) chevalier Romain fut un de ceux qui conspirerent contre Néron, l'an de Jesus-Christ 65.

MARTIUS MACER, *Marcius Macer*, (e) officier qui, avec deux mille gladiateurs qu'il commandoit, eut un avantage sur les Vitelliens, auprès de Crémone, l'an de Jesus-Christ 69. Comme il étoit hardi & entreprenant, il fit promptement passer le Pô sur des bateaux à ses gladiateurs qui mirent en fuite les troupes auxiliaires d'Aliénus Cécina, & les obligerent de rentrer dans Crémone, après avoir tué ceux qui s'étoient mis en défense. Il ne voulut pas pousser plus loin, pour ne point perdre le fruit de sa victoire, en cas que les vaincus reçussent du renfort. Ses gens le soupçonnerent d'avoir voulu ménager l'ennemi ; & comme ils étoient dans une défiance perpétuelle, & qu'ils interprétoient tout en mauvaise part, les plus lâches d'entr'eux,

(a) Crév. Hist. des Emp. Tom. VI. pag. 302. & suiv.
(b) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. III. p. 374.
(c) Tacit. Annal. L. II. c. 32.
(d) Tacit. Annal. L. XV. c. 50.
(e) Tacit. Hist. L. II. c. 23, 35, 36, 71. Crév. Hist. des Emp. Tom. III. pag. 98, 99, 109.

qui font ordinairement les plus mutins, accuserent de trahison non-seulement Martius Macer, mais encore plusieurs autres Officiers.

Cependant, Aliénus Cécina étoit au désespoir d'avoir si mal réussi, & il ne cherchoit que l'occasion de prendre sa revanche. Il y avoit au milieu du fleuve une isle où les gladiateurs passoient sur des bateaux, & les Germains à la nage. Martius Macer, voyant que ces étrangers y étoient arrivés en grand nombre, remplit quelques Liburniques de ses plus braves gladiateurs, & les envoya contr'eux, pour les en déloger. Mais, outre que les gladiateurs n'avoient pas dans les combats autant de fermeté que les véritables soldats, ils ne lançoient pas leurs traits avec tant d'assurance de dessus leurs vaisseaux, que les Germains de dessus la terre ferme; de façon que ceux-ci, s'étant apperçus que les combattans mêlés avec les rameurs, s'embarrassoient les uns les autres, & par leurs diverses agitations, faisoient pencher les barques tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, se jetterent dans l'eau; & s'accrochant aux pouppes, ils sautoient dans les barques, ou les submergeoient à force de bras. Le combat finit par la fuite de celles qui purent échapper aux vainqueurs. Cette action qui se passa sous les yeux des deux armées causa autant de joie aux Vitelliens, que de douleur à leurs ennemis qui détestoient Marius Macer, dont la témérité leur avoit attiré cet affront. Les soldats demandoient donc son supplice; & après l'avoir blessé de loin d'un coup de lance, ils tirerent leurs épées & alloient le tuer, si les Tribuns & les Centurions venant à son secours, ne l'eussent promptement arraché de leurs mains.

MARTIUS TURBO, (a) *Martius Turbo*, chevalier Romain, étoit un homme d'un mérite supérieur. Les Juifs s'étant révoltés en plusieurs endroits sur la fin de l'empire de Trajan, Martius Turbo fut envoyé en Égypte avec des troupes de terre & de mer, d'infanterie & de cavalerie. Le nouveau Commandant sçavoit la guerre, & étoit homme d'une activité infatigable. Néanmoins, ce ne fut pas sans difficulté qu'il vint à bout d'étouffer une si puissante rébellion. Il lui fallut un tems considérable pour réussir, & plusieurs combats. Enfin, il resta vainqueur, & il rendit aux Juifs tous les maux qu'ils avoient faits dans la Cyrénaïque & dans l'Égypte. Il est à croire que Martius Turbo pacifia aussi l'isle de Chypre, qui avoit beaucoup souffert de la part des Juifs.

Après la mort de Trajan, Adrien son successeur, comptant avec raison sur Martius

(a) Dio. Cass. p. 796. Crév. Hist. des Emp. Tom. IV. p. 251. *& suiv.*

Turbo son ancien ami, le chargea d'aller réduire les Juifs de la Mésopotamie. Martius Turbo réussit dans la commission qui lui avoit été donnée; & il fut ensuite envoyé en Mauritanie, où il calma pareillement les troubles; au retour de ce païs, il fut établi Préfet de la Pannonie & de la Dace, avec tous les honneurs & toutes les prérogatives dont, par l'institution d'Auguste, jouissoit le Préfet d'Égypte.

Dans la suite, Adrien lui donna la place de Préfet du Prétoire. Élevé à cette charge, Martius Turbo ne changea rien dans ses procédés. Même sévérité de mœurs, même modestie. Il s'acquittoit des fonctions de sa charge avec une assiduité & une vigilance infatigables. Il passoit le jour entier auprès de l'Empereur, & se trouvoit souvent avant minuit à son poste. Les incommodités même & les affoiblissemens de sa santé ne pouvoient le retenir chez lui, pour y prendre du repos; & Adrien l'ayant exhorté à se ménager davantage, il lui répondit : *Il faut qu'un Préfet du Prétoire meure de bout*; mot imité de celui de Vespasien. On ne nous dit point ce qui put inspirer ou du dégoût ou de la défiance à Adrien contre un sujet si estimable; & nous n'avons d'autre cause à assigner de la disgrace de Martius Turbo, que les caprices du Prince qu'il servoit.

MARTIUS VÉRUS, *Martius Verus*, (a) un des trois principaux Officiers qui accompagnerent L. Vérus dans son expédition contre les Parthes. Ayant été chargé avec Statius Priscus d'agir du côté de l'Arménie, il retint dans le devoir la ville de Cénépolis, où les esprits fermentoient & se disposoient à la révolte. Il se rendit maître du Satrape Tiridate, qui, après avoir eu grande part aux troubles de l'Arménie, après avoir tué le Roi des Hénioques, allié des Romains, à ce qu'il paroît, repris de ces excès par Martius Vérus, avoit osé tirer l'épée contre lui. Les armes des vainqueurs pénétrerent jusques dans la Médie, c'est-à-dire apparemment, dans l'Atropatene, voisine de l'Arménie. Le succès des Romains fut tel qu'ils pouvoient le souhaiter; & il faut bien que les Parthes ayent été entiérement chassés de l'Arménie, puisque Soéme fut remis par Martius Vérus en possession de cette Couronne.

Cet Officier, selon Dion Cassius, ne fut pas seulement un homme capable de vaincre les ennemis par la force des armes, de les prévenir par sa diligence, de les tromper par la ruse. A ces talens qui constituent le mérite d'un Général, il joignoit ceux d'un habile négociateur. Éloquent & persuasif, libéral & magnifique, adroit à amorcer les esprits par les plus flat-

(a) Suid. T. II. p. 101. Crév. Hist. des Emp. Tom. IV. pag. 383. & suiv.

teuses espérances, il faisoit aimer sa société; les graces regnoient dans toutes ses actions & dans toutes ses paroles. Nul ressentiment ne pouvoit résister à ces douces insinuations; il sçavoit présenter sous le plus beau jour tout ce qui tendoit à augmenter la confiance; en sorte que les Barbares, trouvant en lui un redoutable guerrier & un homme aimable, craignoient de l'avoir pour ennemi, & recherchoient son amitié.

Après s'être signalé dans la guerre contre les Parthes, Martius Vérus fut établi Gouverneur de la Cappadoce, & il fut le premier qui apprit à Marc-Aurele la révolte d'Avidius Cassius en Syrie. Après la mort du rebelle auquel il avoit été chargé de faire la guerre, & qui fut tué au bout de trois mois, Martius Vérus devenu maître de ses papiers, les brûla, ne doutant point que Marc-Aurele ne lui en sçût gré, ou en tout cas prêt à courir les risques de son indignation, parce qu'il aimoit mieux périr seul, que de causer la perte de beaucoup d'autres. D'autres ont fait honneur de cette action à Marc-Aurele. Soit que ce Prince ait détruit lui-même ces mémoires odieux, soit qu'il ait trouvé bon que son Général lui en ôtât la connoissance, sa douceur mérite les mêmes éloges.

MARUCINES, *Marucini*, (a) Μαρουκῖνοι, peuple d'Italie. Strabon les met au dessus des Pélignes, dans le voisinage des Vestins, dont ils étoient séparés par le fleuve Aternum. Ces trois peuples & quelques autres que Strabon leur joint, habitoient dans les montagnes, & n'étoient guere éloignés de la mer. Ils n'étoient pas considérables, mais cependant très-braves, & ils en donnerent des preuves aux Romains en plusieurs occasions, d'abord quand ils firent la guerre contr'eux, ensuite lorsqu'ils se joignirent à eux pour combattre leurs ennemis, & enfin lorsque n'ayant pu obtenir le droit de bourgeoisie Romaine avec la liberté, ils se révolterent contre la République. Cette derniere guerre est plus connue sous le nom de guerre Marsique.

Ptolémée place les Marucines le long de la mer Adriatique, & met dans leur païs l'embouchure du fleuve Apernus & celle du Matrinus. Le fleuve Apernus doit être le même que l'Aternum de Strabon. Ptolémée leur donne outre cela une ville dans les terres, & il appelle cette ville Téatéa. Ce doit être encore la même que Strabon nomme Téate.

Les auteurs Latins, & Pline entr'autres, au lieu de Marucines, lisent Marrucines.

MARULLUS [Epidius],

(a) Strab. p. 241. Ptolem. L. III. c. 1. Plin. T. I. p. 168. Cæs. de Bell. Civil. L. I. p. 460. L. II. p. 562. Tit. Liv. L. VIII. c. 29. L. IX. c. 45. L. XXII. c. 9. L. XXVIII. c. 45.

Epidius Marullus, (*a*) étoit tribun du peuple avec Césétius Flavius, l'an 44 avant Jesus-Christ. Un jour, les statues de Jules César s'étant trouvées couronnées chacune d'un bandeau royal, nos deux Tribuns se transporterent sur les lieux & les arracherent; & ayant rencontré d'abord quelques-uns de ceux qui avoient salué Jules César en l'appellant Roi, ils les traînerent en prison. Le peuple les suivoit en battant des mains, & en appellant ces deux Tribuns des Brutus, parce que ce fut L. Brutus qui chassa les Rois de Rome, & qui transféra l'autorité souveraine au Sénat & au peuple. Jules César, irrité de cet outrage, déposa ces Tribuns; & dans les plaintes qu'il en fit, il insulta aussi le peuple, en les appellant tous plusieurs fois des Brutaux & des Cumains.

MARUS, *Marus*, (*b*) fleuve dont parle Tacite, & que cet Historien met avec le Cusus au delà du Danube.

On croit que le Marus de Tacite est le même que le Maris d'Hérodote, & le Marisus de Strabon. Le Maris, selon Hérodote, sortoit du païs des Agathyrses, & alloit se rendre dans le Danube. Quant au Marisus, il couloit, selon Strabon, au travers du païs des Getes, & alloit aussi se rendre dans le Danube. Il y a apparence que ce Marisus n'est pas différent du Parisus dont Strabon parle ailleurs.

Ce fleuve se nomme aujourd'hui Marisch ou Mérisch ou Maros, ou Marosche, dans la Transilvanie.

MARUVIUM, *Maruvium*, Μαρούϊον, (*c*) ville d'Italie, dans le Latium, étoit située à quarante stades du lieu appellé en Grec Heptudates, c'est-à-dire, les-sept-eaux, dans un recoin du lac au milieu duquel étoit l'isle d'Issa.

Denys d'Halicarnasse & Strabon écrivent Maruvium; & Silius Italicus, Marruvium. C'étoit la capitale des Marses. Il en est fait mention dans une inscription rapportée par Reménius, en la maniere suivante: *Curatori P. splendidissimæ civitatis Mars. Marr.*, c'est-à-dire, *Curatori perpetuo splendidissimæ civitatis Marsorum Marrubii.* Virgile est pour la seconde orthographe, suivant ce vers de l'Énéide:

Quin & Marrubia venit de gente sacerdos.

Les ruines de cette ville sont au village de saint Benoît, sur la rive du lac Célano, dans l'Abruzze ultérieure.

MARZANE, *Marzane*, (*d*) nom

(*a*) Plut. Tom. I. pag. 736, 737. Vellei. Paterc. L. II. c. 68. Crév. Hist. Rom. Tom. VIII. p. 32, 33.
(*b*) Tacit. Annal. L. II. c. 63. Herod. L. IV. c. 49. Strab. p. 304, 313.
(*c*) Strab. pag. 241. Dionys. Halicar. L. I. c. 2. Virg. Æneid. L. VII. v. 750.
(*d*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. III. p. 241.

nom que les Sarmates donnoient à Vénus.

MASADA, *Masada*, ou MASSADA. *Voyez* Massada.

MASAL, *Masal*, Μασαλ, (*a*) ville de Palestine, dans la tribu d'Aser. Elle fut cédée aux Lévites de la famille de Gerson. Eusebe dit qu'elle étoit près du mont Carmel, sur la mer.

MASCAS, *Mascas*, Μασκᾶς, (*b*) fleuve de l'Arabie déserte, selon Xénophon. La largeur de ce fleuve étoit d'un plethre, c'est-à-dire, d'environ cent pieds. Sur ses rives étoit une ville, fort grande, mais déserte nommée Corsote.

MASCHALA, ou MESCHÉLA, *Maschala*, *Meschela*, (*c*) Μασχάλα, Μεσχέλα, ville d'Afrique, selon Diodore de Sicile. Cet Auteur dit qu'elle étoit très-étendue, & que ses habitans descendoient des Grecs, qui avoient été transportés là depuis la prise de Troie. Cette ville fut soumise à l'obéissance d'Archagatus, fils d'Agathocle, vers l'an 307 avant Jesus-Christ.

MASCULIN, *Masculinus*, terme usité en Grammaire, dans bien des sens qu'il faut distinguer.

1°. Par rapport aux noms, on distingue le genre Masculin. C'est la premiere des deux ou trois classes, dans lesquelles on a rangé les noms assez arbitrairement pour servir à déterminer le choix des terminaisons des mots qui ont avec les noms un rapport d'identité.

2°. Il y a de certaines terminaisons que l'on nomme Masculines; ce sont celles que l'usage donne dans chaque langue aux adjectifs pour indiquer leur relation avec un nom Masculin, afin de mieux marquer le rapport d'identité qui est entre les deux mots. On a même étendu cette dénomination aux terminaisons des noms, indépendamment du genre dont ils sont effectivement; ainsi, le nom *methodus*, qui est du genre Féminin, a une terminaison Masculine, parce qu'elle est la même que celle de l'adjectif *bonus*, qui désigne la corrélation avec un nom Masculin; au contraire *Poeta*, qui est du genre Masculin, a une terminaison Féminine, parce qu'elle est la même que celle de l'adjectif *bona*, qui marque le rapport avec un nom Féminin. C'est la même chose en François, le nom *vigueur* avec une terminaison Masculine y est du genre Féminin; le nom *poëme* avec une terminaison Féminine y est du genre Masculin.

3°. On distingue, dans nos rimes, des rimes Masculines & des rimes Féminines.

MASDÈS. *Voyez* Manès.

(*a*) Josu. c. 21. v. 31. Paral. L. 1. c. 6. v. 74.

(*b*) Xenoph. p. 256.

(*c*) Diod. Sicul. p. 763.

MASÉPHA, *Masepha*, (a) Μασφά, ville de Palestine dans la tribu de Juda. Elle étoit au midi & à environ six lieues de Jérusalem & au nord d'Hébron.

MASÉRÉPHOTH, *Masere-photh*. (b) Il est fait mention dans Josué des eaux de Maséréphoth. D. Calmet croit que ce pourroit être la ville de Sarepha. La racine de ce nom est la même que celle de Maséréphoth. D'autres croyent que les eaux de Maséréphoth étoient des eaux chaudes; d'autres, que c'étoient des eaux salées de la mer, que l'on faisoit couler dans des canaux, & qui s'évaporant par la chaleur du soleil, produisoient du sel, ainsi qu'il se pratique encore en quelques endroits sur les côtes de la mer.

MASÈS, *Mases*, Μάσης, (c) lieu du Péloponnèse, dans l'Argolide. C'étoit anciennement une ville. Homere ne l'a pas oubliée dans le dénombrement qu'il a fait des villes appartenantes aux Argiens; mais, du tems de Pausanias, c'étoient le havre & l'arsenal des Hermionéens.

Strabon & Étienne de Byzance parlent aussi de cette ville. Ce dernier dit qu'on la nommoit aussi Masétis. Il ajoute qu'on donnoit encore le nom de Masétis à un marais, à un village, & à une isle.

MASÉSYLIENS, *Masæsyli*, *Masæsylii*, Μασαισύλιοι, peuple d'Afrique dans la Numidie. *Voyez* Numidie.

MASIENS, *Masii*, Μάσιοι, (d) peuple d'Asie dans la Perse, selon Hérodote. On trouve à la marge Μάσπιοι, *Maspii*, Maspiens. Étienne de Byzance fait mention de ce dernier peuple.

MASINISSA, *Masinissa*, (e) fils de Gala, Roi de cette partie de la Numidie, dont les peuples s'appelloient Massyliens. Il n'étoit encore âgé que de dix-sept ans, lorsque les Carthaginois, l'an de Rome 539, & 213 avant Jesus-Christ, ayant appris la nouvelle d'un traité qui venoit de se conclure entre Syphax & les Romains, envoyerent des Ambassadeurs à Gala pour lui demander son alliance & son amitié. Masinissa, dans une si grande jeunesse, fai-

(a) Josu. c. 15. v. 38.
(b) Josu. c. 11. v. 8. c. 13. v. 6.
(c) Homer. Iliad. L. II. v. 69. Pausf. p. 154. Strab. p. 376.
(d) Herod. L. I. c. 125.
(e) Lucian. Tom. II. p. 639. Appian. p. 6. & seq. Tit. Liv. L. XXIV. c. 48, 49. L. XXV. c. 34. L. XXVIII. c. 16, 35. L. XXIX. c. 4, 29. & seq. L. X. c. 5, 11. & seq. L. XXXI. c. 11, 19. L. XXXII. c. 27. L. XXXIV. c. 61, 62. L. XXXVI. c. 4. L. XL. c. 17, 34. L. XLII. c. 23, 29, 35. L. XLV. c. 13. Just. L. XXXIII. c. 1. L. XXXVIII. c. 6. Roll. Hist. Anc. Tom. I. pag. 273. & suiv. Tom. V. pag. 13, 14. Hist. Rom. Tom. III. pag. 406, 407, 455. & suiv. Tom. I. pag. 19. & suiv. Tom. V. pag. 54. & suiv.

foit déjà éclater des vertus, dont on pouvoit se promettre qu'il laisseroit à ses descendans un royaume plus opulent & plus étendu qu'il ne l'auroit reçu de ses peres. Les députés des Carthaginois firent entendre à Gala, que Syphax ne s'étoit joint aux Romains qu'afin de se fortifier de leur secours contre les autres Rois & les autres nations de l'Afrique ; qu'il étoit donc de l'intérêt de Gala de s'unir au plutôt avec les Carthaginois. Ils n'eurent pas de peine à persuader à ce Prince de lever une armée que Masinissa fut chargé de conduire à leur secours, & qui, s'étant jointe aux légions de Carthage vainquit Syphax dans un grand combat, dans lequel il y eut trente mille hommes tués sur la place. Syphax, avec un petit nombre de cavaliers, se retira chez les Maurusiens, qui habitoient aux extrêmités de l'Afrique, le long de l'Océan, près du détroit de Gibraltar. Là, un grand nombre de Barbares, au bruit de son nom, s'étant rendus de toutes parts auprès de lui, il forma promptement un corps d'armée considérable. Mais, Masinissa, pour ne lui pas donner le tems de reprendre haleine, ou de passer en Espagne dont il n'étoit séparé que par un petit bras de mer, l'atteignit bientôt avec son armée victorieuse. Ce fut là que par ses seules forces, & sans le secours des Carthaginois, il continua la guerre contre Syphax avec beaucoup de gloire.

Il passa ensuite lui même en Espagne. Ce jeune Prince, dès le moment de l'arrivée de P. Scipion, vint à sa rencontre, avec la cavalerie des Numides, & ne cessa depuis de le harceler jour & nuit avec tant d'acharnement, que non-seulement il tomboit sur ceux des Romains qui s'écartoient tant soit peu pour aller chercher du bois ou du fourrage, mais qu'il venoit les insulter jusques dans leur camp. Souvent il se jettoit au milieu de leurs corps-de-garde, les obligeoit de quitter leur poste avec beaucoup de tumulte & de désordre, & fondant sur eux pendant la nuit losqu'ils s'y attendoient le moins, il portoit l'alarme & l'effroi jusqu'à leurs portes & dans leurs retranchemens. En un mot, il n'y avoit aucun lieu, ni aucun tems, où ils fussent exempts de crainte & d'inquiétude. Par-là il les obligeoit de se tenir renfermés dans leurs lignes, privés de toutes les commodités nécessaires. Ils étoient à peu près dans la même situation que des gens que l'on tient assiégés dans les formes. Ils prévoyoient même qu'ils seroient encore plus resserrés, lorsqu'Indibis, qu'on disoit devoir incessamment arriver avec sept mille hommes, se seroit joint aux Carthaginois.

Dans cette extrêmité, P. Scipion, Capitaine d'ailleurs sage & prudent, vaincu par la

néceſſité, prend une réſolution téméraire & déſeſpérée. C'étoit de partir pendant la nuit pour aller à la rencontre d'Indibilis, & le combattre en quelque lieu qu'il le trouvât. Il laiſſa donc dans ſon camp un petit corps de troupes ſous le commandement de T. Fonteius ſon Lieutenant, & s'étant mis en marche vers le milieu de la nuit, il rencontra les ennemis qu'il cherchoit, & les attaqua ſans balancer. Ils combattoient par pelotons, les troupes n'ayant pas eu le tems de ſe mettre en bataille. Les Romains commençoient à avoir l'avantage dans ce combat tumultuaire; mais, les cavaliers Numides, à qui P. Scipion croyoit avoir dérobé ſa marche, étant venu tout d'un coup l'attaquer par les flancs, jetterent une grande terreur dans ſes troupes. A peine avoient-ils commencé à en venir aux mains avec les Numides, qu'il ſe vit un troiſieme ennemi ſur les bras. Les Généraux Carthaginois, qui avoient ſuivi les Romains, les vinrent tout d'un coup attaquer par derriere. Inveſtis de toutes parts, ils ne ſçavoient de quel côté ils feroient face, ni par quel endroit ils s'ouvriroient un paſſage. Pour comble de malheur, P. Scipion, combattant avec beaucoup de bravoure, & ſe jettant par-tout où il y avoit le plus de danger pour donner l'exemple aux ſiens, eut le côté droit percé d'un coup de lance. Dès qu'on le vit tomber de ſon cheval, les cris de joie des ennemis porterent dans toute l'armée la nouvelle de la mort du Général Romain. Cet accident acheva la défaite des Romains, & la victoire des Carthaginois.

Quelques années après, Maſiniſſa ayant pris des meſures ſecretes pour être admis dans l'alliance des Romains, repaſſa en Afrique avec un petit nombre de ſes ſujets dans le deſſein d'attirer au même parti toute ſa nation. Tite-Live n'aſſigne aucun motif de ce changement de Maſiniſſa, & ſe contente de dire que la conſtante fidélité avec laquelle il perſévéra dans l'amitié des Romains juſqu'à la fin de ſa vie, qui fut très-longue, fait juger qu'il ne le fit pas ſans de bonnes raiſons. Quoi qu'il en ſoit, Maſiniſſa, après avoir exécuté ce qu'il s'étoit propoſé en Afrique, s'en retourna en Eſpagne.

Différentes raiſons différerent ſucceſſivement la concluſion de la négociation entre P. Scipion & Maſiniſſa, parce que ce Prince ne vouloit point traiter avec d'autres qu'avec le Général en perſonne. Un jour que Maſiniſſa étoit à Cadix, il fut informé que P. Scipion arrivoit de la province Tarragonoiſe. Auſſitôt, pour avoir un prétexte de s'éloigner, il fit entendre à Magon que ſes chevaux dépériſſoient en demeurant renfermés dans l'iſle; qu'ils

étoient à charge aux habitans en même-tems qu'ils souffroient eux-mêmes de la disette générale ; outre qu'une inaction trop longue amollissoit le courage des cavaliers. Par ces remontrances, il engagea le Général Carthaginois à lui permettre de passer dans le continent pour ravager les terres des Espagnols les plus voisines. Delà, il envoya trois des principaux d'entre les Numides vers P. Scipion, pour convenir avec lui du tems & du lieu de leur entrevue, avec ordre à deux d'entr'eux de rester auprès de lui en qualité d'ôtages. Le troisieme fut renvoyé à Masinissa pour l'amener au lieu marqué par P. Scipion, & ils s'y rendirent de part & d'autre accompagnés d'un petit nombre de personnes.

Le Prince Numide avoit déjà conçu une haute idée du mérite de P. Scipion sur le seul bruit de ses exploits ; & il s'étoit même formé de sa personne une image digne d'un héros. Mais, la vue enchérit encore sur l'imagination, & augmenta de beaucoup l'estime & la vénération dont il étoit déjà prévenu. Masinissa, frappé d'étonnement au premier coup-d'œil, commença par le remercier de la bonté qu'il avoit eue de lui renvoyer son neveu sans rançon. Il l'assura que depuis ce jour-là il avoit cherché avec empressement l'occasion d'une entrevue, & qu'il l'avoit saisie avec joie dès le moment que la bonté des Dieux la lui avoit fait naître ; qu'il souhaitoit avec passion de lui rendre à lui & au peuple Romain de tels services, que jamais Prince étranger ne leur en eût rendu de pareils ; que quoiqu'il eût toujours eu ce désir jusqu'alors, il n'avoit pu le mettre en exécution dans l'Espagne, qui étoit pour lui une terre inconnue & étrangere ; mais qu'il comptoit bien l'accomplir dans sa terre natale, en Afrique, où le droit de sa naissance l'appelloit au Trône ; que si les Romains y faisoient passer P. Scipion à la tête d'une armée, il tenoit pour certain qu'on verroit bientôt la fin de l'empire de Carthage.

Cette entrevue & ce discours causerent une grande joie à P. Scipion. Il sçavoit que Masinissa & ses Numides faisoient toute la force de la cavalerie ennemie. D'ailleurs, il croyoit voir sur le visage & dans les yeux de ce jeune Prince des marques d'un courage noble & élevé. Lui ayant donné sa parole, & reçu la sienne, il retourna à Tarragone, & Masinissa à Cadix, après avoir, de concert avec les Romains, enlevé quelque butin de dessus les terres voisines, afin qu'il ne parût pas qu'il eût fait dans le continent un voyage inutile.

Pendant que Masinissa faisoit la guerre en Espagne pour les Carthaginois, il perdit son pere, qui eut pour successeur Œsalce

son frere. Ce dernier étant aussi venu à mourir, laissa le royaume à Capusa, qui fut détrôné & mis à mort par un certain Mézétulus de la race royale. Mézétulus ne prit cependant pas le nom de Roi; mais, se contentant du titre plus modeste de tuteur, il le donna au jeune Lacumax, le dernier de la race royale.

Voilà l'état où Masinissa trouva les affaires, à son retour d'Espagne. Il passa aussitôt dans la Mauritanie, où régnoit alors Bocchar. Il auroit bien voulu que ce Prince lui fournît une armée avec laquelle il pût recouvrer son royaume par la force des armes. Mais, tout ce qu'il put obtenir, par les prieres les plus humbles & les plus touchantes, ce fut une escorte de quatre mille Maures, qui devoient le conduire jusques sur les frontieres de ses États. Dès qu'il y fut arrivé, il envoya avertir de sa venue ses amis & ceux de son pere, qui vinrent le trouver avec environ cinq cens Numides; après quoi, il renvoya les Maures à leur Roi, comme il en étoit convenu. Alors, quoiqu'il se trouvât à la tête d'un corps bien moins considérable qu'il n'avoit espéré, & qu'il ne fût pas en état, avec si peu de troupes, d'entreprendre une affaire si importante, cependant comme il comptoit qu'à force d'agir & de se donner des mouvemens, il verroit peu à peu grossir ses forces, il s'avança jusqu'à Tapsa, où il rencontra le jeune Lacumax, qui en partoit pour aller trouver le roi Syphax. Ceux, qui accompagnoient ce jeune Prince, entrerent dans la ville avec tant de précipitation & de désordre, que Masinissa s'en empara dès la premiere attaque. Il tua ceux du parti du Roi, qui entreprirent de faire résistance, & reçut à composition ceux qui voulurent bien se rendre; mais, le plus grand nombre s'enfuit à la faveur du tumulte, & se retira, avec Lacumax auprès de Syphax, suivant le premier dessein. Quelque médiocre que fût ce premier avantage, cependant le bruit s'en étant répandu, attira les Numides dans le parti de Masinissa. Les vieux soldats de Gala accouroient à lui des bourgs & des villages, & l'exhortoient à recouvrer le royaume de son pere. Mais, Mézétulus le surpassoit encore de beaucoup par le nombre de ses soldats. Car, il avoit avec lui l'armée avec laquelle il avoit vaincu Capusa, sans compter ceux qui, après la défaite & le meurtre de ce Prince, s'étoient rendus à lui, & les secours considérables que Syphax avoit envoyés avec Lacumax; de maniere que toutes ses forces montoient à quinze mille hommes de pied & dix mille chevaux. Il s'en falloit de beaucoup que Masinissa eût autant de troupes. Il ne laissa pas de lui donner bataille, & le vainquit, tant par

la valeur de ses anciens soldats, que par l'expérience qu'il avoit acquise pendant le tems qu'il avoit servi dans les armées Carthaginoises & Romaines. Lacumax se retira avec son tuteur sur les terres des Carthaginois. C'est ainsi que Masinissa rentra dans ses États. Mais, comme il lui restoit un ennemi encore plus redoutable en la personne de Syphax, il crut qu'il lui seroit avantageux de se réconcilier avec son cousin. Il envoya donc des Ambassadeurs à Lacumax & à Mézétulus, pour assurer le premier, que s'il vouloit se fier à Masinissa, il auroit à sa Cour les mêmes honneurs & la même distinction que son pere Œsalce avoit eus à la cour de Gala; & promettre à Mézétulus, outre l'impunité, la restitution de ses biens & de ses dignités. L'un & l'autre, préférant à l'exil une fortune moins éclatante, accepterent les offres de Masinissa, & vinrent se mettre entre ses mains, malgré tous les efforts que firent les Carthaginois pour l'empêcher.

Asdrubal, qui étoit alors chez Syphax, voyant que ce Prince se mettoit fort peu en peine que ce fût Lacumax ou Masinissa qui eût le royaume des Massyliens, entreprit de le détromper. Syphax, frappé des raisons qu'Asdrubal allégua, déclara la guerre à Masinissa; & dès le premier combat, il défit les Massyliens, & les mit en déroute. Masinissa se retira avec un petit nombre de cavaliers sur une hauteur, que les habitans appelloient le mont Balbus. Quelques familles l'y suivirent avec leurs cabanes portatives & leurs troupeaux. Tout le reste des Massyliens reconnut Syphax. La montagne dont ces exilés s'étoient emparés, étoit fertile en pâturages, & ne manquoit point d'eaux. Ainsi, étant propre à nourrir des troupeaux, elle fournissoit abondamment à la subsistance d'une nation qui ne vivoit que de leur chair & de leur lait. Bientôt ces proscrits se mirent à faire dans les campagnes voisines des courses secrettes & nocturnes, qui dégénérerent insensiblement en un brigandage public & découvert.

Pour arrêter ce désordre, Syphax choisit Bocchar, un de ses Lieutenans, à qui il donna un corps de troupes suffisant. Bocchar ayant donc attaqué la troupe de Masinissa dans le tems qu'elle y pensoit le moins, commença par séparer les troupeaux, & ceux qui les gardoient, dont le nombre étoit fort grand, d'avec les gens armés de Masinissa. Ensuite, il poussa Masinissa lui-même avec le peu qu'il avoit de soldats, jusques sur le sommet de la montagne. Dès-lors regardant la guerre comme terminée, il envoya à Syphax les hommes & les troupeaux qu'il avoit pris, & avec eux la plus grande partie des troupes qu'il

lui avoit données, comme inutile pour le peu qu'il lui restoit à faire. Il ne garda avec lui qu'autour de cinq cens piétons & deux cens cavaliers, avec lesquels il se mit à poursuivre dans la plaine Masinissa, qui étoit descendu des montagnes, jusqu'à ce qu'enfin il l'enferma dans un vallon étroit, dont les deux issues étoient fermées. Mais, Masinissa, à la tête de cinquante cavaliers au plus, se déroba à ceux qui le poursuivoient, en suivant les détours de la montagne qui leur étoient inconnus. Cependant, Bocchar le suivit à la piste; & l'ayant joint auprès de Clupée, dans une large plaine, il l'investit de façon qu'il lui tua tous ses cavaliers, à l'exception de quatre, & le blessa lui-même, ce qui n'empêcha pas qu'au milieu de la mêlée, il ne lui échappât, lorsqu'il croyoit l'avoir entre ses mains. Mais, ce n'étoient que cinq hommes qui fuyoient sous les yeux d'un nombre considérable de cavaliers, dont les uns leur marchoient sur les talons, pendant que les autres coupoient la plaine obliquement pour ne les pas manquer. Il ne sembloit pas qu'ils pussent échapper, lorsqu'ils rencontrerent fort à propos une riviere, dans laquelle ils ne balancerent pas à se précipiter tout à cheval, l'incertitude de se sauver à la nage le cédant au péril évident d'être tués ou pris. Le courant de l'eau qui étoit rapide, les emporta malgré tous leurs efforts; & les gens de Bocchar en ayant vu périr deux dans les gouffres profonds du fleuve, crurent que ce Prince lui-même avoit été submergé. Mais, il s'étoit sauvé avec les deux autres, entre les arbrisseaux qui couvroient la rive opposée. Ce fut là que Bocchar s'arrêta, soit qu'il n'osât pas se jetter dans le fleuve, ou qu'il crût n'avoir plus d'ennemis à poursuivre. Il s'en retourna auprès de son maître, à qui il annonça faussement la mort de Masinissa. Syphax fit part aux Carthaginois d'un si heureux évenement. Mais, le bruit qui s'en répandit par toute l'Afrique, fit différentes impressions sur les esprits, suivant qu'on étoit prévenu pour ce jeune Prince, ou d'affection ou de haine. Masinissa se tint caché pendant plusieurs jours dans une caverne, où il attendoit la guérison de sa blessure, vivant de ce que ses deux cavaliers pouvoient voler dans le voisinage. Dès que sa plaie fut fermée, & qu'il se crut en état de soutenir l'agitation & le mouvement, il sortit de sa retraite, & marcha avec une audace sans exemple à la conquête de ses propres États; & ayant ramassé chemin faisant environ quarante cavaliers, il entra dans la Massylie, déclarant hautement qui il étoit. Alors, ceux de son parti sentant renaître tout d'un coup le zele & l'amour qu'ils avoient eus pour lui, & pénétrés de joie de voir revivre, contre leur es-

pérance, celui qu'ils avoient pleuré comme mort, firent de si grands efforts, qu'il se vit en très-peu de jours à la tête de six mille hommes de pied, & de quatre mille cavaliers tout armés; & avec ces troupes, non-seulement il se remit en possession de son royaume, mais osa encore ravager les confins des Massyliens, qui étoient sujets de Syphax. Par cette révolution, ayant obligé ce Prince à reprendre les armes, il alla se camper, en l'attendant, entre Cirte & Hippone, sur des hauteurs, d'où il pouvoit se procurer aisément toutes les choses dont il avoit besoin.

L'entreprise parut trop importante à Syphax, pour être confiée à un simple Lieutenant. Ainsi, il chargea son fils Vermina de faire un grand circuit avec une partie de l'armée, & de venir attaquer par derriere les ennemis, qui croyoient n'avoir à craindre que ceux qu'ils avoient en face, commandés par le Roi même. Vermina partit de nuit, afin de mieux cacher sa marche & le dessein qu'il avoit d'attaquer; au lieu que Syphax sortit de son camp en plein jour & à la vue de Masinissa, lui faisant connoître ouvertement qu'il alloit lui livrer bataille. Lorsqu'il jugea que son fils devoit être à portée de fondre sur les ennemis, il monta par une pente assez douce droit à eux, quoiqu'ils fussent postés sur la hauteur vis-à-vis de lui, comptant sur la multitude de ses troupes, & sur les embûches qu'il leur avoit préparées. Masinissa, à qui le terrein étoit favorable, ne balança pas non plus à ranger son armée en bataille. On combattit avec beaucoup de furie, & pendant long-tems; Masinissa soutenu par l'avantage de son poste & par la valeur de ses soldats, & Syphax par le nombre des siens, qui, surpassant infiniment celui des ennemis, furent en état de se partager, pour combattre les uns de front, les autres par derriere. Voilà ce qui donna la victoire à Syphax, & ne permit pas même aux vaincus, enveloppés de tous côtés, de chercher leur salut dans la fuite. Ainsi, tout fut taillé en pieces, ou demeura prisonnier, infanterie & cavalerie, à l'exception d'environ deux cens cavaliers, qui combattirent toujours serrés & de pied ferme autour de Masinissa. Mais, avant que de se laisser accabler, il partagea cette petite troupe en trois corps, ordonnant à chacun de se faire jour à travers les ennemis, leur marquant le lieu où ils devoient se rassembler. Pour lui, à la tête de l'un des trois, il s'ouvrit un passage à l'endroit qu'il avoit prémédité, & se sauva malgré les traits dont les vainqueurs tâchoient de le percer. Les deux autres troupes lui manquerent, l'une s'étant rendue par crainte, l'autre ayant combattu opiniâtrément jusqu'à ce qu'elle eut été entiérement accablée. Ver-

mina continuoit toujours à poursuivre Masinissa, & le serroit de fort près. Mais, celui-ci fit tant de tours & de détours, qu'il lui échappa toujours des mains. Enfin, Vermina las de courir, & désespérant de l'atteindre, l'abandonna tout-à-fait. Masinissa pénétra jusques dans la petite Syrte avec soixante cavaliers, & soutenu par la gloire d'avoir déjà récouvré plus d'une fois le royaume de son pere, il resta entre le païs des Garamantes & les places des Carthaginois, jusqu'à l'arrivée de C. Lélius & de la flotte Romaine en Afrique. Ces circonstances nous portent à croire que le corps de troupes avec lequel il vint dans la suite joindre P. Scipion, n'étoit pas si considérable; car, ceux qui lui donnent une si grande suite, le représentent plutôt avec la fortune éclatante d'un Roi actuellement regnant, que dans l'état humiliant d'un Prince dépouillé.

Masinissa alla joindre P. Scipion, l'an de Rome 549, & 203 avant Jesus-Christ. Comme Hannon s'étoit renfermé dans Saléra, le Général Romain chargea Masinissa d'aller caracoller jusques aux portes de cette ville, pour attirer les ennemis au combat, lui recommandant de se retirer au petit pas, dès que les ennemis seroient sortis de leurs murailles, & qu'ils ne seroient plus en état de leur résister; qu'il viendroit le secourir quand il le faudroit. Il ne différa que le tems dont il crut que Masinissa avoit besoin pour attirer les ennemis au combat; & aussitôt il s'avança avec la cavalerie Romaine, à la faveur des collines qui couvroient fort à propos le chemin qu'il suivoit. Masinissa, selon les ordres qu'il avoit reçus, tantôt en attaquant les ennemis jusqu'à leurs portes, tantôt en fuyant devant eux avec une crainte apparente, fit si bien qu'Hannon, dont l'audace étoit augmentée par la fausse épouvante des Romains, sortit de la ville pour le charger. Mais, il n'étoit pas peu embarrassé, forçant les uns, encore tout endormis & pleins de vin, à prendre leurs armes & à brider leurs chevaux, tandis qu'il arrêtoit les autres qui sortoient confusément par toutes les portes, sans ordre & sans drapeaux. Masinissa reçut avec courage ceux qui se jetterent hors des portes les premiers, en petit nombre & sans précaution. Un moment après, il en sortit une foule, qui rendit le combat égal entre les deux partis. Enfin, lorsque tous les cavaliers d'Hannon furent en état d'agir, il se trouva le plus foible. Il ne prit pourtant pas la fuite avec précipitation; mais, lâchant pied peu à peu, il se battit en retraite, & les attira jusqu'aux collines qui cachoient la cavalerie Romaine. Alors, les gens de P. Scipion qui étoient frais, aussi bien que leurs chevaux, parurent, & entourerent Hannon & ses Africains, qui s'étoient bien fatigués à force

de combattre Masinissa & de le poursuivre. Masinissa, de son côté, en faisant volte face, revint au combat. Hannon fut tué sur la place, avec environ mille cavaliers qui faisoient son avant-garde, ayant été coupés par les Romains, & mis par-là hors d'état de se sauver. Tous les autres, effrayés sur tout de la perte de leur chef, s'enfuirent à bride abattue.

Masinissa, peu de tems après, passa dans la Numidie. Les Massyliens ses sujets se rendirent aussitôt avec beaucoup de joie & d'empressement auprès de leur Roi, dont ils souhaitoient depuis long-tems le retour & le rétablissement. Quoique Syphax, dont on avoit chassé de tout le païs les Lieutenans & les garnisons, se tînt renfermé dans les bornes de son ancien royaume, son dessein n'étoit pas d'y demeurer long-tems. Ayant donc ramassé tout ce qu'il avoit de gens capables de servir, il se crut en état d'aller chercher les Romains. Mais, au fort de la mêlée, dans le tems qu'il cherchoit à ranimer les siens qui fuyoient, il tomba de son cheval qui avoit reçu une blessure, & ayant été fait prisonnier, fut mené à C. Lélius. Spectacle bien doux pour Masinissa, détrôné autrefois par ce Prince! La plus grande partie des vaincus se réfugia à Cirte, capitale du royaume de Syphax. Le carnage fut moins grand dans ce combat, où la cavalerie seule avoit donné. Il y eut environ cinq mille des ennemis tués sur la place, & plus de deux mille faits prisonniers à l'attaque du camp, où les vaincus s'étoient jettés en foule après avoir perdu leur Roi.

Masinissa sçut bien profiter de la victoire. Il représenta à C. Lélius que s'il ne consideroit que ce qui lui seroit le plus agréable, rien ne pouvoit lui être plus doux que d'aller se faire reconnoître dans son royaume, où il venoit d'être rétabli. Mais, il ajoutoit que dans la bonne fortune comme dans la mauvaise, on ne devoit jamais perdre un moment; que si C. Lélius lui permettoit de prendre les devans avec la cavalerie, il marcheroit droit à Cirte, & qu'infailliblement il s'en rendroit maître en montrant aux habitans effrayés leur Roi prisonnier; que C. Lélius le pouvoit suivre à petites journées avec l'infanterie.

Ce plan fut suivi. Masinissa se rendit devant Cirte, aussitôt il demanda une entrevue aux principaux de cette ville. Comme ils ignoroient le malheur de Syphax, ni le récit de ce qui s'étoit passé dans la bataille, ni les promesses de Masinissa, ni ses menaces, ne purent rien sur eux, qu'il ne leur eût montré leur Roi prisonnier & chargé de chaînes. A un si triste spectacle, ce ne fut qu'un cri de douleur & de gémissement, qui passa bientôt dans toute la ville. Les uns, par crainte, abandonnerent les murailles; les autres, pour gagner les bonnes graces du

vainqueur, ouvrirent les portes de la ville & se rendirent à lui. Masinissa, ayant mis des gardes aux portes & au tour des murailles pour empêcher que personne ne s'enfuît, courut au palais du Roi, afin de s'en rendre maître.

Sophonisbe, femme de Syphax & fille d'Asdrubal, vint le recevoir dans le vestibule, & l'ayant reconnu au milieu de la foule dont il étoit accompagné, à l'éclat de ses armes & de ses habits, elle se jetta à ses pieds; & après qu'il l'eut relevée, elle lui parla de la sorte: » Les » Dieux, votre courage, & vo- » tre fortune vous ont rendu » maître de mon sort. Mais, » s'il est permis à une captive » d'adresser une priere timide » à celui qui est l'arbitre de » sa vie ou de sa mort, si vous » daignez souffrir que j'embras- » se vos genoux & cette main » victorieuse, je vous conjure » par la majesté royale dont » nous partagions il n'y a » qu'un moment avec vous le » sacré caractère, par le nom » de Numide qui vous est com- » mun avec Syphax, par les » Dieux de ce palais que je » prie de regarder votre arri- » vée d'un œil plus favorable, » qu'il n'ont vu son triste départ; » je vous conjure de m'accor- » der cette seule grace, de dé- » cider par vous même du sort » de votre prisonniere, & de » ne point souffrir que je tombe » sous la superbe & cruelle do- » mination d'aucun Romain. » Quand je n'aurois été que la » femme de Syphax, c'en se- » roit assez pour me faire pré- » férer la foi d'un Prince Nu- » mide, & né dans l'Afrique » comme moi, à celle d'un » étranger. Mais, vous sentez » ce qu'une Carthaginoise, ce » que la fille d'Asdrubal doit » craindre de la part des Ro- » mains. Si vous ne pouvez me » soustraire à leur puissance què » par la mort, je vous la de- » mande comme la plus grande » grace que vous puissiez m'ac- » corder. «

Sophonisbe étoit à la fleur de son âge, & d'une rare beauté. Ses prieres, qui ressembloient plutôt à des caresses, exciterent aisément dans le cœur de Masinissa le feu de l'amour. Il ne put la voir, sans être attendri, tantôt embrasser ses genoux, tantôt lui baiser la main; & ce Prince victorieux, vaincu à son tour par les charmes de sa prisonniere, lui promit sans balancer ce qu'elle lui demandoit, & s'engagea à ne la point livrer au pouvoir des Romains. Il commença par promettre. La réflexion vint après. Plus il examina la promesse qu'il venoit de faire, plus il trouva de difficulté à l'accomplir. Dans cet embarras, il suivit aveuglément le conseil imprudent & téméraire que lui suggéra sa passion. Il prend le parti de l'épouser le jour même, afin que ni C. Lélius qui devoit arriver dans peu, ni P. Scipion lui-même, ne prétendissent plus

avoir droit de traiter comme leur prisonniere une Princesse devenue femme de Masinissa.

Dès que la cérémonie fut achevée, & le mariage consommé, C. Lélius arriva, & loin d'approuver ce qui s'étoit passé, il fut sur le point de faire enlever Sophonisbe du lit nuptial & de l'envoyer à P. Scipion avec Syphax & les autres prisonniers. Mais, il se laissa vaincre aux prieres de Masinissa, & voulut bien remettre la chose au jugement du Général. Il se contenta donc d'envoyer au camp Syphax & les autres prisonniers, & il partit avec Masinissa pour achever la conquête de la Numidie.

La conduite si peu mesurée de Masinissa choqua d'autant plus P. Scipion que lui-même avoit toujours été insensible à la beauté des prisonnieres qu'il avoit faites en Espagne, quoiqu'il fût alors dans le plus grand feu de la jeunesse. Son inquiétude étoit comment il pourroit ramener Masinissa à la raison, car il ne vouloit pas l'aliéner. Il étoit occupé de ses pensées, lorsque C. Lélius & Masinissa arriverent. Il leur fit à tous deux un accueil également gracieux ; il leur donna à l'un & à l'autre en présence des principaux Officiers de l'armée, toutes les louanges qui étoient dues à leurs exploits. Puis, tirant Masinissa en particulier, il lui parla en ces termes : » Je crois, » Prince, que c'est la vue de » quelques bonnes qualités que » vous avez cru remarquer en » moi, qui vous a engagé, & » à faire d'abord alliance avec » moi en Espagne, & depuis » mon arrivée en Afrique à me » confier votre personne & » toutes vos espérances. Or de » toutes les vertus qui vous ont » fait croire que je méritois » d'être recherché de vous, » celle dont je me fais le plus » d'honneur, est la force à re» pousser les traits des passions » trop ordinaires à notre âge. » Je voudrois bien, Masinissa, » qu'à toutes les grandes qua» lités qui vous rendent si esti» mable, vous ajoutassiez en» core celle dont je parle. Non, » Prince, croyez-moi, non » certainement, nos ennemis » les plus redoutables ne sont » pas ceux qui nous attaquent » les armes à la main ; ce sont » les plaisirs qui nous tendent » des pieges de toutes parts. » Celui qui, par sa vertu, a sçu » les dompter & leur mettre un » frein, peut se vanter d'avoir » remporté une victoire bien » plus illustre que n'est celle » qui nous a rendu maîtres des » États de Syphax. Je me suis » fait un vrai plaisir de rendre » témoignage en public des » grandes actions que vous » avez faites en mon absence, » & j'en conserve avec joie » le souvenir. A l'égard du » reste, j'aime mieux l'aban» donner à vos réflexions, que » de vous en faire rougir en » vous les représentant. C'est » par les forces & sous le com-

» mandement des Généraux du » peuple Romain que Syphax a » été vaincu & fait prisonnier. » Delà il s'ensuit que lui, sa » femme, son royaume, ses su- » jets, ses villes, ses campa- » gnes, en un mot, tout ce qu'il » a eu en son pouvoir, appar- » tient au peuple Romain. Et » quand bien même Sophonis- » be ne seroit pas Carthagi- » noise, & que nous ne verrions » pas son pere à la tête des ar- » mées Carthaginoises, il fau- » droit néanmoins l'envoyer à » Rome, afin que le Sénat & » le peuple Romain décidassent » du sort d'une Princesse, qui » a fait prendre contre nous les » armes à un Roi allié de » l'Empire. Tâchez donc, Prin- » ce, de vous vaincre vous- » même. Prenez garde de dés- » honorer tant de vertus par un » seul vice, & de perdre tout le » prix des services que vous » nous avez rendus, par une » faute plus grande que n'est » l'intérêt qui vous l'a fait com- » mettre. «

Ce discours dut jetter Masinissa dans un étrange embarras. Comment tenir à Sophonisbe la parole qu'il lui avoit donnée? Comment refuser P. Scipion, de qui il dépendoit? Comment se vaincre lui-même? Car sans doute sa passion, quoique confondue par les sages avis de P. Scipion, ne put pas s'éteindre en un moment. La rougeur sur le front & les larmes aux yeux, il lui promit d'obéir, en le priant néanmoins d'avoir quelques égards à la parole par laquelle il s'étoit témérairement engagé envers Sophonisbe à ne la remettre au pouvoir de qui que ce fût. Mais, lorsqu'il fut seul dans sa tente, il se livra un terrible combat dans son cœur entre sa passion & son devoir. On l'entendit pendant long-tems pousser des gémissemens, qui marquoient l'agitation violente où il étoit. Enfin, après un dernier soupir, il se détermina à une résolution bien étrange, mais par laquelle il crut s'acquitter en même-tems de ce qu'il devoit à Sophonisbe & à sa gloire. Il appella un Officier fidele, qui, selon l'usage pratiqué alors par les Rois, gardoit le poison dont ils faisoient leur derniere ressource dans les extrêmités imprévues. Il lui ordonna de le préparer & de le porter à Sophonisbe, & de lui dire de sa part que Masinissa n'auroit rien souhaité tant que de pouvoir observer le premier engagement qu'il avoit contracté avec elle en l'épousant ; mais que ceux de qui il dépendoit lui en ôtant la liberté, il lui tenoit du moins l'autre promesse qu'il lui avoit faite, d'empêcher qu'elle ne tombât sous la puissance des Romains ; qu'elle prît donc son parti avec tout le courage d'une Carthaginoise, d'une fille d'Asdrubal, & de l'épouse de deux Rois.

L'Officier alla trouver Sophonisbe, & après qu'il lui eut présenté le poison: » J'accepte,

» dit-elle, ce présent nuptial,
» & même avec reconnoissan-
» ce, s'il est vrai que Masinissa
» n'ait pu faire davantage pour
» sa femme. Dis lui pourtant
» que je quitterois la vie avec
» plus de gloire & de joie, si
» je ne l'eusse point épousé la
» veille de ma mort. « Elle
prit ensuite le poison avec autant de constance, qu'il paroissoit de fierté dans sa réponse.

P. Scipion ayant été informé de tout, entra dans de nouvelles craintes. Il crut avoir tout à appréhender des transports d'un jeune Prince, que la passion venoit de porter à de telles extrémités. Il le mande sur le champ; & tantôt il le console, en lui parlant avec douceur & tendresse; tantôt il lui fait quelques reproches sur la nouvelle faute qu'il venoit de commettre, mais accompagnés d'un air de bonté & d'amitié qui en tempéroit l'amertume.

Le lendemain, pour faire diversion à la tristesse de ce Prince, il assembla l'armée, & là en présence de toutes les troupes, après l'avoir appellé & reconnu Roi, au nom du peuple Romain, après l'avoir comblé des louanges les plus flatteuses, il lui fit présent d'une couronne & d'une coupe d'or, d'une chaise Curule, d'un sceptre d'ivoire, d'une robe de pourpre brodée, & d'une tunique ornée de palmes aussi en broderie, en ajoutant que c'étoient là les superbes ornemens des triomphateurs, & que Masinissa étoit le seul entre tous les étrangers que le peuple Romain jugeât digne de pareilles marques d'honneur. Ces distinctions, accordées à Masinissa, adoucirent sa douleur, & lui firent espérer qu'après la mort de Syphax, il pourroit bien devenir maître de toute la Numidie.

Ce Prince fit ensuite partir des Ambassadeurs pour Rome. Lorsqu'on les eut introduits dans le Sénat, ils commencerent par féliciter les Romains des victoires que P. Scipion avoit remportées en Afrique. Puis ils rendirent des actions de graces au nom de leur maître, premierement de ce que P. Scipion l'avoit non-seulement reconnu, mais fait Roi, en le rétablissant dans les États de son pere, dans lesquels, après la ruine de Syphax, il regneroit dorénavant, si le Sénat le trouvoit bon, sans rival & sans compétiteur; ensuite, de ce qu'après lui avoir donné de grands éloges en pleine assemblée, il lui avoit encore fait des présens magnifiques, dont ce Prince avoit déjà tâché de se rendre digne, & qu'il s'efforceroit de mériter encore davantage par la suite. Qu'il conjuroit les Sénateurs de ratifier par un décret tout ce que P. Scipion avoit fait en sa faveur, tant par rapport au titre de Roi, que pour tous les autres dons & bienfaits dont il l'avoit honoré; qu'il les prioit aussi de vouloir bien, s'ils n'y trouvoient point d'inconvénient relâcher tous les prisonniers

Numides qui étoient dans les prisons de Rome ; que cette grace feroit honneur à Masinissa parmi ses sujets. On répondit aux Ambassadeurs, que le Roi devoit partager avec les Romains les félicitations que méritoient les heureux succès de l'Afrique ; que P. Scipion, en lui déférant le nom de Roi, & en lui donnant tous les autres témoignages d'estime & de bienveillance, avoit parfaitement répondu aux intentions du Sénat, qui approuvoit & ratifioit le tout avec beaucoup de plaisir. Ils réglerent ensuite les présens que les Ambassadeurs devoient porter à leur Roi ; sçavoir, deux casaques de pourpre, avec des agraffes d'or, deux tuniques de Sénateur, appellées laticlaves ; deux chevaux richement harnachés, deux cuirasses, avec le reste de l'armure d'un cavalier, deux tentes accompagnées de tout l'attirail militaire que l'on avoit coutume de fournir aux consuls. Le Préteur eut ordre de faire porter ces dons à Masinissa. Les Ambassadeurs reçurent, par forme de présent, chacun cinq mille pieces de monnoie, avec deux habits ; & ceux de leur suite, chacun mille pieces & un habit. On donna aussi un habit à chacun des Numides qu'on avoit tirés des prisons, & que l'on rendoit au Roi. Les Ambassadeurs furent logés & régalés aux dépens du peuple Romain.

Deux ans après, P. Scipion se préparant à quitter l'Afrique, assembla ses troupes, & déclara publiquement qu'il ajoutoit aux États que Masinissa tenoit de ses peres, Cirte & les autres villes & terres de Syphax dont les Romains s'étoient rendus maître, & qu'il lui en faisoit présent en leur nom. L'année suivante, le Sénat envoya en Afrique trois Ambassadeurs qui étoient chargés en partie de congratuler Masinissa de la part du peuple Romain, de ce que non seulement il avoit recouvré le Royaume de ses Peres, mais l'avoit augmenté de la partie la plus florissante des États de Syphax. Ils devoient aussi lui apprendre qu'on avoit déclaré la guerre au roi Philippe, parce qu'il avoit secouru les Carthaginois contre les Romains ; & en conséquence le prier d'envoyer aux Romains un secours de cavaliers Numides pour être employés dans cette guerre. Ils devoient ensuite présenter à ce Prince les dons magnifiques dont on les avoit chargés pour lui, plusieurs vases d'or & d'argent, une robe de pourpre avec une tunique ornée de figures de branches de palmier, une robe prétexte & une chaire Curule, & l'assurer que s'il avoit besoin du secours des Romains, soit pour affermir son autorité, soit pour étendre les bornes de son Royaume, il pouvoit compter qu'ils feroient avec joie & avec empressement tout ce qui dépendroit d'eux pour l'obliger. Masinissa reçut parfaitement bien les

les ambassadeurs Romains. Il offrit à la République deux mille Numides. Les Ambassadeurs n'en accepterent que mille. Ce Prince les fit embarquer lui-même & les envoya en Macédoine, avec deux cens mille boisseaux de froment, & autant d'orge.

Dans la suite, s'étant apperçu de la défiance que les Romains avoient conçue contre les Carthaginois, & de la discorde qui regnoit parmi eux, & persuadé qu'il pouvoit les maltraiter sans conséquence, il vint ravager leurs côtes maritimes, & força de lui payer tribut, quelques villes qu'ils possédoient dans la petite Syrte. Cette contrée que l'on appelloit Emporie, étoit d'une grande fertilité. La seule ville de Leptis qui en faisoit partie, payoit aux Carthaginois un talent de tribut par jour. Masinissa ravagea alors tout ce païs, & en soumit à sa puissance la partie dont la possession & la propriété étoient disputées entre les Rois de Numidie & les Carthaginois. Comme il sçavoit que ces derniers envoyoient des Ambassadeurs à Rome, pour se justifier des crimes dont on les accusoit, & pour se plaindre de ses prétendues usurpations; il y envoya aussi les siens, non-seulement pour répondre aux reproches qu'ils lui faisoient à lui-même, mais encore pour fortifier les soupçons que les Romains avoient de leur fidélité.

Le Sénat écouta les raisons que les députés apportoient pour soutenir le droit que les deux partis prétendoient avoir sur les terres en question. Les Carthaginois s'appuyoient du décret par lequel P. Scipion vainqueur avoit fixé les bornes dans lesquelles devoient se renfermer les Carthaginois, & prouvoient que le territoire dont il s'agissoit, s'y trouvoit renfermé, & de l'aveu de Masinissa lui-même, qui poursuivant un certain Aphire errant autour de Cyrene avec une troupe de Numides qu'il avoit tirés hors de son Royaume, avoit demandé aux Carthaginois comme une grace, la permission de passer sur ces terres-là même, qu'il reconnoissoit alors leur appartenir, pour courir après ce fugitif & ce rebelle. Les Numides soutenoient qu'il étoit faux que P. Scipion eût mis aux possessions des Carthaginois les bornes dont ils venoient de parler; & si l'on vouloit remonter à la véritable source du droit de chacun, ils demandoient quel étoit le territoire de toute l'Afrique sur lequel ils eussent des prétentions légitimes; qu'ils n'étoient dans leur origine que de malheureux étrangers, à qui on avoit accordé par grace, ou plutôt par charité, ce qu'ils pourroient enfermer de terrein, dans le cuir d'un bœuf coupé par lanieres, pour y bâtir une ville & s'y établir; que tout ce qu'ils avoient ajouté à Byrsa

leur premiere demeure, étoit le fruit de leur violence & de leur injustice; qu'à l'égard du païs contesté entr'eux, ils ne pouvoient prouver ni qu'ils l'eussent toujours possédé, depuis qu'ils s'en étoient emparés la premiere fois, ni qu'il eût été long-tems de suite entre leurs mains; que suivant les différentes conjonctures des tems, il avoit été au pouvoir tantôt des Rois Numides, tantôt des Carthaginois; & qu'à dire le vrai, il avoit toujours été la proie du plus fort; qu'au surplus, ils prioient le Sénat de le laisser sur le pied où il avoit toujours été, avant que les Carthaginois eussent été les ennemis du peuple Romain, & que Masinissa fût devenu son ami & son allié; c'est-à-dire, de souffrir qu'il demeurât au plus fort, comme il étoit toujours arrivé. Le Sénat répondit aux Ambassadeurs des deux puissances, qu'il enverroit des Commissaires en Afrique, pour terminer cette contestation sur les lieux; & en effet, ils firent partir pour ce sujet P. Scipion l'Africain, C. Cornélius Céthégus, & M. Minucius Rufus, qui ayant entendu & pesé les raisons de part & d'autre, s'en revinrent à Rome sans avoir rien décidé. On ne sçait si ce fut de leur propre mouvement qu'ils garderent cette neutralité, ou si, comme il y a beaucoup d'apparence, elle leur avoit été recommandée, comme étant plus convenable à la situation présente des Romains, qu'un jugement qui n'auroit pas manqué de mécontenter les uns ou les autres. Sans cela, le seul P. Scipion, ou par la connoissance qu'il avoit de l'affaire, ou par l'autorité que lui donnoient sur les deux partis, les bienfaits dont ils lui étoient redevables, auroit d'un seul mot décidé le différent en faveur de ceux qu'il auroit cru les mieux fondés.

Il s'éleva depuis une nouvelle contestation pour un objet assez semblable entre Masinissa & les Carthaginois; & on prit pour Juges des députés Romains qui se trouvoient alors sur les lieux. Cette contestation arriva l'an de Rome 570, & 182 avant Jesus-Christ. Il s'agissoit de la possession d'un territoire que Gala, pere de Masinissa, avoit ôté aux Carthaginois. Syphax en avoit depuis chassé Gala, & dans la suite l'avoit rendu aux Carthaginois en considération d'Asdrubal son beau-pere. Enfin, cette année même, Masinissa venoit de le reprendre sur les Carthaginois. L'affaire fut débattue par les parties devant les Commissaires de Rome, avec la même chaleur qu'elles l'avoient auparavant disputée les armes à la main. Les Carthaginois se croyoient bien fondés à redemander un bien qui avoit d'abord appartenu à leurs ancêtres, & que Syphax leur avoit restitué. Masinissa de son côté disoit qu'il avoit repris une terre qui avoit fait partie du Royau-

me de son pere, & qui lui appartenoit à juste titre; qu'outre la bonté de sa cause, il avoit pour lui la possession. Et en effet, les députés la lui laisserent, sans prononcer sur le fond dont ils renvoyerent la connoissance au Sénat. Cette compagnie, à ce qu'il paroît par un passage de Tite-Live, concilia les parties; du moins elle obtint aux Carthaginois la paix de la part de Masinissa.

Mais, cette paix ne dura pas long-tems. Les contestations se renouvellerent, & l'an de Rome 580, & 172 avant Jesus-Christ, les Carthaginois envoyerent à Rome des Ambassadeurs qui se plaignirent qu'outre le territoire à l'occasion duquel le Sénat avoit déjà envoyé des Ambassadeurs en Afrique, pour examiner sur les lieux à qui il appartenoit, Masinissa depuis deux ans s'étoit encore emparé par la force des armes, de plus de soixante-dix villes ou châteaux de la dépendance des Carthaginois. Masinissa de son côté avoit envoyé à Rome Gulussa son fils, pour répondre aux objections des Carthaginois. Le Sénat, après avoir entendu les raisons qu'on avoit alléguées de part & d'autre, fit une réponse qui n'étoit satisfaisante pour aucun des deux partis. Il renvoya cependant le prince Numide & les Ambassadeurs de Carthage avec cette réponse, après avoir fait à lui & à eux les présens accoutumés, & leur avoir donné tous les témoignages d'estime & de bienveillance que des amis & des hôtes ont lieu d'attendre.

Comme les Romains étoient alors en guerre contre le roi Persée, Masinissa leur envoya des bleds & des troupes avec des éléphans sous la conduite de son fils Misagene. Or, quel que fût l'évenement de cette guerre, il espéroit toujours y trouver son avantage; & il raisonnoit assez juste. Car, ou les Romains battroient les Macédoniens, & en ce cas son pis aller seroit de rester dans la même situation où il étoit alors, sans qu'il pût espérer d'aller plus loin, parce que les vainqueurs ne souffriroient pas qu'on dépouillât les Carthaginois; si au contraire Persée l'emportoit sur eux, comme les Carthaginois seroient privés de leur protection, ils ne pourroient l'empêcher de se rendre maître de toute l'Afrique.

L'an de Rome 595, & 157 avant Jesus-Christ, sur de nouvelles plaintes faites par les Carthaginois, on ordonna à Rome une députation pour aller sur les lieux faire de nouvelles enquêtes. Caton étoit du nombre des Commissaires. Quand ils furent arrivés, ils demanderent aux parties si elles vouloient s'en rapporter à leur arbitrage. Masinissa y consentit volontiers. Les Carthaginois répondirent qu'ils avoient une regle fixe à laquelle ils s'en tenoient, qui étoit le traité conclu par P. Scipion, & demanderent

à être jugés en rigueur. Cette réponse fut un prétexte pour les députés de ne rien décider.

Bientôt après, la division se mit dans Carthage, & le roi Numide y avoit un parti puissant. Les zélés Républicains, ayant trouvé un moment favorable, chasserent de la ville les chefs de ce parti au nombre de quarante, & firent prêter serment au peuple que jamais il ne souffriroit qu'on parlât de rappeller les exilés. Ceux-ci se retirerent chez Masinissa, qui envoya à Carthage deux de ses fils, Gulussa & Micipsa, pour solliciter leur rétablissement. On leur ferma les portes de la ville, & même Gulussa fut vivement poursuivi par Amilcar l'un des Généraux de la République. Nouveau sujet de guerre. On leve une armée de part & d'autre. La bataille se donne. Ce fut sous le consulat de T. Quintius Flamininus & de M. Acilius Balbus.

P. Scipion le Jeune, qui depuis ruina Carthage, fut spectateur de cette bataille. Il étoit venu voir Masinissa de la part de L. Lucullus qui faisoit la guerre en Espagne, & sous qui il servoit, pour lui demander des éléphans. Pendant tout le combat, il se tint sur le haut d'une colline qui étoit tout près du lieu où il se donnoit. Il fut étonné de voir Masinissa âgé alors de plus de quatre-vingts ans, monté à cru sur un cheval, selon la coutume du païs, donner par-tout ses ordres, & soutenir, comme un jeune officier, les fatigues les plus dures. Le combat fut très-opiniâtre, & dura depuis le matin jusqu'à la nuit; mais enfin, les Carthaginois plierent. P. Scipion disoit dans la suite qu'il avoit assisté à bien des batailles, mais que nulle ne lui avoit fait tant de plaisir que celle-ci, où tranquille & de sang froid il avoit vu plus de cens mille hommes en venir ensemble aux mains, & se disputer long-tems la victoire.

Les Carthaginois, après le combat, prierent P. Scipion de vouloir terminer leurs disputes avec Masinissa. Il écouta les deux partis. Les premiers consentoient à céder le territoire d'Emporie qui avoit été le premier sujet de la querelle, à payer actuellement à Masinissa deux cens talens d'argent, & à y en ajouter dans la suite huit cens en différens termes dont on conviendroit. Mais, comme Masinissa demandoit le rétablissement des exilés, les Carthaginois n'ayant point voulu écouter cette proposition, on se sépara sans rien conclure. P. Scipion, après avoir fait ses complimens & ses remercîmens à Masinissa, partit avec les éléphans qu'il étoit venu chercher.

Le Roi, depuis le combat, tenoit le camp des ennemis enfermé sur une colline, où il ne pouvoit leur arriver ni vivres, ni troupes. Cependant arrivent des députés de Rome. Ils avoient ordre, en cas que Masinissa eût eu

du dessous, de terminer l'affaire, autrement de ne rien décider, & de donner de bonnes espérances au Roi; & ce fut ce dernier parti auquel ils s'en tinrent. Cependant, la famine augmentoit tous les jours dans le camp des Carthaginois, & pour surcroît de malheur la peste s'y joignit, & fit un horrible ravage. Réduits à la derniere extrêmité, ils se rendirent avec promesse de livrer à Masinissa tous les transfuges, de lui payer cinq mille talens d'argent dans l'espace de cinquante années, & de rétablir les exilés malgré le serment qu'ils avoient fait de ne jamais les rétablir. Ils furent tous passés sous le joug, & renvoyés chacun avec un habit seulement.

Le jeune P. Scipion fit alors une amitié particuliere avec Masinissa, qui fut charmé de l'avoir eu pour témoin de sa victoire, & qui lui rendit tous les honneurs dûs à un si digne héritier de son bienfaiteur.

Peu d'années après, Masinissa étant tombé malade, & se voyant près de mourir, écrivit au Proconsul sous qui servoit alors P. Scipion au siege de Carthage, pour le prier de vouloir bien lui envoyer cet illustre ami, ajoutant qu'il mourroit content, s'il pouvoit expirer entre ses bras, après l'avoir rendu dépositaire de ses dernieres volontés. Mais, sentant que sa fin approchoit avant qu'il pût avoir cette consolation, il fit venir ses enfans, & leur dit qu'il ne connoissoit dans toute la terre que le seul peuple Romain, & parmi ce peuple que la seule famille des Scipions; qu'il laissoit en mourant un pouvoir suprême à P. Scipion de disposer de ses biens, & de partager son Royaume entre ses enfans; qu'il vouloit que tout ce que ce jeune Romain auroit décidé fût exécuté ponctuellement, comme si lui-même l'avoit arrêté par son testament. Après leur avoir ainsi parlé, il mourut dans une grande vieillesse, ayant conservé jusqu'à la fin toute la vigueur de sa tête & de son corps.

Cicéron rapporte de Masinissa, que même dans les dernieres années de sa vie, s'il avoit commencé de marcher à pied, il ne montoit point à cheval; que s'il étoit à cheval, il n'en descendoit point pour se mettre à pied; qu'il n'y avoit ni froids, ni pluies qui l'obligeassent à se couvrir la tête; en un mot qu'il jouissoit d'une santé robuste, ensorte qu'il remplissoit toutes les fonctions & tous les devoirs de la Royauté.

Il laissa un nombre prodigieux d'enfans, [quelques-uns disent quarante - quatre] dont un n'avoit que quatre ans, & trois seulement étoient nés en mariage légitime, Micipsa, Gulussa, & Manastabal.

Eloge de Masinissa.

Ce Prince peut passer pour un des plus grands Rois dont l'histoire nous ait conservé le sou-

venir. Guerrier, habile politique, il sçut & acquérir & conserver un État puissant, qu'il gouverna pendant près de soixante ans avec une grande sagesse. Respecté de sa nombreuse famille, il y maintint toujours la paix & la bonne intelligence, & sa maison fut exempte de toutes ces jalousies, de toutes ces haines sanglantes, de toutes ces horreurs, dont les cours des Rois ses contemporains ont été remplies. Génie supérieur, il s'éleva au dessus de la barbarie de sa nation, & travailla même à policer & à civiliser ses peuples, qui jusqu'à lui avoient été presque sauvages, ne vivant que de la chasse & du lait de leurs bestiaux. Ils les disciplina, & de brigans qu'ils étoient auparavant ; il en fit des soldats. Il fit fleurir, ou plutôt il introduisit l'agriculture dans ses États. La Numidie étoit inculte avant lui, & passoit même pour un païs ingrat & stérile. Mais, ce n'étoit pas la terre qui se refusoit aux habitans ; c'étoient les habitans qui négligeoient une terre fertile, & qui la laissoient en proie aux bêtes, aimant mieux s'occuper à se piller les uns les autres. Masinissa reconnut la bonté du territoire ; il le fit cultiver ; & la Numidie se trouva par ses soins aussi riche en grains & en fruits, qu'aucun autre païs du monde.

Comme ce Prince devoit tout aux Romains, il demeura attaché à cette honorable alliance avec un zele & une fidélité qui ne se démentirent jamais. Il conserva jusqu'à la fin de sa vie une santé très-robuste, qui fut en partie le fruit & la récompense de l'extrême sobriété dont il usa toujours pour le boire & le manger, & du soin qu'il eut de s'endurcir sans relâche au travail & à la fatigue. Polybe fait remarquer [c'est Plutarque qui nous a conservé ce trait] que le lendemain d'une grande victoire remportée sur les Carthaginois, on l'avoit trouvé devant sa tente, faisant son repas d'un morceau de pain bis.

Sa succession fut réglée & partagée par P. Scipion, qu'il en avoit laissé le maître & l'arbitre. P. Scipion voulut que le nom & l'autorité appartinssent en commun aux trois Princes légitimes, & donna aux autres des revenus considérables. Selon Diodore de Sicile, ils eurent chacun mille arpens de terre avec tout ce qui étoit nécessaire pour les faire valoir. Dans le partage des fonctions de la Royauté entre les trois Princes, il eut égard au caractere & au génie de chacun. Micipsa, qui étoit l'aîné, aimoit la paix & les lettres. Il lui donna la ville royale & les finances. Gulussa, qui étoit guerrier, eut pour sa part tout ce qui regardoit la guerre & les troupes. Manastabal, grand-Justicier, fut chargé de rendre la justice aux peuples. Mais, bientôt Micipsa réunit en sa personne tou-

te l'autorité par la mort de ses deux freres.

MASISTE, *Masistes*, Μασίστης, (a) fils de Darius & d'Atosse, & frere de Xerxès, fut un des six Généraux qui commandoient l'armée de ce Prince, lorsqu'il entreprit de porter la guerre en Grece. Xerxès, étant à Sardes, conçut une violente passion pour la femme de Masiste. Mais, la vertu de cette Dame, sa fidélité & sa tendresse pour son mari, l'avoient rendu inébranlable à toutes les sollicitations du Roi. Il espéra la pouvoir gagner en la comblant de bienfaits; & entr'autres graces qu'il lui accorda, il fit épouser à Darius son fils aîné, qu'il destinoit pour son successeur, Artaïnte, fille de cette Princesse, & dès qu'il fut arrivé à Suse, il voulut que le mariage fût consommé. Mais, Xerxès, malgré toutes ses avances, ne la trouvant pas moins inaccessible à ses attaques, changea tout d'un coup d'objet, & devint passionné à l'excès pour la fille, qui n'imita pas la sage & vertueuse fermeté de sa mere.

Amestris, femme de Xerxès, ayant eté instruite de cette intrigue, fit tomber sa vengeance, non pas sur la fille qui étoit pourtant la seule coupable, mais sur la mere. Elle demanda au Roi son mari, un certain jour qu'il devoit suivant une ancienne coutume, lui accorder tout ce qu'elle souhaiteroit, que la femme de Masiste lui fût livrée. Xerxès consentit, quoique malgré lui, à cette demande. Dès que la Reine eut entre les mains cette Dame, elle lui fit couper les mamelles, la langue, le nez, les oreilles, & les levres; les fit jetter aux chiens en sa présence, & la renvoya ainsi mutilée en sa maison de son mari. Cependant, Xerxès l'avoit mandé, pour le préparer à cette triste nouvelle. Il lui témoigna qu'il désiroit qu'il se séparât de sa femme, & qu'il lui donneroit en la place une de ses filles en mariage. Masiste, qui avoit un attachement extrême pour sa femme, ne put se résoudre à l'abandonner; ce qui fit que Xerxès lui dit tout en colere, que puisqu'il refusoit sa fille, il n'auroit ni elle ni sa femme, & qu'il apprendroit à ne pas rejetter les offres de son maître. Il le renvoya avec cette inhumaine réponse.

Un tel procédé ayant jetté Masiste dans un grand trouble, & lui faisant tout craindre, il se hâta de retourner chez lui, pour voir ce qui s'y passoit. Il y trouva sa femme dans le déplorable état que nous venons de marquer. En étant irrité au point que l'on peut s'imaginer, il assembla toute sa famille, ses domestiques, & tous ceux qui étoient dans sa dépendance, &

(a) Herod. L. VII. c. 82. L. IX. c. 106. *& seq.* Roll. Hist. Anc. Tom. II. p. 195, 238. *& suiv.*

&c toute la diligence possible pour gagner la Bactriane dont il étoit Gouverneur, résolu, dès qu'il y seroit arrivé, de lever une armée, & de faire la guerre au Roi, pour se venger de ce traitement barbare. Mais, Xerxès informé de son départ précipité, & soupçonnant par-là ce qu'il avoit dessein de faire, le fit suivre par un parti de cavalerie, qui l'ayant atteint le mit en pieces avec ses enfans, & tous ceux qui étoient avec lui.

MASMA, *Masma*, Μασμὰ, (*a*) étoit le cinquieme des fils d'Ismaël.

MASOBIA, *Masobia*, (*b*) Μεσωβία, ville de Palestine, dont il est fait mention au premier livre des Paralipomenes.

MASOGA, *Masoga*, Μασόγα. *Voyez* Mazages.

MASPHA, *Maspha*, terme, qui en général signifie un lieu élevé, d'où l'on découvre de loin; une hauteur, où l'on place une sentinelle.

MASPHA, *Maspha*. (*c*) Josué parle des Hévéens qui habitoient dans le païs de Maspha, au pied du mont Hermon, & par conséquent vers les sources du Jourdain. Il ajoute que l'armée de Jabin & de ses alliés ayant été mise en fuite, elle se sauva jusqu'à Masphé ou Maspha, à l'orient de la ville de Sidon; ce qui revient à la même position.

MASPHA, *Maspha*, (*d*) ville de Palestine dans la tribu de Gad & dans les montagnes de Galaad. C'est en cet endroit que Laban & Jacob firent alliance ensemble. Jephté demeuroit à Maspha, & il y fit alliance avec les Israëlites de delà le Jourdain qui le choisirent pour leur chef. Il y assembla les troupes avec lesquelles il battit les Ammonites. Cette ville est quelquefois attribuée au païs de Moab, parce que les Moabites en ont fait quelquefois la conquête, & l'ont possédée.

MASPHATH, *Masphath*, (*e*) ville de Palestine dans la tribu de Juda. On croit que c'est la même ville que Maséпha. Samuël jugeoit les enfans d'Israël à Masphath. Les Philistins un jour, ayant appris que les Israëlites s'étoient assemblés à Masphath, allerent les y attaquer, mais ils furent repoussés.

MASPHÉ, *Masphe*. *Voyez* Maspha.

MASPIENS. *Voyez* Masiens.

MASQUE DE THÉATRE, *Persona*, Πρόσωπον, (*f*) partie de l'équipage des Acteurs dans les jeux Scéniques. Les Masques de Théâtre ne commencerent à être en usage que du tems d'Eschyle, vers la 70[e]. Olympiade.

(*a*) Genes. c. 25. v. 14.
(*b*) Paral. L. I. c. 11. v. 46.
(*c*) Josu. c. 11. v. 3. & *seq.*
(*d*) Genes. c. 31. v. 49. Judic. c. 11. v. 11. & *seq.* Reg. L. I. c. 22. v. 3.
(*e*) Reg. L. I. c. 7. v. 5. & *seq.*
(*f*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. IV. pag. 132. & *suiv.*

C'étoit une espece de casque qui couvroit toute la tête, & qui outre les traits du visage, représentoit encore la barbe, les cheveux, les oreilles, & jusqu'aux ornemens que les femmes employoient dans leur coëffure. Du moins, c'est ce que nous apprennent tous les Auteurs qui parlent de leur forme, comme Festus, Pollux, Aulu-Gelle ; c'est aussi l'idée que nous en donne Phedre, dans la fable si connue du Masque & du renard.

Personam tragicam fortè vulpes viderat, &c.

C'est d'abord un fait dont une infinité de bas-reliefs & de pierres gravées ne nous permettent pas de douter.

Il ne faut pas croire cependant que les Masques de Théâtre aient eu tout d'un coup cette forme ; il est certain qu'ils n'y parvinrent que par degrés, & tous les Auteurs s'accordent à leur donner de foibles commencemens. Ce ne fut d'abord, comme tout le monde sçait, qu'en se barbouillant le visage, que les premiers acteurs se déguiserent ; & c'est ainsi qu'étoient représentées les pieces de Thespis.

Ils s'aviserent dans la suite de se faire des especes de Masques avec des feuilles d'arcion, plante que les Grecs nomment à cause de cela προσωπιον, & qui étoit aussi quelquefois nommée *personata* chez les Latins, comme en fait foi ce passage de Pline : *Quidam arcion personatam vocant, cujus folio nullum est latius* ; c'est notre grande bardane.

Lorsque le poëme Dramatique eut toutes ses parties, la nécessité où se trouverent les acteurs de représenter des personnages de différent genre, de différent âge, & de différent sexe, les obligea de chercher quelque moyen de changer tout d'un coup de forme & de figure ; & ce fut alors qu'ils imaginerent les Masques dont nous parlons. Mais, il n'est pas aisé de sçavoir qui en fut l'inventeur. Suidas & Athénée en font honneur au poëte Chœrile, contemporain de Thespis ; Horace au contraire en rapporte l'invention à Eschyle. Cependant, Aristote qui en devoit être un peu mieux instruit, nous apprend au cinquieme chapitre de sa Poëtique, qu'on ignoroit de son tems à qui la gloire en étoit due.

Mais, quoique l'on ignore par qui ce genre de Masques fut inventé, on nous a cependant conservé le nom de ceux qui en ont mis les premiers au théâtre quelque espece particuliere. Suidas, par exemple, nous apprend que ce fut le poëte Phrynicus, qui exposa le premier Masque de femme au théâtre, & Néophron de Sicyone, celui de cette espece de domestique que les Anciens chargeoient de la conduite de leurs enfans, & d'où nous est venu le nom

de Pédagogue. D'un autre côté, Diomede assure que ce fut un Rosius Gallus, qui le premier porta un Masque sur le théâtre de Rome, pour cacher le défaut de ses yeux qui étoient bigles.

Athénée nous apprend aussi qu'Eschyle fut le premier qui osa faire paroître sur la scene des gens ivres, dans sa piece des Cabires; & que ce fut un acteur de Mégare, nommé Maison, qui inventa les Masques comiques de Valet & de Cuisinier. Enfin, nous lisons dans Pausanias, que ce fut Eschyle qui mit en usage les Masques hideux & effrayans dans sa piece des Euménides; mais qu'Euripide fut le premier qui s'avisa de les représenter avec des serpens sur leur tête.

La matiere de ces Masques au reste ne fut pas toujours la même; car, il est certain que les premiers n'étoient que d'écorce d'arbres. Nous voyons dans Pollux, qu'on en fit dans la suite de cuir, doublés de toile, ou d'étoffe; mais, comme la forme de ces Masques se corrompoit aisément, on vint, selon Hésychius, à les faire tous de bois; c'étoient les sculpteurs qui les exécutoient d'après l'idée des Poëtes, comme on peut le voir par la fable de Phedre que nous avons déjà citée.

Pollux distingue trois sortes de Masques de Théâtre, des comiques, des tragiques, & des satyriques; il leur donne à tous dans la description qu'il en fait, la difformité dont leur genre est susceptible, c'est-à-dire, des traits outrés, & chargés à plaisir, un air hideux ou ridicule, & une grande bouche béante, toujours prête, pour ainsi dire, à dévorer les spectateurs.

On peut ajouter à ces trois sortes de Masques, ceux du genre orchestrique, ou des danseurs. Ces derniers dont il nous reste des représentations sur une infinité de monumens antiques, n'ont aucun des défauts dont nous venons de parler. Rien n'est plus agréable que les Masques des Danseurs, dit Lucien; ils n'ont pas la bouche ouverte comme les autres; mais, leurs traits sont justes & réguliers; leur forme est naturelle, & répond parfaitement au sujet. On leur donnoit quelquefois le nom de Masques muets, ὀρχηστρικὰ καὶ ἄφωνα προσωπεῖα.

Outre les Masques de Théâtre, dont nous venons de parler, il y en avoit encore trois autres genres, que Pollux n'a point distingués, & qui néanmoins avoient donné lieu aux différentes dénominations de προσωπεῖον, μορμολυκεῖον, & γοργόνειον; car, quoique ces termes aient été dans la suite employés indifféremment, pour signifier toutes sortes de Masques, il y a bien de l'apparence que les Grecs s'en étoient servis, pour en désigner des especes différentes; & l'on en trouve en effet dans leurs pie-

ces de trois sortes, dont la forme & le caractere répondent exactement au sens propre & particulier de chacun de ces termes.

Les premiers & les plus communs étoient ceux qui représentoient les personnes au naturel, & c'étoit proprement le genre qu'on nommoit προσωπεῖον. Les deux autres étoient moins ordinaires; & c'est pour cela que le mot προσωπεῖον prit le dessus, & devint le terme générique. Les uns ne servoient qu'à représenter les ombres; mais, comme l'usage en étoit fréquent dans les Tragédies, & que leur apparition ne laissoit pas d'avoir quelque chose d'effrayant, les Grecs les nommoient μορμολυκεῖον. Enfin, les derniers étoient faits exprès, pour inspirer la terreur, & ne représentoient que des figures affreuses, telles que les Gorgones & les Furies; & c'est ce qui leur fit donner le nom de γοργονεῖον.

Il est vraisemblable que ces termes ne perdirent leur premier sens, que lorsque les Masques eurent entiérement changé de forme, c'est-à-dire, du tems de la nouvelle Comédie; car, jusques-là, la différence en avoit été fort sensible. Mais, dans la suite, tous les genres furent confondus; les comiques & les tragiques ne différerent plus que par la grandeur, & par le plus ou le moins de difformité; il n'y eut que les Masques des Danseurs qui conserverent leur premiere forme. En général, la forme des Masques comiques portoit au ridicule, & celle des Masques tragiques à inspirer la terreur. Le genre satyrique, fondé sur l'imagination des Poëtes, représentoit par ses Masques, les Satyres, les Faunes, les Cyclopes, & autres monstres de la fable. En un mot, chaque genre de poësie Dramatique avoit des Masques particuliers, à l'aide desquels l'acteur paroissoit aussi conforme qu'il le vouloit, au caractere qu'il devoit soutenir. De plus, les uns & les autres avoient plusieurs Masques qu'ils changeoient, selon que leur rôle le requéroit.

Mais, comme c'est la partie de leurs ajustemens qui a le moins de rapport à la maniere de se mettre de nos acteurs modernes, & à laquelle par conséquent nous avons le plus de peine à nous prêter aujourd'hui, il est bon d'examiner en détail, quels avantages les Anciens tiroient de leurs Masques; & si les inconvéniens étoient effectivement aussi grands qu'on se l'imagine du premier abord.

Les gens de Théâtre parmi les Anciens, croyoient qu'une certaine physionomie étoit tellement essentielle au personnage d'un certain caractere, qu'ils pensoient que pour donner une connoissance complete du caractere de ce personnage, ils devoient donner le dessein du

Masque propre à le représenter. Ils plaçoient donc après la définition de chaque personnage, telle qu'on a coutume de la mettre à la tête des pieces de Théâtre, & sous le titre de *Dramatis personæ*, un dessein de ce Masque; cette instruction leur sembloit nécessaire. En effet, ces Masques représentoient non-seulement le visage, mais même la tête entiere, ou serrée, ou large, ou chauve, ou couverte de cheveux, ou ronde, ou pointue. Ces Masques couvroient toute la tête de l'acteur, & ils paroissoient faits, comme en jugeoit le singe d'Esope, pour avoir de la cervelle. On peut justifier ce que nous disons, en ouvrant l'ancien manuscrit de Térence, qui est à la bibliotheque du Roi, & même le Térence de Madame Dacier.

L'usage des Masques empêchoit donc qu'on ne vît souvent un acteur déjà flétri par l'âge, jouer le personnage d'un jeune homme amoureux & aimé. Hyppolite, Hercule, & Nestor, ne paroissoient sur le théâtre qu'avec une tête reconnoissable à l'aide de la convenance avec leur caractere connu. Le visage, sous lequel l'acteur paroissoit, étoit toujours assorti à son rôle, & l'on ne voyoit jamais un Comédien, jouer le rôle d'un honnête homme, avec la physionomie d'un fripon parfait. » Les Compositeurs de dé» clamations, c'est Quintilien » qui parle, lorsqu'ils mettent » une piece au théâtre, sçavent tirer des Masques même » le pathétique. » Dans les Tragédies, Niobé paroît avec un visage triste, & Médée nous annonce son caractere, par l'air atroce de sa physionomie. La force & la fierté sont dépeintes sur le masque d'Hercule. Le masque d'Ajax est le visage d'un homme hors de lui-même. Dans les comédies, les Masques des valets, des marchands d'esclaves, & des parasites, ceux des personnages d'hommes grossiers, de soldat, de vieille, de courtisane, & de femme esclave, ont tous leur caractere particulier. On discerne par le Masque, le vieillard austere d'avec le vieillard indulgent, les jeunes gens qui sont sages, d'avec ceux qui sont débauchés, une jeune fille d'avec une femme de dignité. Si le pere, des intérêts duquel il s'agit principalement dans la comédie, doit être quelque fois content, & quelque fois fâché, il a un des sourcils de son Masque froncé, & l'autre rabattu, & il a une grande attention à montrer aux spectateurs, celui des côtés de son Masque, qui convient à sa situation présente.

On peut conjecturer que le Comédien qui portoit ce Masque, se tournoit tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, pour montrer le côté du visage qui convenoit à sa situation actuelle, quand on jouoit les scenes où il devoit changer d'affection, sans qu'il pût changer de Mas-

que derriere le théâtre. Par exemple, si ce pere entroit content sur la scene, il présentoit d'abord le côté de son Masque, dont le sourcil étoit rabattu; & lorsqu'il changeoit de sentiment, il marchoit sur le théâtre, & il faisoit si bien qu'il présentoit le côté du Masque, dont le sourcil étoit froncé, observant dans l'une & dans l'autre situation, de se tourner toujours de profil. Nous avons des pierres gravées qui représentent de ces Masques à double visage, & quantité qui représentent de simples Masques tout diversifiés. Pollux, en parlant des Masques de caracteres, dit que celui du vieillard qui joue le premier rôle dans la Comédie, doit être chagrin d'un côté, & sérein de l'autre. Le même Auteur dit aussi, en parlant des Masques des Tragédies, qui doivent être caractérisés, que celui de Thamyris ce fameux téméraire que les Muses rendirent aveugle, parce qu'il avoit osé les défier, devoit avoir un œil bleu & l'autre noir.

Les Masques des anciens mettoient encore beaucoup de vraisemblance, dans ces pieces excellentes où le nœud naît de l'erreur, qui fait prendre un personnage pour un autre personnage, par une partie des acteurs. Le spectateur qui se trompoit lui-même, en voulant discerner deux acteurs, dont le Masque étoit aussi ressemblant qu'on le vouloit, concevoit facilement que les acteurs s'y méprissent eux-mêmes. Ils se livroit donc sans peine à la supposition sur laquelle les incidens de la piece sont fondés, au lieu que cette supposition est si peu vraisemblable parmi nous, que nous avons beaucoup de peine à nous y prêter. Dans la représentation des deux pieces que Moliere & Renard ont imitées de Plaute, nous reconnoissons distinctement les personnes qui donnent lieu à l'erreur, pour être des personnages différens. Comment concevoir que les autres acteurs qui les voyent encore de plus près que nous, puissent s'y méprendre? Ce n'est donc que par l'habitude où nous sommes de nous prêter à toutes les suppositions établies sur le théâtre, par l'usage, que nous entrons dans celles qui font le nœud de l'amphitryon & des Ménechmes.

Ces Masques donnoient encore aux Anciens la commodité de faire jouer à des hommes ceux des personnages de femmes, dont la déclamation demandoit des poulmons plus robustes que ne le sont communément ceux des femmes, surtout quand il falloit se faire entendre en des lieux aussi vastes que les théâtres l'étoient à Rome. En effet, plusieurs passages des Écrivains de l'antiquité, entr'autres le récit que fait Aulu-Gelle de l'aventure d'un comédien nommé Polus, qui jouoit le personnage d'Électre, nous apprennent que les Anciens

distribuoient souvent à des hommes des rôles de femmes. Aulu-Gelle raconte donc que ce Polus, jouant sur le théâtre d'Athènes, le rôle d'Électre dans la tragédie de Sophocle, entra sur la scene tenant une urne où étoient véritablement les cendres d'un de ses enfans qu'il venoit de perdre. Ce fut dans l'endroit de la piece où il falloit qu'Électre parût tenant dans ses mains l'urne où elle croit que sont les cendres de son frere Oreste. Comme Polus se toucha excessivement en apostrophant son urne, il toucha également toute l'assemblée. Juvénal dit, en critiquant Néron, qu'il falloit mettre aux pieds des statues de cet Empereur, des Masques, des Thyrses, la robe d'Antigone, enfin, comme une espece de trophée, qui conservât la mémoire de ses grandes actions. Ce discours suppose manifestement que Néron avoit joué le rôle de la scene d'Étéocle & de Polynice dans quelques Tragédies.

On introduisit aussi, à l'aide de ces Masques, toutes sortes de nations étrangeres sur le théâtre, avec la physionomie qui leur étoit particuliere. » Le » masque du Batave aux che- » veux roux, & qui est l'objet » de votre risée, fait peur aux enfans, dit Martial.

Rufi persona Batavi

Quem tu derides, hæc timet ora puer.

Ces Masques donnoient même lieu aux amans de faire des galanteries à leurs maîtresses. Suétone nous apprend que lorsque Néron montoit sur le théâtre pour y représenter un Dieu ou un Héros, il portoit un Masque fait d'après son visage; mais, lorsqu'il y représentoit quelque Déesse ou quelque Héroïne, il portoit alors un Masque qui ressembloit à la femme qu'il aimoit actuellement.

Pollux, qui composa son ouvrage pour l'empereur Commode, nous assure que dans l'ancienne comédie Grecque, qui se donnoit la liberté de caractériser & de jouer les citoyens vivans, les acteurs portoient un Masque qui ressembloit à la personne qu'ils représentoient dans la piece. Ainsi, Socrate a pu voir sur le théâtre d'Athenes, un acteur qui portoit un Masque qui lui ressembloit, lorsqu'Aristophane lui fit jouer un personnage sous le propre nom de Socrate dans la comédie des Nuées.

Ce même Pollux nous donne, dans le chapitre de son livre que nous venons de citer, un détail curieux sur les différens caracteres des Masques qui servoient dans les représentations des Comédies & dans celles des Tragédies.

Mais, d'un autre côté, ces Masques faisoient perdre aux spectateurs le plaisir de voir naître les passions, & de reconnoître leurs différens symptômes sur le visage des acteurs.

Toutes les expressions d'un homme passionné nous affectent bien; mais, les signes de la passion qui se rendent sensibles sur son visage, nous affectent beaucoup plus que les signes de la passion qui se rendent sensibles par le moyen de son geste & par la voix. Cependant, les Comédiens des Anciens ne pouvoient pas rendre sensibles sur leur visage les signes des passions. Il étoit rare qu'ils quittassent le Masque, & même il y avoit une espece de Comédiens qui ne le quittoient jamais. Nous souffrons bien, il est vrai, que nos Comédiens nous cachent aujourd'hui la moitié des signes des passions qui peuvent être marquées sur le visage. Ces signes consistent autant dans les altérations qui surviennent à la couleur du visage, que dans les altérations qui surviennent à ses traits. Or, le rouge qui est à la mode depuis plus de 50 ans, & que les hommes mêmes mettent avant que de monter sur le théâtre, nous empêche d'appercevoir les changemens de couleurs, qui dans la nature font une si grande impression sur nous. Mais, le Masque des Comédiens anciens cachoit encore l'altération des traits que le rouge nous laisse voir.

On pourroit dire en faveur de leur Masque, qu'il ne cachoit point aux spectateurs les yeux du Comédien, & que les yeux sont la partie du visage qui nous parle le plus intelligiblement. Mais, il faut avouer que la plupart des passions, principalement les passions tendres, ne sçauroient être si bien exprimées par un acteur masqué, que par un acteur qui joue à visage découvert. Ce dernier peut s'aider, pour exprimer sa passion, de tous les moyens que l'acteur masqué peut employer, & il peut encore faire voir des signes des passions dont l'autre ne sçauroit s'aider. Nous croirions donc volontiers, avec M. l'abbé du Bos, que les Anciens qui avoient tant de goût pour la représentation des pieces de théâtre, auroient fait quitter le Masque à tous les Comédiens, sans une raison bien forte qui les en empêchoit; c'est que leur théâtre étant très-vaste & sans voûte ni couverture solide, les Comédiens tiroient un grand service du Masque, qui leur donnoit le moyen de se faire entendre de tous les spectateurs, quand d'un autre côté ce Masque leur faisoit perdre peu de chose. En effet, il étoit impossible que les altérations du visage que le Masque cache, fussent apperçues distinctement des spectateurs, dont plusieurs étoient éloignés de plus de douze ou quinze toises du Comédien qui récitoit.

Dans une si grande distance, les Anciens tiroient cet avantage de la concavité de leurs Masques, qu'ils servoient à augmenter le son de la voix; c'est ce que nous apprennent

Aulu-Gelle & Boëce qui en étoient témoins tous les jours. Peut-être que l'on plaçoit dans la bouche de ces Masques une incrustation de lames d'airain ou d'autres corps sonores, propres à produire cet effet. On voit par les figures des Masques antiques qui sont dans les anciens manuscrits, sur les pierres gravées, sur les médailles, dans les ruines du théâtre de Marcellus, & de plusieurs autres monumens, que l'ouverture de leur bouche étoit excessive. C'étoit une espece de gueule béante qui faisoit peur aux petits enfans.

Tandemque redit ad palpita notum

Exodium, cùm personæ pallentis hiatum,

In gremio matris formidat rusticus infans.

Or, suivant les apparences, les Anciens n'auroient pas souffert ce désagrément dans les Masques de Théâtre, s'ils n'en avoient point tiré quelque grand avantage; & ce grand avantage consistoit sans doute dans la commodité d'y mieux ajuster les cornets propres à renforcer la voix des acteurs. » Ceux » qui récitent dans les Tragédies, dit Prudence, se couvrent la tête d'un Masque » de bois, & c'est par l'ouverture qu'on y a ménagée, qu'ils » font entendre au loin leur » déclamation. »

Tandis que le Masque servoit à porter la voix dans l'éloignement, il faisoit perdre, par rapport à l'expression du visage, peu de chose aux spectateurs, dont les trois quarts n'auroient pas été à portée d'appercevoir l'effet des passions sur le visage des Comédiens, du moins assez distinctement pour les voir avec plaisir. On ne sçauroit démêler ces expressions à une distance de laquelle on peut néanmoins discerner l'âge, & les autres traits les plus marqués du caractere d'un Masque. Il faudroit qu'une expression fût faite avec des grimaces horribles, pour être sensible à des spectateurs éloignés de la scene, au delà de cinq ou six toises.

Ajoutons une autre observation, c'est que les acteurs des Anciens ne jouoient pas comme les nôtres, à la clarté des lumieres artificielles qui éclairent de tous côtés, mais à la clarté du jour, qui devoit laisser beaucoup d'ombres sur une scene où le jour ne venoit guere que d'enhaut. Or, la justesse de la déclamation exige souvent que l'altération des traits dans laquelle une expression consiste, ne soit presque point marquée; c'est ce qui arrive dans les situations où il faut que l'acteur laisse échapper, malgré lui, quelques signes de sa passion.

Enfin, les Masques des Anciens répondoient au reste de l'habillement des acteurs, qu'il falloit faire paroître plus grands & plus gros que ne le sont les

hommes ordinaires. La nature & le caractere du genre satyrique demandoient de tels Masques pour représenter des Satyres, des Faunes, des Cyclopes, & autres êtres forgés dans le cerveau des Poëtes. La Tragédie sur-tout en avoit un besoin indipensable, pour donner aux Héros & aux demi-Dieux, cet air de grandeur & de dignité, qu'on supposoit qu'ils avoient eu pendant leur vie. Il ne s'agit pas d'examiner surquoi étoit fondé ce préjugé; & s'il est vrai que ces Héros & ces demi-Dieux avoient été réellement plus grands que nature, il suffit que ce fût une opinion établie, & que le peuple le crût ainsi, pour ne pouvoir les représenter autrement sans choquer la vraisemblance.

Concluons que les Anciens avoient les Masques qui convenoient le mieux à leurs théâtres, & qu'ils ne pouvoient pas se dispenser d'en faire porter à leurs acteurs, quoique nous ayions raison à notre tour de faire jouer nos acteurs à visage découvert.

Cependant, l'usage des Masques a subsisté long-tems sur nos théâtres, en changeant seulement la forme & la nature des Masques. Plusieurs acteurs de la comédie Italienne sont encore masqués, plusieurs danseurs le sont aussi. Il n'y a pas même encore long-tems qu'on se servoit communément du Masque sur le théâtre François; dans la représentation des Comédies, & quelquefois même dans la représentation des Tragédies.

Plusieurs Modernes ont tâché d'éclaircir cette partie de la littérature qui regarde les Masques de Théâtre de l'antiquité. Savaron y a travaillé dans ses notes sur Sidonius Apollinaris. L'abbé Pacichelli en a recherché l'origine & les usages dans son traité *de Maschetis ceu larvis*. M. Boindin en a fait un systême très-suivi dans un excellent discours inséré dans les mémoires l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres. Enfin, un sçavant Italien, Ficoronius [Franciscus], a recueilli sur le même sujet des particularités curieuses dans sa dissertation Latine *de larvis Scenicis & figuris Comicis antiq. Rom.* imprimée à Rome en 1750, In 4°. avec fig.

Mais, malgré toutes les recherches des Littérateurs & des Antiquaires, il reste encore bien des choses à entendre sur les Masques. Peut-être que cela ne seroit point, si nous n'avions pas perdu les livres que Denys d'Halicarnasse, Ruffus, & plusieurs autres Écrivains de l'antiquité, avoient écrits sur les théâtres & sur les représentations. Ils nous auroient du moins instruits de beaucoup de choses que nous ignorons, s'ils ne nous avoient pas tout appris.

Le P. Labbe dérive le mot *Masque* de *Masca*, qui, dit-il, signifie proprement une sorciere dans les loix Lombardes. » En » Dauphiné, en Savoie, & en

» Piémont, continue-t-il, on
» appelle encore les forcieres
» de ce nom, & d'autant qu'el-
» les se déguisent, nous avons
» appellé Masques les faux visa-
» ges; & de-là les mascarades. »

MASRECA, *Masreca*, (a) Μασρεκκά, lieu d'où étoit Semla un des Princes d'Edom.

MASSA, *Massa*, Μασσῆ, (b) étoit le septieme des enfans d'Ismaël.

MASSACA, *Massaca*. *Voyez* Mazages.

MASSADA, *Massada*, (c) Μασάδα, place-forte de Palestine, dans la tribu de Juda, à l'occident de la mer Morte ou du lac Asphaltite, non loin d'Engaddi, située sur un rocher escarpé, & où l'on ne pouvoit que très-difficilement monter; mais, lorsqu'on étoit arrivé au sommet du rocher, on trouvoit une plaine assez étendue que l'on pouvoit même cultiver, & d'où l'on pouvoit tirer de la subsistance dans le besoin.

» Cette place étoit bâtie,
» dit Josephe, sur un grand ro-
» cher, dont le sommet qui est
» fort, est d'une assez longue
» étendue; il est environné de
» tous côtés de profondes val-
» lées, & l'on ne peut voir
» son pied, parce que d'autres
» rochers le couvrent. Il est
» inaccessible même aux ani-
» maux, excepté par deux
» chemins par lesquels on y
» monte quoiqu'avec peine;
» l'un du côté de l'orient, qui
» répond au lac Asphatite; &
» l'autre du côté de l'occi-
» dent, qui est un peu moins
» difficile. On a donné à l'un
» de ces chemins le nom de
» Couleuvre, parce qu'il fait
» comme divers plis & replis,
» à cause que les rochers qui
» s'y rencontrent obligent de
» tourner à l'entour & de re-
» tourner presque sur ses pas
» pour avancer peu à peu; &
» l'on n'y marche qu'avec gran-
» de peine, parce qu'il faut en
» levant un pied se tenir ferme
» sur l'autre de peur de glisser;
» la mort étant inévitable si
» l'on tombe entre des rochers
» qui sont si hauts & si escar-
» pés, que les plus hardis ne
» sçauroient les regarder sans
» frayeur. Après que l'on est
» arrivé par ce chemin, dont
» la longueur est de trente sta-
» des, sur le sommet de la mon-
» tagne, on trouve qu'au lieu de
» se terminer en pointe c'est
» une plaine. Le grand sacri-
» ficateur Jonathas fut le pre-
» mier qui choisit ce lieu pour
» y bâtir un château qu'il nom-
» ma Massada; & Hérode le
» Grand n'épargna aucune dé-
» pense pour le faire extrême-
» ment fortifier. Il l'enferma
» par un mur bâti avec des pier-
» res blanches de douze cou-
» dées de haut & huit de large.
» Le tour de ce mur étoit de
» sept stades, & il le fortifia

(a) Genes. c. 36. v. 36.
(b) Genes. c. 25. v. 25.
(c) Joseph. de Bell. Judaïc. pag 985. *& seq.* Crév. Hist. des Emp. Tom. III. pag. 385, 386, 427, 436, 490. *& suiv.*

» de trente-sept tours, hautes » de cinquante coudées cha- » cune qui avoient communica- » tion avec des logemens fort » spacieux bâtis à l'entour de » ce mur. Comme la terre de » cette petite plaine étoit très- » fertile, il voulut qu'on la » cultivât pour faire subsister » ceux qui chercheroient leur » sûreté dans cette place, s'ils » ne pouvoient recouvrer des vi- » vres d'ailleurs. Ce Prince avoit » aussi fait bâtir dans l'enclos de » ce château du côté du septen- » trion un superbe palais où » l'on montoit par le chemin » qui regardoit l'occident. Les » murailles en étoient très-hau- » tes & très-fortes, & aux qua- » tre coins étoient quatre tours » de soixante coudées de hau- » teur. Les appartemens de ce » palais, ses galeries, & ses » bains étoient admirables; des » colomnes d'une seule pierre » les soutenoient, & le tout » étoit si fortement joint ensem- » ble que rien ne pouvoit être » plus ferme. Tout le pavé étoit » de marbre de diverses cou- » leurs; & Hérode avoit fait » tailler tant de citernes dans » le roc pour conserver l'eau » de la pluie, que des fontai- » nes n'auroient pu en fournir » davantage. Un fossé, que l'on » n'appercevoit point au de- » hors, conduisoit de ce palais » au haut du château qui étoit » comme la citadelle, & les » chemins que ceux qui au- » roient pu former quelque des- » sein sur cette place, pou- » voient voir, étoient de très- » difficile accès. Mais, quant » à celui qui regardoit l'o- » rient, il étoit tel que nous » l'avons représenté; & l'on » avoit bâti à mille coudées » loin du château dans l'en- » droit le plus étroit de ce che- » min une tour qui en fermoit » le passage, & qui n'étoit pas » facile à prendre. Tout ce » chemin avoit même été fait » de telle sorte, qu'il étoit dif- » ficile d'y marcher, quoique » l'on n'y eût point rencontré » d'obstacle. Ainsi, la nature » & l'art sembloient avoir tra- » vaillé à l'envi à rendre cette » place forte. »

Après la derniere guerre des Juifs contre les Romains, Éléazar chef des Sicaires ou Assassins, s'empara de Massada. Flavius Sylva, que Tite avoit laissé dans la Judée, pour réduire ce qui restoit à soumettre dans la province, y assiégea Éléazar. Celui-ci, voyant qu'il ne pouvoit plus tenir contre l'armée Romaine, persuada à tous les Juifs qui y étoient avec lui, de se tuer l'un l'autre, & que le dernier qui resteroit en vie, mettroit le feu au château. Ils exécuterent ce conseil, & se tuerent volontairement l'un l'autre. Deux femmes, qui s'étoient cachées dans des aquéducs, avec cinq jeunes enfans, raconterent le lendemain aux Romains ce qui s'étoit passé. Cela arriva l'an de Jesus-Christ 71.

» Que si l'assiette & les for- » tifications de cette place la

» rendoient si forte, la maniere presque incroyable dont elle étoit munie, ajoutoit encore beaucoup à la difficulté de la prendre. Car, il y avoit du bled pour plusieurs années, du vin & de l'huile en abondance, de toutes sortes de légumes, une très-grande quantité de dates ; & quand Éléazar surprit ce château, il trouva toutes ces choses aussi saines & aussi entieres, que lorsqu'elles y avoient été mises, quoiqu'il y eût plus de cent ans. Les Romains, quant ils le prirent, en trouverent les restes dans le même état, & l'on doit sans doute en attribuer la cause à ce que ce lieu étant élevé, l'air y est si pur qu'il est difficile que rien s'y corrompe. On y trouva aussi des armes de toutes sortes dequoi armer dix mille hommes, une très-grande quantité de fer, de cuivre, & de plomb qu'on n'avoit point encore mis en œuvre ; & tant de préparatifs témoignoient assez qu'ils n'avoient été faits que pour quelque grand dessein. Aussi croit-on qu'Hérode avoit voulu s'y assurer une retraite, en cas qu'il fût tombé dans l'un des deux périls qu'il avoit sujet de craindre, l'un d'une révolte des Juifs pour remettre sur le trône la race des rois Asmonéens ; & l'autre beaucoup plus grand & plus à appréhender, qui étoit que la reine Cléopatre n'obtînt enfin d'Antoine de le faire tuer pour lui donner son Royaume. Car, elle l'en importunoit sans cesse ; & il étoit si transporté de son amour qu'il y a sujet de s'étonner qu'il ait pu le lui refuser. Ainsi, les appréhensions d'Hérode avoient mis cette place en tel état, que quoiqu'elle fût la seule qui restoit encore, les Romains ne pouvoient sans la prendre terminer la guerre contre les Juifs. »

MASSAGETES, *Massagetæ*, Μασσαγέται, (a) peuple que les Auteurs anciens, sur tout les Grecs, ont placé diversement. M. d'Anville, dans ses Cartes, les met dans les montagnes situées au delà du Jaxarte.

On pourroit croire que les Massagetes étoient des branches d'une seule & même nation, qui s'étoit étendue, & dont les parties dispersées en divers lieux de l'Asie, formerent autant de peuples. Il y a apparence que les Massagetes furent d'abord voisins des Getes, & qu'avançant le long du Pont-Euxin, ils demeurerent quelque tems entre cette mer & la mer Caspienne, & c'est-là que Cyrus alla attaquer au delà

(a) Herod. L. I. c. 204. *& seq.* L. IV. c. 172. Pomp. Mel. pag. 19. Strab. pag. 507, 511. *& seq.* Plin. Tom. I. pag. 315. Ptolem. L. VI. c. 10. Diod. Sicul. pag. 90. Corn. Nep. in Reg. c. 1. Q. Curt. L. IV. c. 12. L. VIII. c. 1. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. VII. pag. 436, 437. Tom. XII. pag. 32.

de l'Araxe Tomyris leur Reine, qui les commandoit, depuis la mort du Roi son mari. Hérodote dit : » Cette nation passe » pour être grande & brave ; » elle est située à l'orient, au » delà du fleuve Araxe, vis-à- » vis des Issédons. » Il n'étoit pas nécessaire de les transporter au delà de l'Oxus, comme a fait Vossius, qui, pour soutenir son opinion, accuse Hérodote d'avoir nommé l'Araxe pour l'Oxus, quoique cet Historien mette la source du fleuve, dont il est ici question, dans les monts Marienes ; ce qui ne sçauroit convenir à l'Oxus. Le prétexte de cette prétendue correction, c'est ce qu'ajoute Hérodote. » Il y en a qui disent » que c'est un peuple Scythe. » Or, selon Cellarius, jamais on n'a mis des Scythes en deçà de l'Oxus. Il se trompe. Quoi qu'il en soit, la raison qu'allegue Vossius, c'est que les Massagetes situés au delà de l'Araxe, n'auroient pas été à l'orient de Cyrus qui regnoit dans la Perside. Cela est vrai ; aussi l'orient où les place Hérodote ne doit pas se prendre par rapport à Cyrus, mais par rapport au lieu où l'Historien écrivoit, & par rapport aux Grecs qui devoient le lire. D'ailleurs, il est faux qu'il n'y eût point de Massagetes en deçà de l'Oxus.

Pomponius Méla met sur le golfe Caspien les peuples *Chomari*, *Massagetæ*, *Cadusii*, *Hyrcani*, *Iberes*. Pline, parlant des divers peuples qui avoient les mêmes usages que les Parthes, dont ils étoient apparemment voisins, nomme entre les plus fameux les Saces, les Massagetes, les Dahes, les Essédons, &c. Ces derniers ressemblent bien aux Issédons d'Hérodote. Il paroît qu'ils avoient alors passé à l'orient de la mer Caspienne. Strabon avoit dit, avant Pomponius Méla & Pline, que la plupart des Scythes qui commencent à la mer Caspienne, sont nommés Dahes ; que les Massagetes & les Saces sont plus à l'orient. Diodore de Sicile assure qu'entre les Scythes quelques-uns sont surnommés Saces, d'autres Massagetes, d'autres Arimaspes. Ils étoient contigus à la Chorasmie, s'il est vrai, ce que dit Quinte-Curse, que Phratapherne qui commandoit les Chorasmiens avoit aussi sous lui les Massagetes & les Dahes.

Les Massagetes de Ptolémée étoient dans la Margiane au midi des Derbices qui étoient auprès de l'Oxus, mais en deçà. Les Massagetes d'Étienne de Byzance étoit un peuple Scythe ; mais, nous ne trouvons point dans l'article qu'il en fait, qu'ils fussent dans l'Arachosie. Strabon, qui met les siens avec les Saces au delà de la mer d'Hyrcanie, ne compte pas beaucoup sur l'exactitude des Auteurs qui en ont parlé, quoiqu'ils eussent écrit la guerre que Cyrus fit aux Massagetes ; ce qui semble supposer en eux une connoissance du païs qu'ils

habitoient. Selon lui, pas un d'eux n'a dit exactement la vérité touchant ce peuple.

Les Massagetes de Procope sont les mêmes que les Huns. Il dit d'Aïgan, qu'il étoit de la nation des Massagetes plus connus présentement sous le nom de Huns.

Les Massagetes de Grégoras sont les mêmes, que les Abages, selon Ortélius; & Tzetzès dit, selon le même, que les Massagetes ont été ensuite nommés Auges.

Ces peuples, au rapport d'Hérodote, vivoient & s'habilloient à la maniere des Scythes. Ils combattoient à cheval & à pied; & réussissoient également dans ces deux façons de combattre. Ceux qui portoient l'arc & la lance, portoient aussi des marteaux d'armes, selon la coutume du païs, & se servoient en toutes choses d'or & de cuivre. Ils faisoient de cuivre les pointes de leurs fleches, le tour de leurs carquois, & leurs marteaux d'armes; mais, ils faisoient d'or tout ce qui servoit d'ornement à leurs habillemens de tête, à leurs baudriers, & à leurs armures. Ils mettoient aussi à leurs chevaux des plastrons d'airain; mais, ils mettoient de l'or à la bride, aux mords & aux bardes, parce que le fer & l'argent n'étoient point chez eux en usage; car, quoiqu'il y eût dans leur païs une grande abondance d'or & d'airain, il y avoit néamoins peu de fer & d'argent.

Ils ne prescrivoient aucune borne à la vie; mais, quand quelqu'un étoit arrivé à une extrême caducité, les parens s'assembloient & l'immoloient avec quelques animaux, dont ils faisoient ensemble festin, quand ils en avoient fait cuire la chair. On estimoit parmi ce peuple, que cette espece de mort étoit la plus heureuse de toutes. Ils ne mangeoient point ceux qui étoient morts de maladie, ils les enterroient, & quand ils n'avoient pu être immolés, ils s'imaginoient que c'étoit une perte qu'ils avoient faite.

Ils ne cultivoient point la terre, mais ils vivoient de chair, & du poisson que le fleuve Araxe leur fournissoit en abondance, & buvoient ordinairement du lait.

De tous les Dieux, ils n'adoroient que le Soleil, à qui ils immoloient des chevaux, comme pour faire juger qu'au Dieu le plus vîte de tous les Dieux, ils immoloient aussi le plus vîte de tous les animaux. Cependant, Maxime de Tyr rapporte que les Massagetes adoroient aussi le Tanaïs & les Palus-Méotides, comme des divinités; qu'ils leur dédioient des statues, & juroient en leurs noms.

MASSALIE, *Massalia*, nom que les Grecs donnoient à la ville de Marseille. Les Latins ont dit *Massilia*. *Voyez* Marseille.

MASSANASES, *Massanases*, Μασσανάσαι, le même que d'au-

tres nomment Masinissa, *Voyez* Masinissa.

MASSANES, *Massani*, (*a*) Μασσανοὶ, peuple Indien, quelque part sur le fleuve Indus, selon Diodore de Sicile. Aléxandre, dans son expédition aux Indes, soumit cette nation.

MASSÉSYLIENS, *Massesyli. Voyez* Maséſyliens.

MASSICUS, *Massicus*, (*b*) un des chefs, qui s'embarquerent avec Énée sur la flotte Étrusque. » Massicus, dit Virgile, » fend la mer avec un vaisseau, » dont la proue représentoit » un tigre; sous sa conduite » marchent mille guerriers, » qui ont abandonné les murs » de Clusium & de Cose. Leurs » armes sont des dards, des » fleches, de légers carquois » flottans sur leurs épaules, » avec un arc terrible. «

MASSILIE, *Massilia. Voyez* Marseille.

MASSILIENSES, MARSEILLOIS. *Voyez* Marseille.

MASSIQUE [le Mont], (*c*) *Massicus Mons*, montagne d'Italie dans la Campanie, aux environs de Sinuesse. Cicéron & Tite-Live parlent de cette montagne. Il s'y recueilloit beaucoup de vin, comme l'assure Virgile, & il étoit excellent. Horace le vante dans sa premiere Ode :

. . . . *Veteris pocula Massici.*

Martial en fait pareillement l'éloge dans ce vers :

De Sinuessanis venerunt Massica prælis.

Ce qui confirme le voisinage de Sinuesse & du mont Massique.

Tite-Live fait entendre que le territoire de Falerne étoit au pied de cette montagne.

L'Abbé Linglet du Fresnoy a confondu le mont Massique & le mont Falerne; mais il s'est trompé. Tous les Auteurs conviennent que le premier étoit à la droite du fleuve Savone près de l'ancienne Sinuesse, & du château de Mondragone, & que toute la campagne depuis la Savone ou Saone, jusqu'à Ulherne & au mont Collicula, c'est-à-dire, jusqu'au village qu'on appelle aujourd'hui Torre de Francosise, s'appelloit *ager Falernus*.

Pline dit les monts Massiques, *Massici montes*.

MASSIVA, *Massiva*, (*d*) Prince Numide, étoit fils de Gulussa & neveu de Masinissa. Après une bataille considérable que P. Scipion avoit gagnée en Espagne sur les Carthaginois, le Questeur étant occupé à vendre les prisonniers Africains, selon l'ordre qu'il en avoit reçu, on lui présenta un jeune enfant d'une beauté &

(*a*) Diod. Sicul. p. 616.

(*b*) Virg. Æneid. L. X. v. 166. & seq.

(*c*) Tit. Liv. L. XXII. c. 14. Virg. Georg. L. II. v. 143. L. III. v. 526. Æneid. L. VII. v. 725, 726. Horat. L. I. Ode. 1. v. 19. L. III. Ode. 15. v. 5.

(*d*) Tit. Liv. L. XXVII. c. 19. Sallust. in Jugurth. c. 25. Roll. Hist. Rom. Tom. III. p. 573, 574.

& d'une physionomie qui le faisoient distinguer de tous les autres. Ayant appris qu'il étoit de race royale, il l'envoya à P. Scipion. Ce Général lui demanda qui & de quel païs il étoit, & comment, si jeune encore, il s'étoit trouvé à la bataille. Il répondit qu'il étoit Numide, & s'appelloit Massiva; qu'ayant eu le malheur de perdre son pere, il avoit été élevé dans le palais de Gala, Roi des Numides, qui étoit son aïeul maternel; qu'il avoit passé tout récemment en Espagne avec Masinissa son oncle, lorsque celui-ci y étoit venu avec sa cavalerie pour secourir les Carthaginois; que Masinissa, jusques-là, ne lui avoit pas voulu permettre, à cause de sa jeunesse, de se trouver à aucun combat; que le jour que la bataille s'étoit donnée entre les Carthaginois & les Romains, il avoit pris secrétement un cheval & des armes, & s'étoit jetté dans la mêlée à l'insçu de son oncle; mais que son cheval s'étant abattu sous lui, il avoit été renversé par terre, & pris par les Romains.

P. Scipion chargea quelqu'un de la garde de ce jeune Prince, & ayant terminé les affaires qui l'obligeoient à rester sur son tribunal, il rentra dans sa tente; & l'ayant fait venir, il lui demanda s'il seroit bien aise de retourner auprès de Masinissa. L'enfant lui répondit, en versant des larmes de joie, que c'étoit ce qu'il souhaitoit le plus au monde. Alors, P. Scipion lui donna un anneau d'or, une tunique appellée chez les Romains laticlave, une casaque militaire à l'Espagnole, avec une agraffe d'or & un cheval richement équipé. Après quoi, il le congédia, en lui donnant une escorte de cavaliers, qui avoient ordre de l'accompagner aussi loin qu'il voudroit.

Ce Prince fut toujours opposé au parti de Jugurtha; après le massacre d'Athabal & la reddition de Cirte, s'étant dérobé de l'Afrique, il se retira à Rome. Q. Minucius Rufus & Sp. Albinus lui inspirerent de demander au Sénat le royaume de Numidie, puisque c'étoit le bien de Masinissa, ajoutant cette nouvelle inquiétude à la haine que Jugurtha s'étoit attirée par ses crimes. Sp. Albinus, passionné pour la guerre, préféroit le trouble à la paix. La Numidie lui étoit échue, & la Macédoine à Q. Minucius Rufus. Quand Massiva commença à faire ses démarches, Jugurtha comprit bien que la protection de ses amis étoit trop foible; car, ils n'osoient plus agir, les uns retenus par les remords de la conscience, d'autres par l'appréhension de se faire un mauvais renom, ou par la crainte des supplices. Il ordonna donc à Bomilcar son parent & son favori le plus affidé, qui avoit déjà exécuté plusieurs choses, de gagner des assassins pour se défaire secrétement de Massiva;

que s'il n'en trouvoit pas, de le faire lui-même, comme il le jugeroit à propos. Bomilcar s'acquitta bientôt des ordres du Roi, il fait épier par des hommes faits à ces sortes de crimes, les pas & les démarches de Massiva, enfin les momens & les lieux où il alloit; & dès que l'occasion se présenta, on ne manqua pas le coup. Un donc de ceux qui étoient destinés à cet assassinat, attaque imprudemment Massiva, & le tue; mais, étant lui-même pris, il nomma à la sollicitation de plusieurs personnes, & sur tout à celle de Sp. Albinus, l'auteur de son attentat.

MASSUE, *Clava;* (*a*) c'étoit, chez les Anciens, une sorte d'arme lourde & grosse par un bout, hérissée de plusieures pointes. Personne n'ignore encore que c'est le symbole ordinaire d'Hercule, parce que ce Héros ne se servoit que d'une Massue pour combattre les monstres & les Tyrans. Après le combat qu'il soutint contre des géans, il consacra sa Massue à Mercure. La Fable ajoute qu'elle étoit d'olivier sauvage; qu'elle prit racine & devint un grand arbre.

On donne aussi quelquefois la Massue à Thésée. Euripide, dans ses Suppliantes, appelle la Massue de ce Héros Épidaurienne, parce qu'au rapport de Plutarque, Thésée en dépouilla Périphete, qu'il tua dans Épidaure, & il s'en servit depuis, comme fit Hercule de la peau du lion de Némée.

MASSUGRADE, *Massugrada*, (*b*) de la famille de Masinissa, fut pere de Dabar.

MASSYLIENS, *Massyli*, *Massylienses*, Μασσυλιεῖς, peuple d'Afrique, dans la Numidie. *Voyez* Numidie.

MASTANÉSOSUS, *Mastanesosus*, (*c*) Roi dont il est fait mention dans une des oraisons de Cicéron.

MASTÉRA, *Mastera*, (*d*) Μάστειρα, femme de Leucanor, Roi du Bosphore. Il est fait mention de cette Princesse dans un dialogue de Lucien.

MASTIGOPHORE, *Mastigophorus*, *ou* PORTE-VERGE, (*e*) espece d'huissier des Hellanodices, préposés aux jeux publics de la Grece.

Les loix qui concernoient la police des jeux publics, étoient observées d'autant plus exactement, que l'on punissoit avec sévérité ceux qui n'y obéissoient pas. C'étoit ordinairement la fonction des Mastigophores, qui par l'ordre des Hellanodices ou Agonothetes, & même quelquefois à la priere des spectateurs, frappoient de verges les coupables.

Pour mériter ce châtiment, il suffisoit qu'un Athlete entrât

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 216, 225, 226.
(*b*) Sallust. in Jugurth. c. 70.
(*c*) Cicer. Orat. in Vatin. c. 9.
(*d*) Lucian. T. II. p. 98.
(*e*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. I. p. 246, 254, 255.

mal-à-propos en lice, en prévenant le signal ou son rang. Si l'on s'appercevoit de quelque collusion entre deux antagonistes, c'est-à-dire, qu'ils parussent vouloir s'épargner réciproquement en combattant avec trop de négligence, on leur imposoit la même peine. On ne faisoit pas meilleur quartier à ceux qui, après avoir eu l'exclusion pour les jeux, ne laissoient pas d'y paroître, ne fût-ce que pour réclamer une palme qu'ils prétendoient leur appartenir, quoiqu'ils l'eussent gagnée sous un nom emprunté.

La sévérité des Agonothetes Grecs à châtier les fautes ou la prévarication des Athletes, se faisoit extrêmement redouter de ceux qui vouloient se donner en spectacle dans les jeux publics, & lorsque les courtisans de Néron l'exhorterent à paroître aux jeux Olympiques pour y disputer le prix de la Musique, il leur donna pour excuse la crainte qu'il avoit des Mastigophores; mais, pour s'en délivrer, il eut d'abord soin de gagner leurs bonnes graces, & plus encore de corrompre tout ensemble ses Juges & ses antagonistes à force d'honêtetés & de présens. C'est par ce moyen qu'il vint à bout de se délivrer de la juste appréhension que lui inspiroit sa foiblesse. Suétone nous apprend cette anecdote : *Quàm autem trepidè anxièque certaverit*, dit-il en parlant de cet Empereur, *quanta adversariorum æmulatione, & quo metu judicium, vix credi potest. Adversarios, si qui arte præcellerent, corrumpere solebat; judices autem, priusquam inciperet, reverendissimè alloquebatur.*

Il est donc vrai qu'on punissoit les Athletes qui corrompoient leurs adversaires par argent, & les concurrens qui s'étoient laissé corrompre; mais, quel Agonothete eût osé sévir contre Néron! On ne pend point un homme qui a cent mille écus de rente, dit à l'oreille du maréchal de Villars un particulier dont il vouloit faire justice, pour s'être enrichi dans la campagne du plus pur sang des peuples; & en effet, il ne fut point pendu.

MASTOR, *Mastor*, Μήστωρ, (a) de l'isle de Cythere, fut pere de Lycophron.

MASTOR, *Mastor*, Μάστωρ, (b) fut pere du devin Halitherse.

MASTOR, *Mastor*; (c) Jazyge de nation. L'Empereur Adrien, voulant se délivrer de la vie, s'adressa à Mastor, qui ayant été fait autrefois prisonnier de guerre dans quelque combat, lui avoit paru, à cause de sa force de corps & de son courage, propre à le servir à la chasse. Il le manda donc, & moitié par caresses, & moitié par menaces, il l'engagea à

(a) Homér. Iliad. L. XV. v. 340.
(b) Homer. Odyss. L. II. v. 158.
(c) Crév. Hist. des Emp. Tom. IV. pag. 334, 335.

lui promettre de le tuer. Il marqua même sur son corps avec le pinceau un endroit au-dessous de la mamelle, qu'il s'étoit fait indiquer par Hermogene son médecin, comme le plus favorable pour parvenir, au moyen d'un coup d'épée, à une mort prompte & douce. Mais, toute réflexion faite, Mastor se dédit, & prit la fuite pour n'être pas obligé de prêter son ministere à une exécution si dangereuse.

MASURIUS SABINUS, (a) *Masurius Sabinus*, chevalier Romain, & sçavant Jurisconsulte, sous l'empire d'Auguste, écrivit divers traités. Pomponius le cite dans le Digeste. Pline, Athénée, Aulu-Gelle, Macrobe, & divers autres en font très-souvent mention. C'est de lui que parle Perse.

MATARA, MATARIS, (b) MATÉRIS, *Matara*, *Mataris*, *Materis*, sorte de trait dont se servoient les Gaulois. » Si quelqu'un dit l'Auteur *ad Herennium*, voulant signifier les » Macédoniens, disoit : la Sarisse ne s'est pas si tôt rendu maîtresse de la Grece ; ou, » si pour indiquer les Gaulois, » il disoit, la Matéris n'a pas » été si facilement chassée de » l'Italie. « Ce qui fait voir que c'étoit anciennement l'arme la plus commune des Gaulois. Cela se prouve encore par ce passage de Sisenna, rapporté par les Grammairiens. » Les Gaulois » percent avec leurs Matéris, » & les Sueves avec leurs lan- » ces. « On l'appelloit Matéris, Mataris ou Matara. Agobard l'appelle Matarus. » Vous te- » nez, dit-il, l'épée dégaignée » ou le Matarus prêt à le per- » cer. « Et dans ces derniers tems Goudouli, Poëte Toulousain, se sert du terme de Matras pour *telum*.

D'un grand cop de Matras
Mouric le jour de son trépas.

Le nom de Matras est encore en usage dans près de la moitié du Royaume, pour signifier un dard ou une fleche.

MATATHA, *Matatha*, (c) Ματθὰτ, fils de Lévi, un des ancêtres de Jesus-Christ, selon la chair.

MATÉRA, *Matera*, un des surnoms de Minerve à laquelle étoient consacrées les piques, & en l'honneur de laquelle on en suspendoit quelquefois autour de ses autels & de ses statues.

MATÉRINA, *Materina*, (d) contrée d'Italie dans l'Ombrie. Les habitans de cette contrée, l'an de Rome 445, & 307 avant Jesus-Christ, engagerent toute la nation des Ombres dans un combat contre les Romains ; & ceux-ci ayant été vainqueurs, tout le païs se soumit à leur puissance.

(a) Perſi. Satyr. 5. v. 90.
(b) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. IV. p. 36, 37.
(c) Luc. c. 3. v. 31.
(d) Tit. Liv. L. IX. c. 41.

MATERNUS, *Maternus*; (*a*) Μάτερνος, qualifié Sophiste par Dion Cassius, paya de sa vie sous Domitien, quelques traits libres qui lui avoient échappé contre les Tyrans dans une déclamation.

Ce Maternus pourroit bien être le même qui dans un Dialogue écrit sous Vespasien, & que l'on imprime communément à la suite des œuvres de Tacite, soutient la cause des Poëtes & de la Poësie. Il est vrai que la qualité de Sophiste ne lui convient pas. Mais, nous comptons peu sur l'exactitude de Dion Cassius; & la ressemblance des caracteres nous frappe. Le Maternus du Dialogue des Orateurs avoit fait une tragédie dont Caton étoit le héros, & il l'avoit écrite avec une liberté dont les oreilles délicates des Puissans s'étoient offensées. On lui conseille d'adoucir, ou même de retrancher quelques-uns de ces traits, & il répond: » Je » donnerai ma piece au public, » telle que je l'ai composée; » & si Caton n'a pas tout dit, » Thyeste auquel je travaille » actuellement, achevera le reste. «

MATERNUS, *Maternus*, Μάτερνος, (*b*) simple soldat & déserteur, mais d'une audace déterminée à tout entreprendre, assembla d'abord quelques déserteurs comme lui, avec lesquels il fit dans les Gaules le métier de brigand. Ses succès lui attirerent de nouveaux associés; son peloton grossit peu à peu, & devint enfin une armée. Il fallut lui faire la guerre dans les formes, & Niger, qui disputa dans la suite l'Empire à Sévere, fut employé à combattre un si méprisable ennemi, & s'y comporta en brave & habile capitaine. Cependant, Maternus, malgré les pertes qu'il avoit souffertes, augmenta ses forces au point d'oser former le projet de tuer Commode, & de se faire Empereur en sa place.

Il comprit bien qu'il ne réussiroit pas dans un pareil dessein, s'il se montroit à découvert; & comme il n'étoit pas moins rusé qu'audacieux, il dressa un plan adroitement concerté. Il sépara ses troupes, & leur ordonna de passer en Italie & à Rome par petites bandes, & il s'y rendit lui même. Son arrangement étoit de profiter de l'occasion de la fête de Cybele, qui se célébroit à Rome avec une grande pompe, & pendant laquelle chacun avoit la liberté de se déguiser. Il résolut donc de prendre lui & les siens l'habillement & l'armure des gardes du Prince, de se mêler parmi eux dans une espece de procession solemnelle, à laquelle l'Empereur assistoit, de s'approcher de sa personne, de l'envelopper, & de le massacrer.

(*a*) Dio. Cass. p. 765. Dialog. de Orat. c. 2. *& seq.* Crév. Hist. des Emp. Tom. IV. p. 22, 23.

(*b*) Herodian. pag. 26. *& seq.* Crév. Hist. des Emp. T. IV. p. 495, 496.

Le projet n'avoit rien que de très-possible dans l'exécution. Mais, quelques-uns de ceux qui y étoient d'abord entrés, conçurent de la jalousie contre leur chef. Ils s'étoient regardés à peu près jusques-là comme ses égaux, & ils ne purent se résoudre à le faire leur maître. Ils le décélerent. Maternus fut arrêté avec un grand nombre de ses complices, & ils furent tous punis de mort.

MATHAN, *Mathan*, Ματθὰν, (a) fils d'Eléazar, étoit, selon Saint Matthieu, pere de Jacob, & ayeul de Joseph, époux de la Sainte Vierge. Saint Luc donne pour pere à Joseph, Héli fils de Mathat; mais, on croit qu'Héli est le même que Joachim, pere de Marie, & beau-pere de Joseph; ensorte que Saint Matthieu donne la généalogie directe de Joseph, & Saint Luc celle de Marie.

D. Calmet, dans une dissertation imprimée à la tête de Saint Luc, essaye de concilier ces deux Évangélistes sur la généalogie de notre Sauveur.

MATHAN, *Mathan*, Μαθὰν, (b) Prêtre de Baal, qui fut tué devant l'autel de ce faux Dieu, par les ordres du grand-Prêtre Joiada, l'an du monde 3126, & avant Jesus-Christ 874.

MATHAN, *Mathan*, Νάθαν, (c) pere de Saphatias. Ce dernier fut un de ceux qui furent emmenés captifs à Babylone par Nabuchodonosor, l'an du monde 3416, & avant Jesus-Christ 584.

MATHANA, *Mathana*, (d) Μανθαναὶν, campement des Israëlites. De Mathana ils allerent a Nahaliel. Eusebe dit que cet endroit étoit situé sur l'Arnon, à douze milles de Médaba vers l'orient.

MATHANAI, *Mathanai*, (e) Μετθανία, fils d'Hasom, fut un des Prêtres, qui, au retour de la captivité de Babylone, consentirent à quitter les femmes étrangeres qu'ils avoient épousées contre la loi du Seigneur.

MATHANIA, *Mathania*, Ματθανίας, (f) de la race des Lévites, étoit fils de Micha.

MATHANIAS, *Mathanias*, Ματθανίας, (g) chef de la neuvieme famille des Lévites, chargés de faire la fonction de chantres, du tems de David.

MATHANIAS, *Mathanias*. *Voyez* Sédécias.

MATHANIAU, *Mathaniau*, Ματθανίας, (h) Lévite, fils d'Héman, vivoit du tems de David.

MATHAT, *Mathat*, (i) Ματθὰτ. fils de Lévi, un des ancêtres de Jesus-Christ, selon la chair. *Voyez* Mathan.

(a) Matth. c. 1. v. 15, 16. Luc. c. 3. v. 23.
(b) Reg. L. IV. c. 11. v. 18.
(c) Jerem. L. XXXVIII. c. 1.
(d) Numer. c. 21. v. 18, 19.
(e) Esdr. L. I. c. 10. v. 33.
(f) Paral. L. I. c. 9. v. 15.
(g) Paral. L. I. c. 25. v. 16.
(h) Paral. L. I. c. 25. v. 4.
(i) Luc. c. 3. v. 23, 24.

MATHATHA, *Mathatha*, (*a*) Ματθαθὰ, fils d'Hasom, fut un de ceux qui répudierent, au retour de la captivité de Babylone, leurs femmes qu'ils avoient épousées contre la défense de la loi.

MATHATHIAS, *Mathathias*, Ματθαθίας, (*b*) le sixième des enfans d'Idithum.

MATHATHIAS, *Mathathias*, Ματθανίας, (*c*) fils de Nébo, fut un des Prêtres, qui, au retour de la captivité de Babylone, quitterent les femmes étrangeres qu'ils avoient épousées contre la loi de Dieu.

MATHATHIAS, *Mathathias*, (*d*) Ματταθίας, fils de Jean & petit-fils de Siméon, Prêtre d'entre les enfans de Joarib, sortit de Jérusalem, & se retira sur la montagne de Modin, du tems de la persécution d'Antiochus Epiphane. Mathathias avoit cinq fils, Jean surnommé Gaddis, Simon surnommé Thasi, Judas appellé Maccabée, Éléazar surnommé Abaron, & Jonathas surnommé Apphus. Mathathias considéra les impiétés, qui se commettoient parmi le peuple de Juda & dans Jérusalem; & il dit ces paroles: » Malheur à moi! » Suis-je donc né pour voir » l'affliction de mon peuple & » le renversement de la ville » Sainte, & pour demeurer ici » tandis qu'elle est livrée entre » les mains de ses ennemis? Son » Sanctuaire est entre les mains » des étrangers, son Temple est » traité avec dérision, comme » un homme enfâme. Les vases » consacrés à sa gloire ont été » enlevés comme des captifs; » ses vieillards, ses petits enfans ont été assassinés dans » les rues; & ses jeunes hommes sont tombés morts entre » les mains de ses ennemis. » Quelle nation n'a point partagé son royaume, & ne s'est » point enrichie de ses dépouilles? Toute sa magnificence » lui a été enlevée; elle qui » étoit libre est devenue esclave. Tout ce que nous » avions de saint, de beau & » d'éclatant a été désolé; tout » cela a été profané par les » nations. Pourquoi donc voudrions-nous vivre encore? »

Alors, Mathathias & ses fils déchirerent leurs vêtemens; ils se couvrirent de cilices, & ils firent un grand deuil. En même tems, ceux que le Roi Antiochus avoit envoyés, vinrent dans la ville de Modin, pour contraindre ceux qui s'y étoient retirés, de sacrifier, de brûler de l'encens & d'abandonner la loi de Dieu. Plusieurs du peuple d'Israël y consentirent & se joignirent à eux; mais, Mathathias & ses fils assemblés demeurerent fermes. Ceux qu'Antiochus avoit envoyés dirent à Mathathias:

(*a*) Esdras. L. I. c. 10. v. 33.
(*b*) Paral. L. I. c. 25. v. 3.
(*c*) Esdras. L. I. c. 10. v. 43.
(*d*) Maccab. L. I. c. 2. v. 1. & *seq.*

» Vous êtes le premier, le » plus grand & le plus considéré de cette ville ; & vous recevez encore une nouvelle » gloire de vos fils & de vos » freres. Venez donc le premier exécuter le commandement du Roi, comme ont fait » toutes les nations, les hommes de Juda, & ceux qui » sont demeurés dans Jérusalem ; & vous serez, vous & » vos fils, au rang des amis » du Roi, comblés d'or & » d'argent, & de grands présens. »

Mathathias leur répondit en haussant la voix : » Quand toutes les nations qui sont dans » les États du Roi obéiroient au » Roi Antiochus, & que tous » ceux d'Israël abandonneroient » la loi de leurs peres pour se » soumettre à ses ordonnances, » pour nous, nous obéirons » toujours néanmoins, mes enfans, mes freres & moi, à la » loi de nos peres. A Dieu ne » plaise que nous en usions autrement. Il ne nous est pas » utile d'abandonner la loi & » les ordonnances de Dieu. » Nous n'obéirons point au » commandement du roi Antiochus pour sacrifier, pour » renoncer à notre religion, » ou pour nous en écarter en » quelque maniere que ce soit. «

Comme il cessoit de parler, un certain Juif s'avança devant tout le monde pour sacrifier aux Idoles, sur l'autel qu'on avoit dressé dans la ville de Modin, selon le commandement du Roi. Mathathias le vit & fut saisi de douleur ; ses entrailles en furent émues jusqu'au tremblement ; & sa fureur s'étant allumée selon l'ordonnance de la loi, il courut à cet homme & le tua sur l'autel. Il tua aussi l'Officier que le roi Antiochus avoit envoyé pour contraindre les Juifs de sacrifier ; & il renversa l'autel, étant transporté du zele de la loi, comme le fut Phinéès, lorsqu'il tua Zamri, fils de Salomi.

Alors, Mathathias cria à haute voix dans la ville : » Quiconque est zélé pour la loi, » & veut demeurer ferme dans » l'alliance du Seigneur, qu'il » me suive. « Après quoi il s'enfuit avec ses fils sur les montagnes, & ils abandonnerent tout ce qu'ils avoient dans la ville. Alors, plusieurs qui cherchoient à vivre selon la loi & la justice, s'en allerent dans le désert, & ils y demeurerent avec leurs fils, leurs femmes, & leurs troupeaux, parce qu'ils se voyoient accablés de maux.

Les Officiers du Roi & la garnison qui étoit à Jérusalem dans la cité de David, furent avertis que quelques gens qui avoient foulé aux pieds l'édit du Roi, s'étoient retirés dans les lieux déserts, & que plusieurs les avoient suivis. Ils marcherent aussitôt à eux, ils se préparerent à les attaquer le jour du Sabbat ; & ils leur dirent : » Ne » résistez pas plus long-tems, » sortez & obéissez à l'édit du » Roi Antiochus, afin que vous

» viviez. Ils leur répondirent : » Nous ne sortirons point, & » nous ne violerons point le » jour du Sabbat, pour obéir » au Roi. » Ils furent donc attaqués par ces gens, & ils ne leur résisterent point. Ils ne jetterent pas une seule pierre contr'eux, & ils ne boucherent point les lieux où ils s'étoient retirés, mais ils dirent : » Mourons tous » dans la simplicité de notre » cœur ; le ciel & la terre se» ront témoins que vous nous » faites mourir injustement. « Les ennemis les attaquoient donc le jour du Sabbat, & ils furent tués, eux, leurs femmes, & leurs enfans jusqu'au nombre de mille personnes, avec leurs bestiaux.

Mathathias & ses amis en reçurent la nouvelle, & ils firent un grand deuil de leur perte. Alors, ils se dirent les uns aux autres : » Si nous fai» sons tous comme nos freres » ont fait, & que nous ne com» battions point contre les na» tions pour notre vie & pour » notre loi, ils nous extermi» neront en peu de tems de » dessus la terre. Ils prirent donc » ce jour-là cette résolution. » Qui que ce soit, dirent-ils, » qui nous attaque le jour du » Sabbat, ne faisons point » difficulté de combattre con» tre lui ; & ainsi nous ne » mourrons point tous, comme » nos freres sont morts dans les » lieux cachés du désert. « Alors, une compagnie d'Assidéens qui étoient des plus vaillans d'Israël, s'assemblerent, & se joignirent à eux. Tous ceux qui se consacrerent volontairement à la défense de la loi, & tous les autres qui fuyoient les maux dont ils étoient menacés, vinrent se joindre à eux, & fortifierent leurs troupes. Ils firent donc un corps d'armée ; & dans leur colere, ils se jetterent sur les prévaricateurs, & dans leur indignation sur les méchans, & les tuerent. Tout le reste s'enfuit vers les nations pour y trouver leur sûreté. Mathathias alla par tout avec ses amis, & ils détruisirent les autels. Ils circoncirent tous les enfans incirconcis qu'il trouverent dans tout le païs d'Israël, & ils agirent avec grand courage. Ils poursuivirent les enfans d'orgueil, & ils réussirent dans toutes leurs entreprises. Ils délivrerent la loi de l'asservissement des nations, & de la puissance des Rois, & résisterent à la violence des méchans.

Après cela, le jour de la mort de Mathathias s'approchant, il dit à ses enfans ; » Le » regne de l'orgueil s'est affer» mi. Voici un tems de châti» ment & de ruine, d'indigna» tion & de colere. Soyez donc » maintenant, mes enfans, de » vrais zélateurs de la loi, & » donnez vos vies pour l'allian» ce de vos peres. Souvenez» vous des actions qu'ont faites » vos ancêtres, chacun dans leur » tems ; & vous recevrez une » grande gloire & un nom éter» nel.

» nel. Abraham n'a-t-il pas été » trouvé fidele dans la tentation; & cette fidélité ne lui » a-t-elle pas été imputée à » justice. Joseph a gardé le commandement de Dieu pendant » le tems de son affliction, & il » est devenu le Seigneur de » toute l'Égypte. Phinéès notre » pere, en brûlant de zele pour » Dieu, a reçu la promesse d'un » sacerdoce éternel. Josué, accomplissant la parole du Seigneur, est devenu le chef » d'Israël. Caleb, en rendant » témoignage dans l'assemblée » de son peuple, a reçu un héritage. David par sa douceur » s'est acquis pour jamais le » trône Royal. Élie, étant embrasé de zele pour la loi, a » été enlevé jusques dans le » ciel. Ananias, Azarias, & » Misaël, croyant fermement » en Dieu, ont été sauvés des » flammes. Daniel, dans la sincérité de son cœur, a été délivré de la gueule des lions. » Ainsi, considérez tout ce qui » s'est passé de race en race; » & comprenez que tous ceux » qui espéreront en Dien seront » pleins de forces. Ne craignez » donc point les paroles de » l'homme pécheur, parce que » toute sa gloire n'est que de » l'ordure & que la pâture des » vers. Il s'éleve aujourd'hui, » & il disparoît demain, parce » qu'il sera retourné dans la » terre d'où il sera venu, & » que toutes ses pensées se seront » évanouies. Vous donc, mes » enfans, armez-vous de courage, & agissez vaillamment » pour la défense de la loi, » parce que c'est elle qui vous » comblera de gloire. Vous » voyez ici Simon votre frere; » je sçais qu'il est homme de » conseil; écoutez-le toujours, » & il vous tiendra lieu de pere. » Judas Maccabée a été fort & » vaillant dès sa jeunesse, qu'il » soit le Général de vos troupes, & qu'il vous conduise » dans la guerre contre les nations. Rassemblez auprès de » vous tous les observateurs de » la loi, & vengez votre peuple de ses ennemis. Rendez » aux nations le mal qu'elles » vous ont fait, & soyez toujours attentifs aux préceptes » de la loi. « Après cela, il les bénit, & il fut réuni à ses peres. Il mourut âgé de cent quarante-six ans, & fut enterré à Modin par ses enfans dans le sépulcre de ses peres; & tout Israël fit un grand deuil à sa mort.

MATHATHIAS, *Mathathias*, Ματταθίας, (*a*) fils de Simon Maccabée, & petit-fils de celui dont nous venons de parler. Il fut tué en trahison avec son pere & un de ses freres, par Ptolémée, gendre de Simon, dans le château de Doch ou Dog.

MATHATHIAS, *Mathathias*, Ματταθίας, (*b*) fils d'Amos, & pere de Joseph, fut un

(*a*) Maccab. L. I. c. 16. v. 14. *& seq.*

(*b*) Luc. c. 3. v. 24, 25.

des ancêtres de Jesus-Christ, selon la chair.

MATHATHIAS, *Mathathias*, Ματταθίας, (*a*) fils de Séméi, & pere de Mahath, fut aussi un des ancêtres de J. C., selon la chair.

MATHÉMATICIEN, *Mathematicus*, terme qui s'entend d'une personne versée dans les Mathématiques.

MATHÉMATIQUE, *Mathesis*, Μάθησις, science qui a pour objet les propriétés de la grandeur, en tant qu'elle est calculable ou mesurable.

Le mot *Mathématique* au singulier n'est guere plus usité. On dit aujourd'hui les Mathématiques au pluriel.

La plus commune opinion dérive le mot *Mathématique* d'un mot Grec, qui signifie science; parce qu'en effet, on peut regarder les Mathématiques, comme étant la science par excellence, puisqu'elles renferment les seules connoissances certaines, accordées à nos lumieres naturelles; nous disons à nos lumieres naturelles, pour ne point comprendre ici les vérités de la foi & les dogmes théologiques.

D'autres donnent au mot *Mathématique*, une autre origine, sur laquelle nous n'insisterons pas, & qu'on peut voir dans l'histoire des Mathématiques de M. Montucla. Au fond, il importe peu quelle origine on donne à ce mot, pourvu que l'on se fasse une idée juste de ce que c'est que les Mathématiques. Or, cette idée est comprise dans la définition que nous en avons donnée; & cette définition va être encore mieux éclaircie.

Les Mathématiques se divisent en deux classes. La premiere, qu'on appelle Mathématiques pures, considere les propriétés de la grandeur d'une maniere abstraite; or la grandeur, sous ce point de vue, est ou calculable, ou mesurable. Dans le premier cas, elle est représentée par des nombres; dans le second, par l'étendue. Dans le premier cas les Mathématiques pures s'appellent Arithmétique; dans le second, Géométrie.

La seconde classe s'appelle Mathématiques mixtes; elle a pour objet les propriétés de la grandeur concrete, en tant qu'elle est mesurable ou calculable; nous disons de la grandeur concrete, c'est-à-dire, de la grandeur envisagée dans certains corps ou sujets particuliers.

Du nombre des Mathématiques mixtes, sont la Méchanique, l'Optique, l'Astronomie, la Géographie, la Chronologie, l'Architecture militaire, l'Hydrostatique, l'Hydrolique, l'Hydrographie ou Navigation.

Nous avons plusieurs cours de Mathématiques; le plus estimable est celui de M. Wolf,

(*a*) Luc. c. 3. v. 26.

en 5 vol. *in*-4°. ; mais, il n'est pas exempt de fautes. A l'égard de l'histoire de cette science, nous avons à présent tout ce que nous pouvons désirer à ce sujet, depuis l'ouvrage que M. Montucla a publié en 2 vol. *in*-4°, sous le titre d'*Histoire des Mathématiques*, & qui comprend jusqu'à la fin du dix-septième siecle.

Les Mathématiques tiennent le premier rang entre les sciences, parce que ce sont les seules qui sont fondées sur des démonstrations infaillibles. Les Mathématiques méritent le nom de sciences sur toutes les autres, parce que les principes en sont clairs, & d'une si grande évidence, qu'il n'est pas permis aux opiniâtres d'en douter. Les Mathématiques servent à donner plus d'étendue à l'esprit, parce qu'elles l'accoutument & l'exercent à s'appliquer davantage. Nous avons peu de commodités dans la vie, & peu d'embellissemens, dont nous ne soyons redevables aux Mathématiques. Bettinus a dit fort à propos, que le Mathématiques sont des sciences triomphantes, & non militantes, parce qu'on n'y dispute point. Quelques-uns ont donné aux Mathématiques le nom de magie, parce que par le moyen des Mathématiques on fait des choses si surprenantes, que le peuple croit qu'il y a de la magie. Ceux qui ne s'appliquent point aux Mathématiques, ou qui ne les entendent pas, prétendent qu'elles sont inutiles. Rien n'est si mal fondé que cette accusation.

M. Ozanam, Professeur de Mathématiques à Paris, a donné au public un Dictionnaire, ou idée générale des Mathématiques, où l'on trouve outre les termes de cette science, plusieurs termes des arts & des autres sciences, avec des raisonnemens qui conduisent peu à peu l'esprit à une connoissance universelle des Mathématiques.

Il y traite des termes des Mathématiques simples, de l'Arithmétique, de la Géométrie, de la Cosmographie, de l'Astronomie, de la Théorie des Planètes, de l'Optique, de la Méchanique, de l'Architecture civile & militaire, de la Musique, de l'Algebre, de la Géométrie spéculative & pratique, de la Navigation, de l'Astronomie naturelle & civile, de l'Histoire de l'Optique, de la Perspective, de la Gnomonique, de la Catoptrique, de la Dioptrique, de la Peinture, de la Méchanique, de la Statique & de l'Hydrostatique ; le tout en François.

M. Caramuel, Évêque de Companie, au royaume de Naples, donna au public, l'an 1670, un traité fort ample de toutes les Mathématiques en Latin, qui porte pour titre, *la Mathématique double*, *Mathesis biceps*, ancienne & nouvelle, divisé en deux vol. *in-folio*, où il met quarante traités différens, des sciences Mathématiques. Il

traite au long & clairement de l'Arithmétique, de l'Algebre, de la Géométrie générale, de la Cosmographie, de la Géographie, de la Centroscopie, de l'Orométrie, de la Géodosie, de l'Hystiodromie, de l'Hypotalatique, de la Nectique, ou art de nager; de la Nautique sublunaire & éthérée, de la Potamographie, de l'Hydraulique, de l'Aërographie, ou de l'art de mesurer & de peser l'air, de l'Anémométrie, ou de l'art de connoître le nombre & la variété des vents; de l'art de la Sciographie, ou de faire des cadrans solaires; de la Logarithmitique, coulante & réfluente, de la combinatoire, de l'art des jeux qu'il appelle *Kibei*, de l'Arithmomantie, ou de l'art de deviner par les nombres, de la Trigonométrie générale & récurrente, de la Trigonométrie astronomique, Éthérée rectangle, du Compas ordinaire & du Compas de proportion; de l'Architecture militaire, de la Musique, de la Métallique, de la Pédarsique, de la Statique, de l'Hydrostatique, &c.; de la Météorologie, de la Sphérique, de l'Oscillatoire, ou science des lunettes, de l'Oscillatoire rectiligne.

Cet Ouvrage est curieux, rare & très-sçavant. L'Auteur explique les termes de toutes ces parties des Mathématiques, tant Grecs que Latins, & toutes leurs parties bien au long. Il a fait mettre dans son Ouvrage toutes les figures nécessaires, pour l'intelligence de ces traités, fort bien gravées en cinquante-deux planches, ou feuilles.

On voit bien par les Ouvrages de ces Auteurs, de quelle étendue sont les Mathématiques.

MATHON, *Matho*, (*a*) Avocat que Juvénal tourne en ridicule dans plusieurs de ses Satyres.

MATHUSAEL, *Mathusaël*, Μαθουσάλα, (*b*) fils de Maviaël, de la race de Caïn, fut pere de Lamech, qui eut deux femmes, Ada & Sella.

MATHUSALA, *Mathusala*, Μαθουσάλα, (*c*) fils d'Hénoch, de la race de Seth, ayant vécu cent quatre-vingt-sept ans, engendra Lamech. Après que Mathusala eut engendré Lamech, il vécut sept cent quatre-vingt-deux ans, & il engendra des fils & des filles.

Mathusala naquit l'an du monde 687; il engendra Lamech, l'an du monde 874, & mourut l'an du monde 1656, âgé de neuf cens soixante-neuf ans. C'est le plus grand âge qu'ait atteint aucun homme mortel sur la terre. Cette année 1656, & avant Jesus-Christ 1344, est celle du déluge universel.

(*a*) Juven. Satyr. 1. v. 32. Satyr. 7. v. 129. Satyr. 11. v. 34.

(*b*) Genes. c. 4. v. 18, 19.

(*c*) Genes. c. 5. v. 21. & seq.

Saint Jérôme, dans ses questions Hébraïques sur la Génèse, dit qu'il y a une question célebre, qu'on a coutume d'agiter dans toutes les églises, qui est que Mathusala, en suivant le texte des Septante, avoit vécu quatorze ans après le déluge, &, selon d'autres exemplaires, il étoit mort six ans avant le déluge; en quoi les uns & les autres s'éloignoient du texte Hébreu, qui porte qu'il mourut l'année même du déluge: Voici comme lisoient les Septante: *Mathusala, âgé de cent soixante-sept ans, engendra Lamech. Après cela, il vécut encore huit cens deux ans;* ou, selon d'autres exemplaires, sept cens quatre-vingt-deux ans, *& le nombre de toutes ses années est de neuf cens soixante-neuf ans.* Or, si Lamech est né l'an 167 de Mathusala, & s'il a engendré Noé à l'âge de cent quatre-vingt-deux ans, qui étoit la trois cens cinquante-cinquième année de Mathusala, le déluge étant arrivé l'an 600 de Noé, comme le dit l'Écriture, c'est-à-dire, l'an 955 de Mathusala, il s'ensuivra que l'année du déluge sera quatorze ans avant la mort de Mathusala.

Mais, il faut reconnoître que les exemplaires des Septante étoient corrompus en cet endroit, & recourir au texte Hébreu, qui nous apprend que Mathusala âgé de cent quatre-vingt-sept ans, engendra Lamech. Depuis ce tems, il vécut encore sept cens quatre-vingt-deux ans, en tout neuf cens soixante-neuf ans. Lamech, âgé de cent quatre-vingt-deux ans, engendra Noé, six cens ans avant le déluge. Joignez ensemble six cens ans de Noé, cent quatre-vingt-deux ans de Lamech, & cent quatre-vingt-sept de Mathusala, il résultera la somme de neuf cens soixante-neuf ans, qui est celui de la mort de Mathusala & celui du déluge.

Les Rabbins croyent que Mathusala étoit un très-sçavant homme; qu'il fut cent ans à l'école d'Hénoch son pere; qu'il écrivit plusieurs ouvrages, & prononça jusqu'à trois cens trente paraboles. Eupoleme, cité dans Eusebe, assure que Mathusala apprit par le ministere des Anges, toutes les connoissances qui sont parvenues jusqu'à nous. Salomon Jarchi croit qu'il mourut sept jours avant le déluge, afin que Noé son fils eût le loisir de le pleurer; & le livre de Jalkul dit qu'alors on entendit une voix du ciel, comme si les Anges eux-mêmes eussent fait le deuil de Mathusala.

MATIANE ou MATTIANE, *Matiana*, *Mattiana*, Ματιάνη, Ματτιάνη, (a) contrée d'Asie, située entre l'Arménie & la Médie, de façon cependant qu'on peut plutôt la ranger sous la derniere de ces provinces, que sous la premiere. Strabon l'ap-

(a) Strab, p. 73, 509. Herod, L. I. c. 189, 202. L. V. c. 52.

pelle la Matiane de Médie, & Hérodote dit que le Gynde avoit sa source dans les monts Matienes ou Mantienes, par où il entend les monts de cette même contrée; car, dans un autre endroit, il appelle Matiene le païs traversé par le grand chemin qui conduisoit d'Arménie à la ville de Suse, en passant près du Gynde. Isidore de Charax reconnoît pourtant une autre Matiane auprès des portes Caspiennes, & dont Raga étoit la capitale. Pour nous, nous croirions volontiers que cette seconde Matiane est la même que la précédente, & la proximité des païs convient parfaitement avec ce nom.

MATIANES, *Matiani*, (*a*) Ματιανοὶ, peuple d'Asie, selon Pline. Ce Géographe semble les placer aux environs de la Sogdiane. Polybe & Strabon les joint avec les Cadusiens; & comme Strabon y ajoute aussi les Medes, il n'y a pas lieu de douter que l'on ne doive entendre par ces Matianes les habitans de la Matiane. Hérodote les appelle Mantienes, ou plutôt Matienes. Strabon lit dans un endroit Mattienes. *Voyez* Matiane.

MATIANES *ou* MATIENES, *Matiani*, *Matieni*. (*b*) Eustathe est pour la premiere orthographe, & Hérodote pour la seconde. C'étoient des peuples de l'Asie mineure, sur la rive droite du fleuve Halys, où Ptolémée place la contrée Sagarausene.

MATIDIE, *Matidia*, (*c*) niece de Trajan, étoit fille de Marciana. Elle fut mere de la Princesse Sabine qui fut mariée à l'Empereur Adrien.

MATIDIE, *Matidia*, (*d*) fille de la précédente, étoit petite niece de Trajan, & sœur de Sabine. On prétend prouver par les médailles qu'elle fut tante d'Antonin.

MATIENE, *Matiena*, (*e*) Ματιηνη, contrée d'Asie. *Voyez* Matiane.

Il y en a qui prétendent que ce nom n'étoit pas originairement le vrai nom d'une province, mais qu'il désignoit seulement la situation ou les qualités des païs auxquels on le donnoit; & nous serions assez portés à croire que les Perses appelloient ainsi tous les païs de plaines, lorsqu'elles étoient bornées d'un côté par de hautes montagnes, & de l'autre par une grande riviere. On sçait que telle étoit la disposition du canton auquel on donnoit le nom de Matiene; le Tigre d'un côté, & d'un autre côté les montagnes qui bornoient la Médie au couchant, laissoient entre deux une

(*a*) Plin. Tom. I. pag. 314. Strab. p. 49, 514. Herod. L. III. c. 94. L. VII c. 72.

(*b*) Herod. L. I. c. 72.

(*c*) Crév. Hist. des Emp. Tom. IV. pag. 202, 270.

(*d*) Crév. Hist. des Emp. Tom. IV. pag. 327.

(*e*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. VIII. p. 344, 345.

grande plaine qui s'étendoit du midi au nord. Une autre Matiene d'où Hérodote fait partir le Gynde & l'Araxe des Massagetes, n'en paroît pas différente ; il y avoit des plaines le long de ces rivieres, & plus loin ce n'étoient que montagnes habitées par des peuples qu'on n'a peut-être fait passer pour des brigands, que parce qu'ils en descendoient de tems en tems pour se venger des entreprises que les Rois de Perse avoient faites sur leur liberté. Enfin, la Matiene de l'Asie mineure, ou, pour parler comme les Anciens, de la basse Asie, étoit une partie de la Cappadoce qui s'étendoit sur les bords de l'Halys, & personne n'ignore que ce païs étoit tout coupé par différentes chaînes de montagnes.

MATIENES, MATTIENES, *Matieni*, *Mattieni*, Ματιηνοί, Ματτιηνοί. *Voyez* Matianes.

MATIENI. *Voyez* Mantienes.

MATIÉNUS [P.], (*a*) *P. Matienus*, Tribun des soldats, fut déchiré de mille coups de verges par ordre de Q. Pléminius, l'an de Rome 547, & 205 avant Jesus-Christ. Ce malheureux Officier expira au milieu des tourmens, & son corps fut ensuite jetté à la voirie. *Voyez* Pléminius [Q.]

MATIÉNUS [C.], (*b*) *C. Matienus*, fut créé Duumvir maritime, l'an de Rome 571, & 181 avant Jesus-Christ. Le golfe de la Gaule lui étant échu pour province, il eut ordre de mener incessamment sa flotte sur les côtes de la Ligurie, afin de pouvoir secourir dans le besoin L. Émilius & son armée.

MATIÉNUS [M.], (*c*) *M. Matienus*, fut élevé à la Préture, l'an de Rome 579, & 171 avant Jesus-Christ, & obtint pour département l'Espagne ultérieure. Il paroît qu'il ne se conduisit pas trop bien dans le gouvernement de cette province ; car, à son retour, il fut accusé de crimes les plus atroces. La cause ayant été remise par deux fois, il ne comparut point à la troisieme, & s'en alla de lui-même en exil à Tibur.

MATIERE, *Argumentum*, terme de littérature. La Matiere est ce qu'on employe dans le travail ; le sujet est sur quoi l'on travaille.

La Matiere d'un discours consiste dans les mots, dans les phrases & dans les pensées. Le sujet est ce qu'on explique par ces mots, par ces phrases, & par ces pensées.

Les raisonnemens, les passages de l'Écriture Sainte, les caracteres des passions & les maximes de morale, sont la Matiere des sermons ; les mysteres de la foi & les préceptes

(*a*) Tit. Liv. L. XXIX. c. 6, 9.
(*b*) Tit. Liv. L. XL. c. 26.
(*c*) Tit. Liv. L. XLI. c. 28. L. XLII. c. 1. L. XLIII. c. 2.

de l'Évangile en doivent être le sujet.

A la fin de tous les livres, on met la table des Matieres, c'est-à-dire, des points, des sujets qui y sont traités.

MATIN, *Matutinum Tempus.* (*a*) Le Matin a été personnifié par les Anciens. D. Bernard de Montfaucon, dans son Antiquité, présente une figure, qu'il croit être le Matin. C'est un enfant qui tient un flambeau. Il est appellé Ὄρθρος, qui veut dire le Matin.

MATINS, *Matini*, (*b*) peuple d'Italie dans l'Apulie. Lucien fait mention de ce peuple. On trouve dans Horace *littus Matinum*, *Matina cacumina*, &c. Il y en a qui croyent que l'on devroit plutôt lire *Bantini* que *Matini*.

MATISCON, *Matisco*, (*c*) ville de la Gaule Celtique au païs des Eduens. Jules César est le premier qui en ait fait mention, & il la place sur l'Arar, aujourd'hui la Saône. La table de Peutinger & l'itinéraire d'Antonin en parlent aussi; mais, elle n'est connue ni de Strabon ni de Ptolémée, ce qui est d'autant plus surprenant, qu'ils parlent de Cabillonum, qui étoit également une ville des Eduens, sur la même riviere, &, qui n'étoit ni plus ancienne, ni plus forte, ni plus riche que Matiscon.

Dans les anciennes Notices des provinces & des villes des Gaules, cette ville est appellée *castrum Matisconense* & *castrum Matiscense*. Grégoire de Tours l'appelle dans un endroit *Matisco*, dans un autre *Matiscensis urbs*, & dans un autre *Matascense oppidum*. Les annales de saint Bertin varient pareillement sur le nom de cette ville; sous l'année 816 on lit *civitas Matescensium*, & à l'année 880 *castrum Matescanum*. Nithard écrit *Madasco*, en changeant selon l'usage le *t* en *d*, & l'*i* en *a*. Les annales de Fulde disent *Madascona urbs*, & Pierre Maurice, abbé de Cluni, lit Matiscus. Mais, depuis plusieurs siecles, le nom de cette ville par une transposition de lettres a été écrit Mastico, au lieu de Matisco. De-là est venu le nom de Mascon; & parce que l'*s* est même supprimée dans la prononciation actuelle, on écrit Mâcon, en appuyant sur la voyelle de la premiere syllable.

Il est marqué dans la Notice des dignités de l'Empire, qu'il y avoit une manufacture de fleches à Mâcon. On ne sçait pas précisément le tems où cette ville fut séparée des Eduens; mais, elle étoit érigée en cité, lorsque les Bourguignons s'en rendirent maîtres.

On croit que l'Evêché de

(*a*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 365, 366.

(*b*) Lucian. L. IX. v. 185. Horat. L. I. Ode 23. v. 3. Epod. Ode 11. v. 28.

(*c*) Cæs. de Bell. Gall. L. VII. pag. 367. Notic. de la Gaul. par M. d'Anvill. pag. 443.

Mâcon fut établi dans les premiers siecles de l'Église; mais, le premier Evêque dont on trouve le nom, est Placidus, qui assista au troisieme concile d'Orléans. Dans la division des provinces des Gaules, Mâcon fut comprise dans la premiere Lyonnoise. C'est pourquoi, son siege Episcopal a toujours été soumis, comme celui de Châlons-sur-Saône, à la Métropole de Lyon. On tint deux Conciles à Mâcon sous le regne du roi Gontran. Ce fut dans le second, tenu en 585, que l'on rétablit la célébration du Dimanche qui étoit mal observée, & qu'on décerna des peines contre les violateurs d'une aussi sainte solemnité.

MATIUS [C.], *C. Matius*, (*a*) à qui Cicéron a écrit une lettre, & qui en a écrit aussi une à Cicéron que les connoisseurs admirent pour sa beauté, étoit un des plus intimes amis de Jules César. C'étoit sans doute un homme de grand esprit, & des plus sçavans de son tems, comme le marque assez la beauté de sa lettre même à Cicéron, & ce que Cicéron en a écrit à Trébatius, autre sçavant homme : » On ne » sçauroit, lui dit-il, exprimer combien je suis ravi de » joie, de ce que vous avez » sçu gagner l'amitié de C. » Matius le plus sçavant & le » plus galant homme du monde. » Faites tout ce que vous pour» rez, pour vous insinuer de » plus en plus dans son amitié, » &c. »

MATRALES, *Matralia*, (*b*) fête qu'on célébroit à Rome le 11 Juin en l'honneur de la déesse Matuta, que les Grecs nommoient Ino. Il n'y avoit que les dames Romaines qui participassent aux cérémonies de la fête, & qui pussent entrer dans le Temple. Aucune Esclave n'y étoit admise à l'exception d'une seule, qu'elles y faisoient entrer, & la renvoyoient ensuite après l'avoir légerement souffletée en mémoire de la jalousie que la déesse Ino, femme d'Athamas, roi de Thebes, avoit justement conçue pour une de ses Esclaves que son mari aimoit passionnément. Les dames Romaines observoient encore une autre coutume fort singuliere; elles ne faisoient des vœux à la Déesse que pour les enfans de leurs freres ou sœurs, & jamais pour les leurs, dans la crainte qu'ils n'éprouvassent un sort semblable à celui des enfans d'Ino; c'est pour cela qu'Ovide, dans ses Fastes, conseille aux femmes de ne point prier pour leurs enfans une Déesse qui avoit été trop malheureuse pour les siens propres. Elles offroient à cette Déesse en sacrifice un gâteau de farine, de miel & d'huile cuits sous une cloche de terre.

(*a*) Cicer. ad Amic. L. VI. Epist. 12. L. VII. Epist. 15. L. XI. Epist. 27, 28.

(*b*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. II. p. 232. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p. 543.

Le Poëte appelle ces sacrifices *flava liba*, des libations rousses.

MATRED, *Matred*, Ματραῖθ, (*a*) fille de Mézaab & mere de Méétabel.

MATRES SACRORUM, (*b*) mere des mysteres sacrés. C'étoient des Prêtresses de Mithras.

MATRES ET MATRONÆ. (*c*) Il y avoit plusieurs dieux dans les Gaules & sur le Rhin, dont les Marbres n'ont conservé que les noms ; telles sont les Déesses *Matres* & *Matronæ*, les Meres & les Matrones, avec des épithetes qui les distinguoient, comme *Matribus Vapthiabus*, *Matribus Gallicis* ; celle-ci a été trouvée en Espagne. *Matronis Asercnehabus*, *Matronis Hamavehis*, *Matronis Vacallinehis*, *Matronis Rumæhabus*, *Matronis Romanehis*.

MATRINIUS [C.], *C. Matrinius*, (*d*) chevalier Romain, homme très-vertueux, fut traité en Sicile de la maniere la plus ignominieuse par Apronius.

MATRINIUS [D.], *D. Matrinius*, (*e*) officier des Ediles, étoit un homme de basse condition ; ce qui n'empêcha pas Cicéron de prendre sa défense, comme il le raconte lui-même dans son oraison pour A. Cluentius.

MATRINIUS [T.], *T. Matrinius*, (*f*) natif de Spolete, un de ceux à qui C. Marius donna le droit de bourgeoisie Romaine.

MATRON, *Matron*, un des chevaux du Cirque. *Voyez* chevaux du Cirque.

MATRONA, *Matrona*, (*g*) fleuve de la Gaule, qui arrosoit le païs des Lingones, des *Catalauni*, des *Remi*, des Suessiones, des Meldes & des *Parisii*. Jules César en parle comme faisant la séparation des Celtes d'avec les Belges ; ce qu'Ausone exprime dans son Poëme sur la Moselle, *Gallos Belgasque intersita fines*. Les Écrivains du moyen âge ont écrit *Materna*. Nous disons la Marne par contraction.

Cette riviere a sa source dans le Bassigny, au pied d'une montagne, environ à deux cens pas d'une métairie, nommée la Marmotte, qui appartient aux Dominicains de Langres. Cette source est à peu près large d'une toise, & l'eau qui en sort de la grosseur du corps d'un homme, fait en même-tems tourner un moulin de la même métairie. Elle a son cours par les généralités de Châlons, de Soissons & de Paris. Dans cet espace,

(*a*) Genes. c. 36. v. 39.
(*b*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. p. 16.
(*c*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. T. II. pag. 433.
(*d*) Cicer. in Verr. L. V. c. 49.
(*e*) Cicer. Orat. pro A. Cluent. c. 19.
(*f*) Cicer. Orat. pro L. Corn. Balb. c. 38.
(*g*) Cæs. de Bell. Gall. L. I. pag. 2. Notic. de la Gaul. par M. d'Anvill. p. 443.

elle reçoit les rivieres de Vanori, de saint Geosme, la Mousche, la Suizé, la Blaise, le Sault, le Roignon, la Noyure, la Soupe, le grand & le petit Morin; & chemin faisant, elle arrose Langres, Roland-Pont, Chaumont, Joinville, Saint-Dizier, Vitry, Châlons, Épernai, Dormans, Château-Thierry, la Ferté-sous-Jouarre, Meaux & Lagny; après quoi elle se jette dans la Seine à deux petites lieues au dessus de Paris, un peu au dessous de Charenton, vis-à-vis Carieres-lès-Charenton.

MATRONALES, *Matronalia*, *Matronales feriæ*, (*a*) fêtes que les gens mariés célébroient religieusement à Rome le premier jour de Mars; les femmes en mémoire de ce qu'à pareil jour les Sabines qui avoient été enlevées par les Romains, firent la paix entre leurs maris & leurs peres; & les hommes, pour attirer la faveur des Dieux sur leur mariage.

Telle est la premiere raison qu'apporte Ovide de l'établissement de cette fête; la seconde, afin que Mars rendît les dames Romaines aussi heureuses que Romulus son fils; la troisieme, afin que la fécondité, que le mois de Mars procure à la terre, leur fût accordée; la quatrieme, parce que c'étoit à pareil jour qu'on avoit dédié au mont Esquilin un temple à Lucine, la Déesse des accouchemens; la cinquieme, qui revient à la même, parce que Mars étoit fils de Junon, laquelle préside au mariage.

On célébroit les Matronales avec beaucoup de plaisir & de pompe. Les femmes se rendoient le matin au temple de Junon, & lui présentoient des fleurs, dont elles étoient elles-mêmes couronnées. Les Poëtes aimables n'oublioient pas de leur en rappeller la mémoire. Ovide leur recommande expressément de ne jamais perdre courage.

Ferte, Deæ, flores, gaudet florentibus herbis
Hæc Dea; de tenero cingite flore caput.

Les dames Romaines, de retour à la maison, y passoient le reste du jour extrêmement parées, & y recevoient les félicitations & les présens que leurs amis & leurs maris leur offroient ou leur envoyoient, comme pour les remercier encore de cette heureuse médiation qu'elles avoient faite autrefois. Les hommes mariés ne manquoient pas dans la matinée du même jour de se rendre au temple de Janus, pour lui faire aussi leurs sacrifices & leurs adorations.

La solemnité finissoit par de somptueux festins, que les maris donnoient à leurs épouses, car cette fête ne regardoit que les

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. p. 233. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 543, 544. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. III. pag. 90.

gens mariés. C'est pour cela qu'Horace écrivoit à Mécene : » Mécene, vous êtes sans doute surpris de ce que vivant » dans le célibat, je me mets » en frais pour le premier jour » de Mars, dont la solemnité » n'intéresse que les personnes » engagées dans le mariage ; » vous ne sçavez pas à qui je » destine ces corbeilles de » fleurs, ce vase plein d'en- » cens, & ce brasier que j'ai » placé sur un autel revêtu de » gason ; la reconnoissance le » veut & l'exige. A pareil jour, » Brutus me garantit de la chû- » te d'un arbre dont je pensai » être écrasé, &c. »

Dans cette fête des Matronales, les Dames accordoient à leurs servantes les mêmes privileges, dont les Esclaves jouissoient à l'égard de leurs maîtres dans les Saturnales. En un mot, c'étoit un jour de joie pour le sexe de tout rang & de tout étage.

MATRONE, *Matrona*, terme qui signifioit parmi les Romains une femme, & quelquefois aussi une mere de famille.

Il y avoit cependant quelque différence entre Matrone & mere de famille. Servius dit que quelques Auteurs la font consister, en ce que *Matrona* étoit une femme qui n'avoit qu'un enfant, & *Mater-familias*, une femme qui en avoit plusieurs ; mais d'autres, & en particulier Aulu-Gelle, prétendent que le nom de *Matrona*, appartenoit à toute femme mariée, soit qu'elle eût des enfans, soit qu'elle n'en eût point, l'espérance & l'attente d'en avoir suffisant pour faire accorder à une femme le titre de mere, *Matrona* ; c'est pour cela que le mariage s'appelloit *Matrimonium*. Cette opinion a été aussi soutenue par Nonius.

MATRONE, *Matrona*, nom que l'on donnoit à Junon dans l'antiquité Payenne, parce qu'elle étoit la Divinité protectrice des femmes nubiles, qui sont en âge & en état de devenir meres.

MATTHIAS, *Matthias*, (a) Ματθίας, Apôtre, fut d'abord au rang des Disciples du Sauveur, & il est du nombre de ceux qui avoient été avec lui depuis le baptême de saint Jean-Baptiste, jusqu'à l'Ascension. Il y a toute apparence qu'il fut du nombre des soixante-dix Disciples, comme l'enseignent saint Clément d'Alexandrie & & quelques autres Anciens. Nous ne sçavons rien de sa jeunesse & de son éducation ; car, nous ne comptons pas pour quelque chose de sûr ce qu'on en lit dans Abdias.

Après l'Ascension du Sauveur, les Apôtres s'étant retirés à Jérusalem, pour y attendre la venue du Saint-Esprit, qui leur avoit été promis, Pierre se levant au milieu des freres qui étoient au nombre d'en-

(a) Actu. Apost. c. 1. v. 15. & seq.

viron cent vingt, leur dit : » Il faut que ce que le Saint-» Esprit a prédit dans l'Écritu-» re, par la bouche de Da-» vid, touchant Judas, qui a » été le conducteur de ceux » qui ont pris Jesus, soit ac-» compli. Il étoit dans le même » rang que nous, & avoit part » au même ministere; mais, » ayant livré son Seigneur, il » a acquis un champ de la ré-» compense de son péché; c'est-» à-dire, il a fourni aux Prê-» tres dequoi acheter un champ, » en leur rendant ce qu'ils lui » avoient donné pour récom-» pense de son crime & de » sa trahison. Il s'est livré au » désespoir, il s'est pendu, il » a crevé par le milieu du ven-» tre, & toutes ses entrailles » se sont répandues. C'est de » lui qu'a parlé le Psalmiste, » en disant : *Que leur demeure » devienne déserte, qu'il n'y ait » personne qui l'habite, & qu'un » autre prenne sa place dans l'E-» piscopat*, ou dans l'intendan-» ce, l'inspection, l'emploi qui » lui avoit été confié. Il faut » donc qu'entre ceux qui ont » été en notre compagnie, pen-» dant tout le tems que le Sei-» neur Jesus a vécu parmi nous, » à commencer au baptême de » Jean, jusqu'au jour qu'il est » monté au Ciel, on en choi-» sisse un qui soit avec nous té-» moin de sa Résurrection. » Alors, ils en présenterent deux, Joseph, appellé Barsabas & surnommé le Juste, & Matthias; & se mettant en prieres, ils dirent : » Seigneur, vous » qui connoissez les cœurs de » tous les hommes, montrez-» nous lequel de ces deux vous » avez choisi, afin qu'il entre » dans ce ministere & dans » l'apostolat, dont Judas est dé-» chu par son crime. » Aussitôt ils les tirerent au sort, & le sort tomba sur Matthias; & dès-lors ils fut associé aux onze Apôtres.

Les Grecs croyent que cet Apôtre a prêché, & qu'il est mort dans la Colchide. Sa vie a été publiée par un Moine de saint Matthias de Treves, qui dit en avoir reçu l'original Hébreu d'un Juif, qui le lui expliqua en langue Vulgaire, dans le douzieme siecle. Cette vie porte que saint Matthias étoit de Bethléem, de la tribu de Juda, d'une naissance illustre; qu'il fut très-bien instruit dans sa jeunesse par un homme incomparable, nommé Siméon; qu'après la Pentecôte, il eut pour partage la Palestine, où il prêcha avec beaucoup de succès, & où il fit plusieurs miracles; que trente-trois ans après la passion, le jeune Ananus ayant fait mourir saint Jacques le Mineur à Jérusalem, saint Matthias fut pris vers le même-tems dans la Galilée, & amené devant cet Officier, qui voyant qu'il persistoit à confesser le nom de Jesus-Christ, le condamna à être lapidé, ce qui fut exécuté aussitôt; & & puis on lui trancha la tête. Mais, cette histoire ne passe pas pour fort authentique; les

Sçavans la regardent avec raison comme une pure fable. On croit avoir les reliques de saint Matthias à Rome, & l'abbaye de ce Saint près de Treves, se vente du même avantage. Est-ce avec plus de fondement ? Les Grecs font sa fête le 9 d'Août, & les Latins le 24 Février.

MATTHIEU, *Matthæus*, Ματθαῖος, (a) Apôtre & Évangéliste, étoit fils d'Alphée, Galiléen de naissance, Juif de religion, & Publicain de profession. Les autres Évangélistes l'appellent simplement Lévi, qui étoit son nom Hébreu. Pour lui, il se nomme toujours Matthieu, qui étoit apparemment le nom qu'on lui donnoit dans sa profession de Publicain ou de Commis pour recevoir les impôts. Il décrit sans ménagement sa premiere profession, pour relever davantage la grace que Jesus-Christ lui avoit faite, en l'élevant à l'Apostolat. Sa demeure ordinaire étoit à Capharnaüm ; & & il avoit son bureau hors de la ville & sur la mer de Tibériade, qui en est proche. C'est-là qu'il étoit lorsque J. C. l'appella à sa suite. Matthieu, l'ayant ouï, le suivit aussitôt, sans perdre un moment & sans se mettre en peine d'arranger ses affaires, & de mettre ordre à ses comptes.

Porphyre & l'empereur Julien accusoient saint Matthieu de légereté, d'avoir ainsi suivi inconsidérément un homme, qu'il ne connoissoit point ; mais, saint Jérôme répond à cela, qu'il est très-probable que saint Matthieu avoit eu auparavant connoissance des miracles & de la doctrine de Jesus-Christ ; qu'il l'avoit pu entendre prêcher plusieurs fois ; enfin que l'éclat de la divinité du Sauveur, qui étoit cachée sous son humanité, étoit seule capable d'attirer à lui sur le champ tous ceux qui le voyoient seulement. Saint Augustin dit que dans cette occasion saint Matthieu se sentit vivement touché d'un attrait intérieur, qui le détermina doucement & agréablement, mais puissamment & invinciblement à suivre J. C.

Saint Matthieu, ayant renoncé à sa profession, à tous ses biens, & à toutes ses prétentions, invita le Sauveur à manger dans sa maison. Jesus-Christ s'y trouva avec ses Disciples, & plusieurs Publicains & autres personnes de la connoissance de saint Matthieu, se mirent aussi à table avec lui. Les Pharisiens, voyant cela, dirent à ses Disciples : » Pourquoi votre maître mange-t-il » avec des Publicains & avec » des gens de mauvaise vie ? » Jesus-Christ les ayant entendus, leur répondit : » Ce ne sont » pas ceux qui se portent bien, » mais les malades, qui ont » besoin de médecins ; c'est » pourquoi, allez & apprenez

(a) Matth. c. 9. v. 9. *& seq.* Marc. c. 2. v. 14. *& seq.* Luc. c. 5. v. 27. *& seq.*

» le sens de cette parole : *J'aime* » *mieux la miséricorde que le sacrifice, car je ne suis pas venu appeller les justes, mais les pécheurs.* » Voilà tout ce que l'Evangile nous apprend de saint Matthieu. Ce que dit l'Écriture qu'il étoit fils d'Alphée, a fait croire à quelques Anciens & à tous les nouveaux Grecs, qu'il étoit frere de Jacques, fils d'Alphée, ou le Mineur, nommé autrement frere du Seigneur ; mais, il n'y a en cela aucune apparence. Il fut fait Apôtre la même année, qu'il fut converti ; & par conséquent il fut appellé à l'Apostolat la premiere année de la prédication de Jesus-Christ. Il est quelquefois nommé le septieme entre les Apôtres, & quelquefois le huitieme.

Saint Clément d'Alexandrie, dit qu'il ne mangeoit jamais de viande, & qu'il se contentoit pour sa nourriture, de fruits, de légumes & d'herbes. Le sentiment le plus commun parmi les Anciens & les Modernes, est qu'il prêcha & souffrit le martyre dans la Perse, ou chez les Parthes, ou dans la Carmanie, qui obéissoit alors aux Parthes. Rufin, Socrate, le faux Abdias & plusieurs autres le font prêcher & mourir dans l'Éthiopie. Saint Clément d'Alexandrie dit, d'après Héraclion, Disciple de Valentin, que saint Matthieu est sorti de ce monde non par le maryre, mais par une mort naturelle ; opinion que le ménologe de Basile & quelques Grecs paroissent suivre. Mais, d'autres Grecs disent aussi quelquefois qu'il a consommé sa vie par le feu. Nicéphore assure qu'ayant par ses prieres éteint le feu qui étoit allumé autour de lui, il rendit son ame en paix. Adon & les autres Latins prétendent qu'il est mort par le martyre ; & Abdias, auteur peu certain, le décrit ainsi. Il dit qu'Hyrtacus, roi d'Ethyopie, frere & successeur d'Æglippus, souhaitoit ardemment d'épouser Iphigénie, fille du Roi son frere, quoiqu'elle fût consacrée à Dieu, & que le saint Apôtre lui ayant représenté qu'il ne pouvoit le faire sans crime, ce Prince en colere envoya un de ses gardes qui lui coupa la tête. Il voulut ensuite faire brûler Iphigénie dans sa maison ; mais, les flammes furent portées par un vent violent contre la maison d'Hyrtacus, qui en fut entiérement consumée.

L'église Latine fait aujourd'hui la fête de saint Matthieu le 21 de Septembre, jour auquel elle est marquée dans Bede & dans le sacramentaire de saint Grégoire. Les martyrologes de saint Jérôme qui la mettent le même jour, la marquent aussi le 7 d'Octobre & le 6 de Mai, auquel le martyrologe Romain célebre aujourd'hui la translation de son corps. On assure qu'il fut transporté d'Éthiopie en Brétagne, ou en Bithynie ; que de-là il fut apporté à Salerne, dans le royaume

de Naples en Italie, l'an 954, où on le trouva l'an 1080. Le duc Robert y fit bâtir une grande Église sous son nom, où son Corps fut mis du tems de Grégoire VII.

Quelques Anciens, comme S. Clément d'Alexandrie & Origene, & quelques Modernes, comme Grotius, distinguent saint Matthieu de Lévi, fils d'Alphée, marqué dans saint Marc & dans saint Luc. Voici les raisons de cette conjecture. 1°. Saint Matthieu n'est jamais nommé Lévi, ni Lévi Matthieu, dans les livres du nouveau Testament. 2°. Héracléon, cité dans saint Clément d'Alexandrie, parle de saint Matthieu & de Lévi, comme de deux personnes différentes; & saint Clément ne réfute point cette opinion; il semble donc l'adopter. 3°. Origene, écrivant contre Celse, dit que Lévi le Publicain, qui suivoit J. C., n'est pas du nombre des Apôtres, si ce n'est selon quelques exemplaires de l'Évangile de saint Marc. En effet, quelques exemplaires de saint Marc, & entr'autres, l'ancien manuscrit de Cambridge, lisent dans saint Marc : *Jesus vit Jacques, fils d'Alphée;* d'autres, *il vit Matthieu le Publicain*, au lieu de *Lévi le Publicain*, qu'on lit dans la Vulgate, & dans la plupart des manuscrits Grecs, & dans tous les imprimés. Grotius dit que Lévi pouvoit être le maître du bureau, & Matthieu l'un de ses commis; & que le festin auquel assista Jesus, se fit non dans la maison de Matthieu, mais dans celle de Lévi.

Mais, ces raisons suffisent-elles pour détruire un sentiment si ancien, si bien fondé, si universellement reçu dans l'Église? L'opinion particuliere d'Héracléon, le doute d'Origene, le silence de saint Clément, qui ne réfute pas Héracléon, la leçon de quelques manuscrits doivent-ils l'emporter sur le consentement de tous les autres Peres & de tous les auteurs Ecclésiastiques, depuis le siecle des Apôtres jusques aujourd'hui? Ajoutez qu'Origene lui-même dans la préface de son Commentaire sur l'Epître aux Romains, & dans un fragment cité dans la Chaîne sur saint Matthieu, confirme le sentiment commun. Ajoutez encore que M. Cotelier & Doduelle croyent que Lévi, qu'Héracléon distingue de saint Matthieu, n'est pas Lévi le Publicain, mais Lebbée, qui est le même que saint Thaddée, Apôtre.

Saint Matthieu écrivit son Évangile, avant qu'il partît de Judée pour aller prêcher dans la province qui lui avoit été assignée; les fideles de la Palestine, l'ayant prié de leur laisser par écrit ce qu'il leur avoit enseigné de vive voix. Quelques Peres enseignent qu'il en fut aussi prié par les Apôtres. Il l'écrivit à Jérusalem en langue Hébraïque ou Syriaque, qui étoit alors commune dans

la Judée. On croit qu'il commença à y travailler vers l'an de J. C. 41, la huitieme année après la Résurrection du Sauveur. Presque tous les anciens manuscrits Grecs le marquent ainsi à la fin de son Évangile. L'Auteur de l'ouvrage imparfait sur saint Matthieu, suivi de Baronius & de Cornélius à Lapide, prétendent qu'il l'écrivit à l'occasion de la premiere dispersion des Apôtres, après la mort de saint Étienne, vers la troisieme ou quatrieme année après la Résurrection de Jesus-Christ. Saint Irénée croit qu'il le composa pendant que saint Pierre & saint Paul prêchoient à Rome, & fondoient l'Église, ce qui revient à l'an de Jesus-Christ 61. Mais, s'il est vrai que saint Matthieu soit le premier qui ait écrit l'Évangile, comme on le croit communément, & que saint Marc l'ait abrégé vers l'an de Jesus-Christ 43, il s'ensuit clairement qu'on le doit mettre avant l'an 61, & qu'il suffit de le placer vers l'an 41.

Les Mahométans croyent qu'il écrivit son Évangile à Alexandrie; mais, les Chrétiens orientaux disent seulement que saint Barthélemi porta l'Évangile de saint Matthieu en Égypte, & de-là en Éthiopie. Eutychius, patriarche d'Alexandrie, prétend que saint Jean l'Évangéliste, outre l'Évangile qu'il écrivit, traduisit aussi d'Hébreu en Grec celui de saint Matthieu.

MATTIACÆ AQUÆ. *Voyez* Mattiaques.

MATTIACUM, *Mattiacum* (*a*) ville de Germanie, que Ptolémée place entre Budoris & Artaunum.

MATTIAQUES, *Mattiaci*, (*b*) peuple de Germanie. » Les » Mattiaques, dit Tacite, sont » aussi membres de l'Empire » aux mêmes conditions ; car, » le peuple Romain est si grand, » qu'il se fait respecter au-de- » là du Rhin, au delà de ses » anciennes frontieres. Ainsi, » les Mattiaques, Germains » d'origine & de domicile, » sont Romains d'inclination & » de cœur. Ils ressemblent en » tout aux Bataves ; mais, n'a- » yant point été transplantés » comme eux, ils tirent, ce » semble, de leur terre natale » encore plus de seve & de vi- » gueur. »

Quelques-uns ont cherché les Mattiaques auprès des Bataves ; mais, c'étoit une erreur fondée uniquement sur ce que Tacite, après avoir parlé des Bataves, parle aussitôt des Mattiaques. D'autres ont voulu placer les Mattiaques dans les isles qui sont à l'embouchure de la Meuse & de l'Escaut, & il s'en est trouvé qui ont cru pouvoir les mettre sur le bord du lac Flevus, au delà

(*a*) Ptolem. L. II. c. 11.
(*b*) Tacit. Annal. L. I. c. 56. L. XI. c. 20. Hist. L. IV. c. 37. de Morib. Germ. c. 29.

du Rhin. Tous ces Écrivains se sont trompés. Tacite ne joint les Mattiaques avec les Bataves, que parce qu'ils avoient la même origine, & qu'ils étoient amis du peuple Romain. En effet, qui est-ce qui ira chercher dans les isles de la Meuse & de l'Escaut, ou sur les bords du lac Flevus, les mines d'argent que Curtius Rufus, selon Tacite, trouva dans le païs des Mattiaques? On peut encore dire que les bains d'eaux chaudes, appellés anciennement *aquæ Mattiacæ*, & aujourd'hui Weisbaden, tiroient certainement leur premier nom du peuple Mattiaque chez qui ils se trouvoient; & que comme la situation de ces bains est connue, il n'est pas besoin d'autre argument pour marquer la véritable demeure des Mattiaques; ainsi, ils habitoient sur le Rhin dans le païs que les Ubiens avoient abandonné, comme Tacite le fait entendre. Car, en rapportant l'expédition de Germanicus, sous le Consulat de Drusus César & de C. Norbanus, c'est-à-dire, trente-neuf ans après la transmigration des Ubiens, il fait mention d'une bourgade, nommée Mattium ou Mattiacum, qui avoit donné le nom aux Mattiaques, & qui étoit alors le chef-lieu des Cattes.

MATTIUM, *Mattium*. *Voyez* Mattiaques.

MATTYA, *Mattya*, (*a*) sorte de ragoût, en usage chez les Anciens.

MATURNE, *Maturna*, (*b*) déesse que l'on invoquoit, quand le bled étoit parvenu à maturité.

MATURUS, *Maturus*, l'un des auriges du Cirque. *Voyez* Aurigarii.

MATUTA, *Matuta*, (*c*) étoit, chez les Romains, la même que Leucothée ou Ino, fille de Cadmus, chez les Grecs, disent Cicéron & Plutarque. Elle avoit un Temple à Rome, où les Romains, & principalement les femmes, alloient faire leurs vœux & leurs prieres pour les fils de leurs freres; ils se gardoient bien d'en faire pour leurs propres enfans; & cela parce qu'Ino fut fort malheureuse en enfans. C'est ce que dit Ovide, qui conseille aux femmes de ne point prier pour leurs enfans cette Déesse, qui avoit été trop malheureuse pour les siens propres. Il n'étoit pas permis aux servantes d'entrer dans son Temple; on les en chassoit, & on les battoit impitoyablement, quand on les y trouvoit.

Quelques-uns, par Matuta, entendent l'Aurore, qui préside au matin. D'autres disent que

(*a*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 119.

(*b*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. IV. p. 463.

(*c*) Plut. Tom. II. pag. 267. Tit. Liv. L. V. c. 23. L. XXV. c. 7. L. XXVIII. c. 11. Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 328. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 26, 344, 346.

Matuta signifie Bonne, selon le langage des anciens Latins. Les Romains célébroient en l'honneur de cette Divinité, une fête à laquelle ils avoient donné le nom de Matrales. Le roi Servius Tullius bâtit à cette Déesse dans Rome, un Temple que Camille, Consul & Dictateur, fit rétablir & dédia quatre ans après la prise de Veies, l'an de Rome 362, & 392 avant J. C.

MATUTINUS PATER, c'est-à-dire, pere du Matin; c'étoit le nom sous lequel on adoroit Janus, comme Dieu du tems.

MAVIAEL, *Maviaël*, (*a*) Μαλελεήλ, de la race de Caïn, étoit fils d'Irad, & pere de Mathusaël.

MAUMAN, *Mauman*, (*b*) Ἀμάν, un des sept eunuques, officiers ordinaires du roi Assuérus.

MAVORS, *Mavors*, le même que Mars. *Voyez* Mars.

MAURE, *Maura*, (*c*) célebre courtisane, que Juvénal n'a pas oubliée dans plusieurs de ses satyres, où il releve ses infâmes débauches.

MAURES, *Mauri*, Μαῦροι, nom donné par les Latins aux habitans de la Mauritanie. *Voyez* Mauritanie.

MAURICE, *Mauricius*, (*d*) eut la plus grande part à l'élévation de Gordien à l'Empire. *Voyez* Gordien.

MAURICE, *Mauricius*, (*e*) Commandant d'une légion, toute composée de Chrétiens, appellée la légion Thébéenne, peut-être parce qu'elle avoit été levée en Thébaïde, lorsqu'on avoit commencé à en former le corps. Dioclétien, voulant remédier aux troubles excités dans les Gaules par les Bagaudes, voleurs & paysans révoltés, y envoya, la seconde année de son Empire, l'an de Jesus-Christ 286, son collegue Maximien avec des troupes; mais, craignant qu'elles ne fussent point assez fortes, il fit venir d'Orient, c'est-à-dire, de Syrie ou de Cilicie, la légion Thébéene, à qui il donna ordre de suivre l'armée Romaine. Maurice joignit bientôt Maximien, qui, fatigué de la marche, s'arrêta à Octodurus, ville des Véragres, aujourd'hui Martigni dans le Valais, où il ordonna que l'on fît des sacrifices aux Dieux, pour implorer leur secours. Maurice, qui eut horreur de cette idolâtrie, se retira du camp & conduisit ses troupes à huit milles de-là. L'Empereur, en étant averti, envoya vers lui pour sçavoir le sujet de sa retraite, & sçut que Maurice & tous ses soldats étoient Chrétiens. Alors, transporté de colere, il com-

(*a*) Gens. c. 4. v. 18.
(*b*) Esth. c. 1. v. 10.
(*c*) Juven. Satyr. 6. v. 307. Satyr. 10. v. 224.
(*d*) Crév. Hist. des Emp. Tom. V. p. 318, 319.
(*e*) Crév. Hist. des Emp. Tom. VI. pag. 187.

mandà que l'on décimât la légion, & que l'on fît mourir chaque dixieme soldat, sur lequel le sort tomberoit. Voyant que les autres n'étoient point épouvantés par ce supplice, il ordonna une seconde décimation, après laquelle il fit massacrer tous ce qui restoit de la légion. On croit que le martyre de ces généreux Thébains arriva le 22 Septembre, l'an de Jesus-Christ 286, dans un lieu qui se nommoit alors Agaunum, situé dans le Chablais.

MAURICUS [JUNIUS], (a) *Junius Mauricus*, frere de L. Jun. Arulénus Rusticus. Celui-ci, ayant été condammé au dernier supplice, par ordre de Domitien, Junius Mauricus eut part au malheur de son frere, mais il en fut quitte pour l'exil.

Pline le jeune, dans une de ses lettres, nous fait connoître Junius Mauricus. » J'ai été appellé, dit-il, au Conseil de » l'Empereur, pour dire mon » avis sur une question singu- » liere. On célébroit à Vien- » ne des jeux publics fondés par » le testament d'un particulier. » Trébonius Rufinus, homme » d'un rare mérite, & mon » ami, les abolit pendant qu'il » étoit Duumvir. L'on soute- » noit qu'il n'avoit pu s'attri- » buer cette autorité. Il plai- » da lui-même avec autant de » succès que d'éloquence. Ce » qui donna plus d'éclat à son » action, c'est que dans sa » propre cause, il parla en » Romain, en bon citoyen, » avec beaucoup de sagesse & » de dignité. Lorsqu'on prit les » voix, Junius Mauricus, dont » la fermeté & la sincérité n'ont » rien d'égal, ne se contenta » pas de dire qu'il ne falloit » pas rétablir ces spectacles à » Vienne; il ajouta: *Je voudrois* » *aussi que l'on les supprimât à* » *Rome*. C'est, dites-vous, mon- » trer beaucoup de hardiesse & » de force; mais, cela n'est » pas surprenant dans Junius » Mauricus. Ce qu'il dit à la » table de Nerva n'est pas moins » hardi. Cet Empereur soupoit » avec un petit nombre de ses » amis. Végenton, célébre » adulateur, étoit le plus près » de lui, & penché sur son » sein, c'est tout vous dire, » que de vous nommer le per- » sonnage. La conversation tom- » ba sur Catullus Messalinus, » qui, cruel naturellement, » avoit, en perdant la vue, » achevé de perdre tout sen- » timent d'humanité. Il ne con- » noissoit ni l'honneur, ni la » honte, ni la pitié. Il étoit » entre les mains de Domitien, » comme un trait toujours prêt » à être emporté par une im- » pétuosité aveugle, & que cet » Empereur barbare lançoit sou- » vent contre les plus gens » de bien. Chacun, pendant le » souper, s'entretenoit de la » scélératesse de Catullus Mes-

(a) Tacit. in Jul. Agric. c. 45. Plin. L. IV. Epist. 22.

» salinus & de ses avis sangui-
» naires. Alors, Nerva prenant
» la parole : *Que pensez-vous*,
» dit-il, *qu'il lui arrivât, s'il*
» *vivoit encore ? De souper avec*
» *nous*, répondit hardiment Ju-
» nius Mauricus. Je me suis
» trop écarté, mais non pas
» sans dessein. On prononça la
» suppression de ces jeux, qui
» n'avoient fait que corrompre
» les mœurs de Vienne, com-
» me nos jeux corrompent les
» mœurs de l'Univers. »

MAURISCUS, *Mauriscus*, Μαυρίσκος, (*a*) sénateur Romain. Dans les commencemens du regne de Galba, il y eut plusieurs personnes mises à mort, & quelques-unes mêmes qui étoient innocentes; de sorte que Mauriscus, qui passoit pour un des plus gens de bien de la ville, & qui l'étoit en effet, dit en plein Sénat, qu'il avoit grand-peur que bientôt on ne regrettât Néron.

MAURITANIE, *Mauritania*, en Grec Μαυρουσία, (*b*) grande contrée d'Afrique qui étoit située, partie sur la Méditerranée, partie sur l'Océan occidental. Anciennement elle n'obéissoit qu'à un seul Roi. Bocchus y regnoit du tems de la guerre de Jugurtha. Ses héritiers diviserent cet État en deux portions, dont celle qui donne sur l'Océan, fut le partage de l'aîné, & appellée de son nom, le royaume de Bogud; l'autre qui étoit à l'orient, & qui s'étendoit à ce qu'on croit, jusqu'au fleuve Mulucha, fut nommée le royaume de Bocchus, du nom du plus jeune, à qui elle étoit échue en partage. Ces deux Royaumes furent réunis en un seul, sous Juba & sous son fils Ptolémée, par la libéralité d'Auguste; mais, l'empereur Claude ayant subjugué les Maures, pour les punir du meurtre du roi Ptolémée, partagea ce Royaume en deux Provinces, dont celle qui étoit à l'occident fut nommée Mauritanie Tingitane; & celle qui étoit à l'orient, Mauritanie Césarienne; & les bornes de cette derniere furent avancées jusqu'au fleuve Ampsaga. Dans la suite, il se forma une troisieme Province, à laquelle on donna le nom de Mauritanie Sitifense.

Les peuples, qui habitoient ces Provinces, furent nommés Maures par les Romains, & Maurusiens par les Grecs. Salluste, Tacite & Hirtius Pansa employent en différens endroits le nom de Maures. Cependant, Tite-Live, dans un endroit, se sert de celui de Maurusiens.

Quant au nom Latin de la Mauritanie, on le trouve différemment écrit. La plupart des anciens monumens portent *Mau-*

(*a*) Plut. T. l. p. 1056.
(*b*) Strab. p. 825. *& seq.* Just. L. XIX. c. 2. Sallust. in Jugurth. c. 14, 15. Plin. T. l. p. 106, 240. *& seq.* Pomp. Mel. pag. 24. *& seq.* Cæs. de Bell. Civil. L. l. pag. 437. Tit. Liv. L. XXI. c. 22. L. XXIV. c. 49. L. XXVIII. c. 17.

rutania. Dans les médailles d'Adrien on trouve : *Adventui Aug. Mauretaniæ ; Restitutori Mauretaniæ ; exercitus Mauretaniæ.*

Strabon vante la fertilité de la Mauritanie, & il n'en excepte que la partie qui étoit déserte. » Tout le monde convient, dit-il, que ce païs abonde en fleuves & en lacs. Il produit une quantité de grands arbres, & il est fertile en toutes choses. Il fournit aussi aux Romains différentes tables d'une seule piece de bois. On dit qu'il y a dans les fleuves, des crocodiles & d'autres animaux, semblables à ceux que l'on trouve dans le Nil. Quelques-uns même pensent que la source de ce dernier fleuve, est proche des confins de la Mauritanie. Il croît dans un certain fleuve, des roseaux qui ont sept coudées de long. Les ceps de vigne sont d'une telle grosseur, que deux hommes peuvent à peine les embrasser. Le raisin a une coudée de longueur. Les légumes de toute espece sont dans la même proportion, puisqu'on attribue aux tiges d'artichaud douze coudées de long & quatre palmes de grosseur. Ce païs nourrit des serpens, des éléphans, des chevres, & d'autres animaux semblables, des lions, des pantheres, des belettes pareilles à des chats, & sur-tout une grande quantité de singes.

Quoique les Maures habitent, » ajoute Strabon, un païs si fertile, ils n'ont pas cependant pour la plupart jusqu'à présent de demeure fixe. Ils frisent leurs cheveux, peignent leur barbe, portent de l'or, nettoyent leurs dents, & coupent leurs ongles ; on les voit rarement se rencontrer, sans qu'ils portent réciproquement leurs mains à leur frisure. Ils combattent ordinairement à cheval avec des lances, mais ils ont aussi des épées. Les piétons ont pour boucliers des peaux d'éléphant ; ils se couvrent aussi de peaux de lion, de Panthere, & d'ours, & dorment dessus. »

MAURITANIE TINGITANE, *Mauritania Tingitane*, (a) Μαυρουσία Τιγγιτάνη, païs qui prenoit son nom de la ville de Tingi, sa métropole. C'étoit en quelque maniere la Mauritanie propre ; car, la Mauritanie Césarienne étoit renfermée, pour la plus grande partie, dans la Numidie des Massésyliens, excepté un petit canton entre les fleuves Mulucha & Malva, qu'on ne peut douter avoir appartenu anciennement aux Maures. Plusieurs Écrivains s'accordent à dire que le fleuve Mulucha servoit de bornes entre le royaume de Ju-

(a) Ptolem. L. IV. c. 1. Plin. T. 1. p. 243.

gurtha & celui des Numides Masséfyliens.

Le nom de cette Province est écrit différemment par les Anciens; les uns le font de quatre syllabes, les autres de cinq. Gruter, dans son recueil d'inscriptions, en rapporte deux, dans l'une desquelles on lit *Tingitanæ*, & dans l'autre *Tingitanam*; mais, dans une troisieme, on trouve *Tingitaniam*, au lieu de *Tingitanam*. Pline écrit aussi *Tingitania*; quelques anciens manuscrits portent néanmoins *Tingitane*, & c'est ainsi qu'écrit Ptolémée.

Cette Province étoit bornée au nord par le détroit d'Hercule, aujourd'hui de Gibraltar, & par la mer Méditerranée; à l'orient, par le fleuve Malva; au midi, par le mont Atlas; & au couchant, par l'océan Atlantique.

MAURITANIE CÉSARIENSE, (*a*) *Mauritania Cæsariensis*, province que le fleuve Malva séparoit de la Mauritanie Tangitane. Elle étoit à l'occident de la Mauritanie Sitifense, dont elle étoit distinguée par une ligne, tirée du Promontoire occidental du golfe de Numidie, où étoit la ville de Vabar, jusqu'à la ville de Tubunes, & sa capitale étoit Julia Cæsaréa qui lui donnoit son nom; mais, du tems de Ptolémée, que la Mauritanie Sitifense n'étoit point connue, la Mauritanie Césariense comprenoit les terres, dont fut formée la Mauritanie Sitifense, & s'étendoit jusqu'au fleuve Ampsaga, qui la bornoit à l'orient.

MAURITANIE SITIFENSE, *Mauritania Sitifensis*, province qui étoit bornée au nord par la mer Méditerranée, à l'orient par une ligne tirée de l'embouchure du fleuve Ampsaga, jusqu'à la ville nommée *Maximianum oppidum*, & à l'occident par la Mauritanie Césariense. Les bornes du midi sont assez incertaines.

MAURUS, *Maurus*, un des chevaux du Cirque. *Voyez* chevaux du Cirque.

MAURUSIE, *Maurusia*, Μαυρουσία, nom que les Grecs ont donné au païs, appellé par les Latins Mauritanie. *Voyez* Mauritanie.

MAURUSIENS, *Maurusii*, Μαυρούσιοι, peuple ainsi appellé par les Grecs. Les Latins l'ont nommé Maures. *Voyez* Maures.

MAUSACAS, *Mausacas*, Μαυσάκας, (*b*) cavalier Maure, qui s'écarta par des rochers, pour trouver de l'eau; & ayant rencontré des paysans qui dînoient, il se mit à table avec eux, après avoir été reconnu par un de ces villageois qui avoit été en Mauritanie, où il avoit un frere qui portoit les armes.

(*a*) Ptolem. L. IV. c. 2. Plin. T. I. p. 243, 244.

(*b*) Lucian. Tom. I. p. 683, 684.

MAUSOLE, *Mausolus*, (a) Μαύσωλος, fils & successeur immédiat d'Hécatomne, roi de Carie, fut le plus puissant des Rois qui jusqu'alors fussent montés sur le trône de cette partie de l'Asie mineure.

Lucien parle de Mausole comme du Prince le plus beau & le mieux fait de son siecle; il épousa Artémise, quoique sa sœur. Ces sortes de mariages, criminels aux yeux de la plupart des autres peuples, ne l'étoient point en Carie; Arrien prétend que la circonstance les autorisoit. Les Rois prédécesseurs de Mausole avoient établi leur séjour à Mylasa; il lui préféra Halicarnasse. Il n'y avoit gueres de villes dans ses États qui l'égalassent, & bientôt elle les surpassa toutes par la magnificence des Palais & de divers monumens publics dont ce Prince eut soin de l'embellir. Il y transféra, suivant le témoignage de Strabon, les habitans de six places voisines d'Halicarnasse, & que les Léleges avoient autrefois occupées.

Ce canton vraisemblablement appartenoit aux successeurs de Lygdamis, qui peut-être en furent dépouillés par Mausole; peut-être aussi que les Perses, dans la vue de s'attacher de plus en plus un Prince dont ils redoutoient la valeur, lui firent présent d'Halicarnasse & de son territoire. Ce nouveau degré de puissance lui fraya le chemin à des conquêtes plus importantes. Non content de s'être emparé de toute la Carie, il attaqua les Ioniens, les Lydiens & les Lyciens, & la plupart de tous ces peuples se virent contraints de subir le joug du vainqueur.

Un Empire si florissant ne remplit pas son ambition; il forma des desseins sur Milet; mais, ayant parfaitement compris que la richesse & le nombre des habitans feroient échouer l'entreprise, il eut recours à l'artifice. Dans les Républiques il y a toujours des mécontens, & Mausole trouva sans peine des traîtres qui s'engagerent à lui livrer leur patrie. Les correspondances bien établies, Æpytus un des courtisans de ce Prince, eut ordre d'aller à Milet, & de s'aboucher avec les principaux des conjurés. Cependant, la trahison fut découverte; alors, Æpytus s'étant apperçu qu'on vouloit l'arrêter, se retira au plus vîte dans son vaisseau. Ceux, qui devoient se saisir de sa personne, l'attendoient à la marine, & il eut le bonheur de leur échapper. Dans la crainte cependant qu'on ne le forcât

(a) Lucian. Tom. I. pag. 279. *& seq.* Diog. Laërt. pag. 95. Xenoph. p. 663. Diod. Sicul. pag. 529. Plin. Tom. II. pag. 370, 714, 718, 732. Suid. Tom. II. pag. 166. Strab. pag. 611, 656. Pauf. p. 482. Roll. Hist. Anc. Tom. III. p. 408, 430, 431. Tom. V. pag. 615. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. IX. p. 147. *& suiv.*

dans son navire, ou qu'on ne le suivît de trop près, il fit mettre un de ses gens à terre. » Va chercher Æpytus, lui cria » le pilote, les vents sont favo- » rables, il faut se hâter de sor- » tir du port. » A ces mots, les gardes courent avertir le Magistrat qu'Æpytus étoit dans la la ville. Le rusé Carien profite de leur absence, fait couper le cable, & met à la voile.

La perfidie de Mausole auroit dû rendre les Latmiens plus attentifs à leur conservation. Ils avoient autrefois fait partie du royaume d'Halicarnasse ; la mort d'Artémise & les expéditions des Grecs dans l'Asie, fournirent à Latmos les moyens de recouvrer son ancienne liberté; il étoit question de la défendre contre les attaques de Mausole. Jaloux de réunir à la Carie les places dont ses prédécesseurs avoient été en possession, il exhorta les Latmiens à reconnoître sa souveraineté ; on n'écouta ni les promesses ni les menaces, & il fut obligé de les assiéger. La situation de Latmos & le courage des habitans lui ayant ôté l'espérance de les réduire par la force, il entama avec eux une négociation qui les conduisit insensiblement à leur perte. Idriéus, frere de ce Prince, avoit pendant le cours de cette guerre, enlevé plusieurs effets précieux; il les restitua tous, & ne voulut garder aucun des ôtages qui lui avoient été donnés ; ces marques d'humanité commencerent à dissiper les ombrages des Latmiens, & il acheva de les gagner par ses bienfaits. Plusieurs d'entr'eux prirent parti dans ses gardes, & à l'extérieur il les traitoit comme les seuls dont la fidélité ne lui fût pas suspecte. Enfin, lorsque les choses furent parvenues au point où il désiroit de les amener, il feignit que des affaires importantes l'appelloient à Pygéla, & sous prétexte que sa marche pouvoit être traversée par Prophytus d'Ephese, il pria les Latmiens de lui envoyer trois cens hommes d'élite ; on les lui accorda. Quand il fut arrivé près de Latmos, les habitans sortirent en foule, les uns par curiosité, les autres pour faire leur cour au Roi de Carie. Mausole, qui comptoit sur la sécurité des Latmiens, avoit mis en embuscade quelques corps de troupes, & il ne leur fut pas mal-aisé de s'emparer d'une ville restée sans défenseurs, & dont les portes étoient ouvertes.

Il est à présumer que ces différentes expéditions se firent de concert avec la cour de Perse. La plupart des colonies Grecques avoient brisé leurs chaînes à la faveur des armes des Lacédémoniens; & à tout prendre, il étoit avantageux aux Perses de les voir soumises à la domination d'un Prince vassal & tributaire de la Couronne. Ce n'est pas qu'ils jugeassent plus favorablement de l'attachement de Mausole que de celui de ses prédécesseurs; mais, en même

tems, ils étoient convaincus que les Rois de Carie ne renonceroient jamais volontairement à une protection qui faisoit le plus ferme appui de leur trône. La politique de ces Princes ne leur permettoit pas de trop contribuer à l'agrandissement des Grecs ; les villes d'Asie auroient secoué le joug, & elles auroient été puissamment appuyées par les Lacédémoniens & par les Athéniens, dont les ancêtres les avoient fondées. Hécatomne avoit suivi ces maximes, & Mausole, à son exemple, garda toujours de grandes mesures avec les Perses.

On l'employa contre Ariobarzane, qui avoit surpris les villes d'Assos & de Sestos ; la premiere fut assiégée quelque tems après par Cotys, & la seconde par Autophradate. Le Roi de Perse qui vouloit, à quelque prix que ce fût, en chasser le rebelle, chargea Mausole du soin d'empêcher qu'on n'y jettât aucun secours du côté de la mer. Heureusement pour Ariobarzane, Agésilaüs, roi des Lacédémoniens, dont il étoit allié, vint en ces quartiers ; & à son approche, Autophradate & Cotys leverent le siege d'Assos & de Sestos. Mais, il étoit plus difficile d'intimider le Roi de Carie ; Ariobarzane n'avoit point de flotte, & Agésilaüs fut obligé de recourir à la négociation & aux prieres. On apprend de Xénophon, que l'intercession de ce fameux Général produisit tout son effet auprès de Mausole ; il fut bien aise sans doute de mériter les bonnes graces d'Agésilaüs & des Lacédémoniens, dont le nom seul faisoit trembler les Perses. D'ailleurs, ce Prince étoit hôte de Mausole, qui le combla de présens, & le fit escorter jusqu'à Sparte par un corps de troupes assez considérable. Diodore de Sicile place ces évenemens à la fin de la 103e. Olympiade.

La troisieme année de la 104e., les Lacédémoniens se déclarerent en faveur de Tachos, roi d'Égypte, & dans la vue de porter les derniers coups à la monarchie Persane, ils signerent un traité de ligue avec plusieurs Satrapes mécontens d'Artaxerxe. Mausole, vivement sollicité, ne balança point à entrer dans les mêmes engagemens ; son dessein n'étoit pas néanmoins de seconder bien sincérement les efforts des confédérés ; il prévoyoit que la cour de Perse viendroit aisément à bout de les désunir, & que de tous ces alliés, il n'y en avoit point qui fût plus à portée que lui d'obtenir des conditions avantageuses. La suite des affaires justifia ses conjectures. Artaxerxe redoutoit son habileté ; on lui fit de sa part des propositions qui le déterminerent bientôt à se détacher du parti des rebelles, & peut-être même, malgré la foi des traités, entretenoit-il des intelligences dans la cour de Perse. Mausole n'étoit point scrupuleux en ma-

tiere d'engagemens, & il n'en est point qu'il n'eût sacrifiés au désir de s'agrandir. Les habitans de Byzance, de Chio, de Cos, & de Rhodes, en firent une triste épreuve. Ces peuples, que les mauvais traitemens des Athéniens avoient irrités, s'unirent ensemble, & se fortifierent de l'alliance du Roi de Carie ; le zele, avec lequel il s'intéressa dans leur querelle, lui acquit beaucoup de partisans dans ces Républiques. Le Gouvernement populaire y étoit établi, & tandis qu'il subsisteroit, Mausole ne pouvoit point espérer de les assujettir à sa domination. Des esprits remuans & ambitieux, de concert avec lui, ôterent au peuple le maniement des affaires ; les postes importans ne furent plus remplis que des créatures de ce Prince, & depuis ce temslà, il commanda presque en souverain dans les villes alliées. Il en coûta cher aux Rhodiens principalement ; ils furent la victime des artifices de Mausole, dont toutes les caresses, comme le remarque Libanius, ne tendoient qu'à les tromper plus sûrement. » Les Rhodiens voisins » de la Carie, dit-il, s'imagi- » noient être fort avant dans les » bonnes graces de Mausole ; mais, » étant parvenu à s'attirer toute » leur confiance, il fit un com- » plot contre le peuple, le dé- » pouilla du Gouvernement, & » l'asservit à un petit nombre » de gens riches & puissans. » Hégésilochus fut un de ceux qui travaillerent le plus efficacement à la ruine de leur patrie ; les débauches honteuses, auxquelles il se livroit sans réserve, lui faisoient appréhender la sévérité des loix, qu'on ne viole pas toujours impunément dans les Démocraties. Lui & ses amis entreprirent de la détruire. Ils communiquerent leur dessein à Mausole, qui saisit avidement une occasion qui lui frayoit le chemin à la conquête de Rhodes. Aidés de ses trésors, Hégésilochus & ses partisans s'emparerent de toute l'autorité ; mais, dans l'impossibilité de s'y maintenir autrement que par la violence, ils demanderent des troupes au Roi de Carie. On les logea dans la citadelle, & les malheureux Rhodiens, d'alliés qu'ils étoient de Mausole, devinrent ses sujets. C'est ainsi que Théopompe raconte la chose, & sa narration jette beaucoup de jour sur un endroit de Démosthene, dans lequel il est dit que les Rhodiens ont perdu leur liberté, & que maintenant ils obéissent à des Barbares & à des Esclaves qu'ils avoient reçus dans leur citadelle.

Des entreprises, qui se succédoient les unes aux autres, devoient épuiser les finances de Mausole ; il n'est point étonnant qu'il fût continuellement occupé du soin de remplir ses coffres. On lit dans Harpocration & dans Suidas, & cela sur le témoignage de Théopompe, que ce Prince ne rebutoit aucun

des expédiens qui pouvoient lui procurer de l'argent; il n'est point d'extorsions qu'il n'imaginât. Aristote en fournit un exemple; voici ses paroles: » Mausole, tyran de Carie, » pressé par le Roi de Perse » de payer le tribut ordinaire, » fit assembler les plus riches » de ses sujets, leur exposa, & » les ordres qu'on lui avoit en» voyés, & l'épuisement de » ses finances. Quelques per» sonnes d'intelligence avec » lui se côtiserent sur le champ; » le reste de l'assemblée, les uns » par honte, les autres par » crainte, promirent des som» mes encore plus considéra» bles, & les firent porter au » trésor. Une autrefois, ajoute » Aristote, Mausole se trou» vant sans argent, convoqua » les habitans de Mylasa, aux» quels il représenta que leur » ville, quoique la capitale » du Royaume, n'étoit point » ceinte de murailles. Les trou» pes de Perse, leur dit-il, se » préparent à en venir faire le » siege. Abandonnez-moi une » partie de vos richesses, & je » vous réponds de mettre le » reste à couvert des insultes de » l'ennemi. Les Mylasiens se » hâterent de contribuer; mais, » quand l'argent fut entre ses » mains, il les assura que les » Dieux lui avoient ordonné » de suspendre la construction » des murs. »

Ce Prince ne se contentoit pas de demander par lui-même; il paroît que ses Ministres le servoient, quant à cet article, au gré de ses désirs. Aucun cependant ne porta les choses aussi loin que Condalus, gouverneur de Lycie, dont Aristote fait mention en ces termes: » Dans les tournées que faisoit » Condalus, un des préfets de » Mausole, on lui apportoit » en présent des brebis & des » veaux; il écrivoit & le jour » & le nom de celui qui les lui » donnoit, en le priant de les » nourrir jusqu'à son retour. » Après un certain tems écoulé, » il supputoit la valeur actuel» le de l'animal & les produits, » & il exigeoit l'un & l'autre. » Ce même homme s'appro» prioit le fruit des arbres, dont » les branches tomboient sur » les grands chemins. Que si » quelque soldat venoit à mou» rir, la permission de lever le » cadavre étoit fixée à une » drachme, & il arrivoit de-là » qu'il tiroit de l'argent, & » que les Capitaines, lors de » la mort de leurs soldats, ne » pouvoient pas le tromper. » Voici un autre stratagême de sa façon. Sçachant que les Lyciens aimoient à porter une longue chevelure, il feignit d'avoir reçu des lettres de Mausole, qui lui commandoit de la part du Roi de Perse, de rassembler le plus de cheveux qu'il feroit possible, pour en composer des garnitures; que si néanmoins ils vouloient se côtiser, il enverroit chercher en Grece la quantité de cheveux qui lui étoit demandée.

Les Lyciens accepterent avec joie la proposition, & cet article produisit à Condalus des sommes très-considérables. C'est ainsi que les ministres Cariens remplissoient à l'envi les coffres de Mausole.

Il fut le Prince de son siecle le plus opulent, & ses richesses sont mises en parallele, par Maxime de Tyr, avec celles du fameux Crésus. Alexandre, à ce que prétend cet Écrivain, résolut de passer en Asie, persuadé que la félicité avoit établi son séjour dans les murs de Sardis & dans les trésors de Mausole. Il en consacra une partie à la construction de ces superbes édifices, dont on trouve la description dans les ouvrages de Vitruve. Voici comment M. Perrault a traduit l'endroit de ce célebre Architecte. » En » la ville d'Halicarnasse, le » Palais du puissant roi Mau- » sole a des murailles de bri- » ques, quoiqu'il soit par-tout » orné de marbre de Procone- » se; & on voit encore au- » jourd'hui ces murailles fort » belles & fort entieres, cou- » vertes d'un enduit si poli, » qu'il ressemble à du verre. » Cependant, on ne peut pas » dire que ce Roi n'ait eu le » moyen de faire des murailles » d'une matiere plus riche, lui » qui étoit si puissant, & qui » commandoit à toute la Carie. » On ne peut pas dire aussi que » ce soit faute de connoissance » de la belle architecture, si l'on » considere les bâtimens qu'il » a faits; car, ce Roi, quoi- » qu'il fût né à Mylase, se réso- » lut d'aller demeurer à Ha- » licarnasse, voyant que c'é- » toit une place d'une assiette » fort avantageuse, & très-con- » sidérable pour le commerce, » ayant un fort beau port. Ce » lieu étoit courbé en forme » de théâtre, il en destina le » bas, qui approchoit du port, » pour faire la place publique; » au milieu de la pente de » cette colline, il fit une gran- » de & large rue, où il fit bâ- » tir cet excellent ouvrage » qu'on nomme Mausolée, & » qui est l'une des sept mer- » veilles du monde. Au haut » du château qui étoit au milieu » de la ville, il édifia le tem- » ple de Mars, où étoit une » statue colossale, nommée » Acrolibas, qui fut faite par » l'excellent ouvrier Télocha- » rès, & comme quelques-uns » estiment, par Timothée. En » la pointe droite de la colline, » il bâtit le temple de Vénus » & de Mercure, auprès de la » fontaine de Salmacis, qu'on » dit rendre malade d'amour » ceux qui boivent de son eau. » Pour retourner à l'explication des bâtimens de Mausole, ajoute le même Auteur quelques lignes plus bas: » Je dis que de » même qu'au côté droit il y a » le temple de Vénus & la fon- » taine dont nous avons parlé; » il y a aussi à l'autre coin, qui » est à gauche le Palais, que ce » Roi avoit disposé comme il » avoit jugé à propos. Ce Pa-

» lais eſt diſpoſé en ſorte qu'il » a vue vers la droite ſur la » place publique & ſur le port, » & généralement ſur tous les » remparts de la ville. A la » gauche, il regarde ſur un au» tre port qui eſt caché de la » montagne, en ſorte qu'on ne » voit point ce qui s'y fait. Le » Roi ſeul, de ſon Palais, peut » donner les ordres aux ſoldats » & aux matelots, ſans qu'on en » ſçache rien. » La plupart de ces monumens, qui ſubſiſtoient encore du tems de Pline, montrent juſqu'à quel degré Mauſole avoit porté la magnificence.

Diodore de Sicile, qui lui donne vingt-quatre ans de regne, rapporte ſa mort à la quatrieme année de la 106e. Olympiade; Pline la place dans le cours de la ſeconde, & cette ſeconde année, ſuivant certains manuſcrits de cet Écrivain, concourt avec l'an de Rome 402. On lit 404 dans quelques autres. Ces différences, que préſentent les anciens exemplaires, nous feroient ſoupçonner que le texte eſt corrompu. Ne pourroit-on pas le réformer ainſi : *Is obiit Olympiadis* 106 *anno quarto*, *urbis Romæ anno* 400. Cette reſtitution poſée, Diodore de Sicile & Pline ſont parfaitement d'accord enſemble. D'ailleurs, depuis la mort de Mauſole juſqu'au paſſage d'Alexandre en Aſie, on compte 18 ans, & par conſéquent quatre Olympiades & demie, qui, ajoutées aux ſix autres, nous conduiſent à la ſeconde année de la 111e. Olympiade; or, Alexandre entra dans les États du Roi de Perſe au commencement de la ſuivante, dès-lors plus de difficulté. Mais, que penſer de la correction que le P. Hardouin a imaginée ? La Voici : *Is obiit Olympiadis* 110 *anno ſecundo*, *urbis Romæ anno* 400. Il réſulte de ce calcul, que les quatre ſucceſſeurs de Mauſole, ſçavoir Artémiſe, Idriéus, Ada & Pixodarus, n'ont occupé le trône de Carie que l'eſpace de quatre ans, ce qui ne ſçauroit, en aucune façon, ſe concilier ni avec le témoignage de Diodore de Sicile, ni avec ceux de divers Hiſtoriens qui ont tranſmis à la poſtérité les actions de ces Princes.

Nous ne devons pas oublier ici une particularité qui ne fait pas moins d'honneur à la mémoire de Mauſole, que ces bâtimens ſi renommés dans les écrits des Anciens; c'eſt la bonté avec laquelle il reçut les Sçavans qui ſe retirerent à ſa Cour. Eudoxe y fit quelque ſéjour, au rapport de Diogene Laërce, & on voit dans Philoſtrate, que l'orateur Eſchine prononça un diſcours à la louange de ce Prince; il étoit alors à Rhodes & il le ſuivit en Carie, peut-être par un ordre précis des Athéniens, qui vouloient empêcher que Mauſole ne ſecourût les Rhodiens, qui avoient ſecoué le joug trop peſant de leur domination. Quoi qu'il en ſoit, le regne de ce Prince fut

très-glorieux, & c'est pour cela apparemment que les Grecs ont quelquefois désigné les Cariens par l'épithete μαυσωλός. Le fait est attesté par Démosthene dans son histoire de Bithynie, dont il ne nous reste aujourd'hui que des fragmens. Artémise, sa femme & sa sœur, lui succéda. *Voyez* Artémise II.

MAXENCE [M. AURÉLIUS VALÉRIUS], (a) *M. Aurelius Valerius Maxentius*, fils de Maximien, surnommé Hercule & d'Eutropie, ne tint aucun rang pendant que son pere jouit de la puissance souveraine; & lorsque ce Prince abdiqua avec Dioclétien la dignité impériale, Maxence auroit dû naturellement être nommé César. Mais, il déplaisoit à C. Galérius, quoiqu'il fût son gendre, parce qu'il s'annonçoit comme un monstre naissant, en qui se manifestoient les plus mauvais penchans, que développa dans la suite la souveraine puissance, lorsqu'il l'eut envahie. Nous ne croyons pourtant pas que c'eût été là un titre absolu d'exclusion auprès de C. Galérius, si Maxence ne l'eût indisposé & aigri par une fierté & une arrogance, qu'il portoit jusqu'à refuser de se soumettre au cérémonial usité alors, par rapport aux Empereurs, & de rendre l'hommage que l'on appelloit adoration à son pere & à son beau-pere. Un tel caractere se faisoit en même tems craindre & haïr.

Il mena une vie retirée dans la Lucanie, jusqu'à ce que par promesses il engagea les soldats Prétoriens à se joindre à lui; & voici comment la chose arriva. C. Galérius avoit ordonné un dénombrement des biens & des personnes dans toutes les provinces de son obéissance, & cette opération s'exécutoit avec une rigueur qui dégénéroit en tyrannie. Il prétendit y soumettre Rome même, & déjà il avoit nommé les Officiers qui devoient aller, sous le prétexte d'un dénombrement, ravager cette capitale de l'Empire de l'Univers. Ayant ainsi allarmé & aigri les citoyens, il indisposa encore les soldats; & continuant ce qu'avoit commencé Dioclétien, il affoiblit les Prétoriens par un nouveau retranchement. Maxence, trouvant les esprits dans cette fermentation, profita de la conduite imprudente du Souverain pour achever de les révolter, & pour s'élever lui-même à l'Empire. Il lui avoit été bien dur de voir Sévere & Maximin passer devant un fils & gendre d'Empereurs comme lui, & être nommés Césars à son préjudice. La promotion de Constantin, qui se relevoit d'une pareille injustice qu'il avoit soufferte, fut pour Maxence un

(a) Zosim. pag. 407. *& seq.* Crév. Hist. des Emp. T. VI. pag. 201. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 243. Tom. IX. pag. 124. *& suiv.*

nouvel aiguillon. Encouragé par son pere, qui regrettoit les grandeurs auxquelles on l'avoit forcé de renoncer, & ayant gagné quelques-uns des principaux Officiers du camp & de la ville, il se mit à la tête de ce qui restoit de Prétoriens ; & proclamé Auguste par eux, il se rendit maître sans peine de Rome, fit tuer celui qui y commandoit pour C. Galérius, & quelques autres Magistrats, & fut reçu du peuple comme un libérateur. Cette révolution est datée par M. de Tillemont du vingt huitième jour d'Octobre de l'an de Jesus-Christ 306, où commence le regne de Constantin.

Nos Auteurs ne marquent point où étoit alors Sévere, qui avoit l'Italie dans son département. Soit négligence de sa part, soit affaires qui l'occupassent ailleurs, son absence de Rome facilita sans doute le succès de l'entreprise de Maxence. Dès qu'il en fut instruit, il accourut pour arrêter les suites d'un mouvement qui tendoit à le dépouiller ; & muni de l'autorité de C. Galérius, il rassembla tout ce qu'il y avoit de troupes en Italie, & marcha vers Rome. Mais, ces troupes étoient bien mal disposées à le servir. Elles avoient toujours obéi à Maximien Hercule, & par conséquent elles devoient conserver de l'attachement pour le fils de ce Prine. D'ailleurs, les délices de la capitale, qu'elles avoient long-tems goûtées, étoient un attrait qui les portoit à désirer plutôt d'y vivre tranquillement, qu'à livrer à cette ville des assauts en ennemis. Pour les fortifier dans ces sentimens, Maximien reparut en ce moment sur la scene. Ce vieillard, inquiet & possédé d'un désir ardent de remonter sur le trône, vint à Rome. Dès qu'il y fut arrivé, son fils lui proposa, & le fit prier par le Sénat & par le peuple Romain de reprendre la pourpre. Il ne fut pas besoin de lui faire violence ; & Maximien se revit avec joie en possession d'un rang qu'il n'avoit quitté qu'à regret. Tout réussit d'abord à Maximien & à Maxence. Sévere s'étant approché de Rome, ses soldats mal affectionnés, & d'ailleurs gagnés par l'argent de ses ennemis, l'abandonnerent ; ensorte qu'il ne lui resta d'autre ressource que de s'enfuir à Ravenne, où, après s'être défendu quelque tems, il se rendit ; & malgré la parole qu'on lui avoit donnée, tout ce qu'il put obtenir, ce fut une mort douce. On lui permit de se faire ouvrir les veines. C. Galérius, qui vint peu après, pour faire par lui-même ce que Sévere n'avoit pu exécuter, ne fut plus heureux, que parce qu'il trouva le moyen de s'échapper.

Maxence, affranci de toute crainte, & ivre de sa prospérité, se livra à tous les vices de la tyrannie. Il regardoit comme sa proie les biens des citoyens

citoyens, l'honneur des femmes; & il exerçoit toutes ces violences avec une plaine sécurité. Il ne sçavoit pas qu'un nouveau danger le menaçoit de la part de son propre pere. Maximien, Empereur sans États, n'étoit pas de caractère à se contenter d'un vain titre. S'imaginant avoir acquis des forces suffisantes, il convoqua une assemblée des soldats & du peuple, & là il invectiva contre les désordres du gouvernement de Maxence, qui étoit présent; il le déclara indigne de l'Empire, & entreprit de l'en dépouiller par voie de fait, en lui arrachant lui même la pourpre impériale de dessus les épaules. Cette violence si étrange a paru à M. de Tillemont autoriser les soupçons, que quelques Écrivains ont jettés sur la légitimité de la naissance de Maxence. Ils ont dit qu'il n'étoit pas fils de Maximien, mais un enfant supposé par l'Impératrice Eutropie, que des vues politiques avoient engagée à ce crime. Une pareille supposition n'est gueres probable en soi; l'autorité des Écrivains qui l'attestent, est médiocre; & dans la réalité Maxence a toujours joui des droits & de l'état de fils de Maximien. Si ce vieil Empereur se porta contre lui à l'excès que nous venons de raconter, ce n'est qu'un effet peu surprenant de l'ambition furieuse qui le dévoroit. Maximien étoit bien capable de violer les droits de la nature pour parvenir à regner. Mais, il avoit mal pris ses mesures. Maxence trouva de l'appui dans les soldats, qui prirent hautement son parti contre un pere dénaturé, contre un vieillard turbulent, qui n'avoit pu ni garder l'Empire lorsqu'il le possédoit, ni se contenter de la condition privée à laquelle il s'étoit réduit, & qui vouloient reprendre par un crime horrible ce qu'il avoit abandonné, ou par inconstance, ou par foiblesse. Maximien courut risque de sa personne; il fut obligé de sortir de Rome & de toute l'Italie pour n'y plus rentrer, & mourut quelque tems après, l'an de Jesus-Christ 310. Il avoit voulu assassiner Constantin; mais, ayant été pris sur le fait, il se pendit.

Ce fut l'année suivante que Maxence réunit à son domaine l'Afrique, qui d'abord avoit refusé de le reconnoître, & où s'étoit ensuite fait proclamer Empereur un certain Alexandre, qui en jouit pendant plus de trois ans. Zosime est l'Auteur qui nous donne le plus de lumieres sur cette révolution, mais avec le mêlange de brouilleries & d'obscurités, qui ne manque jamais d'accompagner les récits de cet Écrivain.

Maxence, sorti avec avantage des attaques que Sévere & C. Galérius lui avoient livrées, & voyant son pouvoir bien établi en Italie, revendiqua l'Afrique, comme en étant une dépendance, & comme faisant partie des domaines de Sévere,

qu'il avoit vaincu. Il y envoya donc ses images ; c'étoit la forme de la prise de possession. Il paroît que cette démarche opéra une division entre les troupes qui étoient en Afrique. Une partie, & même la plus considérable, se soumit à Maxence. Il s'en trouva cependant plusieurs, qui par attachement pour C. Galérius ne voulurent point promettre obéissance à son ennemi. Comme ils étoient les plus foibles, ils résolurent de se retirer à Alexandrie, où la protection de Maximin, qui regnoit en Egypte, les auroit mis en sûreté. Mais, on leur coupa le chemin ; ils furent obligés de revenir à Carthage, & de subir la loi du plus fort.

Maxence, qui ne comptoit pas beaucoup sur cette soumission forcée, eut la pensée de se transporter en Afrique pour s'y faire reconnoître en personne. D'ailleurs, cruel & vindicatif, il vouloit punir la résistance de ceux qu'il avoit fallu contraindre par les armes à se ranger sous ses loix. Enfin, il se défioit d'Alexandre, qui commandoit en Afrique en qualité de vicaire du Préfet du Prétoire. Alexandre n'étoit pourtant pas fort redoutable, homme sans courage & sans fermeté, mou & inappliqué par caractere, & en qui ces défauts étoient encore augmentés par les glaces de l'âge. Mais, Maxence à tous égards valoit encore moins que lui. Une résolution que lui dictoient des motifs si puissans, manqua d'exécution par sa crédulité superstitieuse aux réponses des Aruspices, ou peut-être par sa lâcheté, qui aima à se couvrir de ce voile favorable. Les sacrificateurs consultés, lui ayant dit que les entrailles des victimes qu'ils avoient immolées, n'offroient point de présages heureux, il renonça au dessein d'aller en Afrique, & il se livra tout entier aux plaisirs de Rome.

Il voulut néanmoins prendre ses sûretés par rapport à Alexandre, & il lui demanda son fils en ôtage. Alexandre craignit pour cet enfant, qui étoit dans un âge tendre & beau de visage, les honteux & brutaux déréglemens du Tyran ; & il refusa de l'envoyer. Maxence irrité aposta des assassins pour tuer secrétement Alexandre. Mais, ce fut précisément cette odieuse démarche qui hâta la révolte. Les assassins furent découverts ; & les soldats justement indignés, & se rappellant tous les anciens sujets qu'ils avoient de haïr Maxence, secouerent son joug, & revêtirent leur chef de la pourpre. Ceci se passa l'an de Jesus-Christ 308. Alexandre, malgré son incapacité, ne laissa pas, parce qu'il avoit affaire à Maxence, de jouir paisiblement de la puissance impériale en Afrique pendant plus de trois ans.

L'an 311, Maxence se réveilla enfin de son assoupissement, & se préparant à faire la guerre à

Constantin, il voulut auparavant réduire l'Afrique sous son obéissance. Il ne lui en couta pas de grands efforts. Il fit partir son Préfet du Prétoire Rufius Volusianus avec un petit nombre de troupes, & il lui donna pour aide & pour conseil un homme peu connu d'ailleurs, mais qui passoit pour habile capitaine. Il se nommoit Zénas. Ces deux Commandans livrerent un combat à Alexandre, qui fut défait, pris, & étranglé. L'Afrique rentra ainsi sous les loix de Maxence.

Ce Prince vainqueur abusa de la fortune avec toute la cruauté d'une ame basse. Il ruina l'Afrique par des recherches tyranniques, dont la révolte d'Alexandre étoit le prétexte. Les délateurs eurent beau champ, dit Zosime, à accuser d'avoir favorisé ce rebelle, tous ceux que leur naissance ou leurs richesses exposoient à l'envie. Aucun ne fut épargné. Plusieurs périrent; les moins maltraités souffrirent la confiscation. Maxence vouloit même détruire Carthage, & priver ainsi l'Empire Romain d'un de ses plus beaux ornemens. Il en triompha, comme si Carthage eût été encore la rivale de Rome. Mais, il n'eut pas le loisir d'achever sa vengeance sur cette malheureuse ville, sans doute parce que la guerre contre Constantin lui parut un objet plus important.

Il feignoit d'être extrêmement irrité de la mort de son pere, & de vouloir en tirer raison. Dans le vrai, le motif qui l'animoit, étoit l'ambition, & le désir de s'enrichir des dépouilles de Constantin. Il ne se rendoit guere justice en osant se mesurer contre un tel adversaire. Détesté & méprisé, il attaquoit un Prince qui étoit l'objet de l'estime & de l'amour de tous ceux qui lui obéissoient.

Jamais ils n'avoient été sincérement unis, quoiqu'ils ne se fussent jamais fait la guerre, & qu'ils semblent même s'être reconnus mutuellement, au moins pendant un certain tems, pour Collegues. Ce fut Maxence qui leva l'étendard de la guerre. Constantin respectoit l'apparence d'union, qui arrêtoit les grands éclats. Il fit même des avances vers son beau-frere. Il l'invita à vivre en concorde & en bonne intelligence. Ses empressemens demeurerent sans fruit. Maxence enflé d'orgueil, & aussi rempli d'ambition, que dénué de talens, rebuta ses offres, rejetta ses propositions. Il se voyoit de nombreuses armées, & fier de cet avantage il ne se proposoit rien moins que de conquérir le département de Constantin, & peut-être même celui de Licinius. Il ne déclara pas ouvertement la guerre à ce dernier, mais il provoqua hautement les armes de Constantin, en faisant abattre & traiter ignominieusement ses statues. Cette insulte étoit une marque d'hostilité; & le Prince offensé, ne voyant plus aucun jour à conser-

ver la paix, se détermina à pousser vivement la guerre contre un ennemi aussi audacieux, qu'il étoit méprisable. C'étoit même pour lui un sujet de joie, que de se voir forcé par les circonstances à ne pas souffrir plus long-tems que Rome demeurât asservie à un Tyran détesté. Pour se faciliter le succès, il s'assura de l'amitié de Licinius, & dès-lors fut projetté le mariage entre Constancie sa sœur & ce Prince. Maxence de son côté se lia avec Maximin. Mais, ni Licinius ni Maximin ne prirent aucune part effective à la querelle, qui fut vuidée entre Constin & Maxence.

Ce fut une grande guerre, non pour la durée, mais pour l'importance de l'objet, pour les apprêts formidables, & pour la variété des exploits, auxquels elle donna lieu. Ce qui la rend encore plus considérable pour nous, c'est qu'elle est l'époque de la conversion de Constantin, qui rendit la paix à l'église, & qui mit fin aux persécutions continuelles contre lesquelles elle avoit eu à lutter depuis son berceau.

Ceux, qui parlent le plus modestement des forces de Maxence, lui attribuent cent mille hommes en armes. Zosime fait monter son infanterie à cent soixante-dix mille hommes, & sa cavalerie à dix-huit mille chevaux. L'armée de Sévere, dont il s'étoit rendu maître, lui avoit fourni un fond qu'il avoit ensuite augmenté par de nouvelles levées en Italie & en Afrique. Pour la subsistance de ces troupes si nombreuses, il avoit fait de grands amas de bleds, qui réservés aux soldats laissoient le peuple dans la misere. Selon le même Zosime, Constantin partit de la Gaule avec quatre-vingt-dix mille hommes de pied & huit mille chevaux; & c'est à quoi nous nous en tenons, sans nous arrêter au langage des Panégyristes, qui, pour relever l'éclat de la victoire, en diminuant les forces avec lesquelles elle fut remportée, donnent à Constantin moins de troupes, que n'en avoit Alexandre lorsqu'il entreprit la guerre contre les Perses, c'est-à-dire, moins de quarante mille hommes. Ce que nous croirons sans peine sur leur témoignage, c'est qu'il ne put pas mener contre Maxence tout ce qu'il avoit de monde sur pied, parce qu'il fut obligé d'en laisser une partie dans les Gaules pour les défendre en son absence contre les courses des Germains.

Constantin se présenta d'abord devant Suse qui fut obligée de le recevoir. Turin, Vérone, Aquilée, Modene le reçurent également. Tout le païs en un mot jusqu'à Rome fut ouvert à Constantin. Mais, Rome n'étoit pas une facile conquête, si Maxence se fût obstiné à s'y tenir enfermé. Nul évenement n'avoit pu encore le déterminer à en sortir, & sa ressource contre tant de disgraces accumulées coup sur coup avoit été d'en

ſupprimer autant qu'il avoit pu les nouvelles. Aux approches de l'ennemi, il changea de réſolution, moins par raiſon, que par un aveuglement où les payens mêmes ont reconnu le doigt de Dieu. Il ſe flattoit de débaucher l'armée de Conſtantin, par les mêmes artifices qui lui avoient réuſſi pleinement contre Sévere, & en partie contre C. Galérius. D'ailleurs, les Aruſpices & les livres Sibyllins, qu'il avoit conſultés, s'étoient accordés à lui prédire que dans le combat qui alloit ſe donner, l'ennemi de Rome périroit. Réponſe équivoque, mais qu'il interprêtoit en ſa faveur, ne doutant point que celui qui venoit attaquer Rome avec une armée, ne dût en être regardé comme l'ennemi. Enfin, ſon courage pouvoit être rehauſſé par un petit déſavantage, que Conſtantin avoit récemment ſouffert dans une rencontre de peu d'importance. Par ces différens motifs, & encore piqué des cris du peuple qui dans les jeux du cirque lui avoit reproché ſa lâcheté, il ſortit de la ville à la tête de ſon armée, & vint ſe camper le long du Tibre, entre le pont Mulvius & un lieu nommé les roches rouges. Là il prépara lui-même l'inſtrument & la cauſe de ſa perte. Il dreſſa ſur le fleuve un pont composé de deux parties, qui n'étoient liées enſemble que par des boulons de fer, qu'il étoit aiſé de tirer; moyennant quoi le pont ſe ſéparoit, & laiſſoit vuide le milieu du courant. Son plan étoit d'attirer Conſtantin ſur ce pont, d'en ôter alors les liens, & de noyer ainſi ſon ennemi. Mais, ſa ruſe tourna contre lui-même.

Conſtantin ſe félicitoit beaucoup de voir Maxence ſortir au-devant de lui, & diſpoſé à confier ſa fortune à la déciſion d'une bataille. C'étoit pour lui avoir vaincu, que de pouvoir combattre. Ainſi, dès qu'il fut arrivé auprès de l'ennemi, il s'arrangea pour en venir aux mains. Maxence s'y étoit préparé; mais, il avoit mal pris ſes meſures. Il s'étoit réſervé ſi peu de terrein, que ſes derniers rangs bordoient le Tibre; enſorte que pour peu qu'ils fuſſent forcés de reculer, ils périſſoient infailliblement, pouſſés & précipités dans le fleuve.

Conſtantin fit à ſon ordinaire le devoir de ſoldat & de capitaine. Il diſpoſa avantageuſement ſon armée, il donna de bons ordres, il combattit vaillamment de ſa perſonne, & il fut parfaitement ſecondé par des troupes toujours victorieuſes ſous ſa conduite. Celles de Maxence étoient nombreuſes, elles avoient de la bravoure; mais, il leur manquoit un chef. Elles ne trouvoient dans celui qui les commandoit, ni habileté, ni courage, ni préſence d'eſprit, ni reſſource. Elles ne purent donc pas long-tems diſputer la victoire. Au premier choc, elles furent toujours rompues. Les plus vaillans ſe firent tuer dans le poſte qu'ils occu-

poient ; les autres éperdus & aveuglés se jetterent dans le Tibre, & y furent la plupart engloutis. Maxence lui-même gagna son pont. Mais, soit par la multitude de ceux qui le passoient avec lui, soit par quelque autre accident, le pont, qui étoit peu solide, se rompit; tous ceux qui étoient dessus tomberent dans le fleuve ; peu échapperent à la nage ; Maxence fut noyé.

C'étoit le vingt-huit Octobre de l'an de Jesus-Christ 312, jour auquel six ans auparavant il s'étoit emparé de Rome & de la pourpre impériale. Son malheureux sort dont il étoit bien digne, entraîna l'extinction, ou du moins l'obscurcissement total de tout ce qui lui appartenoit. Sa femme, soit que ce fût la fille de C. Galérius, soit une autre, vivoit encore lorsqu'il périt. Il avoit aussi un fils vivant. Depuis sa mort, il n'est plus parlé ni de l'un ni de l'autre dans l'histoire. Un fils aîné nommé Romulus, qu'il avoit fait César, & deux fois Consul, étoit mort avant lui, & nous avons des médailles de ce jeune Prince qui nous apprennent son apothéose. C'est tout ce que nous en sçavons.

DIGRESSION
Sur le portrait de Maxence.

Ce ne sont pas les seuls Écrivains Chrétiens qui peignent Maxence avec les couleurs les plus noires. Les payens ne lui sont pas plus favorables. Zosime assure que Maxence exerça toutes sortes de cruautés & de débauches dans Rome & dans toute l'Italie. Aurélius Victor, à ces excès odieux, ajoute la lâcheté, la timidité, & un engourdissement de paresse, qui selon un Panégyriste du tems, lui permettoit à peine de mettre le pied hors de son palais. Il ne connoissoit nul exercice militaire; le champ de Mars ne le voyoit jamais. Ses exercices étoient de délicieuses promenades dans ses jardins & sous ses portiques de marbre. Se transporter à une maison de plaisance, c'étoit pour lui une expédition, & il tiroit vanité de cette inaction honteuse. Il ne feignoit point de dire qu'il étoit le seul Empereur ; & que les autres Princes combattoient pour lui sur les frontieres. Telle étoit la mollesse de Maxence. Par rapport à ses autres vices, le détail nous en est fourni sur tout par un Auteur Chrétien, mais qui ne fait que développer ce que Zosime & victor ont renfermé en deux mots.

Maxence, dit Eusebe, au commencement qu'il se vit maître de Rome, voulut donner une idée avantageuse de la douceur de son gouvernement, en faisant cesser la persécution contre les Chrétiens. Mais, cette douceur étoit en lui feinte & masquée ; & si la religion de ses peres ne lui tenoit pas assez au cœur pour aiguillonner sa cruauté, ses passions, auxquel-

les il lâchoit la bride, le porterent aux plus horribles violences contre tous ses sujets indistinctement. Brutalement débauché, il enlevoit aux maris leurs épouses, & les leur renvoyoit déshonorées. Ce n'étoit point aux familles du peuple qu'il s'adressoit ; il attaquoit par ses outrages ce qu'il y avoit de plus éminent dans Rome & dans le Sénat. Rien n'assouvissoit la fureur de ses désirs, qui toujours renaissans, à mesure qu'ils étoient satisfaits, couroient d'objet en objet, sans laisser aucune vertu en sûreté. Il échoua pourtant contre celles des femmes Chrétiennes, qui craignant moins la mort que la perte du trésor de la chasteté, braverent la violence du tyran. Eusebe en cite une en particulier, qui par une générosité que la morale du paganisme auroit autorisée, mais que la loi Évangélique ne nous permet pas de louer, attenta elle-même sur sa vie, pour sauver son honneur.

Sophronie, femme Chrétienne, mariée à l'un des plus illustres Sénateurs, eut le malheur d'attirer les regards de Maxence. Déjà les satellites du Tyran se présentoient à la maison pour l'emmener ; & le mari, par une lâche timidité, leur permettoit d'enlever leur proie. Elle demanda un moment pour se mettre à sa toilette & se parer ; & lorsqu'elle se vit seule, elle prit un couteau, & se l'enfonça dans le sein. Il n'est point dit si cette aventure tragique causa quelque mouvement dans Rome ; mais, elle ne corrigea point Maxence, qui jusqu'à la fin de sa vie & de son regne persista dans sa tyrannique infamie.

La cruauté chez lui, comme nous l'avons dit, alloit de pair. Excitée par la cupidité, elle trouvoit autant de coupables que de riches. Tous ceux, dont les possessions avoient dequoi tenter Maxence, ne pouvoient éviter la mort. La douceur, la soumission, la patience, ne le désarmoit point ; encore moins la dignité des personnes. Il est impossible de compter, dit Eusebe, le nombre des Sénateurs qu'il fit périr sur des prétextes variés selon les circonstances, & toujours faux.

Suivant la maxime des méchans Princes, il mettoit tout son appui dans les gens de guerre. Aussi les combloit-il de largesses, & il épuisoit pour eux les finances publiques. *Jouissez*, leur disoit-il, *prodiguez*, *dissipez* ; c'est là votre partage. Dans une querelle qui s'éleva entre le peuple & les soldats, il permit à ceux-ci de faire main-basse sur les bourgeois ; & le carnage fut grand. En accordant ainsi aux troupes une pleine licence, il s'assuroit des ministres pour l'exécution de toutes ses violences ; & non seulement Rome, mais l'Italie entiere étoit remplie de satellites de sa tyrannie.

Pour fournir aux dépenses énormes par lesquelles il s'atta-

choit les troupes, le trésor public ne suffit pas long-tems. Il fallut y joindre les confiscations injustes, les taxes sur tous les ordres de l'État, & jusques sur les laboureurs, le pillage des temples. La suite d'une si mauvaise administration fut la disette des choses nécessaires à la vie, & une famine si grande, qu'aucun homme vivant ne se souvenoit d'en avoir vu une semblable dans Rome.

Il ne manquoit à Maxence, pour être un monstre achevé, que l'impiété & la magie. Il ne voulut pas que ce trait de moins rendît le tableau imparfait. Eusebe l'accuse d'avoir offert, lorsqu'il se préparoit à la guerre contre Constantin, des sacrifices abominables, dans lesquels il immoloit des femmes enceintes & de tendres enfans, pour chercher l'avenir dans leurs entrailles palpitantes, & pour détourner sur ces malheureuses & innocentes victimes, les maux dont il pouvoit être menacé.

MAXIME [M. Clodius Pupiénus], *M. Clodius Pupienus Maximus*, (*a*) empereur Romain, étoit un homme de basse naissance, fils d'un serrurier ou d'un charron; mais, il s'étoit avancé par son mérite.

Dès sa premiere jeunesse, son goût se décida pour la guerre, & il y brilla. Après avoir passé par divers degrés de la milice, il parvint à pouvoir aspirer aux charges dans Rome. Il devint Préteur; & comme il n'étoit pas riche, les dépenses qu'il avoit faites dans l'exercice de cette Magistrature, furent soutenues par une Dame, nommée Pescennia Marcellina, qui l'avoit reçu dans sa maison, & qui le traitoit comme son fils. Il obtint aussi le Consulat; & c'est lui probablement qui fut Consul l'an de Jesus-Christ 227 avec Nummius Albinus. Les emplois les plus importans & les plus honorables lui donnerent lieu de développer tous ses talens. Il fut successivement Proconsul de Bithynie, de Grece, de la Narbonnoise. On lui donna des commandemens militaires, en Illyrie contre les Sarmates, sur le Rhin contre les Germains; & par-tout il soutint & augmenta sa réputation. Ayant été nommé Préfet de la ville, il se conduisit dans cette Magistrature en homme éclairé, ferme, & sévere. Enfin, il effaça tellement par ses services & par sa gloire le désavantage d'une origine obscure, que lorsqu'il s'agit de la premiere place, personne n'en parut plus digne que lui.

On ne lui reproche aucun désordre dans ses mœurs. Sa vie & même sa contenance extérieure étoient graves & austeres; & le surnom de triste lui en demeura. Homme attaché à son sens, un peu haut, mais sans opiniâtreté néanmoins, il se faisoit une loi d'écouter les raisons de ceux

(*a*) Zosim. p. 312. *&* *seq*. Crév. Hist. des Emp. Tom. V. p. 329. *&* *suiv*.

contre qui il croyoit avoir des sujets de plaintes ; & soit qu'ils lui apportassent des excuses légitimes, il leur rendoit justice, soit qu'ils reconnussent leurs torts, & lui demandassent pardon, il se laissoit aisément fléchir. Cependant, l'impression de sévérité qui résultoit de toute sa conduite, & qui étoit un mérite pour lui auprès du Sénat, le faisoit craindre du peuple, qui ne vit pas volontiers un caractere si ferme armé du souverain pouvoir. Cette considération influa sans doute dans le choix de son Collegue. On voulut tempérer l'austérité de Maxime par la douceur de Balbin, qu'on lui associa. *Voyez* Balbin.

L'histoire ne parle point de la famille de Maxime. Il avoit commencé la splendeur de sa maison, & elle finit avec lui.

MAXIME, *Maximus*, (*a*) pere de l'empereur Probus, étoit originaire de Dalmatie, & mourut en Égypte.

MAXIMIANA FAUSTA, qui est appellée par d'autres Maxima Fausta. *Voyez* Fausta.

MAXIMIANA THÉODORA. *Voyez* Théodora.

MAXIMIEN [M. AURÉLIUS VALÉRIUS], *M. Aurelius Valerius Maximianus*, (*b*) étoit né dans la Pannonie, près de Sirmium, de parens d'une condition très-basse, & qui, simples mercénaires, gagnoient leur vie par le travail de leurs mains. Son éducation répondit à sa naissance, & son ignorance étoit si grossiere & si publique, qu'un Panégyriste, citant devant lui les exploits de Scipion l'Africain, & le louant de les avoir imités, ne fait point difficulté de témoigner le doute où il est si Maximien en a jamais entendu parler. La Pannonie sa patrie étoit depuis long-tems, lorsqu'il naquit, le théâtre perpétuel de la guerre. Ainsi, né au milieu des armes, & en ayant embrassé la profession dès son enfance, il s'endurcit de bonne heure le corps & le courage contre les fatigues & les dangers. D'abord soldat, ensuite officier ; il parvint même à des grades supérieurs, que nous ne pouvons désigner distinctement ; mais, nous sçavons qu'il fut à portée de se former à l'école d'Aurélien & de Probus, ce qui suppose qu'il approchoit de ces Princes, & par conséquent qu'il tenoit un rang illustre dans la milice. Il les suivit dans toutes leurs expéditions, sur le Danube, sur l'Euphrate, sur le Rhin, & aux bords de l'Océan. Il devint un guerrier, autant qu'on peut l'être par le courage seul & par l'exercice, sans le secours des connoissances & des vues fines, dont son esprit épais n'étoit pas capable. Il fut toute sa vie un

(*a*) Crév. Hist. des Emp. Tom. VI. pag. 90.

(*b*) Zosim. p. 405. *& seq.* Crév. Hist. des Emp. Tom. VI. p. 111, 145. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 249, 250. Tom. II. pag. 549. *& suiv.*

soldat grossier, rustre, violent, perfide, cruel, brutalement débauché. Il avoit apporté en naissant la pente à tous ces vices, & nulle culture ne lui ayant appris à les réprimer, il s'y livra avec emportement. Son extérieur même dur & sauvage annonçoit la férocité de son caractere. Si par ses excès il ne ruina pas l'Empire, si même il le servit utilement, on doit en faire honneur à la sagesse de Dioclétien, qui lui servoit de frein, & pour laquelle il conserva toujours un très-grand respect.

Ils étoient amis depuis longtems. Ainsi, Dioclétien le connoissoit bien, lorsqu'il l'associa à l'Empire. Il lui falloit un homme capable de faire la guerre, & Maximien l'étoit. D'ailleurs, il sçavoit quel ascendant il avoit pris sur son esprit. Il crut donc pouvoir sans risque lui communiquer un titre, qui dans les regles ordinaires ne souffre point de partage, & il ne se trompa point dans son jugement. Maximien lui fut constamment fidele; & devenu son égal par les honneurs & par le rang, il lui déféra toujours la supériorité dans le Conseil. Dioclétien tiroit même parti des vices de son Collegue. Comme il étoit fort curieux de s'acquérir la réputation de clémence, s'il croyoit avoir besoin de quelque démarche violente & odieuse, il en chargeoit Maximien, qui se prêtoit volontiers à des exécutions conformes à son caractere. Et en général le contraste de la dureté de l'un rehaussoit la bonté & la douceur que l'autre affectoit de faire paroître. Tels furent les motifs qui déterminerent Dioclétien dans son choix. Il commença par faire Maximien César, & ensuite il le déclara Auguste à Nicomédie, l'an de Jesus-Christ 286. Depuis ce moment, les deux Empereurs se traiterent de freres, & quelque tems après ils prirent de concert des surnoms bien peu convenables à la bassesse de leur origine. Ces enfans de Pâtres ou d'Esclaves se firent appeller l'un Jovius, comme descendant de Jupiter, l'autre Herculius, comme issu d'Hercule; faste misérable, & preuve de l'aveuglement que produit la fortune.

Dioclétien, après s'être associé Maximien, se préparant à marcher contre les Perses, chargea son Collegue de la guerre en occident; & c'est ainsi qu'il faut entendre le partage que l'on dit s'être fait entr'eux de l'Empire. Chacun d'eux avoit sur une certaine partie une inspection plus spéciale; mais, il n'y eut point de division formelle; & il nous paroît prouvé par les faits qu'ils posséderent l'Empire en commun & par indivis. L'État étoit parfaitement un sous deux chefs. Maximien justifia le choix que Dioclétien avoit fait de lui, par les succès glorieux de ses armes. Il soumit les Bagaudes, & si son Panégyriste ne nous trompe point,

il employa encore plus la clémence pour regagner ces rebelles, que la force pour les réduire.

Après que Maximien eut appaisé la rébellion des Bagaudes, les Barbares occuperent sa valeur. Les nations Germaniques, toujours acharnées sur la Gaule, s'étoient répandues dans ce riche & beau païs, Bourguignons, Allemands, Chaibons, Hérules. Maximien alors Consul pour la premiere fois, fit tête courageusement à cette nuée d'ennemis, & il les vainquit par deux différentes voies. Il s'attacha à couper les vivres aux Bourguignons & aux Allemands; & la maladie, suite infaillible de la famine, s'étant mise parmi eux, l'armée composée de ces deux peuples fut détruite sans que l'empereur Romain eût besoin de tirer l'épée. Contre les Chaibons & les Hérules, il fallut combattre; & dans la bataille Maximien signala sa bravoure personnelle, se jettant au plus fort de la mêlée, & semblant presque se multiplier pour se montrer en même-tems par-tout où sa présence pouvoit être nécessaire. Les Barbares furent taillés en pieces, &, s'il n'y a point d'exagération dans l'Orateur qui nous sert ici de guide, ce ne fut pas quelqu'un d'entr'eux échappé du péril, mais la renommée de la gloire de Maximien, qui alla porter dans leur païs la nouvelle de leur défaite.

On ne peut douter que ce Prince ne fût vaillant. Il en donna une preuve éclatante le jour même qu'il prit possession de son second Consulat; & pour mettre cette action sous les yeux du Lecteur, nous le supplions de nous permettre d'employer la traduction d'un morceau oratoire, seul monument du fait. On y trouvera en même-tems un échantillon de l'Éloquence de ce tems-là. » S'il falloit, dit l'Orateur, raconter » tous vos exploits en Gaule, » quel discours pourroit y suffire? Mais, je ne puis passer » sous silence le premier jour » de votre Consulat, ce jour » célebre, dont vous avez si » glorieusement changé la destination. Il n'étoit fait que » pour préluder, & vous l'avez » employé à agir; & le soleil, dans l'espace de sa plus » courte révolution, vous a vu » commençant les actions de » Consul, & remplissant celles » de Général. Nous vous avons » vu, César, en un même jour » faire des vœux pour la République, & vous mettre dans » le cas de les acquitter. Ce » qui étoit l'objet de vos souhaits pour l'avenir, vous » l'avez rendu présent; ensorte » que l'on peut dire qu'après » avoir imploré le secours des » Dieux, vous avez sçu le prévenir. Ce qu'ils avoient promis, vous l'avez exécuté. » Nous vous avons vu, César, » en un même jour porter successivement le plus majestueux » habillement de la paix, &

» le plus brillant ornement du
» commandement militaire. Que
» les Dieux me permettent de
» le dire. Non, Jupiter lui-
» même ne varie pas si subite-
» ment la face du Ciel où il re-
» gne, que vous avez changé
» l'appareil de toute votre per-
» sonne. Vous dépouillez la
» robe prétexte pour prendre
» la cuirasse; la main qui por-
» toit le sceptre d'ivoire, se
» charge de la pique; vous pas-
» sez en un instant du Tribunal
» au champ de bataille; de
» la chaise Curule vous mon-
» tez à cheval; & avec la même
» rapidité vous revenez triom-
» phant du combat. Cette ville,
» que votre brusque sortie sur
» les ennemis avoit laissée dans
» l'inquiétude, vous la remplis-
» sez d'allégresse & de cris de
» victoire, d'autels où fume
» l'encens, de sacrifices, de
» parfums qui se consument en
» l'honneur de votre Divinité.
» Ainsi, les deux extrêmités
» de ce jour ont été consacrées
» par des cérémonies également
» religieuses, qui se sont adres-
» sées d'abord à Jupiter pour
» lui demander la victoire,
» ensuite à vous, pour vous en
» rendre les actions de graces. »
Les antitheses ne sont pas ménagées dans ce morceau, & l'adulation y est poussée jusqu'à l'impiété. On sent que le plus grand des Dieux pour l'Orateur, n'est pas Jupiter. Mais enfin, les tours sont ingénieux, l'expression vive & brillante.

Le fait en lui-même est beau & honorable pour Maximien. La ville dont il s'agit, est sans doute Treves, où l'empereur Maximien ayant pris possession du Consulat le premier Janvier, sortit dans le moment sur quelques troupes de Germains qui couroient la campagne, les battit, les dissipa, & rentra victorieux dans la ville. Maximien ne se contenta pas de cet avantage passager. Il voulut assurer d'une façon durable la tranquillité des Gaules, en portant ses armes au delà du Rhin. Il passa ce fleuve, il ravagea par le fer & par le feu tout le païs qui est au delà. Les Barbares effrayés recoururent à sa clémence; & l'Orateur nomme deux Rois des Francs, Génobon & Atech, qui par leurs soumissions obtinrent la paix de l'empereur Romain, & se tinrent heureux d'être maintenus par lui dans la possession de leurs États.

Mais, il s'en falloit beaucoup que toute la nation des Francs fût domptée. Il y en avoit une partie qui de concert avec les Saxons couroit les mers, & rendoit la navigation impraticable par ses pirateries. Maximien opposa à ce mal un remede, du succès duquel il eut lieu de se repentir. Il avoit à son service un excellent officier de marine, nommé Carausius. Maximien le chargea d'assembler une flotte à Boulogne, de donner la chasse aux pirates Francs & Saxons, & d'en purger les mers. Carausius avoit en effet toute

la bravoure & toute l'habileté néceſſaires, pour s'acquitter parfaitement de ſa commiſſion, mais non pas la probité, ſans laquelle nul devoir n'eſt bien rempli. Il regarda l'emploi, qui lui étoit confié comme une occaſion de s'enrichir ; & on le ſoupçonna, non ſans fondement, de laiſſer paſſer les corſaires, pour les attaquer au retour lorſqu'ils ſeroient richement chargés. Maximien ordonna que l'on tuât ſans aucune forme de procès un officier de cette conſidération. Carauſius fut averti à tems, & il paſſa avec ſa flotte dans la Grande-Brétagne, où il ſe revêtit de la pourpre. Lorſqu'il ſe révolta, Maximien étoit encore occupé de la guerre contre les Germains, & d'ailleurs il ſe trouvoit ſans flotte. Il fallut à ce Prince du moins l'intervalle d'une année, pour achever d'une part de pacifier & de ſoumettre les nations Germaniques, & de l'autre faire conſtruire des vaiſſeaux ſur les grandes rivieres de la Gaule, dont les embouchures regardent l'iſle de la Grande-Brétagne. Lorſque l'armement naval de Maximien fut prêt, Carauſius étoit en état de le bien recevoir. Il avoit même un grand avantage ſur ſon ennemi ; car, les matelots & les ſoldats de l'Empereur étoient tout neufs ſur mer, & ſans aucune expérience ſoit pour manœuvrer, ſoit pour ſe battre ſur cet élément. L'orateur Eumene ajoute que les vents & les flots leur furent contraires. Ce qui eſt certain, c'eſt que Maximien abandonna ſon entrepriſe, & ſe crut obligé de faire la paix avec Carauſius, en lui laiſſant la jouiſſance de ſon uſurpation.

Pour ne rien omettre de ce que les monumens anciens nous ont conſervé des faits de Maximien dans la Gaule, nous dirons que ce Prince ayant réduit à la ſoumiſſion les nations Germaniques, voiſines du Rhin, en tranſplanta quelques tribus ſur les terres de ceux de Treves & des Nerviens qui habitoient le païs auquel répondent à peu près les diocèſes de Cambrai & de Tournai. C'étoit une politique ſujette à inconvéniens, mais néanmoins ſouvent miſe en uſage par les Empereurs, que de peupler de Barbares les terres que la guerre avoit ravagées aux frontieres de l'Empire. Les peuples tranſportés par Maximien ſont nommés Francs & Letes.

Deux inſcriptions, qui ſubſiſtent encore dans Grenoble, nous apprennent que Dioclétien & Maximien ont bâti & rétabli les murs, & même les édificés intérieurs de cette ville, qui ſe nommoit alors Cularo.

Tout ce que nous venons de raconter de Maximien, eſt renfermé dans un eſpace de cinq ans, depuis la fin de l'an de Jeſus-Chriſt 286, juſqu'en 291. Durant ces mêmes années, Dioclétien avoit fait auſſi différentes expéditions militaires,

On décerna le triomphe aux deux Empereurs, qui ne se hâterent pas de le célébrer ; & toujours occupés à combatre de nouveaux ennemis, ils en différerent la pompe de plusieurs années.

L'an de Jesus-Christ 290, ils eurent une entrevue à Milan. Pour s'y rendre, ils passerent en plein hiver, l'un les alpes Juliennes, venant de la Pannonie, l'autre les alpes Cottiennes, venant de la Gaule. L'histoire ne nous apprend point quel étoit le motif de cette entrevue. Mais, quand il n'y auroit eu d'autre objet, que de donner à l'Univers le spectacle de leur union parfaite, c'étoit dequoi s'attirer une admiration qui n'étoit pas sans fruit, & qui devoit contribuer infiniment à maintenir la paix & la tranquillité dans l'Empire. Cette union des deux Empereurs est célébrée par Mamertin ; & elle nous paroît un phénomene si singulier, un sujet si solidement beau, une leçon si utile pour l'exemple, que nous ne pouvons nous refuser de transcrire ici quelques-unes des pensées, par lesquelles cet Orateur en fait sentir tout le prix.

» Quels siecles, dit Mamertin, ont jamais vu une telle » concorde dans la possession & » l'exercice du pouvoir souverain ? Où trouve-t-on des » freres, même jumeaux, qui » usent d'un patrimoine indivis » avec autant d'égalité, que » vous usez de l'Empire ? L'envie infecte les cœurs des » plus vils artisans; le talent » de Musicien excite la jalousie entre ceux qui s'en disputent la gloire ; il n'est rien » de si bas, de si vulgaire, dont » la cupidité des copartageans » ne fasse une matiere de querelles & de malignes dissensions. Mais, les ames célestes & divines de nos Empereurs sont au dessus de » toute l'opulence, de toute » la fortune; elles sont plus » grandes que la vaste étendue » de l'Empire. Le Rhin & le » Danube, le Nil & l'Euphrate » associé avec le Tigre, les » deux Océans, oriental & » occidental, & tout ce qui est » contenu de terres, de fleuves, » de ports, & de rivages entre ces bornes si reculées, » voilà ce qui est pour vous » un bien commun, dont vous » jouissez également avec autant de satisfaction, que les » deux yeux jouissent de la » lumiere du jour. Ainsi, votre » amitié mutuelle double à votre égard les bienfaits des » Dieux. Chacun de vous jouit » de ses exploits, & des exploits de son Collegue. Les » lauriers cueillis par Dioclétien en Orient, en Rhétie, » en Pannonie, ont touché votre » cœur, Maximien Auguste, » de la joie la plus vive & la » plus pure. Et réciproquement les nations Germaniques » détruites en Gaule, la Germanie au-delà du Rhin » dévastée, les guerres des » pirates étouffées par la sou-

» mission des Francs, toutes
» vos victoires en un mot ont
» mis Dioclétien au comble de
» ses voeux. Les Dieux ne
» peuvent partager leurs dons
» entre vous. Tout ce qui est
» accordé à l'un, devient com-
» mun à tous deux.

» Ce seroit là une merveille
» digne de l'admiration de tous
» les hommes, quand la na-
» ture elle-même, en vous
» donnant une même origine,
» vous auroit inspiré les prin-
» cipes & les loix de l'union
» fraternelle. Mais, combien
» la merveille croîtra-t-elle,
» si l'on fait réflexion que vous
» n'êtes que freres d'armes, &
» que les camps, les exerci-
» ces militaires, des exploits de
» guerre également glorieux,
» & non les liaisons du sang, ont
» serré les nœuds de votre con-
» corde ? L'origine étoit diffé-
» rente; mais, l'admiration mu-
» tuelle pour vos vertus, les
» louanges que vous vous don-
» niez réciproquement pour
» vos belles actions, une no-
» ble émulation qui vous fai-
» soit tendre d'un pas égal au
» faîte des honneurs & de la
» fortune, de si grandes & si
» heureuses ressemblances ont
» produit l'union des cœurs.
» Vous êtes devenus freres par
» un choix libre, & non par
» le hazard de la naissance.
» Il n'est que trop prouvé par
» de fréquentes expériences,
» que les enfans d'un même
» pere souvent se ressemblent
» & s'accordent peu ; c'est être
» véritablement & parfaitement
» freres, que de porter la res-
» semblance & l'union jusqu'à
» la société de l'Empire. »

C'est ainsi que Mamertin loue le concert & la bonne intelligence des deux Empereurs; & les circonstances ne lui permettoient pas de mettre aucune différence entre Dioclétien & Maximien. Mais, quoique cette union fasse beaucoup d'honneur à l'un & à l'autre, il est aisé de sentir que la principale gloire en appartenoit à celui qui en étoit l'auteur & le principe par une supériorité de sagesse, toujours imposante sans avoir de domination à exercer, & substituant l'impression du respect au droit de contrainte dont elle s'étoit dépouillée.

Dioclétien, ayant jugé à propos que chaque Auguste eût sous lui un César qui gouvernât une partie des Provinces de son département, Valere Constance, qu'on appelle communément Constance Chlore, fut donné l'an de Jesus-Christ 292 à Maximien, qui lui fit épouser sa belle-fille Théodora, & qui lui facilita la défaite des Gaulois, en gardant les bords du Rhin, pendant que ce César faisoit la guerre aux tyrans d'Angleterre. L'histoire de ces tems-là n'est pas fort connue, & l'on y trouve plusieurs années vuides de faits. L'an de Jesus-Christ 298, Maximien alla en Afrique, où il défit quelques peuples Maures qui s'étoient cantonnés dans les montagnes, & de-là il re-

vint en Italie, d'où il alla quelquefois dans la Rhétie pour retenir les Barbares. Ce ne fut que l'an de Jesus-Christ 303, qu'il vint à Rome. Dioclétien son bon & ancien ami s'y trouva; ils triompherent ensemble, & se séparerent bientôt pour ne se plus revoir. C. Galérius, qui étoit César sous Dioclétien, avoit engagé ce Prince à persécuter les Chrétiens, qu'il avoit toujours aimés, jusqu'à n'avoir presque point d'autres officiers auprès de sa personne. On commença par maltraiter ceux qui avoient quelque emploi dans les armées, on en vint ensuite à tous les autres. La description qu'on fait de cette persécution est effrayante. Maximien ne fut pas moins violent que les autres, & il y eut une infinité de Chrétiens qui périrent par ses ordres.

Quelque tems après, C. Galérius ayant formé le projet de se revêtir de la pourpre, en obligeant Dioclétien & Maximien de l'abdiquer, attaqua d'abord le dernier comme le plus aisé à renverser, & en effet il l'abattit tout d'un coup par la menace d'exciter une guerre civile, si on ne lui accordoit le titre d'Auguste, qu'il avoit si bien mérité, & qu'il étoit las d'attendre. Maximien, quoiqu'attaché à la domination & aux grandeurs, céda néanmoins; & la crainte vainquit en lui l'ambition. Dioclétien, instruit par une lettre de Maximien, de ce qui s'étoit passé, ne résista pas long-tems. Tout étant ainsi conclu & arrêté, Dioclétien & Maximien s'arrangerent pour faire leur cession en un même jour, c'est-à-dire, le premier de Mai de l'an de Jesus-Christ 305, l'un à Nicomédie, l'autre à Milan. Nous ne sçavons aucun détail touchant Maximien, sinon qu'il quitta la pourpre, en revêtit Sévere, qui lui avoit été envoyé par C. Galérius, & se retira en Lucanie dans une campagne délicieuse.

Cependant, Maxence, fils de Maximien, s'étant fait proclamer Auguste, se rendit maître de Rome, & fit tuer celui qui y commandoit pour C. Galérius. Alors, Maximien reparut sur la scene. Ce vieillard, inquiet & possédé d'un désir ardent de remonter sur le trône, avoit voulu probablement tenter l'aventure par son fils; & voyant qu'elle avoit réussi, il résolut d'en tirer avantage pour lui-même, & de pousser l'affaire aussi loin qu'elle pourroit aller. Il vint donc à Rome sous prétexte de soutenir Maxence, & de réunir tous les esprits en faveur du nouveau Prince, par lequel il avoit été mandé. Dès qu'il fut arrivé, son fils, qui ne se défioit de rien, lui proposa & le fit prier par le Sénat & par le peuple Romain de reprendre la pourpre. Il ne fut pas besoin de lui faire violence; & Maximien se revit avec joie en possession d'un rang qu'il n'avoit quitté qu'à regret.

regret. Alors, il y eut six Princes à la fois dans l'empire, Augustes ou Césars; Galérius, Sévere, Maximin, Constantin, Maximien & Maxence. On rapporte qu'il ne tint pas à Maximien, que ce nombre ne fût augmenté d'un septieme; & qu'il écrivit à Dioclétien pour l'exhorter à imiter sa démarche. Mais, il n'ébranla pas cette ame ferme, qui ne se déterminoit pas légérement, & qui, lorsqu'il s'agissoit de prendre un parti, pensoit aux conséquences.

Tout réussit d'abord à Maximien & à Maxence. Sévere s'étant approché de Rome, ses soldats mal affectionnés, & d'ailleurs gagnés par l'argent de ses ennemis, l'abandonnerent; ensorte qu'il ne lui resta d'autre ressource que de s'enfuir à Ravenne. Maximien l'y poursuivit, & entreprit de l'assiéger. Mais, comme la place étoit forte & bien munie, il appréhenda que, si le siege traînoit en longueur, C. Galérius n'eût le tems de venir au secours d'un Collegue fidele & soumis. Il recourut à la perfidie; & comme il avoit affaire à un esprit crédule & timide, il lui persuada qu'il n'en vouloit point à sa vie, & que dès qu'il cesseroit d'avoir lieu de le regarder comme un rival, il deviendroit son protecteur. Sévere le crut, vint se livrer entre ses mains, & lui remit la pourpre, qu'il avoit reçue de lui deux ans auparavant. Maximien, en homme religieux, ne voulut point violer son serment, mais il fit agir son fils. A peine le malheureux Sévere étoit-il sorti de Ravenne, & en marche pour se rendre au lieu de sa retraite, qu'une embuscade placée par Maxence se saisit de sa personne. On le mena aux trois tavernes sur la voie Appia; & là tout ce qu'il put obtenir, ce fut une mort douce. On lui permit de se faire ouvrir les veines.

Maximien, délivré de Sévere, craignoit C. Galérius. Il voulut donc se procurer un appui contre lui, en s'alliant étroitement avec Constantin. Il y avoit déjà entr'eux de grandes liaisons. Constance Chlore étoit fils adoptif de Maximien, & il avoit épousé, comme on l'a déjà dit, la belle-fille de ce même Prince, Théodora, qui avoit donné à Constantin plusieurs freres & sœurs. Maximien serra encore plus étroitement les nœuds de cette alliance, en concluant le mariage de Constantin avec sa fille Fausta. Ce mariage étoit projetté depuis long-tems, si nous en croyons le témoignage d'un Panégyriste; & rien n'empêche que nous n'y ajoutions foi, puisque l'empereur Julien y est conforme, & assure en termes exprès que c'étoit une affaire concertée entre Constance Chlore & Maximien.

En même-tems que Maximien faisoit Constantin son gendre, il lui conféra le nom & le

rang d'Auguste. Constantin s'en mit alors en possession, comptant que la nomination de Maximien étoit un titre incontestable, & bien plus fort que n'avoit été la proclamation des soldats après la mort de son pere. Il ne fut pourtant reconnu en cette qualité par C. Galérius que l'année suivante.

Cependant, Maximien, Empereur sans États, n'étoit pas de caractere à se contenter d'un vain titre. Son gendre regnoit dans les Gaules, son fils en Italie; mais, leur puissance n'étoit pas la sienne, & il vivoit dans leur dépendance. Il voulut armer Constantin contre Maxence; & n'ayant pu y réussir, il se transporta à Rome, mettant toutes ses ressources en lui-même, & résolu, puisque les appuis étrangers se refusoient à ses désirs, d'exécuter seul une entreprise à laquelle son ambition effrénée ne lui permettoit pas de renoncer. Il s'imaginoit que les troupes qui lui avoient autrefois obéi, reviendroient avec joie à leur ancien Général & Empereur; & le mauvais gouvernement de son fils sembloit lui fournir l'occasion la plus favorable d'exciter un soulevement. Il dressa ses batteries, il manœuvra, & comme il étoit audacieux & téméraire, il se persuada aisément avoir acquis des forces suffisantes. Alors, il convoqua une assemblée des soldats & du peuple, & là il invectiva contre les désordres du gouvernement de Maxence, qui étoit présent, il le déclara indigne de l'Empire, & il entreprit de l'en dépouiller par voie de fait, en lui arrachant lui-même la pourpre impériale de dessus les épaules. Mais, il avoit mal pris ses mesures. Maxence trouva de l'appui dans les soldats, qui prirent hautement son parti contre un pere dénaturé, contre un vieillard turbulent, qui n'avoit pu ni garder l'Empire lorsqu'il le possédoit, ni se contenter de la condition privée à laquelle il s'étoit réduit, & qui vouloit reprendre par un crime horrible ce qu'il avoit abandonné ou par inconstance ou par foiblesse. Maximien courut risque de sa personne; il fut obligé de chercher son salut dans la fuite; & il se vit chassé de Rome, dit Lactance, comme un autre Tarquin le Superbe.

Il se retira désespéré & confus, mais non changé, & il vint en Gaule auprès de Constantin son gendre, à qui il tâcha inutilement de communiquer ses fureurs. Rebuté par ce Prince, qui ne voulut ni épouser sa querelle, ni aider sa vengeance, il recourut à C. Galérius, l'ennemi implacable de son fils. Lactance lui attribue le dessein digne de lui, mais peu vraisemblable dans la circonstance, de tuer C. Galérius & d'usurper sa place. Il est vrai que l'objet de toutes ses démarches étoit le trône, & que ce désir alloit en lui jusqu'à la phrénésie, & le portoit à vouloir détruire

tout obstacle qui s'y opposeroit. Mais, la puissance de C. Galérius étoit trop bien affermie, pour être aisément ébranlée, & les vues de Maximien ne tendoient pas, au moins directement, à la renverser. Il se proposoit un autre plan, qui échoua; & il ne gagna à son voyage, que d'être témoin de la promotion de Licinius au rang d'Auguste.

C. Galérius, en nommant Licinius Auguste, avoit confirmé & aggravé la disgrace de Maximien. Il semble néanmoins qu'il ait voulu le consoler par quelque marque de considération, & qu'il lui ait même permis de conserver les honneurs & le titre d'Auguste, puisqu'il le fit son Collegue dans le Consulat l'année suivante l'an de Jesus-Christ 308, lui déférant même le premier rang.

Maximien, Auguste quant au titre, & jouissant des stériles honneurs d'un Consulat qui n'étoit pas même reconnu à Rome, ne s'accommoda pas longtems du séjour auprès de C. Galérius. Il revint l'an de Jesus-Christ 308, en Gaule, où Constantin lui tenoit un asyle toujours prêt, n'ayant pas encore appris à se défier de son beau-pere, & de la passion incurable de régner qui dominoit cet ambitieux vieillard. Celui-ci, pour nourrir la crédulité de son gendre, fit une démarche de modération apparente, & quitta une seconde fois la pourpre. Il prétendoit se mettre ainsi à l'abri de tout soupçon, & travailler d'autant plus sûrement à relever sa fortune, que sa manœuvre seroit plus sourde & plus cachée. La facilité de Constantin favorisa les espérances perfides de Maximien. Le jeune Empereur ne se contenta pas de faire jouir son beau-pere d'une opulence impériale dans la condition privée. Il avoit pour lui une déférence extrême; il vouloit que ses sujets respectassent Maximien & lui obéissent; & il leur en donnoit lui-même l'exemple, prenant ses conseils, étudiant ses volontés, jusqu'à se réserver presque uniquement les honneurs du rang suprême, & lui en laisser la puissance. Un traitement si généreux auroit satisfait une ame capable de quelque modération. Mais, comme le remarque à ce propos même un Orateur du tems, il n'est point de dons de la fortune qui puisse remplir l'avidité de ceux dont la raison ne borne pas les désirs. Ils ne sentent point leur bonheur, qui ne fait d'eux que des ingrats; & toujours pleins d'espérances, toujours vuides des biens dont ils pourroient jouir, ils perdent le présent en courant après un avenir incertain & périlleux.

Il fallut quelque tems à Maximien, pour disposer toutes choses par rapport à ses vues. Ainsi, il resta tranquille toute l'année 308, & partie de la suivante.

Sur la premiere nouvelle de la rébellion des nations Germaniques, Conſtantin ſe diſpoſant à ſe mettre auſſitôt en marche pour aller les réprimer, Maximien lui conſeilla de ne mener que la moindre partie de ſes forces, comme pluſque ſuffiſante pour de pareils ennemis. Cet avis convenoit aſſez au caractere de Conſtantin, actif, ardent, plein de feu, & aimant ſur-tout la célérité de l'exécution. Le perfide vieillard avoit, en donnant ce conſeil, une double vue de malignité. D'une part, il ne déſeſpéroit pas que ſon gendre foiblement accompagné ne pérît dans quelque combat contre des nations belliqueuſes; & de l'autre il ſe propoſoit d'attirer à lui les nombreuſes troupes que Conſtantin laiſſoit dans l'inaction, & qui n'étant plus retenues par la préſence de leur Prince, ſeroient plus diſpoſées à ſe prêter à la ſéduction. Plein de ces penſées, dès qu'il vit Conſtantin éloigné, il travailla à ſe faire des partiſans parmi les officiers & les ſoldats; & lorſqu'il le ſçut entré ſur les terres des ennemis, il leve le maſque, reprend pour la troiſieme fois la pourpre, ſe fait proclamer Empereur, & s'étant emparé des tréſors du Prince, il en fit largeſſe à tous ceux qui voulurent partager la proie avec lui. Il n'y trouva pas tous les eſprits diſpoſés, & la fidélité de pluſieurs ne put être ébranlée par ſes dons. Ceci ſe paſſoit dans le païs que nous nommons la Provence.

Conſtantin, qui étoit alors ſur le Rhin, en fut promptement averti, & comme il avoit déjà remporté ſur les Francs quelques avantages, qui lui promettoient ſûreté de ce côté, il ne perdit pas un moment pour venir remédier à un mal qui le menaçoit de ſa ruine. L'ardeur de ſes troupes égaloit la ſienne; tout retardement leur paroiſſoit odieux. Des rives du Rhin ils vinrent d'abord à Châlons-ſur-Saone, ſans prendre aucun repos dans une ſi longue marche. Là, Conſtantin embarqua ſes troupes, & il deſcendit par la Saone & par le Rhône juſqu'à Arles, où il comptoit trouver Maximien. Mais, le vieil ambitieux avoit abandonné la place. Surpris par la diligence de Conſtantin, & n'ayant pas eu le tems de groſſir & de fortifier ſon parti, ſa reſſource fut de ſe ſauver à Marſeille, où il s'enferma, & ſe mit en état de défenſe, ſe propoſant, dit Eutrope, de gagner du tems pour s'enfuir par mer en Italie, & eſpérant que la qualité de pere lui feroit encore obtenir la protection de Maxence. Tout le païs abandonné par lui retourna avec joie ſous les loix de ſon légitime maître; les troupes qui s'étoient laiſſé ſéduire, s'empreſſerent de lui renouveller leur ferment. Conſtantin étoit aimé; & il ne reſta à Maximien que les ſoldats qu'il avoit emmenés avec lui, & qui

ne lui étoient gueres attachés, comme l'évenement le prouvera.

Il ne fut pas difficile à Constantin de réduire un si foible adversaire. En se présentant devant Marseille, il donna d'abord un assaut à la place ; mais, les échelles s'étant trouvées trop courtes, il fit sonner la retraite, & retint l'ardeur de ses soldats, qui ne connoissoient point d'obstacle, & qui ne jugeoient rien impossible à leur courage. Il paroît qu'il vouloit vaincre à moins de risque & moins de frais, au moyen d'une intelligence qu'il avoit dans la ville. Car, Maximien s'étant montré sur le mur, Constantin lia d'en bas une conversation avec lui, & lui fit sur sa conduite des reproches doux, auxquels le vieil Empereur ne répondit que par des invectives brutales. Pendant que la conférence duroit encore, ceux de la ville, ouvrirent une de leurs portes, par laquelle entrerent subitement les gens de Constantin. Maximien saisi sur le champ fut amené aux pieds de son vainqueur, qui se contenta d'une réprimande en paroles, & lui laissa la vie par respect pour l'affinité qui les unissoit. Il prit pourtant les précautions nécessaires pour sa sûreté. Il dépouilla le malheureux vieillard de la pourpre impériale ; & il le retint auprès de sa personne.

Maximien demeura en repos pendant le reste de l'année 309, à laquelle paroît appartenir la folle entreprise dont nous venons de rendre compte. Mais, la tranquillité étoit pour lui un état violent. Dès l'année suivante, il trama une nouvelle trahison, plus noire encore que la précédente, & qui enfin lui attira la mort qu'il cherchoit.

Le crime aveugle ; & l'impunité des premiers forfaits est un attrait qui porte un mauvais cœur à en hazarder de nouveaux. Maximien fut assez scélérat & assez insensé, pour solliciter sa fille de livrer Constantin à ses fureurs. Par prieres, par caresses, par promesses flatteuses, il tâcha de l'engager à laisser ouverte pendant la nuit la chambre où couchoit l'Empereur, & à en écarter les gardes. Fausta se trouvoit dans un grand embarras. D'une part elle craignoit sans doute les emportemens de son pere, si elle refusoit de se prêter à ce qu'il exigeoit d'elle ; & de l'autre elle étoit très-résolue de ne point trahir son mari. Elle promit de faire ce qui lui étoit proposé, & elle rendit compte de tout à Constantin. Il fut convenu entr'eux que l'on se mettroit en état de convaincre le criminel, & de le prendre sur le fait. Pour cela, on fit coucher dans le lit de l'Empereur un eunuque que l'on craignoit peu de sacrifier ; une négligence affectée dans tout l'appartement sembloit inviter l'assassin. En effet, au milieu de la nuit, Maximien se leve, & voyant la garde ou endormie, ou faisant mal son devoir, il ne dou-

ta pas que Fausta ne lui eût tenu parole. Il avance, il approche du lit, tue celui qu'il y trouve couché, & croyant avoir tué Constantin, déjà il se livroit à des transports de joie, lorsque Constantin parut environné de gens armés. Il est aisé de juger quelle fut la consternation du coupable. Une rage muette le rendit immobile. Il s'étoit ôté à lui-même tout moyen de défense; & il ne pouvoit plus espérer de grace. Constantin crut faire assez, que de lui laisser le libre choix d'un genre de mort; & Maximien termina par une corde dont il s'étrangla lui-même, une vie souillée de crimes. Il étoit âgé de soixante ans, & il périt à Marseille.

Telle fut la catastrophe ignominieuse d'un Prince qui avoit régné avec gloire pendant près de vingt ans. Tant qu'il fut guidé par Dioclétien, il jouit d'une fortune heureuse & brillante. Abandonné à lui-même, sa vie ne fut plus qu'un tissu d'entreprises téméraires, de crimes, & de malheurs. Grand éloge pour la sagesse de celui, dont l'autorité & les conseils avoient contenu dans les bornes un caractere fait pour donner dans tous les excès.

Maxence, voulant paroître affligé d'une mort qui vraisemblablement étoit pour lui un sujet de joie, ordonna l'apothéose de Maximien, & fit un Dieu de ce Prince détesté du ciel & de la terre. Constantin ne lui envia point les honneurs de la sépulture, & il lui érigea même un magnifique tombeau à Marseille. On crut, vers l'an 1054, avoir découvert ce tombeau à Marseille. On l'ouvrit, & le corps, qui fut trouvé entier, fut jetté à la mer par le conseil de Raimbaud, Archevêque d'Arles.

MAXIMIN [C. JULIUS VÉRUS], *C. Julius Verus Maximinus*, (a) étoit né dans une bourgade de Thrace, voisine des Barbares, Barbare lui-même de pere & de mere. Son pere étoit de la nation des Goths, & sa mere de celle des Alains. Il expliquoit librement son origine dans les commencemens de sa fortune; il voulut la cacher, quand il fut monté au faîte des grandeurs; il n'étoit plus tems. Dans sa premiere jeunesse, il fit le métier de pâtre, & il commença dès-lors à exercer son courage contre des bandes de voleurs qui infectoient la campagne. Il en dissipa plusieurs à la tête d'une troupe de païsans & de pâtres comme lui, qu'il avoit rassemblés, & qui le reconnoissoient pour leur chef.

Un tel homme étoit fait pour le métier de la guerre, & fort jeune encore il entra dans le service de la cavalerie, s'étant fait connoître de Sévere,

(a) Herodian. pag. 246. & seq. Crév. Hist. des Emp. Tom. V. p. 289. & suiv. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. I. p. 247.

qui regnoit alors, à l'occasion des jeux que cet Empereur donnoit pour célébrer le jour de la naissance de Géta son fils. C'étoient comme des especes de joutes, où les vainqueurs étoient récompensés par des brasselets, des haussecols, de petits baudriers d'argent. Maximin, plus Barbare que Romain, sçachant à peine la langue Latine, vint se présenter à l'Empereur, & lui demanda en fort mauvais langage, mais d'un air d'assurance & même d'audace, à être admis dans ces combats. Sévere fut frappé de sa bonne mine, de sa taille démesurée, de la fierté qui paroissoit sur son visage & dans son maintien. Il ne voulut cependant pas lui donner des soldats pour antagonistes, de peur d'avilir la dignité de la profession militaire. Il le fit combattre contre des valets, & Maximin en terrassa seize successivement sans prendre haleine. Ce prodigieux exploit de force lui mérita des prix, mais de moindre qualité que ceux qui étoient destinés aux soldats, au nombre desquels néanmoins l'Empereur le reçut dans le moment. Trois jours après, Sévere l'ayant remarqué qui s'agittoit par des mouvemens impétueux, excessifs, sans grace, à la façon des Barbares, ordonna à son Officier de lui apprendre à se composer, à ménager ses forces, & à les diriger par l'art suivant la méthode des Romains. Maximin, qui s'apperçut que l'Empereur avoit parlé de lui, en fut flatté; & il alla droit au Prince, qui voulant éprouver si son nouveau soldat étoit aussi bon coureur que brave lutteur, mit son cheval au grand galop, & lui fit faire plusieurs tours. Maximin courut toujours à ses côtés sans le quitter d'un pas. Sévere, qui étoit vieux & cassé, se sentant fatigué s'arrêta. Que veux-tu, jeune Thrace, dit-il à Maximin? Serois-tu d'humeur de lutter après la course? Maximin accepta l'offre, & sept soldats des plus vigoureux étant entrés en lice l'un après l'autre avec lui, il les renversa tous. Sévere charmé récompensa d'un hausse-col d'or ce soldat infatigable à la course & à la lutte, & il le fit entrer dans ses gardes. Telle fut l'origine de la fortune de Maximin.

Il soutint ces heureux commencemens par une conduite brillante, & remplissant avec une grande distinction tous les devoirs de son état, il se fit aimer de ses Officiers, & admirer de ses camarades. Il obtenoit même de l'Empereur tout ce qu'il vouloit. Ce ne fut pourtant que sous Caracalla qu'il parvint au grade de Centurion.

Après la mort de Caracalla, détestant le meurtrier du fils de Sévere, il ne voulut point servir sous Macrin. Il se retira dans la bourgade où il avoit pris naissance; il y acheta du bien, il fit le commerce avec

les Goths & les Alains, nations auxquelles il appartenoit par le sang.

Cette tranquille obscurité ne convenoit pas à son inclination. Lorsqu'il vit sur le trône Héliogabale, qui se disoit fils de Caracalla, il vint lui offrir ses services, le priant de prendre pour lui les sentimens qu'avoit eus Sévere son ayeul. Ce monstre d'infamie reçut Maximin avec les propos impurs qui lui étoient ordinaires ; & peu s'en fallut que le dégoût & l'indignation qu'en conçut ce fier guerrier, ne le portassent à s'en retourner dans son païs. Ceux qui s'intéressoient à la réputation d'Héliogabale, retinrent Maximin. Ils craignirent que le mécontentement d'un Officier dont la réputation éclatoit parmi les troupes, & qu'elles nommoient communément un Achille ou un Ajax, ne nuisît au Prince dans leur esprit. Maximin se laissa persuader, & il accepta la charge de Tribun. Mais, il ne fit point le service tant que dura le regne d'Héliogabale, il ne lui alla jamais faire sa cour ; & prétextant tantôt quelqu'affaire, tantôt une maladie, il se tint toujours éloigné.

L'élévation d'Alexandre Sévere à l'Empire rappella Maximin au service & à la Cour. Le nouvel Empereur, amateur décidé du mérite, lui fit l'accueil le plus gracieux. Il se félicita même en plein Sénat de l'importante acquisition qu'il avoit faite en la personne de ce brave Officier, & il lui donna le commandement d'une légion de nouvelles levées, accompagnant sa nomination de ces paroles infiniment obligeantes : » Mon cher Maximin, je ne » vous ai point donné de vieux » soldats à gouverner, parce » que j'ai craint que vous ne » pussiez pas corriger en eux » les vices qui sous d'autres » Commandans ont pris de trop » profondes racines. Il vous » sera plus aisé de former de » nouveaux soldats sur le mo» dele de vos mœurs, de votre » bravoure, de votre assiduité » au travail. Instruisez-les de » maniere que vous seul me pro» curiez un grand nombre de » Maximins. »

Il répondit parfaitement à la confiance qu'avoit eue en lui l'Empereur. Il s'appliqua avec un soin infatigable à dresser sa légion. Tout les cinq jours, il faisoit faire l'exercice aux soldats. Il visitoit lui-même leurs épées, leurs lances, leurs cuirasses, leurs casques, leurs boucliers, en un mot toutes leurs armes ; il examinoit toutes les parties de leur habillement, jusqu'à leur chaussure. Il avoit pour leurs besoins une attention paternelle, mais sans préjudice de la sévérité à exiger le devoir. Quelques Tribuns, ses confreres, qui croyoient que le privilege d'un rang plus élevé étoit de se donner plus de repos, trouvoient fort étrange qu'il se fatigât par des soins si pénibles, pendant qu'il étoit à

portée de parvenir aux plus hauts grades militaires. *Ce n'est pas-là*, répondit-il, *ma façon de penser. Plus je serai grand, plus je travaillerai.*» Parole bien digne de louange, si le principe n'en étoit pas l'ambition.

Il s'exerçoit à la lutte avec ses soldats, & toujours aussi vigoureux que dans sa premiere jeunesse, il en renversoit par terre cinq, six, sept, en un seul combat. Un Tribun, envieux de sa gloire, d'ailleurs robuste de corps, fier de courage, lui dit un jour : « Ce n'est pas une » grande gloire à un Officier » supérieur, que de vaincre » ses soldats. Voulez-vous, » répondit Maximin, vous me- » surer avec moi. » L'autre ayant accepté le défi, & s'étant avancé pour combattre, Maximin du premier coup de poing qu'il lui porta sur le milieu du corps, le jetta à la renverse. « Qu'un » autre maintenant se présente, » dit-il froidement, mais que » ce soit un Tribun. »

Il se soutint constamment pendant tout le regne d'Alexandre Sévere. Il étoit autant le modele de ses soldats que leur Commandant, & ses exemples instruisoient encore mieux que ses leçons & ses ordres. L'Empereur, qui l'estimoit beaucoup, & qui ne se défioit nullement de lui, crut donc faire une chose utile pour son service & pour celui de la République, en lui donnant un des premiers emplois dans l'armée qu'il menoit contre les Germains, & en mettant sous sa discipline toutes les nouvelles troupes, dont la plus grande partie lui venoit de Pannonie.

C'étoit pour un soldat de fortune, berger dans son origine, avoir fait un assez grand chemin. Maximin n'en jugea pas ainsi. Il porta son ambition jusqu'au trône, & il tourna contre son bienfaiteur l'autorité & la grandeur dont il lui étoit redevable. Il commença par s'attacher les soldats; & comme ils avoient de longue main une haute opinion de lui, il n'eut pas de peine à les faire passer de l'estime à l'affection par les caresses, par les dons, par les honneurs qu'il leur distribua. De-là, il passa à leur inspirer du mépris pour la jeunesse d'un Empereur de vingt-six ans, gouverné par une femme. Il sema parmi eux un bruit tout à fait destitué de probabilité, mais qui ne laissa pas de trouver créance. Il leur persuada que Mamée engageoit son fils à leur faire quitter la guerre de Germanie, & à les mener en Syrie son païs natal, où sa vanité étoit plus satisfaite d'étaler sa grandeur. Enfin, la longueur du regne de ce Prince si jeune fut encore un motif qu'il employa auprès des troupes, & qui fit sur elles un grand effet. Elles tiroient un tribut de chaque mutation; il n'étoit point d'Empereur, qui en arrivant au trône ne leur fît une largesse. Alexandre Sévere la leur avoit payée; mais, treize ans s'é-

toient écoulés depuis qu'elles l'avoient reçue ; elles n'avoient plus rien à attendre de lui ; au contraire la longue vie qu'il pouvoit se promettre, rejettoit bien loin leurs espérances avides ; au lieu qu'un changement alloit sur le champ leur procurer un abondante moisson. Cet indigne intérêt l'emporta dans leur esprit sur leur devoir, sur la foi jurée, sur l'attachement que méritoit un Prince aussi aimable qu'Alexandre Sévere. Et voilà de quels ressorts dépendoient la fortune & la vie d'un empereur Romain.

Le succès fut tel que Maximin le souhaitoit. Il réussit à tuer Alexandre Sévere, & à se mettre en sa place. C'est à peu près ce que nous sçavons avec certitude sur un fait aussi atroce & aussi important. Le récit d'Hérodien & celui de Lampride ne s'accordent point. Selon le premier, Maximin s'étoit fait proclamer Auguste du vivant d'Alexandre Sévere, & il envoya des soldats pour le tuer. Le jeune & malheureux Empereur, abandonné de tous, demeura comme une proie livrée aux assassins. Cette maniere de raconter la chose ne paroît pas vraisemblable à M. de Tillemont, qui juge avec raison qu'il n'est pas possible qu'un Prince tel qu'Alexandre Sévere, attaqué au milieu de son armée, n'ait point trouvé de défenseurs. Il est plus aisé de croire qu'il fut surpris par des meurtriers envoyés furtivement ; & c'est ce qui résulte de la narration de Lampride.

Quoi qu'il en soit, Maximin recueillit sans beaucoup de peine le fruit de son crime, qui d'abord demeura caché. On ignoroit la part qu'il avoit eue au meurtre d'Alexandre Sévere. Ainsi, non-seulement les nouvelles levées qu'il commandoit, & qui lui étoient extrêmement affectionnées, le proclamerent Auguste, mais bientôt après les autres troupes sollicitées par l'exemple, forcées de se donner un chef à l'entrée d'une campagne qui pouvoit être périlleuse, d'ailleurs n'étant point retenues par l'horreur d'un crime dont elles n'avoient point de connoissance ; joignirent leurs suffrages à celui de leurs camarades ; & Maximin fut reconnu & salué Empereur par toute l'armée, l'an de J. C. 235.

Il affecta dans les commencemens d'accorder des respects à la mémoire d'Alexandre Sévere, auquel fut construit, un Cénotaphe dans les Gaules, & dont les cendres portées à Rome, y reçurent les plus grands honneurs. Maximin écrivit aussi au Sénat pour demander à cette premiere compagnie de la République la confirmation de son élection par les soldats ; & il l'obtint, parce que la crainte de ses armes, & l'impossibilité de faire un autre choix, ne permettoient pas de lui refuser sa demande.

Il avoit un fils, qui pouvoit

alors être âgé de dix-huit ans. Il lui conféra les titres de César & de Prince de la jeunesse.

Le caractere propre de Maximin étoit la férocité ; & ce vice étoit augmenté en lui par la considération de la bassesse de sa naissance, qui lui donnoit lieu de se croire méprisé. Ainsi, ennemi décidé de tout ce qui étoit grand dans l'État, il ne tarda pas à manifester cette odieuse façon de penser. Le respect, qu'il témoignoit à l'extérieur pour la mémoire d'Alexandre Sévere, ne l'empêcha pas d'écarter de la Cour & de l'armée tous les amis de ce jeune & aimable Prince, & tous ceux qui formoient son Conseil. Il renvoya les uns à Rome, il dispersa les autres en différentes contrées sous prétexte d'emplois qu'il leur donnoit. Ces hommes vénérables lui faisoient ombrage. Il étoit curieux de paroître seul, & il vouloit, libre de tous les égards qu'attirent nécessairement la naissance & le mérite, faire de son camp une citadelle de tyrannie, d'où il pût sans aucun empêchement répandre par-tout la terreur. Les Officiers, qui composoient la maison d'Alexandre Sévere, furent encore moins ménagés, & traités plus rigoureusement que ses amis. Maximin, qui ne doutoit pas qu'ils ne le détestassent, comme le meurtrier de leur maître, leur rendit haine pour haine ; & non-seulement il les cassa tous, mais il en fit mourir plusieurs. Il y avoit entr'eux un grand nombre de Chrétiens, & la haine qu'il leur portoit s'étendit sur leur religion, contre laquelle il suscita une persécution, que l'on compte pour la sixieme.

Une conspiration qui se trama contre Maximin, ou qu'il supposa, lui présenta l'occasion, ou le prétexte, de déployer toute sa cruauté. Magnus, personnage Consulaire & d'une illustre naissance, fut accusé d'avoir corrompu la fidélité de plusieurs soldats & centurions pour tuer Maximin, & se faire Empereur ; & voici le plan qu'on lui imputa d'avoir dressé pour parvenir à cette fin.

Maximin, se préparant à aller attaquer les Germains dans leur païs, avoit jetté un pont sur le Rhin. Il aimoit la guerre par inclination ; & de plus il croyoit être intéressé, pour l'affermissement de sa puissance, à vérifier par des victoires la haute réputation qu'il s'étoit faite dans les armes, & qui lui avoit valu l'Empire. Il reprochoit à Alexandre Sévere, quoique sans fondement, d'avoir agi mollement contre les Barbares ; & c'étoit pour lui un nouveau motif de montrer de la vivacité & de la vigueur. Ainsi, tout occupé de son expédition prochaine, il exerçoit sans cesse ses troupes, il les tenoit perpétuellement en haleine, lui-même toujours sous les armes, & animant les soldats par ses discours & par ses exemples. Il se comportoit Em-

pereur, comme il avoit fait Centurion & Tribun.

Ce mouvement, qui occupoit tous les esprits, avoit paru, disoit-on, une occasion favorable aux Conspirateurs. Ceux qui gardoient le pont, étoient gagnés; & lorsque Maximin seroit passé, ils devoient rompre le pont, pour lui couper la communication avec son armée. Ainsi, Maximin en païs ennemi auroit été livré à la merci des conjurés, qui se seroient empressés de passer avec lui.

Que ce plan ait été réel ou supposé, c'est surquoi on ne peut rien dire de certain, parce qu'il ne fut fait aucune information en regle, aucune procédure; rien ne fut examiné. Mais, Maximin tint le fait pour vrai & pour prouvé; & en conséquence il n'est point de cruauté qu'il n'exerçât sur tous ceux qu'il voulut regarder comme suspects. On prétend qu'il en coûta la vie à plus de quatre mille personnes, qu'il fit mourir par toutes sortes de supplices, les plus cruels qu'il put imaginer. Les uns furent mis en croix, les autres enfermés dans le ventre d'animaux fraîchement tués. Plusieurs étoient exposés aux bêtes, quelques-uns mouroient sous le bâton, & cela indistinctement, sans égard pour la dignité ni pour la condition. Les Nobles étoient ceux qu'il haïssoit le plus. Il les extermina tous, & n'en souffrit aucun auprès de lui, voulant regner en Spartacus, qui ne commandoit qu'à des Esclaves.

Ayant une fois lâché la bride à sa cruauté, il n'y mit plus aucune borne. Toujours plein de l'idée, que l'obscurité de son origine l'exposoit au mépris, il voulut en faire disparoître les preuves, en tuant ceux qui en avoient une particuliere connoissance. Il tua même des amis qui, lorsqu'il étoit dans le besoin, lui avoient donné par commisération des secours, dont le souvenir étoit pour cette ame abominable un reproche de sa bassesse.

C'est donc avec raison qu'il fut universellement haï, que l'on cherchoit dans les monstres de l'antiquité fabuleuse des noms qui lui convinssent, qu'on le traitoit de Cyclope, de Busiris, de Phalaris. Il ne pouvoit ignorer cette horreur qu'on avoit de lui; mais, il n'en tenoit aucun compte, persuadé de cette affreuse maxime, qu'un Prince ne peut se maintenir que par la cruauté. Aveuglé par une brutale confiance en ses forces, il sembloit qu'il crût être fait pour tuer les autres, sans pouvoir jamais être tué lui-même.

Le contraire lui fut pourtent dit en face à un spectacle, dans une langue qu'il n'entendoit pas. Un Comédien prononça des vers Grecs dont le sens est : » Celui qui ne peut » pas être tué par un seul, peut » l'être par plusieurs réunis. » L'éléphant est un grand ani» mal, & on vient à bout de le

» tuer ; le lyon & le tigre sont
» fiers & courageux, & on
» les tue. Craignez la réunion
» de plusieurs, si un seul ne
» peut pas vous faire craindre.»
Maximin, qui n'entendoit pas le Grec, mais qui vit apparemment un mouvement dans l'assemblée, demanda à ses voisins ce que signifioient les vers que venoit de réciter le Comédien. On lui répondit tout autre chose que la vérité, & il s'en contenta.

Avant qu'il passât le Rhin, une conspiration, sur la réalité de laquelle l'histoire ne jette aucun doute, le mit en danger. Elle avoit pour principe, non l'ambition d'un particulier, mais le mécontentement d'un corps. Les Osrhoéniens, amenés par Alexandre Sévere en Gaule, lui avoient été extrêmement attachés ; & le mystere du meurtre de ce Prince, qui ne pouvoit pas demeurer long-tems caché, commençant à s'éclaircir, ils conçurent une haine très-violente contre Maximin. Pour satisfaire leur vengeance, ils se chercherent un chef, & ils jetterent les yeux sur T. Quartinus, homme Consulaire, ami d'Alexandre Sévere, & que par cette raison Maximin avoit destitué de son emploi. Mais, il périt au bout de six jours, ayant été tué par un ami perfide.

Il n'est pas possible que l'ardeur de Maximin pour la guerre n'ait été retardée par les dangers domestiques, & par les précautions cruelles qu'il prit pour sa sûreté. néanmoins, ces délais ne furent pas longs, & dans les premiers mois qui suivirent son élévation à l'Empire, il passa le Rhin, & entra en Germanie. Son armée étoit nombreuse & florissante. Alexandre Sévere avoit assemblé de très grandes forces, & Maximin les augmenta encore. Les Germains n'étoient pas en état de tenir la campagne contre une si redoutable invasion. Ils abandonnerent tout le païs découvert, & se retirerent dans leurs forêts & derriere leurs marais, qui leur fournissoient des défenses naturelles. Maximin ravagea tout le païs abandonné, laissant aux soldats le butin, qui ne consistoit gueres qu'en bestiaux. Ils brûloient les bourgs & les villages, dont les maisons n'étoient que de bois, parce que les Germains connoissoient peu l'usage soit de la pierre, soit de la brique.

Il arriva ainsi aux ennemis, & il leur livra plusieurs combats, dans lesquels, malgré le désavantage des lieux, il eut toujours la supériorité. Les arbres des forêts où se livroient ces combats, arrêtoient & rendoient inutiles une grande partie des traits des Romains. Souvent ils rencontroient des marais, qu'il leur falloit traverser sans les connoître; au lieu que les Germains en connoissoient les gués comme les routes de leurs bois; & d'ailleurs, exercés à nager dès l'enfance,

ils n'étoient point embarrassés, lorsque le pied leur manquoit. L'histoire remarque singuliérement une action très-vive, dans laquelle Maximin, plus soldat que Capitaine, & pensant en Barbare sur la bravoure personnelle, qu'il regardoit comme la premiere qualité d'un Général, s'exposa sans aucun ménagement.

Les Germains, battus à la tête d'un marais, se jetterent dedans pour échapper aux vainqueurs. Les Romains, craignant de s'y engager pour les poursuivre, Maximin y entra le premier, quoique son cheval eût de l'eau jusqu'au poitrail, & il tua de sa main quelques-uns des Barbares qui tournoient la tête pour lui résister. Ses soldats eurent honte d'abandonner leur Empereur, qui leur donnoit l'exemple d'un courage si déterminé. Ils le suivirent en foule; & les ennemis, qui se voyoient poursuivis dans leur retraite, s'étant mis en défense, il se livra au milieu des eaux un nouveau combat. Il fut long-tems disputé; les Romains y perdirent beaucoup de monde, mais enfin, l'avantage leur resta, & l'armée des Germains périt presque entiere. Le marais fut rempli de corps morts, & les eaux teintes de sang.

Maximin se fit honneur de cette victoire. Il ne se contenta pas d'en envoyer la relation à Rome. Il fit peindre l'action, & il voulut que le tableau qui la représentoit, fût exposé dans le lieu le plus éminent du Sénat, afin que sa gloire frappât les yeux de ceux, dont il sçavoit bien qu'il n'étoit pas aimé. Son ordre fut exécuté; mais, le tableau ne resta pas long-tems en place. Il fut enlevé & détruit avec les autres monumens honorables pour Maximin, dès que le Sénat fût entré en guerre contre ce Prince.

Il y eut encore d'autres combats entre lui & les Germains, & il fit toujours briller sa valeur. Cette guerre paroît l'avoir occupé pendant l'année de Jesus-Christ 235, & la suivante. Il prit en conséquence, lui & son fils, le titre de Germanique. Il faut aussi qu'il ait remporté quelques avantages sur les Sarmartes & sur les Daces, puisqu'on lui donne sur ses médailles les surnoms de Sarmatique & de Dacique. Son plan étoit de subjuguer toutes ces nations Barbares, & d'étendre la domination Romaine jusqu'à la mer du septentrion.

Il fit beaucoup valoir ces exploits; & voici de quel style il en écrivit au Sénat : » Nous » avons fait, Messieurs, plus » que nous ne pouvons dire. » Nous avons ravagé une éten- » due de païs de quatre cens » milles, brûlant les villages, » enlevant les bestiaux, em- » menant des troupes de prison- » niers, taillant en pieces tous » ceux qui nous ont fait résis- » tance. Nous avons vaincu » les ennemis malgré mille obs- » tacles; & si des marais impé-

» nétrables ne nous eussent » arrêtés, nous les aurions » poursuivis jusques dans les » forêts qui leur ont servi de » retraite. » Dans une autre lettre adressée pareillement au Sénat, il enchérissoit encore sur ces fanfaronades. » Messieurs, » disoit-il, en un tems fort court » j'ai fait plus de guerres, livré » plus de batailles, qu'aucun » des Anciens. Le butin que » j'ai amené sur les terres Ro» maines, a passé nos espéran» ces. Nous manquons d'espa» ces pour loger nos prison» niers. »

Mais, quand les victoires de Maximin sur les Barbares auroient été aussi éclatantes que les termes dans lesquels il en parloit étoient fastueux, elles ne consoloient pas les Romains des maux que sa tyrannie leur faisoit souffrir. Après la campagne de l'an 236, il passa l'hiver à Sirmium en Pannonie, & il n'y fut occupé que de rapines & d'exactions accompagnées des plus grandes cruautés. Non-seulement il donnoit toute liberté aux délateurs, mais il les invitoit à tourmenter les citoyens par des recherches odieuses. Faussetés évidentes, calomnies grossieres, tout étoit écouté. Sous prétexte de poursuivre les droits du fisc, on remuoit des affaires oubliées depuis cent ans. Quiconque se voyoit appellé en jugement, devoit s'attendre à une condamnation infaillible, heureux s'il en étoit quitte pour la confiscation de ses biens. Ces injustices se renouvelloient chaque jour; & l'on avoit sans cesse sous les yeux des hommes très-riches la veille, & le lendemain réduits à mendier. Bien loin que l'âge & les dignités fussent des sauve-gardes respectées, c'étoit précisément aux Grands de l'État que Maximin en vouloit. Des Généraux d'armées, des Gouverneurs de Provinces, après avoir été Consuls, & décorés des ornemens du triomphe, étoient enlevés subitement sur le plus léger prétexte. On les enfermoit dans des chaises de postes seuls & sans domestique, comme des prisonniers d'État; on les faisoit marcher nuit & jour, & on les emmenoit ainsi des extrêmités de l'orient, de l'occident & du midi, en Pannonie, où vexés & outragés ils subissoient enfin la condamnation à la mort ou à l'exil.

Ces vexations exercées sur des particuliers excitoient contre Maximin des haines particulieres. Les peuples, assez communément indifférens pour les Grands & les Riches, souvent même envieux de leur éclat & de leur opulence, étoient moins touchés des disgraces qu'ils leur voyoient arriver. Mais, l'avidité de Maximin, à qui rien ne suffisoit, donna bientôt lieu aux villes & aux peuples de joindre leurs ressentimens à ceux des particuliers. Il s'empara des fonds publics, destinés dans les villes, soit à faire des provisions de vivres, soit à être dis-

tribués aux habitans, soit à fournir aux dépenses des jeux & des fêtes. Les ornemens des temples, les statues des Dieux, les monumens des Héros, rien ne fut épargné; toute matiere d'or & d'argent étoit convertie en monnoie. Ces pillages, qui faisoient éprouver aux villes en pleine paix les calamités d'une guerre malheureuse, irriterent infiniment les peuples; il y eut des mouvemens de révolte en plusieurs lieux. On disoit tout publiquement qu'il valoit mieux mourir, que de voir la patrie dépouillée de tout ce qui en faisoit la gloire & la splendeur.

Maximin méprisoit ce mécontentement universel. Il déclaroit que tout ce qu'il faisoit, avoit pour but d'enrichir ses soldats; & il croyoit, comme quelques-uns de ses prédécesseurs, que pourvu qu'il eût l'affection des troupes, il pouvoit compter pour rien & outrager impunément tous les autres ordres de l'État. Il se trompoit doublement. L'évenement lui fit voir que la haine des peuples est redoutable aux mauvais Princes; & il ne gagna pas même l'amitié des soldats. Ils étoient fatigués des reproches de leurs parens & de leurs amis, qui souffroient à cause d'eux; & sensibles à leurs plaintes, ils partageoient leur indignation contre des violences, dont néanmoins ils recueilloient le fruit. Leurs murmures éclaterent, & furent réprimés par des cruautés, suivant la pratique de Maximin. Tout l'Univers gémissoit sous une si violente tyrannie, & n'attendoit que l'occasion d'en secouer le joug insupportable. Quand les esprits sont ainsi disposés, la moindre étincelle peut produire tout d'un coup un grand incendie, & c'est ce qui arriva. Un mouvement de quelques villes d'Afrique, mécontentes de la dureté d'un Intendant, fut le premier principe d'une suite d'évenemens qui enleverent en très-peu de tems à Maximin l'empire & la vie.

Ce Prince avoit soin de mettre en place des hommes aussi féroces que lui, qui ne connussent ni justice, ni modération, & qui n'eussent d'autre objet que de faire passer dans le fisc impérial toutes les richesses des Provinces. L'intendant d'Afrique, qui étoit de ce caractere, & qui sçavoit par quelles voies on faisoit sa cour à Maximin, n'épargnoit ni les confiscations, ni les rapines de toute espece, & son tribunal étoit un brigandage public. Quelques jeunes gens des meilleures & des plus riches familles du païs, ayant été condamnés par cet Intendant à des amendes, qui n'alloient à rien moins qu'à les dépouiller de tous leurs biens, demanderent & obtinrent un délai de trois jours. Ils en profiterent pour ameuter tous ceux de leur connoissance qui avoient souffert de semblables injustices, & ils les engagerent

gerent à se liguer avec eux pour assassiner le Juge inique, auteur de tous leurs maux. Le dessein étant une fois pris, pour l'exécuter avec sûreté, ils se firent accompagner de tout ce qu'ils avoient d'Esclaves occupés à la culture des terres, à qui ils ordonnerent de prendre sous leurs habits des bâtons, des haches, & les autres instrumens du labour propres à être convertis en armes. Ces Esclaves se mêlerent parmi la foule du peuple, qui se rassembloit dans la place autour du tribunal de l'Intendant; & ils étoient avertis de fixer leurs regards sur leurs maîtres, de demeurer tranquilles, quelque chose qu'ils leur vissent entreprendre, mais s'ils les voyoient assaillis par les soldats qui environnoient le Magistrat, de tirer leurs armes rustiques, & de s'en servir pour écarter d'eux le danger. Le projet réussit. Les chefs de la conspiration approcherent sans difficulté de l'Intendant, sous prétexte de lui parler du payement de leurs amendes. Ils se jetterent sur lui, & le tuerent sur la place; & lorsque les soldats voulurent venger la mort sur les meurtriers, les païsans parurent avec leurs bâtons, leurs fourches, leurs haches, & comme ils étoient en beaucoup plus grand nombre que les soldats de la garde, ils les mirent aisément en fuite. Nos Auteurs ne nomment point la ville où cette scene sanglante se passa. Les circonstances inclinent à conjecturer que ce fut à Adrumete. Les habitans furent charmés d'être délivrés d'un Intendant qui les tourmentoit, & dès qu'ils ne virent plus rien à craindre, ils se déclarerent pour les conspirateurs. Il semble que ce qu'il y avoit de troupes dans la ville ait été entraîné par ce concert universel.

Mais, il s'agissoit de prévenir la vengeance de Maximin, & les chefs de l'entreprise comprirent qu'ils ne pouvoient éviter de périr, s'ils ne faisoient un Empereur. L'occasion étoit favorable. Toute la terre détestoit Maximin; & l'Afrique avoit actuellement pour Proconsul un homme vénérable par son âge, recommandable par sa naissance, par son mérite, par les dignités qu'il avoit possédées, généralement estimé, & pour l'élévation duquel il paroissoit aisé de réunir tous les suffrages. C'étoit Gordien. Il fut proclamé Empereur avec son fils. La nouvelle en ayant été portée à Rome, & le bruit s'y étant répandu en même-tems que Maximin étoit mort, il est incroyable quelle fut la joie de la multitude. La haine si longtems retenue par la crainte, se manifesta enfin avec les plus vifs transports. Les clameurs, les invectives, les reproches les plus injurieux & les mieux mérités, furent prodigués à Maximin. On abat ses statues, on déchire ses images, on détruit tous les monumens qui

faisoient de lui une mention honorable.

Le Sénat agit avec plus de décence, mais non avec moins de vigueur. Convoqué par le consul Junius Silanus, qui avoit commencé par tenir un petit Conseil avec les Préteurs, les Ediles, & les Tribuns du peuple, l'Ordre s'assembla dès le jour même qui étoit le vingt-sept Mai, dans le temple de Castor. La délibération ne fut ni longue ni incertaine. Tous d'une commune voix & par une acclamation unanime déclarerent les deux Gordiens Augustes, & les Maximins avec tous leurs fauteurs & partisans, ennemis de la patrie.

Le passage d'une dure servitude à la liberté fut tumultueux dans Rome; & la multitude, toujours incapable de modération, ne put goûter les douceurs d'un heureux changement, sans se laisser emporter à une espece d'ivresse, qui produisit bien des désordres. Armée d'un décret du Sénat, qui condamnoit à mort les Ministres de la tyrannie, elle se fit justice à elle-même. Les délateurs, premier & digne objet de l'indignation publique, furent mis en pieces, à moins qu'ils n'évitassent leur désastre par une prompte fuite. Les Intendans & les Juges qui s'étoient prêtés à l'injustice, ne furent pas mieux traités. On les traînoit dans les rues, & après mille outrages on les massacroit, & on jettoit leurs corps dans les égouts. Plusieurs profiterent du tumulte pour satisfaire leurs passions particulieres ou leurs intérêts. Les débiteurs se défirent de leurs créanciers, les plaideurs de leurs parties adverses, & le rétablissement de la paix devint presque une guerre civile.

Cependant, le Sénat étoit occupé du soin de se précautionner contre Maximin, & de soulever tout l'Empire contre celui qu'il avoit déclaré ennemi. Il envoya dans toutes les Provinces des députés de son corps, ou de l'ordre des chevaliers, avec des lettres adressées à tous les Magistrats, aux Officiers de guerre, aux villes, bourgs, & villages, pour leur notifier la révolution arrivée dans le Gouvernement, & leur ordonner de reconnoître les Gordiens pour Empereurs, & de courir sur tous les amis & partisans de Maximin. Presque partout ces lettres produisirent leurs effets. Les villes & les provinces, les Magistrats & les peuples, s'empressoient à l'envi de secouer un joug tyrannique & odieux, & ils firent main-basse sur les créatures de l'ennemi public. Il se trouva néanmoins quelques hommes en place, qui demeurerent attachés à Maximin, & qui même lui envoyerent les députés du Sénat, sur lesquels ce Prince féroce exerça sa vengeance avec sa cruauté ordinaire.

Il étoit actuellement à Sirmium, & il y avoit promptement reçu avis du mouvement

arrivé à Rome. Des amis, qui lui restoient encore dans le Sénat, lui avoient même fait remettre une copie du Sénatusconsulte rendu contre lui, quoique cette compagnie eût pris des mesures pour tenir sa délibération sécrete, & que, suivant un usage pratiqué dans les occasions critiques, elle en eût exclus tous ceux qui n'étoient pas du Corps, ensorte que des Sénateurs y avoient fait les fonctions de commis & de greffiers. Mais, le tems n'étoit plus où tous les membres du Sénat, conspirant dans un même vœu, & réunis par l'amour de la patrie, se faisoient une religion de garder le secret de l'État. Maximin fut averti, comme nous venons de le dire, & les fureurs dans lesquelles il entra à cette nouvelle, furent proportionnées à la violence de son caractere. Il se jettoit contre terre, il se frappoit la tête contre la muraille, il déchiroit ses habits, il tiroit son épée contre le Sénat absent. Enfin, ses amis eurent bien de la peine à le remener dans son appartement, où employant un remede digne de lui, il ensevelit dans le vin les pensées qui produisoient son emportement.

Le lendemain s'étant un peu calmé, il tint Conseil sur ce qu'il devoit faire dans une telle conjoncture; & le troisieme jour il assembla son armée, dans laquelle ne pouvoit être ignoré ce qui s'étoit passé en Afrique & à Rome. Mais, la terreur de Maximin étoit si grande, que personne n'osoit parler publiquement de ce que tout le monde sçavoit. On craignoit les espions répandus par-tout, qui observoient non-seulement les discours, mais les gestes & les airs du visage. On attendoit pour rompre le silence, que le redoutable Empereur se fût expliqué.

La harangue de Maximin fut toute militaire & renfermée en peu de paroles. Encore n'étoit-elle pas de lui, & il fut obligé de la lire. » Camarades, dit-il » aux soldats, je vous fais part » d'un évenement qui ne vous » étonnera point du tout. Les » Africains ont violé leur foi. » Mais non; ils ne l'ont point » violée, car ils n'en ont jamais » eu. Ils ont fait Empereurs les » deux Gordiens, pere & fils, » dont l'un est tellement cassé » de vieillesse, qu'il peut à » peine sortir de son lit, & » l'autre tellement énervé par » les plaisirs, que les infirmités » qui sont le fruit de ses débau» ches, font pour lui l'effet de » la vieillesse. Et nos vénéra» bles Sénateurs, qui ont tué » Romulus & Cesar, m'ont » déclaré ennemi public, pen» dant que j'étois occupé à » combattre & à vaincre pour » eux; ils vous ont enveloppé » dans la même condamnation, » vous & tous ceux qui me » suivent; & ils ont déféré le » nom d'Auguste aux deux » Gordiens. Si donc vous êtes » gens de cœur; si vous avez

» des forces & du courage, » marchons contre le Sénat & » contre les Africains. Toutes » leurs dépouilles sont à vous. »

Ce discours ne respiroit que menaces & qu'ardeur pour la guerre ; mais, les soldats ne témoignerent pas le zele que leur chef eût souhaité. Il n'avoit pas sçu s'en faire aimer, & lorsqu'il eut besoin d'eux, il les trouva froids pour sa cause. C'est ce qui le força de perdre un tems infiniment précieux. S'il fût entré sur le champ en Italie, le Sénat n'avoit point de forces à lui opposer. Au lieu d'agir, Maximin fut réduit à tenter la voie de la négociation. Il fit offrir au Sénat une amnistie, si l'on vouloit revenir à lui. On ne se fia point à ses promesses, & l'on avoit raison. Ses propositions furent rebutées, & le Sénat ne songea qu'à se défendre contre ses armes. Il nomma vingt Commissaires de son corps, entre lesquels il partagea l'Italie, chargeant chacun de la défense du canton qui lui étoit confié. Il fit des levées & toutes sortes de préparatifs de guerre. Mais bientôt survint en Afrique une catastrophe, qui replongea Rome dans la consternation, les Gordiens étant péris, après un regne d'environ six semaines.

Lorsque l'on fut instruit à Rome de la mort des Gordiens, la douleur & la crainte s'emparerent de tous les cœurs. Le Sénat & le peuple, unis dans les mêmes sentimens, regrettoient amérement des Princes en qui ils avoient mis leur espérance ; & l'idee de la cruauté de Maximin, qui augmentée par le désir de la vengeance, alloit se déployer sur eux, les jetta dans les plus vives allarmes.

Le Sénat ne s'en tint pas à de vaines lamentations. Cette sage compagnie songea à prendre des mesures efficaces pour écarter le danger. Se voyant poussée dans un défilé où il falloit de toute nécessité ou périr, ou faire périr son ennemi, elle résolut de remplir la place que les Gordiens laissoient vacante, & de donner des chefs à l'Empire. On crut devoir créer non un seul Empereur, mais deux ; & on se détermina à ce parti pour deux raisons. Premierement les Sénateurs penserent que la puissance impériale, partagée entre deux Collegues, seroit moins despotique ; & de plus les affaires étoient assez difficiles, & les périls assez multipliés, pour occuper deux Princes, dont l'un iroit à la guerre contre Maximin, & l'autre resteroit dans Rome pour contenir les esprits agités & échauffés par tant de révolutions arrivées coup sur coup. Le choix tomba sur Maxime & Balbin, deux illustres personnages, qui étoient déjà du nombre des vingt Commissaires députés par le Sénat pour la défense de l'Italie.

Il s'agissoit d'empêcher l'entrée de Maximin dans cet-

re contrée. Le Sénat envoya dans toutes les villes qui pouvoient se trouver sur sa route, des hommes titrés & qui eussent de l'expérience dans l'art militaire, & il leur donna tout pouvoir pour rétablir les fortifications, lever des troupes, faire en un mot tout ce qui seroit nécessaire pour mettre leurs places en état de défense. Il ordonna qu'on abandonnât tous les lieux qui n'étoient pas fortifiés, & que les habitans se retirassent dans les villes avec leurs grains, leurs bestiaux, & tout ce qu'ils possédoient, afin que quand même l'ennemi pénétreroit dans le païs, il ne trouvât rien pour faire subsister son armée. Des défenses furent portées dans toutes les Provinces de fournir aucunes provisions, soit de guerre, soit de bouche, à Maximin, avec menaces de traiter en ennemi public quiconque lui prêteroit aucun aide. Enfin, l'on poussa la précaution jusqu'à faire garder tous les ports & toutes les rades de l'Italie, & à barricader tous les grands chemins, & même les chemins de traverse, afin que rien ne pût passer qui ne fût visité & examiné, & que l'ennemi public ne reçût ni nouvelles ni secours par quelque voie que ce pût être.

Cependant, à la nouvelle de la mort des Gordiens, Maximin avoit conçu quelque espérance d'une soumission volontaire de la part de ceux qu'il traitoit de rebelles. Mais, l'élection des Empereurs Maxime & Balbin lui prouva que la haine du Sénat étoit irréconciliable, & que la force des armes pouvoit seule réduire des cœurs aussi ulcérés. Il employa donc le reste de l'année à faire des apprêts formidables ; & voici comme il disposa sa marche, lorsqu'il approcha de l'Italie.

Quand il se vit près d'Émona, derniere ville de la Pannonie au pied des Alpes, après avoir sacrifié aux Dieux tutélaires du païs, afin qu'ils favorisassent son entrée en Italie, il fit son avant-garde de ses légions formées en bataillons quarrés, qui avoient pourtant plus de profondeur que de front. A la suite il plaça les bagages. Il fermoit lui-même la marche avec sa garde Prétorienne. Il avoit jetté sur les aîles toute sa cavalerie, qui étoit partie bardée de fer, partie composée de Germains; & tout ce qu'il avoit de troupes légeres, gens de trait Maures, archers Osrhoéniens. Il arriva en cet ordre à Émona, faisant observer sur la route une exacte discipline, afin de se concilier la faveur des peuples.

Ses coureurs, qui précédoient l'armée, vinrent lui apprendre que la ville d'Émona étoit déserte & sans aucun habitant; ce qui d'abord lui causa de la joie, dans la pensée que la terreur seule de ses armes mettoit en fuite ses ennemis, & lui livreroit avec la même facilité

toutes les places de l'Italie. Mais, lorsqu'il sçut que cette désertion ne s'étoit point faite précipitamment & en désordre, qu'il y paroissoit visiblement du dessein, que les habitans en se retirant avoient emporté toutes leurs richesses & toutes leurs provisions, & brûlé ce qu'ils ne pouvoient emporter, ensorte qu'il ne trouveroit dans cette ville ni dans les campagnes qui l'environnoient, aucune ressource de subsistance ni pour les hommes ni pour les animaux, il changea de sentiment; & ses troupes mêmes commencerent à murmurer, parce que s'étant flattées que l'Italie leur fourniroit des vivres en abondance, elles s'en voyoient manquer dès les premieres approches. Il voulut, suivant son caractere, arrêter l'indocilité & la mutinerie des soldats par les voies de rigueur, & il ne réussit qu'à s'en faire haïr

Il traversa les Alpes, sans rencontrer aucun ennemi qui lui en disputât le passage, & il en conçut un heureux augure. Il recommença à croire que les peuples de l'Italie, qui n'avoient point profité des avantages qu'ils pouvoient prendre sur lui dans les défilés de ces montagnes, ne songeoient point à lui faire résistance. Les nouvelles qui lui vinrent d'Aquilée, le détromperent. Il apprit que cette place, la premiere d'Italie qu'il dût trouver en son chemin, fermoit ses portes, & se montroit disposée à se bien défendre; que les troupes Pannonienes, qui faisoient la tête de son armée, & en qui il mettoit une singuliere confiance, parce qu'elles l'avoient les premieres nommé Empereur, & s'étoient toujours distinguées par leur zele pour son service, s'étant approchées des murailles de la ville, les avoient trouvées bordées de gens armés, & qu'ayant tenté d'insulter la place, elles avoient été repoussées avec perte. Maximin, persuadé que tout devoit plier devant lui, attribua le mauvais succès des Pannoniens à leur négligence & à leur mollesse, & il ne douta pas que la ville ne se rendît, dès qu'il paroîtroit lui-même avec son armée devant les murs. Il se trompoit encore dans cette pensée.

En effet, le Sénat avoit choisi Aquilée pour en faire sa place d'armes dans la guerre contre Maximin. C'étoit alors une ville bien peuplée, riche & florissante par le commerce de l'Italie & de l'Illyrie, dont elle étoit le centre. Les fortifications, par lesquelles autrefois on avoit pris soin de la munir, étoient tombées dans un grand délabrement pendant une paix de plusieurs siecles. Le Sénat les fit réparer; il mit dans la place une forte garnison, à laquelle il donna pour commandans deux Consulaires, tous deux gens de mérite & de tête. Ces deux Gouverneurs eurent une extrême attention à bien approvisionner leur place; & on y étoit

dans l'abondance de toutes choses, quand Maximin arriva. Ce Prince, lorsqu'il fut instruit de l'état des choses, vit bien qu'Aquilée ne seroit pas pour lui une facile conquête ; & tout fier qu'il étoit, il jugea à propos d'employer les voies d'insinuation. Mais, ce moyen ne lui ayant pas réussi, il résolut d'assiéger la place dans les formes. Il commença par brûler & ravager les fauxbourgs, bien ornés, bien bâtis, remplis de jardins, que les habitans, par une attache naturelle à leurs possessions, avoient épargnés. Les ennemis arracherent les vignes, couperent les arbres, & s'en servirent, aussi bien que des bois des maisons qu'ils jettoient bas, pour construire des machines de guerre.

Après un jour de repos, ils commencerent les attaques, & s'y porterent avec furie. Les assiégés les reçurent bien, & leur opposerent une pareille vigueur. Il se livra plusieurs combats, dans lesquels les troupes de Maximin souffrirent beaucoup, sans pouvoir jamais faire brêche à la muraille. Maximin accoutumé à toujours vaincre, entroit en fureur à la vue d'une résistance dont il ne pouvoit triompher. Il étoit encore aigri par les insultes dont les assiégeans l'accabloient lui & son fils. La haine, qu'ils avoient contre lui, s'étoit tournée en mépris depuis qu'ils cessoient de le craindre ; & lorsqu'il s'approchoit des murs, il n'étoit point de reproches injurieux & outrageans qu'ils ne lui prodigassent. Maximin outré ne se possédoit plus. Il déchargeoit sa colere sur ses troupes, qu'il accusoit de timidité & de lâcheté; il punissoit les officiers par la mort & par l'ignomie. Ainsi, haï de tout l'Univers, il eut encore soin de se procurer la haine de ceux qui seuls faisoient sa ressource, & lui servoient de remparts.

Les plus susceptibles de l'esprit de révolte furent les Prétoriens, dont les femmes & les enfans étoient à Rome. Ils s'animerent réciproquement, en se communiquant leurs plaintes sur la longueur d'un siege pénible & meurtrier, dont ils ne voyoient point la fin, & sur la triste nécessité où ils se trouvoient de faire la guerre à l'Italie pour un Tyran, haï des Dieux & des hommes. De ces plaintes, ils passerent aisément à la résolution de se défaire de Maximin. Il ne s'agissoit que d'en trouver l'occasion. Ils profiterent d'un jour accordé aux troupes pour se rafraîchir & se reposer de leurs fatigues ; & pendant que les autres soldats dispersés dans le camp, ou tranquilles dans leurs tentes, ne pensoient qu'au délassement, les Prétoriens vont en armes à la tente impériale sur le midi. Ceux qui faisoient la garde, se joignirent sans balancer à leurs camarades, & ils arracherent de leurs drapeaux les images de celui qu'ils ne reconnoissoient plus pour

Empereur. Maximin, averti par le bruit, sortit au devant d'eux, pour essayer de leur imposer en paroissant ne les pas craindre. Ils n'écouterent point ses discours, ils le massacrerent avec son fils, & leur ayant coupé la tête, ils laisserent les corps en proie aux vautours & aux bêtes carnassieres. C'est ainsi que Maximin expia le meurtre d'Alexandre Sévere, son maître & son bienfaiteur, par une catastrophe toute semblable à celle qu'il lui avoit fait éprouver. Son Préfet du prétoire Anulin, & ceux qui étoient regardés comme ses amis les plus chers, furent tués avec lui. M. de Tillemont place cet évenement à la fin du mois de Mars de l'an de Jesus-Christ 238. Maximin pouvoit être âgé de cinquante-cinq ans.

Son regne dura trois ans & quelques jours, à compter jusqu'au tems de sa mort. Nous avons dit que la haine qu'il portoit à la mémoire d'Alexandre Sévere, l'engagea à persécuter les Chrétiens, que ce Prince avoit favorisés. Cette persécution n'attaquoit que les Évêques & les Prêtres; & Orose assure que Maximin en vouloit personnellement à Origene, qui pourtant échappa à ses fureurs, & lui survécut. Dans cette même persécution, on abattit les Églises des Chrétiens; & M. de Tillemont observe que c'est-là le plus ancien témoignage formel que nous ayions d'édifices consacrés publiquement par les Chrétiens au culte de leur religion, & connus pour tels par les Payens.

La mort de Maximin excita d'abord quelque trouble dans l'armée. Les Pannoniens, les Thraces, & les autres corps de troupes Barbares, qui avoient principalement contribué à son élévation, conservoient de l'affection pour lui, & le regrettoient. Mais enfin, il n'étoit plus; le grand nombre approuvoit sa mort, & s'en réjouissoit. Il falloit que les plus foibles cédassent, & se laissassent entraîner par le vœu genéral. Les Maximins ne furent plus traités que de Tyrans; les restes de leurs cadavres furent jettés à la riviere, & leurs têtès envoyées à Maxime, qui étoit à Ravenne.

DIGRESSION

sur le portrait de Maximin.

En croissant il devint d'une taille énorme; on lui attribue huit pieds & demi de haut. Il étoit gros à proportion. Sa vigueur robuste ne tenoit pas moins du prodige, que sa taille. Il tiroit une pesante voiture; il mettoit seul en mouvement un chariot chargé; d'un coup de poing il brisoit les dents d'un cheval, ou lui cassoit une jambe; avec la main il réduisoit en poudre des pierres de tuf, & fendoit de jeunes arbres. En un mot, on le comparoit pour la force à Milon le Crotoniate, à Hercule, & à An-

tée. Comme eux il étoit grand buveur & grand mangeur. Une amphore de vin [qui pouvoit contenir environ vingt-huit de nos peintes] & quarante livres de viandes, faisoient, disoit-on, son ordinaire. Les avantages du corps qu'il possédoit, étoient accompagnés de toute la brutalité qui en est une suite assez naturelle, sur-tout dans une ame sans aucune culture. Il dédaignoit tout le reste des hommes, il étoit dur & hautain jusqu'à la férocité. Il avoit néanmoins quelques bonnes qualités. Il posséda toutes les vertus guerrieres, & on loue même en lui l'amour de la justice ; mais, il faut sans doute excepter les cas, où la pratique de cette vertu se trouvoit en concurrence avec ses intérêts.

MAXIMIN, *Maximinus*, (a) Μαξιμῖνος, fils du précédent, étoit âgé d'environ dix-huit ans, lorsque son pere fût élevé à la puissance impériale. C'étoit le plus beau jeune homme, qu'il y eût dans tout l'Empire, bien élevé, instruit dans les lettres Grecques & Latines, & qui étoit déjà sur la route de la fortune & de la grandeur, puisqu'Alexandre Sévere avoit eu la pensée de lui donner sa sœur en mariage, & qu'au défaut de cette alliance, qui apparemment n'avoit pas été du goût de Maméa, le jeune Maximin devoit en contracter une autre presque aussi brillante avec Junia Fadilla, arriere-petite-fille d'Antonin. Son pere ne se vit pas plutôt Empereur, qu'il l'approcha du rang suprême, en lui conférant les titres de César & de Prince de la jeunesse.

Il ne jouit pas long-tems de ses dignités, puisqu'il n'avoit que vingt-un ans, lorsqu'il périt avec son pere, l'an de Jesus-Christ 238. Les amis des Gordiens ont extrêmement décrié ses mœurs. Mais, leur témoignage est suspect. Capitolin le taxe d'une attention curieuse à relever par la parure l'éclat de sa bonne mine. Il l'accuse aussi d'orgueil & d'arrogance. Il dit que pendant que Maximin le pere, malgré sa fierté barbare, se levoit néanmoins pour faire honneur aux personnes illustres qui l'approchoient, le fils demeuroit assis, & qu'il poussa même l'insolence jusqu'à se faire souvent baiser les pieds. Dans un autre endroit, le même Écrivain au contraire plaint le sort du jeune Maximin, comme indigne de la bonté de son caractere ; & il cite un Auteur qui avoit écrit que les Romains furent presque aussi affligés de sa fin tragique, qu'ils eurent de joie de celle de son pere. On voit que ce que nous sçavons de certain de Maximin le jeune, se réduit à bien peu de choses.

MAXIMIN, *Maximinus*, (b) Μαξιμῖνος, parent de l'empereur

(a) Zosim. pag. 338. Crév. Hist. des Emp. Tom. V. p. 300, 305, 364.

(b) Zosim. pag. 385. Crév. Hist. des Emp. Tom. VI. p. 80.

Tacite, fut établi par ce Prince, gouverneur de Syrie, mais de maniere qu'il étoit surbordonné à Probus, commandant général de tout l'Orient. Maximin, homme violent & emporté, maltraitant & les officiers & les soldats qui lui étoient soumis, les irrita contre lui au point qu'ils se délivrerent de sa tyrannie en le tuant.

MAXIMIN [C. Galérius Valérius], *C. Galerius Valerius Maximinus*, (a) surnommé Daza, naquit en Illyrie d'une sœur de C. Galérius. Il avoit, comme ses peres & comme son oncle lui-même, gardé les troupeaux dans son enfance. C. Galérius, l'ayant mandé à la Cour, lui changea son nom ignoble de Daza en celui de Maximin. C'est ce dernier nom qui a prévalu dans l'histoire. Les médailles & les inscriptions le nomment C. Galérius Valérius Maximinus. Il étoit fort jeune alors, sans éducation, sans culture, retenant toute la grossiereté de son païs & de sa naissance, porté à l'ivrognerie, superstitieux à l'excès.

Il fut nommé César par Dioclétien, sur la présentation de C. Galérius, l'an de Jesus-Christ 305, & eut pour département l'Orient & l'Égypte. Trois ans après, il ne vit qu'avec un violent dépit Licinius élevé au rang d'Auguste par son oncle. Il prétendoit être lésé, & ses plaintes n'étoient pas sans quelque fondement. Comme il avoit le droit d'ancienneté qui parloit pour lui, il se croyoit justement autorisé à ne point céder la prééminence à un nouveau venu, & il en écrivit en ces termes à C. Galérius, qui fut très-piqué de voir son neveu s'élever contre ses volontés. Il l'avoit tiré de la poussiere, comptant sur une aveugle obéissance de sa part. Mais, à dire vrai, il ne la méritoit pas. Son propre exemple retomboit sur lui; & après la violence qu'il avoit faite à Dioclétien, il n'étoit pas en droit de se plaindre de ne pas trouver de la soumission dans ses créatures. Il vouloit néanmoins être obéi, & il répondit à Maximin que ses arrangemens devoient être respectés, & que d'ailleurs l'âge de Licinius étoit une raison solide de préférence. Maximin insista avec une nouvelle force; la chose tourna en négociation, & C. Galérius commençant à se relâcher, proposa d'abolir le nom de César, & de déférer à Maximin & à Constantin, dont la cause étoit la même, le titre de fils des Augustes. Ce changement étoit une illusion, qui laissoit toujours subsister le tort que Maximin prétendoit avoir souffert. Ne pouvant obtenir justice, il se la fit à lui-même. Dans une assem-

(a) Crév. Hist. des Emp. Tom. VI. p. 202. & suiv. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XV. pag. 64. & suiv.

blée de son armée qu'il convoqua, il fut déclaré Auguste, & il en manda la nouvelle à C. Galérius, supposant que ce qui venoit de se passer à son sujet, étoit l'ouvrage des soldats. C. Galérius céda, & il consentit que le nom & les honneurs d'Augustes fussent rendus communs aux quatre Princes, lui, Licinius, Maximin & Constantin.

De cet arrangement, auquel la force avoit autant & plus de part que les loix, il résulta une contestation pour les rangs entre les Augustes. C. Galérius étoit indubitablement le premier. Mais, les trois autres s'opposoient mutuellement des droits contraires & des prétentions respectives. Licinius avoit pour lui la volonté de C. Galérius. Constantin étoit celui des trois qui le premier avoit porté le nom d'Auguste. Maximin se prévaloit d'être le plus ancien César. Cette querelle fut décidée par les évenemens.

C. Galérius étant mort quelque tems après, Constantin donna en faveur des Chrétiens, un édit qu'il envoya à Maximin qui en fut très-mortifié. Ce Prince haïssoit les Chrétiens, & il n'aimoit pas à être forcé par des Collegues qui lui sembloient plutôt des rivaux, d'agir dans ses États d'une façon contraire à son inclination. D'un autre côté, ne leur rien accorder, c'étoit leur déclarer la guerre. Il prit un parti mitoyen, & dans un rescrit adressé à Sabinus son Préfet du Prétoire, après avoir rappellé le souvenir de Dioclétien & de C. Galérius, qu'il qualifie ses Seigneurs & Peres, il témoigne d'abord vouloir à leur exemple maintenir les Dieux de l'Empire. Mais, comme les Chrétiens sont en trop grand nombre, & qu'en les proscrivant & les exilant on prive l'État de sujets utiles, il défend qu'on leur fasse souffrir aucun mauvais traitement, & il déclare que son intention est qu'on les ramene par les caresses & par la douceur à ce qu'il appelle la bonne voie. Tel fut l'adoucissement que la piété de Constantin procura aux Chrétiens d'Asie & d'Orient. On cessa de leur faire la guerre, mais ils ne jouissoient point de la liberté d'exercer leur culte religieux; & même ils ne furent pas totalement exempts du danger d'une mort violente. Si Maximin trouvoit l'occasion de faire jetter secrétement quelque Chrétien dans la mer, il ne la manquoit pas.

L'Empire Romain étoit alors partagé en trois maîtres: Constantin, qui possédoit tout l'Occident à la réserve de l'Illyrie; Licinius, qui regnoit dans l'Illyrie, sous laquelle la Thrace, la Macédoine, & la Grece étoient comprises; Maximin, qui tenoit sous sa puissance l'Asie mineure, la Syrie, & l'Égypte. Constantin & Licinius étoient alliés. Maximin feignoit de vouloit entretenir

la bonne intelligence avec ses Collegues ; mais au fond il les haïssoit, & leur étoit suspect. Outre ses liaisons avec Maxence, d'autres causes d'inimitié opéroient entr'eux une division subsistante, malgré les dehors de bienveillance que la politique les engageoit à garder réciproquement. Maximin avoit été fait César au préjudice de Constantin, & Constantin à son retour venoit d'être déclaré par le Sénat premier Auguste au préjudice de Maximin. La succession de C. Galérius avoit presque allumé la guerre entre Maximin & Licinius, & le traité de partage conclu entr'eux par nécessité, & par l'effet d'une crainte mutuelle, n'avoit éteint ni leurs prétentions ni leurs animosités. Le Christianisme même étoit pour les trois Princes une occasion & une semence de haine. Constantin le professoit, Licinius le protégeoit, & Maximin s'en montra l'implacable ennemi. Ce dernier article demande quelque détail & quelque éclaircissement.

Maximin, neveu & créature de C. Galérius, ne pouvoit manquer d'épouser les sentimens de son oncle & bienfaiteur. Par lui-même il étoit porté à la superstition, jusqu'à créer de nouveaux Prêtres & de nouveaux Pontifes dans toutes les villes & bourgades de ses États, jusqu'à donner sa confiance avec une aveugle crédulité aux devins & aux astrologues, dont il remplit sa cour. En voilà sans doute plus qu'il n'en falloit pour en faire un ardent persécuteur des Chrétiens, dont la vertu d'ailleurs lui étoit nécessairement odieuse, parce qu'il réunissoit en lui-même tous les vices, l'avidité dans les exactions, qui ruinoient les provinces ; les excès du vin, qui lui troubloient la raison, & l'amenoient souvent à donner des ordres dont il se repentoit le lendemain ; une débauche effrénée & tyrannique, qui le portoit à des excès qu'une plume chaste n'ose rapporter. Couronnant donc dignement tant de mauvaises qualités par un attachement insensé au culte des idoles, il versa d'abord à flots le sang des justes & des saints. Ensuite, voyant que les supplices & les genres de mort les plus cruels multiplioient le christianisme, au lieu de le détruire, il prit un parti, dont il vantoit la douceur & l'indulgence, & qui consistoit à créver l'œil droit aux Chrétiens détenus dans les prisons, à leur couper ou brûler le nerf du jarret gauche, & à les envoyer en cet état travailler aux mines, où on les mattoit par les plus rudes traitemens. L'édit, donné par C. Galérius aux approches de la mort pour faire cesser la persécution, contraignit Maximin d'accorder aux Chrétiens quelque relâche, mais ce ne fut pas pour long-tems. Rétabli par la mort de cet Empereur en liberté de suivre son penchant,

il renouvella contre eux ses fureurs, observant néanmoins, pour ne pas se contredire lui même, de se ménager des prétextes, & de couvrir la violence par l'artifice.

Pour diffamer le christianisme dans son Auteur, il publia avec affectation de faux actes de la mort de Jesus-Christ, qui venoient d'être récemment fabriqués avec tant d'audace & d'ignorance, que la mort du Sauveur, ordonnée par Pilate, y étoit datée du quatrieme Consulat de Tibere, c'est-à-dire, d'une année qui précede de cinq ans entiers l'entrée de Pilate dans la Judée. Cependant, comme ces actes étoient remplis d'injures & de blasphêmes contre Jesus-Christ, ils devinrent précieux à Maximin. Il commanda qu'on les affichât dans tous les lieux publics à la ville & dans les campagnes, & que les maîtres de Grammaire les fissent apprendre par cœur à leurs jeunes disciples.

Dans le même tems un Duc, ou Général des troupes Romaines en Syrie, ayant enlevé de la place publique de Damas deux femmes de mauvaise renommée, les força par la crainte des tourmens de déposer qu'elles avoient été chrétiennes, & en cette qualité témoins des abominations que les Chrétiens commettoient dans leurs assemblées. Il dressa procès-verbal de cette déclaration, & l'envoya à l'empereur, qui en triompha, & voulut qu'elle fût publiée dans toute l'étendue de son Empire.

Des hommes ainsi décriés pouvoient paroître de dignes objets de la vindicte publique. Cependant, Maximin, continuant à jouer le rôle d'une feinte douceur, ne voulut pas agir contre eux de son propre mouvement. Mais, il suscita les villes pour demander l'expulsion des Chrétiens, dont le commerce les souilloit. Celle d'Antioche donna l'exemple, qui fut bientôt suivi de toutes les autres. C'étoit la voie de plaire au Souverain. Maximin répondit favorablement à ces requêtes, dont il étoit l'auteur secret, & il rendit en conformité une ordonnance, qui gravée en bronze, afin d'éterniser l'opprobre de ceux qu'il haïssoit, fut affichée par toutes les villes.

Dans cette ordonnance, qu'Eusebe nous a conservée, le Prince vantoit le bonheur de son regne, qu'il regardoit comme la récompense de son zele pour le culte des Dieux. Il s'applaudissoit de la fidélité des terres à rendre avec usure les semences qui leur avoient été confiées, de l'ordre constant des saisons qui ne souffroient aucun dérangement nuisible à la santé des corps, de la paix profonde dont jouissoient ses États. Et la divine Providence se plut à démentir & à confondre ce langage superbe & impie, en envoyant la stérilité & la famine, qui déso-

lerent le païs; une maladie contagieuse, qui en acheva le dépeuplement, & qui attaquoit particuliérement les yeux, pour venger d'une maniere caractérisée tant de Chrétiens privés de l'œil droit par le Tyran; enfin une guerre malheureuse, à laquelle la témérité de Maximin donna elle-même naissance, & dont le mauvais succès n'étoit que le commencement de ses malheurs.

Cette guerre a un caractere singulier. Elle est la première qui ait été entreprise pour cause de religion? Plût à Dieu qu'elle eût été la dernière! Maximin, par une bizarrerie extravagante, non content de persécuter les Chrétiens de son obéissance, étendit son zele furieux jusques sur un peuple qui n'étoit pas sujet de l'Empire? Le christianisme florissoit chez les Arméniens, sans que nous puissions dire au juste quand & comment il s'y étoit introduit. L'Empereur Romain leur déclara la guerre pour les forcer de revenir au culte des idoles. Il n'y gagna que des fatigues & des disgraces pour lui & pour son armée; il fut obligé d'interrompre son expédition, apparemment par la crainte que lui inspiroit l'union de Constantin & de Licinius, & par la nécessité où il crût être de travailler à les détruire, s'il ne vouloit périr lui-même.

Les fléaux de la colère céleste ne vengerent pas seulement les Chrétiens, mais tournerent à leur avantage & à leur gloire, par les œuvres de charité secourable qu'ils leur donnerent lieu d'exercer. Dans les horreurs de la famine & de la peste, seuls ils montroient des cœurs tendres & sensibles, ensevelissant ceux qui étoient morts de la maladie, distribuant du pain aux pauvres qui souffroient la faim; & par cette conduite ils porterent les payens même à louer & à bénir le Dieu, dont les adorateurs remplissoient si bien les devoirs de l'humanité.

Ainsi, les choses s'adoucissoient & se disposoient à la délivrance des Chrétiens; & ce fut dans ces circonstances que leur persécuteur, ayant reçu de la part de Constantin & de Licinius l'édit donné à Rome en leur faveur, se crut obligé de s'y conformer, au moins en partie, comme il fit par l'ordonnance dont nous avons rapporté plus haut le précis. C'étoit bien malgré lui qu'il tempéroit ses rigueurs; & il compta pour une nouvelle injure, la nécessité que lui imposoient ses Collegues à cet égard. Il dissimula néanmoins, faisant sourdement ses préparatifs pour attaquer tout d'un coup Licinius, & le prendre, s'il lui étoit possible, au dépourvu.

Peu s'en fallut qu'il ne réussît. Pendant que Licinius étoit à Milan pour la cérémonie de son mariage, Maximin ayant assemblé en Bithynie une armée de soixante-dix mille hommes, se

met. à la tête, passe le détroit sans trouver d'obstacle; & s'étant emparé de Byzance après un siege d'onze jours, ayant forcé également Héraclée de se rendre, il alloit en avant, lorsque Licinius vint à sa rencontre. Ce Prince averti du danger s'étoit hâté de quitter l'Italie & il se rendit d'abord à Andrinople avec fort peu de monde. Delà il donna ses ordres pour assembler en diligence les troupes les plus voisines, & ayant mis ensemble trente mille hommes, il se présenta avec des forces aussi inégales, moins pour combattre, que pour arrêter son ennemi.

Maximin étoit plein de confiance. Le nombre de ses troupes, ses premiers succès lui enfloient le courage. Mais sur tout, il comptoit sur les prédictions de ses Prêtres & de ses devins, qui lui promettoient une victoire assurée; & dans l'enthousiasme de sa joie superstitieuse, il fit vœu à Jupiter d'exterminer le christianisme, après qu'il auroit vainçu Licinius. Il se flattoit même qu'il n'auroit pas besoin de combattre. Comme il étoit prodigue envers les soldats, au lieu que Licinius les gouvernoit plus sévérement, il espéroit que l'armée de son adversaire se rangeroit d'elle-même sous ses enseignes, & ses projets ne s'en tenoient pas là. Après avoir détruit Licinius, il prétendoit passer à Constantin, le dépouiller, & se rendre ainsi maître de tout l'Empire.

La bataille s'étant engagée le dernier jour d'Avril dans la plaine dite Sérene entre Andrinople & Héraclée, Licinius, malgré l'inégalité des forces, remporta une victoire complette. La plus grande partie de l'armée de Maximin périt; le reste l'abandonna; & ce malheureux Prince, réduit à se déguiser en esclave pour cacher sa fuite, ne se crut en sûrete que lorsqu'il eut mis la mer entre lui & son vainqueur, & qu'il fut arrivé à Nicomédie. Encore n'y séjourna-t-il pas; & continuant sa route vers l'Orient, il ne s'arrêta qu'en Cappadoce, où il rassembla quelques troupes, avec lesquelles il se crut en état de tenter de nouveau la fortune.

Cependant, ce Prince reconnoissant que les Prêtres de ses Dieux l'avoient trompé, déchargea d'abord sur eux sa colere, & massacra ceux qui étoient auprès de sa personne. Ensuite, il rendit justice aux Chrétiens, & publia un édit qui leur étoit tout-à-fait favorable. Mais, sa pénitence qui étoit fausse, ne put désarmer la vengeance d'un Dieu trop justement irrité. Aux approches de Licinius, qui s'étoit mis en mouvement pour achever la ruine de son adversaire, Maximin se retira à Tarse en Cilicie, laissant ce qu'il avoit de meillleures troupes à la garde des passages du mont Taurus. Il n'eut pas le courage de se

mettre à la tête de ce corps, qui faisoit sa derniere ressource; & lorsqu'il en eut appris la défaite, il se livra au désespoir, il n'envisagea plus que la mort, & s'étant rempli de vin & de viandes, comme pour dire un dernier adieu aux plaisirs, il prit du poison. La nourriture dont il avoit chargé son estomac, empêcha que l'opération du poison ne fût prompte; mais, elle ne fit qu'en amortir l'effet, & différer la mort pour prolonger les douleurs. Pendant plusieurs jours, il sentit un feu dans ses entrailles, qui le dévoroit, & qui agissoit avec tant de violence, que desséché & presque brûlé il devint un vrai squélette. Afin que sa punition eût un rapport plus sensible avec les crimes qu'il avoit commis, les yeux lui sortirent de la tête; & devenu aveugle, il croyoit voir Jesus-Christ qui se préparoit à le juger. Il lui demandoit grace, il le prioit de l'épargner; & ce fut au milieu de ces horribles tourmens du corps & de l'esprit qu'il expira, vers le mois d'août de l'an de Jesus-Christ 313. Licinius vainqueur extermina la famille de ce malheureux Prince. La femme de Maximin fut noyée dans l'Oronte, & subit ainsi le même supplice qu'elle avoit fait souvent souffrir à des dames innocentes & vertueuses. Son fils âgé de huit ans, & sa fille qui n'en avoit que sept, & qui dès-lors étoit promise en mariage à Candidien, fils de C. Galérius, furent mis à mort.

Maximin fut privé même du foible avantage qu'avoient eu les autres Princes persécuteurs, d'être honorés après leur mort. Comme il eut pour successeur celui par les armes duquel il avoit été vaincu, sa mémoire fut notée par les décrets les plus flétrissans. Il fut déclaré tyran & ennemi public; ses honneurs furent détruits, ses monumens rasés, ses statues renversées, ses portraits effacés ou noircis; il n'est sorte d'ignominie dont on ne s'efforçât de le couvrir; & il méritoit mieux ce traitement, qu'il ne s'étoit montré digne des grandeurs pour lesquelles il n'étoit pas né, & dont il avoit abusé.

MAXIMUS [Q.], *Q. Maximus*, (a) est mis par Salluste au nombre de ces grands personnages, qui avoient coutume de dire qu'en regardant les portraits de leurs ancêtres, leurs cœurs se sentoient vivement enflammés de l'amour de la vertu; que ce n'étoient ni la cire, ni la figure qui avoient ce pouvoir sur eux, mais que le récit de l'histoire augmentoit cette ardeur dans le cœur des grands hommes, & qu'elle ne s'éteignoit que lorsque leur vertu & leur réputation égaloient la gloire de leurs ancêtres.

(a) Sallust. in Jugurth. c. 2.

MAXIMUS [Q.], (a) *Q. Maximus*, fut préféré à M. Scaurus, dans une circonstance, ce que l'on n'auroit jamais cru, dit Cicéron.

MAXIMUS [Q.], (b) *Q. Maximus*, ayant été banni de Rome, se retira à Nucérie, au rapport de Cicéron.

MAXIMUS [Q.], (c) *Q. Maximus*, fut accusateur de C. Antoine, selon le même Cicéron.

MAXIMUS [L.], (d) *L. Maximus*, Officier, qui fut envoyé par Domitien contre le rebelle L. Antoine. Il se hâta de l'attaquer, & remporta sur lui une victoire complette. L. Antoine fut tué dans le combat. Le vainqueur fit un acte de générosité plus glorieux que sa victoire même. Sans s'inquiéter des suites, sans craindre d'irriter Domitien en frustrant sa vengeance, il brûla tous les papiers du rebelle vaincu, de peur qu'ils ne fournissent matière à d'odieuses accusations, & à d'injustes poursuites contre les plus gens de bien de Rome. Il n'est point dit si Domitien punit L. Maximus de cette belle action.

Cet Officier exerça avec gloire sous Trajan un commandement important dans la guerre de ce Prince contre Décébale. Il géra de même le Consulat avec ce même Prince; ce fut l'an de Jesus-Christ 103. Il suivit quelques années après Trajan en Orient, où il fut chargé de marcher contre quelques peuples rébelles. Mais, il ne fut pas aussi heureux qu'il l'avoit été dans ses expéditions précédentes. Il fut défait & tué dans un combat.

MAXITANI. *Voyez* Maxitensis.

MAXITENSIS, *Maxitensis*; (e) siege épiscopal d'Afrique dans la Mauritanie Sitifense, selon la Notice des Évêchés d'Afrique, qui nomme Félix *episcopus Maxitensis*. Justin appelle Niarbas roi des *Maxitani*.

MAXYES, *Maxyes*, (f) Μάξυες, peuple d'Afrique. On lit dans Hérodote : » Les Libyens Nomades ont pour voisins vers la partie occidentale » du fleuve Triton, les Auses » Laboureurs, qui bâtissent des » maisons, & sont appellés » Maxyes. Ils portent des cheveux du côté droit de la » tête, & font raser le côté » gauche. Ils se peignent tout le » corps de vermillon, & disent qu'ils sont descendus des » Troyens. Ce païs & tout ce » qui s'avance vers l'Occident, » est plus sauvage & plus rempli de bois que la région des » Libyens Nomades; car, la » contrée qui regarde l'Orient, » & qu'habitent ces Libyens » Nomades, est un païs plat

(a) Cicer. Orat. pro L. Muræn. c. 35.
(b) Cicer. Orat. pro L. Corn. Balb. c. 21.
(c) Cicer. Orat. in Vatin. c. 21, 22.
(d) Crév. Hist. des Emp. Tom. IV, pag. 76, 77, 203. & suiv.
(e) Just. L. XVIII. c. 16.
(f) Herod. L. IV. c. 191.

» & sablonneux jusqu'au fleuve » Triton; mais, la partie occidentale où sont les Libyens » Laboureurs, est fort monta- » gneuse, pleine de bois & » remplie de bêtes sauvages. » On trouve chez eux des ser- » pens d'une grandeur prodi- » gieuse, des éléphans, des » ours, des aspics & des ânes » cornus. Il y a aussi des Cyno- » céphales & des Acéphales, » qui ont les yeux à la poitrine » comme disent les Libyens. » Il y a des hommes & des fem- » mes sauvages, & beaucoup » d'autres animaux. «

MAZACA, *Mazaca*, (a) Μάζακα, ville de l'Asie mineure dans la Cappadoce ou plutôt, comme dit Strabon, dans la préfecture qu'on appelloit Cilicie. Ptolémée lui donne le surnom de *Cæsarea*, ainsi que Pline; & Strabon, celui d'*Eusebia*. Mais, Ptolémée supprimant la derniere syllable du nom de cette ville, l'appelle simplement Maza au lieu de Mazaca.

Elle avoit, selon Strabon, le titre de Métropole de la Cappadoce, & étoit située au pied du mont Argée, qui est une montagne fort haute & toujours couverte de neiges. Strabon ajoute que sa situation n'étoit pas avantageuse pour plusieurs raisons. Les Rois de Cappadoce n'avoient pas laissé de la choisir pour y établir leur séjour, parce que ce lieu étoit le centre de tout le païs, & qu'il fournissoit du bois & de la pierre pour la construction des édifices, & outre cela des pâturages dont on avoit grand besoin pour la nourriture des bestiaux. Mazaca étoit à huit cens stades du Pont en tirant vers le midi, à presque le double de l'Euphrate, à six journées des portes Ciliciennes, & à trois cens stades de Cybistres.

Les Mazacéniens suivoient les loix de Charondas, & ils choisissoient une personne habile dans la jurisprudence pour leur expliquer les loix, à peu près comme faisoient les Jurisconsultes chez les Romains. Ils eurent beaucoup à souffrir de la part de Tigrane, roi d'Arménie, lorsque ce Prince alla ravager la Cappadoce par ses incursions. Forcés de quitter leur patrie, ils furent transportés dans la Mésopotamie, où ils peuplerent la ville de Tigranocerte. Mais, lorsque cette place eut été prise par les Romains, ceux qui en eurent le moyen, retournerent dans leur patrie.

Mazaca est connue sous le nom de Césarée dans le Concile d'Ephese, & mise dans la première Cappadoce. Les barbares, à ce que dit Niger, lui donnent le nom de Tisaria; & Philander a remarqué qu'Eusebe & Rufus l'appelloient par erreur Mégara.

(a) Strab. p. 537. & seq. Ptolem. L. V. c. 6. Plin. T. I. p. 303. Hirt. Pans. de Bell. Alexand. p. 742.

MAZACE, *Mazaces*, (a) Lieutenant de Darius, commandoit dans Memphis, lorsque cette place fut attaquée par un corps de Grecs aux ordres d'Amyntas. Les assiégeans, fiers de quelques succès qu'ils avoient eus auparavant, ne se tenoient pas trop sur leurs gardes. Mazace, profitant de cette circonstance, se détermina à faire une sortie contre les Grecs qui furent tous taillés en pieces avec leur chef. Mais, lorsqu'Alexandre s'avança en personne vers Memphis, Mazace lui livra la ville avec huit cens talens & tous les meubles du Roi son maître.

MAZACÉNIENS, *Mazaceni*, Μαζακηνοί, étoient les habitans de Mazaca. *Voyez* Mazaca.

MAZAGES, *Mazagæ*, (b) ville des Indes. Assacane, qui en avoit été Roi, étoit mort depuis peu, lorsqu'Alexandre y arriva. Cléophes, mere d'Assacane, avoit pris les rênes du gouvernement, & elle commandoit dans la province & dans la ville. Il y avoit trente mille hommes de pied dedans, & la nature & l'art l'avoient fortifiée comme à l'envi; car, du côté où elle regardoit l'orient, elle étoit ceinte d'un fleuve très-rapide, dont les rives étoient hautes & coupées; & vers l'occident & le midi, c'étoient de grands rochers escarpés, au pied desquels s'ouvroient des cavernes, qui par succession de tems s'étoient creusées en abîmes, & à l'endroit où elles manquoient, il y avoit un fossé d'un travail immense, & d'une profondeur effroyable. Les murs avoient trente-cinq stades de tour. Le bas étoit bâti de pierre, & le haut d'une brique qui n'étoit pas cuite, mais il y avoit de fortes chaînes de fer qui regnoient jusqu'au comble, & qui soutenoient la brique à laquelle elles étoient liées avec du mortier fait de terre grasse détrempée dans de l'eau; & de peur que le tout ne vînt à fondre ou à s'affaisser, on avoit couché de grosses poutres en travers, & fait des galeries en haut pour couvrir le mur & aller tout à l'entour.

Comme Alexandre reconnoissoit ces fortifications, & qu'il ne sçavoit à quoi se résoudre, parce qu'il ne pouvoit remplir les cavernes que par un grand amas de bois & de pierres, ni aussi approcher ses machines que par ce moyen, il reçut un coup de fleche au gras de la jambe. Il ne fit qu'arracher le fer, & sans bander seulement la plaie, il monta à cheval, & continua ce qu'il avoit entrepris. Néanmoins, comme il portoit la jambe pendante, & que le sang s'étant figé, la douleur augmenta, on rapporte qu'il dit: » Qu'on le faisoit fils de Jupi-

(a) Q. Curt. L. IV. c. 1, 7.

(b) Q. Curt. L. VIII. c. 10. Strab. pag. 698.